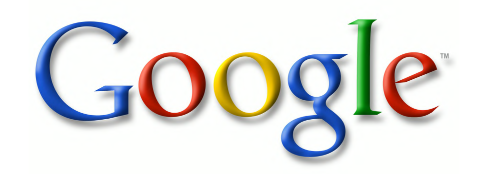
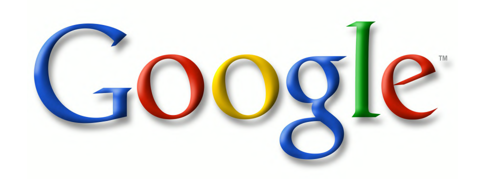








ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Nous avons plusieurs fois reçu des réclamations de la part de simples souscripteurs qui se plaignent de ce qu'on ne leur communique pas régulièrement les Annales; nous croyons donc devoir engager nos correspondans à faire leur distribution le plus promptement possible, après que nos envois leur sont parvenus. Si cette exactitude entraîne quelques frais, il vaut mieux les supporter que de s'exposer à subir les inconvéniens qui résulteraient de trop longs retards.

Ceux auxquels on aurait envoyé un nombre d'exemplaires des Annales plus grand que celui qu'ils doivent recevoir, sont invités à nous faire parvenir les exemplaires qu'ils ont de reste. On peut adresser les envois *à Lyon*, *à M. le Rédacteur des Annales*, *rue des deux Cousins*, *n.°* 1.

Nous prions les personnes qui sont en correspondance avec quelque Missionnaire et qui en recevraient des relations intéressantes, de vouloir bien nous les envoyer à l'adresse ci-dessus indiquée, afin qu'elles puissent être insérées dans les Annales.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI,

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

TOME SEPTIÈME.



A LYON,

CHEZ M.-P. RUSAND, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE POUSSIELGUE-RUSAND,

Rue Hautefeuille, n. 9.

1834.

Avec approbation des Supérieurs.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Prix de ce cahier : 75 c.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

ANNALES

DE LA

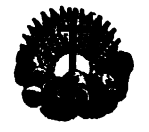
PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

AVRIL 1834.—N.° XXXVI.



A LYON,

CHEZ M.-P. RUSAND, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE POUSSIELGUE-RUSAND,

Rue Hautefeuille, n. 9.

1834.

Avec approbation des Supérieurs.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Prix de ce cahier : 75 c.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

ANNALES

DE LA

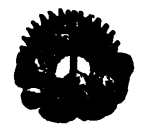
PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

AVRIL 1834. — N.° XXXVI.



A LYON,
CHEZ M.-P. RUSAND, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.
A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE POUSSIELGUE-RUSAND,
Rue Hautefeuille, n. 9.
1834.

Avec approbation des Supérieurs.

Report	128,440
Pour les missions de Chine, de l'Archipel et du Levant, dirigées par les Lazaristes. .	33,800
A l'Archevêque primat arménien de Constantinople.	3,380
A Mgr. Auvergne, archevêque d'Icone, délégué apostolique au Mont-Liban. . .	6,760
A Mgr. Hilléreau, archevêque de Pétra, visiteur apostolique de Smyrne. . . .	6,760
A Mgr. Bonamie, évêque de Babylone.	10,140
A Mgr. Justiniani, évêque de Chio.	6,760
A Mgr. Cao, évêque de Zama, vicaire apostolique d'Ava et Pégu.	3,380
Pour la Mission du Thibet.	3,380
A Mgr. Flaget, évêque de Bardstown.	3,380
A Mgr. Dubois, évêque de New-Yorck.	10,140
A Mgr. Benoît Fenwick, évêque de Boston.	16,900
A Mgr. England, évêque de Charleston.	10,140
A Mgr. Rosati, évêque de Saint-Louis.	20,280
A Mgr. Portier, évêque de Mobile.	23,660
A Mgr. Rézé, évêque du Détroit.	13,520
	300,820

Report	300,820	
A Mgr. Provencher, évêque de Juliopolis, pour la mission de la Baie-d'Hudson.	6,760	
A Mgr. Fraser, évêque de Tanen, vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse. . . .	6,760	
A Mgr. Rouchouse, évêque de Nilopolis, vicaire apostolique de l'Océanie orientale.	13,520	
Pour les missions de la Guyane.	10,140	
TOTAL	338,000	
Les dépenses d'administration et les frais d'impression se sont élevés à la somme de (1).		25,840 72
Nous avons réservé en caisse une somme de		216 23
TOTAL		364,056 95

Voici dans quelle proportion chaque diocèse a contribué aux sommes versées dans les caisses des deux Comités.

COMITÉ DE PARIS.

Le diocèse de PARIS. . .	13,823	
Le diocèse de Chartres. .	1,708	5
Le diocèse de Meaux. . . .	419	25
Le diocèse d'Orléans. . . .	1,355	
Le diocèse de Blois. . . .	1,401	
	18,706	30

(1) La presque totalité de cette somme a été absorbée par les frais d'impression, Le N.° 36 a été tiré à 19,000 exemplaires.

Report	18,706	30
Le diocèse de Versailles. . .	1,396	
Le diocèse d'Arras. . . .	3,498	5
Le diocèse de Cambrai. .	4,412	35
Le diocèse de ROUEN. .	4,092	80
Le diocèse d'Evreux. . . .	1,485	55
Le diocèse de Bayeux. .	9,242	02
Le diocèse de Séez. . .	770	
Le diocèse de Coutances. . .	5,028	57
Le diocèse de SENS. . .	1,612	
Le diocèse de Troyes. . . .	1,017	
Le diocèse de Nevers. . .	1,065	
Le diocèse de Moulins. .	1,809	30
Le diocèse de REIMS. . .	2,123	20
Le diocèse de Soissons. .	1,450	
Le diocèse de Châlons-sur-Marne.	4,950	
Le diocèse de Beauvais. .	1,565	50
Le diocèse d'Amiens. . .	3,253	55
Le diocèse de TOURS. .	3,580	
Le diocèse du Mans. . .	8,007	40
Le diocèse d'Angers. . .	4,475	5
Le diocèse de Rennes. . .	16,200	
Le diocèse de Nantes. . .	21,630	70
Le diocèse de Quimper. .	3,600	
Le diocèse de Vannes. . .	7,200	
Le diocèse de St-Brieux. .	1,134	50
Le diocèse de BORDEAUX.	6,630	80
Le diocèse d'Agen.	2,205	72
Le diocèse d'Angoulême. .	479	45
Le diocèse de Poitiers. .	5,140	
Le diocèse de La Rochelle.	2,943	80
Le diocèse de Luçon. . .	3,320	75
Ile Bourbon.	1,201	50
	155,226	86

Report	155,226	86

BELGIQUE.

Le diocèse de MALINES.	10,838	40
Le diocèse de Tournay. .	10,591	28
Le diocèse de Liége. . .	10,637	25
Le diocèse de Namur. . .	2,016	38
Le diocèse de Gand. . .	26	
Irlande.	51	
Philadelphie (Amériq.).	30	
TOTAL des sommes perçues par le Comité de Paris.	189,417	17

COMITÉ DE LYON.

Report	193,526	48
Le diocèse de LYON. .	37,760	
Le diocèse d'Autun. . .	3,093	55
Le diocèse de Langres. .	7,185	15
Le diocèse de Dijon. . .	2,400	
Le diocèse de St-Claude. .	3,138	40
Le diocèse de Grenoble. .	5,716	50
Le diocèse de BOURGES.	356	70
Le diocèse de Clermont. .	6,588	
Le diocèse de Limoges. .	549	
Le diocèse du Puy. . .	3,000	
Le diocèse de St-Flour. .	6,059	60
Le diocèse de Tulle. . .	244	
Le diocèse d'ALBY. . .	6,612	52 (1)
Le diocèse de Rodez. . .	2,426	75
Le diocèse de Cahors. . .	27	
Le diocèse de Mende. . .	2,232	35
Le diocèse de Perpignan. .	850	
	88,239	52

(1) Sur cette somme l'ancien diocèse de Castres a fourni 5,155 fr. 52 cent.

« leur voix unie à la nôtre touche votre cœur. Soyez « pour eux cette main charitable qui s'ouvre avec géné« rosité et qui donne avec joie : ce présent fait au Ciel « réjouira, comme il nous en assure, le cœur de Dieu lui« même, et fixera sur nous les regards de sa bonté ; alors « votre ame bénira celui qui se rend propice à ses infi« délités, qui guérit ses langueurs, qui échange sa cor« ruption contre une vie immortelle, qui tresse sa « couronne des œuvres de la miséricorde, et qui la « lui réserve dans les splendeurs des Saints. »

Lettre de M. Etienne, procureur-général de la congrégation de St-Lazare, à MM. les membres des Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Paris, le 15 octobre 1833.

MESSIEURS,

« JE crois répondre à vos intentions, en vous informant de ce que notre congrégation a pu faire, cette année, pour le bien et le développement des missions étrangères qui lui sont confiées.

« 1.° Le 1.er octobre de cette année 1833, deux Missionnaires lazaristes se sont embarqués à Nantes, pour se rendre dans les missions de la Chine : ce sont MM. Joseph-Martial Mouly, du diocèse de Cahors, et Xavier Danicourt, du diocèse d'Amiens. Avant de faire partir ces deux Missionnaires, nous avons fait apprendre à M. Mouly l'imprimerie en taille douce, et à M. Danicourt la lithographie, afin qu'ils pussent imprimer

des livres et faire des images à l'usage des missions. Ils ont emporté avec eux des presses et tout ce qui est nécessaire pour ces deux objets.

« 2.° Le 4 septembre dernier s'est embarqué à Marseille pour se rendre dans les missions de la Syrie, M. Jean-Baptiste Rodde, du diocèse de St-Flour.

« 3.° Le 6 octobre dernier est parti pour Constantinople M. François-Achille Elluin, du diocèse d'Amiens.

« 4.° Comme un moyen puissant de développer le bien dans les missions du Levant est de dissiper l'ignorance et de répandre l'instruction chez les peuples, et par conséquent d'établir des écoles, nous avons jugé qu'il serait très-utile de former pour cette fonction des Frères laïques, qui seraient en même temps instituteurs et catéchistes. Nous en avons fait partir trois cette année, dont deux pour la Syrie, et le troisième pour Smyrne; ce sont les frères François Bourriers, Aimé Cat et Théophane Dequevauvilliers.

« Ainsi, Messieurs, nous avons eu le bonheur d'envoyer cette année sept personnes dans nos missions étrangères, dont deux Prêtres en Chine, et deux Prêtres et trois Frères laïques au Levant.

« Il est important de vous faire observer, Messieurs, qu'avant d'avoir part aux secours de l'Association, nous n'avons pu envoyer pendant tout le temps de la restauration que trois Missionnaires dans le Levant, et aucun dans la Chine; et depuis que nous avons part à ces secours, nous avons envoyé 1.° en Chine six Missionnaires, dont un mourut dans la traversée; 2.° dans le Levant quinze Missionnaires et six frères.

« Tous ces Missionnaires et Frères sont français, et ont été formés au noviciat des Lazaristes, à Paris.

« J'ai pensé qu'il vous serait agréable que je vous

masse sous les yeux un état de la dépense des Missionnaires dans les missions étrangères. Je l'établis d'après les renseignemens positifs que j'ai demandés, et qui m'ont été transmis par nos Missionnaires. Je ne mentionne dans cet état que les missions des Lazaristes français; j'omets la mission des Lazaristes portugais en Chine, la mission des Lazaristes portugais au Brésil, et la mission des Lazaristes en Amérique.

Missions de la Chine.

« 1.° Noviciat de Lazaristes chinois, à Macao; dépense annuelle,		15,000
2.° Quatre Missionnaires français, dans la Chine; dépense annuelle,		2,000
3.° Vingt Lazaristes chinois, dans les missions de la Chine, dont les frais sont supportés entièrement par la maison de Paris; chaque Missionnaire dépensant 500 francs chaque année.		10,000
TOTAL de la dépense pour la Chine,	fr.	27,000

Dans cette somme ne sont pas comprises les dépenses de voyage (1).

Missions du Levant.

1.° Vingt-six Missonnaires faisant chacun une dépense annuelle de 600 fr., forment un total de		15,600
2.° Six frères à 500 francs chacun,		3,000
TOTAL de la dépense pour le Levant,	fr.	18,600

(1) Les frais de voyage des Missionnaires Lazaristes partis pour la Chine en 1833, s'élèvent à 9,000 fr.

« D'après cet état dont je garantis l'exactitude, la dépense des missions étrangères des Lazaristes est évaluée à 45,600 fr.

« Je n'ai pas compris dans ce total les frais de voyage des Missionnaires; ils se sont élevés en 1833 à 3,500 fr. Je pourrais ajouter d'autres dépenses indispensables dans les missions du Levant, et qui doivent établir une différence immense entre ces missions et celles que nous avons en Chine.

« 1.° Chaque mission a une église publique qu'il faut réparer, et dont il faut faire tous les frais.

« 2.° Chaque mission a une maison qu'il faut entretenir. Nous avous envoyé, en 1833, pour 4,000 fr. de vases sacrés, etc.

« 3.° Chaque mission est dans la nécessité de faire beaucoup d'aumônes, soit pour subvenir aux besoins des chrétiens, qui, sous la domination des Turcs, sont vexés de toutes les manières, et réduits souvent à la misère la plus extrême; soit enfin pour soutenir les schismatiques et hérétiques convertis, qui par leur retour à l'unité catholique attirent sur eux toute la haine de leurs coréligionnaires, bien plus redoutable que celle des Turcs, et sont obligés le plus souvent à s'expatrier, ou du moins toujours à s'éloigner du lieu où ils ont abjuré leurs erreurs.

« Je rappellerai aussi la dépense qu'occasionent les enfans trouvés, dont les Lazaristes font les frais à Constantinople, et celle qu'occasionent les écoles qu'ils établissent dans tout le Levant. Ces diverses dépenses ont absorbé l'année dernière environ 21,000 fr., ce qui élève le total de nos dépenses, tant ordinaires qu'extraordinaires, pour 1833, à 83,100 fr., y compris les 12,500 fr. de frais de voyage. Enfin j'ajouterai que la population des missions qui nous sont confiées

est de 40,200 ames en Chine, et de 87,500 dans le Levant : ce qui fait un total de 127,700 ames.

« J'ai cru de mon devoir, Messieurs, d'entrer dans tout ces détails, afin de vous mettre à même de porter un jugement motivé sur la part des secours de l'Association que réclament les missions étrangères des Lazaristes. J'ai l'intime confiance qu'ils vous intéresseront, et qu'ils obtiendront votre bienveillante sollicitude.

« Veuillez agréer l'hommage de la reconnaissance de nos Missionnaires pour tous les secours que vous avez bien voulu leur accorder, ainsi que celui du respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

« ETIENNE, *procureur-général de la congrégation de St-Lazare.* »

Lettre de MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères, à MM. les membres des conseils centraux de l'Association de la Propagation de la Foi.

Paris, le 2 novembre 1833.

MESSIEURS,

« Nous prenons la liberté de vous adresser quelques détails sur l'état des nombreuses missions que nous sommes chargés d'entretenir en Asie, et sur leurs besoins.

« Les ressources que nous possédions autrefois, et qui, jointes aux secours généreux que nous avons reçus jusqu'ici de l'Association de la Propagation de la Foi,

nous aidaient à pourvoir à leur entretien et aux frais très-considérables du long voyage des Missionnaires, ont presqu'entièrement disparu, et suffisent à peine à l'entretien de notre maison de Paris. Si la Providence, dans son inépuisable bonté, n'eût suscité cette admirable Association, nous pouvons affirmer hardiment qu'il eut été hors de notre pouvoir de continuer notre sainte œuvre; car depuis environ quatre ans nos revenus fixes ont diminué de 20,000 fr. . . . . . .

« Cependant dans cet intervalle nos dépenses n'ont cessé de s'accroître d'année en année, vu le grand nombre de Missionnaires que nous avons fait partir; ce qui a presque doublé les dépenses des années antérieures, les frais de notre établissement étant surtout augmentés par les dépenses énormes des voyages, dépenses auxquelles nulle autre mission n'est exposée, si l'on excepte peut-être les Missions de la Propagande. Privés de toute ressource et dépourvus de tous secours étrangers, nous n'avons d'autre soutien que celui que la Providence nous a fait trouver ces dernières années dans l'Association de la Propagation de la Foi, établie en France. . . .

« Vous savez, Messieurs, que nous n'avons aucune part aux fonds considérables provenant de l'Association léopoldine, établie en Autriche. Ils tournent exclusivement au profit des missions de l'Amérique, qui reçoivent en même temps une grande partie des fonds de celle établie en France. Cependant nos dépenses indispensables sont si multipliées et si étendues, que nous ne savons vraiment comment il se fait que nous puissions y subvenir. D'autres parlent de la Providence pour avoir entendu publier ses merveilles; quant à nous, nous pouvons en parler comme éprouvant chaque jour ses bienfaits.

« Voici maintenant, Messieurs, un tableau succinct et exact de nos dépenses annuelles, qui seront nécessairement augmentées, si Mgr. l'Evêque de Capse réussit dans sa tentative pour entrer en Corée, vers laquelle il s'est acheminé en janvier dernier, et si, comme il n'y a aucun doute qu'ils le feront, nos Missionnaires à présent plus nombreux forment de nouvelles entreprises et de nouveaux établissemens.

« Vous verrez, Messieurs, dans les annales à ce sujet les entreprises hardies, quoique jusqu'ici malheureusement peu fructueuses, faites par la mission de Siam, depuis qu'elle commence à avoir des ouvriers évangéliques : le zélé M. Deschavanne avait pénétré dans le Laos et avait déjà préparé le peuple de ce pays à recevoir la bonne nouvelle du salut, lorsqu'une mort prématurée, occasionée par un excès de travail, est venue l'enlever à ses néophytes désolés. Vous y verrez ce que promettait la tentative de MM. Bérard et Vallon dans l'île de Nias, lorsque leur zèle naissant a trouvé un terme dans un glorieux martyre, ayant été empoisonnés, d'après les derniers rapports, en haine de la Foi, presque à leur début, par les prêtres de Mahomet; vous y verrez que la mission du Su-Tchuen, en Chine, se préparait à étendre ses conquêtes dans la province limitrophe de Yunnan.

« Et il n'est aucun de vous, Messieurs, qui ne lise avec une profonde émotion les détails touchans contenus dans les lettres des Evêques du Tong-King, de la Cochinchine et de M. Jaccard, au sujet de la persécution violente excitée dans ces pays, et qui ne soit saisi d'admiration à la vue de la constance des néophytes au milieu des tourmens, et du courage des Evêques et Missionnaires qui sont à leur tête.

« Dans une nouvelle lettre que nous venons de re-

cevoir de M. Taberd, qui confirme les détails antérieurs, et dont copie sera transmise à M. le Rédacteur des Annales, ce Prélat sollicite à grands cris le secours des prières des Associés, pour demander à Dieu la fin de cette persécution, ou le courage qui fait les martyrs.

« Ce qui nous console au milieu des malheurs qui affligent cette intéressante portion du troupeau de Jésus-Christ, c'est le courage que montrent les jeunes aspirans que nous avons parmi nous : loin de se laisser abattre par ces tristes nouvelles de persécutions et de morts prématurées, ils brûlent d'ardeur d'aller braver les unes, et de s'exposer aux autres pour le nom de Jésus-Christ.

« Mais, pour revenir à nos dépenses, nous avons calculé que chaque Missionnaire, depuis son entrée dans notre maison jusqu'à son arrivée dans la mission qui lui est assignée, nous coûte au moins cinq mille francs, y compris les dépenses accessoires de son trousseau, d'une chapelle complète, etc. Or, nous en avons fait partir trente depuis le mois de juillet 1830 ; nous en avons à présent dans notre séminaire quatorze qui donnent les plus belles espérances ; et si nos ressources le permettent, nous espérons pouvoir en faire partir dix dans le courant de l'année prochaine, ce qui occasionera une dépense de cinquante mille francs pour ce seul objet. Nous comptons à présent, dans nos missions, cinquante-quatre Missionnaires et huit Evêques, trois des Vicaires apostoliques ayant leur Coadjuteur, et environ cent cinquante Prêtres indigènes. Nous envoyons à chaque Missionnaire français un viatique annuel de cent piastres, et de deux cents aux Evêques pour leur entretien ; et c'est là en général leur unique ressource. Le peu de casuel que produisent les chrétientés est laissé aux Prêtres indigènes qui ne reçoivent point de

viatique, et une partie sert aussi à l'entretien des colléges, des Catéchistes et autres personnes attachées au culte religieux.

« Nous envoyons chaque année aux différentes missions pour trois ou quatre mille francs de livres d'églises, de religion, de piété, tels que missels, rituels, bréviaires, bibles, etc., et beaucoup de livres classiques pour les colléges.

« On sait que l'état de religion en Chine, à cause des craintes de persécutions, ne permettant pas d'y entretenir un collége pour former des indigènes au sacerdoce, notre mission du Su-Tchuen a été obligée d'en établir un dans l'île de Pinang, où elle envoie des élèves choisis, qui y sont formés à la science et aux vertus cléricales par deux de nos Missionnaires; cet établissement nous coûte six mille francs par an.

« Nous sommes encore obligés à une dépense de six à sept mille francs par an pour l'entretien de notre procure de Macao, le centre de notre correspondance, où nous avons à présent deux confrères chargés de recevoir les nouveaux Missionnaires, de les faire passer dans leurs missions respectives, d'entretenir la correspondance entre notre maison et les missions, etc. Nous envoyons en outre un secours de trois à quatre mille francs, pour aider à l'entretien des Prêtres indigènes et à celui des différens colléges.

« Tel est, Messieurs, l'usage que nous faisons des fonds qui nous sont alloués. Le temps viendra sans doute où la Religion de Jésus-Christ triomphera de la grossière idolâtrie qui prévaut dans les missions qui nous sont échues en partage, et où le culte du vrai Dieu s'établira sur les ruines du culte insensé de Brama et de Boudah, et alors on pourra ériger des basiliques. En attendant cet heureux temps, nos Mis-

sionnaires continueront d'exercer leurs saintes fonctions, non pas comme au temps de la primitive Eglise, dans des catacombes, parce qu'elles sont inconnues dans les pays qu'ils habitent, mais dans des cabanes couvertes de chaume en temps de paix, et dans des cavernes isolées au milieu des forêts, en temps de persécution. Et après avoir prélevé, sur le modique viatique qu'ils reçoivent de la charité des Associés, ce qui est indispensablement nécessaire à leur modeste entretien, leur ingénieuse charité leur fera trouver moyen de faire de petites épargnes qu'ils emploieront à soulager ces généreux Confesseurs de la Foi, qui gémissent dans les fers ou en exil pour le nom de Jésus-Christ, ou qui succombent sous le poids d'une cangue de plus de cinquante livres (voir dans le trente-quatrième N.° les dernières lettres reçues du Tong-King et de la Cochinchine, entre autres celle de M. Jaccard).

« Nous ne vous avons parlé, dans cet exposé, que des établissemens de nos missions qui sont à notre charge immédiate, et aux besoins desquelles nous sommes obligés de pourvoir ; mais chaque mission a, en outre, un grand nombre d'établissemens religieux et charitables, soutenus ou par le travail de ceux qui les composent, ou par la charité des plus riches d'entre les chrétiens. C'est ainsi que nous comptons, dans les différentes missions, de cinquante à soixante couvens de Religieuses non cloîtrées, dites *Amantes de la croix*, qui vivent en communauté et subsistent du travail de leurs mains. Le plus grand nombre de ces couvens se trouvent dans la mission du Tong-King. On compte encore plus de cent cinquante écoles chrétiennes de garçons et de filles, surveillées par les Missionnaires, où les enfans apprennent à lire, à écrire, et où on leur enseigne la Religion.

« Le nombre des personnes employées comme catéchistes, ou attachées au culte religieux sous différentes dénominations, est au moins de deux mille ; et le nombre collectif des chrétiens de nos missions se monte à plus de quatre cent mille ; savoir : dans le Tong-King, cent quatre-vingt mille ; en Cochinchine, quatre-vingt mille ; au Su-Tchuen en Chine, de cinquante-huit à soixante mille ; dans la mission de l'Inde, de quarante-huit à cinquante mille ; à Siam, dix mille.

« Vous verrez, Messieurs, dans la touchante apologie de la Religion chrétienne, que M. Taberd adressa l'année dernière à un des grands mandarins protecteur des chrétiens, pour solliciter sa protection, que ce Prélat en fait monter le nombre à quatre cent mille dans le pays annamite seul, c'est-à-dire dans le Tong-King et la Cochinchine soumis au même souverain ; et ce nombre ne vous paraîtra pas exagéré lorsque vous saurez que la mission des RR. PP. Dominicains espagnols, dans le Tong-King, est presque aussi nombreuse que la nôtre.

« Tels sont, Messieurs, l'état et les besoins de nos missions, que nous prenons la liberté de recommander à votre bienveillante sollicitude, dans l'espérance que vous ferez tout ce qui sera en votre pouvoir pour les secourir.

« Nous avons l'honneur d'être, etc.

« Langlois, *Superieur*. — J. A. Dubois. — Baroudel. — Barran. — Tesson, *Directeur*. »

MISSION DES MALABARES.

Les renseignemens que nous donnons aujourd'hui sur cette mission nous ont été communiqués par M. Tesson, qui y a été missionnaire pendant plusieurs années, et qui est maintenant directeur du séminaire des Missions étrangères.

« On compte dans l'Indostan environ un million d'Indigènes catholiques, sur plus de cent millions d'Idolâtres ou Musulmans. Les obstacles aux progrès de l'Evangile dans ce vaste pays n'ont point pour origine, comme en d'autres contrées orientales, une prohibition faite par les princes, ni même des préventions directes contre le christianisme. Au contraire la Religion catholique est, sinon honorée, du moins estimée par les gentils; elle est généralement regardée comme la bonne, la vraie religion. Les idolâtres mêmes ne la distinguent des autres, soit protestante, soit musulmane, soit gentile, que par le titre de *Sattia-Vedam* (la vraie Religion).

« Un de nos plus anciens et de nos plus respectables Missionnaires, M. Mottet, m'a raconté à Pondichéry (c'est M. Tesson qui parle) que lorsqu'il était dans la chrétienté de Ponganour, un Anglais se promenant un jour avec le raja de cette contrée, vint à passer près d'un village chrétien où se trouvait une pauvre église, surmontée d'une croix. Le protestant demande aussitôt ce que signifie cet édifice : on lui répond que

c'est une église de chrétiens : « Il faut l'abattre, dit-il au raja, comment pouvez-vous souffrir ces superstitions dans ce pays? » « Je me garderai bien d'y toucher, répondit le prince, je connais particulièrement le Prêtre, je l'estime et je n'ai qu'à me louer de la conduite des chrétiens. »

« Quand le Missionnaire passe dans un village, il est souvent engagé par les chrétiens à bénir leurs maisons. J'ai trouvé des gentils qui me conjuraient de bénir aussi les leurs. L'an dernier (1832), dans un moment où le choléra exerçait d'affreux ravages à Karikal, les gentils ne manquèrent pas d'avoir recours à leurs dieux. Enfin, après avoir promené plusieurs nuits leurs idoles dans les rues, et nous avoir étourdis long-temps par le tintamarre de leur musique et de leurs processions pour apaiser la divinité malfaisante, voyant qu'elle faisait la sourde oreille, ils vinrent me trouver à plusieurs reprises pour me prier de faire une neuvaine à saint François Xavier. Je pourrais accumuler une foule d'autres faits.

« Si l'Inde n'est point encore catholique, ce n'est donc point par mépris ni par haine contre le christianisme considéré en lui-même, mais bien parce que les Indiens, comme tous les Orientaux, ont en horreur tout ce qui vient de l'étranger, tout ce qui n'est point dans leurs usages (1). La Religion chrétienne se trouvant

---

(1) Dans ce pays c'est l'usage qui règle tout. Peu leur importe qui les gouverne. A moins d'être forcés, ils ne prendront point les armes pour repousser une invasion étrangère ; mais qu'on touche au moindre de leurs usages, vous les verrez se lever spontanément en masse : point de trêve, point de composition, ils bouleverseront tout et se feront hacher plutôt que de céder un *iota* de leurs usages ; en voici un exemple dont j'ai été témoin.

dans cette catégorie, ils la repoussent comme tout le reste. Les Indiens sont cependant généralement remplis de bon sens; ils savent apprécier les choses : et quiconque ne connaît pas les mœurs du pays, serait tenté de croire qu'il leur est bien facile de secouer des préjugés si nuisibles; mais malheureusement ils sont liés par des chaînes difficiles à rompre: divisés par castes ou tribus, ils tiennent aux usages et priviléges de leurs castes autant qu'à la vie. Qu'un fils de famille se fasse chrétien, ses parens, quel que soit leur amour pour lui, sont forcés de le chasser de la maison, de ne plus avoir aucun rapport avec lui, sous peine d'être eux-mêmes chassés de la caste : le néophyte a perdu tous ses droits à son patrimoine, il se trouve sans ressource et tombe à la charge du Missionnaire, qui n'a souvent lui-même que le strict nécessaire... J'ai rencontré des gentils qui, par leurs relations avec les chrétiens, connaissaient passablement la Religion; je les engageais à faire le dernier pas, à recevoir le Baptême: « Mais, disaient-ils, nous serons chassés de la caste; qui nous

---

Un administrateur européen, content du service d'un de ses employés, voulut le récompenser en lui donnant par écrit le droit de porter des sandales (il était d'une caste qui marchait nu-pieds et n'avait point le droit d'être chaussée); cet individu, muni de son brevet, arrive fièrement dans sa ville, décoré d'une paire de savates. Ce fut comme un coup de foudre pour la ville; trois mille hommes de castes différentes viennent aussitôt assiéger la maison de l'individu, qui avait eu la prudence de prendre la fuite. Ils saccagent tout ce qui lui appartient, incendient sa maison et forment le complot d'aller piller également la demeure de l'administrateur. On envoya des cipayes pour les dissiper; mais ce fut en vain. Ils campèrent sur le territoire anglais, et n'acceptèrent les conditions de paix que lorsqu'ils eurent la certitude que le décoré ne porterait plus de sandales. Cette affaire a mis le désordre dans la colonie pendant près d'un mois.

donnera du riz ? qui nous nourrira ? nous ne voudrions pas mourir sans baptême, mais il faut attendre que nous n'ayons plus besoin de manger : à la mort nous nous ferons baptiser. » Aussi c'est parmi les gens indépendans et la classe ouvrière, qu'on trouve le moins d'obstacles et le plus de prosélytes. . . . .

« Les chrétientés de l'Indostan sont administrées par des Missionnaires de différentes nations. La Propagande entretient sur plusieurs points de la côte Malabare des Missionnaires Carmes, qui ont un Vicaire apostolique à Bombay. Elle entretient également des Missionnaires Capucins à Madras, à Surate et au Thibet où se trouve un Vicaire apostolique. L'Archevêque de Goa, les Grands-Vicaires de Madras et de Cranganor sont portugais ; ils ont de vastes missions qu'ils tâchent de soutenir avec des Prêtres indigènes. Ces missions, autrefois florissantes sous les Jésuites, dépérissent à vue d'œil. Parmi ces Prêtres, j'en ai connu de bons, d'instruits, de zélés ; mais ils ne le sont pas tous : plusieurs sont généralement fort ignorans, surtout ceux du rit syriaque, apathiques, à petites idées, et conséquemment fort mauvais administrateurs. Ils révoltent quelquefois leurs chrétientés par leurs maladresses. Pendant les six ans que j'ai passés dans l'Inde, je ne crois pas qu'il se soit écoulé trois mois consécutifs, sans voir arriver à Pondichéry des députations de chrétiens, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour engager Mgr. d'Halycarnasse, supérieur de notre Mission, à se charger d'eux et à leur envoyer de ses Missionnaires (1).

(1) Ce que je dis des missions de ces Prêtres de Goa ne doit s'entendre que des missions de l'intérieur, adjacentes à la nôtre ; car à Goa et sur une grande partie de la côte Malabare, les

« Les missions des pauvres Pères Capucins sont dans un état aussi déplorable que celles des Prêtres de Goa.

« Jusqu'en 1831, dans la presqu'île au-delà du Gange, aux royaumes de Pégu et d'Ava, le christianisme loin de prospérer, était menacé d'une ruine prochaine; mais ce n'était certes pas par défaut de zèle ou d'intelligence de la part des excellens Missionnaires qui en étaient chargés. Non, toute la crainte venait de leur petit nombre et de leur grand âge : ils n'étaient plus que deux, âgés l'un de 61 ans, et l'autre de 70 ans. Pendant la guerre des Anglais contre les Birmans en 1825 et 1826, ils furent persécutés, incarcérés, leurs églises pillées et complètement détruites. Rendus à la liberté après la paix, ils écrivirent à Rome pour obtenir des secours; mais ce fut d'abord sans succès. Désolés de se voir abandonnés et de mourir sans laisser de successeurs, ils écrivirent à Mgr. d'Halycarnasse pour le conjurer de les secourir, en leur envoyant tout d'abord quelqu'argent, les ornemens pour dire la Messe, et s'il était possible, un Missionnaire, et même de réunir leur mission à la nôtre, se faisant forts d'obtenir de Rome les autorisations nécessaires. Mais notre mission était aussi dans un tel dénûment de Prêtres et d'argent qu'on ne put leur envoyer que des livres et quelques mauvais ornemens d'autel, avec la promesse de solliciter des chefs de l'Association de la Propagation de la Foi quelques secours en leur faveur, sollicitation qui a obtenu son effet.

« Enfin la Providence a fini par exaucer complètement leurs larmes et leurs vœux. La Propagande leur

---

chrétientés passent pour être mieux administrées, très-nombreuses et plus ferventes.

a envoyé un Vicaire apostolique avec quatre Missionnaires Barnabites. Voilà donc une vaste mission subitement réorganisée, après avoir été à deux doigts de sa ruine.

« Espérons que cette même Providence saura trouver et suggérer des moyens efficaces pour restaurer aussi ces missions chancelantes de l'Indostan, dont j'ai parlé. Déjà même les voies se préparent, si l'on peut ajouter foi à une nouvelle que j'ai apprise dans ma traversée de l'Inde en Europe. En passant par l'Ile-de-France, j'allai voir le nouvel Evêque anglais, arrivé là seulement depuis dix jours. Nous parlâmes des missions. Je lui témoignai mon chagrin de l'oubli où languissaient les missions de l'Inde, et de ce qu'on n'avait pas encore pu satisfaire à une foule de réclamations envoyées particulièrement de Madras, sur l'état de dépérissement où tombaient plusieurs de ces missions. « On s'est occupé de cette affaire à Rome, me « dit-il, on a tout écouté; moi-même, lorsque j'étais en « Angleterre, j'ai reçu de ces réclamations, que j'ai « transmises au Nonce du Pape, et j'ai la certitude qu'en « ce moment il y a un Evêque en route pour Madras. » (Je crois qu'il me dit qu'il y en avait également un de nommé pour l'île de Ceylan). « Il y a plus, ajouta-t-il, « le gouvernement anglais à fait des démarches pour « obtenir de Rome qu'on fît une nouvelle division « d'évêchés dans l'Inde, qu'on y plaçât des Evêques ca« tholiques ; et qu'eux, les Anglais, se chargeaient de les « payer et de pourvoir à tout ce dont ils auraient besoin ; « mais cette affaire n'est pas encore terminée. »

« La mission confiée à nos soins s'étend sur la côte de Coromandel à plus de cent lieues à l'ouest, et à plus de cent vingt au nord, à partir de la latitude de Pondichéry. A mon arrivée, en 1827, il n'y avait que huit

Missionnaires, dont quatre à Pondichéry, les uns à cause de leur grand âge, les autres parce qu'ils étaient récemment arrivés. Les quatre autres se partageaient tout l'intérieur du pays. A mon départ de l'Inde au commencement de cette année, j'en ai laissé douze, plus deux partis depuis. Ce renfort a été très-avantageux, non-seulement pour les chrétientés, mais aussi pour les Missionnaires eux-mêmes. Jusque-là ils étaient isolés, séparés souvent par de grandes distances. Ils ne pouvaient se consulter que par lettres, et que rarement se confesser. Monseigneur, avec cette recrue, a pu rétablir des chrétientés privées de Prêtres depuis plusieurs années, et même placer ensemble deux Missionnaires, au moins dans quelques districts. Maintenant tous les chrétiens peuvent être visités chaque année, et les Prêtres communiquer plus facilement. Il était même question, à mon départ, d'entreprendre une nouvelle mission. Un de nos plus distingués Missionnaires, M. Supriès, sollicitait depuis long-temps et avait enfin obtenu l'autorisation de Monseigneur, pour aller porter le flambeau de la Foi aux infidèles des îles Nicobar, situées au nord de Sumatra.

« Si l'on excepte Pondichéry où un certain nombre d'Indiens qui, étant en relation avec les Européens, ne les imitent que trop, notre mission de l'Inde est généralement bonne : on estime le nombre des chrétiens à environ cinquante mille. Chaque année il s'y fait un assez grand nombre de conversions, surtout au nord dans le pays de Télinga. C'est dans ces contrées que M. Bonnand a exercé son zèle pendant six ans, au milieu de grandes privations; mais il a obtenu des succès bien consolans. Mgr. d'Halycarnasse vient de le rappeler à Pondichéry, pour en faire son coadjuteur et son successeur.

« Une mission sur laquelle on n'a jamais rien dit et que je tiens pour la plus intéressante du globe, c'est celle de Ceylan. Soignée par des Missionnaires franciscains de la juridiction de Goa, elle compte maintenant plus de cent cinquante mille chrétiens. Tout ce que l'imagination nous dit de la foi, de la ferveur, de la simplicité, de la justice des premiers chrétiens, se trouve réalisé chez ces bons insulaires.

« Ce sont de beaux hommes, d'un teint basané; quoique très-voisin de l'équateur et par conséquent par une latitude extrêmement chaude, ils sont forts, laborieux, et doués d'une énergie assez rare chez les Indiens. Ils n'ont pour l'ordinaire d'autre vêtement qu'une large ceinture, portent les cheveux longs, relevés avec des peignes. Ils sont cultivateurs une partie de l'année. Vers le mois de juillet ils chargent leurs barques de cocos, de café, d'arèque, de cordages, et devenus commerçans navigateurs, ils vont sur la côte de Coromandel vendre ces marchandises, et remportent des cargaisons de riz.

« Dans la mission de Karikal, où je me trouvais, il en venait chaque année environ quinze cents; des employés du gouvernement m'ont assuré que depuis plus de vingt ans on n'a pas connaissance que, sur un si grand nombre qui séjournent et trafiquent dans cette ville trois ou quatre mois de l'année, un seul ait eu affaire avec la police. C'était un vrai bonheur pour moi de me trouver avec ces braves gens. Tous venaient me demander des croix, des chapelets, et quelques-uns, qui savaient la langue tamoule, venaient se confesser. J'ai même baptisé à l'article de la mort plusieurs de leurs compagnons gentils, instruits par eux... Voici un trait qui donnera une idée de la simplicité de leur foi.

« L'an dernier au mois d'octobre, il m'en arrive un soir six, les larmes aux yeux. Ils me saluènt en se prosternant selon l'usage. « Que voulez-vous ? — Nous sommes bien désolés. Nous avions à l'entrée de la rivière un bateau à moitié chargé de riz; dix de nos compagnons étaient à bord; le vent est devenu tout à coup contraire, il souffle du sud-ouest. Il leur est aussi impossible d'entrer dans la rivière que de se rendre à Ceylan. Ils sont chassés au large, mais le vent est si fort que le bateau ne pourra pas tenir deux heures la pleine mer. Ils vont tous périr. — C'est bien fâcheux, mais que voulez-vous que j'y fasse ? — Nous voudrions que le Père fît changer le vent! — Changer le vent! ce n'est pas en mon pouvoir. — Oh! si le Père voulait prier Dieu pour nous, le vent changerait certainement. — Eh bien! puisque vous avez tant de confiance en Dieu, il peut vous exaucer; priez vous-mêmes, et je vous promets de prier aussi. » Ils se retirèrent à moitié satisfaits. Le lendemain matin dès six heures, ils reviennent encore plus désolés, mais non découragés. « Le bateau n'a plus reparu, me dirent-ils, le vent est des plus violens, la mer affreuse. Nous avons fait vœu de faire dire trois Messes pour nos malheureux compagnons, et s'ils se sauvent, de venir tous ensemble à l'église remercier le bon Dieu. — C'est bien, je vais dire la Messe pour eux. Unissez vos prières aux miennes. » Ces pauvres gens assistèrent à la Messe. Aussitôt après, ils sortent, voient le vent apaisé et changé; ils courent au bord de la mer, et ont la joie de voir leur bateau près d'arriver et tout l'équipage sain et sauf. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'après le débarquement ils vinrent tout de suite à l'église rendre grâces à Dieu et me raconter leur histoire. Je vous dirai maintenant quelques mots sur l'état du protestantisme dans l'Indostan.

« Il y a, comme partout ailleurs, des colporteurs de bibles traduites dans toutes les langues de l'Inde. Ils en jettent à tous ceux qui en veulent, aussi bien qu'à ceux qui n'en veulent pas. Ces ministres bibliques, mal vus et nullement protégés de la Compagnie anglaise (1), sont en horreur non-seulement aux chrétiens, mais même aux gentils. Tous savent que ce sont des *Padidar* (hérétiques), et le mot seul chez les Indiens les rendrait odieux; mais il y a d'autres obstacles qui les empêcheront toujours de faire de vrais prosélytes, c'est qu'ils n'ont ni images, ni statues, et il en faut aux Indiens. Il y a encore un autre obstacle; à force d'argent ils ont enrôlé un certain nombre de parias, qui restent protestans tant qu'on les paie. Comme le protestantisme ne compte à-peu-près que des gens de cette classe, il est réputé être la religion des parias; et c'est plus qu'il n'en faut pour en éloigner les Indiens des autres classes.

« Ces missionnaires bibliques échouent si complètement dans l'Inde, qu'un journal de Calcutta tout dévoué à la Société biblique, après avoir long-temps prôné ses bienfaits, a fini par avouer que c'était perdre et voler l'argent des associés que de l'employer ainsi par millions à répandre des bibles chez un peuple qui s'en moquait.

« TESSON, *ancien missionnaire dans l'Inde.* »

---

(1) J'entends les missionnaires bibliques; car les Anglais ont leurs ministres anglicans grassement payés par la Compagnie. Ceux-là ne s'occupent guère que des Européens, sans chercher à faire de prosélytes.

Lettre de M. Supriès, missionnaire apostolique, à M. Tesson.

Laudetur Jesus Christus. Amen.

Karikal,

Mon cher ami,

« J'ai à vous raconter un trait bien édifiant. Un Indien de vingt-cinq à vingt-six ans ayant voulu embrasser la Religion chrétienne, ses parens ont epuisé tous les moyens de séduction pour l'en détourner. Mais ils n'ont pu réussir; son père s'est alors adressé à la police, se plaignant que son fils, se faisant chrétien, allait déshonorer sa famille. Vous auriez de la peine à vous imaginer, mon cher ami, le sérieux et l'importance qu'on a mis à cette affaire. Le jeune homme a été cité et conduit à la police, où on l'a retenu depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir: les parties ont été entendues contradictoirement. La plainte du déshonneur a paru très-grave, si grave que le juge n'a pas voulu prendre la responsabilité de l'affaire: l'administrateur et le procureur du roi ont donc été consultés, même embarras; enfin, on a cru faire merveille en décidant de consulter les lois indiennes, et de s'en tenir à ce qu'elles prescrivaient en pareille circonstance. Des brames et les plus savans d'entre eux sont donc appelés avec grand bruit, et au grand applaudissement des gentils. On les consulte; ils se trou-

vent plus embarrassés que ceux qu'ils doivent éclairer. Enfin, ils répondent que le jeune homme étant majeur, est libre de changer de religion, mais qu'il perd par cette démarche tous ses droits d'héritage et de caste. Le procès-verbal fut dressé, et il fut permis juridiquement à cet Indien de se faire baptiser! ..... De tout cela je conclus que s'il se fût trouvé dans le code indien une loi qui défendît de se faire chrétien, cette loi aurait été observée; et comme probablement on n'aurait pas obéi, on en serait venu à la violence et à la persécution. Je m'abstiens de toute autre réflexion, quoique la matière puisse en fournir abondamment. Au reste, je crois que Dieu aura trouvé sa gloire dans cet évènement: ah! plût à Dieu que la Religion fût encore persécutée! plût à Dieu que les Confesseurs fussent encore traînés devant des juges gentils, ou même des juges chrétiens du dix-neuvième siècle! Ah! puisse le sang des Martyrs arroser cette terre stérile et qui ne produit plus que des ronces et des épines! ce serait l'unique moyen pour la féconder et la rendre encore une terre de bénédiction.

« Je ne dois pas omettre de vous raconter quelques circonstances qui ont rapport à ce jeune homme, et qui ne manqueront pas de vous édifier. Il est né avec une ame honnête et naturellement vertueuse; la vue des obscénités et des infamies du culte indien l'avait révolté, et lui avait inspiré du dégoût pour une pareille religion. La lecture d'un livre chrétien acheva enfin de lui faire connaître la vérité. Il forma dès-lors le projet d'embrasser une Religion si sainte et si pure. Son projet ayant été connu, il eut à essuyer bien des persécutions de la part de sa famille qui mit tout en œuvre pour le faire changer de sentiment. Lorsqu'il vint me trouver, je lui demandai s'il connaissait les

conséquences de sa démarche. Il me répondit qu'il avait tout à redouter de la haine et de la vengeance de sa famille, qu'il s'attendait surtout à être déshérité et chassé de sa caste ; mais, ajouta-t-il, tout cela n'est pas capable de m'ébranler ; fallût-il mourir, je veux être chrétien. La veille du jour qu'il fut cité à la police, son père vint le trouver à l'église, accompagné de plusieurs autres gentils : là il employa tous les moyens de séduction ; il lui reprochait son ingratitude et le déshonneur dont il allait couvrir toute sa famille ; il se jetait à ses pieds fondant en pleurs, et le conjurait de ne pas l'obliger à mourir ; car, lui disait-il, ne pouvant supporter une telle infamie, je me donnerai la mort. Cet intéressant jeune homme, mêlant ses larmes avec celles de son père, lui répondait qu'il ne pouvait pas faire sa volonté ; que Dieu qui était son premier et son véritable Père le lui défendait, et qu'après avoir connu la vérité, il était obligé de la suivre ; qu'au reste il n'y avait pas de déshonneur à embrasser une Religion qui commande la pratique de toutes les vertus. Avant de partir pour se rendre au bureau de la police, il se retira à l'écart ; curieux de savoir ce qu'il faisait, j'allai auprès de lui, et je fus agréablement surpris de lui entendre répéter avec ferveur le Symbole des Apôtres. Il partit ensuite, emportant avec lui le livre des prières. En s'y rendant, il eut à essuyer bien des outrages de la part des gentils qui s'étaient rassemblés en grand nombre ; son propre frère, en signe de mépris, vint cracher devant lui. A la police il confessa sa foi avec courage et dignité ; il confondit les brames et les obligea au silence ; enfin il protesta qu'il préférait mille fois la mort, plutôt que de renoncer à la Religion chrétienne. Le commissaire de police lui ayant objecté qu'il n'était pas chrétien,

puisqu'il n'avait pas encore reçu le Baptême, il lui répondit que, quoiqu'il n'eût pas encore reçu le Baptême, il était chrétien par la foi. Enfin je serais trop long, mon cher ami, si je voulais vous raconter tout en détail; qu'il me suffise de vous dire que ce fut un jour de triomphe pour notre sainte Religion, et un jour de confusion et de honte pour l'idolâtrie et l'impiété (1).

« Saluez bien tous mes confrères; je vais voir si j'ai un moment pour écrire deux mots à mon ami Aulagne.

« Je me recommande à vos prières et saints Sacrifices.

« Votre, etc.

« TH. SUPRIÈS, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Jarrige, missionnaire apostolique, à M. Langlois.

Pondichéry.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

« J'ai été environ cinq mois presque toujours en voyage dans une mission qui est au nord de Pondichéry, que nous appelons la mission de Ponganour. Dieu s'est servi de moi pour baptiser douze adultes.

---

(1) Dans une autre lettre M. Supriès annonce qu'il a baptisé une soixantaine d'adultes pendant un séjour de dix-huit mois à Karikal.

J'ai eu aussi plusieurs disputes sur la religion avec des brames; en passant dans un village près d'Adoni, je prêchai aux gentils qui étaient venus me voir. Un brame me voyant dire le bréviaire et faire le signe de la croix, s'arrêta pour me considérer; ensuite il m'aborda et me dit que, parmi les brames, il y en avait qui n'admettaient point de Dieu distingué de l'universalité des êtres; que, pour lui et plusieurs autres de sa caste, ils croyaient un Dieu suprême, qui est au-dessus de tous les êtres. Vous avez raison, lui répondis-je; et je lui apportai quelques preuves pour faire voir que, outre l'universalité des êtres, il y a un Dieu unique et souverain. Alors il m'en témoigna sa joie; en même temps ce brame et quelques autres gentils appelèrent leur prêtre pour conférer avec moi sur la religion. Ce prêtre vint accompagné de plusieurs personnes. Après lui avoir fait les civilités convenables, je lui dis : « Vous offrez des sacrifices à vos dieux; mais ces dieux, à qui vous sacrifiez dans vos pagodes, sont-ils vivans? — Oui, me répondit-il, ils sont vivans. » Comme ils donnent à leurs dieux des corps à-peu-près semblables aux nôtres, je lui fis la question suivante : « Chacun de vos dieux a-t-il plusieurs vies ou une seule? Il n'en a qu'une, me répliqua-t-il. — Si chacun de vos dieux n'a qu'une vie, comment expliquer leur présence en plusieurs endroits? Chivah, par exemple, a des pagodes dans cent, dans mille endroits : dans chaque endroit on dit que Chivah est présent dans la pagode en personne même; il faut donc qu'il ait cent ou mille vies, ou bien qu'il ne soit présent qu'en un seul endroit. » Un pareil argument déconcerta notre brame; je lui en proposai quelques autres dans le même genre; pour sauver le reste de son honneur, il me dit que le maître, qui est au-dessus de lui, a

défendu de dire les choses qui pourraient servir de réponse à mes argumens. Alors je lui dis : « Si vous voulez tenir vos réponses cachées, pourquoi êtes-vous donc venu pour disputer sur la religion ? » Ainsi finit l'entretien, et tout le monde vit bien que mon adversaire ne savait que dire. Cependant personne ne se convertit : on peut convaincre l'esprit ; mais changer et toucher le cœur, c'est la grâce seule qui le fait.

« J'ai aussi de temps en temps fermé la bouche à des savans gentils, sur l'article de la métempsycose ; comme ils admettent quatre paradis et un enfer, je leur demandai si ceux qui vont en paradis ou en enfer, restent toujours dans ces lieux-là, et si ceux qui pratiquaient la vertu allaient dans quelques-uns de ces paradis. Ordinairement ils répondaient affirmativement ; alors je leur disais : « Si ceux qui font le bien vont en paradis, et ceux qui font le mal, en enfer, comment dites-vous qu'ils naissent de nouveau ? s'ils naissent de nouveau, vos paradis sont inutiles ; il faut les retrancher. » C'est une chose curieuse de voir l'embarras où les jette ce raisonnement. Je ne m'étends pas davantage sur cette matière. Quant à présent, il ne me reste qu'à vous assurer de mes plus profonds respects.

« Je suis, etc.

« Jarrige, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Bochaton, missionnaire dans l'Inde, à M. Langlois.

Benglour, 1832.

Monsieur,

« Depuis deux ans la Providence m'a soumis à de grandes épreuves : car, outre l'événement des voleurs qui m'attaquèrent et me pillèrent entièrement en 1830, lorsque je me rendais, d'après l'ordre de Mgr. l'Evêque d'Halycarnasse, au lieu de ma mission, je viens d'être dernièrement la victime d'une espèce de persécution suscitée contre nous par les Maures. Voici comment les choses se passèrent : des hommes pleins de méchanceté attachèrent un petit cochon à la mosquée des Maures; ils l'avaient suspendu sur une petite croix de bois. Cela irrita et remplit de fureur les cruels ennemis du christianisme. Le lendemain de cet affront fait à leur mosquée, les Musulmans s'y rassemblèrent pour célébrer une fête. Ils y vinrent en très-grand nombre armés de bâtons, de sabres et de pierres. On les voyait aller et venir, courir çà et là comme des lions ou des tigres qui cherchent à dévorer leur proie. Après qu'ils eurent fini leur cérémonie, ils se mirent à pousser des cris affreux, à hurler comme des loups; ce n'était parmi eux que confusion et désordre. Comme ils soupçonnaient injustement les chrétiens de cette noire insulte, ils vinrent fondre sur notre église, et sur ma maison où

j'étais seul avec mon domestique; ils brisèrent la première porte, et parvinrent jusque dans l'intérieur. Je ne savais trop à quoi me déterminer ; le temps pressait : je me sauvai dans le jardin, toujours avec mon domestique ; mais partout le danger était imminent, car les bandits environnaient l'église et la maison. Enfin, m'abandonnant entre les mains de la Providence, je me fis aider par mon domestique pour monter sur le mur, d'où je sautai dans la rue; et je me mis à courir pour me réfugier dans quelque chaumière. J'eus le bonheur de trouver assez près de là une petite maison habitée par des chrétiens, qui me donnèrent l'hospitalité. Après avoir pillé ma maison et emporté ce que j'avais de plus précieux, ils entrèrent dans l'église, et ils commirent les profanations les plus horribles : ils exercèrent surtout leur fureur sur le signe adorable de notre sainte Religion. Un beau crucifix fut brisé, indignement foulé aux pieds et traîné dans les rues ; les images des Saints furent mutilées et comme réduites en poussière, l'autel profané et fortement endommagé, les portes de l'église enfoncées et brisées, ainsi que les murs et les fenêtres, les glaces et beaucoup d'autres objets : tout devint la proie de ces Maures. *Deus, venerunt gentes in hæreditatem tuam, polluerunt templum sanctum tuum.*

« Quel triste spectacle de voir la maison du Seigneur outragée et presque démolie ! quelle consternation ! quelle douleur profonde ! quelle abondance de larmes ne répandis-je pas et ne répandirent pas avec moi les chrétiens en voyant l'abomination dans le lieu saint ! Sans le secours du gouvernement anglais qui envoya des gardes le plus tôt possible, notre église aurait été entièrement détruite, et j'aurais été infailliblement la victime de ces furieux qui avaient, m'a-t-on dit, juré

de me couper la tête, ou de manger du cochon, animal dont ils ont une horreur inexprimable. J'ai été obligé d'escalader jusqu'à trois fois le mur de mon jardin, pour me sauver d'entre leurs mains. Le Seigneur m'a toujours protégé et préservé de leurs embûches. Présentement je ne sors que pour les choses absolument nécessaires, et pour aller administrer les malades. Dernièrement, allant faire les funérailles d'un enfant européen, non-seulement je fus insulté dans les rues, mais encore un homme armé d'un bâton s'avançait vers moi dans le dessein de me frapper, ce qu'il ne fit pourtant pas, déconcerté par ma contenance ferme.

« On dit que ce mouvement est l'effet d'une conspiration contre le gouvernement anglais : aussi il prend toutes les mesures possibles pour en découvrir les auteurs ; on en a déjà trouvé quelques-uns ; d'autres se voyant soupçonnés et coupables, se sont enfuis · on a envoyé à leur poursuite (1).

« Nous venons de perdre un bon Prêtre malabare : il est mort, il y a quelques jours, de la morsure d'un rat (2) ; trois mois auparavant nous en avions perdu

(1) Dans une lettre de M. Tesson on lit ce qui suit au sujet de cet évènement : « La police s'est emparée de l'affaire et il est demeuré prouvé, d'après les dépositions du fabricateur de croix, que « c'était un Musulman qui était l'auteur de cette violation. On a « cru que c'était une conspiration combinée contre les Européens, « et ce soupçon vient d'être confirmé par un évènement semblable « qui a eu lieu à Cadappa dans le nord ; un sous-collecteur et plusieurs autres personnes ont été tués. Dans le même temps Bombay a été le théâtre d'une révolte à-peu-près générale, mais « promptement comprimée. »

(2) Ce fait paraîtra extraordinaire aux personnes qui ignorent que la morsure des rats est quelquefois mortelle, surtout quand ils sont dans un état d'irritation, à moins qu'on n'y apporte de

un autre. Nous sommes bien peu ici pour tous les besoins de la mission.

« Agréez l'assurance des sentimens bien respectueux avec lesquels je suis, en me recommandant à vos prières et saints Sacrifices,

« Votre très-humble, etc.

« BOCHAVON, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Supriès, missionnaire apostolique à Pondichéry, à M. Langlois.

Pondichéry, le 8 avril 1832.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

« J'AI eu l'honneur de vous écrire deux fois dans le courant de l'année dernière, j'ignore si mes lettres vous sont parvenues; vous avez du moins dû apprendre que je ne suis plus à Karikal, et que Mgr. m'a rap-

prompts remèdes; elle est presque autant redoutée que la morsure des serpens, et elle a souvent des suites non moins funestes. Un ancien Missionnaire dans l'Inde a connu un médecin expérimenté qui lui a assuré que lorsqu'on lui amenait des personnes mordues par des rats, il n'hésitait pas à les faire passer par un traitement au mercure, pour détruire l'effet du venin. Il a vu des personnes mordues par des rats irrités, il y avait plus de vingt ans, qui ressentaient encore les effets produits par le venin sur leurs nerfs, et éprouvaient des agitations qui quelquefois les jetaient dans de violentes convulsions. Dans d'autres il avait produit la folie ou un degré de stupidité qui les privait de l'usage de la raison.

pelé à Pondichéry, où je remplis les fonctions de procureur de la mission, en remplacement de M. Mottet. Je désire vous entretenir un instant d'une affaire très-intéressante.

« Les Danois avaient autrefois formé des établissemens dans les îles Nicobar, dans le golfe de Bengale. Ces établissemens étaient tombés; ils viennent tout récemment d'en former un nouveau. La proximité de Karikal et de Tranquebar, qui est un établissement danois, m'avait fourni l'occasion de voir ces messieurs, et d'entendre quelquefois parler de Nicobar. Tout ce que j'en ai entendu dire a fait naître dans mon esprit un désir ardent d'aller porter le flambeau de la Foi aux malheureux habitans de ces îles. Voici ce qui m'a fait le plus d'impression : le ministre luthérien qui a accompagné l'expédition écrivait, il n'y a pas bien long-temps, qu'il trouve parmi ces insulaires des traces de christianisme; que, quoique plongés dans la plus profonde ignorance, ils conservent encore le souvenir de Jésus-Christ mort pour sauver les hommes; qu'ils se disent même chrétiens, et qu'ils conservent certains objets de religion, comme croix, médailles, etc., auxquels ils sont très-attachés. Ayant fait part de ces renseignemens à M. Mottet, il me dit qu'à son arrivée dans l'Inde, il y a plus de quarante ans, il avait entendu dire aux anciens Jésuites que deux de leurs confrères de la maison de Pondichéry étaient allés autrefois évangéliser ces peuples, mais qu'ils n'avaient pas eu de successeurs (1). Cela explique ces traces de christia-

(1) Il y a dans le tome II des Lettres édifiantes une lettre du père Faure, jésuite, l'un des deux premiers Missionnaires catholiques qui prêchèrent la Foi dans les îles Nicobar, écrite le 17 janvier 1711, à bord du vaisseau qui devait le porter lui et son

nisme que l'on trouve encore parmi ces pauvres insulaires, ou du moins parmi les insulaires qui habitent l'île, ou même la partie de l'île visitée par le ministre luthérien. J'ai eu ensuite l'occasion de m'entretenir avec un capitaine de navire et des marchands qui ont fréquenté ces parages; tous assurent que c'est un peuple doux, simple et hospitalier. Tout porte donc à croire qu'il serait bien moins difficile de soumettre au joug de l'Evangile ces bons insulaires, qui n'ont ni lois, ni religion, ni coutumes fixes, que les peuples du continent chez lesquels il faut vaincre tant d'obstacles et de préjugés, pour les amener à la lumière de la Foi.

« Je vous avoue, M. le Supérieur, que lorsque je considère que ces îles ne sont qu'à quelques journées de distance de nous, et que les peuples qui les habitent paraissent avoir de bonnes dispositions pour recevoir l'Evangile, j'éprouve un désir si ardent d'aller leur annoncer Jésus-Christ, qu'il n'y a que l'obéissance qui puisse me retenir ici. Je gémis surtout profondément de nous voir prévenus par l'hérésie (1).

« J'ai fait connaître mes sentimens et mes désirs à Monseigneur et à M. Mottet; ce dernier pense entièrement comme moi, et il désire beaucoup que nous entreprenions cette mission. Monseigneur ne le désapprouve pas; il pense même qu'on pourrait y faire du

---

compagnon dans une de ces îles; à la suite de cette lettre est une notice contenant le peu qu'on a pu savoir sur les travaux et la mort de ces deux ouvriers évangéliques qui furent massacrés par les habitans d'une de ces îles.

(1) Dans le siècle dernier, des ministres de la secte appelée les frères Moraves allèrent essayer de répandre leur doctrine parmi les habitans de celle des îles Nicobar où les Danois avaient formé un établissement : ils n'eurent pas de succès.

bien; mais la raison qu'il donne pour ne pas permettre d'y aller, c'est que ces îles étant plus rapprochés de l'autre côte que de la nôtre, c'est plutôt aux Missionnaires de Siam qu'à nous d'y aller : cette raison me paraît faible quand il s'agit de gagner des ames à Jésus-Christ, et de porter le flambeau de la Foi dans des contrées encore infidèles.

« Je vous prie instamment, M. le Supérieur, de prendre la chose en considération et de m'aider à obtenir le consentement de Sa Grandeur; je pense que si vous lui écriviez à ce sujet, et si surtout vous lui envoyiez un Missionnaire de plus pour me remplacer Monseigneur se rendrait peut-être à mes désirs : au reste, je laisse tout entre les mains de la divine Providence ; c'est uniquement la gloire de Dieu que je cherche, c'est à lui à me donner les moyens d'exécuter mon projet, si c'est sa sainte volonté.

« Je suis, etc.

« Supriès, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Bonnand, missionnaire apostolique, à Mgr. Rey, évêque d'Annecy.

J. M. J.

Goudouron, 5 janvier 1833.

Monseigneur,

« J'eus l'honneur d'écrire à Votre Grandeur, en décembre 1826, lorsque je me rendais à la mission du

nord; je vous écris de nouveau aujourd'hui pour vous annoncer que je quitte cette mission où j'ai passé six années entières.

« J'arrivai au chef-lieu le 20 décembre 1826, et j'en suis parti le 26 décembre dernier; j'ai été pendant cinq ans seul missionnaire dans une chrétienté qui contient environ 4,000 ames dispersées dans un grand nombre de villages; je l'ai visitée dans son entier une fois chaque année. J'ai passé une hultaine de fois le Chrisna : quelquefois c'était pour aller visiter des chrétiens de ma mission, que la disette de 1824 avait fait émigrer au nord du fleuve, dans un pays tout gentil; d'autres fois pour entendre les confessions des Malabares qui sont à Masulipatan, sous la juridiction de l'Archevêque de Goa. La dispersion des chrétiens rend l'administration pénible, et emporte bien du temps. Le premier devoir d'un Missionnaire doit être, à ce qu'il m'a paru, de veiller sur les enfans de la Foi; j'ai donc donné le plus de soins qu'il m'a été possible aux chrétiens qui m'étaient confiés. Le nombre des adultes que j'ai baptisés en six ans n'est que de 310; voyez, Monseigneur, combien ma glanure est chétive et précaire; j'en tremble, et vous en voyez la raison. Hélas! que dirai-je au grand Maître lorsqu'il me fera les reproches que mérita le serviteur paresseux? ne dois-je pas m'attendre au même sort? Cependant, ô mon Dieu! laissez monter jusqu'à vous les gémissemens de celui qui, se confiant en votre infinie miséricorde, ose vous supplier et vous dire : *Parce, Domine, parce, Domine, parce mihi peccatori; fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.*

« Bien des fois j'avais demandé à Mgr. l'Evêque d'Halycarnasse un collaborateur; pendant cinq années il m'a été refusé : en janvier dernier Sa Grandeur daigna

envoyer M. Charbonnaux. Il n'y avait que huit mois que ce cher confrère était arrivé d'Europe à Pondichéry. J'aurais sans doute dû être au comble de mes vœux, mais il était lui-même porteur d'une nouvelle bien capable de diminuer ma joie. Une lettre de Monseigneur qu'il me remit me disait de le mettre vite au courant de la mission. Il y était ajouté qu'il me faudrait être prêt à la quitter au premier signal. Avec l'agréable rose il me fallait donc cueillir la déchirante épine. Si ces mots vous sont énigmatiques, si vous vous écriez : *fiat lux*, je répondrai que des lettres, postérieures à celles-ci, pourront vous en donner l'intelligence (1).

« Instruit de la venue de M. Charbonnaux, j'allai à sa rencontre; je me rendis au village le plus méridional de cette mission; il devait passer par ce village; nous y arrivâmes l'un et l'autre le 21 janvier. M. Charbonnaux n'y demeura que quatre jours; ne sachant pas la langue, il se rendit au chef-lieu pour l'y apprendre. Quant à moi, je continuai à visiter les chrétiens. J'appris alors qu'il y avait des chrétiens dans deux villages situés à environ 20 lieues au sud-ouest de celui où je me trouvais.

« Une grande disette se fait sentir dans la mission que je quitte. Elle en souffrira beaucoup; plusieurs périront de faim; d'autres passent dans les endroits moins misérables. J'ai reçu cette année deux lettres de M. Voisin; elles étaient déjà de vieille date; il se portait bien lorsqu'il m'écrivait. Il nous est arrivé en novembre dernier deux Missionnaires d'Europe.

« Recommandez-moi aux prières de nos angéliques

---

(1) L'énigme de M. Bonnand est qu'il a été nommé Evêque de Drusé et Coadjuteur du Supérieur de la mission des Malabars.

amis, et à celles de ces ames pieuses commises à vos soins, et surtout ne m'oubliez jamais dans les vôtres.

« Je suis, etc.

« BONNAND, *missionnaire apostolique.* »

Autre lettre du même à M. Cholleton, vicaire-général de Lyon.

J. M. J.

Pondichéry, le 12 mai 1833.

MONSIEUR LE VICAIRE-GÉNÉRAL,

« JE commencerai cette lettre par l'aveu de ma négligence à vous écrire. Les obligations que je vous avais et mes promesses me faisaient un devoir d'être plus exact que je ne l'ai été; pour vous mettre à même de juger de mon tort, souffrez que je vous rappelle ma position pendant les six dernières années.

« Eloigné de Pondichéry comme je l'étais, je manquais presque toujours d'occasions pour envoyer mes lettres; je ne portais avec moi dans mes voyages que le nécessaire pour l'exercice du saint ministère: je me trouvais souvent dépourvu de papier et d'encre. Mes courses étaient très-multipliées : un village visité, il fallait se rendre aussitôt dans un autre; un canton achevé, il fallait en parcourir un autre. Je célébrais les grandes fêtes au chef-lieu de la chrétienté (Guntour), et j'y passais aussi le temps des pluies; cette saison dure en-

viron trois mois. Le reste de l'année était consacré à paître mes ouailles dispersées au milieu des gentils. Je ne pouvais les voir qu'une fois chaque année ; ajoutez à cela la surveillance des travaux que je faisais faire, et vous aurez une idée de mes occupations pendant le temps que je suis resté dans la mission Télinga.

« Le chef-lieu de cette chrétienté est situé par la latitude et à environ 23 lieues à l'ouest de Masulipatan. Elle est, à cause de l'esprit qui y règne, peut-être la meilleure portion de la juridiction de Pondichéry : comme dans ce jugement mon témoignage pourrait paraître suspect, je me contenterai de vous prier de recevoir celui du doyen de nos missions, M. Mottet, bon franc-comtois, homme d'un mérite peu commun et d'une critique extrêmement sévère. Il compte plus de 45 années de séjour dans l'Inde; il a parcouru à différentes reprises toutes nos missions ; il est le seul Missionnaire qui ait vu la mission Télinga. Voici ce qu'il nous dit bien des fois, en comparant les différentes chrétientés : « La mission Télinga « que j'ai vue trois fois est celle qui m'a le plus satisfait : « j'y ai trouvé plus de témoignages de respect pour les « Prêtres, plus de marques d'une vraie piété, plus d'empressement à écouter la parole de Dieu, plus d'aptitude « pour comprendre ce que l'on expliquait, moins « d'usages bizarres et superstitieux, moins d'oisiveté, et « plus de décence dans les habits. »

« Cette mission a presque toujours été soignée par des Prêtres européens. Les Missionnaires qu'on y envoie étant fort éloignés de Pondichéry, et parlant une autre langue, y séjournent plus long-temps ; ce qui leur procure le grand avantage de mieux connaître cette chrétienté, et de la cultiver plus conformément à ses besoins. Un autre avantage, c'est que les Anglais y

sont beaucoup plus rares; je n'y ai non plus jamais vu de ministres bibliques.

« Dans cette partie de l'Inde les chrétiens sont moins méprisés des gentils, et la Religion chrétienne n'y trouve pas la haine qu'elle rencontre dans d'autres provinces. De là vient que les gentils invitent les chrétiens à leurs festins, et qu'eux-mêmes vont manger chez les chrétiens; cette communication est un point essentiel dans les idées des Indiens. Les occupations champêtres des gens de ces cantons, et leur éloignement des grandes villes, sont encore très-favorables au bon esprit des chrétiens : de là vient encore leur soumission aux décisions du Missionnaire, l'estime qu'ils font des avis qu'on leur donne, et le désir d'entendre la parole de Dieu : ce désir est tel qu'il leur semble n'avoir entendu qu'une demi-messe, surtout le dimanche, s'il n'y a point eu de sermon. Le respect qu'ils ont pour le Missionnaire, et les démonstrations qu'ils lui en donnent quand celui-ci arrive dans les villages, découlent encore de la même source. Loin de rougir de la croix de Jésus-Christ, les femmes s'en ornent le front comme du plus bel ornement qu'elles puissent avoir; elles se font gloire de ne pas avoir plus de honte de l'auguste instrument de la rédemption, que les gentils des signes des divinités qu'ils adorent. Ceux-ci se couvrent le front d'emblèmes dont l'origine est souvent des plus infâmes; et les femmes chrétiennes, au moyen du tatouage, s'impriment sur le front avec le suc d'une plante une croix de couleur noire, qui est indélébile : ainsi il est facile de distinguer une femme chrétienne d'une païenne. J'approuve fort cet usage, parce qu'il a ses avantages pour la foi et la piété. Il est encore un autre usage en vigueur dans ces contrées : les païens mettent des marques de gentilité sur les toits

et les murs de leurs maisons, et les chrétiens arborent la croix sur le toit des leurs, et la peignent sur les murailles.

« Ici, Monsieur, permettez-moi de vous dire quelques mots sur la célébration des grandes fêtes. Elles se solennisent toujours au chef-lieu de la chrétienté. Les néophytes y viennent de fort loin. A Pâques et à Noel il n'est pas rare d'en voir arriver de 35 à 40 lieues; plusieurs y viennent chargés de leurs enfans pour qui ils ont fait des vœux. Pour s'entre-secourir ils voyagent par bandes; chaque compagnie entrant dans le village, se rend à l'église où elle fait sa prière, puis à la maison du Missionnaire pour lui demander sa bénédiction. Ils lui racontent tous les évènemens arrivés dans le village depuis que le Missionnaire l'a visité, et remplissent toutes les commissions dont ils sont chargés par les chrétiens qui n'ont pu les accompagner. Après cela, ils n'oublient pas la meilleure manière de solenniser les fêtes. Presque tous disent : « Nous « sommes venus de loin; nous ne nous sommes pas « confessés depuis que le Père a passé chez nous; nous « désirerions bien approcher de la sainte table.... » Les confessions sont toujours très-nombreuses dans ces solennités; quelque temps que l'on passe au confessional, on ne peut jamais guère entendre que la moitié de ceux qui se présentent.

« Dans la mission Télinga on solennise les grandes fêtes sans chant ni musique; les chrétiens jonchés dans l'église, trop petite pour les contenir, se pressent jusqu'au pied de l'autel : le Prêtre peut à peine se tourner à l'autel et faire la génuflexion. Pendant tout le temps de la Messe ils prient à haute voix. Le Catéchiste récite les prières, et les chrétiens, hommes et femmes, jeunes et vieux, grands et petits, tous répondent avec

des démonstrations de ferveur qui m'ont toujours rempli de joie.

« A leur arrivée, ces pieux pélerins ont demandé avec empressement la bénédiction du Père ; ils ne partiront jamais sans venir lui dire adieu, et lui demander une nouvelle bénédiction. Les exercices de piété étant finis, des groupes de 3 à 400 chrétiens se tiennent debout devant l'habitation du Prêtre, et attendent avec impatience sa bénédiction. Aussitôt que celui-ci paraît, tous, d'un seul coup, se jettent prosternés par terre, en disant : *Louanges à Dieu*. Le Missionnaire leur donne sa bénédiction, accompagnée des avis qu'il juge convenables, et le groupe se retire pour faire place à un autre.

« Cette unanimité à venir demander la bénédiction du Prêtre a toujours été une des choses qui m'ont le plus satisfait. Je voudrais, Monsieur, que vous en fussiez témoin oculaire, pour que vous fussiez à même de juger ce qu'il y a d'édifiant et d'attendrissant pour un Missionnaire. Dans tout ce que je viens de dire, je n'ai fait qu'exposer légèrement ce que j'ai vu bien des fois.

« Concluons donc que si le Missionnaire éprouve quelquefois des sujets de peine de la part des chrétiens, il en reçoit aussi souvent des témoignages de soumission qui le dédommagent. Je ne prétends pas que tous soient pieux, et qu'aucun ne s'écarte du sentier de la vertu ; il n'en est malheureusement que trop qui se laissent captiver par leurs passions. Cependant permettez-moi de vous dire que j'en ai vu de profondément vertueux ; oui, j'ai vu de jeunes personnes qui ont été aussi fermes que la chaste Suzanne : exposées comme elle à des dangers aussi grands, aussi séduisans, elles ont comme elle triomphé des assauts de l'enfer. Pour prix de leur victoire, je leur ai donné à chacune une croix ; j'espère qu'elles se rappeleront à jamais que c'est par ce signe sacré qu'elles doivent toujours vaincre.

« Il est certain que les Indiens sont un peuple naturellement religieux; la multiplicité de leurs temples en est une preuve évidente. Chacun invoque tout haut le Dieu en qui il espère; les chrétiens, pendant leurs travaux, dans leurs souffrances, dans leurs maladies, sont fidèles à invoquer le nom de Jésus.....

« Vers la fin de novembre 1828, revenant de parcourir les chrétientés, je me rendais au chef-lieu avec peine et tout fatigué; pour éviter de marcher au soleil, je m'étais levé à une heure après minuit; j'allais tantôt à cheval, tantôt à pied. A deux heures je traversai un village tout gentil. Pendant que je m'avançais à pas lents dans un chemin au milieu des champs, j'entends une voix qui articule quelques paroles; je fais quelques pas, et j'entends la voix prononcer clairement l'acte de contrition, en langue du pays; l'acte de contrition fini, la voix entonne en télinga le *Salve, Regina :* O Dieu! m'écriai-je, voilà donc qu'on vous loue et qu'on invoque votre nom dans cette terre infidèle! Je m'avance et j'adresse la parole à celui qui est tout entier à bénir Dieu et à louer Marie. C'était un jeune chrétien qui gardait sa moisson, appartenant à une famille chrétienne récemment établie dans ce village.

« Avant de quitter ma mission pour me rendre à Pondichéry, je voulus visiter deux petites villes, peu distantes de Nellore, où se trouvaient quelques chrétiens au service des rajas. Ayant appris qu'aucun Missionnaire ne les soignait, je me rendis auprès d'eux, et je trouvai ces familles dans l'état où pouvaient être des chrétiens abandonnés au milieu de la gentilité, et dont les plus anciens se rappellent à peine avoir vu un Missionnaire.

« Il n'y a là aucune église; dans le bourg le plus éloigné, où les chrétiens sont plus nombreux,

on me promit d'en faire bâtir une petite. Ne trouvant pas même où prendre gîte, je descendis sous un tamarinier antique et touffu. Je fis lestement et à peu de frais construire un logement; des pieux fixés en terre, et entrelacés de feuilles de cocotier, en formaient les murailles. C'était mon habitation du jour et de la nuit; je ne me rappelle pas en avoir trouvé une plus agréable dans l'Inde. Après avoir donné mes soins à ces deux chrétientés, je m'acheminai pour me rendre au chef-lieu où je devais célébrer les Pâques. Avant d'y arriver, j'avais à visiter cinq églises et treize à quatorze villages où se trouvaient des chrétiens. En parcourant leurs chaumières je me disais à moi-même : C'est donc la dernière fois que tu visites ces enfans chéris dans le Seigneur. Monseigneur s'était déjà assez expliqué pour n'avoir plus l'espoir de leur faire d'autre visite; je ne leur en dis rien. Je m'appliquai d'une manière spéciale à prendre une connaissance plus étendue de la mission : je célébrai la fête de Pâques à Piranguipouram; après les fêtes j'allai visiter les différentes chrétientés qui ne l'avaient pas été depuis mon départ pour le sud. Ces visites durèrent presque jusqu'à Noel : la pensée que je ne les reverrais plus m'accompagnait partout. Je le leur ai soigneusement caché. Que de fois j'ai demandé à Dieu de graver à jamais dans leur cœur mes derniers avis, et de les y faire fructifier pour l'éternité! Pendant mon séjour dans la mission Télinga, j'ai fait bâtir deux églises; trois autres couvertes en chaume ont été bâties par les chrétiens. J'ai obtenu du collecteur anglais l'emplacement d'un cimetière pour le chef-lieu, et j'y ai fait ériger une grande croix en pierre de taille, seule en ce genre dans toute la mission. . . .

« Je suis parti le 26 décembre 1832 pour Pondichéry, où j'arrivai le 15 janvier suivant. Depuis mon

retour je n'ai point quitté cette ville ; mais je dois en partir dans peu de jours pour visiter les parties de la mission que je n'ai pas vues, et me mettre ainsi à même d'en connaître les besoins. De retour à Pondichéry j'y serai probablement fixé pour long-temps, si Dieu me conserve encore sur la terre. Quoi qu'il en soit du moment déterminé pour mon passage de ce monde à l'éternité, daignez, je vous prie, conjurer le Seigneur de m'accorder la grâce de mourir de la mort des justes.

« Je suis, etc.

« Bonnand, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Bigot, missionnaire apostolique, à M. Tesson, directeur au séminaire des Missions étrangères.

J. M. J.

Karikal, le 10 juillet 1833.

Monsieur et très-cher confrère,

« Je réponds un peu tard à votre lettre d'adieux ; mais vous étiez probablement embarqué lorsqu'elle me parvint.

« Depuis la mi-carême je suis à Karikal, où j'ai remplacé M. Supriès pendant la visite qu'il est allé faire vers le cap Comorin ; et comme on vient de rendre ce cher confrère à ses ouailles, je partirai la semaine prochaine pour aller rejoindre les miennes qui viennent jusqu'ici

pour voir si je reviendrai bientôt, et aussi pour ne pas mourir de faim; car la disette commencée avant votre départ a fait depuis six mois des progrès effrayans; elle est maintenant à son comble. Il est tombé dernièrement un peu de pluie, mais pas suffisamment; à l'exception des plages arrosées par le Cavéry, la stérilité est à-peu-près générale du cap Comorin au Chrisna. Le pays Télinga est surtout dans un état affreux. Une lettre de Yanaon annonçait dernièrement qu'il n'y avait pas encore de récolte à espérer cette année, que tout le monde mourrait de faim. M. Charbonnaux, s'il vous donne des détails sur la misère de sa chrétienté, devra vous faire des peintures affreuses. Toute la population du nord s'est portée vers les provinces du sud; Madras est rempli de misérables émigrés. Mes pauvres néophytes étaient déjà dans une détresse extrême quand je fus obligé de les quitter; grand nombre vivaient de bourgeons d'arbres et de racines qu'ils arrachaient sur les montagnes. J'ai sacrifié tout ce que j'avais en propre pour amasser quelques grains, et j'ai eu le bonheur de secourir au moins les plus misérables. Le riz surtout était si rare que, pendant les deux derniers mois que j'ai passés dans ma mission, je n'en avais par jour qu'une fort petite mesure que me procurait un Topas.

« Monseigneur, qui craignait que je ne mourusse, me rappela à Pondichéry; mais je n'ai pu me résoudre à quitter mes ouailles, tant que le bon Dieu me donnera des forces pour rester au milieu d'elles. Le tempérament assez robuste que je dois au mal de mer, a depuis un an subi les plus dures épreuves: nos montagnes, comme vous le savez, ne produisent pas même de fruits ni de légumes au beau temps; pour la viande, on n'en trouve pas; ce serait une infamie au

Souvâmi (Missionnaire) de pousser jusque-là la sensualité. J'ai été jusqu'à un mois sans pouvoir me procurer même du lait. Encore si l'on avait de bonne eau? mais outre qu'elle est généralement saumâtre, depuis long-temps les étangs ou réservoirs, ressources des contrées privées de rivières, destinés à l'irrigation des champs de riz, sont à sec, ainsi que les puits creusés pour y suppléer. La pièce d'eau qui avoisine chaque bourgade et l'alimente, ne fournit plus qu'un peu d'eau vaseuse qu'il faut partager avec les buffles.

« Dans cette calamité générale, les brames, pour attraper quelqu'argent, font des prédictions de pluie toujours démenties par l'évènement. Lorsque j'étais au milieu de ces pauvres montagnards, mes gens étaient continuellement obsédés par les gentils qui les tourmentaient pour qu'ils me fissent dire quand il tomberait de la pluie; et persuadés que j'étais en fait de sciences, comme en fait de religion, au-dessus des brames, quand on leur répondait que je n'en savais rien, ils étaient de mauvaise humeur, et disaient : « C'est que le Père ne « veut pas le dire. » Ceux des gentils qui sont au-dessus de toutes les absurdités de leur religion, et que je voyais souvent, me recommandaient de prier et de faire prier afin de fléchir le Ciel, et me disaient avec une simplicité et une foi qui m'humiliait beaucoup : « Si le Père voulait jeûner deux jours, le Dieu tout- « puissant donnerait certainement de la pluie. » Que ne suis-je dans ces circonstances un autre Xavier! Cependant le passé me donne quelqu'espoir pour l'avenir. Tout le monde me dissuade ici de rentrer dans ma mission, à cause de la famine; mais outre que ma conscience jette des cris contraires, je crois que c'est le temps propice. En passant par la province de Tanjaour mieux approvisionnée, je vais tâcher d'y laisser les

nonce, me faire miséricorde et m'appeler à lui. Quel bonheur d'être délivré de ce bas monde !

« Vos chrétiens de Karikal se jettent à vos pieds et vous demandent votre *assirvàdam* (bénédiction), et moi des *memento* : N'oubliez point les marques de confiance et d'amitié que vous me donnâtes à mon arrivée dans l'Inde, et comptez sur la sincère reconnaissance de celui qui sera toujours, etc.

« BIGOT, *missionnaire apostolique.* »

LE récit contenu dans l'extrait suivant est bien différent d'un grand nombre de ceux que nous avons reçus en divers temps sur le même sujet; il est honorable pour les personnes auxquelles il se rapporte, et nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de le leur avoir communiqué. Il serait bien à désirer que la conduite des officiers et de l'équipage du vaisseau le *Pompée* pût servir de modèle à ceux de nos navires qui ont à leurs bords nos pieux et zélés Missionnaires. Quels égards ne méritent pas, même de ceux qui ne partagent pas leur croyance, ces Ministres de paix et de salut qu'un dévouement héroïque engage à faire les sacrifices les plus pénibles à la nature, pour porter le flambeau de la Foi et les germes de la civilisation aux extrémités de la terre, parmi des nations barbares qui gémissent dans les ténèbres de la plus grossière idolâtrie. Grâces aux secours charitables fournis à ces hommes apostoliques par l'Association de la Propagation de la Foi, il part tous les ans de nos ports un certain nombre de ces messagers du Ciel

qui vont annoncer la bonne nouvelle du salut aux quatre parties du monde, et même aux îles jusqu'ici ignorées des vastes archipels de l'Océanie. Tandis que le monde civilisé est agité par toute espèce de perturbations sociales, y a-t-il un spectacle plus beau que de voir ces généreux apôtres renonçant à tout ce qu'ils ont de plus cher dans leur patrie, pour aller porter à des peuples idolâtres le plus grand de tous les bienfaits, la connaissance du vrai Dieu qui conduit nécessairement à la civilisation, et qui est l'unique base du bonheur même dans cette vie.

Nos lecteurs se rappelleront sans doute que nous leur annonçâmes dans notre trente-deuxième N.° le départ de Bordeaux, en janvier dernier, de quatre Missionnaires envoyés par le séminaire des Missions étrangères. C'étaient MM. Candalh, Barentin, James et Léhodey, les deux premiers destinés pour la Chine, les deux derniers pour la mission de l'Inde. Ces Missionnaires sont arrivés heureusement à Pondichéry, d'où les deux destinés pour la Chine doivent continuer leur voyage. Voici l'extrait d'une lettre qu'ils ont écrite à ce sujet, à Paris.

Lettre de MM. James et Lehodey à MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères.

Pondichéry, le 21 juin 1833.

MESSIEURS,

« Nous souhaiterions bien que tous les confrères que vous pourrez nous envoyer dans la suite fussent aussi

heureux que nous en compagnons de voyage. Durant tout le temps que nous avons été à bord, on a eu pour nous des égards et des attentions que nous ne saurions suffisamment reconnaître. Officiers et matelots, tout le monde nous traitait avec respect ; tous étaient réservés dans leurs discours et leur conduite, et attentifs à ne rien faire et à ne rien dire qui pût nous causer la moindre peine. Chacun était empressé d'aller au-devant de nos désirs et de prévenir nos besoins ; les matelots étaient en notre présence d'une retenue extrême dans leurs discours, et ne proféraient aucun propos déshonnête, aucune parole tant soit peu indécente. Durant le beau temps, nous chantions des cantiques sur le pont, M. Barentin à la tête ; et officiers et matelots se joignaient à nous : nous étions comme une famille unie par les doux liens de la charité ; nous faisions nos exercices de piété avec autant de liberté et de régularité qu'au séminaire. Durant les repas et les récréations, la conversation était gaie et animée, mais toujours chaste, roulant sur des sujets indifférens, et ne sortant jamais des bornes de la décence ; les matelots nous prièrent souvent de leur raconter des histoires édifiantes. Notre capitaine, M. Mallet, eut constamment pour nous toutes sortes de bontés et de prévenances. Lorsque nous quittâmes le navire, tous les matelots avaient le cœur gros, le capitaine versa des larmes, nous ne pûmes retenir les nôtres.

« Durant la traversée, nous préparâmes quelques matelots à la première Communion et à la Confirmation ; ils reçurent l'une et l'autre à Pondichéry, avec les marques de la plus vive piété et à la grande édification de tous les assistans qui étaient fort nombreux. Au passage et au baptême de la ligne ils s'abstinrent, par égard pour nous et par crainte de nous faire de

la peine, de toutes les profanations sacriléges qui ont lieu ordinairement dans cette circonstance.

« JAMES, LEHODEY, *missionnaires apostoliques.* »

La mission française dans l'Inde a fait dernièrement une grande perte dans la personne de M. Nicolas-Marie-Joseph Mottet, mort à Pondichéry le 29 septembre 1833 ; il était natif de Vauvillers, diocèse de Besançon, et avait été envoyé en 1785, par le séminaire des Missions étrangères, dans cette mission. Il y a vécu près de quarante-neuf ans. Il était le doyen des Missionnaires appartenant à la corporation des Missions étrangères. Il fut toujours pour ses confrères un véritable modèle ; et il ne cessa, durant sa longue et laborieuse carrière, de les édifier par son savoir, son zèle éclairé, sa piété, sa charité, sa prudence, et les autres vertus apostoliques dont il fut orné à un degré éminent.

Il avait visité plusieurs fois les différentes parties de la mission dans le Maduré, le Meissour, le Carnatique et le Décan. Partout sa modestie, son zèle, son affabilité et son esprit conciliant lui avaient gagné la confiance entière des néophytes, l'estime et le respect des païens eux-mêmes qui ne faisaient jamais mention de lui qu'en termes de louanges. Partout où il avait passé, il avait laissé des marques de son zèle et de sa charité, et l'on peut dire de lui avec justice : *Pertransiit benefaciendo.*

L'aptitude qu'il avait eue à apprendre les divers idiomes du pays, faisait qu'il les parlait avec une facilité et une pureté qui étonnaient les indigènes eux-

mêmes. Il jouissait d'une confiance et d'une estime générale, tant parmi les Européens que parmi les indigènes.

Les Missionnaires envoyés dans l'Inde, durant ces seize dernières années, le prirent tous pour leur guide et leur modèle, et mirent en lui une confiance sans borne et justement méritée. Sa longue expérience, sa prudence, son zèle bien réglé, sa modération et son savoir, le rendaient digne d'être le mentor des nouveau venus. Il faut espérer que les bons exemples de ce vertueux vétéran dans la carrière des missions ne seront pas perdus pour ses successeurs. Depuis plus de 20 ans il était exposé à des spasmes et à de violentes attaques d'asthme qui l'avaient réduit à la condition d'un squelette; mais ses infirmités non plus que l'âge ne ralentirent pas son zèle : il continua toujours de travailler avec la même ardeur jusqu'à la fin de sa vie, et l'on peut dire de lui qu'il combattit toujours vaillamment et mourut les armes à la main. Sa mort a été celle d'un juste; elle a été aussi sainte que sa vie. Sa perte est un sujet de regret universel, non-seulement pour les chrétiens indigènes dont il fut constamment le père et le consolateur, mais encore pour les Européens de toutes les classes et de toutes les opinions qui avaient eu l'avantage de le connaître, et auxquels ses vertus et l'aménité de ses manières l'avaient rendu cher. Sa mémoire ne périra pas. *In memoriâ æternâ erit justus.*

Pour réparer autant que possible le vide laissé par la mort de M. Mottet, le séminaire des Missions étrangères a fait partir récemment deux Prêtres pour la mission de l'Inde. Ils se sont embarqués, au commencement de février, sur un navire qui doit les débarquer à Pondichéry. Ce sont MM. Laurent-Hubert Masset, du

diocèse de Troyes, et Jean-Louis Pacreau, du diocèse de Poitiers. Six autres Missionnaires ont dû aussi s'embarquer vers le milieu du mois de mars. Ce sont MM. Claude-Charles Tisserand, du diocèse de Dijon, destiné pour le collége de Pinang; François-Xavier-Victor Favan, du diocèse de Viviers, destiné pour la Chine; Jean-Claude Jurine, du diocèse du Puy, destiné pour la mission de Siam; Pierre-Léopold Jeanne, du diocèse de Bayeux; Charles-Emmanuel Simonin, de celui de Besançon; Pierre-Antoine Papin, de celui de Chartres. La destination de ces trois derniers sera déterminée à Macao, et dépendra des circonstances. M. Papin sera, s'il est possible, envoyé en Corée. Sur le même vaisseau doit aussi se trouver M. Baldus, missionnaire de St-Lazare, qui est envoyé en Chine.

Lettre du major Burney, résident britannique à la cour des Birmans, datée d'Ava, 9 *avril* 1832, extraite du *The asiatic Journal* (Journal asiatique), pour mars 1833.

« J'ai la douleur de vous apprendre la mort d'un bon Prêtre italien, décédé la semaine dernière à *Maounlack*, un des petits villages catholiques situés sur la rivière *Mou*, près Dibayen, à environ trente milles de distance de cette ville. C'est vraiment un sujet de regret qu'on ne puisse pas communiquer au monde civilisé l'histoire de la vie édifiante de cet humble Missionnaire. Il était natif de Naples, et s'appelait Joseph d'Amato, quoiqu'il fût mieux connu parmi son troupeau, qui ne

parle que la langue des Birmans, sous celui de *Padre don José*. Joseph d'Amato et un autre prêtre, Louis de Grondono, désigné sous le nom de *don Louis*, furent envoyés de Rome dans ce pays par la congrégation *de propagandâ Fide*, après la paix de Versailles, en 1783. Ils allèrent s'embarquer en Angleterre, et arrivèrent au royaume d'Ava, en 1784; bientôt après les guerres de la révolution française leur fermèrent toutes les voies de communication avec l'Europe, et durant plus de trente ans ils ne reçurent aucune assistance quelconque de la mère-patrie, et n'eurent d'autre ressource pour pouvoir subsister que celles qu'ils trouvèrent dans leurs propres efforts, ou dans la charité de leurs disciples, réduits eux-mêmes en général à un état d'indigence. Ils avaient appris l'un et l'autre la médecine et la chirurgie, particulièrement *don Louis*, duquel une mention très-honorable est faite dans le rapport de la seconde mission du colonel Symer à Ava, en 1803, aussi bien que dans l'histoire du pays, composée par le capitaine Canning.

« *Don Louis* mourut dans cette ville il y a environ neuf ans. *Don José* résidait ordinairement au milieu de son troupeau, qui occupait cinq petits villages, à une distance les uns des autres d'environ depuis quatre jusqu'à dix milles, situés dans le district de Dibayen, à trente milles nord-ouest de cette ville. Les noms de ces villages, et le nombre des maisons de chacun d'eux, sont comme il suit: *Maounlach*, 25 maisons; *Khayoun-yo*, 15 maisons; *Kayan-ta-rouva*, 100 maisons; *Khayoung-ou*, 15; *Nga-bak*, 20; en tout 175 maisons, contenant une population d'environ mille ames, professant la Religion catholique, quoique d'Amato me dît qu'il avait eu à déplorer dans ces derniers temps l'apostasie de quelques-uns.

« Outre les villages qu'on vient de mentionner, il y en a un autre petit appelé Mengalagoura, hors des murs de cette ville, et situé près de la résidence britannique, contenant quarante ou cinquante catholiques, et dans le centre duquel est une petite chapelle et une petite maison pour le Prêtre, construites de bambous et couvertes de chaume. Don José visitait cette congrégation une fois l'an, vers Noel, et ce fut là que j'eus le plaisir de le voir pour la première fois, en décembre 1830; il avait alors 73 ans, et je fus frappé de voir combien sa mémoire était encore vive, et avec quelle précision il se rappelait tout ce qu'il y avait de remarquable dons son pays: il faisait la description de Naples et de tout ce que cette cité renfermait de curieux, avec les gestes animés et toute la vivacité de la jeunesse, et de manière à exciter une agréable surprise. Ma chère Italie! ma chère Italie! c'était là son exclamation favorite qu'il répétait fréquemment. Lorsqu'il entendit pour la première fois M.me B. jouer du *piano-forté*, il ne put retenir ses larmes, et pleura comme un enfant pendant une demi-heure, priant en même temps M.me B. de continuer, disant que ses larmes étaient des larmes de plaisir et de joie.

« Il fuyait la cour et ne voyait jamais les grands, à moins qu'il n'y fût obligé; il vivait parmi ses néophytes comme un d'entr'eux, et ils avaient pour lui une vénération extraordinaire. Son costume consistait en une paire de caleçons et une robe noire de coton: il disait qu'il trouvait les bas trop incommodes, et n'en portait jamais, pas même dans la saison froide. Ses amusemens consistaient à dessiner, à peindre et à jardiner: il disait, que depuis son arrivée dans le pays il n'avait jamais été malade un seul jour, jusqu'à l'année où je le vis pour la première fois; alors sa constitution était visiblement sur son déclin.

« Le district de Dibayen dans lequel il vivait était dans un temps beaucoup infesté par les voleurs; tel était le respect que les vertus de ce vénérable Prêtre inspiraient dans le public, que le lieu de sa résidence ne fut jamais violé par eux, excepté une fois où un voleur qui ne le connaissait pas essaya d'y pénétrer; mais il fut immédiatement arrêté par sa bande.

« La connaissance qu'il possédait de la médecine le mit à même de faire beaucoup de bien dans le pays. Lorsque le docteur Richardson se rendit l'année dernière d'ici aux frontières de Manipoura, il entendit partout sur sa route les rapports les plus flatteurs sur la charité et la bienfaisance de d'Amato. Dans la dernière guerre, lorsque l'armée anglaise s'avançait de Pagan à la capitale d'Ava, un officier birman le fit saisir et mettre aux fers; mais dès que le roi en eut connaissance, il ordonna qu'il fût mis en liberté, s'écriant : *Cet homme vertueux est comme un Dieu! pourquoi le molesterions nous?* En un mot, il vécut toujours respecté par les habitans de toutes les classes.

« Il avait une connaissance parfaite des langues paly et birmane; et un Wonguny savant me dit un jour qu'il était plus versé dans la littérature birmane que les plus érudits parmi eux. Il me fit présent de quelques dessins curieux accompagnés d'explications sur la cosmogonie, la géographie, etc., des Birmans. J'espère pouvoir vous les envoyer un jour avec mes traductions.

« D'Amato était bon peintre; et comme il était versé dans l'histoire naturelle, il avait fait une collection de dessins d'environ trois cents plantes et fleurs non décrites, et de deux cents animaux, le tout accompagné d'une description de tout ce qu'il avait pu apprendre sur les habitudes, les propriétés, etc., de chaque espèce. Il avait relié le tout en quatre volumes in-folio,

dont deux contenaient les dessins, et les deux autres les explications : cet ouvrage avait occupé ses loisirs pendant 40 ans. Dans la dernière guerre, en 1824, craignant qu'il ne lui arrivât quelque accident, il confia ces livres à un de ses disciples qui résidait au village de Menga-là-Gaoun. Après la défaite de l'armée birmane, le roi ayant ordonné la construction de quelques défenses autour d'Ava, toutes les avenues furent débarrassées, et le village de Menga-là-Gaoun fut livré au pillage et brûlé. On me rapporta qu'un soldat birman s'était emparé des livres du père d'Amato, et avait porté les jolis dessins coloriés au frère de la reine, appelé *Mangazy*. Le rapport ajoutait que ce dernier avait détaché la plupart des peintures, et les avait placardées aux murs de sa maison. Aussitôt que d'Amato m'eut appris cela, je m'adressai au roi lui-même et à tous ses ministres, les pressant dans le langage le plus fort de faire rendre ces livres au pauvre propriétaire, leur disant clairement que, comme ces livres n'avaient aucun rapport à des sujets politiques et roulaient entièrement sur des sujets scientiques, le roi et toute sa cour seraient considérés comme les plus odieux barbares par toutes les nations civilisées, si des ouvrages de cette espèce appartenant à un vénérable Prêtre n'étaient pas rendus tout de suite. Le roi donna plusieurs fois des ordres pour qu'on fît toutes les recherches possibles, et ses ministres, je dois leur rendre cette justice, employèrent tous leurs efforts pour les recouvrer, mais sans succès. Mangazy, sur qui tombèrent les soupçons, assura n'en avoir aucune connaissance : il me conduisit même dans sa maison et me fit visiter les endroits les plus secrets, pour m'assurer qu'il n'y avait rien qui ressemblât aux dessins du père d'Amato. Je crois que le roi et ses ministres étaient sincères dans

leurs efforts pour recouvrer les livres; mais je suis fâché de dire que je ne pus jamais découvrir ce qu'ils étaient devenus, quoique, supposant qu'ils auraient pu tomber entre les mains de quelque particulier, je fisse publier que je donnerais une récompense considérable à toute personne qui me les rapporterait. Rien ne peut être plus touchant que la résignation pieuse et vraiment chrétienne du pauvre d'Amato, lorsque je lui annonçai que tous mes efforts avaient été inutiles; il se soumit avec patience à cette perte du fruit de ses travaux durant tant d'années.

« D'Amato doit être enterré avec grande solennité, et son corps est conservé dans du miel, jusqu'à ce que les chrétiens dispersés dans le pays puissent tous être réunis pour rendre les derniers honneurs aux restes de leur vénérable Pasteur.

« Au mois de juin dernier, d'Amato fut joint par deux jeunes confrères de Rome: ils vinrent à Rangoun par la voie de Suez et de la mer Rouge, accompagnés d'un Evêque pour Ava, nommé Frédéric Cao, et d'un autre Prêtre. Ils résident à présent à Moulmein. Les deux Prêtres venus ici, Antonio Ricca et Domingo Tarali, sont natifs d'Italie et paraissent être deux jeunes hommes aimables et instruits.

Mgr. Cao, évêque de Zama, dont il est parlé dans la notice qu'on vient de lire, a donné de ses nouvelles à la Propagande. S. E. le cardinal Pedicini a daigné nous envoyer un résumé de sa lettre, datée du 12 avril, à Ava, capitale de l'empire Birman. Mgr. Cao annonce que la Religion catholique est tombée dans la

plus grande décadence chez ces peuples ; cette mission étant presque entièrement privée de Prêtres, une grande partie des catholiques n'ont reçu d'autre sacrement que le Baptême. Le Prélat a trouvé, en quelques lieux, les chrétiens plongés dans des vices qui rendent difficile une conversion constante et sincère : cependant les bonnes dispositions d'une partie du troupeau le consolent, et il espère la conversion de plusieurs populations qui n'ont pas encore reçu le Baptême. Quant à ceux qui l'ont reçu, il a fallu les instruire avant de les admettre à la participation des sacremens ; car ils étaient dans une totale ignorance de ce qu'ils devaient croire et pratiquer. Mgr. l'Evêque a administré la Confirmation à plus de cent personnes à Rangoun, dans le courant d'août 1832, à deux cents en janvier 1833, et à quatre-vingt douze à Maounlach, en mars suivant. Il se disposait à l'administrer aussi le 21 du mois d'avril à Ava, d'où il écrivait ; de là il devait passer à Nobek et à Sabaroa, pour y catéchiser aussi et administrer les sacremens. Il fait l'éloge de la chrétienté de Kiandarva, composée de quatre cent trente personnes, qui ont montré leur foi et leur zèle en construisant à leurs frais une église et une maison. De semblables dispositions règnent à Nianjo, où il y a deux cents chrétiens, et en ces deux lieux il se fait des conversions de gentils ; on espère bien du peuple de Sabaroa, où les chrétiens n'ont pas le moyen de bâtir une église. Le gouverneur, quoique païen, en a fait bâtir une avec une maison pour le Missionnaire. Mgr. l'Evêque admire les Carians et les habitans de Nicobar : les premiers sont une nation nombreuse, répandue dans les provinces inférieures de l'empire Birman, dans l'île de Poulogium et sur la côte de Tenassérim : malgré la corruption des peuples au milieu

desquels ils vivent, ils conservent, quoique privés des lumières de la vraie Religion, une simplicité de mœurs conforme à la loi naturelle, et sont droits, vrais, fidèles, laborieux, éloignés de l'idolâtrie et de la polygamie. Ces dispositions leur sont communes avec les habitans de Nicobar; ils écoutent volontiers les instructions des Missionnaires, et on peut espérer du fruit des travaux des hommes apostoliques qui défrichent cette partie de la vigne du Seigneur.

Nous venons de recevoir (15 mars) des nouvelles du Tong-King et de la Cochinchine. La persécution, loin de se ralentir, a augmenté de violence dans ces deux pays : presque toutes les églises ont été détruites; des milliers de chrétiens ont été pris, incarcérés et mis à la torture. Tous les Prêtres européens et indigènes ont été obligés de se cacher sur les montagnes, dans les cavernes et les forêts, pour se mettre à l'abri des poursuites dirigées contre eux. Plusieurs Prêtres indigènes ont été pris et torturés; Mgr. Havard, vicaire apostolique du Tong-King occidental, se tenait caché tantôt dans des cavernes, tantôt dans des maisons isolées de chrétiens, changeant fréquemment de demeure, afin de n'être pas surpris. Mgr. Taberd, avec MM. Cuénot et Vialle et une partie de son collége, s'est réfugié à Chantabon dans le royaume de Siam, où il se trouvait à la date des dernières lettres (juillet 1833).

Nous recommandons d'une manière toute spéciale ces deux missions aux prières des Associés. S'il est dans la volonté de Dieu de laisser continuer cette persécution, tâchons d'obtenir pour les Prêtres et pour les fidèles *le courage qui fait les martyrs*.

MISSION DU KENTUCKY.

Cette mission est une des plus florissantes des Etats-Unis; elle renferme 30,000 catholiques, administrés par 30 Prêtres: les Pères de la Compagnie de Jésus y ont en outre un établissement, ainsi que les Dominicains; enfin il y a des Sœurs de la Charité, au nombre de quatre-vingts, des religieuses Lorettaines au nombre de cent, et des Sœurs du tiers-ordre de saint Dominique. Autrefois les catholiques ne jouissaient d'aucune considération dans ce pays : ils étaient même l'objet d'un mépris général, à cause des préjugés absurdes et injustes répandus contr'eux par les ministres des différentes sectes; mais la piété, le savoir et les vertus de Mgr. Flaget, évêque de Bardstown, et de son clergé, ont triomphé de la calomnie et des imputations mensongères que semait partout la haine de leurs adversaires. Un évènement récent a achevé de dessiller les yeux des hommes de bonne foi, et de dissiper les ténèbres qui leur cachaient la sainteté et la puissance de la Foi catholique. Le fléau terrible qui a ravagé l'Europe n'a pas épargné les forêts de l'Amérique. Le choléra a décimé les populations du Nouveau-Monde, comme celles de l'ancien; son apparition subite y a répandu le

même effroi que parmi nous. Le malheureux qui en était atteint, dans les commencemens surtout, succombait après quelques heures d'horribles souffrances. Chacun fuyait le théâtre de tant de ravages; loin de se porter mutuellement secours et assistance, on cherchait dans l'isolement un abri contre la contagion. Que devait faire le clergé catholique dans cette occasion solennelle? ce qu'il devait faire, il l'a fait. Sa conduite a été pleine d'un généreux dévouement : seul, il a entendu la voix qui lui criait : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis*, et il l'a entendue seul, parce qu'elle ne s'adressait qu'à lui. Aussitôt que les symptômes du choléra se manifestaient quelque part, l'Evêque, les Prêtres et les religieuses accouraient auprès des mourans, et leur prodiguaient leurs soins : ils ont eu le bonheur d'en sauver un grand nombre. Il n'y avait point acception de personnes; leur charité ne faisait pas de différence entre les catholiques et nos frères séparés; il suffisait d'être malade pour être assisté par eux : plusieurs ont été atteints du fléau, quelques-uns en ont été victimes; la palme du martyre a été leur récompense.

Cependant où étaient alors les ministres protestans? ils avaient fui. Ce n'est point à eux que nous en ferons le reproche, c'est à leur doctrine : ils ont pris le parti que la prudence leur indiquait; il eût été trop cruel d'exiger d'eux un dévouement que rien ne leur inspirait; mais les Prêtres, mais les religieuses ont puisé dans la foi leur force et leur courage. O Foi catholique! qui pourra désormais nier ta puissance? qui osera dire que tu n'es pas la vérité, quand tes principes mènent à des conséquences si vraies, quand tu produis tant d'héroïsme, quand tu inspires des sacrifices qui ravissent d'admiration tes ennemis mêmes? Prêtres magnanimes, généreuses filles de Vincent de Paul, vous tous

qui avez donné ou exposé votre vie pour le soulagement des pestiférés, recevez nos remercîmens; tout ce qui a un cœur catholique vous doit de la reconnaissance, parce que l'Eglise tout entière participe à la gloire de vos œuvres, et jouit de votre triomphe; parce qu'enfin vous nous avez fourni, en faveur de notre Foi, un argument dont l'hérésie elle-même est obligée de reconnaître la force, et qu'elle nous envie.

On remarquera cette touchante conformité qui existe chez les catholiques, non-seulement dans les dogmes, mais encore dans la conduite. En Amérique, de même qu'en Europe, le Clergé et les corps religieux se sont dévoués au service des cholériques. Il y a eu aussi conformité sinon dans les doctrines, du moins dans la conduite, chez les ministres protestans des divers pays; mais c'était pour céder aux sentimens de la nature et fuir le danger. Que les hommes de bonne foi comparent les résultats des croyances, et prononcent.

Ce que nous venons de dire s'applique non-seulement au Kentucky, mais encore aux autres états de l'Union américaine où le choléra a fait des ravages. Partout où ce fléau a éclaté, le Clergé catholique a donné les mêmes exemples de charité et de dévouement : aussi des témoignages publics de reconnaissance lui ont été adressés, et il a reçu la seule récompense qu'il pouvait désirer en ce monde, l'abjuration d'un grand nombre de protestans.

Lettre de M. Henberger, missionnaire apostolique, à Mgr. l'Evêque de Châlons.

Aurora, comté de Clark, état de l'Illinois, 3 février 1832.

A. M. D. G.

Monseigneur,

« Je suis si éloigné de vous, et les occasions pour l'Europe se présentent si rarement, qu'il m'a été impossible jusqu'à présent de vous donner de mes nouvelles. La volonté de mes supérieurs m'a envoyé au milieu des bois parmi les Indiens, pour y planter la croix; j'ai cinq villages à administrer : on y compte environ cinq cents catholiques. Je suis presque continuellement à cheval et exposé à de très-grandes fatigues, allant d'une paroisse à l'autre et faisant dans chacune un séjour d'une semaine. Les Indiens sont en général dociles, et une fois instruits ils sont très-fermes dans leur croyance. S'il y a quelque chose dans leur naturel qui soit difficile à vaincre, c'est la grande intempérance à laquelle ils sont fortement adonnés. J'ai appris assez leur langage pour pouvoir leur faire quelques instructions et leur expliquer le saint Evangile, leur administrer les saints Sacremens, faire le catéchisme aux enfans et visiter les malades.

« Quoique nous ayons ici à combattre contre de très-grands obstacles, nous les surmontons tous avec l'assistance du Seigneur; mais le bien que nous faisons

vient d'être menacé fortement par des ennemis de notre sainte Religion, qui ont plus de moyens que nous pour arriver à leurs fins. Les sociétés dites des Traités (tracts) et des bibles envoient annuellement ici leurs ministres qui distribuent plusieurs milliers d'écrits très-dangereux, pleins de maximes perverses. Prions le Seigneur qu'il nous aide à faire échouer leurs efforts.

« Le terrein est très-fertile, quoiqu'il y en ait peu qui soit cultivé. Nous jouissons d'un climat fort doux, étant sous le 39.e degré de latitude et le 11.e de longitude, à l'est de Washington. Nous n'avons pas encore beaucoup d'Européens : il en arrive continuellement; le gouvernement fait tous ses efforts pour les encourager; d'ailleurs le prix des terres est si bas (à 7 fr. l'acre), que la plus pauvre famille est en état de pourvoir facilement aux nécessités de la vie et d'acquérir en peu de temps un certain degré d'aisance. Il est très-fâcheux que les Prêtres catholiques ne soient pas plus nombreux, parce qu'il y a tant de bien à faire! Les diverses sectes, principalement les presbytériens et les méthodistes, ont beaucoup plus de moyens que nous et un plus grand nombre de Missionnaires. Leurs traités et invitations ont inondé tous les états de l'Union. Mais d'autre part nous avons le Seigneur qui nous aide.

« Je vous remercie, Monseigneur, tant en mon nom qu'en celui de mes paroissiens, de tous les bienfaits que vous avez bien voulu nous accorder. Nous nous recommandons de rechef à votre bienveillance, comme aussi à celle de vos diocésains qui s'intéressent à la grande œuvre des missions. J'ai ici deux autres Prêtres qui sont mes coadjuteurs dans mes travaux, et nous avons l'intention de bâtir une petite église en briques avec une maison d'école; mais pour pouvoir

commencer l'entreprise, nous devons attendre les secours de nos frères d'Europe. J'ai une grande confiance à cet égard dans votre protection, et je me recommande particulièrement à vous.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« VINCENT M. HENBERGER, *miss. apost.* »

Lettre de Mgr. Flaget, évêque de Bardstown, à M. le Rédacteur des Annales.

4 mai 1833.

MONSIEUR,

« JE viens de recevoir votre lettre du mois de janvier, si je ne me trompe, qui m'annonce l'allocation que vient de me faire l'Association de la Propagation de la Foi pour la présente année 1833. A la vue de tant de services si importans et si constans, les sentimens que j'éprouve sont de telle nature que je ne saurais vous les exprimer. Ainsi, Monsieur, veuillez bien, je vous prie, être mon interprète auprès de MM. les Administrateurs de cette pieuse et généreuse Association, et quoi que vous disiez pour leur manifester ma juste reconnaissance, vous aurez beaucoup de peine à faire connaître tout ce que j'éprouve au-dedans de moi-même.

« J'ai été bien étonné, à la lecture de la même lettre, que vous n'ayez pas déjà reçu celle que je vous écrivis il y a plusieurs mois, dans laquelle je vous annonçais le plan que je m'étais proposé, pour servir tout à la fois à

l'instruction et à l'édification de mes chers compatriotes, et surtout des insignes bienfaiteurs du diocèse de Bardstown. Dans cette lettre je m'étais appliqué à bien exposer l'état de la Religion catholique dans le pays que nous habitons, et à faire sentir la différence de ce diocèse avec la plupart de ceux qui l'avoisinent. Il paraît qu'elle s'est perdue, et ce qui est plus désagréable pour moi, je ne pense pas retrouver la copie que j'en avais gardée ; je vais cependant tâcher d'y suppléer.

« Le diocèse de Bardstown, d'après les bulles du souverain Pontife, n'est composé que de deux états, celui du Kentucky et celui du Tennessée. L'état de l'Indiana et la moitié de celui des Illinois sont encore sous la juridiction de l'Evêque de Bardstown ; mais aussitôt que l'Evêque sollicité depuis long-temps pour Vincennes, ville de l'Indiana, sera nommé, cette juridiction cessera. Depuis plus de trente ans, il n'y a plus de hordes de sauvages qui résident dans le diocèse de Bardstown. La population y est toute composée de personnes civilisées qui émigrèrent des états de l'est, dès l'année 1780, et s'y portèrent en si grand nombre et avec tant de rapidité, qu'en 1792 le Kentucky fut érigé en état, et commença à envoyer ses représentans au congrès. Quoique les catholiques s'y rendissent en grand nombre, ils ne constituent cependant qu'une très-petite minorité, et une minorité de fort peu d'influence, parce qu'en général ils sont pauvres et dans l'impossibilité de pouvoir donner à leurs enfans cette éducation qui ferait ressortir leurs talens, et leur donnerait un rang dans la société. Leur pauvreté toutefois leur fait beaucoup d'honneur ; car, au lieu de courir après les meilleures terres, comme les protestans, lorsqu'ils arrivaient dans ces vastes forêts, ils ne cherchaient que celles qui étaient les plus proches des mai-

sons où le Missionnaire allait célébrer les saints Mystères, afin de pouvoir jouir des bienfaits spirituels de notre sainte Religion. Malheureusement dans la plupart des lieux où ils se sont établis, les terres sont d'une qualité très-médiocre, et ce qu'ils en possèdent suffit à peine pour les mettre à l'abri du besoin.

« Les sectes répandues dans le Kentucky et les états voisins sont très-nombreuses, et comme elles n'ont point de centre d'unité, elles se divisent et se subdivisent tous les jours, et de nouvelles jusqu'alors inconnues paraissent tout-à-coup avec grand éclat, surtout si celui qui en est le fondateur l'annonce avec un air sanctifié, accompagné d'une éloquence populaire. Il n'y a pas encore trois ans qu'un imposteur, dans un état voisin, déclara à qui voulait l'entendre qu'il était le fils de Dieu, le sauveur du genre humain, et qu'il reparaissait sur la terre pour rappeler les impies, les infidèles et tous les pécheurs à leurs devoirs. Il protestait que si dans un temps déterminé ils ne rentraient point en eux-mêmes, dans sa juste colère il donnerait un signal, et sur-le-champ tout le monde s'écroulerait et tomberait en ruines. Quelque absurde que paraisse ce conte, cet homme eut des sectateurs, même parmi les personnes distinguées par leurs richesses et leur rang dans la société. Enfin un Allemand l'ayant supplié humblement d'annoncer cette terrible catastrophe, en langue allemande, à ses compatriotes qui n'entendaient pas l'anglais, ce prétendu nouveau messie avoua avec candeur qu'il ne savait pas cette langue. « Vous, repartit brusquement le Germain, vous, le fils de Dieu, vous ne parlez pas toutes les langues, vous ne savez pas l'allemand ! ! allez, vous êtes un fourbe, un hypocrite, ou un fou digne des petites maisons. » Tous les spectateurs, riant à gorge déployée, se moquèrent de ce fanatique, et se retirèrent honteux de leur crédulité.

« Environnés comme nous le sommes par des hommes dont les principes religieux diffèrent tant des nôtres, et qui sont pleins de préjugés contre notre doctrine et nos mœurs, nous nous trouvons dans une position beaucoup plus désagréable et plus pénible que celle des évêchés qui avoisinent les sauvages. En effet, ces pauvres Indiens s'entendent fort peu à l'argumentation, et convaincus de la supériorité des Européens, ils sont très-disposés à les écouter, surtout lorsqu'ils se présentent comme les *ministres du grand esprit*, du *maître de la vie*, et que leur conduite ne dément pas la doctrine qu'ils prêchent; tandis que nos sectaires sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a plus de 200 ans, toujours prêts à nous citer des textes de l'Ecriture pour nous prouver que le Pape est l'ante-christ, que Rome est l'ancienne Babylone, que nous sommes tous plongés dans les ténèbres de la superstition et de l'idolâtrie, etc., etc. Ce ne sont pas seulement les ministres qui débitent cette abominable doctrine dans leurs temples, qui disputent sur ces matières avec les Prêtres; les controverses ont lieu d'homme à homme, de femme à femme; et jusque dans les écoles où les enfans vont apprendre à lire, souvent ces disputes ont lieu, et elles sont très-préjudiciables aux mœurs et à la foi de notre jeunesse.

« Placés dans des circonstances si difficiles et entourés de difficultés presqu'insurmontables, nous fûmes bientôt convaincus que c'était sur la jeunesse que nous devions porter nos regards, diriger nos efforts et employer toutes nos ressources : mais, mon Dieu ! quand je pense qu'à notre arrivée au Kentucky, pour un pays presque aussi vaste que la France, il n'y avait ni monastère de filles, ni collége pour les jeunes gens; que tous les emplois honorables et lucratifs, comme ceux d'avocats, de médecins, de marchands; que

les charges distinguées d'officiers, de juges, de magistrats étaient comme l'apanage exclusif des protestans, et que les catholiques n'osaient pas même y aspirer; quand je me rappelle cette époque, et que je compare cet état d'abjection et d'avilissement où se trouvaient alors tous les membres de notre église, avec celui où nous avons le bonheur de les voir, je ne puis m'empêcher de rendre mille et mille actions de grâces à la divine Providence et à tous nos généreux bienfaiteurs d'Europe qui ont concouru d'une manière si admirable à produire ces changemens merveilleux; car aujourd'hui nous avons des catholiques dans tous les rangs de la société, et ils se font autant de gloire de se dire catholiques qu'autrefois ils avaient honte de le paraître. En effet, dans le moment où je vous écris, je compte douze écoles de filles, éparses çà et là dans ce vaste diocèse, jouissant toutes de la faveur publique. Environ cinq cents jeunes personnes de tous les rangs de la société y sont élevées chaque année; le plus grand nombre d'entr'elles est tiré de familles protestantes. Six de ces écoles sont dirigées par les Sœurs de la Charité, et les six autres par les Sœurs de Lorette, sous le nom d'Amantes de Marie au pied de la croix. Les premières suivent, à la lettre les constitutions et les règles de saint Vincent qui, par un privilége tout particulier, dans le temps où Bonaparte voulait bouleverser leur manière de se gouverner, me furent remises à Bordeaux en 1810, par les ordres du supérieur général M. Hanon (1).

---

(1) Ce fut Mgr. David, mon intime ami et inséparable compagnon depuis plus de 40 ans, qui en 1812 réunit quelques pieuses filles au Kentucky pour les former à la vie religieuse : il leur expliqua les règles des Sœurs de la Charité, et jeta les

« Les Lorettaines furent fondées au Kentucky par un zélé et savant Missionnaire de Flandre, M. Charles Nerinckx, la deuxième année de mon épiscopat. Les règlemens de cette nouvelle communauté furent soumis au jugement du souverain Pontife, qui y fit divers changemens. Sa Sainteté daigna prendre cette nouvelle famille sous sa protection, comme j'en fus informé par Son Eminence le cardinal Fesh; et ce qui est beaucoup plus flatteur, les Sœurs de Lorette du Kentucky reçurent du Pape tous les priviléges spirituels dont jouit la chapelle de Lorette en Italie.

« Aujourd'hui nous comptons plus de cent religieuses de cet ordre et plus de quatre-vingts Sœurs de la Charité. Les religieuses de ces deux familles sont presque toutes nées au Kentucky, et y ont été formées par nous à l'esprit de leur état. Grâces à Dieu, elles font la consolation de ceux qui les dirigent, et elles jettent le plus grand éclat sur les établissemens qui leur sont confiés, par leur savoir et la régularité de leur vie.

« Je suis en ce moment à Louis-Ville, où depuis plus d'un an les Sœurs de la Charité ont été invitées à s'établir, pour y diriger une école de filles qui seraient toutes externes. La réputation de ce nouvel établissement va tellement croissant, que les Sœurs aujourd'hui ont plus de cent vingt écolières, et tous les jours on leur en offre de nouvelles. L'estime et l'affection de tous les habitans de cette superbe cité pour les filles de saint Vincent sont telles, que depuis plusieurs mois

---

fondemens de cette famille qui jouit aujourd'hui dans le Kentucky de la réputation la plus universelle, et, j'ose croire, le plus justement méritée.

on s'occupe d'acheter un terrein convenable pour y élever une maison d'orphelines, dans l'intention de leur en confier la direction ; et j'ai lieu de croire que le contrat de vente pour ledit emplacement sera signé avant la fin d'avril par les parties intéressées. Cela fait, j'oserais assurer que, dans moins d'un an, le bâtiment sera élevé, que plus de trente orphelines y seront nourries, habillées et instruites entièrement et uniquement aux dépens des citoyens de Louis-Ville, où se trouvent au moins dix protestans pour un catholique.

« Les interruptions que j'éprouve en écrivant cette lettre me forcent à la terminer, vous promettant en même temps qu'au premier moment de loisir je vous donnerai de plus amples détails sur ces écoles de filles, sur l'éducation qu'on y donne, sur les conversions qui s'y sont opérées et qui s'y opèrent tous les jours, et sur le bien général qui en résulte pour la Religion. Je m'étendrai aussi sur nos institutions littéraires pour les jeunes gens de toutes les conditions, et sur nos deux séminaires où nous élevons un bon nombre d'enfans que nous prenons dès l'âge de douze ans, pour les soustraire aux dangers du monde et les former à l'esprit du sacerdoce.

« Maintenant je vous demande si le diocèse de Bardstown, dans lequel se sont formés des établissemens si considérables en eux-mêmes et si utiles pour la société, ne mérite pas votre bienveillance ? Ces établissemens ont non-seulement excité l'admiration, mais ont forcé l'approbation de tous nos voisins si remplis en général de préjugés, d'antipathies, d'animosités même, qu'ils levaient les épaules de pitié au seul nom de catholique, et qu'ils en vinrent jusqu'à demander à la législature assemblée pour former la constitution de l'état du Kentucky, que les catholiques fussent

absolument exclus de tous les emplois civils, judiciaires et militaires, etc. La Religion catholique, dis-je, se trouvant dans une position si difficile et si désagréable, je demande si les Prêtres et les Evêques d'un diocèse semblable n'ont pas assez d'obstacles à lever, de travaux à endurer, de déboires à essuyer et de dépenses à faire pour avoir droit aux libéralités de l'Association de la Propagation de la Foi? C'est au bon cœur tout autant qu'au jugement de MM. les administrateurs que je laisse cette importante question à décider, et avec tous les sentimens de la plus haute considération et de la reconnaissance la plus cordiale, je suis et serai jusqu'au dernier soupir,

« De l'Association de la Propagation de la Foi et de tous ses membres, de ceux qui l'administrent et de vous en particulier,

« Le grand admirateur et le très-dévoué serviteur,

« † B. J. Flaget, *évêque administrateur.* »

Lettre de Mgr. Flaget, évêque de Bardstown, à M. le Rédacteur des Annales.

Kentucky, 5 décembre 1833.

Monsieur,

« Si ma correspondance a été suspendue plus longtemps que je ne croyais, ne l'attribuez pas, je vous prie, à d'autres motifs qu'à un surcroît de travaux, ou plutôt de calamités de tous les genres qui se sont d'abord répandues sur mon troupeau, où elles ont jeté

l'épouvante et la désolation, et ne se sont terminées qu'en renversant le Pasteur lui-même et le menaçant, dès le premier jour, d'une mort d'autant plus violente qu'elle paraissait devoir être très-accélérée. Quoique je sois encore bien loin d'avoir recouvré les forces dont je jouissais il y a six mois, cependant depuis dix ou douze jours que je fais de petites courses à cheval, je trouve que mon état s'améliore beaucoup. Je vais en profiter pour vous faire connaître les effets de ce terrible choléra dans plusieurs comtés de l'état du Kentucky, et surtout dans ceux de Washington, La-Fayette et Nelson, où les établissemens catholiques sont en plus grand nombre que dans les autres. Je me contenterai aujourd'hui de vous donner une histoire abrégée de ce que les Missionnaires, les religieuses et l'Evêque lui-même ont eu à souffrir. Dans une autre lettre, je pourrai entrer dans quelques détails sur les misères accumulées qui désolèrent certaines familles.

« Vers la fin du mois de mai, le choléra se manifesta dans la partie la plus saine du Kentucky, avec les symptômes les plus menaçans et les plus effrayans : il se répandit sur un espace d'environ vingt-cinq à trente lieues carrées, et frappa çà et là indistinctement des personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Les esclaves toutefois furent plus exposés que les autres à ses fureurs, et ce fut parmi les gens de cette classe qu'il se choisit un plus grand nombre de victimes. La terreur devint si générale, que les malades dans la plupart des localités se trouvèrent destitués de toute assistance, même de leurs amis et de leurs parens les plus proches. Réduits à ces déplorables extrémités, les protestans comme les catholiques s'adressèrent aux Supérieurs de nos différentes communautés de religieuses, pour trouver parmi ces pieuses

recluses l'assistance que leurs voisins et leurs proches leur refusaient impitoyablement. Grâces à Dieu, ils ne furent point trompés dans leurs espérances. Plus de soixante religieuses des trois communautés que nous avons au Kentucky, savoir, les Sœurs de la Charité, celles de Lorette et les Dominicaines du Tiers-Ordre, furent employées, pendant plus de huit semaines, aux œuvres du dévouement le plus actif et le plus héroïque que la charité puisse inspirer. De vingt Sœurs au moins de St. Vincent qui s'étaient dévouées à ces œuvres de miséricorde, trois d'entre elles, de retour à leur couvent, furent frappées de la maladie épidémique et en devinrent les victimes. Leur mort jeta la terreur dans toute la communauté. Dix autres religieuses et huit de leurs esclaves tombèrent malades la même nuit. Deux jeunes pensionnaires, à-peu-près vers le même temps, éprouvèrent le même sort. Quatre des esclaves malades succombèrent à la violence du mal et moururent. Les deux élèves nées de parens protestans expirèrent aussi; mais par une providence bien extraordinaire ces deux jeunes filles, âgées d'environ treize ou quatorze ans, quelque temps avant que le choléra parût dans le pays, avaient obtenu de leurs parens la permission de se faire catholiques. A peine se sentirent-elles frappées de ce fléau, qu'elles sollicitèrent le Baptême avec beaucoup d'instance. L'aumônier du couvent, qui savait qu'elles étaient bien instruites, se rendit à leurs justes désirs. Elles eurent le bonheur de recevoir ce sacrement en parfaite connaissance, et vécurent encore un ou deux jours, manifestant les plus beaux sentimens de piété, et surtout de soumission à la sainte volonté de Dieu, qui les retirait de ce monde à la fleur de leur âge.

« Ces morts si soudaines et si multipliées jetèrent

une telle consternation dans toute la communauté et le voisinage, que les médecins décidèrent qu'il était urgent de transporter à Bardstown, qui n'est qu'à une lieue de distance du couvent, toutes les Sœurs malades ou non malades, aussi bien que toutes leurs pensionnaires. Ce sage conseil, grâce à la générosité des habitans de Bardstown, fut exécuté le même jour. Les citoyens aisés se partagèrent les pensionnaires, et toutes les religieuses furent placées dans une maison très-spacieuse et bien située, qui dépend du séminaire. Dès ce jour-là même, les effets de cette terrible épidémie parurent cesser. Toutes les Sœurs qui en étaient affligées commencèrent à recouvrer leurs forces, et pas une des élèves éparses çà et là dans la ville ne tomba malade. Pendant l'intervalle de la convalescence des religieuses, on employa les moyens chimiques pour laver et purifier l'intérieur et l'extérieur du monastère; et après trois semaines, les Sœurs en bonne voie de convalescence, et leurs élèves en bonne santé, retournèrent toutes transportées de joie à leur maison chérie, où toute la famille, grâces à Dieu, jouit d'un état sanitaire qui ne laisse rien à désirer.

« Après un pareil désastre nous étions tous persuadés que les parens, bien loin d'être disposés à envoyer de nouvelles élèves au couvent de Nazareth, se hâteraient de retirer celles qui y étaient, comme étant exposées à une mort certaine, dans un séjour si meurtrier; mais il paraît que nos conjectures étaient fondées sur une sagesse purement humaine, et que Dieu, qui est le maître des cœurs, a inspiré des sentimens tout différens aux pères et aux mères qui ont des filles à élever : car le couvent de Nazareth a aujourd'hui autant d'élèves qu'il en eut dans les temps les plus brillans, et la plupart de ces nouvelles pen-

sionnaires sont filles des protestans les plus riches et les plus distingués du pays. Trop heureuses, en effet, les élèves qui ont le bonheur de recevoir leur éducation de maîtresses très-instruites dans les différentes branches qu'elles enseignent, mais encore plus versées dans la pratique des vertus, puisqu'au péril de leur vie elles se sont généreusement toutes offertes pour servir les cholériques.

« Les Sœurs de Lorette ne se sont pas moins distinguées que les Filles de St. Vincent dans cette épidémie. Plus de vingt-cinq Sœurs de cette communauté, pendant huit à neuf semaines, se répandirent deux à deux, à plus de deux lieues à la ronde, aux environs de leur couvent, dans les différentes maisons infectées du choléra. Le jour et la nuit elles étaient occupées auprès des malades, à leur administrer, avec une charité sans pareille et une précision admirable, tous les remèdes qui étaient prescrits par les médecins. Comme elles se trouvaient le plus communément dans les maisons des pauvres, non-seulement elles prenaient soin des malades, mais elles lavaient leurs habits et leur linge, nettoyaient les appartemens plusieurs fois le jour, coupaient le bois pour faire la cuisine ; et ce dont j'ai été moi-même le témoin, souvent elles allaient à la maison-mère, pour y prendre les provisions nécessaires à ces pauvres gens qui manquaient de tout.

« Parmi les Lorettaines qui s'étaient dévouées à ces œuvres de miséricorde, deux ont été atteintes de la maladie épidémique ; elles l'ont supportée avec une sainte joie, et munies de tous les sacremens de l'Eglise, elles ont été, nous l'espérons, se reposer dans le sein même de la charité. Presque toutes les autres, épuisées de fatigue, sont tombées malades, et plusieurs d'entre elles sont encore à recouvrer leurs forces. Tous les

« Les deux Frères lais semblèrent aussi se multiplier pour administrer des remèdes aux malades, et surtout pour les ensevelir après leur mort. Quatre-vingts personnes au moins succombèrent pendant les ravages du choléra, et furent emportées dans moins de quinze jours. Les habitans qui ont survécu à ce fléau destructeur, malgré leurs pertes et leurs dépenses qui ont été considérables, m'ont demandé avec instance la permission d'acheter un lot de terre dans la ville, d'y bâtir une église, et de remettre le tout en la possession des révérends Pères Dominicains, comme un juste tribut de leur vive reconnaissance pour les importans services qu'ils en ont reçus pendant le choléra. Les protestans s'offrent de contribuer généreusement à ce double mouvement de piété et de gratitude. Ainsi, dès ce monde même Dieu se plaît à récompenser au centuple ses zélés serviteurs; quoique les cinq Pères Dominicains qui ont montré tant de zèle pendant le temps qu'a duré l'épidémie, aient été extrêmement fatigués et épuisés, cependant pas un n'en est mort, et aujourd'hui, grâces à Dieu, ils jouissent d'une parfaite santé.

« Enfin, moi-même, après avoir parcouru pendant plus de deux mois les différentes paroisses où le choléra s'était répandu, après avoir administré tous les secours de notre sainte Religion, et procuré aux personnes qui en étaient affligées les consolations annexées à notre ministère; au moment même où l'épidémie semblait s'être retirée du pays, et où j'allais jouir des fruits de mes victoires, j'en fus saisi d'une manière si violente que pendant trois jours l'opinion de plusieurs médecins fut que j'en devais mourir. Hélas! je regrette que leurs conjectures ne se soient pas vérifiées; car la mort

m'aurait délivré d'un fardeau devenu presqu'intolérable, à cause de mon âge avancé et des infirmités qui l'accompagnent: et j'ai tout lieu de craindre qu'il me sera presqu'impossible d'être mieux préparé que je l'étais alors pour ce passage si redoutable en lui-même, et qui le devient cent fois plus quand on a à rendre compte dune administration aussi longue et aussi étendue que la mienne. Mais que la sainte volonté de Dieu soit faite, et non la mienne!

« Parmi les Prêtres qui ont manifesté un zèle si admirable, en procurant la nuit et le jour toutes sortes de consolations aux malades qu'ils visitaient, deux ont été attaqués soudainement du choléra, et en peu d'heures ont terminé leur glorieuse carrière, qui a été extrêmement édifiante pour tous ceux qui en ont été les témoins. Dans ma prochaine lettre je vous donnerai les détails d'une partie de la vie, et surtout de la mort de ces deux hommes apostoliques. Je décrirai en même temps quelques actes vraiment charitables des religieux et des Prêtres qui ont été employés au service des malades, et j'ai lieu d'espérer que les administrateurs de l'Association de la Propagation de la Foi seront convaincus que les moyens pécuniaires qu'ils m'ont procurés, et qui ont servi à former les établissemens dont je viens de parler, n'auront jamais à se repentir d'avoir contribué à ces bonnes œuvres; comme, de mon côté, je peux les assurer que ma conscience a toujours été tranquille sur l'usage que j'ai fait de toutes les ressources qui m'ont été accordées.

« Avec tous les sentimens d'estime, d'affection et de reconnaissance pour tous les membres de l'Association de la Propagation de la Foi, et de tous ceux qui la di-

rigent, je suis bien cordialement leur admirateur et leur très-dévoué serviteur.

† B. J. Flaget, *évêque de Bardstown*.

P. S. J'ai oublié de vous dire qu'à Lexington, la seconde ville du Kentucky, cinq cents personnes, sur une population de cinq ou six mille ames, sont mortes du choléra; et dans une ville qu'on nomme Paris, le fléau a été encore plus terrible.

Nous venons d'apprendre qu'un incendie a détruit une partie des bâtimens du collége que les Jésuites venaient d'élever dans le diocèse de Bardstown. Outre la perte matérielle occasionée par ce évènement, il faut déplorer les conséquences fâcheuses qui en résulteront par rapport à l'éducation de la jeunesse; car les Jésuites ne pourront probablement pas donner à leur établissement autant d'extension qu'ils se l'étaient d'abord proposé.

MISSION DE LA LOUISIANE.

Avant de donner les nouvelles que nous avons reçues de cette mission, nous croyons devoir consacrer quelques lignes à la mémoire de Mgr. Dubourg, qui en a été le fondateur, et qui est mort dernièrement archevêque de Besançon. Louis-Guillaume-Valentin Dubourg était né à St-Domingue, le 10 février 1766. Son père ayant quitté cette île deux ans après, l'envoya à Bordeaux, où il passa son enfance et fit ses premières études. Son éducation avait été confiée à un pieux Prêtre, qui le forma de bonne heure aux habitudes de la vie apostolique : à peine âgé de seize ans, le jeune Dubourg s'exerçait déjà à la prédication en instruisant les pauvres et les ignorans; il se rendit ensuite à Paris, où il fit son cours de théologie à St-Sulpice, et fut ordonné prêtre. La révolution l'ayant forcé de quitter la France, il se rendit d'abord en Espagne, séjourna quelque temps à Grenade, et passa ensuite à Baltimore. L'Evêque de cette dernière ville, Mgr. Carrol, le mit à la tête du collége de Georgetown, qu'il dirigea avec distinction, et fit sortir de l'obscurité où il avait langui jusqu'alors; sa conduite lui attira les éloges de Washington, président des Etats-Unis. M. Dubourg fut ensuite envoyé ainsi que M. Flaget, aujourd'hui évêque de Bardstown, à la Havane, pour y fonder un séminaire avec M. Babad, qui les y avait devancés; mais ils ne purent pas exécuter ce projet, et ils revinrent à Baltimore.

M. Dubourg y établit un séminaire-collége qu'il éleva à une grande prospérité, et qui fut reconnu comme université par la législature des Etats-Unis, et plus tard par le pape Pie VII. M. Dubourg fut ensuite nommé administrateur du diocèse de la Nouvelle-Orléans. Lorsqu'il arriva daus cette ville il fut accueilli avec des préventions défavorables; il courut même des dangers pour sa vie; enfin il se décida à partir pour Rome, afin d'exposer au souverain Pontife l'état de la mission qui lui avait été confiée. Quelque temps après son arrivée dans cette ville, c'est-à-dire le 18 septembre 1815, il fut nommé évêque de la Nouvelle-Orléans, et sacré le 24 du même mois. Nous avons inséré dans le douzième numéro des Annales, tome 2, pag. 331 (1), un précis de tout le bien que ce Prélat a fait en Amérique depuis cette époque jusqu'à son retour en France, dans l'année 1826. Nous n'avons rien à y ajouter, et il serait inutile de nous répéter; nous y renvoyons donc nos lecteurs: nous nous contenterons de dire que c'est à Mgr. Dubourg qu'on est redevable de l'état de prospérité où la Religion est parveune dans la Louisiane et le Missouri. C'est lui qui y a organisé des paroisses, qui y a appelé les Jésuites, les Lazaristes, les Ursulines, les dames du Sacré-Cœur, les Lorettaines, etc.; c'est à lui qu'est dû l'établissement du séminaire des Barrens, et par conséquent l'espérance de voir le clergé se recruter parmi les indigènes, et le ministère pastoral se perpétuer dans le pays. Avant lui il n'y avait pas de collége dans le Missouri: il y en a maintenant deux où la jeunesse peut aller puiser, avec l'instruction, une éducation solide et chrétienne.

Diverses notices ont été publiées sur ce Prélat; elles

---

(1) Voyez encore le N.° 24, tome 4.

renferment plusieurs faits inexacts : notre intention n'est point de les relever ; nous ferons remarquer seulement que Mgr. Dubourg n'est nullement le fondateur de l'Association de la Propagation de la Foi. L'intérêt que sa mission inspirait a sans doute été pour beaucoup dans les motifs de ceux qui ont établi cette œuvre, mais elle a été fondée en partie pour lui et non point par lui.

Lettre de Mgr. Rosati, évêque de St-Louis, à M. Cholleton, vicaire-général.

St-Louis, 8 mai 1832.

Monsieur,

« Mon Grand-Vicaire, M. l'abbé Jeanjean, en passant par Lyon pour se rendre en Italie, vous remettra cette lettre; je l'ai chargé de vous donner les renseignemens que vous pourrez désirer touchant mon diocèse. Il jouit de toute ma confiance depuis bien long-temps, étant un de nos plus anciens Missionnaires. N'ayant pas le temps de vous écrire en détail sur l'état de nos missions, je vous prie de trouver bon que je m'en rapporte à ce qu'il vous en dira de vive voix : je me contenterai seulement de vous annoncer que Dieu nous bénit au-delà de mon attente, et surtout au-delà de mes mérites. La Religion s'établit dans ce diocèse d'une manière solide, grâces aux secours que l'Association m'a fait passer : notre cathédrale est en construction, ainsi que huit autres églises; de nouveaux postes s'établissent, des demandes de Prêtres pour différens points éloignés

du diocèse me parviennent tous les jours, de nouveaux couvens s'élèvent, etc.; mais le nombre des ouvriers ne suffit pas encore.

« M. Condamine, quoiqu'il demeure avec moi, est chargé d'une petite paroisse située à deux lieues de St-Louis; il y va tous les dimanches, et par conséquent ne peut pas nous aider ici dans ces saints jours; d'ailleurs il s'y fixera pour toujours très-prochainement. Je n'ai donc avec moi qu'un bon Prêtre allemand, avec M. Roux: ce dernier désire vivement d'être envoyé dans quelque paroisse à la campagne, et je serai fort embarrassé pour le remplacer; il ferait cependant très-bien ici: il est beaucoup estimé et aimé; il a préparé un bon nombre d'enfans pour la première communion. Du reste, je ne veux pas contrarier ses désirs. Je vous prierais donc de voir si quelque bon Prêtre voudrait venir rester avec moi. Nous formons ici une petite communauté, je suis comme un Curé qui vit avec ses Vicaires; je pourrais lui donner une chambre, ma table, en un mot le nécessaire: *alimenta et quibus tegamur*. Nous avons conférence spirituelle toutes les semaines, prière en commun, retraite tous les ans: on ne dîne ni ne soupe jamais en ville, toujours à la maison, et l'on fait la lecture de l'Ecriture-Sainte à table. Je n'ai point d'appointemens à offrir; mais je me charge de ne pas laisser manquer de l'honnête nécessaire ceux qui sont avec moi. Il faudrait que ce Prêtre fût en état de bien prêcher; je consentirais à faire les frais de son voyage, et dans ce cas j'autoriserais à prendre la somme dont il aurait besoin, sur le secours que l'Association de la Propagation de la Foi voudra bien m'envoyer pour la dernière répartition.

« Je suis bien sincèrement, etc.

« † JOSEPH, *évêque de St-Louis.* »

Lettre du même à M. Olislagers de Meerssenhoven.

St-Louis, 29 mai 1832.

Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre du 1.er mai 1831, et la caisse de livres avec l'autre petite qui était dedans : j'ai remis celle-ci au révérend Père de Theux, supérieur des Jésuites ; elle avait été ouverte à la douane, et quelques objets marqués dans la liste ont été perdus.

« Je vous prie de remercier de ma part les conseils centraux de l'Association, pour les secours qui m'ont été envoyés par votre intermédiaire. Nous n'oublierons pas nos bienfaiteurs d'Europe, dont la charité passe les mers, s'intéresse au bien et à la propagation de la Religion dans ces pays nouveaux, où il faut tout faire, tout créer. L'Amérique catholique devra, en grande partie, aux pieuses libéralités des fidèles d'Europe la plupart des établissemens religieux qui sont les plus forts soutiens de la Foi. Si mon pauvre diocèse avait été abandonné à ses propres ressources, il n'aurait pas de Prêtres, de couvens, de colléges, de séminaires. Nous avons maintenant, dans ce diocèse, trente-six Prêtres, six couvens de religieuses, une maison d'orphelins et un hôpital desservis par des Sœurs de la Charité, et deux colléges, dont un a cent pensionnaires, et l'autre cent soixante écoliers la plupart externes, dix-sept églises déjà bâties, et huit qui sont en construction ou qui sont sur le point d'être commencées. Voilà ce que les secours qu'on envoie d'Europe m'ont mis en état de

faire depuis cinq à six ans; ajoutez à cela des frais considérables pour payer le voyage d'un bon nombre de Missionnaires, des secours qu'il faut donner aux Prêtres que les catholiques qu'ils desservent ne sont pas en état de soutenir : que Dieu bénisse ces ames pieuses qui font des sacrifices pour une si belle cause !

« Nous ne faisons à présent que jeter les fondemens de ces édifices. Les sectaires le voient, ils font des efforts pour nous empêcher de répandre des semences qui promettent une si belle récolte; mais leurs efforts sont vains; ils ne peuvent pas réussir. Quand j'arrivai dans les Etats-Unis, il n'y avait pas de papiers publics catholiques; on attaquait la Religion de tous côtés; la presse ne publiait rien pour sa défense : nous avons maintenant cinq journaux catholiques dont le seul objet est de défendre la Religion contre les attaques de ses ennemis, et de mettre au grand jour leurs calomnies. Je m'occupe d'en établir un à St-Louis; il sera le sixième. Si la Providence nous ménage encore des secours, nous aurons devant nous un champ vaste pour faire du bien.

« Je suis bien sincèrement, etc.

« † Joseph, *évêque de St-Louis.* »

Lettre du P. de Theux, missionnaire de la compagnie de Jésus, dans le Misouri, à M. le Rédacteur des Annales.

St-Ferdinand près de St-Louis, le 16 juillet 1832.

Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous remercier bien sincèrement pour l'exemplaire des Annales de l'Association de la Propagation de la Foi que vous m'avez envoyé, et que j'ai reçu pendant le cours de l'hiver dernier ; j'aurais eu l'honneur de vous en accuser la réception il y a long-temps, mais j'attendais d'avoir quelque chose d'intéressant à vous communiquer : si le trait suivant vous paraît digne d'être inséré dans les Annales, j'y consens, pourvu toutefois que vous daigniez y corriger les fautes qui pourront s'y trouver.

« Rien de plus agréable que de voir l'esprit d'animosité s'éteindre de jour en jour davantage chez nos frères errans. Le lecteur en trouvera une preuve bien satisfaisante dans ce qui vient d'arriver au R. P. van Quickenborne, de la Société de Jésus, à Carrolton, petite ville du comté de Green, état des Illinois. Un malheureux catholique y avait été condamné à mort pour homicide : des ministres protestans lui offrirent leurs services ; mais il fit tant auprès d'eux qu'ils s'engagèrent à lui procurer un Prêtre, quoiqu'il n'y en eût point dans le voisinage. Son Excellence le gouverneur voulut bien en écrire à Mgr. Rosati, évêque de S. Louis, qui s'empressa de satisfaire aux vœux du prisonnier,

en lui envoyant le R. P. van Quickenborne. Celui-ci, à peine arrivé à Carrolton, fut invité à prendre son logement chez l'un des principaux habitans ; il y fut reçu avec toutes les marques de politesse et de cordialité que l'on peut attendre d'un véritable ami. Le shérif M. Colkey s'empressa de même, de la manière la plus obligeante, de faciliter au pauvre prisonnier l'exercice de notre sainte Religion. Comme dans cette petite ville il n'y avait qu'un seul catholique, c'est aux protestans que le R. P. dut la consolation qu'ils lui procurèrent de célébrer chaque jour les saints Mystères, en présence d'un bon nombre de personnes qui se comportèrent, sans exception, avec toutes sortes d'égards et même de sentimens religieux. Le saint jour de Pâques ayant été invité à prêcher à l'hôtel-de-ville, il y expliqua à un auditoire très-nombreux ce que croient le catholiques, comment ils le croient, et pourquoi.

« Le pauvre prisonnier avait eu soin de se préparer à la mort nuit et jour par des prières presque continuelles, le jeûne et la confession. La veille de l'exécution, il demanda au shérif qu'il voulût permettre au Prêtre de lui dire la Messe le lendemain dans la prison, de lui permettre à lui-même de se rendre à pied au lieu du supplice, et d'en finir, aussitôt que possible, dès qu'il y serait arrivé. Le shérif accéda à toutes ces demandes ; mais le lendemain tant de personnes désirèrent assister à la Messe, qu'il crut devoir demander au R. P. de la célébrer à l'hôtel-de-ville, lui promettant d'y conduire le prisonnier et d'y maintenir le bon ordre. Une demande de cette espèce ne pouvait pas se refuser.

« Le prisonnier arriva à l'hôtel-de-ville long-temps avant le commencement de la Messe, et il s'y comporta de manière à réparer en quelque sorte le scandale qu'il avait donné. Il avait un chapelet à la main

et un crucifix, qu'il ne cessait de regarder tout en priant très-dévotement. Le R. P. en prit occasion d'expliquer, à son nombreux auditoire, l'utilité du crucifix. Vous le voyez maintenant vous-mêmes, leur dit-il, que le crucifix est un excellent livre, plein des plus belles instructions dont les ignorans, tel que le prisonnier, sont tout aussi capables que les gens instruits.

« Pendant la Messe tous les assistans furent pleins d'égards et de réserve ; le prisonnier y reçut la sainte communion ; et au moment de la recevoir, après avoir récité à voix haute les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, il demanda pardon à tout l'auditoire des scandales qu'il avait donnés.

« La justice et la bonté de Dieu furent le double sujet du sermon qui eut lieu immédiatement après la Messe. Le R. P. s'attacha surtout à perfectionner dans le cœur du prisonnier les sentimens de repentir et d'horreur qu'il lui avait inspirés pour ses péchés, et la confiance dans les miséricordes infinies du Seigneur. Il lui rappela que ce Dieu, qui allait le juger, avait daigné descendre du haut des cieux pour le sauver, et lui cita, entre autres, ces belles paroles du Sauveur : *Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et qui gémissez sous le poids de vos fardeaux, et je vous soulagerai.* Dans la conclusion, il prouva à son auditoire que le prisonnier était vraiment heureux de mourir dans le sein de l'Eglise catholique, puisqu'il y trouvait non-seulement les mêmes moyens de salut qu'il eût pu trouver ailleurs, mais encore l'espoir bien fondé de la rémission de ses péchés dans le sacrement de Pénitence, et de la vie éternelle dans la participation du Corps et du Sang précieux de Jésus-Christ ; enfin, la certitude d'être dans le vrai chemin qui mène à la vie.

« Le malheureux prisonnier fut alors reconduit en prison, y prit son dernier repas, et se remit à prier. A l'heure marquée, il en partit tenant le crucifix, d'où jamais il ne détacha les yeux, et se mit à faire le Chemin de la Croix, s'arrêtant, ainsi que les gardes et le peuple, à chacune des quatorze stations, et priant tout le long du chemin très-distinctement, avec beaucoup de recueillement et de componction. Arrivé à la potence, il parut ne souffrir qu'un instant, et mourut la croix à la main. Cette exécution eut lieu le 26 avril 1833.

« De Theux, *missionnaire de la Compagnie de Jésus.* »

Lettre de Mgr. Rosati, évêque de St-Louis, à Mgr. Dubourg, évêque de Montauban.

St-Louis, 11 septembre 1832.

Monseigneur,

« L'intérêt que vous portez à cette mission dont vous êtes le fondateur, m'engage à la recommander à votre bienveillance. La construction de ma cathédrale me cause beaucoup d'inquiétudes et d'embarras. J'ai déjà payé près de onze mille piastres, et tous les samedis il faut que je fournisse aux entrepreneurs de trois cents à cinq cents piastres. Jusqu'à présent j'ai pu faire honneur a mes engagemens, tellement que les protestans, jaloux de voir s'élever un si bel édifice, et sachant que la souscription n'est pas arrivée à quatre

mille piastres, y compris les six cents que j'ai souscrites moi-même, sont fâchés de voir manquer leurs calculs. Ils croyaient que nous serions obligés de suspendre nos travaux faute d'argent : plusieurs d'entre eux conservent même encore cette espérance.

« Nous ne pourrons pas achever l'église sans avoir dix-huit mille piastres de plus, car je compte qu'elle en coûtera trente mille ; mais aussi il y en aura pour des siècles. Aucun édifice de ce genre, dans les Etats-Unis, n'aura une plus belle façade : la pierre est aussi polie que le marbre. Elle a déjà plus de vingt-cinq pieds de hauteur ; vous devez en avoir reçu le plan que je vous ai envoyé par *duplicata*. Nous avons déjà placé les deux panneaux qui sont dans les deux ailes de la façade avec cette inscription : *Ma maison sera appelée la maison de prière*, d'un côté en français, et de l'autre côté en anglais. Nous placerons encore des inscriptions au-dessus des trois portes : dans celle du milieu, *ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitat cum eis*; dans les deux latérales, le même texte en anglais et en français.

« Je vous remercie de vos bons offices auprès de l'Association de la Propagation de la Foi, et je vous prie de me les continuer. Elle m'a alloué trente-trois mille francs, en me recommandant les établissemens des Jésuites et des Lazaristes, sans cependant fixer aucune somme. Je me suis engagé à payer toutes les pierres pour l'église du séminaire des Lazaristes, ce qui monte à près de douze cents piastres, et j'en ai payé la plus grande partie. Je leur ai donné cette année environ trois cents piastres pour leur église des Barrens. Quant aux Jésuites, j'ai déjà donné cent piastres pour achever leur église de Florissant. cent cinquante pour les frais de mission du P. van Quicken-

borne, cinquante pour leur collége, cinquante pour leur sacristie de St-Charles. J'ajouterai à cela cinq cents piastres pour leur collége, cent piastres pour Florissant et cinquante pour St-Charles. Je croirai par-là avoir rempli les intentions de l'Association pour ces deux établissemens; ensuite il faut que je subvienne à d'autres besoins, qui sont peut-être plus urgens que ceux des établissemens des Lazaristes et des Jésuites. La mission des Arkansas n'a aucune ressource, elle est cependant importante. J'ai écrit au Prêtre qui y est, et qui était sur le point de revenir, que je me chargerais de son entretien, et que je lui ferais passer cent cinquante piastres par an. J'ai payé tous les frais de voyage. Il faut aussi que je forme l'établissement de la nouvelle Madrid. J'avais déjà donné environ cent cinquante piastres pour cet objet; malheureusement la bâtisse a brûlé à la veille d'être achevée. Je me suis chargé d'en faire presque tous les frais, et de donner trois cents piastres avant l'automne. J'ai promis cinquante piastres pour une église qu'on doit bâtir aux rives de Rich-Wood, cinquante pour celle qu'on bâtit à Englieh-Settlement, cent pour faire bâtir une maison pour loger le Prêtre à la Mine à la Motte, ou St-Michel, dix pour l'église de Gravois; enfin il faut que je fasse les frais des voyages des Missionnaires : vous voyez que tout n'est pas employé à la construction de la cathédrale, et que les missions du diocèse ne sont pas négligées. Je me suis retranché dans le plus strict nécessaire; j'avais un vieux cheval pour mes voyages, j'ai trouvé qu'il me coûtait trop à nourrir, et je l'ai donné à un de mes Missionnaires. Toutes mes épargnes sont consacrées à l'érection de cet édifice que je regarde comme l'œuvre la plus importante du diocèse. Bien des protestans par-

lent déjà d'avoir un banc dans la nouvelle église. La Religion y gagnera beaucoup.

« J'ai consacré l'église de Florissant le 2 septembre; le lendemain, j'ai donné la Confirmation à trente-cinq personnes, parmi lesquelles était une dame qui de protestante s'est faite catholique, et que je baptisai le même jour avec son enfant avant la Confirmation. L'église du séminaire sera couverte avant l'hiver. Celle de Sainte-Geneviève sera bientôt achevée : notre maison d'orphelins augmente, il y en a actuellement seize. L'hôpital a plus de quarante malades. J'ai envoyé un Prêtre à Galéna, pour y rester. J'en enverrai bientôt un autre à Salt-River, à cent vingt milles d'ici.

« La population d'Apple-Creck augmente par l'arrivée de beaucoup d'Allemands catholiques. Il y aura prochainement un couvent de religieuses à la Nouvelle-Madrid, et un autre à la Mine à la Motte.

« M. Mullanphy m'a donné un quart d'ilet, où l'on doit bâtir huit maisons qui seront données à de pauvres veuves.

« Nous avons à St-Louis un journal catholique intitulé *The Shepherd of the Valley* (*le Berger de la Vallée*), moitié français et moitié anglais. Il est publié tous les samedis à deux piastres par an : il fait beaucoup de bien. Le choléra continue à marcher vers nous : il est à Rock-Island, et l'on dit même qu'il est à Jefferson-Barruk, à dix milles de St-Louis. Nous l'attendons, espérant que Dieu nous accordera la grâce de faire notre devoir, dût-il nous en coûter la vie. Dans toutes les villes par lesquelles le terrible fléau a passé dans les Etats-Unis, le Clergé catholique s'est fait admirer. Les bonnes Sœurs d'Emmitzburg ont envoyé plusieurs d'entr'elles à New-Yorck, Philadelphie et autres villes, pour assister les malades. Partout nombre de protes-

tans, surpris d'un tel héroïsme de charité, se sont faits catholiques. J'oubliais de vous parler d'une congrégation de la Sainte Vierge que nous avons établie à St-Louis, qui s'assemble dans l'ancien collége changé en très-belle chapelle, tous les dimanches après Vêpres, pour chanter des cantiques, dire le rosaire et entendre une instruction familière.

« Je suis, etc.

« † Joseph, *évêque de St-Louis.* »

*Lettre du même à M. D.****

St-Louis, 14 novembre 1832.

Monsieur,

« Je n'ai pu jusqu'à ce jour répondre à votre dernière lettre : aux occupations ordinaires qui me laissent à peine le temps de respirer, le choléra en a ajouté d'autres extraordinaires. Il nous a presque quittés, mais nous craignons de le voir reparaître. Dans notre petite population d'environ six milles ames, dont peut-être un quart avait quitté la ville, l'épidémie a enlevé, dans l'espace de quelques semaines près de deux cents personnes, dont environ soixante catholiques. Parmi ceux-ci aucun n'est mort sans demander et recevoir les Sacremens. Un grand nombre de protestans nous ont fait appeler pour être réconciliés avec l'Eglise et mourir catholiques, dans des sentimens de piété vraiment touchans. Quelques-uns de nos frères séparés, quoique en bonne santé, ont embrassé la Foi catholique et y persévèrent cons-

tamment. Nos Prêtres, par la miséricorde de Dieu, suivant l'exemple de leurs confrères d'Europe et d'Amérique, ont tenu ferme sur le champ de bataille, ont bravé le danger et se sont dévoués courageusement au service spirituel et temporel des malades; nuit et jour ils volaient au premier avis auprès des cholériques, au grand étonnement des protestans qui se sont vus abandonnés d'une partie de leurs ministres, et surtout de ceux qui tenaient parmi eux les premières places. Ils n'ont pu s'empêcher de rendre justice dans leurs journaux aux Prêtres catholiques, et aux bonnes Sœurs qui, sous le nom de Sœurs de la Charité et sous la règle de saint Vincent de Paul, avec le même héroïsme que celles de France, se sont consacrées au service de l'humanité souffrante. J'ai le bonheur d'en avoir une colonie ici à St-Louis depuis trois ans; nous avons un commencement d'hôpital, et une maison d'orphelins desservie par ces Sœurs, dont la maison-mère est à Emmitsburg, dans le Maryland; elles ne sont que huit à St-Louis. Aux approches du choléra, elles ont offert leurs services pour ceux qui en seraient attaqués; on avait d'abord préparé une autre maison pour les y recevoir, mais les échevins n'ont trouvé personne qui voulût y aller pour soigner les malades. Ils ont accepté les offres des Sœurs, qui ont reçu les cholériques dans leur hôpital; elles leur ont cédé leur propre appartement, en ont eu le plus grand soin, et ont eu le bonheur de sauver la vie à un grand nombre de personnes; elles ont aussi pris quelques orphelins qui ont perdu leurs parens dans cette calamité. Oh! quel bonheur que d'avoir de pareils établissemens! que de conquêtes ils procurent à la Religion! Eh bien, Monsieur, si nous avons ce bonheur, nous le devons en grande partie aux secours charitables de cette asso-

ciation généreuse qui est le moyen dont la Providence se sert pour fonder, établir et augmenter nos diocèses. C'est dans quelques années qu'on reconnaîtra clairement tout le bien qui aura été fait, lorsque l'Europe étonnée verra des églises, des diocèses, des provinces ecclésiastiques, formées, grâces à la charité de ses enfans, dans ces vastes contrées qui naguère n'étaient encore que des déserts.

« Pour achever mon récit au sujet du choléra, je vous dirai de plus, Monsieur, qu'une bonne mission n'aurait pas fait autant de bien : nos catholiques ont écouté les avis du Ciel. Dieu merci, nous avons pu continuer nos sermons et nos instructions en anglais et en français, les fidèles en ont profité. Tout le temps qui n'était pas consacré à la visite des malades, nous l'employions à entendre les confessions de ceux dont la santé était encore bonne; la sainte table a été constamment garnie de communians, plus que dans le temps pascal; des personnes qui depuis plusieurs années avaient négligé leurs devoirs de religion en ont repris la pratique. Dieu nous a consolés, il nous a soutenus, il nous a protégés; aucun de nos Prêtres n'a été attaqué de la maladie, ni aucune des Sœurs.

« Nous avons un bon nombre de protestans qui se sont faits catholiques dans plusieurs parties de ce diocèse; dans les environs du séminaire, Messieurs de St-Lazare ont baptisé cent trente protestans, grands et petits.

« Je suis, etc.

« † JOSEPH, *évêque de St-Louis*. »

Lettre de M. Leclère, missionnaire apostolique, à M. le Curé de la Haye-du-Puits.

St-Louis, 15 novembre 1832.

« Permettez-moi de vous adresser cette lettre, comme à l'homme de l'Europe auquel j'ai été, je suis et je serai toujours le plus attaché. Je n'attends pas d'avoir des choses importantes à vous communiquer, je vais tout simplement vous faire l'histoire de mon voyage et de mon heureuse arrivée à St-Louis. Ma traversée a été aussi favorable qu'on pouvait le désirer. Le capitaine sur le navire duquel je me suis embarqué, et son équipage, quoique presque tous protestans, ont eu pour moi les plus grands égards ; ce navire ayant été fait à Boston en Amérique, et l'équipage étant composé d'Américains, on peut dire que ce sont eux qui viennent nous chercher pour les convertir.

« Quel spectacle que celui de la mer pour ceux qui veulent réfléchir ! que sa profondeur et son étendue nous présentent une belle figure de l'immensité de son auteur ! et que la multitude des poissons qui se jouent dans son sein nous rappelle bien naturellement la fécondité de Dieu en toutes sortes de biens, et les soins de sa Providence à fournir aux besoins des hommes ! Que l'homme est grand quand on considère le pouvoir que Dieu lui a donné de commander aux vents et à la mer, de se transporter d'un bout du monde à l'autre ! mais qu'il paraît petit quand on compare l'espace étroit qu'il occupe avec l'immense étendue des mers, au milieu desquelles il est comme suspendu entre le ciel et les abîmes !

« Notre navigation a été assez facile ; nous avons cependant éprouvé quelques petits orages qui rendaient la mer houleuse. Alors je sentais plus vivement que jamais la justesse de la comparaison que l'on fait ordinairement de l'inconstance des grandeurs de la terre avec la mobilité des flots de la mer. Quand je voyais des montagnes d'eau qui s'élevaient sur différens points, blanchissaient avec bruit, jetaient même souvent une lueur semblable à des étincelles, puis s'abaissaient devant d'autres vagues qui s'élevaient avec le même bruit pour retomber à leur tour : c'est ainsi me disais-je à moi-même, que ceux que l'ambition élève sur la terre ne sont jamais plus près d'être abaissés que quand ils font le plus de bruit et que leur prétendue gloire jette le plus d'éclat. L'Eglise seule, assez bien représentée par notre vaisseau, surnage toujours. Ce n'est pas que cet excellent navire fût épargné par les vagues ; au contraire, souvent elles s'écartaient et le laissaient s'enfoncer d'une manière effrayante ; puis elles revenaient avec fureur se briser contre lui, de sorte qu'il était constamment environné d'écume : de même l'Eglise éprouve de grandes secouses, au milieu des vagues qui agitent sans cesse la mer orageuse de ce monde. Ces vagues orgueilleuses, en s'élevant, s'écartent d'elle et la laissent quelquefois dans un abîme où elle semble devoir s'enfoncer et périr ; mais une main invisible la soutenant sans cesse, elle se relève toujours et n'en parcourt que plus majestueusement sa glorieuse carrière. Si, ennuyés de voir sans effet leur persécution sourde, ses ennemis recommencent à l'attaquer ouvertement, ils pourront bien vomir contre elle quelques blasphèmes, mais ils ne l'anéantiront jamais ; au contraire, leur fureur viendra toujours se briser contre elle sans l'endommager. Tous leurs efforts

n'auront d'autre effet que de l'environner d'une vaine écume, que le vent dissipera bientôt; et cette arche sainte ne s'avancera que plus promptement vers ses magnifiques destinées.

« Je suis, etc.

« LECLÈRE, *missionnaire apostolique.* »

Lettre du P. de Theux, missionnaire apostolique, à M. Olislagers de Meerssenhoven.

St-Ferdinand, état du Missouri, le 29 avril 1833.

TRÈS-CHER COUSIN,

« JE puis enfin vous donner quelques renseignemens sur le bien qui s'est fait dans cette petite mission de la Société de Jésus, depuis le mois de mars de l'année dernière. Je commence toutefois par vous remercier de l'intérêt vif et constant que vous voulez bien prendre à ce qui me regarde, ainsi que la mission qui m'est confiée; puissiez-vous, cher ami, en recevoir la récompense au centuple, même en ce monde!

« Le R. P. Verreydt, missionnaire ambulant de la Société de Jésus, dont les missions s'étendent à plus de cent soixante milles au sud-ouest du Missouri, partit de St-Charles, lieu de sa résidence, le 20 mai 1832, et y revint le 23 juin suivant. Dans ce court espace de temps, il fit le tour de presque toutes les villes et villages dont il est chargé; et jugez s'il y a travaillé, ayant prêché quatorze fois, fait seize instructions, baptisé quinze enfans, entendu cinquante confessions

et distribué le pain de vie à quarante personnes, dont neuf enfans qui ne l'avaient point encore reçu. Je ne marque ici que les fruits de cette première mission de ce Père, n'ayant pas pris note de ceux des deux ou trois qu'il fit dans les mêmes endroits pendant le cours de l'année 1832. Il a coutume de visiter toutes ces stations trois ou quatre fois par an, ce qui, comme vous le voyez, demande de la santé et des forces; car, quoiqu'on soit bien accueilli par ces bonnes gens, il faut cependant, lorsqu'on est en mission, savoir se faire à tout. Il y a encore un autre inconvénient, c'est que ces courses doivent se faire en été; car pendant l'hiver les chemins sont impraticables, étant entrecoupés par de petites rivières dont les ponts sont très-souvent enlevés par les inondations; et puis l'on y fait quelquefois vingt milles sans rencontrer d'habitations.

« Dans trois des quatre paroisses dont le soin est confié aux PP. Jésuites, savoir, au Portage des Sioux, à St-Charles et à St-Ferdinand, la procession du Saint-Sacrement s'est faite comme en Europe, le jour de la fête et le dimanche dans l'octave, avec beaucoup de solennité et avec autant d'ordre qu'on pourrait en exiger dans les villes et les villages les plus catholiques. Quantité de nos frères dissidens y assistèrent avec cette décence et ce respect, au moins extérieur, qu'inspirent aux gens sensés, pourvu qu'ils ne soient pas déterminés à ne rien croire, les preuves de la présence réelle que l'on ne manque pas de leur rappeler en pareil jour. Cette sainte cérémonie avait lieu tous les ans dans les deux premières de ces paroisses; mais depuis quelques années on l'avait omise à St-Ferdinand, de peur que des personnes mal intentionnées des environs ne l'interrompissent. J'espère que cette année elle se fera de même dans la quatrième de nos pa-

roisses et qu'elle y contribuera, comme elle paraît le faire dans les autres, à la gloire de notre divin Maître et au salut des ames.

« Le R. P. van Quickenborne, aussi missionnaire ambulant de la société, en parcourant, pendant les mois de mai et de juin de l'année dernière, plusieurs comtés sur les rives du Mississipi, y baptisa quarante-six personnes, parmi lesquelles onze protestans; il y distribua la communion à cent quarante-sept personnes, y prêcha dans deux hôtels-de-ville, et presque tous les jours dans la principale maison de l'endroit où il se trouvait. Nos frères errans montrèrent partout un grand désir de l'entendre, et plusieurs demandèrent à être instruits à fond de la doctrine catholique; ils parurent aussi renoncer à la plupart de leurs anciens préjugés. Dans un autre mission, depuis le 22 août jusqu'au 29 décembre, il parcourut plusieurs comtés des états des Illinois et du Missouri, et y fit plus de douze cents milles. Il y vit onze cent quatre-vingts catholiques, distribua la sainte communion à deux cent soixante-dix, baptisa quatre-vingt-huit personnes, parmi lesquelles se trouvaient trente-six protestans et treize adultes. Il dit la Messe presque tous les jours, prêcha et catéchisa tous les jours en présence des catholiques et souvent de nos frères errans, et célébra treize mariages.

« Au mois d'août, le R. P. van Lommel fit une retraite à la Dardenne, qui est la quatrième de nos paroisses Quoique les habitations soient extrêmement éparses, il eut pendant les trois jours de la retraite, l'après dîner comme le matin, de soixante à soixante-dix auditeurs, entre lesquels il y avait sept à huit protestans: la retraite parut faire du bien à tous; cinquante d'entr'eux s'approchèrent de la sainte table le jour de

l'Assomption, et trois de nos frères errans furent baptisés. Ces retraites spirituelles, comme vous le savez, se doivent à saint Ignace de Loyola. Ce fut par le moyen de ces retraites qu'il gagna à Dieu des millions d'ames et par lui et par ses enfans. J'ose donc recommander à toutes les personnes à qui je m'intéresse d'en faire une tous les ans, et je leur promets, au nom de notre saint Fondateur, qu'elles en retireront toutes de grands avantages. Je vous disais tout à l'heure que trois de nos frères errans s'étaient réunis à l'Eglise et avaient été baptisés; car telle est la négligence et des parens et des ministres, que notre digne Evêque a ordonné de les rebaptiser tous, lorsqu'ils reconnaissent leurs erreurs.

« L'église de St-Ferdinand est bâtie depuis près de douze ans; mais si vous en exceptez les fenêtres et les portes, l'autel et les bancs, elle était plus semblable à une grange qu'à une église : elle vient enfin d'être plâtrée et elle a été consacrée solennellement, le 2 septembre dernier, par Mgr. Rosati, notre vénérable Evêque. Il nous en a coûté, pour la finir, 760 piastres dont 580 ont été fournies, au moyen d'une souscription, par Monseigneur, les dames du Sacré-Cœur et le peuple; le reste a été payé par les Pères Jésuites. Malheureusement, le jour de la consécration, le temps était on ne peut plus désagréable; cependant tout s'est fait selon le Pontifical et dans le meilleur ordre. Il y avait assez de monde, mais nous sommes persuadés qu'il y aurait eu plus de deux mille personnes, si le temps ne s'y était opposé.

« Je crois devoir vous parler aussi un moment du collége de St-Louis : cette institution s'augmente de jour en jour. Nous venons de la faire ériger, par les législateurs du Missouri, en université : nous y avons

maintenant quatre-vingt-quatre pensionnaires, et je crois que nous pouvons en espérer encore une vingtaine de plus vers les vacances prochaines; aussi, nous allons faire ajouter la seconde aile qui en fera vraiment un beau bâtiment. Nous avons été obligés de prendre quelques professeurs étrangers à la Société, et qu'il faut payer; il y en a maintenant douze en tout. Jugez de là combien nous avons perdu par la mort inattendue d'un Père et d'un Frère, qui y faisaient deux classes très-importantes : ils moururent tous deux en février dernier; ce mois, ainsi que celui de janvier, sont nos mois d'épreuve. Oh! combien de fois, pendant ces deux mois et surtout cette année, aurions-nous été tentés de croire (si de semblables pensées pouvaient se permettre) que le divin Pilote nous avait abandonnés! Mais, grâces à sa bonté vraiment admirable à notre égard, il n'a pas tardé à reparaître et à dire à la tempête comme autrefois : *Tace et obmutesce*. J'ajouterai que ces deux bons religieux s'étaient si bien disposés à la mort, qu'ils la désiraient. Depuis il m'est arrivé un jeune français jadis théologien au séminaire d'Aix en Provence, nommé Louis-Marie Pin, que j'ai admis au noviciat le 25 mars dernier. Je viens aussi d'y admettre un bien bon Prêtre français nommé Leclère : il doit cependant demeurer encore quelques semaines à St-Louis. Je vous donne leurs noms, afin que leurs parens sachent où ils sont et ce qu'ils font. J'ai tout lieu d'être satisfait de M. Pin, et vous savez, mon cher ami, que quoique la Société soit extrêmement douce et indulgente, il faut cependant que chacun y fasse son devoir.

« Si vous jugez que ces détails puissent entrer dans l'excellent recueil des Annales de l'Association de la Propagation de la Foi, veuillez les envoyer à M. le

Rédacteur. Je vous prie aussi, très-cher cousin, de remercier, en mon nom et au nom de tous mes confrères, cette inestimable Association pour la part que Monseigneur notre Evêque a bien voulu nous donner cette année, ainsi que l'année dernière, à ses bienfaits. L'année dernière il nous a donné deux cent soixante-sept piastres, et celle-ci six cent cinquante. Puisse le Seigneur l'en récompenser lui-même, ainsi que les saintes ames tant de la Belgique que de la France, qui ne cessent de contribuer si efficacement à étendre le royaume de Jésus-Christ! A cet effet, nous ne manquerons pas de leur donner une ample part à nos prières et à nos travaux.

« Je suis, etc.

« F. De Theux, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de Mgr. Rosati, evêque de St-Louis, à M. le Redacteur des Annales.

St-Louis, 13 mai 1833.

Monsieur,

« Mes occupations continuelles m'ont empêché de m'acquitter de la promesse que je vous avais faite, de vous donner quelques détails touchant nos missions. Je puis vous dire que Dieu continue de nous accorder ses bénédictions et ses grâces, qui nous encouragent à travailler pour sa gloire; et nos travaux ne sont pas sans quelques fruits. Nos anciens catholiques, en général, profitent des moyens de pratiquer la Religion;

le nombre des communions augmente, les églises sont fréquentées, et les premières communions nombreuses. Parmi nos frères séparés, dans tout le diocèse, plus ou moins, il y en a qui rentrent dans le sein de l'Eglise. Malgré tous les efforts que font les sectaires, et qu'ils dirigent particulièrement vers cette partie des Etats-Unis qu'on appelle *la vallée du Missisipi*, où se trouve mon vaste diocèse, l'Eglise catholique fait des progrès tous les jours; le choléra l'a fait connaître, je dirai pratiquement; les pamphlets, les *traëtis*, les journaux qui la combattent, lui procurent des occasions de faire triompher la vérité. A cet effet, nous avons établi ici, à St-Louis, un journal religieux, sous le titre de *Shepherd of the Valley*, le Pasteur de la Vallée; il paraît une fois par semaine. L'on y expose les preuves de notre Foi, et on y réfute les objections et les calomnies de nos ennemis : il a paru pendant quelque temps en anglais et en français; mais le défaut de fonds, qui ne nous permettait pas d'employer plusieurs imprimeurs, nous a forcés de le publier seulement en anglais : cependant on fait actuellement des efforts pour publier une fois par mois un journal religieux en français; nous verrons s'il réussira. Dieu merci, nos anciennes paroisses ou missions ont toutes leur Prêtre, et j'ai été à même d'en établir de nouvelles. M. Dupuy, est aux Arkansas, où il a des commencemens bien difficiles; mais rempli de courage, il tient bon, et voit déjà quelques fruits de sa persévérance; il est à six cents milles de tout Prêtre. M. Bouiller est parti pour le visiter, et lui donner le moyen de remplir le précepte de la confession annuelle. A l'autre bout opposé du diocèse, à six cents milles au nord de St-Louis, M. Mac-Mahon, le prêtre qui y réside depuis un an, y fait beaucoup de bien. J'ai aussi établi dernièrement une autre

mission à *Salt-River*, à cent milles de St-Louis, où il y a beaucoup de catholiques. Outre l'église du séminaire des Barrens, celle de Ste-Geneviève, celle de St-Pierre au-Gravois, et ma cathédrale de St-Louis, qu'on bâtit depuis quelque temps, toutes en pierre et qui seront couvertes avant la fin de cette année, on en bâtit une autre en pierre à Apple-Creck; une en bois à la Nouvelle-Madrid; une autre en bois à English-Settlement, deux autres en troncs d'arbres; et l'on achève une église déja commencée en briques à Potosi, aux Mines de plomb. J'ai aussi la satisfaction, et mon diocèse a l'avantage de voir prospérer et augmenter en nombre nos communautés religieuses. Dans le cours de cette année nous avons formé trois nouveaux établissemens de ce genre : un à Kaskaskias, où réside M. Condamine, des religieuses de la Visitation; j'en ai obtenu neuf de Georgetown: un autre des Sœurs de la Charité à Vide-Poche, à cinq milles de St-Louis : un troisième à St-Michel, des Sœurs de Loretto : on en prépare quelques autres. Tous ces établissemens s'occupent de l'éducation : on ne saurait croire quels avantages en retire la Religion.

« Les colléges des Lazaristes aux Barrens, et des Jésuites à St-Louis, prospèrent beaucoup et ont beaucoup d'élèves. Notre hôpital, tenu par les Sœurs de la Charité à St-Louis, a fait et fait un bien incalculable : ces Sœurs ont aussi une maison d'orphelins, où il y en a vingt; et les religieuses du Sacré-Cœur ont une quinzaine d'orphelines et une centaine d'écolières gratuites. Ceci donne à la Religion catholique une supériorité décidée sur les sectes protestantes, et dispose en notre faveur l'esprit public : il n'y a que les sectaires prévenus qui, désespérant d'en faire autant, regardent cet établissement avec envie et avec dépit; mais les esprits réfléchis en jugent tout autrement; aussi avons-nous

toujours quelques conversions ici, à St-Louis : outre celles qui ont eu lieu pendant le choléra de l'automne passée, qui étaient au nombre de 70, nous en avons eu d'autres depuis. Le samedi-saint je baptisai solennellement six protestans adultes (car vous savez que nos protestans administrent rarement ce sacrement à leurs gens), dont deux couples de mari et de femme, et deux grandes demoiselles. D'autres ont été baptisés ailleurs, surtout aux Barrens et aux environs. Ce même jour j'ordonnai prêtre M. St-Cyr, venu comme la plupart de nos Missionnaires du diocèse de Lyon. Quelques jours après je reçus une pétition de plus de cent catholiques de Chicago, à plus de 500 milles d'ici, qui me demandaient un Prêtre. Je voyais que la Religion aurait beaucoup perdu si je n'avais pas accédé à leurs désirs, et j'y ai envoyé M. St-Cyr. Oh! si nous avions encore des Prêtres, et des Prêtres qui parlassent les deux langues anglaise et française, quel bien nous pourrions faire! Vous voyez, par ce que je viens de vous dire, les effets des libéralités de l'Association ; car toutes ces bonnes œuvres ont été faites, en grande partie, moyennant les secours généreux de cette Association que la Providence a suscitée et soutient toujours pour la propagation de la Foi et de sa gloire. Combien ne fera-t-on pas encore de bien lorsque toutes ces églises seront finies, et surtout lorsque ma cathédrale, qui excite déjà l'admiration des protestans, accueillera dans son enceinte les catholiques et les protestans. Mais j'oublie de vous dire que M. Roux se dispose à aller parmi les sauvages : il partira vers la fin de l'été.

« Nous avons encore beaucoup de projets; j'espère que la Providence, par le moyen de l'Association, nous mettra à même de les exécuter. Nous n'oublierons pas de prier Dieu pour nos bienfaiteurs, ce sont là les re-

mercîmens que je leur ferai jusqu'à la fin de ma vie; vous y aurez toujours une bonne part.

« Agréez les sentimens les plus sincères de reconnaissance avec lesquels je suis, etc.

« † JOSEPH, *évêque de St-Louis.* »

Autre lettre du même, à M. Cholleton, vicaire-général de Lyon.

Baltimore, 3 novembre 1833.

MONSIEUR,

« CETTE lettre vous sera remise par M. Odin, prêtre de la congrégation de la Mission, un des présens les plus précieux que le diocèse de Lyon, pépinière féconde de Missionnaires, ait faits à celui de St-Louis. Il y a travaillé avec un zèle infatigable et avec beaucoup de succès, non-seulement à l'éducation de nos jeunes séminaristes et de nos élèves de notre collége des Barrens, dont il a été principal pendant long-temps, mais aussi au ministère et à la conversion de nos frères séparés. Il m'a accompagné à Baltimore, et a assisté à notre second concile provincial, en qualité de mon théologien, et s'y est fait estimer de tout le monde. Il a été chargé de porter les actes et les décrets à Rome, pour les soumettre au jugement du Saint Père : ainsi, Monsieur, comme c'est à vous que je dois en particulier d'avoir obtenu cet excellent sujet, et bien d'autres qui travaillent avec le même zèle au salut des ames dans mon diocèse, MM. Condamine, Bouiller, Paillasson, Roux, St-Cyr, Dupuy, etc., je vous dois mes remercîmens,

je vous prie de les agréer; ils partent du fond de mon cœur; veuillez les présenter de ma part au digne Prélat qui gouverne votre diocèse, et aux membres du conseil central de cette Association que la Providence a suscitée pour le soutien de tant de missions, et particulièrement pour donner la vie aux nouveaux diocèses des Etats-Unis. J'avouerai que le mien doit en grande partie à ses secours généreux ses églises, son séminaire, ses couvens, ses Missionnaires; car si, dans le court espace de quelques années, et dans un pays nouveau, dont les habitans catholiques ne sont pas riches en général, et peuvent à peine entretenir leurs Pasteurs, on a pu former tant d'établissemens, bâtir tant d'églises, c'est principalement à ses secours que nous en sommes redevables. Quel bonheur pour moi de pouvoir vous dire que, grâce aux bienfaits de la Providence, je puis compter dans mon diocèse quarante Prêtres, deux colléges très-florissans, un séminaire, un hôpital, deux maisons d'orphelins, neuf communautés de filles dévouées à l'instruction de la jeunesse de leur sexe, plus de vingt églises, dont plusieurs en briques et en pierre. J'ai envoyé des Missionnaires aux extrémités du diocèse, pour y former de nouveaux établissemens tels que M. Dupuy aux arkansas; M. Roux, près du fort Levenworth, sur les limites de l'état, et près des sauvages; M. Mac-Mahon, que le choléra m'a enlevé il y a quelques mois, à la Rivière-aux-Fièvres. J'ai pu entretenir des Missionnaires qui ont parcouru le pays, trouvé beaucoup de catholiques dispersés, auxquels ils ont administré les sacremens; prêché la Religion catholique à des gens qui n'en avaient jamais entendu parler, ou qui ne la connaissaient que par les calomnies de ses ennemis; dissipé beaucoup de préjugés qu'on avait contre notre Foi, jeté des semences

qui produiront par la suite des moissons abondantes, recueilli même des fruits de leurs travaux, en ramenant beaucoup de protestans dans le sein de l'Eglise; enfin, j'ai pu bâtir une cathédrale en pierre, assez grande pour contenir toute la population catholique de St-Louis. Cet édifice fera honneur à la Religion, attirera nos frères séparés qui viendront en grand nombre entendre nos instructions, et par-là auront les moyens de rentrer dans le bercail : ils le disent eux-mêmes. L'église maintenant est couverte, je vous en envoie le plan par M. Odin : j'ai pris les arrangemens pour la faire finir dans le courant de l'année prochaine; elle a absorbé tous mes moyens, et est dans ce moment l'objet de mes soucis et de mes sollicitudes. Ce sera un monument que la piété des fidèles d'Europe, encouragée par l'exemple de N. S. Père le Pape, qui a daigné contribuer généreusement à cette bonne œuvre, aura élevé sur les limites de la civilisation, à l'honneur du Très-Haut et à la splendeur de son culte. Je vous prie donc, Monsieur, de vouloir être l'interprète de ma reconnaissance auprès du conseil et de l'Association en général, et de vouloir bien leur exposer que leurs secours me sont dans ce moment plus que jamais nécessaires, et que je compte beaucoup sur la continuation de leurs charités.

† JOSEPH, *évêque de St-Louis.*

FIN DU XXXVI.e CAHIER.

AVIS.



Les Membres des deux Conseils de Paris et de Lyon, ayant cru convenable de réviser le Règlement constitutif de l'œuvre de la Propagation de la Foi, laquelle n'est autre chose qu'un concours d'aumônes et de prières en faveur des Missionnaires catholiques qui portent le flambeau de la foi dans les pays d'outre-mer,

Adoptent, dans les termes suivans, le Règlement qui la constitue:

ARTICLE PREMIER.

L'Œuvre de piété et de charité, dite *de la Propagation de la Foi*, a pour objet unique d'aider, par des prières et des aumônes, les Missionnaires catholiques chargés de la prédication de l'Evangile dans les pays d'outre-mer.

ART. II.

Pour appeler les grâces d'en-haut sur les hommes qui se dévouent aux Missions étrangères, sur leurs travaux et sur l'œuvre qui doit contribuer à leurs succès, on récitera tous les jours un *Pater* et un *Avè*; il suffira d'appliquer à cette intention, et une fois pour toutes, le *Pater* et l'*Ave* de sa prière du matin ou du soir. On y joindra chaque fois cette invocation : *St. François Xavier, priez pour nous*.

ART. III.

L'aumône ou souscription est de cinq centimes par semaine.

ART. IV.

Le montant des souscriptions est versé entre les mains de deux Caissiers, résidant l'un à Paris, l'autre à Lyon.

ART. V.

Les Conseils, au nombre de deux seulement, l'un à Paris, l'autre à Lyon, se composent chacun de huit Membres et du Caissier qui a voix délibérative.

Chaque Conseil se recrute lui-même par voix d'élection; il choisit son Président et son Caissier, et s'entend avec l'autre Conseil sur la répartition des fonds entre les différentes Missions.

ART. VI.

Les fonctions du Président durent cinq ans; celles du Caissier ne cessent que par la mort, la révocation ou la démission.

Chaque membre du Conseil est nommé pour sept ans, au bout desquels le remplacement a lieu de plein droit.

A l'égard des Membres actuellement en exercice, le sort indiquera chaque année, pendant sept ans, celui d'entre eux qui devra cesser de faire partie du Conseil.

Toutes ces fonctions sont essentiellement gratuites.

ART. VII.

Les fidèles qui contribuent à cette bonne œuvre, et qui ne sont pas Membres des deux Conseils, sont et demeurent entièrement étrangers à l'administration.

Ils sont simplement souscripteurs.

Cette disposition s'applique aux personnes qui reçoivent les aumônes.

Il n'existe d'ailleurs entre les souscripteurs, même entre ceux de la même ville, de la même paroisse, ou qui versent leur cotisation à la même personne, d'autres liens que l'union de leurs prières et de leurs aumônes.

L'Œuvre ne donne lieu à aucune réunion, soit générale, soit particulière, même entre les souscripteurs qui résident sur la même paroisse, ou qui paient à la même personne.

ART. VIII.

Les deux Caissiers, pour faciliter leurs recouvremens, et conjointement avec le Conseil auquel ils sont attachés, désignent dans chaque diocèse un souscripteur qui y recueille les sommes données.

Toutes les personnes qui actuellement veulent bien prendre la peine de recueillir les aumônes, sont instamment priées de continuer, comme par le passé, leurs bons soins à cette collecte.

ART. IX.

Les nouvelles reçues des Missions sont publiées, par les soins des deux Conseils, dans un Recueil destiné à faire suite *aux lettres édifiantes*, sous le titre d'*Annales de la Propagation de la Foi*. Cette publication renferme en outre, chaque année, le compte-rendu des aumônes recueillies par diocèse, et de leur répartition aux diverses Missions.

On procurera gratuitement la lecture des *Annales* aux souscripteurs.

ART. X.

Les souscripteurs sont invités à assister à la Messe le jour de la fête de l'Invention de la sainte Croix, anniversaire de la fondation de l'Œuvre dans la ville de Lyon, en 1822, et le jour de la fête de saint François Xavier, apôtre des Indes.

ART. XI.

Tous les anciens règlemens et prospectus de l'œuvre de la Propagation de la Foi, sont et demeurent abrogés.

Le Pape Pie VII, par Rescrit du 15 mars 1823, a accordé les Indulgences suivantes aux membres de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans tous les diocèses de France où l'Œuvre sera érigée du consentement de l'Ordinaire.

1.° *Indulgence plénière* le jour de la fête de l'Invention de la Sainte Croix, anniversaire de la fondation de l'Œuvre dans la ville de Lyon, en l'année 1822 ; le jour de la fête de St. François Xavier, patron de l'Œuvre ; et une fois tous les mois, le jour au choix de chaque souscripteur, pourvu qu'il ait récité tous les jours de ce mois les prières indiquées. Pour gagner ces indulgences il faut, étant vraiment pénitent et confessé, et ayant reçu la sainte Communion, visiter dévotement sa propre église paroissiale, et y adresser à Dieu de ferventes prières pour la prospérité de l'Eglise, et selon les intentions du Souverain Pontife. Cependant, par Rescrit en date du 11 mai 1824, notre très-saint Père le Pape Léon XII a dispensé les souscripteurs malades ou infirmes de la visite de l'église paroissiale prescrite par le Pape Pie VII, à condition d'accomplir, selon leur pouvoir et l'avis prudent de leur confesseur, les autres conditions requises.

2.° *Une Indulgence de cent jours* toutes les fois qu'on récitera, étant au moins contrit de cœur, les prières prescrites, qu'on donnera quelque aumône en faveur des Missions, ou qu'on exercera toute autre œuvre de piété ou de charité.

Par Rescrits des 18 septembre 1829 et 25 septembre 1831, LL. SS. Pie VIII, et Grégoire XVI ont confirmé toutes les Indulgences ci-dessus énoncées, et les ont étendues aux Fidèles de tous les pays étrangers qui s'uniront à l'Œuvre établie en France.

Toutes ces Indulgences, tant plénières que partielles, sont applicables aux ames du Purgatoire.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre.

Prix de ce cahier. . . . . 75 c.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

ANNALES

DE LA

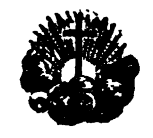
PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

JUILLET 1834. — N.° XXXVII.



A LYON,

CHEZ M.-P. RUSAND, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE POUSSIELGUE-RUSAND,

Rue Hautefeuille, n. 9.

1834.

Avec approbation des Supérieurs.

vingt-dix, et celui des fidèles de près d'un million. Ce dernier chiffre n'avait été fixé qu'à cinq cent mille par le concile provincial, en 1829 : il s'est accru soit par les conversions, soit par l'arrivée d'émigrans européens, soit enfin par suite d'un recensement plus exact.

Un avenir bien consolant se prépare pour ce pays : la même activité qui préside au défrichement, aux exploitations agricoles et manufacturières, au développement commercial, se fait remarquer dans les travaux qui ont pour but la prédication de l'Evangile et l'établissement de l'Eglise catholique. Les besoins sont grands, il est vrai ; il faut tout créer ; l'esprit des habitans est aussi inculte sous le rapport religieux, que les forêts et les déserts qu'ils sont venus peupler. Mais il n'y a chez eux ni incrédulité, ni même indifférence : ils sont convaincus de la nécessité d'une religion qu'il faut pratiquer, quoiqu'ils soient dans le doute sur le choix de celle qu'ils doivent adopter. Lorsque d'heureuses circonstances leur fournissent les moyens de connaître la vérité, la plupart, loin de fermer les yeux à la lumière, cèdent à l'impulsion de la grâce et embrassent de bonne foi la religion qui peut seule mettre fin à leurs incertitudes. Tel est le jugement que portent sur les dispositions des américains, des Evêques, des Missionnaires judicieux et instruits qui habitent depuis vingt, trente et quarante ans au milieu d'eux. Le témoignage de ces hommes apostoliques est pour nous d'un grand poids, et n'est point affaibli par l'opinion contraire de voyageurs respectables sans doute, mais qui dans un court séjour n'ont point pu comme eux appuyer leur conviction sur une longue expérience, sur des relations habituelles et fréquentes. Tous les rapports que nous recevons des Etats-Unis s'accordent à dire qu'un mouvement général en faveur du catholicisme s'opère

lans ce pays. Les deux lettres suivantes renferment des détails importans sur ce sujet; elles font voir combien sont grands les progrès qui ont été déjà faits, avec quelle facilité de très-grandes difficultés ont été vaincues, de quel état de faiblesse et d'humiliation notre Eglise est sortie, et avec quelle continuité d'efforts elle est conduite à de grandes destinées.

*Lettre de M. S**, missionnaire apostolique, à madame la baronne de Theux.*

Le 18 février 1834.

Madame,

« Pour avoir une idée juste des missions catholiques aux Etats-Unis de l'Amérique du nord, il faut remonter à leur origine. Le pays aujourd'hui ainsi appelé fut d'abord occupé par des colonies venues des royaumes unis de la Grande-Bretagne, après la consommation de l'hérésie anglicane; il contenait principalement des peuples opposés au catholicisme. De bonne heure cependant, un seigneur qui appartenait à l'Eglise catholique vint s'y établir et amena avec lui, ou fit venir ensuite un certain nombre de familles de sa communion. Lord Baltimore était son nom; il se fixa dans la partie appelée le Maryland, qui devint ainsi le berceau de la catholicité anglo-américaine. Des Jésuites, la plupart anglais de nation, s'y transportèrent bientôt. Afin de donner des fondemens solides à l'édifice qu'ils venaient s'efforcer d'élever pour le salut des ames, ils achetèrent ou acquirent à titre onéreux des terres assez

religieux. Quelle douce impression faisait sur les esprits protestans la vue de ces personnes simples, mais droites, s'assemblant aux églises tous les matins à la pointe du jour, dans la saison des longues nuits plus d'une heure avant l'aurore, et les dimanches et fêtes vers le déclin du jour, pour s'animer à la poursuite des vrais biens, par la fréquentation des saints Mystères, par l'audition de la parole de Dieu qui leur était annoncée de la chaire de vérité et par de saints cantiques, au chant desquels, suivant l'usage français, presque toute l'assemblée participait.

« Le nombre des catholiques allait croissant; des Ecclésiastiques venaient d'Europe pour cultiver la nouvelle vigne. Parmi ceux qui appartiennent à des ordres religieux, les Dominicains formèrent dans le Kentucky un établissement qui a beaucoup concouru aux progrès de la catholicité.

« La congrégation des Prêtres de St-Sulpice avait envoyé de France aux Etats-Unis, aux premières époques, plusieurs Ecclésiastiques d'un mérite distingué. La ville de Baltimore, où ils fixèrent leur principal domicile, reconnaît leur devoir beaucoup. Ils y ouvrirent un collége pour l'éducation générale, et un séminaire pour les études théologiques; leur persévérance mise à l'épreuve a triomphé de bien des difficultés. Ils virent maintefois le fruit de plusieurs années de soins et de dépenses leur échapper tout-à-coup, par la défection de jeunes gens qui, soit de dessein prémédité, soit par l'entraînement des occasions, après avoir poussé leurs études assez loin, se lancèrent dans les tourbillons de la vie du monde. En cela les Sulpiciens ne sont pas uniques; les Jésuites, les Dominicains, les Lazaristes, les Evêques qui ont des séminaires ont éprouvé le même sort. Il serait peut-être difficile de

savoir qui a eu à faire le plus de sacrifices forcés de ce genre; il est certain que tous, nullement rebutés par de pareils mécomptes, n'ont cessé de travailler pour former de bons ouvriers, et ont obtenu, sinon un succès brillant, du moins de solides et consolans résultats.

« Les Jésuites, fidèles à l'esprit de leur institut, s'adonnèrent à l'éducation de la jeunesse. Aussitôt que l'affranchissement du joug anglais l'eut permis, ils ouvrirent un collége sur un terrain contigu à la petite ville de Georges-Town, qui elle-même n'est séparée de Washington, métropole des Etats-Unis, que par un ruisseau. La distance de ce collége au Capitole, où s'assemblent les deux chambres du congrès, est à peine de deux milles et demi. Le site en est singulièrement beau et salubre, sur une hauteur; on y jouit d'un des plus riches coups d'œil imaginables; et quoiqu'à une grande élévation, une source qui ne tarit jamais y fournit, par le moyen d'une pompe au milieu de la cour, une eau aussi délicieuse qu'abondante. C'est un fait notoire et qui a été récemment rappelé dans les feuilles publiques, que, sur le nombre d'environ deux mille pensionnaires qui y ont été successivement placés, le collége n'en a pas vu mourir un seul dans son enceinte; nous voulons dire, que nul enfant, nul jeune homme, n'est mort pensionnaire à ce collége; on n'y en a jamais enterré aucun durant ses cinquante ans d'existence, pas même pendant la terrible visite du choléra qui exerçait ses ravages sous les murs mêmes de l'établissement.

« Le collége du mont Ste-Marie près de la petite ville d'Emmitsburg, dans le Maryland, mérite encore une mention spéciale. Situé très-avantageusement, il a beaucoup contribué à l'éducation de la jeunesse selon la discipline catholique : beaucoup de jeunes gens s'y

sont formés à la piété et aux fonctions du sacerdoce. La constance des directeurs de cette maison fut mise, il y a quelques années, à une épreuve bien dure, mais dont le résultat final a ajouté à l'éclat de leur œuvre, en même temps qu'il a fait honneur à la population américaine. Ils venaient de bâtir un bel édifice en pierre pour leur collége, qui jusqu'alors n'avait occupé qu'un groupe de bien modestes maisons en charpente seulement. La toiture en était terminée, on commençait à l'occuper, quand une main incendiaire mue par l'envie et la cupidité détruisit tout l'ouvrage : il devint la proie des flammes, évidemment allumées à dessein. On croit même avoir découvert le coupable; mais par divers motifs, on ne chercha point à prouver et à faire punir le crime. Ce désastre ne servit qu'à mettre dans un plus grand jour le crédit dont jouissait l'établissement. Les nombreux élèves firent preuve de leur attachement pour les instituteurs en se prêtant aux circonstances, se soumettant volontiers aux inconvéniens de leur situation. Les habitans des environs, ceux mêmes des villes éloignées, catholiques et autres, vinrent à l'aide par des souscriptions généreuses; en peu de semaines on se remit à bâtir sur un site plus avantageux, et après un laps de temps très-limité, le mont Ste-Marie s'est vu enfin décoré d'un solide et beau collége, non en terre cuite, mais en pierre.

« Le Maryland possède en outre une école ouverte par un Père jésuite, à Frédérichtown. Cette ville, quoiqu'elle ait eu dès les premiers temps une église catholique, et qu'elle fût la résidence d'un ou de plusieurs Missionnaires, avait conservé, et, l'on dit, conserve encore une forte antipathie pour le catholicisme. Le Père jésuite, pasteur actuel de cette église, et qui la gouverne depuis dix ans, a si bien réussi à ramener grand nombre

d'esprits, qu'il a fait contribuer les adversaires mêmes du nom catholique à l'établissement d'une école d'externes, sous sa direction, et d'une maison d'orphelins avec école gratuite tenue par les Sœurs de la Charité.

« En joignant à ces divers établissemens les pensionnats de jeunes personnes, sous la direction des dames de la Visitation à Georges-Town et des sœurs de la Charité à Emmitsburg, on a l'idée d'un des moyens les plus efficaces employés par la Providence divine, pour effacer de l'esprit des Anglo-Américains ces impressions défavorables au nom catholique, qui chez eux dataient des premières époques de l'enfance. Les livres les plus élémentaires en usage parmi eux contenaient (hélas! n'en est-il plus qui les contiennent encore?), les insinuations les plus fausses, les plus odieuses, contre le caractère des Prêtres surtout. Or les jeunes personnes des deux sexes élevées dans des établissemens catholiques, nées pour la plupart de parens appartenant à d'autres communions, témoins pendant plusieurs années consécutives des mœurs, des habitudes, des œuvres des Prêtres et des Religieuses, ces jeunes personnes apprenant ainsi à connaître par elles-mêmes l'esprit catholique, en devenaient d'ingénues apologistes, lorsque, leur éducation achevée, elles se répandaient dans les cercles de la société. Il n'est pas douteux que ce n'ait été un levier puissant pour soulever et détruire le poids des préjugés auxquels la catholicité était en butte, levier dont l'effet s'accroît dans une progression très-rapide, le nombre des maisons d'éducation tenues par des personnes consacrées à Dieu s'augmentant sans cesse. Boston a eu depuis fort long-temps un pensionnat de demoiselles, dirigé par les Ursulines. Bardstown, les Barrens, Charleston, Mobile ont leurs colléges. St-Louis a son université

frappante de toutes a eu lieu dans la ville même de Washington, dans la maison du maire M. Thomas Carbery, capitaine d'infanterie dans l'armée américaine pendant la dernière guerre, et frère de la personne guérie. Elle a eu lieu pendant la session du congrès et du tribunal suprême de la justice; ça été entre les mains du grand juge lui-même, M. J. Marshall, que le maire de Washington a fait serment sur la vérité de l'événement, tel qu'il est décrit dans sa déposition, l'une des plus importantes. Il est difficile de ne pas voir là une main divine rassemblant ces faits prodigieux autour ou non loin du Capitole américain, et présentant le premier à l'attention publique, au sein même de la métropole des Etats-Unis, et au moment où s'y trouvaient réunis les grands corps législatifs de la confédération, c'est-à-dire trois à quatre cents personnages distingués, députés de tous les districts de cette vaste république.

« Indépendamment de ces principaux faits merveilleux, nous en pourrions citer plusieurs autres fort intéressans, où l'on reconnaît aussi les traces de l'intervention divine, et rapprochés comme les autres du centre des Etats-Unis. L'effet de ces événemens, inexplicables selon les principes naturels, n'a pas été de ramener sur-le-champ grand nombre d'individus au bercail de l'Eglise catholique : il n'est pas dans le caractère des peuples des Etats-Unis de se rendre tout de suite à une conviction dont le résultat serait pour eux un changement de religion ; l'Américain écoute volontiers tout prédicateur, mais il ne se décide à changer de croyance qu'après un mûr et long examen. La guérison de M.me Mattingly a conduit bien des gens aux autels catholiques, qui auparavant s'en seraient éloignés presque avec frayeur; mais ce n'a pas été sur-le-champ,

on a voulu que la chose passât au creuset du temps, et qu'elle se dégageât de ce que l'on croyait être l'effet des illusions de l'enthousiasme. Toujours est-il certain, et c'est ce que nous prétendons offrir comme réflexion sommaire, que l'impulsion donnée par ces guérisons, avouées surnaturelles, a concouru puissamment à ce mouvement moral parmi les Américains, qui en porte un grand nombre à fréquenter nos églises, à examiner nos dogmes, enfin à chercher leur sûreté de conscience, la paix de l'ame dans l'unité catholique. Plusieurs autres causes ont contribué à produire ce résultat. Des livres de controverse, défendant le dogme catholique, ont circulé; des journaux publiés à dessein, bien que les souscripteurs en fussent presque tous catholiques, sont souvent tombés entre les mains de nos frères errans. Le clergé se multipliant, voyageant, entrant en relation avec des gens de toutes les classes, s'est fait connaître et respecter, s'est fait aimer et rechercher. Il y a quelque chose de remarquable dans ce respect que l'on témoigne maintenant pour les Prêtres catholiques, sur presque toute la surface des Etats-Unis. Combien de fois le sectaire malade, après avoir vainement envoyé chercher son ministre, a reçu la visite du Prêtre au premier appel! Une mère ne pouvant obtenir de son propre pasteur qu'il vînt baptiser son enfant aux portes du trépas, s'écria : « Je sais bien qui se rendra à « ma requête, que l'on m'aille chercher un Prêtre; » et l'enfant reçut bientôt le sacrement de Baptême. On a vu un père protestant, dans la campagne, portant lui-même la valise d'un Prêtre qu'il conduisait par un chemin difficile vers son humble demeure, pour procurer à son enfant cet avantage inappréciable. A Saint-Louis, dans une seule semaine, plus de cinquante protestans, attaqués du choléra et abandonnés de leurs

ministres, demandèrent des Prêtres et moururent catholiques. A St-Charles, sur le Missouri, plusieurs pères de famille amenèrent leurs femmes et leurs enfans au Missionnaire pour les faire instruire et baptiser, craignant que le choléra ne les surprît. Mais retournons sur nos pas.

« Des prédicateurs catholiques distingués attiraient des auditeurs de toutes sectes, et par ce moyen la vérité se propageait; les fidèles eux-mêmes, obéissant à une impulsion singulière de zèle, et journellement en rapports intimes avec les sectaires, saisissaient toutes les occasions de faire connaître la vraie Religion telle qu'elle est en réalité, et non comme elle est faussement représentée et jugée.

« Il faut que je fasse ici une mention toute spéciale des bonnes Sœurs de la Charité. Leur institut, introduit aux Etats-Unis par MM. de la Congrégation de St-Sulpice de France (Mgr. Flaget, évêque de Bardstown, et Mgr. David son coadjuteur) s'est trouvé parfaitement adapté à la situation morale des Américains. Ces estimables filles, se séparant de tout ce qui dans le monde dissipe l'esprit et nourrit la vanité, sans cependant se soustraire entièrement à la vue des gens du monde, ont prouvé par le meilleur genre d'argument, par les faits, que des personnes vouées au célibat, consacrées à Dieu, renonçant à toutes prétentions individuelles, se refusant à tout ce qui, dans l'ordre de choses d'ici-bas, attache le cœur, peuvent être encore d'utiles membres de la grande famille humaine. Toujours occupées, soit au travail des mains, soit à l'instruction de l'enfance, soit enfin au soin des malades, en même temps se bornant, dans leurs dépenses personnelles, à un rigoureux nécessaire, rendu plus léger encore par une économie soutenue, elles

ont conquis l'estime générale; et on a reconnu en elles une société si utile que de toutes parts on les a recherchées, et leurs établissemens se sont multipliés depuis peu d'années d'une manière surprenante. L'époque lugubre du choléra fut pour elles un triomphe... Qu'il me soit permis de consacrer quelques lignes à ce trait de notre histoire. On n'avait pas la certitude que cette maladie fût contagieuse, les opinions étaient partagées : toutefois on savait, et l'on vit bientôt que souvent la chute d'une victime était suivie de celle de plusieurs autres dans la même famille, dans la même habitation; et il est vrai de dire que le choléra inspira partout la terreur. Trop souvent les personnes attaquées de ce mal furent abandonnées à leur malheureux sort, ou tout au moins, la mère, l'épouse, l'ami intime, le serviteur fidèle, ou le maître compatissant, tandis qu'ils se dévouaient aux soins extraordinairement assidus qu'exigeait le traitement, envoyaient en vain appeler au secours. Conséquens dans l'application d'un principe dicté non par la charité chrétienne, mais par l'intérêt privé, les ministres des sectes ou s'éloignèrent autant qu'ils purent des lieux que ravageait le choléra, ou se gardèrent en général de visiter les infectés. Nous dirons en général, parce qu'on a vu quelques ministres braver les dangers pour exhorter les moribonds à la résignation. Il faut le dire, hors de la communion catholique, les malades, ni ceux qui les entouraient ne songeaient guère à appeler le ministre. Quel contraste entre cet égoïsme ou cette indifférence glaciale, et le zèle courageux, les soins empressés des Prêtres et des Sœurs si bien nommées de la Charité! On avait lu dans les feuilles publiques, ou l'on avait entendu raconter les merveilles de cette charité, de ce zèle développé d'abord en Europe, puis au Canada

sur une population d'environ six mille habitans, deux cents individus tombèrent sous la faux du choléra, dans le court espace de trois à quatre semaines, l'université de St-Louis, qui contenait alors plus de cent vingt personnes, et le couvent des Dames du Sacré-Cœur avec leur pensionnat de Demoiselles, établissemens dont le dernier fait partie de la ville, et le premier est sur les limites de St-Louis, l'université des Jésuites et le couvent ne présentèrent dans leurs murs pas une seule de ces scènes lugubres qui jusqu'à leurs portes répandaient l'alarme et la désolation. Dieu puissant ! Dieu de bonté ! as-tu donc voulu signaler ainsi ta protection spéciale envers ces bienfaiteurs du genre humain qui se consacrent tout entiers à ton service, pour faire voir que quiconque refuse sa vie aux plaisirs du monde pour chercher la perfection religieuse, te la confie à toi-même, et loin de l'exposer la met en sûreté ?

« Après tout ce que nous avons écrit, vous ne serez point surprise, Madame, que nous ayons à vous présenter, nous osons dire, de grands traits qui prouvent l'affaiblissement des préjugés contre la Religion catholique aux Etats-Unis.

« En plusieurs occasions, des Prêtres furent invités à prêcher dans des temples de sectaires ou dans des salles publiques, et des gens de toute croyance s'y assemblèrent; mais l'évènement de ce genre, qui principalement doit ici trouver place, fut l'invitation faite à Mgr. England, en 1826, à Washington. Le sénat des Etats-Unis et la chambre des représentans ont chacun un chapelain nommé par voie d'élection. Les fonctions obligées de ces chapelains se bornent à faire chaque jour une prière à l'ouverture de la séance; mais ils ont l'un et l'autre le droit de prêcher le dimanche dans la salle des représentans, la plus spacieuse des deux,

Ils exercent ce droit alternativement ; parfois, de mutuel accord entr'eux et avec les membres du congrès, d'autres ministres sont admis à occuper la chaire. Jusqu'ici le nombre des membres catholiques a été si limité, qu'on aurait pu le dire nul. Je ne sache pas qu'il ait jamais été question d'avoir là un Prêtre catholique pour prédicateur ; mais l'Evêque de Charleston avait dans les chambres, surtout dans le sénat, des concitoyens, hommes distingués, qui admiraient son éloquence, bien qu'ils fissent profession d'une foi différente de la sienne. Comme il se trouvait à Washington dans l'hiver de 1825 à 1826, plusieurs membres députés à cet effet se rendirent auprès de lui et l'invitèrent à donner un discours au Capitole. Il accepta, parla pendant près de deux heures, et fit honneur à son église. Son discours, imprimé ensuite, n'a pas peu contribué à préparer l'extinction des préjugés contraires au catholicisme dans beaucoup d'esprits. Mais voici plus encore : si, avant l'invitation faite à Mgr. England, il n'avait jamais été question d'un sermon catholique au Capitole, beaucoup moins avait-on pensé, du moins selon les apparences, à un Prêtre catholique pour chapelain ; ce trait était réservé pour la présente époque, et le choix est tombé sur M. Charles-Constantin Pise, jeune prêtre, que le sénat a élu à une grande majorité. M. Pise, il est vrai, est un homme d'un talent distingué ; on ne lui conteste pas une imagination brillante, une éloquence riche et cependant châtiée, un goût pur et quelque chose de modéré, quelque chose de modeste dans son débit qui prévient en sa faveur. Il est né aux Etats-Unis, et il a été élevé chez les Jésuites de Georges-Town, et au collége du mont Ste-Marie, près d'Emmitsburg : il a exercé le saint ministère à Baltimore, a deux fois visité Rome et l'Italie ;

Il est doué d'ailleurs d'un caractère affable; tandis que son talent pour la parole excite l'admiration, ses manières douces et aisées gagnent les cœurs. A son second voyage à Rome, il a présenté au Chef de l'Eglise plusieurs ouvrages dont il est l'auteur. Le saint Père l'a décoré du doctorat et l'a en outre créé chevalier de l'Eperon d'or, distinctions dont le jeune docteur ne fait point parade, ce qui d'ailleurs conviendrait mal à un citoyen américain, mais qui sont connues du public et ne laissent pas d'ajouter un certain lustre à tout son mérite. Les sénateurs ont paru s'applaudir de leur choix : lorsque le docteur Pise prêchait, une foule immense se pressait pour l'entendre; ce n'était que sourdement que l'envie et l'hérésie tâchaient de ternir l'éclat de son succès.

« Nous ne passerons pas sous silence un autre trait tendant au même but, fourni par la ville de Boston, l'une des principales de l'Amérique du nord, et capitale de Massachusset. La Religion catholique a fait beaucoup de progrès à Boston depuis sept ou huit ans : il y en a deux qu'un ministre calviniste s'étant laissé aller à sa haine pour la catholicité, l'attaqua d'une manière publique et peu mesurée. L'Evêque de Boston, Mgr. B. Fenwick, autrefois jésuite, et son Vicaire-Général le docteur O'Flaherty, annoncèrent l'intention de repousser cette attaque par une série de discours dans la cathédrale catholique. Chaque dimanche, dans la soirée, ils exécutèrent leur dessein et parlèrent alternativement; leur succès fut complet, la foule se porta à leur église, les hommes les plus distingués vinrent les entendre; une société de jeunes gens instruits, qui s'exerçaient entr'eux à des débats oratoires, discuta les argumens des deux parties opposées, et accorda la palme de la victoire au catholique. Enfin, le ministre calviniste

réfuté, vaincu, quitta Boston et laissa ses adversaires recueillir le fruit de leur triomphe, qui fut l'accession de plusieurs personnages marquans à la communion catholique et une impression générale, on ne peut plus favorable au grand objet, l'extinction des préjugés opposés à la vérité. Je suis, etc.

« DE S., *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Odin, missionnaire apostolique, à M. le Rédacteur des Annales.

Rome, 5 mars 1834.

MONSIEUR,

« L'INTÉRÊT que prennent les fidèles de France à nos missions d'Amérique, m'engage à vous offrir, pour les annales de la Propagation de la Foi, un petit tableau de l'Eglise naissante des Etats-Unis.

« Qu'il est consolant pour une ame chrétienne de penser qu'au-delà des vastes mers qui séparent l'Europe du Nouveau-Monde, il se forme un peuple nombreux de vrais adorateurs! Notre sainte Religion fait de rapides progrès dans cette intéressante portion du globe: si d'un côté l'industrie de l'Américain actif change ces vastes déserts en champs fertiles; si le négociant étend partout les branches d'un brillant commerce; si de grandes cités s'élèvent rapidement sur les bords de nos fleuves majestueux, et dans l'intérieur de cet immense pays naguère l'asile tranquille de milliers d'animaux féroces; d'un autre côté, de pauvres Prêtres, de faibles Ministres d'un Dieu de paix s'efforcent de porter par-

tout le flambeau de la Foi, et d'établir dans ces nouvelles régions le doux règne de J. C. Le concile provincial qui a été célébré au mois d'octobre dernier, et auquel j'ai eu le bonheur d'assister, a fait éclater d'une manière sensible les progrès rapides de cette Eglise encore au berceau. Qu'il était consolant, pour l'Américain catholique, de voir ses premiers Pasteurs réunis pour la seconde fois dans l'église métropolitaine de Baltimore! La première session se tint le 20 octobre. Mgr. Whitfield présidait. Un peuple nombreux était accouru pour être témoin de l'imposant spectacle qu'offraient dix Prélats réunis pour la cause du Très-Haut, tous animés de l'esprit qui enflammait les Apôtres, et venus de pays lointains pour traiter des affaires de la Religion, pour adopter de nouvelles mesures propres à étendre le royaume de J. C., et pour cimenter de plus en plus cette union qui fait la force et le plus bel apanage de notre sainte Eglise. Mgr. England, avec son éloquence ordinaire, et cette clarté, cette précision qui caractérisent tous ses discours, fit connaître à ce peuple ému et attendri les motifs divers qui avaient réuni dans la même enceinte des Prélats si éloignés les uns des autres. Dans cette assemblée, les yeux cherchaient vainement le patriarche de nos Evêques, le digne et vénérable Mgr. Flaget. Une maladie grave qu'il avait essuyée quelque temps auparavant, ne lui avait pas permis d'entreprendre un si long voyage. Il y manquait encore l'aimable Evêque de la Nouvelle-Orléans, Mgr. De Neckère; à la fleur de son âge, mais consommé dans toutes les vertus, possédant surtout la plénitude de la charité, il était mort de la fièvre jaune, le 4 septembre, à un âge où l'Eglise de la Louisiane espérait encore jouir long-temps du bonheur de posséder un Pasteur orné de toutes les vertus qui font les saints, et de toutes les connaissances qui font l'homme savant.

« Nos frères séparés semblaient participer à la joie commune des fidèles : l'église métropolitaine en était remplie; et dans leurs journaux ils se plaisaient à parler d'une manière honorable de cette auguste assemblée. Le 24 octobre, Mgr. Rosati célébra les saints Mystères pour le repos de l'ame de Mgr. Fenwick et de Mgr. de Neckère; et Mgr. Purcell, nouvellement appelé à la conduite de l'intéressant diocèse de Cincinnati, fit couler des larmes au récit des vertus de ces deux vénérables Prélats, et des grands travaux qui avaient illustré leur courte mais brillante carriere. Le 27, se fit la clôture du concile. Que je fus ému lorsque tous les Prélats, revêtus de leurs ornemens pontificaux, et les Prêtres de leurs vêtemens sacerdotaux, sortirent deux à deux de la maison de l'Archevêque, et traversèrent, en chantant les louanges de Dieu, la place publique qui se trouve devant la cathédrale, pour se rendre dans le lieu saint! Le concours des catholiques et de nos frères séparés était immense, et tous confondus ensemble, ils témoignaient par leur profond respect combien cette réunion sainte leur était agréable. Mgr. England leur adressa un long discours, et il fut obligé la semaine suivante de continuer le cours de ses instructions, afin de satisfaire au grand empressement qu'ils témoignaient pour entendre la parole de Dieu.

« Quarante-trois ans se sont à peine écoulés depuis l'érection du premier siége épiscopal dans les Etats-Unis, et déjà nous en comptons douze. En 1814, cette église naissante n'avait encore que quarante-sept Prêtres; aujourd'hui trois cent vingt Missionnaires répandus dans les villes et parcourant les forêts, publient partout les dogmes consolans de notre sainte Religion: déjà nous avons vu s'élever près de quatre cent quatre-vingt-dix églises. La plupart, il est vrai, ne sont que de pauvres cabanes de bois ou de petites églises en briques,

où rien ne retrace la magnificence et la splendeur dont les Européens ont entouré le culte saint; mais le recueillement, la ferveur et les profonds sentimens de foi et de piété que l'on y découvre, donnent lieu d'espérer que le Dieu qui se fit si pauvre pour les hommes, ne rejette point les hommages qui lui sont offerts dans ces humbles sanctuaires. La population catholique s'accroît et s'étend: dans le concile célébré en 1829, le nombre en fut porté à cinq cent mille; aujourd'hui il est certain qu'il s'élève presque à un million. Notre culte n'a presque plus à redouter la force des préjugés. Visiter nos frères séparés et leur expliquer la doctrine catholique, est pour tout ouvrier évangélique une source de vives consolations; ils accourent avec empressement dans nos églises et dans les lieux de réunion, et montrent par leur respect qu'ils ont un vrai désir d'apprendre à connaître la voie du salut.

« Pour augmenter et perpétuer le clergé, on a déjà érigé sept séminaires diocésains. Le plus ancien est celui de Baltimore, conduit par MM. de la Congrégation de St-Sulpice. Déjà il a donné à l'Eglise un grand nombre de dignes Ecclésiastiques. Viennent ensuite ceux d'Emmitsburg dans le Maryland, et de Bardstown dans le Kentucky. Le Missouri a son séminaire sous la conduite des Lazaristes ou Prêtres de la Congrégation de la Mission; Cincinnati, Charleston et Mobile ont aussi les leurs. Toutes ces différentes maisons donnent chaque année quelques nouveaux ouvriers évangéliques. Dans ce pays, il est vrai, les vocations à l'état ecclésiastique sont encore rares; mais lorsque le Ciel accorde le don de persévérance aux jeunes aspirans, ce sont ordinairement d'excellens Prêtres, pleins de zèle, qui, par la parfaite connaissance qu'ils ont des langues, rendent d'importans services à la Religion. Les Etats-

Unis possèdent dans ce moment-ci douze colléges catholiques conduits par des Ecclésiastiques. Les RR. PP. Jésuites, les Missionnaires de St-Sulpice, les RR. PP. Dominicains, les Lazaristes et des Prêtres séculiers sont chargés de ces différentes maisons d'éducation. Là se trouvent réunis dans la même enceinte un grand nombre d'élèves, admis sans distinction de cultes et d'opinions; nos frères séparés semblent même donner la préférence à ces établissemens, à raison de la bonne discipline et de l'excellent ordre qui y règnent. Le gouvernement même les a érigés en universités. Toutes ces différentes maisons fleurissent et prospèrent : elles répandent sur la Religion un éclat tout particulier. Placées pour la plupart dans le centre des grandes communications, elles sont visitées à chaque instant par des Américains de toutes les parties de l'Union. L'affabilité avec laquelle ces voyageurs sont accueillis, l'ordre qu'ils y observent, la bonne tenue des élèves, tout leur inspire une grande estime pour les directeurs de ces établissemens; et ils retournent dans leur pays lointain, libres des préjugés que l'on s'était efforcé de faire naître dans leurs esprits. On peut regarder nos colléges comme un des moyens les plus efficaces, employés par la divine Providence pour effacer de l'esprit de nos frères séparés ces impressions défavorables au nom catholique, qui chez eux dataient des premières années de l'enfance.

« Si, d'un côté, dans nos colléges nous voyons croître une nouvelle génération d'hommes destinés un jour à être les apologistes de la vérité, le soutien et l'ornement de notre pays; d'un autre côté, combien d'excellentes mères de famille sont formées dans nos couvens, sous la conduite de tant de vertueuses religieuses répandues sur tous les différens points des Etats-Unis! Les dames Ursulines ont à la Nouvelle-

Orléans un établissement qui est déjà ancien. Elles sont encore établies à Charleston près de la ville de Boston. Les dames de la Visitation ont des pensionnats à Georges-Town, près de la capitale des Etats-Unis, à Mobile dans l'état de l'Alabama, et à Kaskaskias dans les Illinois. Les dames du Sacré-Cœur sont établies à St-Louis, à St-Ferdinand et à St-Charles, dans le Missouri, à St-Michel et aux Opeloussas dans la Louisiane. Dans le Kentucky se trouvent plusieurs maisons des Sœurs de la Croix; elles ont aussi trois maisons dans le Missouri. La ville de Baltimore a un couvent de Carmélites; le Kentucky et l'Ohio possèdent aussi des religieuses de l'ordre de St-Dominique. Enfin, viennent les filles de la Charité de St. Vincent de Paul, déjà au nombre de deux cent quarante-sept, et répandues dans presque toutes les villes de l'Union. Toutes ces bonnes religieuses non-seulement ne cessent d'adresser au Ciel les vœux les plus ardens pour la conversion des pécheurs, mais par leurs soins maternels l'orphelin est arraché à l'indigence et à l'ignorance, la fille du pauvre fermier et celle du riche propriétaire reçoivent une éducation également solide et vertueuse. Ces jeunes personnes, après avoir été pendant plusieurs années témoins des plus rares exemples de vertus, retournent dans le monde pénétrées de respect pour leurs bonnes institutrices, et deviennent dans les divers cercles de la société d'ingénieuses apologistes d'une Religion, hélas! trop calomniée et trop peu connue.

« L'époque lugubre du choléra a été pour l'Eglise d'Amérique une époque de nombreuses conquêtes. Si les ravages affreux exercés par ce mal terrible ont fait gémir amèrement les Ministres du Seigneur, combien de consolations n'ont-ils pas aussi éprouvées à la vue de tant de pauvres pécheurs qui sont rentrés pendant ce

temps de deuil dans les sentiers de la vertu. Fidèles à leurs devoirs dans ces momens où le Seigneur châtie ses enfans par des calamités publiques, ils ont secouru les infortunées victimes de ce fléau dévastateur avec tout le zèle dont ils étaient capables, et leurs efforts n'ont point été infructueux. Un nombre considérable de protestans ou d'infidèles ont aussi ouvert les yeux à la lumière, et ont trouvé dans les secours dont notre sainte Eglise entoure le lit de mort, ce calme et cette paix qui sont un avant-goût de la félicité des Elus. Mais le beau spectacle qu'ont donné les filles de la Charité de St-Vincent de Paul, est trop attendrissant pour ne pas intéresser les bons catholiques. Ces héroïnes chrétiennes, avec un courage plus qu'humain, se sont portées ou plutôt ont volé aux lieux où la maladie établissait ses scènes de désolation et de mort. Jour et nuit elles étaient auprès des infortunées victimes, et avec une charité et une tendresse que la Religion seule inspire, elles soulageaient et consolaient ces pauvres membres souffrans de leur céleste Epoux. Dans ces temps de terreur, la nature et l'amitié semblaient souvent perdre leurs droits : l'ami oubliait son ami, et les liens du sang étaient à peine assez forts pour retenir auprès des malheureuses victimes, des parens même. Dans ce triste délaissement, les malades trouvaient en ces dignes filles, des mères et des sœurs qui s'empressaient d'alléger leurs tourmens et leurs peines. Lorsque le mal se fut ralenti, les journaux retentirent des éloges de ces bonnes Sœurs; leur nom devint cher aux amis de l'humanité, et tous nos frères séparés s'efforçaient de leur témoigner combien ils avaient su apprécier leurs services. La ville de Philadelphie leur vota même des remercîmens publics, et leur offrit des marques honorables de sa gratitude; mais ces Sœurs dont

l'ambition ne se borne point aux choses périssables de ce monde, les refusèrent, trop heureuses d'avoir rempli leur devoir et d'avoir contribué à adoucir les maux de la société : maintenant le nom seul de Sœur de la Charité inspire un profond respect. En me rendant à Baltimore, je fis route dans la diligence avec deux de ces excellentes religieuses attachées à l'hôpital de St-Louis, que des raisons de santé avaient fait rappeler dans la maison mère. Traversant des pays où jamais elles n'avaient été vues, elles attiraient les regards par la nouveauté de leur costume et excitaient la curiosité. Plusieurs fois diverses personnes me prirent à part, pour me demander quelles étaient les dames qui voyageaient avec moi. Ce sont des Sœurs de la Charité, leur disais-je. Oh! que nous sommes heureux, me répondait-on, d'avoir vu ces excellentes femmes, dont le dévouement pour l'humanité souffrante est si touchant! et ces étrangers ne les regardaient plus qu'avec un respect qui tenait de la vénération.

« Un journaliste non catholique de St-Louis inséra dans ses feuilles un article qui mérite d'être cité. Voici à peu près comment il était conçu. « Nous invitons, « disait le Rédacteur, ceux que la crainte de la maladie « a engagés à chercher un asile dans la campagne, à ren- « trer dans la ville; car le mal a entièrement disparu: « qu'il nous soit permis de leur dire que malgré leur « désertion nos malades n'ont point été abandonnés. Il « s'est trouvé parmi nous des personnes charitables, et « surtout des Sœurs de la Charité, qui leur ont rendu « tous les services que demandait leur triste situation. « Nous pouvons aussi annoncer à ces ministres qui ont « cru devoir préférer le soin de leurs femmes et de leurs « enfans, à celui des ouailles qui leur étaient confiées, « que nos malades n'ont point été privés des secours de

« la Religion ; les Prêtres catholiques jour et nuit se « sont transportés auprès de leurs lits de douleurs, et « les ont fortifiés contre les horreurs de l'agonie. » Je regrette de ne pas avoir sous les yeux l'article de ce journal ; il était bien écrit, et contenait les plus beaux sentimens. Plusieurs Américains à bord d'un bateau à vapeur passaient un jour en revue les différentes sectes religieuses des Etats-Unis. Après de longues discussions, l'un d'eux qui avait gardé un profond silence, prit la parole et dit à ses compagnons de voyage : Pour moi, je crois qu'il n'y a qu'une seule vraie religion, et c'est celle que professent ces bonnes filles qui prennent soin des malades à St-Louis ; comment les nommez-vous ? — Ces dames professent la Religion catholique, répondit-on. — Voilà la vraie religion, continua le voyageur. Elle inspire de trop beaux sentimens pour n'être pas divine.

« Je vais vous dire un mot maintenant sur le diocèse de St-Louis en particulier. Ce diocèse comprend les états du Missouri et de l'Illinois, et les territoires de l'Orégon et de l'Arkansas. Depuis douze ans que je travaille dans ce pays, que de changemens consolans s'y sont opérés ! Comme je l'ai dit plus haut, nous avons déjà un séminaire, deux colléges, un hôpital et neuf couvens. Tous ces établissemens prospèrent et contribuent beaucoup à l'accroissement de la population catholique : les préjugés sont presque entièrement éteints. Cette année-ci ; les conversions ont été nombreuses dans les différentes parties de ce vaste diocèse : les RR. PP. Jésuites et les autres Prêtres qui travaillent à St-Louis ou dans d'autres parties, ont baptisé un grand nombre de protestans. A l'époque où j'arrivai au séminaire des Barrens, il n'y avait dans ce canton que quarante-cinq familles catholiques ; aujourd'hui nous y

comptons près de quatre mille personnes qui professent la vraie Foi. Dans un très-court espace de temps, nous avons administré le sacrement de Baptême à près de trois cents adultes. Parmi ces nouveaux chrétiens se trouvaient plusieurs personnes très-distinguées par le rang qu'elles occupent dans la société. La dernière fonction de Mgr. Rosati avant de partir pour Baltimore, fut d'administrer le Baptême à une jeune dame et à sa petite fille. Qu'elle était pénétrée et touchée dans ce consolant moment! J'en fus ému jusqu'aux larmes. Un Prêtre qui a vraiment à cœur le salut de ces pauvres peuples, éprouve de bien vives consolations, et a souvent occasion d'admirer les voies pleines de bonté de la Providence, envers ceux qui ne mettent pas d'obstacles aux faveurs du Ciel. L'hiver dernier, revenant d'un petit voyage, je m'arrêtai pour visiter une famille que je connaissais déjà un peu. Il s'y trouvait un petit enfant en danger de mort. — Votre enfant a-t-il reçu le Baptême? demandai-je aussitôt. — Non, me répondit-on. — Je leur représentai combien il était nécessaire pour le bonheur de l'enfant qu'il fût régénéré dans l'eau sainte qui donne la vie. Après quelques futiles difficultés, la mère consentit au baptême de son enfant. Je fis aussitôt la cérémonie, et au bout de quelques jours l'enfant se rétablit parfaitement. Les parens attribuèrent sa guérison à la grâce du sacrement, et peu de jours après je fus appelé pour baptiser le reste de la famille. La grand'mère de cet enfant, sœur d'un ministre méthodiste et très-attachée à l'erreur, tomba elle-même malade ; prévenue et touchée par la grâce, elle envoya chercher un Prêtre au séminaire, se fit instruire, abjura l'erreur, reçut le saint Baptême et se trouva si heureuse, qu'elle voulut que tous ses enfans participassent à son bonheur, en devenant eux-mêmes mem-

bres de la vraie Eglise de Jésus-Christ. Son frère, exaspéré à cette nouvelle alla la trouver et lui fit de sanglans reproches sur son changement de religion. Elle l'écouta en silence et se contenta de lui répondre : « Mon frère, jusqu'à présent je vous avais cru chrétien et charitable; mais je vois maintenant que vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Si vous étiez chrétien, vous vous réjouiriez de ce que votre sœur a embrassé la vraie Foi; et si vous aviez un peu de charité, vous ne vous permettriez pas de parler contre des personnes qui ne veulent que notre bien. » Ainsi, le Ciel permit que le Baptême donné à un enfant fût l'occasion de la conversion de plusieurs familles.

« A quelque distance de notre séminaire, se trouve un canton entièrement habité par des protestans ou infidèles, à l'exception de trois ou quatre familles catholiques. Cette année, nous avons eu la consolation d'y baptiser plusieurs personnes. Le Seigneur se plut à récompenser la bonté avec laquelle un des habitans les plus respectables nous donnait l'hospitalité, dans les différens voyages que nous y fîmes : cet hôte charitable avait trois petits enfans qui recevaient avec empressement les instructions que nous ne manquions jamais de leur donner. Le plus grand des fils, âgé de huit ans, montrait surtout un goût tout particulier pour la parole de Dieu : il apprit lui-même par cœur tout son catéchisme ; soir et matin il adressait sa petite prière à son Dieu ; si sa sœur manquait à ce saint exercice, il lui faisait des reproches sur sa négligence. Lorsque le choléra-morbus se déclara dans le voisinage, il dit à sa mère : « Maman, voici le choléra dans notre pays ; oh ! que je voudrais que les Prêtres du séminaire vinssent pour me baptiser ! cette cruelle maladie m'attaquera, je mourrai sans baptême, et tu en auras des re-

grets. » En effet, le pauvre enfant fut une des premières victimes de ce mal affreux : pendant le court instant de ses cruelles souffrances, il demandait sans cesse le Baptême ; jusqu'à son dernier soupir il ne faisait que répéter : « Oh! que l'on me baptise, mon Dieu, mourrai-je donc sans baptême?... » La mère, croyant qu'il ne lui était pas permis d'administrer ce sacrement, était dans le plus grand trouble : l'enfant n'aurait pas voulu le recevoir des mains d'un ministre ; il mourut sans avoir pu obtenir l'effet de ses désirs. Dès que je sus que la maladie s'était déclarée dans ce pays, je m'y transportai : j'arrivai quelques instans après les funérailles de l'enfant ; la famille était plongée dans le plus profond chagrin. Je les consolai un peu, et surtout je les rassurai sur le sort éternel du pauvre petit, en leur expliquant ce que la Foi nous enseigne sur le baptême de désir ; et après les instructions nécessaires, je baptisai la mère et les deux autres enfans. Le père ne tardera pas lui-même à suivre le bon exemple de sa famille. Deux semaines avant mon départ du séminaire, je fus aussi appelé pour baptiser une jeune personne de vingt-deux ans : vainement des ministres avaient-ils travaillé à détruire le penchant qu'elle manifestait pour la Religion catholique ; nul obstacle ni de la part des ministres, ni de la part de ses proches ne purent la détourner de sa bonne résolution. Il se ne passe pas une semaine que nous n'ayons le bonheur de baptiser quelques nouveaux fidèles. Mgr. Rosati envoya après les fêtes de Pâques M. St-Cyr, nouvellement ordonné prêtre, à Chicago, petite ville située sur les bords du lac Michigan. Celui-ci m'écrivait dans le mois d'août, que sa mission lui donnait beaucoup de consolation ; il faisait tous les jours le catéchisme à un grand nombre de personnes qui se préparaient à recevoir le Baptême : de

ce nombre étaient plusieurs pères et mères de famille à demi sauvages. La petite chapelle qu'il faisait construire était presque achevée : déjà il avait fait quatorze baptêmes ; tous les dimanches il célébrait la sainte Messe en public, et la maison était toujours remplie de monde, ce qui lui donnait beaucoup d'espoir pour l'avenir. Tout nous annonce que les esprits sont bien disposés ; mais, hélas ! nous sommes si peu nombreux, nos occupations sont si multipliées et nos ressources pécuniaires si faibles, qu'il nous est impossible d'accélérer l'œuvre de Dieu comme nous le désirerions. Puissent les bons fidèles d'Europe prier le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers remplis de son esprit !

« Et nos pauvres sauvages ! que ce peuple dont les dispositions pour le Christianisme sont si favorables, et qui est toujours si délaissé, nous fait pitié ! il paraît cependant que le temps est arrivé où ils seront secourus. Peut-être les lecteurs des Annales verront-ils avec plaisir le récit de la cérémonie du baptême d'un vieux chef sauvage, de la nation des Shawnis, que j'eus le bonheur de faire il y a quelque temps. Revenant d'un petit voyage, je vis accourir à moi plusieurs sauvages qui étaient à la chasse. Ils me prirent par la main, en s'écriant : « Bonjour, robe noire, que nous sommes contens de te voir ; viens, notre chef est bien malade, il sera satisfait de te voir. » Je me rendis auprès du vieillard que je trouvai étendu sur son lit d'écorce, en proie aux plus grandes douleurs. Un sauvage ennemi lui avait infusé du poison dans le pied, et sa cuisse était enflée d'une manière prodigieuse. « Tu es donc bien « malade, mon frère, lui dis-je, en l'abordant ? -- Oui, « robe noire. — Penses-tu mourir ? — Je le crois. — « Tu seras bien aise d'aller dans la belle maison du

« grand Esprit, lorsque tu cesseras de vivre. — Ah! « sans doute, me répondit-il. — Mais tu ne peux pas « y aller si je ne te *lave la tête*. — Eh bien, robe « noire, lave-moi donc la tête ; j'aime beaucoup le « grand Esprit. » Je l'instruisis des principaux mystères de la Foi; de temps en temps je lui demandais s'il croyait ce que je lui disais. « Je le crois, parce que tu « es la robe noire. » Ces pauvres sauvages sont si ennemis du mensonge, qu'ils ne croient pas qu'un homme qu'ils respectent puisse jamais les tromper. Le lendemain de cette première entrevue, je retournai auprès du bon vieux chef, je lui renouvelai les instructions de la veille et lui demandai s'il désirait toujours que je lui lavasse la tête. « Ah ! robe noire, hâte-toi « donc de me laver la tête; j'ai toujours pensé au grand « Esprit, et il me tarde bien de recevoir le Baptême. » Comme il avait été empoisonné, je craignais beaucoup qu'il ne pût se résoudre à pardonner (1) : je pris mon crucifix et lui montrai combien le grand Esprit avait souffert ; je lui représentai que ses propres enfans blancs lui avaient fait endurer tous ces grands tourmens, qu'il leur avait pardonné avant de mourir et qu'il exigeait que tous ses enfans, soit blancs, soit rouges, pardonnassent aussi dès qu'on leur aurait fait une injure, ou qu'autrement il ne les recevrait jamais dans sa belle maison. « Eh bien ! me dit le sauvage, je pardonne, puisque le grand Esprit l'exige. » Il donna ordre aux sauvages de ne point tirer vengeance du mal qui lui avait été fait. De si belles dispositions m'engagèrent à lui administrer le sacrement de Baptême.

---

(1) Le sauvage n'oublie jamais un bienfait reçu ; mais aussi il pardonne difficilement une injure.

Dès qu'il vit que je prenais mes ornemens, il se leva et s'assit sur son lit; il prit lui-même mon crucifix entre ses mains, et pendant tout le temps de la cérémonie, ses yeux remplis de larmes fixaient tantôt ce signe de notre rédemption, tantôt ils se portaient vers le ciel. Il mourut quatre jours après la réception du Baptême. Un juge et sa femme, que j'avais fait venir pour être parrain et marraine, ne purent retenir leurs larmes, en voyant ce pauvre sauvage si pénétré et si touché de la grâce que le Ciel lui accordait.

« J'ai oublié de vous parler plus haut des Sœurs oblates de Ste-Françoise, établies à Baltimore pour l'éducation des nègres et des mulâtres; ce sont des dames de couleur réunies en communauté. M. Joubert, digne prêtre de St-Sulpice, voyant tant de pauvres petites filles de couleur délaissées dans la plus profonde ignorance, réunit en communauté plusieurs excellentes personnes de cette même classe; et après de longues épreuves il crut pouvoir les admettre au bonheur de faire des vœux. Le 5 juin 1825, Mgr. l'Archevêque de Baltimore les approuva comme société religieuse, sous le nom de Sœurs oblates de Ste-Françoise; elles furent aussi reconnues à Rome par le St-Siége, le 2 octobre 1831, et elles jouissent de tous les priviléges et indulgences dont jouissent les Sœurs oblates de Rome. Le Seigneur a béni les efforts de ce digne Prêtre; déjà ces Sœurs sont au nombre de douze; leur école est très-nombreuse, la piété et la ferveur règnent parmi elles, et elles rendent de grands services à la Religion.

« Si vous croyez que les petites notices que je vous envoie puissent intéresser les lecteurs des Annales, veuillez corriger les fautes de style avant de les livrer à l'impression.

« Je me recommande à vos prières, etc.

« Odin, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de Mgr. Rosati, évêque de St-Louis, à M. le Rédacteur des Annales.

St-Louis, 17 janvier 1834.

MONSIEUR,

« J'AI reçu votre lettre du mois d'août dernier : les Messes dont vous me chargez seront acquittées par plusieurs Prêtres; j'en ai envoyé cent cinquante à M. Paillasson, j'ai distribué les autres à d'autres Prêtres, et j'écrirai aujourd'hui au séminaire pour faire acquitter celles que vous envoyez à M. Odin. Vous devez avoir déjà vu ce dernier, et il vous a sans doute remis les lettres que je vous avais écrites, et vous a donné les détails que vous désirez. J'en ajouterai quelques-uns ici qui vous feront connaître l'état de mon diocèse, à la fin de l'année que nous venons de passer.

« Nous avons vingt-une églises, dont seize dans l'état du Missouri, et cinq dans celui des Illinois; on en bâtit actuellement trois en pierre ; on en a bâti cette année dernière trois; on se prépare à en bâtir prochainement cinq. — Il y a dans le diocèse trente-une PAROISSES OU CONGRÉGATIONS de catholiques, dont vingt dans l'état du Missouri; neuf dans celui des Illinois; deux dans le territoire des Arkansas. Dix-neuf de ces paroisses ou congrégations ont des églises; St-Louis, l'une d'entr'elles, en a deux; par conséquent onze en manquent : on dit la Messe dans des maisons particulières où l'on assemble les catholiques; treize ont des Prêtres résidans; quatorze reçoivent des visites

d'un Prêtre; une est vacante, parce que je n'ai pas de sujet à y envoyer; quatre ont été établies cette année passée. Le nombre des Prêtres est de trente-six, moi compris; la mort nous en a enlevé cette année dernière trois, j'en ai ordonné deux, dont l'un est né dans le pays, l'autre est français; il nous en est arrivé trois, il en est parti pour d'autres diocèses quatre; de ces Prêtres, *vingt-deux sont employés dans le ministère*, *seize sont dans les colléges*, *séminaires et communautés*, dix sont LAZARISTES, ou de la Congrégation de la Mission, onze JÉSUITES; quinze n'appartiennent à aucune communauté. J'ai trois sous-diacres et onze clercs au séminaire, deux au collége de la Propagande à Rome.

« J'ai dans mon diocèse, outre le séminaire, deux colléges qui ont le privilége de conférer les degrés. Celui des Jésuites à St-Louis a environ cent pensionnaires, et soixante externes; celui des Lazaristes aux Barrens a cent vingt-cinq pensionnaires, et peu d'externes, étant à la campagne.

« Il y a trois communautés d'hommes: des Lazaristes aux Barrens, des Jésuites à St-Louis, des mêmes Pères à St-Ferdinand où ils ont leur noviciat.

« Il y a dix maisons religieuses de filles: trois des dames du Sacré-Cœur; quatre des Sœurs dites de Loretto; deux des Sœurs de la Charité; une des religieuses de la Visitation; deux maisons d'orphelins, une pour les garçons, l'autre pour les filles, et l'hôpital. Dans ces différentes maisons il y a soixante-neuf religieuses, dont vingt-deux du Sacré-Cœur, vingt-sept Sœurs de Lorette, douze Sœurs de la Charité, huit religieuses de la Visitation, vingt orphelins, dix-sept orphelines. Trois de ces maisons religieuses ont été fondées l'année dernière, et on se prépare à en établir

trois autres dans le cours de cette année. Depuis mon retour de Baltimore j'ai donné l'habit à quatre religieuses, deux de Lorette, une de la Visitation et une du Sacré-Cœur.

« Les détails que je vais vous donner touchant une jeune personne qui a reçu à Kaskaskias l'habit de religieuse de la Visitation, sont fort intéressans. Son nom est Joséphine Barber ; elle est la dernière des enfans de M. Virgile Barber, et de Jérusha Barber. M. Barber, autrefois ministre épiscopalien, est à présent Prêtre et Jésuite ; M.me Jérusha Barber, sa femme, est maintenant Religieuse professe dans le couvent de la Visitation de Georges-Town. Ils avaient eu cinq enfans, quatre filles et un garçon. Après la conversion de leurs parens, tous ces enfans ont embrassé l'état religieux, et la Providence leur a ménagé l'occasion d'un sacrifice encore plus parfait, en disposant que tous les individus de cette famille de bénédiction se trouvent séparés les uns des autres : le père à Fréderich-Town ; la mère à Georges-Town, district de Colombia ; les quatre filles religieuses, une à Québec ; l'autre aux Trois-Rivières au Canada ; une troisième à Boston, Massachusset ; la quatrième à Kaskaskias, Illinois ; et le garçon à Rome, où il est jésuite. L'histoire de la conversion de M. Barber et de son épouse, a quelque chose d'aussi frappant que celles des chrétiens des premiers siècles de l'Eglise. Des talens et une instruction peu commune, et des mœurs très-pures, les rendaient bien recommandables. Ils étaient sincèrement religieux, et leur conversation tombait fréquemment sur la Religion. La multiplicité des sectes, qui est si frappante dans les Etats-Unis, leur occasionait des réflexions bien pénibles, qui finirent par jeter dans leur esprit des doutes touchant la certitude de pouvoir faire leur salut dans leur secte. Un

esprit cultivé et droit, comme celui de M. et M.me Barber, ne pouvait pas manquer de comprendre que la vérité est essentiellement une et indivisible, et que par conséquent la doctrine et l'Eglise de Jésus-Christ devaient avoir cette qualité. Ils redoublèrent d'ardeur pour parvenir à la connaître, et résolurent d'embrasser cette doctrine, et d'entrer dans cette Eglise aussitôt qu'ils l'auraient connue. Les préjugés de leur éducation, les fausses représentations de la doctrine catholique, les imputations calomnieuses faites à cette Eglise, si fort répandues et répétées si souvent parmi les protestans, les empêchaient de tourner leurs regards de son côté. Dans une entrevue que M. Barber eut avec son propre père qui était aussi ministre protestant, et qui était inquiet sur le même sujet, et s'occupait à chercher la vérité, il se détermina à examiner de près les dogmes de l'Eglise catholique. Il communiqua sa résolution à son épouse, qui l'approuva et lui conseilla de s'adresser à cet effet à quelque Prêtre catholique. Dans cette intention il va à New-York, et ayant eu plusieurs conversations avec le digne Administrateur de ce diocèse, maintenant évêque de Boston (Mgr. Fenwick), ses préjugés disparurent, ses doutes cessèrent, la vérité lui parut si évidemment, qu'il résolut d'embrasser la Religion catholique : il le fit avec son épouse, et en le faisant il ne redouta pas tous les sacrifices nécessaires. Ce fut après son retour au sein de l'Eglise, que, se sentant porté à un genre de vie plus parfait, du consentement de son épouse, que la grâce avait disposée en lui accordant le même désir, il entra dans la Compagnie de Jésus ; leur exemple a été dans la suite suivi par tous leurs enfans. Le vieux père de M. Barber lui-même ayant embrassé la Religion catholique, s'est montré digne d'être le patriarche de cette famille de bénédiction ;

trop vieux pour devenir Prêtre, il s'est estimé honoré de pouvoir recevoir les ordres mineurs, et toutes ses forces sont consacrées à ramener ses compatriotes au sein de l'Eglise. La famille de la sœur de M. Barber a eu un pareil bonheur. Quatre demoiselles de cette famille sont devenues Sœurs de la Charité; leur frère aîné est Prêtre dans le diocèse de Boston, et deux autres plus jeunes ont embrassé l'état ecclésiastique, et s'appliquent aux études nécessaires, etc.

« Je vous donnerai dans une autre lettre des nouvelles de M. Roux, qui est sur les limites de cet état et des terres sauvages.

« Je suis, etc.

« † Joseph, *évêque de St-Louis.* »

Détails sur la Mission de la Société de Jésus dans le Missouri, pour l'année 1833.

St-Ferdinand, 12 mars 1834.

« Quelque saine que soit en général la partie de cet état où nous avons fixé notre résidence, les maladies ne laissèrent pas d'être très-fréquentes depuis le commencement de l'année jusqu'au mois d'octobre, et les membres de la Société ne furent pas oubliés : deux d'entre eux succombèrent, au mois de février, à des maladies de langueur; ce sont le P. Jean van Lommel, belge, et le F. Jacques-Louis Yates, américain. Tous deux paraissent être morts en prédestinés; du moins c'est là ce que nous avons droit d'espérer de leur vie édifiante et de leur mort non moins chrétienne et reli-

gieuse. De tous les membres de la Société, il n'en est qu'un qui paraisse avoir été atteint du choléra, quoique tous les Pères se soient fait un devoir d'assister les cholériques confiés à leurs soins, tant catholiques que protestans, lorsque ceux-ci le désiraient, pendant toute la durée de l'épidémie, c'est-à-dire pendant près de trois mois, et cela nuit et jour. Plusieurs, parmi les derniers, au moins quatre-vingt-dix, grands ou petits, sont rentrés dans le sein de l'Eglise, bonheur qu'ils doivent principalement aux PP. Smedt et van Quickenborne. Quant à ceux qui n'ont pas encore pris ce parti, ils ont du moins conçu une grande estime pour le clergé catholique, en voyant le courage avec lequel nos Pères se sont dévoués au service des malades, tandis que les ministres n'avaient rien de plus pressé que de s'éloigner non-seulement des maisons, mais même des endroits infectés. Tout ceci a tellément ébranlé les préjugés de nos frères errans, que si le Ciel nous renvoie le choléra, ou le remplace par quelqu'autre épidémie, et que le nombre des Prêtres corresponde à celui des malades, ceux-ci en viendront bientôt à déposer tous leurs doutes; mais se convertiront-ils? Cela dépendra de leur coopération à la grâce : du reste, je ne doute pas que plusieurs n'y correspondent. Parmi les catholiques confiés à nos soins, le choléra a emporté à peu près quatre-vingts personnes; toutes, à l'exception de trois, qui avaient négligé d'envoyer chercher le Prêtre à temps, ont eu le bonheur de recevoir les sacremens de Pénitence et d'Extrême-Onction; car pour le saint Viatique, les vomissemens empêchaient qu'on ne le leur donnât. Parmi les pécheurs qui ont eu le bonheur d'échapper à la maladie, bon nombre sont revenus à des sentimens plus chrétiens, surtout à St-Charles et au Portage des Sioux, et se

sont remis à fréquenter les sacremens. Dieu veuille leur accorder la grâce de la persévérance! Parmi les protestans, tous ceux qui ont manifesté le désir d'être secourus spirituellement, l'ont été immédiatement. Quant aux autres malades de nos environs, nos occupations, augmentées comme elles l'étaient par les circonstances, ne nous permettaient pas de leur donner des soins, du moins en général; d'ailleurs le clergé séculier y suffisait. Grâces à la bonté de notre Dieu, au milieu de cette mortalité générale, aucun de nos pensionnaires, aucun de nos domestiques n'ont été attaqués de cette terrible maladie, quoique plusieurs en aient eu bien des symptômes.

« Deux de nos Pères et trois de nos pensionnaires ont été réduits à l'extrémité par d'autres maladies; mais, par la miséricorde de Dieu, ils en sont heureusement revenus, à l'exception d'un des derniers : cet enfant paraît n'être entré chez nous que pour passer, d'une manière plus chrétienne qu'on ne le fait généralement dans le monde, de cette vallée de larmes dans le séjour de son éternité; il nous était arrivé malade, et n'a vécu à l'université que trois semaines, ou autant qu'il en fallait pour bien se préparer. Le P. Recteur lui fit faire un enterrement solennel : tous les élèves accompagnèrent le corps au cimetière dans le meilleur ordre. Bref, nous avons tout lieu d'espérer que cet accident, comme tous ceux que de temps à autre nous avons éprouvés jusqu'ici, ne contribuera pas peu au bien général de cette mission. Les deux autres élèves semblent devoir leur guérison à l'Extrême-Onction; car, du moment qu'ils l'eurent reçue, ils commencèrent à se rétablir.

« Un autre élève de l'université échappa de même bien heureusement à la mort; c'était un somnambule dont

nous ne connaissons pas l'infirmité et auquel, pendant une belle nuit, il prit envie de faire un tour de promenade; il se laissa tomber de la fenêtre du dortoir, haute à peu près de vingt-cinq pieds, et se cassa les deux cuisses. C'était au fort de l'été, qui l'année dernière fut des plus chauds : aussi la gangrène se mit à ses blessures. Cependant, grâces à la sainte Providence, ainsi qu'aux soins que lui prodiguèrent un habile chirurgien, les membres de l'université et ses compagnons d'étude, il s'est rétabli parfaitement.

« Nous éprouvâmes, au mois de juillet, un autre fléau de la justice de Dieu : un horrible ouragan qui s'étendit à plusieurs milles sur à peu près un mille de largeur, ébranla fortement deux de nos maisons, ainsi que l'église de St-Ferdinand ; il renversa même le haut d'une cheminée à l'université, et répandit une telle épouvante parmi les élèves qui venaient de se coucher, que tous se crurent perdus sans ressource. Ils auraient même pu se nuire en se précipitant du dortoir vers l'escalier, et de-là vers la porte, si le P. Recteur n'était volé au dortoir pour maintenir l'ordre et empêcher toute espèce d'accident. Du reste, cet ouragan ne dura que quatre à cinq minutes. Mais telle était sa violence, qu'il renversa plusieurs murailles, endommagea plusieurs maisons, et fracassa bon nombre d'arbres, même très-petits, par le milieu.

« Les PP. van Quickenborne et Verreydt ont fait plusieurs missions dans les Illinois et sur les bords du Missouri, où il n'y a point encore de Prêtre résidant. Dans ces saintes excursions ils ont instruit, consolé, confessé, et rassasié du pain de vie un grand nombre de catholiques, baptisé beaucoup d'enfans, bénit plusieurs mariages, et converti plusieurs de nos frères errans. Si le bon Dieu m'en donne la grâce, je me pro-

posé de vous envoyer un détail circonstancié de ces missions du P. van Quickenborne dans les Illinois.

« L'on a bâti une jolie sacristie à St-Charles, ce que l'on avait différé jusqu'ici, faute de moyens. L'on a peint la chaire, les bancs, etc., dans l'église de St-Ferdinand, ce qui en fait, à ce que je crois, la plus belle église de village qui soit dans le Missouri, et paraît contribuer au bien spirituel des habitans. L'on a ajouté une seconde aile à l'université de St-Louis, et l'on y a bâti une infirmerie séparée du reste des bâtimens. Enfin, au noviciat, l'on a fini une construction commencée en 1828, ce qui donne une belle chapelle et un réfectoire très-commode : la chapelle sert aussi aux voisins qui souhaitent venir y entendre la Messe, et qui y ont l'instruction tous les dimanches. Parmi les bienfaiteurs qui ont contribué à ces établissemens, nous devons citer les souscripteurs de la Propagation de la Foi. Mgr. Rosati, notre très-digne évêque, nous a remis, en leur nom, la somme de cinquante piastres, au commencement de l'année 1833. Puisse le Seigneur être leur récompense « *magna nimis*, excessivement grande ! » C'est ce que nous n'avons cessé, c'est ce que nous ne cesserons jamais de lui demander, surtout au pied de ses autels.

« Par surcroît de bénédictions, le noviciat, qui à son ouverture était presque vide, s'est augmenté au mois d'octobre ; il compte maintenant cinq novices, dont deux Prêtres, et un postulant, et paraît nous assurer une succession d'ouvriers évangéliques, de professeurs, etc., etc.

« F. de Theux, S. J. »

MISSION DE BOSTON.

Lettre de Mgr. B. Fenwick, évêque de Boston, à M. le Rédacteur des Annales.

Boston, 8 octobre 1833.

Je me procure aujourd'hui le plaisir de vous écrire pour vous annoncer les heureux résultats de ma dernière visite dans l'état du Maine : si je ne me trompe, je vous ai fait part, il y a peu de temps, de l'intention où j'étais de venger la mémoire du P. Rasles, assassiné à Norridgewock, autrefois Nanrantsowack, en l'année 1724, par un parti d'Anglo-Américains. Je dis venger sa mémoire; car ceux qui ont commis le massacre de ce jour, non contens d'avoir répandu son sang et celui de ses néophytes qui périrent avec lui, ont de plus calomnié sa mémoire, dans le but sans doute de justifier leur horrible forfait. Les récits du temps publiés à ce sujet, à Boston ou dans d'autres parties du diocèse, sont remplis des mensonges les plus absurdes et les plus extravagans. Je vous donnerai un échantillon de leurs calomnies, afin que vous puissiez vous former quelque idée de l'esprit du peuple à cette époque. Dans un de ces pamphlets, il est dit (je cite les propres paroles) : « Que ce Jésuite « (le P. Rasles) employait tous les artifices usités dans « son ordre pour séduire les sauvages de ces forêts;

« qu'il leur enseignait la doctrine du salut par Jésus-« Christ, fils de Dieu; mais qu'en même temps il leur « faisait croire *que Marie, la mère de Jésus-Christ, était « une femme française; que Jésus-Christ avait été mis « à mort par les Anglais, et qu'il était méritoire, juste « et bon pour tous les chrétiens de tuer les Anglais.* » Tels étaient les contes absurdes et mille autres semblables que répandaient, parmi des hommes remplis de préjugés, les prédicateurs fanatiques de la secte puritaine, afin de décréditer à leurs yeux le généreux Missionnaire, de les exciter à le massacrer et à s'emparer ensuite des terres des paisibles Indiens, qu'ils haïssaient parce qu'ils étaient catholiques. Je ne vous aurais pas cité ces anciennes publications des fanatiques puritains, si je n'en avais pas vu des extraits, relatifs à notre vénérable Missionnaire, insérés dans des ouvrages récens très-répandus, et dans des journaux, dont le but bien connu est uniquement d'entretenir, contre la Religion catholique, des préjugés qui existent encore avec quelque force dans les basses classes du peuple. J'ai donc pensé qu'il était temps de le disculper des accusations injurieuses dont il est l'objet; j'étais d'ailleurs convaincu qu'en le faisant je rendrais justice au généreux Martyr, et qu'ensuite je servirais la cause catholique. Ma détermination une fois prise, voici les moyens que j'employai pour l'exécuter.

« Dans le cours de l'hiver dernier, j'achetai une acre de terre renfermant l'emplacement de l'ancienne église des Indiens, de la cabane du P. Rasles et d'une portion du village de Nanrantsowack; ce terrain faisait partie d'une ferme appartenant à M. Sewyer et qui embrasse toute la superficie de l'ancien village indien. Je fis cette acquisition uniquement dans la vue d'élever un monument à la mémoire du P. Rasles, qui avait été

tué sur le lieu même, et dont les restes, déposés sous l'autel de son église, y étaient toujours restés : un monceau de pierres indiquait encore l'endroit où ils reposaient.

« Aussitôt après cette acquisition, je chargeai un agent de me procurer des ouvriers pour construire, conformément au plan que je lui donnai, un monument en granit, pierre qui abonde dans les environs; je donnai les ordres nécessaires afin que tout fût prêt pour l'inauguration, le 23 août, anniversaire de la mort du P. Rasles : je me proposais d'aller ce jour-là à Norridgewock ou Nanrantsowack, d'y faire l'oraison funèbre du généreux Apôtre, d'y célébrer un service pour le repos de l'ame des Indiens morts avec lui, et enfin d'inaugurer le monument à sa mémoire. Je donnai la plus grande publicité à mon projet, je le fis annoncer dans tous les principaux journaux de Boston, afin que tout le monde fût instruit de ce que je voulais faire. C'était un acte d'amende honorable, et j'avais réglé que tout le peuple serait averti des circonstances qui s'y rapportaient.

« Les choses restèrent dans cet état jusqu'au moment où je devais exécuter ce que j'avais annoncé et promis. Vous trouverez dans le journal suivant, que je rédigeai dans le temps même, un précis détaillé de tout ce qui se passa dans cette mémorable occasion. J'éprouve une grande satisfaction à vous l'envoyer, persuadé que vous le lirez avec plaisir, vous qui vous intéressez si vivement à tout ce qui concerne la Religion dans ce nouveau diocèse, arrosé autrefois du sang des Martyrs, et de Martyrs français.

« Le 9 du mois d'août de la présente année, je partis de Boston pour Portland, principale ville de l'état du Maine et distante de Boston d'environ cent vingt milles. J'arrivai le soir du même jour à Portsmouth, ville

considérable de l'état de New-Hampshire, et qui est précisément à moitié chemin de Boston à Portland. J'y appris qu'une partie des dépouilles qui avaient été enlevées par les meurtriers du P. Rasles, avaient été déposées dans le temps même à l'Athénée ou Bibliothèque publique de cette ville. Etant sur les lieux, je désirai extrêmement de voir ces reliques du Jésuite martyr. Je me procurai donc les clefs de la bibliothèque, et accompagné d'un Italien catholique, habitant de la ville, je procédai à la recherche de ces précieuses reliques. Je les eus bientôt découvertes; elles consistent en un bureau à écrire : c'est une boîte oblongue et portative, couverte d'une feuille de cuivre, et qui servait au P. Rasles à fermer ses papiers et à écrire commodément. Nous y vîmes son écritoire, sa boîte à sable, un petit compartiment où était son cachet : en un mot, tous les petits ustensiles de ce genre étaient dans l'état où il les avait laissés cent et neuf ans auparavant. Ses papiers avaient été enlevés, à l'exception d'un agenda que je trouvai dans le bureau et qui peut avoir ou n'avoir pas été à son usage. Il y avait un tiroir secret, destiné sans doute à fermer les papiers que le Père désirait soustraire à l'indiscrète curiosité des Indiens pendant son absence. Je considérai le tout avec le plus vif intérêt, parce que j'étais convaincu que ce bureau avait appartenu au P. Rasles. Il avait d'abord été en la possession de la famille Waldron, d'où il est passé récemment à l'Athénée; il est conservé avec raison comme une précieuse relique, puisqu'il a appartenu à un des hommes les plus distingués qui soient venus sur nos rivages, en qualité de missionnaires. C'est sur ce bureau qu'il a écrit les admirables lettres qu'on trouve dans la Collection des lettres édifiantes, et qui même aujourd'hui sont encore lues avec tant de

plaisir. C'est sur ce bureau qu'il avait écrit les mémoires en latin dont il parle dans une de ses lettres, et qu'il avait adressés à un ministre protestant envoyé de Boston pour séduire son troupeau, sans avoir obtenu de lui aucune réponse. Je n'ai pas pu retrouver ces mémoires, quoique je les aie cherchés partout où j'apercevais la moindre probabilité de les rencontrer. J'espère les découvrir tôt ou tard; ils doivent être excellens, ayant été rédigés par un si habile homme. C'est enfin sur ce bureau qu'il écrivit ces lettres remarquables à divers ecclésiastiques de ses amis, soit à Montréal, soit à Québec, et en particulier au P. de la Chasse, qui consigna ensuite le récit de sa mort dans une lettre datée de Québec, le 29 octobre 1724.

« J'étais encore à considérer cette précieuse relique, lorsque l'arrivée de la diligence me força de descendre, afin de continuer mon voyage pour Portland; je partis à regret.

« Le 10 du mois d'août, je quittai Portsmouth et j'arrivai à Portland le soir du même jour. Je me rendis à l'église où je trouvai les deux Prêtres qui desservent cette mission, avec un autre venu de Salem, près de Boston, pour assister à la dédicace de l'église. Je fis cette cérémonie le lendemain dimanche, avec beaucoup de solennité, au milieu d'un grand concours de peuple. L'église avait été commencée quelques années auparavant, et avant même qu'elle fût entièrement achevée on y célébrait le service divin, n'ayant pas d'autre lieu convenable. C'est un bel édifice, solidement construit, et qui fait honneur au zèle du digne Pasteur chargé du soin de la Congrégation. Je donnai la Confirmation à douze personnes, et je passai la semaine à Portland pour régler les affaires de l'église. Je partis de cette ville le 19 août, et j'arrivai à Norridgewock le

soir du lendemain, après avoir fait un trajet de cent milles. J'y trouvai l'agent que j'avais chargé de diriger la construction du monument, et il me donna l'assurance que tout était prêt. Le jour suivant, accompagné du Prêtre que j'avais amené de Portland, et d'un grand nombre de protestans distingués, je me transportai sur l'emplacement de l'ancien village de Nanrantsowack, éloigné de six milles seulement. C'est là qu'avait habité le P. Rasles et qu'il était mort glorieusement, et c'est là que devait être érigé le monument en son honneur. Nous y arrivâmes à dix heures : le temps était très-beau ; en voyant ce lieu, où avait été autrefois un village chrétien d'Abnakis convertis, couvert maintenant d'une forêt de chênes, j'éprouvai une tristesse indéfinissable. Je parcourus çà et là pendant quatre heures l'agréable plaine, bordée d'un côté par un joli bois de bouleaux, et de l'autre par le Kennebec, sur les charmantes rives duquel l'ancien village, ombragé par de beaux et grands arbres, s'étendait dans toute sa longueur. Combien de fois le P. Rasles s'y était promené en récitant son bréviaire où le rosaire ! Sur les bords du fleuve, une source abondante fournissait aux habitans une eau limpide et très-fraîche : j'y descendis par le sentier qui y menait, et j'en bus copieusement ; mon exemple fut suivi par tous ceux qui m'avaient accompagné. Je n'avais jamais bu d'aussi bonne eau.

« Je me dirigeai ensuite vers l'extrémité inférieure de la plaine où j'avais appris que l'église était située et que le généreux Apôtre avait été enterré : un petit tas de pierres faisait encore reconnaître le lieu où il repose. Je les fis enlever pour jeter les fondemens du monument. Pendant que les ouvriers étaient occupés à cette opération, une foule nombreuse arrivait des fermes voisines ; il s'y trouva un homme dont le grand-père

avait été parmi les meurtriers du P. Raslès; soit air et ses manières indiquaient qu'il était d'un rang distingué. Soit que la tristesse qui était peinte sur toutes les figures lui fît impression, soit que ce fût le souvenir du massacre commis en ce lieu, et dont il avait entendu si souvent le récit de la bouche de son grand-père, il fondit en larmes aussitôt qu'il fut arrivé auprès de nous. Après quelques instans, il m'adressa ces paroles : « Je vois que vous avez entrepris une œuvre « vraiment pieuse; je dis pieuse, quoique je ne sois pas « de votre religion; si jamais il y eut un honnête « homme sur la terre, c'est celui dont les restes re« posent dans ce tombeau (il indiquait le tombeau du « P. Raslès). Je ne suis point étranger aux évènemens « de la déplorable journée où il perdit la vie : mon « grand-père faisait partie de cette malheureuse expé« dition, aussi cruelle qu'injuste; et le jour même de sa « mort, il pleurait encore la part qu'il y avait prise. « J'ai appris de lui une circonstance que je vais vous « raconter, et qui suffirait pour toucher le cœur le « moins sensible. Lorsque les Anglo-Américains avec « les sauvages, leurs alliés, eurent fait feu sur les « pauvres Indiens sans défense, et qu'ils les eurent « massacrés de tous côtés, le petit nombre d'Abnakis « qui avaient essayé de faire quelque résistance dans « les commencemens, ayant été tués ou dispersés, « une femme indienne se sauva en traversant la rivière « a gué et tenant un petit enfant entre ses bras; elle se « cacha ensuite dans une caverne au milieu de la « forêt. Le lendemain, comme les ennemis étaient re« partis après avoir brûlé l'église et le village, elle « revint, cherchant son mari parmi les morts. Elle l'y « trouva en effet, et l'ensevelit à la hâte dans le sable, « craignant toujours que l'ennemi ne reparût pour

« massacrer le reste de la nation. Elle s'en retournait « pour traverser la rivière, lorsqu'un cri sourd et « plaintif, sortant d'un buisson voisin, frappa ses « oreilles; c'étaient les gémissemens de mon grand-« père qui avait été grièvement blessé d'une balle par « un Abnakis. Elle examina le buisson et reconnut que « le gémissement avait été poussé par un des meur-« triers des siens, peut-être même de son propre mari. « Néanmoins, étouffant tout sentiment de vengeance, « et n'écoutant que la voie de la Religion, quoique son « ennemi fût complètement en son pouvoir, elle eut « pitié de lui; elle le prit, le transporta dans son « canot, repassa la rivière et le cacha dans la même « caverne où elle s'était cachée elle-même. Elle en agit « ainsi afin qu'il ne fût pas découvert par les autres « Indiens de la même tribu, qui n'auraient probable-« ment pas pu surmonter comme elle leur ressenti-« ment. Elle le soigna et le nourrit avec toute la solli-« citude d'une tendre mère, jusqu'à ce qu'il fût entiè-« rement rétabli et qu'il pût retourner chez lui. »

« En racontant ce trait admirable d'une des néophytes du P. Rasles, de cette femme chrétienne, vraiment héroïque, le pauvre homme pleurait amèrement. Il était souvent obligé d'interrompre sa narration pour donner un libre cours à ses soupirs et à ses larmes. Plusieurs des assistans étaient profondément émus, tellement qu'ils ne pouvaient s'empêcher de pleurer avec lui. J'avouerai que j'étais moi-même sensiblement affecté.

« En quoi consiste le Christianisme, ajoutait-il, si « ce n'est à imiter le bon Samaritain, à rendre le bien « pour le mal, à oublier les injures? Telle était la doc-« trine que le grand homme, dont les restes reposent « ici, prêchait et enseignait aux pauvres enfans de la

« forêt. Et cependant vous savez comment nos pères « l'en ont récompensé. » A ces mots, ses sanglots redoublèrent, il se tordait les mains de douleur, et bientôt il s'en alla.

« Nous examinâmes encore un peu ce lieu intéressant, où s'élevait autrefois une belle église que des lèvres sauvages faisaient retentir des louanges de Dieu ; nous parcourûmes les alentours, et nous retournâmes enfin au village de Norridgewock. Je fus agréablement surpris, en y entrant, d'y trouver le Missionnaire qui réside chez les Indiens Pénobscots, et qui venait d'arriver avec dix-huit ou vingt de ses néophytes. Je lui avais mandé d'en amener autant que son grand éloignement le lui permettrait, et je craignais que des difficultés insurmontables ne les eussent retenus. J'avais plusieurs motifs pour faire venir ces Indiens dans cette circonstance : ils étaient les descendans de ces mêmes Abnakis dont un grand nombre avaient été massacrés le 23 août 1724 ; c'était au P. Rasles qu'ils étaient redevables de leur conversion au Christianisme, il était juste qu'ils rendissent hommage par leur présence à la mémoire du saint Missionnaire, et qu'ils prissent part à la cérémonie qui devait avoir lieu en son honneur. Ensuite j'avais l'intention de célébrer, le jour de l'inauguration du monument, une Messe solennelle, sur le lieu même du massacre, pour le repos de l'ame des Indiens qui avaient été victimes, au nombre de 65 ou 70. Quant au P. Rasles, je ne puis qu'imiter M. de Bellemont, supérieur du séminaire de St-Sulpice à Montréal, qui, lorsqu'on lui demanda ses prières pour le généreux Martyr, lui appliqua ce texte de saint Augustin : *Injuriam facit Martyri qui orat pro eo.* « C'est faire une injure à un martyr que de prier pour lui. » Ces Indiens me furent très-utiles pour le chant de la

Messe de *Requiem*; étant tous catholiques, ils apprennent à chanter les prières de l'Eglise dès leur enfance.

« Le 22 août, de grand matin, j'engageai les Indiens Pénobscots de se rendre en diligence sur le lieu où devait être élevé le monument, leur disant que j'avais besoin d'eux et que je les suivrais bientôt. Je les rejoignis en effet un instant après, accompagné de leur Missionnaire et du Prêtre que j'avais amené de Portland. Lorsque je fus arrivé, je désignai l'endroit où je désirais qu'un autel fût dressé; je chargeai les Indiens d'en construire un avec les planches qu'ils pourraient trouver dans le voisinage, et de le mettre à couvert en formant par-dessus un berceau avec des branches de bouleau, arbre qui croît en abondance dans ces quartiers : je fis faire aussi une petite sacristie avec des matériaux de la même espèce. Les Indiens, accoutumés à ce genre de travail, eurent bientôt exécuté le tout suivant mes désirs. Ils élevèrent en douze heures un autel fort propre et ombragé par un berceau de feuillage assez étendu pour abriter un bon nombre d'assistans. L'opération fut d'autant plus facile, qu'il y avait tout auprès un joli bois de jeunes arbres.

« Comme la carte que je dessinai sur le lieu même a été copiée par les bonnes Ursulines de cette ville, et que j'en joindrai un exemplaire à ma lettre, j'ai cru ne devoir rien négliger pour vous donner une description soignée de l'emplacement de l'ancienne ville ou village de Nanrantsowack : en la comparant avec la carte, qui est très-exacte, vous pourrez vous former une idée juste de ce lieu célèbre.

« Le site de l'ancien village de Nanrantsowack est éloigné d'environ six milles du village actuel de Norridgewock sur le Kennebec. Il se trouve un peu au-dessus et presque vis-à-vis l'embouchure de la rivière

Sandy dans le Kennebec. C'est une belle plaine environnée de collines élevées; elle s'étend l'espace d'un bon quart de mille sur le bord oriental de la rivière qui la borne de ce côté. Les cabanes des Indiens étaient placées sur deux lignes parallèles, dans la direction du nord au sud. Il y avait sur le bord de la rivière une route commune, et entre les deux rangs de cabanes une rue de deux cents pieds de largeur. L'église était située à l'extrémité méridionale, et avait sa principale entrée sur un des côtés de la place qui allait de là jusqu'à la rivière. L'autel était à l'orient. Tout l'espace entre l'église et la rivière était vide. La maison du P. Rasles se trouvait près de la sacristie à l'est : c'est là que cet excellent homme demeurait environné de ses néophytes Abnakis; il les avait tous convertis lui-même à la Foi, pendant les 35 ans qu'il avait passés au milieu de cette nation.

« Le lot de terre que j'avais acheté pour l'érection du monument, renferme tout l'espace occupé primitivement par l'église, la sacristie et la maison du P. Rasles; il a une acre d'étendue, et de plus un passage d'une largeur suffisante, qui conduit à la grande route du Maine. La position est très-belle; on y jouit d'une vue délicieuse sur la rivière et sur la contrée environnante. Je réglai tout pour le jour suivant, et je retournai à Norridgewock dans l'après-midi.

« Le 23 août dès le matin, la journée s'annonçait devoir être belle. J'étais à neuf heures sur le lieu de la cérémonie avec mon clergé. Une multitude immense s'y était déjà rendue des pays voisins; j'estime qu'une heure après les assistans étaient au nombre de cinq mille environ. Les chemins étaient remplis d'hommes, de femmes et d'enfans qui accouraient de tous les côtés. A dix heures et demie passées, le service commença.

J'avais chargé le révérend Pasteur de Portland de célébrer le saint Sacrifice; les Indiens remplirent les fonctions de chantres, et je prononçai le discours. Lorsque la Messe commença, la curiosité devint extrême; les uns montaient sur les arbres qui environnaient l'autel, les autres s'efforçaient de pénétrer plus avant, sans faire attention aux obstacles qu'ils rencontraient. D'autres, montés sur des chars et des chariots de toute espèce, poussaient leurs chevaux au milieu de la foule; mais ils voyaient aussitôt leurs voitures envahies, malgré leurs remontrances, par ceux qu'ils avaient déplacés; d'autres enfin, ne pouvant rien voir à cause de la foule qui les précédait et qui formait une masse compacte, essayaient de grimper sur les épaules de ceux qui étaient devant eux, afin de voir au moins ce qui se passait à l'autel. Tous ces embarras, occasionés par l'excessive curiosité des spectateurs, n'empêchèrent pas la célébration du saint Sacrifice. J'attendais dans la sacristie construite dès la veille, en osier, et près de l'autel, que l'évangile fût achevé pour prononcer mon discours. Tout-à-coup un des arbres, sur lesquels un trop grand nombre de personnes étaient montées, se rompit; six individus qui s'étaient hissés trop haut furent jetés au milieu du plus épais de la foule. Heureusement il n'y eut ni tué ni blessé. Cet accident néanmoins produisit naturellement quelque confusion et beaucoup d'inquiétude, au sujet de ceux qui étaient pareillement placés sur d'autres arbres. C'est autour de l'autel que l'embarras était le plus grand; le Prêtre officiant avait beaucoup à faire pour empêcher la foule de le serrer de trop près, à droite et à gauche: on l'entendait continuellement adresser des remontrances, mais c'était en vain. La foule devenait à chaque instant plus nombreuse par l'adjonction des arrivans,

qui tachaient aussi de pénétrer à travers les rangs pour satisfaire leur désir de tout voir.

« Quelques-uns des principaux habitans de la ville, jugeant qu'il serait impossible de maintenir l'ordre si la célébration de la Messe était continuée, à cause de la curiosité qu'excitaient les cérémonies et le chant des Indiens, vinrent à moi pour m'engager à prononcer le discours, en me plaçant, pour mieux être entendu de tous, au centre même de l'assistance. J'acquiesçai à cette demande. Dès que je parus aux yeux du public, chacun comprenant que le moment du sermon était venu, se rangeait autant que possible, afin de me laisser un passage jusqu'au lieu désigné. On y avait mis quatre chaises qui supportaient des planches et formaient une espèce de chaire, pour que je pusse de là me faire entendre de la multitude. Lorsque j'y fus monté, j'engageai ceux qui étaient le plus près de moi à s'asseoir, afin que ceux qui étaient derrière eussent la facilité de mieux voir et de mieux entendre. Je priai aussi de me faire passer un bâton que j'apercevais à quelque distance, et qui me servit à m'appuyer. Je commençai alors mon discours d'une voix distincte et d'un ton grave; j'avais choisi pour texte ces paroles de l'Ecclésiastique : « *Sa mémoire ne périra point; son nom sera* « *invoqué de génération en génération. Les nations* « *proclameront sa sagesse, et l'Eglise célébrera ses* « *louanges.* » Mon discours dura une heure environ, et fut écouté avec beaucoup d'attention par ceux qui se trouvaient dans l'étendue du rayon que ma voix, naturellement claire et forte, pouvait parcourir. Quelques-uns de ceux qui étaient dans les derniers rangs manifestaient leur mécontentement de ne pouvoir pas m'entendre; mais le silence des autres et l'espérance que la voix de l'orateur parviendrait enfin

jusqu'à eux, les maintint toujours dans une sorte de tranquillité.

« Aussitôt que j'eus achevé mon discours, j'ordonnai aux ouvriers de procéder à l'érection du monument : la base avait été construite d'avance, en granit taillé; il ne restait plus qu'à y placer la colonne, qui consistait aussi en un énorme bloc de granit. Cette opération fut effectuée en une couple d'heures avec l'appareil convenable, sans beaucoup de peine, et ce qui est plus remarquable, sans aucun accident, malgré la foule empressée qui se mêlait aux travailleurs pour mieux voir.

« Ce beau monument a été élevé précisément sur le tombeau du P. Rasles, au lieu même qu'occupait autrefois l'autel où il avait si souvent célébré le saint sacrifice de la Messe. Il est en forme d'obélisque et a vingt pieds de haut, y compris la base; il est surmonté d'une croix en fer bien travaillé, haute de trois pieds, et qui peut être vue d'une distance considérable. Le dessin que je vous en envoie est parfaitement ressemblant, il est sur une échelle de quatre pieds un pouce.

« Je dois beaucoup de reconnaissance aux honorables habitans de Notridgewock pour le soin qu'ils ont eu de maintenir l'ordre parmi la foule accourue en ce jour, et qui, étant entièrement composée de protestans, manifestait une excessive curiosité pour voir les majestueuses cérémonies usitées en pareille circonstance; par son empressement elle troublait en quelque manière le service divin. Jamais il n'y avait eu dans cet endroit une assemblée aussi nombreuse; on y a reconnu des habitans de toutes les parties de l'état du Maine; ils avaient été attirés uniquement par la nouveauté de la cérémonie : le souvenir de cette journée se perpétuera jusqu'à la postérité la plus reculée.

Je ne doute pas que des milliers de personnes n'aient déjà déposé leurs préjugés hostiles au catholicisme. Le peuple, dans ces quartiers, n'ayant jamais vu de Prêtres, et ayant été nourri dans les préjugés que lui inspirent ses ministres, se faisait de nous une idée horrible, qui, j'ai tout lieu de le croire, n'existe plus dans son esprit. En effet, après la cérémonie, des députations de deux villes voisines m'attendaient pour me demander et même me supplier, au nom des habitans de ces deux villes, de leur faire une visite et de leur donner un sermon, m'assurant de leur empressement unanime à entendre l'explication de la doctrine catholique, et de leur respect pour moi. J'éprouvai un vif chagrin de ne pouvoir accéder à leurs désirs. Ce jour-là était un vendredi, et je devais être le dimanche suivant à Bangor, à soixante milles de là. Je leur promis néanmoins de profiter quelque jour de leur offre bienveillante, et je les visiterai certainement pour leur fournir l'occasion de juger combien les dogmes catholiques ont été horriblement défigurés, dans les notions qu'on leur en a données. Ils parurent satisfaits et se retirèrent.

« Il était près de cinq heures du soir, et quelques-uns d'entre nous n'avaient ni bu ni mangé depuis la veille. La source dont j'ai parlé était tout auprès; mais elle était occupée par un millier de personnes au moins qui ne cessaient d'y puiser, et nous ne voulions pas les gêner pour satisfaire notre propre soif. Nous prîmes donc le parti de retourner au village sans plus de délai, après avoir tout réglé pour le retour des Indiens chez eux sur la rivière Pénobscot.

« Le 24 août, je partis de Norridgewock pour Bangor avec les deux Prêtres qui avaient assisté à la cérémonie; nous n'y arrivâmes que le lendemain dimanche

à neuf heures, à cause du mauvais état des routes. Il n'y a pas d'église catholique dans cette ville; mais un bel emplacement a été acheté, et, Dieu aidant, nous en construirons une l'été prochain. Quant à présent, les catholiques se réunissent dans une espèce de grenier, où ils assistent à la célébration des saints Mystères et à la prédication de la parole de Dieu. Lorsque nous arrivâmes ils étaient déjà rassemblés: pendant la Messe je leur fis un sermon sur l'Evangile du jour; le soir à Vêpres je prêchai de nouveau; chaque fois un certain nombre de protestans assistaient à mes instructions. C'est une chose digne de remarque, que leur empressement, dans toutes les parties de cette contrée, à entendre l'explication de nos doctrines et à assister à nos cérémonies. Ils entrent d'abord dans nos églises uniquement par curiosité; peu à peu ils y viennent par affection, et souvent ils finissent par se convertir.

« Le 25 août, je partis de Bangor pour me rendre à la *Ville-Vieille des Indiens*, qui n'en est qu'à douze milles. C'est là que réside l'autre tribu Abnakise, dont quelques membres avaient été avec nous à Norridgewock. Ils nous reçurent, suivant leur coutume, au son de la mousqueterie; en arrivant je leur donnai ma bénédiction, et je me rendis à l'église pour offrir à Dieu des actions de grâces. Je séjournai au milieu d'eux jusqu'au mercredi suivant.

« Avant de continuer le récit de mon voyage, je dois vous communiquer un projet que j'ai formé après de mûres réflexions, et dont l'exécution procurera, je n'en doute pas, un immense avantage à la Religion. Plus de la moitié de l'état est encore déserte, et n'est couverte que de forêts. Ces terres en friche appartiennent à l'état; elles sont divisées en territoires de six milles carrés ou environ, qui contiennent généra-

lement de vingt à vingt-quatre mille acres. Le prix demandé par l'état, si on prend le territoire entier, est d'un dollar (cinq francs et vingt-cinq centimes) par acre. Je désire depuis long-temps acheter un de ces territoires, afin d'y établir un certain nombre de familles catholiques accoutumées aux travaux de l'agriculture, et qui auraient déjà amassé, au moyen de ces travaux ou de leur industrie, dans les ports de mer adjacens, quelque petite somme d'argent suffisante pour payer le prix de cent ou deux cents acres, mais pas assez pour les faire vivre eux et leur famille, à Boston et dans les villes voisines où tout est fort cher, à moins qu'ils n'eussent la certitude d'avoir toujours de l'emploi. Il arrive tous les jours des émigrans d'Irlande dans un de nos ports ou dans l'autre. Cette affluence continuelle d'ouvriers fait que l'ouvrage est très-incertain; tellement que ceux qui ont acquis quelques ressources veulent toujours pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays, s'ils espèrent trouver une église et pouvoir utiliser les capitaux qu'ils ont gagnés. J'ai donc pensé, après avoir pesé ces considérations, qu'il serait utile de leur procurer la facilité d'établir de bonnes fermes, et j'ai résolu d'acheter un territoire entier, de le diviser en lots de cent acres chacun pour les revendre au prix coûtant, c'est-à-dire à un dollar l'acre, afin que chaque famille puisse en acheter un. De cette manière, je formerai sans risques et sans embarras une colonie catholique dans l'intérieur de l'état où le terrain est très-fertile. Je me hâterai d'y construire une église et d'y établir une école catholique: ainsi les habitans jouiront des avantages que procure la Religion, et leurs enfans auront celui d'être élevés par des maîtres chrétiens. Le district où je veux placer ma colonie est situé à 80 milles au nord de Bangor:

j'ai beaucoup entendu vanter sa fertilité ; il est arrosé par des rivières qui le mettent en communication avec la côte. J'avais résolu de le visiter cet été, et de voir s'il était propre au but que je me proposais ; c'était même la principale affaire que j'avais à cœur pour le moment. Je fis donc mes dispositions pour un voyage de huit jours avec mes deux Prêtres, et nous choisîmes trois Indiens dignes de confiance pour nous conduire dans leurs canots sur la rivière Pénobscot. On ne peut naviguer sur cette rivière, au-dessus de Bangor, qu'en canot ou dans d'autres embarcations aussi légères, à cause de ses nombreux *rapides* et de ses fréquentes chutes d'eau.

« Le 28 août, après nous être munis de provisions en petite quantité, nous nous embarquâmes pour remonter la rivière. Elle est remarquable par ses îles nombreuses, qui appartiennent aux Indiens d'après les traités : quelques-unes d'entre elles ont jusqu'à cinq cents acres d'étendue. Les Indiens y ont d'excellentes fermes. Les bords du Pénobscot, jusqu'à son confluent avec le Matawomp-Kéog, sont habités par des protestans ou plutôt par des descendans de protestans qui sont devenus indifférens à toute religion. Au-delà le pays est inhabité.

« Le 30, j'étais à l'embouchure du Matawomp-Kéog ; là, je fus obligé de débarquer un de mes Prêtres qui, étant indisposé, ne voulut pas aller plus loin ; je jugeai prudent d'agir ainsi, car nous ne devions plus rencontrer d'habitations. Nous quittâmes le Pénobscot pour entrer dans le Matawomp-Kéog, que nous remontâmes jusqu'à la rivière Moluncas. En avançant sur le Moluncas, nous n'aperçûmes des deux côtés de cette rivière qu'une épaisse forêt où beaucoup d'arbres avaient jusqu'à quatre pieds de diamètre ; je ne connais pas de

contrée plus belle et plus fertile. Cette vue avait pour moi tant de charmes que j'entonnai le *Te Deum*, et nos Indiens le chantèrent d'un ton joyeux. A la nuit nous descendîmes à terre, et nous fîmes du feu. Nous étions à douze milles de l'habitation la plus proche au milieu des bois. Nous n'avions d'autre abri que notre barque de bouleau, et d'autre lit que la terre et quelques feuilles : je n'avais jamais passé une nuit aussi agréable. Les trois Indiens se couchèrent à mes pieds, ayant leurs fusils à leurs côtés, et prêts à faire feu sur les ours ou autres bêtes sauvages, s'il s'en était présenté. Les orignaux (rennes) abondent dans ce quartier ; nous découvrîmes leurs traces dans toutes les directions.

« Le 31 août, nous passâmes toute la journée à reconnaître le pays. C'était un jeudi, et nous n'avions pour subsister les deux jours suivans que deux harengs et cinq biscuits. Il nous restait encore de la viande, et le lendemain je donnai aux Indiens la permission d'en manger; mais ils ne voulurent pas en profiter. « Père, me » dirent-ils, nous voyons que vous n'en voulez pas man- « ger, et nous non plus. » Les braves gens ! quel exemple pour tant de chrétiens. L'examen que nous fîmes du pays eut le résultat le plus satisfaisant : nous vîmes avec plaisir que le bruit public n'avait point exagéré ses avantages. Nous résolûmes d'y placer la colonie.

« Le dimanche 1.er septembre, nous nous mîmes en route pour nous en retourner. A dix heures, nous étions déjà à l'endroit où nous avions laissé notre compagnon. Nous disposâmes un autel dans la maison où il était, et dîmes la Messe. Je prêchai à dix ou douze protestans qui étaient présens, et nous continuâmes à descendre la rivière. Nous chantâmes Vêpres dans nos canots. Il plut souvent dans la journée, et nos habits furent plus d'une fois entièrement mouillés. A cinq heures,

un nuage épais nous couvrit et nous annonça un violent orage. Nous avions grande envie de passer avant la nuit les chutes de Piscataquis, lesquelles sont regardées comme dangereuses. La tempête devenait de plus en plus menaçante; enfin elle éclata, nous fûmes inondés de pluie; comme le ciel était couvert, la nuit vint plus tôt que de coutume. Déjà nous entendions le mugissement de la cataracte; bientôt après son approche se fit sentir sur les canots par la rapidité du courant. Les Indiens manifestèrent quelque inquiétude fondée sur l'obscurité : ils craignaient de ne pouvoir distinguer les rochers qui abondent dans la rivière, ni par conséquent les éviter en descendant les chutes. Cependant il n'y avait plus de remède; malgré la nuit tombante et l'obscurité, il restait encore assez de clarté pour distinguer les objets. Les trois canots s'arrêtèrent pour qu'on pût tenir conseil. Nous étions sur le bord de la cataracte; nous résolûmes de tenter l'aventure. Comme mon canot était le plus solide, il fut décidé qu'il passerait le premier, conduit par mon brave *Sapiel;* c'est le nom de mon Indien : les autres formèrent l'arrière-garde. D'abord en avançant nous n'apercevions rien, si ce n'est la rapidité avec laquelle le courant emportait le canot, et qui croissait toujours à mesure que nous approchions des rapides. Tout-à-coup j'entendis mon Indien s'écrier : « Père, nous y voilà, ne craignez « rien, je ferai de mon mieux. » En disant ces mots, il dirige la frêle nacelle dans une profonde ouverture, produite sur les eaux par les vents et les vagues luttant ensemble. Après être sorti de ce défilé, il s'engage dans un autre, puis dans un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que nous fussions hors de toutes les chutes. En même temps qu'il tenait d'une main ferme l'aviron qui lui servait de gouvernail, il avait l'œil fixé sur les

pointes de rochers qui se présentaient à droite et à gauche à mesure que nous avançions, et dont plusieurs étaient à peine visibles, à cause de l'obscurité et de la crue des eaux qui les couvraient. Les autres canots nous suivaient, et nous nous échappâmes sans le moindre accident. Bientôt nous retrouvâmes le courant modéré et l'eau paisible, n'offrant plus de danger d'aucune espèce. Un mille plus loin nous descendîmes à terre près d'une hôtellerie; nous demandâmes à y passer la nuit: un grand feu fut allumé dans la salle, et nous pûmes faire sécher nos habits.

« Le 2 septembre, j'arrivai à Vieille-Ville des Indiens; j'y trouvai un paquet de lettres qui m'étaient envoyées de Boston. L'une d'elles m'annonçait l'arrivée de deux excellens Prêtres français que j'attendais, MM. Desmilliers et Petithomme, de la Société de Picpus. Ils étaient venus sur le même vaisseau que le consul de Russie, M. Kielchen, bon catholique et d'une conduite vraiment exemplaire. Cette nouvelle me combla de joie: quelle consolation pour moi de voir mon diocèse enrichi de deux zélés Missionnaires! Je résolus de hâter mon retour, afin de faire les dispositions nécessaires pour qu'ils pussent s'établir chez les Passammaquoddis avant l'hiver. J'arrivai à Boston le 16 septembre, après une absence de cinq semaines, et je trouvai les deux Prêtres français en bonne santé.

« Tel est, Monsieur, le récit abrégé de mes excursions pendant cet été. Je prends la liberté de vous le communiquer, parce que je pense qu'il vous sera agréable, ainsi qu'à vos amis, d'apprendre de quelle manière nous procédons ici. J'ai en outre la satisfaction de vous annoncer que le royaume de Jésus-Christ s'étend avec rapidité dans toutes les parties de ce diocèse. Que le saint nom de Dieu en soit à jamais béni! Une nouvelle église

s'élève en ce moment à New-Haven dans le Connecticut, et une autre à New-Port dans le Rhode-Island. Jusqu'à présent nous n'avions à New-Port qu'un chétif édifice pour église. Celle que nous construisons maintenant est digne d'une ville aussi importante. Les catholiques y sont au nombre de mille environ. Grâces aux largesses de la Propagation de la Foi, qui daigne se souvenir de moi et de mon pauvre diocèse, les dettes que j'avais contractées pour l'achat de la maison voisine de la mienne, et de l'emplacement destiné à recevoir mon futur séminaire, diminuent graduellement. Je ne sais comment témoigner ma reconnaissance à nos bienfaiteurs. Dieu, je n'en doute pas, les bénira et les récompensera. Avec l'aide de sa grâce et la continuation de leurs secours, j'espère jeter l'année prochaine les fondemens d'un collége régulier. Depuis le commencement de cette année, j'ai ordonné quatre nouveaux Prêtres, et conféré les ordres mineurs à quatre jeunes gens de mon séminaire. J'ai de plus reçu quatre Prêtres venant de pays étrangers, et un d'un diocèse voisin. J'ai enfin dix jeunes gens qui étudient pour l'état ecclésiastique, tant à Montréal qu'à Chambly et Baltimore. Le nombre total des Prêtres employés dans mon diocèse est de vingt-six, et celui des églises de vingt.

« Ce qui est consolant par-dessus tout, c'est la perspective qui nous est offerte de progrès bien plus grands pour un avenir très-rapproché. Je n'ai pas plus tôt construit une église et établi un Prêtre quelque part, qu'un nouveau champ s'ouvre à nous dans un autre quartier. L'esprit des protestans subit partout des changemens favorables : leurs préjugés disparaissent peu à peu ; un grand nombre d'entre eux affluent dans nos églises, et ne tardent pas à embrasser la foi de leurs pères. Ajoutez à cela que la plus grande paix, la plus grande harmonie

règnent parmi les Prêtres ; partout on remarque l'accord parfait qui unit leurs efforts : chacun s'occupe de faire le plus de bien possible.

« MM. Desmilliers et Petithomme se sont déjà rendus dans leur mission. Je leur ai donné comme introducteur un Prêtre qui connaît bien les Passammaquoddis, ayant eu souvent occasion de les visiter : il est chargé de les leur présenter et de veiller à ce que rien ne leur manque. Après les avoir installés, il doit revenir. Ils demeureront ensemble cet hiver ; mais le printemps prochain, je désire envoyer l'un d'eux à la mission des Canadiens émigrés près de Burlington. Toutefois ils ne seront pas trop long-temps séparés l'un de l'autre, ainsi que leur sainte règle le prescrit. Je suis réellement charmé de la piété de ces bons Missionnaires.

« Veuillez exprimer aux membres de la Propagation de la Foi mes remerçîmens, de ce qu'ils ont daigné se souvenir de moi et des miens. Toutes les sommes qu'ils m'ont allouées me sont exactement parvenues par l'intermédiaire de M. Carrière de St-Sulpice, dont je n'oublierai jamais la complaisance. Quant à vous, Monsieur, je vous dois beaucoup pour l'intérêt que vous prenez à tout ce qui concerne la gloire de Dieu et l'avantage de la Religion dans nos contrées. Que le Tout-Puissant répande ses plus précieuses bénédictions sur les nombreux fidèles de France qui ont tant fait pour faciliter l'œuvre de Dieu parmi nous, et dont le zèle ne s'est point ralenti au milieu des embarras et des agitations qui troublent ce monde. Que le ciel soit leur récompense !

« Veuillez agréer l'assurance de mon respect et de mon estime.

« Benoit, *évêque de Boston*. »

MISSION DU LIBAN.

Cette mission a bien perdu de son ancienne splendeur : la Compagnie de Jésus y envoyait autrefois des Missionnaires qui avaient puissamment travaillé à ranimer l'étincelle de la Foi, et à faire rentrer les schismatiques dans le sein de l'Eglise ; mais la destruction de la Société avait d'abord porté un coup terrible à la prospérité de cette mission comme à celle de tant d'autres ; puis la révolution française avait achevé de la ruiner, en ne laissant aux Missionnaires de divers ordres qui avaient remplacé les Jésuites aucun moyen de se procurer des successeurs. Nous avons l'espérance que cette situation déplorable cessera bientôt : les Jésuites ainsi que les Lazaristes ont envoyé des Missionnaires au Mont-Liban, et le St-Siége y a nommé l'année dernière un nouveau Délégat apostolique, Mgr. Jean-Baptiste Auvergne. Ce Prélat a été sacré Archevêque d'Icone, le 1.er mai 1833, dans l'église des saints Apôtres à Rome, par Son Eminence le cardinal Zurla, vicaire de Sa Sainteté ; il a en outre le titre de Vicaire apostolique d'Hiérapolis. La mission qui lui est confiée renferme dans son étendue l'île de Chypre, l'Egypte, la Syrie et l'Arabie, jusqu'aux bords de l'Euphrate et aux confins de l'Anatolie. Comme vicaire apostolique, l'Archevêque d'Icone exerce une juridiction ordinaire sur tous les Latins qui se trouvent dans sa mission, excepté les Pères de la Terre-

Sainte qui ne relèvent que du Pape ; comme délégat du St-Siége, il remplit une mission particulière vis-à-vis des différentes communions catholiques, tels que les Cophtes, les Melchites, les Maronites et les Arméniens, qui se trouvent dans les divers lieux dont il est parlé ci-dessus. Chacune de ces églises ou de ces communions a un Patriarche qui a sous sa juridiction plusieurs Evêques. Le Délégat est au milieu d'eux comme le représentant du St-Siége. Les Melchites, les Maronites et les Arméniens se trouvent plus particulièrement répandus dans la Syrie et dans Chypre ; les Cophtes en Egypte. Il y a encore dans ces mêmes provinces un grand nombre de schismatiques et d'infidèles. Dans l'Arabie, il n'existe plus de traces des anciennes missions. C'est dans ces infortunés pays qu'il s'agit de faire revivre et de propager les lumières de la Foi. Antoura est le lieu de la résidence ordinaire du Délégat ; il se rend, de là, dans les différentes provinces qu'il doit successivement visiter et parcourir.

Pour l'intelligence des relations que nous publierons, soit dans ce Numéro, soit dans les suivans, nous croyons devoir donner quelques détails de statistique sur la Syrie, où les montagnes du Liban sont situées ; nous les emprunterons, en les abrégeant beaucoup, au Voyage de Volney, dont on estime à cet égard les connaissances et l'exactitude.

La Syrie, que les Arabes appellent *Bar-el-Châm*, est enfermée comme entre deux lignes, dont l'une lui donne pour bornes, à l'est, le désert d'Arabie, et l'autre, à l'ouest, la Méditerranée ; ce n'est en quelque sorte qu'une chaîne de montagnes qui, d'un rameau principal, se distribuent à droite et à gauche en divers sens. Les sommets de ces montagnes, tantôt isolés, tantôt réunis en chaînes, vont aboutir à une ligne qui domine

sur tout le reste. Il s'en détache, comme d'un tronc principal, une infinité de rameaux qui vont se perdre, les uns dans le désert, où ils forment divers bassins, tels que celui de Damas, de Hauran, de Balbek, etc.; les autres vers la mer, où ils se terminent quelquefois par des chutes rapides, comme il arrive au Carmel, à la Nakouze, au Cap Blanc, et à presque tout le terrain entre Bairout et Tripoli. Plus communément ils conservent des pentes douces qui se terminent en plaines, comme celles d'Antioche, de Tripoli, de Tyr, d'Acre, etc.

Ces montagnes, en changeant de niveaux et de lieux, changent aussi beaucoup de formes et d'aspects. Vers le Liban elles s'élèvent, et cependant se couvrent en beaucoup d'endroits d'autant de terre qu'il en faut pour devenir cultivables à force d'industrie et de travail. En quittant le pays des Druses, elles perdent de leur hauteur, de leur aspérité, et deviennent plus propres au labourage : elles se relèvent dans le sud-est du Carmel, et se revêtent de futaies qui forment d'assez beaux paysages; mais en s'avançant vers la Judée, elles se dépouillent, resserrent leurs vallées, deviennent sèches, raboteuses, et finissent par n'être plus sur la mer Morte qu'un entassement de roches sauvages, pleines de précipices et de cavernes.

On est généralement dans l'opinion que la Syrie est un pays très-chaud : mais la division naturelle du terrain en pays bas et plat, et en pays haut et de montagnes, cause des différences bien sensibles : car, tandis que le thermomètre de Réaumur atteint sur les bords de la mer 25 et 29 degrés, à peine dans les montagnes s'élève-t-il à 20 et 21. On devrait donc établir deux climats généraux : l'un très-chaud, qui est celui de la côte et des plaines intérieures, telles que celles de Damas, de Balbek, Antioche, Tripoli, Gaza, Hauran, etc.; l'autre

tempéré et presque semblable au nôtre, lequel règne dans les montagnes, surtout lorsqu'elles ont une certaine élévation. Par cette disposition, la Syrie réunit sous un même ciel des climats différens, et rassemble des jouissances que la nature a dispersées ailleurs à de grandes distances de temps et de lieux.

A ce premier avantage qui perpétue les productions du sol, par leur succession continuelle, la Syrie en joint un second, celui de les multiplier par leur variété. Si l'art venait au secours de la nature, on pourrait y rapprocher, dans un espace de vingt lieues, celles des contrées les plus distantes. Outre le froment, le seigle, l'orge, les fèves et le coton, plante qu'on y cultive partout, on y trouve encore une foule d'objets utiles ou agréables appropriés à divers lieux. Le maïs prospère dans le sol léger de Balbek, et le riz même est cultivé avec succès sur les bords du marécage de Haoulé : on a planté la canne à sucre dans les jardins de Séide et de Bairout ; l'indigo croît sans art sur les bords des jardins ; la culture du tabac est répandue dans toutes les montagnes ; l'olivier de Provence croît à Antioche et à Ramblé, à la hauteur des hêtres ; le mûrier blanc fait la richesse de tout le pays des Druses, et la vigne élevée en échalas, ou grimpant sur les chênes, y donne des vins rouges et blancs qui pourraient égaler ceux de Bordeaux. Quelques villes ont les limons, les poncires et les pastèques de l'Egypte ; d'autres les dattes de la Mekke et les grenades d'Alger ; ailleurs vous trouvez l'orange de Malte, les figues de Marseille, les bananes de St-Domingue ; la plante à cochenille vient sur toute la côte ; et Damas se vante avec justice de réunir tous les fruits de nos provinces.

« Les qualités de l'air et des eaux offrent en Syrie quelques phénomènes remarquables. Sur les montagnes et

dans toute la plaine élevée qui règne à l'orient, l'air est pur et sec : sur la côte, au contraire, depuis Alexandrette jusqu'à Jaffa, il est humide et pesant; il fomente les fluxions des yeux, les fièvres intermittentes et putrides.

Quant aux eaux, celles des montagnes sont légères et de bonne qualité. Mais dans la plaine, si l'on n'a pas une communication naturelle ou factice avec les sources, on n'a que de l'eau saumâtre : elle le devient d'autant plus qu'on s'avance davantage dans le désert, où il n'y en a pas d'autre. Aussi les habitans s'appliquent-ils à recueillir les eaux des pluies dans des citernes. Mais les pluies sont rares sous un ciel en général plus constant et plus régulier que dans nos climats. Elles ne commencent à paraître que vers la fin d'octobre, et alors elles ne sont ni longues ni abondantes. Les vents d'ouest et du sud-ouest qui règnent de novembre en février, et que les Arabes appellent *les pères des pluies*, sont remplacés en mars par les pernicieux vents des parties du sud, bien plus supportables dans les montagnes que dans le pays plat. La Syrie n'a guère que des ruisseaux; à peine le Jourdain, l'Oronte, l'Adonis méritent-ils le nom de fleuves, après la fonte des neiges et les pluies de l'hiver.

Ce pays abonde en mines de fer; il y en a de cuivre et de plomb : on croit aussi qu'il en existe d'argent; mais la crainte des Turcs a fait qu'on s'est hâté d'en détruire tous les indices. Le Midi, c'est-à-dire le bassin du Jourdain, est un pays de volcans, dont les irruptions ont cessé depuis long-temps. Mais les tremblemens de terre se montrent encore; en général la côte y est sujette. On observe qu'ils n'y arrivent presque jamais que dans l'hiver; plus d'une fois ils ont causé les plus grands ravages.

Après avoir parlé de la nature du sol et du climat, il nous reste à faire connaître les habitans de la Syrie.

Il ne faut pas regarder les Syriens comme une même nation, mais comme un mélange de nations diverses, dont les trois principales classes sont la postérité des Grecs du Bas-Empire, celle des Arabes conquérans, et le peuple dominant aujourd'hui, les Turcs ottomans.

Les Grecs se divisent en Grecs schismatiques, en Grecs catholiques et en Maronites. Les Arabes se composent : 1.° des descendans des Arabes qui vinrent, sous l'étendard de Mahomet, s'en emparer en 622; 2.° des Métaulis, distincts de ceux-ci par les opinions religieuses; 3.° des Druses, également distincts des Métaulis par une raison semblable; 4.° des Ansariés, dérivés des Arabes.

L'idiome général est l'arabe, dont les dialectes varient de peuple à peuple, et souvent d'un village à l'autre. La langue turque n'est usitée que parmi les gens de guerre et du gouvernement. Les Turcs ne se trouvent que dans les villes où ils exercent les emplois civils et militaires et les arts. Les Arabes et les Grecs peuplent les villages et forment la classe des laboureurs à la campagne, et le bas peuple est dans les villes. Les Grecs catholiques sont tous retirés dans les villes, et s'occupent des arts et du négoce. Les Maronites composent un corps de nation dans les montagnes du Liban, depuis le sommet à l'orient jusqu'à la Méditerranée à l'occident. Les Druses leur sont limitrophes, et s'étendent depuis Bahr-el-Kelb jusques près de Sour (Tyr.). Les Métaulis s'étendent depuis cette dernière ville dans la vallée de Békhâ. Les Ansariés, composés de plusieurs peuplades qui prennent différens noms, sont répandus sur des montagnes depuis Nahr-Aggar jusqu'à Antâkié. Ce sont là les habitans sédentaires et

agricoles de la Syrie. Restent trois autres peuples qui n'ont pas de demeures fixes, mais qui errent sans cesse avec leurs tentes et leurs troupeaux dans des districts limités dont ils se regardent comme les propriétaires. Ce sont les Turcomans, les Kourdes et les Bédouins.

Les Turcomans, venus originairement de la Tartarie, campent de préférence dans la plaine d'Antioche. On évalue leur nombre à trente mille hommes. Leur religion est celle des Turcs, aussi bien que leur langue; ils passent pour être généreux, guerriers, hospitaliers, et ne sont point voleurs comme les Arabes.

Les Kourdes, venus du Kourdestan en Perse, sont divisés par peuplades, dans les montagnes entre Alexandrette et l'Euphrate. Réunis, ils forment cent quarante mille tentes ou hommes de guerre. Ce sont des brigands redoutés : ils parlent une langue mêlée d'arabe et de persan, et leur religion est aussi un mélange de mahométisme et de superstitions païennes.

Les Arabes bédouins, c'est-à-dire habitans des déserts, sont la race la plus pure des Arabes. Divisés par tribus indépendantes, ils occupent les vastes solitudes qui s'étendent depuis les confins de la Perse jusqu'aux rivages de Maroc. Leur langue, leurs mœurs antiques et patriarcales, leur stature médiocre et svelte, leur vie pauvre et simple au milieu de leurs troupeaux qui font leur seule richesse avec une lance et un cheval; tout annonce qu'ils ont une origine commune et qui remonte aux siècles les plus reculés. Mais il ne s'agit ici que de ceux qui vivent dans le voisinage des Turcs en Syrie. Ils en sont les ennemis irréconciliables, et ne leur pardonnent point de les avoir dépouillés de leur ancienne conquête. Leurs tribus sont chacune des Scheiks ou Seigneurs, dont le chef prend le titre d'Emir,

qui signifie commandant ou prince. Ces peuples suivent à leur manière la religion de Mahomet.

Les Missionnaires jésuites qui ont été envoyés au Mont-Liban en 1831, sont les PP. Riccadonna et Planchet, et le F. Henze; ils seront bientôt suivis de plusieurs autres. Ils ont déjà commencé deux établissemens, l'un au centre même du Mont-Liban, l'autre dans la plaine de Balbek. Ils ont trouvé le pays rempli du souvenir des anciens Jésuites que des vieillards se rappelaient encore avoir vus, et ils ont été reçus partout avec plaisir. Le pays est divisé entre plusieurs religions et plusieurs sectes: il y a, comme nous l'avons dit plus haut, des Grecs catholiques, il y en a de schismatiques, il y a des Arméniens, etc.; il y a des Mahométans sectateurs, les uns d'Omar, les autres d'Ali, les autres d'Abou-Bèker; enfin il y a des idolâtres, tels que les Druses. Ces derniers montrent des dispositions favorables, et se convertissent assez facilement: il n'est même pas impossible de faire reconnaître la vérité aux Mahométans; car le prince du Liban étant chrétien, quoique vassal autrefois du grand-seigneur et maintenant du pacha d'Egypte, on n'a point à craindre les mêmes persécutions qu'occasionerait une abjuration dans les pays soumis immédiatement à la domination musulmane.

Les Druses sont une petite nation qui habite le Liban et l'Anti-Liban; leur origine est incertaine. Ils prétendent que leurs ancêtres étaient du nombre des Croisés qui suivirent Godefroi de Bouillon à la conquête de la Terre-Sainte, en 1099; qu'après la destruction du royaume de Jérusalem, ils se sauvèrent dans les montagnes pour échapper aux poursuites et à la fureur des Mahométans, et qu'ils s'appelèrent Druses, du nom d'un de leurs généraux, le comte de Dreux,

La plupart de leurs principaux chefs prétendent encore descendre de quelqu'un des capitaines de l'armée des Croisés : l'un se dit de la maison de Guise, l'autre de celle de Florence, etc. Cependant divers écrivains prétendent que leur origine est antérieure aux Croisades. On pourrait concilier cette opinion avec la précédente en disant que les Druses existaient avant les Croisades, et qu'ils accueillirent parmi eux les débris de l'armée des Croisés.

La religion des Druses est un mélange de paganisme, de mahométisme et de christianisme ; ils adorent la statue de leur législateur Biemrillah, ils observent plusieurs pratiques musulmanes, et ils lisent l'Evangile avec beaucoup de respect. Il y a parmi eux deux classes bien distinctes, les *Ukhals* ou *spirituels*, les *Dgiukhals* ou *ignorans :* les ukhals sont une espèce de pharisiens, ils mènent une vie retirée, fuient les plaisirs du monde et pratiquent diverses mortifications ; les dgiukhals vivent beaucoup plus librement, ils n'assistent point aux prières et aux réunions des ukhals, ils ne connaissent point leurs mystères et ils se contentent de réciter quelques prières en l'honneur de Biemrillah.

Les Druses forment une population d'environ cent vingt mille ames; ils n'ont point contre le Christianisme cette haine fanatique qui distingue les musulmans ; ils accueillent avec plaisir nos Missionnaires et écoutent volontiers leurs instructions. Les ouvriers apostoliques ne leur manqueront pas : les Jésuites commencent à reprendre leurs missions. Espérons donc que l'on verra refleurir le désert, qu'il se peuplera de véritables enfans de Dieu, et que les cèdres du Liban, qui ombragèrent le berceau du Christianisme, abriteront de nouveau des chrétiens sous leur antique feuillage.

*Lettre du P. Riccadonna, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M.****

Antoura, 10 janvier 1835.

« Nous sommes encore occupés à l'étude de la langue arabe; cela n'est pas étonnant, car dans ces contrées les nouveaux Missionnaires ne commencent ordinairement à se rendre utiles que trois ou quatre ans après leur arrivée : nous espérons bien mettre moins de temps à cette étude. Mais les difficultés de la langue ne sont pas les plus grandes : les courses que nous avons déjà faites nous ont convaincus que, malgré la bonté du climat, il faut être jeune et d'une santé robuste pour exercer ici le saint ministère. Je ne sais quel bien pourrait faire un vieillard ou un homme d'un tempérament faible qui, à cause des difficultés des voyages, resterait toujours au même lieu; il faut que le Missionnaire aille lui-même à la recherche des brebis dispersées qui viennent rarement à sa rencontre. Nous devons donc continuellement courir de village en village, et de maison en maison. Une grande patience est encore nécessaire pour s'accoutumer à des usages bizarres, incommodes et souvent rebutans, et se contenter de travaux longs et obscurs : il faut absolument manger par terre avec les mains, tous au même plat, et le plus souvent des alimens insipides et dégoûtans; il faut boire au même vase, dormir sur une simple natte dans des cabanes malpropres, pleines de fumée et des plus sales insectes; il faut voyager au milieu des schismatiques et des infidèles, à travers des plaines de sable ou par des sentiers escarpés et pierreux, sans rencontrer de

gîte où l'on puisse se reposer de ses fatigues et se mettre à l'abri de la pluie et des intempéries des saisons : en un mot, celui qui veut se rendre utile doit se résigner à un entier sacrifice de lui-même. Il y a beaucoup de bien à faire dans ces pays si dépourvus de Prêtres, surtout dans les montagnes et dans les provinces des Druses et du Békhâ, où le Missionnaire jouit de la liberté d'agir et de parler, et où les infidèles même nous aiment et nous invitent. Nous avons dans notre voisinage un prince druse qui veut nous envoyer ses enfans et nous confier leur éducation ; un riche mahométan nous a envoyé, il y un mois, un sac de riz ; un autre mahométan nous fit venir, il y a quelques jours, chez lui pour causer avec nous ; il avait jugé à propos d'éloigner toutes les femmes de sa maison et d'inviter ses amis. Nous parlâmes longuement ensemble de religion : c'est un homme droit, ferme dans sa croyance et singulièrement dévot à Mahomet ; mais nos paroles firent naître quelques doutes dans son esprit, et il se sépara de nous à regret et les larmes aux yeux.

« Le P. Planchet a eu dernièrement une discussion approfondie avec un schismatique en réputation de science parmi les siens : celui-ci était presque convaincu, lorsqu'il voulut s'en aller, promettant de revenir ; il est en effet arrivé ce matin, et il est entré tout de suite dans notre chapelle pour y entendre la Messe, à notre grand étonnement.

« Hors de chez nous, nous pouvons facilement prêcher la Religion dans toutes les cabanes que nous rencontrons : si les habitans sont infidèles, pour être bien accueillis et pouvoir parler de tout sans inconvénient, il suffit qu'on nous reconnaisse comme Européens au moindre signe, et la manière défectueuse de nous exprimer en arabe est malheureusement un signe

plus que suffisant : si ce sont des catholiques, il est rare que même les plus âgés sachent les choses nécessaires au salut; nous en avons trouvé un grand nombre qui savent à peine s'ils sont chrétiens, et beaucoup qui ne savent de quelle religion ils sont. Près des sources du fleuve Adonis (en arabe, Nehr-Ybrahim), je trouvai une cabane où étaient un vieillard, deux femmes et deux jeunes gens ; le vieillard et l'un des jeunes gens étaient musulmans de la secte d'Ali, qui est celle des Persans ; les deux femmes étaient de la secte d'Omar qui est celle des Turcs, et l'autre jeune homme me fit signe qu'il étoit chrétien. Après avoir pris quelques rafraîchissemens, je sortis, emmenant dans la prairie le jeune chrétien : pour me donner une preuve de sa foi, il essaya de faire le signe de la croix ; mais il ne sut pas bien le faire, ce qui fit rire les autres à ses dépens : je l'interrogeai sur son rit; il ne savait pas bien s'il était maronite, ou syrien, ou arménien : je lui demandai s'il connaissait les noms de Jésus et de Marie ; il répondit que le premier nom ne lui était pas inconnu, mais il ne savait pas ce que c'était que ce Jésus ; quant à Marie, il n'en avait jamais entendu parler : je continuai à l'instruire, jusqu'à ce que son compagnon mahométan me l'arrachât brusquement.

« Hors du Kesroan, de semblables rencontres sont fréquentes. C'est une consolation de voir devant soi une moisson si abondante et une compensation pour les difficultés et les fatigues dont j'ai parlé. Je rends grâces à Dieu qui, en me donnant le désir de travailler dans ces pénibles missions, m'a accordé la santé nécessaire. Le P. Planchet, dont les forces physiques n'étaient pas jugées en Europe suffisantes pour supporter les fatigues de la vie apostolique, et qui excitait mes craintes dans les commencemens, a surmonté les difficultés de cette

mission, lesquelles ne sont pas petites. Le frère Henze, après en avoir été vivement et fréquemment sollicité, a été avec moi pour exercer la médecine à Bairout, chez les consuls, et dans le Kesroan chez les patriarches. Je recevais en outre des pays voisins des demandes pour aller donner des soins aux malades. Quelques-uns des principaux schismatiques de Bairout s'adressèrent au F. Henze; il fut appelé à une consultation médicale où il se fit beaucoup d'honneur. Nous avons fait ensuite ensemble une tournée qui a duré seize jours, et durant laquelle il administrait des remèdes pour les maladies du corps et pour celles de l'ame. Nous donnions des secours à toute espèce de gens : un schismatique qui nous a rétribués le plus largement, nous a fait présent de cinquante piastres turques. C'était au mois de décembre : nous avons toujours couché sur la terre. Nous avons voyagé par des temps de pluie et d'orage, non-seulement de jour, mais aussi de nuit avec une obscurité profonde. La nuit de Noel, par exemple, nous fûmes tellement mouillés que nous contractâmes un très-gros rhume : nous étions à peine de retour à la maison, que le F. Henze fut saisi d'une fièvre accompagnée d'éruptions douloureuses. Nos Arabes prétendent que ce sont des pustules pestilentielles fort communes dans ce pays; le malade est alité depuis huit jours; très-peu viennent nous visiter, craignant la contagion. Mais le frère Henze pense qu'il a été empoisonné avec de l'arsenic, et en effet les infidèles cherchent souvent à empoisonner les chrétiens. Quoi qu'il en soit, le mal est dompté maintenant, et demain peut-être le malade se lèvera entièrement guéri. Nous ne l'avons pas quitté un instant, et ces jours derniers nous n'avons pas eu d'autre occupation que de le soigner.

« Le P. Planchet, pour remplacer le frère Henze, va

visiter les malades le jour et même la nuit, sans être retenu par la crainte des loups et sans être rebuté par un mauvais temps extraordinaire. Il me donne de beaux exemples, il prend sur son sommeil pour avoir plus de temps à faire le bien : il voudrait s'accoutumer à ne dormir que quelques heures. Dans les occasions périlleuses, il répète sans cesse qu'il ne veut pas se faire plus précieux qu'il ne l'est : enfin, il a un mépris remarquable de lui-même; sa vue me console, m'anime à l'imiter, et tout en ne me laissant aucun doute sur la certitude de sa vocation, me fait rougir de ma faiblesse.

« Nous sommes souvent consultés par lettres sur des cas qui paraîtraient fort étranges en Europe, et dont la solution ne se trouve dans aucune *morale* : il y en a de vraiment nouveaux et curieux, auxquels le mélange de tant de sectes donne occasion. Les uns nous demandent s'ils peuvent tuer, pour la plus grande gloire de Dieu, tel Druse ou tel Musulman, parce qu'il est scandaleux; s'ils peuvent acheter, des idolâtres, certains chiffres qui les rendront invisibles; s'ils peuvent épouser la fille de leur femme défunte, et beaucoup d'autres questions semblables.

« Je suis, etc.

« RICCADONNA, *missionnaire apostolique*. »

Lettre du P. Planchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Druilhet, de la même Compagnie.

Antoura, 9 juillet 1831.

Mon révérend Père,

« Je vous disais dans ma dernière lettre, que nous nous trouvions dans une situation assez tranquille, malgré le voisinage de l'armée égyptienne; mais tout à coup nos Druses se sont révoltés contre le grand Prince, gouverneur du Mont-Liban. Ils nous ont donné une assez chaude alarme. Nous pensions à nous mettre en sûreté auprès de quelque consul à Bairout; mais notre résidence se trouvant située au centre même de la province dite des Druses, nous ne pouvions battre en retraite sans passer au milieu d'eux. Les montagnes retentissaient jour et nuit des coups de fusil qu'ils tiraient pour s'avertir mutuellement et se rassembler; nous croyions à chaque instant les avoir à notre porte. Notre petit gouverneur avait fait prendre les armes à ses gens; et pour un enfant de 13 à 14 ans, il montra une grande présence d'esprit. Les Druses avaient déjà formé une petite armée, et s'étaient emparés de Dair-el-Camar, la principale ville du Liban, à trois heures de notre résidence, lorsque le grand Prince, revenant de Saint-Jean-d'Acre avec un gros détachement d'Egyptiens, les força de laisser la place et de prendre la fuite : on les poursuivit; quelques chefs furent arrêtés et mis à mort; pour les autres, selon l'usage du pays, on brûla et ruina de fond en comble leurs maisons et autres possessions. La paix fut ainsi rétablie.

« Ce fut à cette époque que nous formâmes le projet de faire le voyage de Damas. Ibrahim Pacha venait de s'en emparer, et avant de se diriger vers Alep, il y avait laissé huit mille hommes de garnison. Les plus fiers Damascénois frémissaient, mais il fallait céder à la force; surtout ils ne pouvaient souffrir de voir les chrétiens devenus leurs égaux : nous profitâmes de la présence des troupes égyptiennes, pour visiter une ville où dans tout autre temps il eût été dangereux de se présenter. Nous partîmes de Dair-el-Camar pour rejoindre la grande caravane dans les plaines de Balbek. Nous arrivâmes vers le soir, au lieu du rendez-vous de tous les marchands et voyageurs qui tiennent la route de Damas pour y aller ou en revenir. Ce lieu est une espèce de camp vaste et désert, situé sur les bords du fleuve Litani (autrefois Eleutère); c'est là que se forme la caravane qui va à Damas, et que se dissout, pour prendre différentes routes, la caravane qui en revient. C'était une chose vraiment curieuse de voir ce rassemblement d'hommes de toutes les nations et de toute espèce, chrétiens, juifs, musulmans, grecs, babyloniens, arabes, qui criaient et couraient çà et là, et près de deux cent bêtes de somme qui, couchées pêle-mêle au milieu des ballots, soulevaient des tourbillons de poussière, en se roulant pour se délasser. Nous étions occupés à contempler cette scène, lorsque nous vîmes revenir des Métaulis du pâturage. Ils conduisaient leurs grands troupeaux de bœufs et de chameaux, et retournaient à leur village qu'on apercevait à quelque distance de notre camp. Les Métaulis sont musulmans de la secte d'Ali, presque sauvages, d'un aspect à faire peur. Je ne sais si les Missionnaires ont jamais fait quelques excursions au milieu d'eux; ce ne doit pas être chose très-facile. Bientôt nous serons à même de pou-

voir leur faire quelques visites. Une résidence nous est offerte à l'entrée même de leur territoire. Cependant comme la nuit approchait, après avoir récité mon bréviaire et soupé comme on soupe en caravane, nous nous couchâmes pour prendre un peu de repos sur la terre et à la belle-étoile.

« Le lendemain, à deux heures après minuit, nous nous mîmes en route avec une petite escorte de gens armés, en cas d'attaque de la part des Arabes. Nous passâmes les plaines de Balbek, et entrâmes dans les montagnes qui s'étendent jusqu'à Damas. Ces montagnes sont basses, sablonneuses, arides et entièrement inhabitées. La fraîcheur de la nuit nous accommodait assez, mais le soleil ne tarda pas à nous rejoindre. L'atmosphère fut bientôt toute embrasée. Nous ne pouvions nous mettre à l'abri : nous marchions dans une vallée grande et ouverte, appelée par les habitans du pays la vallée de l'Enfer, sans ombre, sans une goutte d'eau, avec quarante degrés de chaleur. Tout ce qui fut exposé au soleil fut brûlé, pieds, mains et visage. Notre turban nous accablait, la marche lente de nos mulets nous donnait tout le temps d'étouffer et de griller. Quelques heures avant la nuit, nous arrivâmes enfin à un petit village habité par des musulmans. La caravane s'était rendue à sa station ordinaire. Pour nous, notre conducteur crut nous faire grande faveur de descendre à l'auberge du pays, où nous ne trouvâmes que de l'eau dont nous bûmes sans pouvoir étancher notre soif, et une petite chambre basse et obscure, ayant pour tout meuble un vase de terre qui servait de lampe. Il nous fallait attendre jusqu'à la nuit avancée pour avoir un peu de lait et pour dormir un peu plus à notre aise. Notre hôtesse nous apporta une grosse toile de crin, sur laquelle nous nous étendîmes jusqu'au matin, sans pouvoir fermer l'œil.

« Il nous restait encore à faire une journée; nous eûmes à parcourir un désert semblable à celui de la veille, jusqu'à ce qu'enfin nous aperçûmes devant nous, dans les plaines sans bornes qui conduisent à Bagdad, la ville de Damas. Elle est située aux pieds de l'Antiliban, qui s'élève à son couchant; à l'est se déroule le désert. Les bosquets et les arbres toujours verts qui l'environnent, ressortent agréablement au milieu de ces sables arides. Damas est en Orient comme le siége du mahométisme. Le fanatisme pour le faux prophète est partout diminué de beaucoup, mais à Damas il s'est conservé dans toute sa force. Ajoutez à cela le caractère même des habitans fiers, vindicatifs, perfides et pleins de mépris pour tout ce qui n'appartient pas à leur secte. Nous mîmes pied à terre pour entrer dans la ville. Il n'est permis qu'aux Musulmans d'y paraître à cheval; et bien que le gouvernement nouveau ait, dit-on, abrogé cette loi, nous crûmes qu'il valait mieux user de prudence. Nous marchions tranquillement, sans être cependant trop rassurés, lorsqu'un homme saisit au collet le père Riccadonna, qui marchait le premier, m'arrête ensuite, et nous traîtant d'infidèles, nous ordonne de payer. Résister eût été dangereux, nous ne savions pas ce qui pouvait arriver. Nous lui donnâmes quelques pièces de monnaie de peu de valeur; du reste, il s'en contenta et nous laissa passer. De là nous nous rendîmes au couvent des Franciscains qui nous donnèrent l'hospitalité. Vers le soir, MM. Poussou et Teste, lazaristes, et le P. Thomas, le seul capucin qu'il y ait à Damas, vinrent nous trouver. Les Lazaristes, comme vous savez, occupent notre ancienne maison. Nous reçûmes ensuite d'autres visites de personnes qui se rappelaient encore les Jésuites avec reconnaissance; et le dimanche, le chef des chrétiens, avec les principaux

d'entr'eux, vint nous complimenter. Le jour de S. Vincent de Paul, les Lazaristes nous invitèrent à faire la fête avec eux, et nous célébrâmes la sainte Messe sur le même autel qui avait servi à nos pères : cet autel est l'ouvrage d'un Frère coadjuteur. Nous restâmes une dizaine de jours à Damas, pour avoir le temps d'y faire les observations et perquisitions qui nous étaient nécessaires, et visiter ce qu'il y a de plus digne de remarque. Nous vîmes près du cimetière où se trouve encore la sépulture de nos pères, le lieu où, selon la tradition du pays, le grand Paul fut abattu et vaincu par la grâce. Le *viçulus Rectus* dont parlent les Actes des Apôtres existe encore, aussi bien que la fenêtre par laquelle saint Paul fut descendu : la maison de l'apôtre saint Jacques a été changée en entrepôt de marchandises, et celle d'Ananie, qui servait de lieu de débauche, a été achetée secrètement par les Franciscains. Du reste, rien ne me fit plus d'impression que la vue même des Musulmans, dont tous les traits portaient l'empreinte du fanatisme ; les enfans surtout me faisaient une véritable compassion. Pensez quelle doit être la position à Damas du Missionnaire, obligé de voir tous les jours ces pauvres victimes de l'erreur la plus monstrueuse, sans pouvoir leur adresser une seule parole pour les ramener ; ce serait s'exposer à perdre la vie : aussi les Missionnaires se contentent-ils de cultiver les chrétiens, presque tous du rit grec, au nombre de 5 à 6 mille. Les Grecs schismatiques sont à peu près en nombre égal, et ont de plus le privilége d'une église publique. Les Damascénois se sont emparés, pour en faire une mosquée, de l'antique cathédrale de Damas, édifice magnifique qui rappelle toute la splendeur de l'Eglise d'Orient, devenue aujourd'hui comme l'esclave du mahométisme. Damas n'a rien de beau à l'extérieur : les maisons en dehors n'offrent que

de simples murailles de terre; mais à l'intérieur elles sont fort belles : elles ont toutes une cour à l'entrée, quelques arbres pour donner de l'ombrage, et un bassin d'eau. Chez les riches cette cour est pavée de marbre; leur divan ou salon, décoré à l'orientale, mérite de fixer l'attention. Les peintures arabesques, les marbres et les dorures habilement combinées font un bel effet; c'est là que les Arabes, assis les jambes croisées sur leurs coussins, passent le temps à converser, fumer et boire le café. Damas ne me paraît pas renfermer plus de soixante mille habitans, bien que quelques-uns lui en donnent jusqu'à cent mille. Elle est gouvernée par un pacha, et est la résidence du patriarche grec schismatique. Le choléra-morbus venait de se manifester à Damas lorsque nous en partîmes. C'était le 22 du mois de juillet: nous devions nous rendre à Zahlet, petite ville sur les limites de la grande plaine de Balbek; nous avions pour un jour et demi de marche. Le soir nous campâmes au milieu d'un champ, où après les grandes chaleurs du jour nous éprouvâmes un froid rigoureux pendant la nuit, et le lendemain nous arrivâmes à Zahlet, où nous fûmes reçus à bras ouverts par l'Evêque du lieu, Mgr. Ignace Aggiuri, grec catholique; il nous retint onze jours auprès de lui, et pendant ce temps nous eûmes la consolation de voir avec quel zèle ce bon Prélat gouverne son petit troupeau. Son diocèse s'appelle le diocèse du Paradis: les anciennes traditions fixent en effet dans ces lieux le Paradis terrestre. Près de Damas, on nous fit remarquer un petit village, situé à l'endroit où l'on prétend qu'Abel et Caïn offrirent au Seigneur les premiers sacrifices : non loin de là on montre le tombeau d'Abel et le lieu où il fut tué par son frère. Près de Zahlet se voit un grand tombeau qu'on dit être celui de Noé. Dernièrement on a trouvé

dans les environs des ossemens d'hommes d'une grandeur extraordinaire. Ces découvertes ne sont pas rares; ces ossemens appartiennent sans doute aux géans dont parlent les saintes Ecritures.

« Comme nous devions de Zahlet nous rendre chez le patriarche maronite, nous en profitâmes pour voir en passant les ruines si célèbres de Balbek. On nous donna pour guide un schismatique qui mérita bien de notre patience ; et après sept heures de marche au milieu d'une espèce de désert, nous arrivâmes à Balbek, où nous descendîmes chez l'Evêque, qui est presque le seul qui soit demeuré dans cette ville, aujourd'hui entièrement dépeuplée : je ne sais s'il s'y trouve encore deux ou trois familles. Balbek présente la véritable image de la désolation ; si riche et si puissante qu'elle était autrefois, elle n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines. Il semble qu'un génie destructeur se soit plu à retracer, dans les décombres de cette ville, ce que le renversement et la destruction ont de plus triste et de plus affreux. Nous contemplions, de la terrasse de la maison, cette scène vraiment lugubre. On aperçoit encore le circuit des remparts abattus et renversés sur la terre ; dans l'enceinte ce ne sont plus que pierres amoncelées ou dispersées, des ruines, des herbes rampantes, le murmure de quelques eaux et une vaste solitude.

« C'est du sein de ces ruines que s'élève la grande ruine du temple du Soleil. Ce chef-d'œuvre des Grecs dont une colonie vint habiter Balbek, autrefois Héliopolis, offre tout ce que l'architecture peut avoir de plus magnifique comme de plus élégant : bon nombre de colonnes ont été renversées et jonchent pêle-mêle les larges fossés ; mais la masse du temple a résisté à tous les ravages du temps et de la guerre. Les pierres sont

encore unies, et si polies qu'on dirait un édifice qu'on vient de terminer; les gens du pays disent que ce temple est l'ouvrage de Salomon: mais les bas-reliefs, et les figures des divinités grecques, de Cybèle, de Cérès, des quatres Saisons, et autres semblables indiquent assez son origine. On voit encore dans un petit temple voisin, de la plus élégante structure, quelques fragmens d'une inscription grecque, mais qui ne présente plus de sens. Du reste, ce n'est pas à Balbek seul que la Grèce a laissé des souvenirs; nous avons vu à la source du fleuve Ibrahim, autrefois l'Adonis, les restes d'un temple de Vénus. Ce que les voyageurs admirent le plus à Balbek, c'est l'énorme grosseur des pierres, dont quelques-unes, détachées de la corniche supérieure du temple ont environ douze pieds de longueur sur cinq ou six de largeur et de profondeur: ils ne comprennent pas qu'on ait pu apporter et élever de pareilles masses. Ibrahim Pacha veut, dit-on, reconstruire cette ville et s'y faire bâtir un palais pour y habiter.

« Notre séjour à Balbek fut de courte durée : le lendemain de notre arrivée nous nous remîmes en route pour rentrer dans nos montagnes. Nous avions devant nous les cimes les plus hautes du Liban, et nous devions les traverser. Nous eûmes bientôt franchi la plaine : la chaleur du jour était grande ; mais lorsque après avoir long-temps cheminé par des sentiers étroits bordés d'affreux précipices, nous arrivâmes au sommet de la montagne, nous éprouvâmes un froid si piquant, causé par la présence de la neige et par une bise glaciale qui soufflait avec violence, que, tout tremblotans, nous fûmes obligés de courir pour dégourdir nos membres et regagner au plus vite, en redescendant, une atmosphère plus douce.

« Nous nous trouvâmes bientôt en présence de ces

cèdres si vantés en Europe, et dont parlent si souvent les saintes Ecritures. Le cèdre est un arbre très-rare au Liban, et dans l'endroit dont je parle il n'en existe qu'un petit groupe : les fameux cèdres ne sont plus qu'au nombre de cinq ou six, et ont été sans doute contemporains de Salomon. Les autres sont plus récens; le tronc en est court, mais énormément gros; sept ou huit hommes pourraient à peine l'embrasser: leur écorce est couverte d'une multitude de noms, dont quelques-uns ne sont pas sans renommée. Je pense que ceux qui les ont gravés, tout en voulant laisser quelque souvenir de leur passage en ces lieux, se seront plu à rendre aussi une espèce d'hommage à la vieillesse de ces arbres sacrés, dont la vue inspire je ne sais quelle vénération produite par les idées saintes qui s'y rattachent.

« Nous continuâmes notre route, et arrivâmes le soir dans un petit couvent de Carmes-Déchaussés; si resserré et si pauvre que nous fûmes obligés de dormir dans une espèce de grotte où l'on avait étendu un vieux tapis. Le lendemain, après avoir parcouru pendant deux heures un des côtés les plus beaux et les plus fertiles du Liban, nous arrivâmes chez le patriarche maronite, qui se trouvait alors dans sa maison de campagne : il nous reçut à avec des marques particulières d'estime et d'affection; et comme il avait désiré beaucoup nous voir, et que nous avions quelques affaires à traiter ensemble, il nous retint cinq jours auprès de lui. Ce fut pendant cet intervalle que nous allâmes visiter le fameux couvent de Cannubin, résidence ordinaire des patriarches maronites. Ce couvent servait autrefois aux religieux qui, fuyant les persécutions, étaient venus fixer leur demeure au milieu de ces rochers. Ils en avaient formé une nouvelle Thébaïde, que depuis on a appelée la vallée Sainte. On voit encore les antres qui

leur servaient de cellules, parsemées sur le flanc de la montagne. Le dimanche, ces bons solitaires sortaient de leur retraite et se rendaient au monastère, où ils se confessaient, entendaient la sainte Messe, communiaient et retournaient ensuite à leurs cellules. C'est là, à quelques pas seulement de Cannubin, que se voit la grotte qui servit d'asile à sainte Marine.

« Vous savez que cette pieuse fille, désirant fuir le monde et mener la vie solitaire, se présenta à Cannubin, habillée en homme, pour être admise au nombre des religieux. Le Père abbé, trompé par les apparences, la reçut et lui assigna une cellule près du couvent. Quelque temps après, sainte Marine étant allée demander l'aumône dans un village voisin que l'on montre encore, une mauvaise femme, pour couvrir un commerce criminel qu'elle avait eu, accusa le jeune Solitaire d'avoir usé de violence envers elle. Comme l'humble Vierge ne répondit rien pour sa défense, on la crut coupable, et elle fut condamnée à nourrir l'enfant qui devait naître. Elle se soumit à une sentence qui devait être pour elle une continuelle humiliation, et à son temps l'exécuta fidèlement. Cependant sainte Marine vint à mourir, et le pauvre enfant qu'elle élevait courut au couvent, tout en pleurs, annoncer la mort de son père : on se rendit sur-le-champ à la cellule, et ce fut alors, lorsqu'on dépouilla le cadavre, qu'on reconnut tout à la fois le sexe de sainte Marine, sa vocation extraordinaire et son héroïque vertu. Telle est la tradition du pays. La grotte de sainte Marine a été convertie en une chapelle, et au-dessus de l'autel, on a placé un tableau qui représente la Sainte vêtue à la manière des religieux maronites, le regard modeste et l'œil recueilli, donnant à manger au jeune enfant ; le souvenir d'un si bel exemple, que la vue du lieu même

qui en fut témoin nous rendait comme présent, était trop touchant pour ne point exciter notre dévotion. Nous priâmes quelque temps avec ferveur, et retournâmes ensuite au monastère. Cependant nous désirions retourner à Antoura; nous en étions absens depuis plus d'un mois, et nous avions accompli l'objet de notre voyage: nous prîmes congé du patriarche, et nous nous remîmes en route avec un seigneur du pays, de la famille du fameux Abounofel, insigne bienfaiteur de notre Société (voyez les *Lettres édifiantes*); et après quatre jours de marche nous arrivâmes à Antoura, pour y célébrer la fête de l'Assomption.

« Vous voyez, mon révérend Père, que pour ce qui est du voyage, nous ne nous en acquittons pas trop mal; les voyages cependant dans ce pays-ci ne sont rien moins que commodes ou agréables: chemins montagneux, mauvais, difficiles et souvent bordés de précipices; point d'auberges, quelquefois pays désert, sans eau, sans habitation; dormir sur la dure, en plein air ou dans des habitations malpropres, enfumées, en compagnie de toute la famille, hommes, femmes et enfans qui crient toute la nuit; parfois traverser des torrens, avec de l'eau jusqu'à la ceinture; être obligé de marcher sous un soleil brûlant ou avec de grandes pluies, sans savoir où s'abriter; passer par des forêts, criant, hurlant pour épouvanter les bêtes féroces, puis s'égarer dans la route et se trouver dans la nuit, sans savoir où aller, tombant à chaque pas dans les fossés et dans les trous, et enfin, après de longs détours, arriver au logis comme un revenant, affamé, abattu, couvert de sueur et les jambes ensanglantées: voilà une petite esquisse des voyages dans ces contrées.

« Je continue ma relation. Vers la fin du mois de janvier dernier, l'Evêque de Zahlet, qui se trouvait malade,

demanda le secours de notre frère Henze ; comme cette année il était tombé une quantité extraordinaire de neige qui avait couvert tout le Liban, et qu'il fallait pour se rendre à Zahlet traverser des endroits fort élevés, nous demandâmes à l'envoyé de l'Evêque si les chemins étaient praticables. Ce pauvre homme, de peur, sans doute, de nous effrayer et d'empêcher le départ du médecin, répondit que la neige avait diminué de beaucoup et qu'il n'en restait presque plus. Le père Riccadonna, crut à sa parole, et partit avec le frère Henze. Pendant quelque temps la route ne fut pas bien mauvaise; mais nos pélerins ne tardèrent pas à reconnaître que le rapport n'avait pas été très-fidèle, et ils se trouvèrent au milieu de leur route avec cinq ou six palmes de neige sous les pieds : heureusement que le froid de la nuit l'avait quelque peu durcie, et qu'en usant de précautions on pouvait marcher sur la surface. Cependant il arrivait de temps en temps que cette croûte légère ne pouvait résister; on tombait dans la neige jusqu'à la ceinture, sans pouvoir s'en retirer qu'à force de bras. Les mulets qu'on avait été obligé de laisser, enfonçant à chaque pas, avaient grand'peine à faire route. En descendant dans la vallée du Sennin où les neiges étaient moins abondantes, les chemins furent plus praticables : il n'en fallut pas moins marcher jusqu'à mi-jambes dans la boue. La grande affaire était de traverser le Sennin. En faisant un assez long détour, on évite de passer sur le sommet ; mais le guide, pour abréger la route, crut devoir prendre la ligne directe. Les mulets seuls furent conduits par le circuit. On se mit donc à grimper; la neige, quelque dure qu'elle fût, cédant à chaque pas, vous comprenez que cette manière de marcher devait être bien fatigante. Cette montée ne finissait plus : cependant

après bien du travail, on arrive au sommet du Sennin; alors le P. Riccadonna, rendu et abattu, se laisse tomber sur la neige, et déclare à son compagnon qu'il ne peut plus avancer. Le cas était embarrassant; que faire sur le sommet d'une montagne, sans aucune habitation, sans aucun secours humain? Le frère Henze l'exhorte et l'encourage; il se relève enfin et rappelle le reste ses forces, et se traînant plutôt que marchant, achève le reste de la route. Zahlet était inabordable, et en cas d'invasion, eût été encore mieux défendu que Paris aux jours des fameuses barricades. Les gens du pays, pour débarraser de la neige les toits de leurs maisons qui sont toutes à terrasse, l'avaient repoussée et fait tomber dans les rues étroites d'ailleurs, où elle s'élevait en monceaux presque à la hauteur même des maisons. Le séjour à Zahlet ne fut presque pas plus commode que n'avait été le voyage. Il fallut dormir avec quatre ou cinq autres dans une grande chambre ouverte à tous les vents, pleine de boue, et avec un toit percé par les eaux qui sans cesse en dégouttaient. Ajoutez à cela le manque de vivres, le froid, l'humidité, etc., sans pouvoir se garantir, et la multitude des malades qui, encombrant depuis le matin jusqu'au soir la maison de l'Evêque, ne donnaient pas même le temps de prendre quelque nourriture. Le P. Riccadonna et le frère Henze restèrent deux semaines à Zahlet, après lesquelles ils retournèrent à Antoura.

« Il y avait à peine quelques jours que nous étions réunis, lorsque je pris le frère Henze et le conduisis avec moi à Bairout, auprès d'un riche marchand schismatique grec qui demandait son assistance. Il était hydropique. Le Frère lui fit l'opération, mais elle ne produisit pas la guérison. Je profitai de cette circonstance pour faire quelque tentative auprès des schisma-

tiques qui venaient à chaque instant visiter le malade, et souvent aussi le médecin. Je passais la journée entière à parler avec les uns et avec les autres : plusieurs me parurent persuadés; mais le caractère artificieux et menteur, qui distingue les schismatiques de ce pays, est un grand obstacle à leur retour à la vérité. Je me hasardai encore à faire visite à un ministre protestant américain, missionnaire de la société biblique à Bairout, où il a ouvert une école publique. On avait cherché à m'effrayer sur le danger de mon entreprise : je me rendis cependant auprès de lui, et je fus reçu beaucoup mieux que je ne l'avais pensé. Notre premier entretien dura quatre heures; il m'écouta avec attention et me manifesta le désir de connaître la vérité. Je viens de lui envoyer une longue lettre, dans laquelle je réponds à plusieurs de ses doutes. Je désire que le Seigneur éclaire ce pauvre aveugle, et lui fasse la grâce de rentrer dans le sein de l'Eglise.

« Ce fut à cette même époque que j'eus l'occasion de faire la connaissance de M. de Lamartine, ancien élève de Belley, le poète de nos jours. Il était venu pour faire le pélerinage de Jérusalem avec sa femme, sa fille et quelques amis choisis. Il me témoigna beaucoup de bienveillance, et je contribuai un peu à le consoler de la perte bien douloureuse du seul enfant qui lui restait. Il a voulu en emporter le corps avec lui, pour le déposer dans le tombeau de sa famille. Il n'aurait pas quitté aussi tôt l'Orient s'il n'avait été nommé député : il m'a assuré cependant qu'il désire retourner en Syrie; le beau ciel de ces contrées a favorisé ses inspirations poétiques : son intention serait d'y séjourner pendant quelques années, pour y composer à loisir un ouvrage qu'il médite depuis long-temps.

« Je m'aperçois, mon révérend Père, qu'il est temps

que je m'arrête. Je voulais cependant entrer dans quelques détails sur nos travaux, nos espérances et les offres qu'on nous fait; un vaste champ vient de s'ouvrir devant nous : possédant suffisamment la langue arabe pour comprendre et nous faire comprendre nous-mêmes, nous avons mis la main à l'œuvre, et nous sentons déjà le besoin de nouveaux ouvriers pour nous aider à recueillir une moisson si abondante. L'estime pour la Compagnie de Jésus, en ces contrées, va au-delà de tout ce qu'on peut dire. Les princes, les patriarches, les Evêques rivalisent entr'eux à qui nous traitera avec le plus d'égards et d'affection. A une prochaine occasion, je me ferai un plaisir de vous informer un peu plus au long; mais je ne crois pas que je puisse à l'avenir donner à mes relations autant d'étendue qu'à celle-ci. Nos travaux vont se multiplier et s'accroître, et nos loisirs alors seront bien rares et bien courts.

« Je suis, etc.

« PLANCHET, *missionnaire apostolique.* »

*Lettre du P. Riccadonna, supérieur des Jésuites au Mont-Liban, au P.*** de la même Compagnie.*

J. M. J.

27 novembre 1833.

« Nous avons maintenant deux résidences élevées, je veux dire les murailles de deux résidences. Vous qui viendrez peut-être dans une mission déjà fondée, vous y trouverez au moins quelque chose; mais nous qui devons en fonder une, nous vivons comme des Arabes

errans. Un morceau de bois creusé nous sert de cuiller, je bois dans un vase de cuir, et n'ai pour faire la cuisine qu'une vieille marmite de terre noire; et quelle cuisine! un peu de pain et de riz, voilà mon régal de chaque jour. Quant au vin, je pense que maintenant il me ferait mal, tant je me suis habitué à ne plus boire que de l'eau.

« Le père Planchet, chaque fois qu'il m'écrit de sa résidence du Sacré-Cœur établie au milieu des Arabes du désert, ne cesse de me répéter : *Ecrivez au très-révérend Père général*, écrivez-lui, de grâce, afin que pour l'amour de Dieu il nous envoie quelque chose. Le pauvre Père, au milieu de ses Bédouins, mène vraiment une vie de Bédouin. Je lui fis dernièrement une visite et je le trouvai dépourvu de tout, et presque de nourriture, au point que plus d'une fois il est resté à jeun jusqu'après le coucher du soleil. Cependant toujours infatigable, il ne cesse de courir là où il espère de faire du bien, et de travailler de sa propre main à élever sa petite maison. Il y a quelques mois, il se dévoua au service des pestiférés attaqués de l'*ara-affar*, espèce de choléra-morbus. Il vit ses deux compagnons tomber malades à la fois, sans que cette épreuve ralentît son courage. Bientôt il fut attaqué lui-même à force de respirer le souffle pestilentiel des moribonds; mais il prit un fort purgatif qui le guérit en deux jours. Pour moi, je crois que ce n'est pas à sa médecine qu'il dut son salut, mais au Cœur de Jésus, protecteur d'une résidence qui porte son nom. La narration de tout ce qu'a fait ce bon Père pendant tout le temps qu'a duré la peste, serait fort édifiante : l'histoire de ce cruel fléau serait trop longue, et le tableau en serait trop déchirant. Le P. Planchet m'a raconté lui-même qu'il a trouvé plus d'une fois des familles entières étendues à terre

sans force, sans voix et presque sans vie, dénuées de toute espèce de secours corporels et spirituels. Il se chargea, entr'autres, d'une pauvre famille; c'étaient des Grecs, je crois, établis sur la rive du fleuve *Al-Bordauni*. Il les trouva couchés au milieu d'un fumier d'ordures, sans pouvoir se remuer, ni appeler du secours. La plus jeune des filles avait seule conservé assez de force pour se traîner jusqu'au bord du fleuve, afin de s'y désaltérer et d'y laver quelques linges pour ses pauvres parens qui n'avaient plus qu'un souffle de vie. Le fléau a presque cessé, il ne succombe plus chaque jour que neuf à dix personnes: au moins voilà l'état où je trouvai les choses il y a quinze jours, lorsque je m'y transportai.

« C'est une mission où il y a beaucoup à souffrir, parce qu'on y manque de tout; mais aussi beaucoup de bien à faire, parce qu'elle est environnée de sectes infidèles, et continuellement visitée par de nombreuses caravanes. Je ne sais si j'ai écrit en Europe l'aventure arrivée, il y a un mois, à un missionnaire maronite, collègue du P. Planchet: il portait à un pestiféré le saint Viatique renfermé dans une petite boîte, précaution qu'exige la rencontre fréquente des infidèles. Un soldat égyptien, autrefois grec schismatique, maintenant musulman, s'étant aperçu, à l'air modeste et recueilli de ce Missionnaire, du précieux dépôt qu'il portait, l'attaqua, le jeta à terre, et après lui avoir ensanglanté le visage à coups de poings et de pierres, s'empara des saintes Espèces, qu'il foula aux pieds en blasphémant le Christ et son Ministre. Le P. Planchet en écrivit aux consuls, à *Bairout*; mais sa réclamation a été jusqu'à présent sans résultat. Voici une autre aventure arrivée au P. Planchet; elle vous apprendra les progrès qu'il a faits dans la langue du pays, et comme

il a su se faire Arabe lui-même pour le bien des Arabes au milieu desquels il vit. Vêtu à la turque, il marchait seul et à pied, se rendant de *Al-Maallaka* à *Zahlet*, comme il était obligé de le faire presque chaque jour pour les affaires de sa mission, lorsqu'arrivé au fleuve *Al-Bordauni*, il fut saisi par quelques Egyptiens qui voulurent le forcer à transporter de l'eau au sommet d'une colline; il refusa en disant qu'il était Européen et par conséquent libre, et qu'ils n'avaient pas le droit de lui imposer les corvées des esclaves. Les Egyptiens, loin de se désister de leurs violences, lui répondirent que son langage, son accoutrement et ses manières n'étaient point ceux d'un Européen, mais bien ceux d'un Arabe né et élevé au milieu des tribus arabes. Le pauvre Missionnaire français, qui avait autre chose à faire que de transporter de l'eau sur le haut des montagnes pour les troupes du pacha d'Egypte, saisit par le bras deux de ces soldats insolens, se dirigea avec eux vers le camp égyptien, et commença à protester en arabe et en français qu'il était Européen, d'origine française, et qu'il le leur prouverait en présence de leur général : son air résolu les étonna ; ils l'abandonnèrent, se contentant de l'accabler d'injures. Pour moi, je crois que le P. Planchet a reçu de singulières faveurs de S. François Régis, dans l'étude qu'il a faite d'une langue si difficile ; il confesse et il prêche avec une facilité qui étonne tous les Missionnaires qui le connaissent ; et, certes, il y a de quoi les étonner, puisque plusieurs d'entre eux, après avoir passé ici dix-huit et même trente ans, parlent à peine l'arabe. Mais que dis-je ? l'un d'entre eux, établi ici depuis près de 18 ans, ne peut se faire bien comprendre, ni bien comprendre les autres lui-même. Pour vous, mon très-cher frère, futur missionnaire du Liban, après avoir

bien étudié un an ou deux ans, vous aurez encore à rougir plus d'une fois en vous trouvant à un long entretien entre des Arabes, sans y rien comprendre ; c'est bien autre chose que des grammaires et des dictionnaires qu'il faut, on a besoin d'un long exercice parmi les Arabes mêmes, et par-dessus tout, de zèle, de patience et de prières....

« Le P. Planchet continue à faire un bien immense dans les régions abandonnées de Balbek et du Békhâ. Les caravanes qui nous viennent de ces pays racontent de lui des choses qui tiennent du prodige ; mais au milieu de tant de fatigues, le pauvre Père manque de plusieurs choses même nécessaires pour la nourriture et le vêtement : il est seul, réduit à se bâtir une demeure dans un pays sans ressources. Les deux émirs, qui se sont chargés des frais de nos deux résidences, ignorent, je ne dis pas seulement ce qui convient, mais même ce qui est nécessaire à un Européen : les émirs *Bsir-Schehab* et *Haydar Kasd-Beich* m'aiment beaucoup ; c'est le dernier qui élève ma résidence de S. François Régis à Bekfaya. En attendant je vis dans la petite écurie d'un pauvre maronite, ouverte à tous les vents et remplie de paille et d'immondices ; c'est là que j'habite et que je dors avec le F. Henze, un domestique maronite, trois schismatiques et un cheval arabe, couchés pêle-mêle à terre. Un de ces schismatiques a déjà embrassé la Religion catholique, et les deux autres n'en sont pas éloignés ; ils m'aident pendant le jour à la construction de notre résidence, et le soir je m'occupe du salut de leurs ames. L'émir Haydar Kasd-Beich ayant appris, il y a quelques jours, l'état de pénurie dans lequel je me trouvais, et voyant que l'hiver et les pluies approchaient, m'a invité à venir loger dans sa maison d'hiver, située sur le bord de la mer : plusieurs motifs m'ont empêché d'accepter ses offres.

« Le P. Planchet est l'unique médecin du Békhâ; chrétiens et infidèles, Bédouins et Arabes errans, tout le monde va le consulter : bon gré, malgré, il leur faut des médecines.

« Les émirs arabes nous conjurent de leur apprendre les arts d'Europe inconnus dans ce pays, l'industrie et la médecine : voilà les bons moyens pour s'introduire.... C'est une chose digne de remarque que les pierres qui servent à la construction de notre résidence du Sacré-Cœur, sont toutes prises d'une mosquée en ruines : les Musulmans s'en étant aperçus, quoiqu'un peu tard, nous défendirent de continuer à employer ces materiaux ; mais un de nos amis, homme puissant dans le pays, réussit à nous en faire apporter autant qu'il en fallait pour finir la façade ; le reste a été bâti avec de la craie cuite au soleil. La résidence n'a qu'un rez-de-chaussée divisé en trois petites chambres, devant lesquelles passe un petit corridor. L'émir *Bleir Kasd-Keich di Brummana* est arrivé hier, et veut nous donner dans son pays une résidence pour deux Missionnaires : actuellement il fait tous ses efforts pour qu'un de nous l'accompagne, afin de convertir son père l'émir *Ahmad* ; ce vieillard, prince druse, aime beaucoup le P. Planchet, et il voulut même un jour assister à sa Messe. Nous espérons que cet hiver il consentira à se faire baptiser.

« Priez pour cette mission.

« Je suis, etc.

« P. M. Riccadonna. »

Lettre du P. Planchet, au R. P. Gury jeune.

Zahlet, le 3 décembre 1833.

J. M. J.

Mon très-cher Père,

« J'ai reçu votre lettre il y a quelques jours : je vous suis bien reconnaissant de toutes les nouvelles que vous me donnez ; elles m'ont grandement consolé, et je remercie Dieu de tout mon cœur des bénédictions qu'il veut bien accorder à notre chère Compagnie.

« Notre position en Orient vient de changer : de graves raisons nous ont obligés de quitter *Antoura*, aussi bien que Mgr. Mozlum qui vient d'être élevé au patriarcat : on ne sait pas encore s'il sera confirmé par le souverain Pontife.

« Je me trouve aujourd'hui séparé du P. Riccadonna. Nous sommes occupés à la construction de deux résidences : celle qu'élève le P. Riccadonna est située vers le centre du mont Liban ; elle sera sous l'invocation de S. J.-F. Régis : pour moi, je suis placé en face de la grande plaine de Balbek, entre deux villages où se trouvent réunis 4 à 5 mille chrétiens ; cette dernière résidence sera sous l'invocation du Sacré-Cœur. Ce sont deux princes maronites qui veulent bien faire les premiers frais de ces deux établissemens ; ils sont commencés, mais comment les terminerons-nous ? les fonds nous manquent ; il faut que vous cherchiez vous-

même, mon bon Père, quelques secours pour la résidence du Sacré-Cœur, qui est la plus dépourvue. Vous pourriez en parler à quelques-uns de nos Pères; deux ou trois mille francs me suffiraient. Du reste, je compte sur la Providence, toute notre confiance est en elle.

« J'habite en ce moment chez un Evêque grec catholique, à Zahlet, un des deux villages, dont j'ai parlé plus haut; Malaka, le second village, n'en est éloigné que d'un quart de lieue. C'est en face de Malaka, situé aux dernières racines du mont Liban, que se déroulent les grandes plaines de Balbek : ces plaines sont habitées par des chrétiens grecs et maronites, par des Métaulis et des Bédouins. Ces pauvres peuples sont dans un grand abandon, et il faudra bien du zèle et de la patience pour en faire quelque chose; je parle surtout des infidèles : ils sont singulièrement opiniâtres dans leur fausse religion, de mœurs dures et grossières, et dominés par des préjugés qui leur rendent très-difficile l'accès de la vérité. C'est le Cœur de Jésus qui devra triompher de tous ces obstacles; sous ses auspices et sous sa douce influence, le Missionnaire peut espérer les plus heureux succès.

« Je me suis déjà occupé dans ce pays-ci de confession et de prédication : il faut voir avec quelle avidité ces peuples écoutent la parole de Dieu; ils sont peu accoutumés à l'entendre, faute de Prêtres qui sachent prêcher, ou seulement même développer le catéchisme. L'ignorance du clergé est extrême; j'ai eu surtout bien à faire ce mois dernier, que le village de Malaka fut attaqué par une fièvre épidémique qui a enlevé près de 300 personnes. Les deux Prêtres grecs schismatiques de ce village tombèrent eux-mêmes malades; je ne crois pas cependant que personne soit mort sans le secours des Sacremens. Du

reste, j'apprends des voyageurs que la mortalité, cette année, est générale en Orient. Pour moi, ma santé se fortifie de jour en jour ; le P. Riccadonna et le frère Henze se portent de même fort bien. Le P. Riccadonna, néanmoins, m'écrit qu'il habite dans une espèce d'écurie, et qu'il est réduit pour toute nourriture à l'herbage, au riz et à l'eau. Mon ordinaire est un peu meilleur, sauf les journées que j'emploie à diriger les travaux de la nouvelle résidence : je me contente alors d'un morceau de pain, et de l'eau de la rivière qui coule auprès.

« Je ne sais pas encore où je passerai mon hiver. J'aurai peut-être quelque chambre de prête à cette époque; mais pour la nourriture, la Providence y devra pourvoir. Il me tarde que nos résidences soient établies, pour n'avoir plus qu'à m'occuper du soin des ames. Patience! vous savez que les commencemens sont difficiles. Ceux qui viendront après nous trouveront tout préparé : ils n'auront plus qu'à partager avec nous les fatigues du saint ministère.

« C'est avec un grand plaisir que j'apprends, par votre lettre, que vous êtes devenu apprenti-missionnaire. C'est pour vous un bien grand avantage de vous former ainsi, en observant comment opèrent ceux de nos confrères qui vous sont donnés pour vous servir de modèles ; mais persuadez-vous bien, mon cher Père, que vous devez principalement vous exercer à vous conserver dans l'union avec Dieu : c'est de là que le Missionnaire tire toute sa force ; c'est par là qu'il se rend utiles à lui-même ses propres fatigues. Sans cette union dont je vous parle, souvent que de travaux en pure perte! on s'abandonne à un zèle naturel que l'on confond avec l'impulsion de l'Esprit-Saint ; ce n'est plus la grâce, c'est la nature qui agit presque seule. On se dit à soi-

même que l'on cherche la gloire de Dieu et le bien des ames, on pourra même le désirer; mais on gâte ces beaux désirs par une foule de vues humaines qui se glissent dans le cœur sans qu'on s'en aperçoive, parce qu'on a perdu l'habitude d'en observer les mouvemens, parce qu'on ne se tient pas assez près de la lumière de la grâce, et qu'ainsi on perd peu à peu le goût de la perfection et presque celui de la piété. L'union à Dieu, mon cher Père, vous défendra contre les dangers attachés aux missions, dont le premier est la dissipation de l'esprit intérieur; elle vous dirigera dans vos opérations, et répandra une grâce secrète sur tout ce que vous entreprendrez pour le bien des ames. Puissé-je, moi-même mettre en pratique les avis que je prends la liberté de vous donner, et tirer quelque profit pour les autres, comme pour moi, du peu de privations, de peines et de fatigues que j'ai à endurer !

« Continuez, mon cher Père, à m'informer des travaux de nos confrères : ce sont les nouvelles les plus intéressantes que vous puissiez m'envoyer. De mon côté, je ne manquerai pas de vous envoyer de temps en temps quelques détails sur notre mission. J'ai fait passer au père V***, il y a quelques semaines seulement, une seconde relation où je parle, entr'autres choses, de notre voyage à Damas, Balbek, etc.; dites-moi si vous l'avez lue.

« Je finis, mon cher Père, en me recommandant de nouveau à vos bonnes prières; priez aussi et faites prier pour mes compagnons : j'en suis séparé depuis plus de trois mois, mais il est possible que nous nous réunissions pour passer l'hiver ensemble. Dans l'isolement où je me trouve aujourd'hui, pour animer ma solitude je me reporte souvent au milieu des nôtres, soit à Rome, soit en France; quelquefois il me semble vivre

encore au milieu d'eux, et avoir encore sous les yeux les bons exemples qu'ils m'ont donnés et dont le souvenir ne me quitte point. Les lettres que le R. P. Ryllo nous écrit de Rome nous consolent beaucoup ; il paraît que le très-révérend Père général pense à ouvrir de nouvelles missions. Prions le Seigneur de bénir ses saintes entreprises et de donner aux enfans de la Compagnie le courage, la ferveur et le zèle infatigable de ceux qui nous précédèrent. Nous espérons recevoir bientôt du renfort.

« Saluez de ma part notre communauté, et recommandez-moi bien particulièrement aux prières de tous. Adieu, mon cher Père, combattons avec joie les combats du Seigneur. Souffrons pour être un jour glorifiés, mais surtout pour plaire à celui qui seuls doit fixer nos désirs et notre espérance. La carrière n'est pas longue, encore un peu et nous arriverons au terme : puissions-nous ne pas y arriver seuls et avoir en mourant la consolation, bien digne de tout véritable enfant de la Compagnie, d'avoir employé ce peu de vie que Dieu nous accorde au salut des ames et à sa plus grande gloire !

« Je suis, en union des saints Cœurs de Jésus et de Marie, etc.

« Planchet, *missionnaire apostolique.* »

Lettre du P. Riccadonna, au R. P. J. B. Dassi.

Mon révérend Père en J. C.,

« Je m'étais d'abord proposé d'envoyer de temps en temps aux personnes qui s'intéressent à notre mission, une petite relation de ce qui la concerne : mais comment

ferai-je maintenant? A notre arrivée nous entrâmes pour ainsi dire au noviciat de la mission, et dûmes par la prière et par l'étude de la langue nous disposer à l'œuvre à laquelle Dieu nous a appelés. Il nous fallut aussi observer le pays, les peuples, les caractères, les sectes, les religions, et acquérir les autres connaissances nécessaires au Missionnaire. Le Seigneur nous invite à présent au travail; et quoique nous tachions d'aller doucement, autant qu'il est possible, et même de ne pas nous montrer, conformément aux avis de notre très-révérend Père général, nous ne saurions refuser d'agir lorsque le zèle pour le salut des ames et la gloire de Dieu l'exigent. Or, pour ceci le jour ne suffit pas, il faut encore prendre sur le sommeil; le champ est vaste, il a besoin d'ouvriers. Instruire les catholiques de tous les rits, lesquels sont très-ignorans et si faibles souvent dans la Foi qu'un rien les fait passer au mahométisme; conférer avec les schismatiques et les hérétiques, pour les ramener au sein de l'Eglise; entretenir des relations avec les musulmans, les idolâtres et les membres de mille sectes mahométanes et païennes, et les introduire ainsi dans la voie du salut, tout cela ne laisse pas le temps d'écrire. De plus, les grands, les *scheicks*, émirs, beys et autres de toutes les religions, veulent nous voir et nous entendre parler de Dieu. L'un n'est point encore satisfait, quand l'autre a déjà expédié ses chevaux pour nous transporter chez lui. Le P. Planchet, qu'on dirait avoir vieilli dans ces missions, non content de confesser sans relâche, d'instruire et de réformer les catholiques, s'attaque à tout schismatique, musulman ou idolâtre qu'il rencontre. Il a fait dernièrement grand bruit à Bairout, à Bhamdoum, à Blater et en d'autres lieux où ses discours et sa conduite ont gagné à la Foi un bon nombre d'infidèles. Dans un pays

d'idolâtres, il osa même se présenter au toparque ou despote; le scheick Aobd-el-Malek entra en dispute avec lui, il le convainquit. Ce grand scheick, qui l'an dernier était un des chefs conjurés contre les chrétiens, est d'un esprit remuant et redouté de tout le monde; il donna enfin sa parole au père Planchet, et lui promit de se faire chrétien. Le Père demandant instamment de pouvoir sur l'heure même baptiser les enfans que le scheick a eus de ses concubines, celui-ci répondit qu'il désirait les conduire lui-même chez nous et terminer l'affaire en secret, par crainte des membres de sa famille qui sont en très-grand nombre....... Mais n'entrons pas dans les détails; sachez, en un mot, que nous avons le désir d'écrire sans en avoir le loisir: souffririez-vous, mon révérend Père, que pour faire une lettre, je laissasse partir sans instruction un Bédouin, un Druse que le hasard conduit près de moi, et qui n'entendra peut-être jamais plus parler du salut? Malgré ces occupations, j'ai résolu de mettre au net deux fois l'année, si je le puis, une partie du journal de la mission. Je l'écris le plus souvent en voyage, sans table, avec un crayon, tantôt sur une pierre, tantôt à cheval, et par conséquent sans style et choix de paroles. Depuis plusieurs mois je travaillais à ce fragment que je vous envoie.... O mon Père (je vous dis ceci en confidence)! nous vivons maintenant à la belle-étoile, comme on dit, sans vêtemens, sans maisons, sans provisions, aux frais de la Providence. Aidez-nous, je vous en supplie. Tout ce que l'on met au rebut, dans notre province sera pour nous fort précieux. Un peloton de fil, un cent de boutons, un paquet d'aiguilles nous viendraient très-à-propos. Faute d'en avoir, nous portons quelquefois, des mois entiers, des habits déchirés. Il nous serait certainement difficile de nous expédier

un toit ou une fenêtre pour nous mettre à l'abri de l'intempérie de l'air, nous en aurions cependant un extrême besoin. Dieu soit béni! ô mon Père, quel sujet de consolation! il faut avoir souffert ces peines précieuses pour en connaître le prix et la douceur! pour moi, je voudrais les souffrir toujours.... Mais, à ce qu'il me semble, la Providence a chargé plus d'un émir du soin de nous loger, et je vois que bientôt nous aurons deux maisons en toute propriété et des revenus. On me dit que le père Estève est destiné pour l'Amérique; je le croyais fait pour cette mission, mais Dieu en sait plus que nous. Quant au Fr.*** je crois qu'il réussira à merveille parmi ces peuples; il leur faut des Missionnaires robustes, hardis, actifs, qui sachent se faire à tout et à tous.... Priez et faites prier pour nous. Je vous embrasse, mon révérend Père, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie.

« Je suis, etc.

« RICCADONNA, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de Mgr. l'Archevêque d'Icone, à M. le Rédacteur des Annales.

Antoura, le 10 janvier 1834.

MONSIEUR,

« EN vous annonçant notre heureuse arrivée, je crois devoir vous transmettre en même temps, sur le cours de notre traversée, les renseignemens qui me paraîtront les plus propres à vous intéresser. Tout me porte à

croire que vous les lirez avec plaisir. J'en trouve par avance un garant sûr dans l'accueil bienveillant que j'ai reçu à Lyon, lors de mon dernier passage dans cette ville; je me rappelle surtout encore avec reconnaissance les bontés dont Mgr. l'Archevêque a daigné m'honorer, ainsi que les attentions pleines de bienveillance de MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi; qu'ils veuillent bien en agréer ici les uns et les autres les sentimens de ma plus vive gratitude.

« Nous partîmes de Toulon le 2 novembre au soir; arrivés à bord de la corvette la *Cornélie*, nous pensions mettre à la voile la même nuit, mais des approvisionnemens qui restaient à faire pour le navire ne permirent au commandant d'appareiller que le lendemain, vers les sept heures. Le temps était des plus favorables, aussi peu de momens suffirent pour sortir de la rade et être portés en pleine mer. Les premières terres qui s'offrirent à nos regards furent le cap *Sicié* et la pointe *Porquerolle;* deux heures de l'après midi n'avaient pas sonné que nous avions déjà longé l'île de *Corse;* le lendemain, dans la matinée, nous aperçûmes celle de Sardaigne, et le troisième jour, d'assez bonne heure encore, nous étions en vue des côtes de l'Afrique. De si heureux commencemens vous disent assez avec quelle rapidité s'opérait notre navigation; elle était des plus favorables: c'était même là un de ces commencemens qui devait nous promettre, pour la suite de la traversée, les succès les plus heureux. Mais hélas! il en fut tout autrement; Dieu, dont les desseins sur les hommes sont impénétrables, n'avait semblé vouloir, dans le principe, se montrer favorable à nos vues, que pour nous rendre moins rebutantes les épreuves auxquelles il devait dans sa miséricorde nous soumettre plus tard.

« Toutefois, si nous n'avions rien à désirer sous le

rapport de la navigation, et si tout nous réussissait selon nos vœux dans le commencement de cette traversée, que nous étions loin de raisonner de la sorte sous le rapport du mal de mer ! Nous ne pûmes d'aucune manière nous en garantir ; vaines et inutiles furent pour nous toutes les précautions conseillées ; il fallut payer à Neptune notre tribut, et Dieu sait combien il fut onéreux presque jusqu'au lieu de notre destination ; décrire ici toutes les souffrances que ce mal entraîne après lui serait chose impossible : celui-là seul peut le bien comprendre, qui une seule fois en a éprouvé les douleurs vives et aiguës.

« Nous arrivâmes à Bonne, le 5 dans la journée ; on ne crut pas devoir jeter l'ancre dans cette rade, les vents étaient trop favorables pour ne pas en profiter ; comme on avait cependant des dépêches pour la ville, on mit un canot en mer, et un officier du bord fut chargé lui-même d'aller les rendre. Cette petite mission fut remplie avec tant de promptitude, que quelques heures après, longeant les côtes d'Afrique, nous fûmes bientôt portés en pleine mer. Les vents continuèrent encore à être favorables, ils nous permirent même de voir, dans les premières heures de la journée du lendemain, le cap *Sérat* et le fort *Génois*. Quelques vapeurs qui s'étaient élevées au bout de l'horizon, nous empêchèrent de les voir assez distinctement. Le ciel devenant plus serein, à mesure que le soleil avançait dans sa course, nous aperçûmes de loin *Biserte* et les ruines de cette ancienne *Utique*, qui rappelait à notre esprit de si pieux souvenirs ; c'étaient ceux de notre première jeunesse, lorsque suivant pas à pas dans ses courses les traces de Télémaque qui avait erré dans ces parages, désolé de ne pouvoir retrouver son père, nous joignions nos regrets et nos larmes à ceux de ce fils reconnais-

sant : qu'ils étaient doux et pleins de charmes ! Nous crûmes toutefois devoir un instant faire trève avec ces délicieuses illusions, et porter avec une égale jouissance nos regards sur une autre ville dont les souvenirs n'étaient pas moins précieux; *Tunis* se présentait devant nous avec ses monumens et ses ruines : qu'il nous eût été agréable de les visiter, de voir surtout cette terre heureuse, témoin fidèle du zèle infatigable d'un saint Vincent de Paul, et que ce grand Saint avait obtenu de féconder par ses sueurs et ses larmes abondantes ; mais il nous fut impossible de satisfaire de si pieux désirs, il fallut de toute nécessité poursuivre notre course.

« Le 7, nous rencontrâmes l'île *Zimbre* et le cap *Bon*, et nous pûmes même avant la tombée de la nuit apercevoir assez distinctement sur un des points les plus éloignés de l'horizon l'île *Pantellerie;* quelques auteurs pensent, et avec raison, que cette île répond à l'ancienne île de Calypso. Le 8, nous eûmes la Sicile en vue : s'il avait fallu en croire quelques passagers, on pouvait sans difficulté aucune apercevoir dans le lointain le fameux mont *Etna;* il n'était pas facile de prouver le fait, car ce mont ne vomissait alors de son sein ni ses pierres calcaires, ni sa lave enflammée : du reste, ce ne furent là que des conjectures qui nous conduisirent jusqu'au cap *Passaro* et à l'île Ste-Maure; celle-ci s'appelait anciennement *Leucate*, elle se confond aujourd'hui avec un haut promotoire de l'île d'*Ithaque*. Là, pour me servir de la spirituelle observation d'un voyageur célèbre, là dans la patrie d'Ulysse ne se trouvent plus, comme autrefois, ni la forêt du mont Herée, ni les treize poiriers de Laërte; ceux-ci ont disparu, ainsi que ces deux poiriers plus vénérables encore, que Henri IV donna pour ralliement à son armée lorsqu'il combattit à Ivry.

Le 10, commencèrent les vents contraires, et conséquemment un ralentissement sensible dans la marche du bâtiment; on eut beau maintes fois mettre le cap à droite et à gauche pour ne pas revenir sur la route déjà faite, tout fut inutile; ces vents ainsi défavorables n'étaient rien moins que les tristes avant-coureurs d'une tempête qui était sur le point d'éclater. Bientôt en effet le ciel se couvre, du fond de l'horizon apparaissent des nuages noirs qui peu à peu s'amoncellent sur notre tête. Un vent du nord, mêlé de tourbillons affreux, souffle avec force; la mer s'enfle et la violence de ses flots, que chaque instant voit accroître, ne laisse plus aucun doute sur le danger réel qui nous menace. Tout l'équipage est en mouvement, on diminue de voiles, on va même jusqu'à les faire disparaître toutes : précautions inutiles, la fureur des vents croissait toujours. Qu'elle était triste alors la position des passagers et des matelots ! L'image de la mort était peinte sur tous les visages, et la consternation répandue de tous côtés; le commandant seul, calme au milieu d'un si grand péril, continuait à donner ses ordres qu'on exécutait avec la plus grande précision. Enfin la tempête devint si furieuse, que le navire ne pouvant plus lutter contre la violence du typhon, éprouva une très-forte avarie : avec la grande vergue qui avait près de deux pieds de diamètre, le grand mât de perroquet fut cassé jusqu'au niveau du capelage. Le paratonnerre fut brisé, ainsi que la girouette; et l'un et l'autre emportés dans la mer, furent en un instant entraînés par les flots. Ce qui semblait devoir rendre notre perte plus certaine, devint, par un effet singulier de la Providence, la cause de notre salut; car dès ce moment les vents perdirent de leur force, le ciel s'éclaircit, la mer se calma; et encore pleins de la vive

émotion qu'avait excitée nécessairement dans les ames un si effrayant spectacle, nous pûmes dès-lors nous féliciter mutuellement d'avoir échappé à un danger si long et si réel. Ne croyez pas cependant que la vue d'un péril aussi certain ait, à ce moment fâcheux, fait naître en nous de bien vives alarmes ; non, une pensée plus consolante nous occupait alors, mon Grand-Vicaire et moi : c'est que quand on est dans les voies de la Providence, ainsi que nous y étions, la mort n'est pas seulement un gain, comme dit un Père, mais encore un très-grand gain, *mori lucrum et maximum lucrum*.

« Quoique dès ce moment la mer parût plus calme, les vents n'en étaient pas pour cela plus favorables; on peut même dire qu'à dater de ce jour, ils nous furent presque toujours contraires : soit donc contrariété des vents, soit effet nécessaire de l'avarie que nous avions éprouvée, nous ne pouvions que difficilement retrouver notre route. Il entrait dans les vues du commandant de relâcher à l'île de Zante, dont nous n'étions qu'à une très-petite distance, pour se réparer; mais dans ce moment la brise ayant un peu *fraîchi*, et le commandant désirant, du reste, en profiter pour regagner le temps perdu, il prit une telle résolution, que le lendemain d'assez bonne heure nous nous trouvâmes à la hauteur des côtes de la Morée. La joie se peignit sur la figure de tous les passagers : la vue de cette terre, patrie de tant de grands hommes, en réveillant en nous de délicieux sentimens, était bien propre à nous faire oublier tous nos revers.

« Le 12, vers la onzième heure, nous aperçûmes *Navarin*, anciennement appelé Pylos : à peu de distance de cette ville apparaissait, sur le penchant d'une colline, Modon, autrefois Méthone en Messénie ; et du point où nous étions, il nous fut facile même de dé-

couvrir dans l'intérieur, sans le distinguer toutefois, le lieu où se trouve encore aujourd'hui la fameuse Coron. Que de pensées diverses se pressaient alors dans notre esprit! que de vœux, que de désirs formaient en ce moment notre cœur! Nous n'avions en effet qu'à descendre à terre, et chacun de nous aurait pu se dire avec un célèbre voyageur : « Je foule le sol de la Grèce. « Je suis à deux lieues d'Olympie, à trente de Sparte, et « sur le chemin que suivit Télémaque pour demander « des nouvelles d'Ulysse à Ménélas. » Mais, pensées vaines! vœux inutiles! il fallait côtoyer ce sol heureux sans le fouler aux pieds, et se contenter de saluer de loin une terre dont les souvenirs avaient tant de fois naguère rempli de charmes nos jeunes années. Nous nous livrions à ces pensées et le navire s'avançait toujours, mais assez lentement pour nous permettre d'en goûter les douceurs ineffables. Heureux dédommagement, mais qui ne valait pas toutefois la réalité!

« La mer continuait donc à être toujours calme, et les vents se refusant avec opiniâtreté à prendre une direction favorable, ce ne fut qu'avec la plus grande peine que, le 19 au soir, on put atteindre le cap *St-Ange*. Encore si, après l'avoir doublé par deux fois, il nous avait été permis de mettre le cap sur une île plus éloignée! mais non, il fallut le doubler une troisième, et c'est cette constance à braver la contrariété des vents qui nous valut, après quatre jours de travaux et de peines, d'être porté sur *Napoli de Romanie*. En vue de ce golfe, il nous fut facile d'y entrer : que de projets formés alors! une traversée aussi pénible et aussi laborieuse que celle que nous venions de faire méritait bien quelques jours de repos; nous y comptions avec d'autant plus de confiance, que le navire, considérablement avarié dans la dernière tempête, avait besoin

de se réparer. Vains projets!... le commandant du Duquesne en jugea différemment, et voici comment, sans le savoir, cet excellent officier supérieur devint contraire à nos vues.

« Nous étions à peine entrés dans la rade de Napoli, qu'un avis nous est signifié de sa part par le commandant de la Cornélie; et cet avis portait qu'incessamment nous devions, mes compagnons de voyage et moi, monter à bord d'un autre bâtiment. Cette nouvelle, quelque contrariante qu'elle fût par elle-même, l'était moins par le changement qu'il fallait subir en quittant un vaisseau pour monter dans un autre, que parce que nous laissions imparfaite, à bord de la Cornélie, une bonne œuvre déjà commencée. Quelques jeunes gens appartenant à l'équipage de cette corvette, au nombre de huit à dix, n'avaient point fait, à un âge déjà fort avancé, leur première communion, et vivaient conséquemment dans une ignorance presque complète des premières vérités du Christianisme. M. Guinoir, mon grand-vicaire, brûlant du désir de commencer au plus tôt sa carrière apostolique, crut qu'il entrerait dans les intérêts spirituels de ces enfans, en quelque sorte abandonnés, de profiter du temps que la Providence mettait à notre disposition, pour les instruire et les préparer, s'il y avait lieu, à cette grande action, l'une des plus importantes de la vie. Il céda à ce pieux désir, avec la permission que j'en avais obtenue du commandant; il les réunissait chaque jour à une heure fixe dans une petite chambre, et là seul avec eux, après s'être appliqué à leur apprendre les prières qu'un chrétien doit rigoureusement savoir, il leur rendait aussi faciles que possible les questions et les réponses du Catéchisme. Ces pauvres enfans, privés jusqu'alors de toute instruction religieuse, commençaient à peine à

sentir leur bonheur, qu'arriva subitement l'ordre de les quitter. Dire ici, qui du Catéchiste ou de cette intéressante jeunesse fut le plus contrarié dans ce nouvel arrangement de la Providence, serait chose difficile ; le fait est que de part et d'autre furent éprouvés des sentimens pleins de regrets et de peines ; la pensée que Dieu le voulait ainsi put seule en adoucir l'amertume.

« Il était six heures du soir, lorsque, ce même jour 21, nous fûmes transférés à bord de la gabarre la Lamproie. Le temps était des plus mauvais, une pluie battante nous avait même accompagnés dans tout notre trajet d'un vaisseau à l'autre. Ce n'était guère, à le bien prendre, un fort heureux présage de notre prochaine traversée : nous n'étions pas cependant sans espérance ; la fête de la Présentation de la très-sainte Vierge, que nous faisions ce jour-là, et sous la protection de laquelle nous nous étions placés dès le matin, en disant en son honneur la sainte Messe, semblait nous promettre des jours plus prospères. Plein de confiance en la puissante protection de cette bonne Mère, on fixe donc la route, le vaisseau fend les flots; mais bientôt une apparence d'orage nous fait craindre une mauvaise nuit. Nos prévisions ne furent, hélas! que trop fondées; car le jour était à peine sur son déclin, que l'on voit se former à l'extrémité de l'horizon ce qu'on appelle en terme de marin un *grain*, qui n'était rien de moins que l'avant-coureur d'une seconde tempête. En effet, quelques instans s'écoulent, et voilà que le tonnerre gronde avec fureur ; des éclairs vifs et multipliés sillonnent les cieux, accompagnés d'une pluie si continuelle et si grosse, qu'enfin la tempête se déclare ; elle éclate, mais avec des caractères bien moins effrayans que ceux qui avaient accompagné la première. Néanmoins la nuit se passe dans la crainte, on

attend que le vent faiblisse un peu; mais en vain; et ce n'est qu'après quarante-huit heures de marche incertaine, sur une mer extrêmement agitée, que l'on pense à chercher un abri dans le port le plus voisin. Milo fut l'asile heureux offert à l'ardeur de nos désirs : grâces immortelles en soient à jamais rendues à Marie! c'est à sa puissante protection que nous dûmes cette grâce singulière.

« Ici devait nous être présenté par la Providence un dédommagement à nos peines. C'était un dimanche, 23; un malentendu entre le commandant du Duquesne et celui de la Lamproie nous avait privés de nos bagages, et conséquemment de nos ornemens d'églises qui, le dimanche, nous servaient pour dire la sainte Messe. Ne pouvant, comme nous l'aurions désiré, la célébrer ce saint jour, nous nous contentâmes d'en réciter en particulier les prières, lorsque du hameau nous vîmes se diriger vers nous un canot portant un Prêtre. Un Prêtre au milieu de tant d'îles désertes et de rochers incultes, fut un spectacle vraiment propre à réjouir nos cœurs, à peine revenus des pénibles impressions de la veille. C'était un bon Curé qui, informé sans doute de notre mésaventure, par quelques matelots de l'équipage était venu avec toute la simplicité d'un patriarche nous offrir ses services. Nous lui en sûmes bon gré; car, informés à notre tour qu'il lui restait à dire une seconde Messe, nous lui exprimâmes le désir que nous aurions d'aller à terre pour l'entendre. Il fut conclu aussitôt avec le commandant, et après quelques momens d'entretien fort agréables avec cet excellent Prêtre, que nous pourrions satisfaire notre dévotion, mais avec la condition expresse que nous serions de retour lorsque le canon annoncerait le moment de l'appareillage. La condition fut acceptée, et ce fut elle

précisément qui nous priva de ce bonheur ; car tout était prêt pour le saint Sacrifice, le Prêtre était sur le point de monter au saint autel, lorsqu'on vint nous annoncer l'arrivée du pilote. Il fallut dès-lors sans retard aucun rétourner sur nos pas, pleins de regrets de n'avoir pu satisfaire notre pieux désir, mais aussi le cœur rempli de joie d'une si heureuse rencontre.

« Lorsque nous fûmes montés à bord du vaisseau, on leva l'ancre, et sous les tristes auspices d'un vent peu favorable, on tenta avec la plus grande peine de sortir du golfe. Après quelques secousses plus ou moins pénibles, on arriva enfin en pleine mer : le vent faiblit, et au lieu d'une troisième tempête à laquelle nous devions presque nécessairement nous attendre, nous fûmes réduits à un vent d'est-nord-est, qui, persévérant pendant plusieurs jours, nous mit dans la nécessité de n'arriver à Smyrne qu'à très-petites journées.

« Enfin, le 1.er décembre, vers les six heures du soir, et après une traversée de vingt-neuf jours, nous arrivâmes en vue de Smyrne ; la brise extrêmement variable, et une mer fort houleuse, ne nous permirent cependant de mouiller que vers les dix heures du soir ; et ce ne fut que le lendemain matin, vers les onze heures (2 décembre), que nous pûmes mettre pied à terre. J'ai nommé Smyrne, et je n'ai pas dit tout ce que les souvenirs précieux qui se rattachent à cette patrie adoptive des Ignace et des Polycarpe, firent éprouver à nos ames de sentimens. Oh! ils furent pleins d'admiration et de respect! A chaque pas que nous faisions dans cette cité célèbre, il nous semblait voir ces deux saints Evêques, l'un et l'autre dignes successeurs des premiers Apôtres, travailler avec un zèle infatigable à former à Jésus-Christ, notre commun maître, des adorateurs en esprit et en vérité ; il nous semblait entendre

surtout le premier, ce père tendre de l'Eglise d'Antioche, recommander avec soin à la sollicitude du digne auditeur du Disciple bien-aimé, le troupeau choisi qu'il se voyait lui-même dans la nécessité d'abandonner. Elle s'offrait à notre esprit dans toute la force de ses expressions, cette lettre immortelle qu'il écrivait plus tard à ses chers fidèles de Rome! Le zèle ardent dont il était animé pour les intérêts de ses frères, son amour excessif pour la croix et les souffrances, le désir sans bornes qui le dévorait de jouir de Jésus-Christ seul à jamais, *tantùm fruar Christo;* enfin le sacrifice généreux qu'il faisait de tout ce qui est ici-bas terrestre et mortel, pourvu qu'il lui fût donné de trouver son divin Maître, *ut Jesum Christum inveniam*, tout cela disait plus à notre ame qu'elle n'en pouvait sentir. Il fallut cependant faire à l'instant trève avec toutes ces diverses émotions, et penser aux mesures qui nous restaient encore à prendre pour la suite de notre traversée. Or, notre première visite fut pour M. l'amiral Hugon, avec lequel nous avions à nous concerter pour la continuation de notre voyage jusqu'à Bairout, et qui, nous aimons à le dire, nous accueillit avec la plus grande bienveillance. Nous sentîmes ensuite le besoin d'aller offrir nos hommages à Mgr. Hillereau, évêque de Calédonie et visiteur apostolique d'une partie de l'Asie-Mineure. L'affabilité de son caractère, et ses offres pleines de bonté, nous dédommagèrent amplement de tout ce que nous avions eu à souffrir naguère des fureurs de la mer. Enfin la Providence nous conduisit chez les Missionnaires de St-Lazare; c'est là que nous crûmes devoir accepter une hospitalité qu'ils nous offrirent avec une bonté de cœur qu'il nous serait difficile d'exprimer. Nous ne connaissions pas ces dignes enfans de saint Vincent de Paul, et nous n'en étions

pas connus ; mais à quoi ne supplée point une vraie et sincère charité ? C'est elle qui nous fit retrouver dans ces hommes de Dieu, non-seulement des amis, mais des pères ; ils en exercèrent à notre égard le précieux office : c'était à qui d'entr'eux nous prodiguerait le plus de soin ; aussi le souvenir de leurs bontés sera à jamais présent à notre esprit, et leurs noms unis ensemble resteront éternellement gravés dans nos cœurs.

« C'était le 8 de décembre, jour à jamais mémorable de la Conception immaculée de la très-sainte Vierge. L'usage est que les religieux Recollets, fidèles aux pieuses traditions de leur ordre, célèbrent ce jour-là leur fête patronale ; et comme elle attire ordinairement dans leur église un grand nombre de fidèles, ces bons Pères savent aussi ne rien négliger de tout ce qui peut contribuer à la pompe de cette solennité : il suffit qu'il se présente à eux une occasion favorable d'atteindre cette fin, ils la saisissent aussitôt avec le plus vif empressement. Cette occasion devait tout naturellement leur être offerte cette année par la présence d'un nouvel Archevêque, et ils surent en profiter. Je fus non-seulement invité moi-même en cette qualité, mais encore à cette invitation ils en joignirent une seconde, c'était celle de Mgr. Papás, évêque arménien, prélat extrêmement respectable, et qui, parvenu à un âge fort avancé, jouit à Smyrne d'une honorable retraite dans le sein de sa famille. Les arrangemens furent donc si bien pris dès la veille, que le lendemain tout se passa avec beaucoup d'ordre et d'éclat. L'église, qui est assez vaste, était dès le matin remplie par un très-grand nombre de pieux fidèles ; on eût dit un de ces jours de solennité et de fête de notre beau pays de France, où nos temples suffisent à peine pour contenir la multitude. Partout néanmoins régnait dans l'enceinte

sacrée le recueillement le plus profond; pas une parole, pas un mot seulement inutile : c'est que chacun, profondément pénétré du sentiment de celui qui réside dans nos divins tabernacles, cherchait à mériter, par son extérieur plein de respect, ses bienfaits et ses grâces. A dix heures très-précises eut lieu l'office pontifical, auquel présida Mgr. l'Evêque de Calédonie, en sa qualité de Visiteur apostolique à Smyrne. Une Messe en musique fut exécutée dans le plus grand ordre et avec la plus grande précision : à l'évangile, un jeune religieux recollet étant monté en chaire, entretint pendant une demi-heure son nombreux auditoire; le sujet ne pouvait être mieux choisi et plus intéressant : il avait à développer le glorieux privilége accordé à Marie dans son immaculée Conception. C'était vraiment un spectacle digne de l'attention religieuse, de voir avec quel recueillement ces bons fidèles écoutaient la parole sainte : mais ce qui ne fut pas moins propre à exciter en ce moment leur admiration, ce fut l'aspect seul du divin sanctuaire. Qu'on se représente en effet, devant un autel paré de ses plus beaux ornemens, un Pontife vénérable environné de ses Ministres sacrés; à gauche de l'autel, deux autres Pontifes revêtus de la chape et en mitre, placés à peu de distance l'un de l'autre, sur deux trônes également ornés; à droite, un troisième trône qui ne cédait en rien à la magnificence des deux premiers, et qui était réservé au Pontife officiant. Joignez à cela autour de l'autel un clergé nombreux, et qui, aux yeux de la Religion, devenait d'autant plus intéressant qu'il était presque à lui seul tout le clergé du diocèse; vous conviendrez facilement de toute l'impression que durent éprouver ces pieux Orientaux, peu accoutumés à ces sortes de cérémonies religieuses. Le soir, aux Vêpres et au Salut, on voulut bien

me céder l'honneur d'officier ; ce fut comme le matin, c'est-à-dire qu'on mit dans la cérémonie la même pompe et la même solennité. Ainsi se passa cette journée, que l'on pourrait à si juste titre appeler la journée de Marie, puisqu'elle fut tout entière à exalter ses mérites et à publier sa gloire : aussi puisse-t-elle être à jamais pour nous, comme pour les bons fidèles, un gage assuré de sa puissante protection !

« Il fallut cependant s'arracher à toutes ces consolations ; le Seigneur avait semblé ne vouloir nous les ménager alors, que pour nous soumettre plus tard sur mer à de nouvelles et bien terribles épreuves : et en effet, nous n'eûmes pas long-temps à attendre pour voir se réaliser en nous ces paroles de l'Esprit-Saint, que près de la joie la plus vive se trouve bien souvent le principe d'une profonde tristesse : *Extrema gaudii luctus occupat.* Montés à bord de la gabarre l'Astrolabe, le 19, nous eûmes à peine perdu de vue la rade de Smyrne, que les vents se montrèrent défavorables à notre navigation : ils continuèrent ainsi jusqu'au 24, où le ciel, se couvrant de nuages noirs et épais, semblait nous présager un temps encore plus mauvais ; il le fut même tellement, que la mer étant devenue extrêmement grosse, il n'y eut pas moyen de continuer notre route ; il fallut de toute nécessité chercher au plus vite un abri dans une rade voisine. C'était la veille de Noel. Il nous était pénible, sans doute, de nous trouver loin de la patrie et sur mer dans cette grande solennité, de ne pouvoir comme autrefois, dans le silence d'un secret oratoire, rendre pendant la nuit à Jésus Enfant les hommages de respect et d'amour qui lui sont dus ; mais encore était-ce un vrai bonheur pour nous de pouvoir, loin des fureurs de la haute mer, solenniser cette glorieuse fête par le plus auguste des sacrifices.

Cette consolation ineffable nous fut accordée : l'ancre ayant été jetée la nuit suivante dans la rade de *Macry*, il nous fut permis le lendemain de célébrer les trois Messes d'usage ; et la joie qu'en éprouvèrent nos cœurs fut d'autant plus grande, qu'avait été plus fondée la crainte d'être privé d'un tel bonheur.

« Le reste de la journée fut consacré en partie à visiter d'anciens monumens grecs. Nous y remarquâmes particulièrement un très-bel amphithéâtre à demi ruiné, dont la construction tout-à-fait gothique semblait remonter au temps des fameux chevaliers de Rhodes. Il eût été agréable pour nous de pouvoir recueillir sur l'ancienneté de ce monument des renseignemens sûrs ; mais outre qu'il n'existait là aucune inscription propre à éclairer notre ignorance, c'est que encore il ne se trouva sur les lieux personne à même de satisfaire notre trop juste curiosité : c'est un regret à ajouter à tant d'autres.

« Le lendemain 26, jour de saint Etienne, nous visitâmes l'île elle-même des Chevaliers ; elle ne nous offrit rien de bien remarquable : quelques amas de ruines, et des traces encore fort légères d'anciens forts, c'est là tout ce que nous pûmes recueillir de connaissances historiques. Le 27, nous restâmes à bord, ne pouvant d'une manière utile diriger autre part notre course. Enfin le 28, comme on s'aperçut que la mer était moins grosse et que le temps commençait à se mettre au beau, on se décida à lever l'ancre et à faire voile pour Alexandrie : ce ne fut pas sans succès, car le premier jour de la nouvelle année, c'est-à-dire quarante-huit heures après notre départ de Macry, nous étions en vue de cette ville ; la tranquillité de la mer nous permit ce même jour d'entrer dans la rade, et nous pûmes même encore avant la tombée de la nuit visiter

les monumens religieux et profanes. Ce fut pour nous surtout une vraie consolation, d'aller rendre nos hommages à Jésus-Christ dans la seule et unique église catholique qui se trouve aujourd'hui à Alexandrie. Nous fûmes d'autant plus volontiers portés à satisfaire ce pieux désir de notre cœur, que nous savions que cette église était desservie par les bons Pères de Terre-Sainte. La piété franche de ces bons Religieux nous édifia autant que le zèle dont ils paraissaient animés pour répandre partout la bonne odeur de J. C. Nous ne poursuivîmes pas plus loin nos courses, parce qu'il était déjà décidé que dans la journée même nous devions quitter cette rade. En effet, le 3 on mit à la voile, et on fit route vers Bairout. Ce trajet est, comme on sait, assez court; mais il n'en est pas peut-être qui soit d'une navigation plus pénible, il est difficile de s'en faire une idée; nous savons ce que nous en a coûté l'expérience que nous en avons faite. Pendant cinq jours consécutifs nos souffrances ont été excessives et cruelles, et ce qui ne contribuait pas peu à les augmenter, c'est qu'arrivés une fois presque en vue de notre destination, nous en fûmes rudement repoussés par la violence des vents. On savait bien qu'une constance tant soit peu soutenue pourrait nous faire vaincre les obstacles des flots, et nous faire arriver ainsi plus vite au port; mais il existait toujours une crainte bien fondée de ne pouvoir résister à la *lame*, et de voir le navire aller sans retour échouer contre la côte. A la prudence du capitaine cédèrent des désirs trop vifs et trop empressés, et nous attendîmes que la mer fût plus favorable pour entrer dans la rade : Dieu daigna bénir en nous ce sentiment plein de résignation; aussi le 8 janvier nous étions rendus sains et saufs à Bairout. Je ne vous dirai rien ici des témoignages

pleins de vénération et de respect, dont à cette même époque nous avons été les objets dans cette ville. Plus tard et dans de nouvelles relations, il nous sera permis de faire connaître avec plus d'étendue tout ce que la piété de ce bon peuple, et l'attachement inviolable qu'il manifeste pour le St-Siége, nous font concevoir d'heureuses espérances pour l'avenir.

« De Bairout au lieu de notre destination, la distance n'est pas grande; il nous fut donné de la franchir deux jours après, et de commencer enfin, auprès des chères ouailles confiées à notre sollicitude, un ministère qui doit leur être comme à nous si salutaire et si utile.

« Ici devrait naturellement se terminer notre relation; mais la reconnaissance connaît-elle des bornes? il est un fait qu'elle nous impose l'obligation de ne point passer sous silence, c'est l'accueil bienveillant que nous avons reçu à Bairout, de la part de M. Guis, consul de France dans cette échelle, et de sa pieuse famille; il serait difficile de redire ici toutes les attentions et les bontés sans nombre qu'ils nous ont prodiguées. La renommée a bien pu, en diverses circonstances, rendre hommage au zèle particulier, pour les intérêts de la Religion, de ce digne représentant de la nation française; mais il n'appartient qu'à ceux qui le connaissent de près, de savoir apprécier, avec la bonté de son cœur, la piété franche qui le caractérise. J'aime, en parlant de nos premiers travaux, à lui décerner ce juste tribut d'éloges: il le mérite à bien des titres.

« Qu'il me soit permis d'ajouter encore un dernier mot: notre séjour dans les deux dernières villes que nous avons visitées, et qui sont placées sous ma juridiction, n'a pas été assez long pour nous permettre de connaître et d'apprécier surtout les immenses besoins

qu'elles peuvent éprouver; mais le peu de renseignemens que nous avons cru devoir prendre déjà sur les lieux, nous a révélé bien des souffrances que l'excellente Œuvre de la Propagation de la Foi nous a mis à même toutefois, par ses premières libéralités, d'adoucir en partie; et cependant de quoi ne lui est-on pas redevable par le passé ? tout le bien qui existe dans ces contrées éloignées, on le lui doit presque entièrement. Nous aimons à croire qu'elle ne laissera pas imparfaite la bonne œuvre déjà commencée, et qu'elle continuera à aider de ses secours une mission qui doit, si elle est soutenue, porter par la suite des fruits si abondans.

« Je suis, etc.

« ✝ Jean-Baptiste, *archev. d'Icone*, *vicaire et délégat apost.* »

Lettre de M. Guinoir, missionnaire apostolique, à M....

Antoura, au Mont-Liban, 30 mars 1834.

Monsieur,

« A l'exception d'une furieuse tempête que nous avons essuyée et où nous avons failli périr, et de quelques douleurs de mal de mer assez vives, notre voyage a été heureux; Monseigneur jouit d'une assez bonne santé: depuis notre arrivée il n'a pas éprouvé une seule indisposition. Ce qui est bien étonnant, c'est qu'il a fait cette année le carême on ne peut mieux, sans compter qu'il l'a fait à l'huile. Nous nous sommes encore privés

des œufs et de toute espèce de laitage, et personne de nous ne s'en ressent ; c'est vraiment là une chose extraordinaire. Ajoutez à cela que depuis le quatrième dimanche de Carême nous avons donné une mission à Bairout, une des principales villes de Syrie. C'était pour nous un surcroît de travail qui aurait dû mille fois compromettre notre santé ; et cependant aujourd'hui jour de Pâques nous nous portons aussi bien que le mercredi des Cendres.

« Je reviens à notre mission. Elle fut annoncée aux habitans de Bairout, par un mandement de Monseigneur à tous ceux qui appartenaient au rit latin. Cette nouvelle fut accueillie avec le plus grand plaisir. Le quatrième dimanche de Carême, on en fit l'ouverture après les Vêpres où Monseigneur officia ; il entonna le *Veni, Creator*, qui fut suivi de la benédiction donnée aux Missionnaires. Nous étions quatre, deux pour les Francs qui se trouvent dans cette échelle, et auxquels nous donnions tous les jours une instruction et une glose en français, et deux pour les Arabes qui avaient aussi chaque jour quelques instructions en leur langue. Bientôt l'église devint insuffisante pour les uns et pour les autres ; il fallut pour les Arabes surtout prendre deux jours dans la semaine afin de leur donner des instructions à part ; elles furent suivies aussi régulièrement que celles de l'église paroissiale : c'était un spectacle bien touchant de voir ces braves gens quitter leur travail d'assez bonne heure, et venir avec le plus grand empressement entendre la parole sainte. Ils l'écoutaient avec une attention et un respect que l'on ne rencontre pas en France. Que vous auriez joui si vous aviez pu voir ces pauvres Arabes se frapper la poitrine à chaque vérité qu'ils entendaient ! J'en ressens moi-même, au simple souvenir, la plus vive impression.

C'était surtout aux fêtes de la mission, que ces grands et ces sublimes sentimens de piété et de foi se manifestaient en eux. A l'amende honorable, ils étaient tout hors d'eux-mêmes. D'abord, le spectacle nouveau d'un autel magnifiquement décoré est la circonstance qui devait nécessairement les frapper; mais quand on en vint à l'acte même de l'amende honorable, on n'entendit plus qu'un seul bruit, celui des coups sur la poitrine, accompagnés de paroles de repentir : il en fut de même pour le renouvellement des vœux du Baptême et la consécration à la Sainte Vierge. Les exercices avaient lieu le matin et le soir ; le matin après la prière et la Messe que Monseigneur célébrait, on prêchait en arabe : le soir, il y avait toujours glose et discours. Quand le discours était en français, la glose était en arabe, et réciproquement : quelques Francs ont formé à eux seuls les chœurs de cantique. Les Arabes ont été si satisfaits de cet exercice, qu'ils ont demandé qu'il eût lieu aussi dans leur église. Monseigneur a clos la mission par un discours qu'il a prononcé en présence d'un auditoire très-nombreux. Il a de plus parlé le premier jour, et deux fois pendant le cours de la mission : on peut dire que les fruits qu'on en a recueillis sont au-delà de nos espérances.

« J'oubliais de vous dire que le vendredi-saint a eu lieu la plantation de la croix; le samedi, à la suite de l'office, Monseigneur baptisa une négresse de dix ans: plus tard je vous enverrai une copie des notes que nous ferons chaque jour sur les lieux que nous parcourons et les œuvres que nous entreprenons ; j'y joindrai une circulaire aux Missionnaires, pour l'établissement des retraites sacerdotales au Mont-Liban. Cette année, la première commence le six avril ; nous pensons avoir un certain nombre de Prêtres. Priez pour qu'ils soient

tous selon le cœur de Dieu; c'est le seul moyen de travailler efficacement au bien de ces contrées. Il y a sans doute parmi le peuple un grand fonds de foi, mais il faut qu'il soit développé, et on ne le peut qu'à l'aide de bons Prêtres.

« Les affaires de la délégation ont été jusqu'à présent si multipliées, qu'il nous a été impossible de nous éloigner le moins du monde de la résidence : encore point de voyage à Jérusalem et à Damas. Nous n'avons visité de l'Egypte qu'Alexandrie, où nous n'avons fait que passer; Monseigneur ne pense faire cette tournée qu'après les premières chaleurs. Néanmoins, depuis notre arrivée à Antoura, nous avons visité non-seulement tous les vénérables Patriarches de ces contrées, mais même le grand prince du Mont-Liban; vous verrez dans la lettre que vous recevrez plus tard le détail de ces visites. Jusqu'ici nous avons été affranchis en notre particulier des mœurs orientales, mais non dans nos visites : s'asseoir par terre sur ses pieds, ou les pieds croisés devant soi, est déjà pour nous affaire d'habitude. Il en est de même de coucher à terre sur de simples nattes, de manger à la mode des Arabes, c'est-à-dire sans assiettes ni fourchettes, avec un seul verre pour tous. Cependant, autant qu'il est possible, nous tâchons dans nos voyages d'avoir ces objets avec nous. Les alimens sont très-simples et peu ragoûtans; le riz est la nourriture la plus ordinaire, il est dans tous les repas le plat de résistance. Seuls nous vivons autant que possible à l'européenne; nous avons conservé le costume européen. Nous sommes ici tout comme en France, excepté qu'une assez longue barbe ombrage déjà notre menton : nous avons remarqué que ce costume faisait impression sur les Arabes; celui de Monseigneur surtout les frappe d'une manière étonnante.

Quand ils le rencontrent, il ne lui baisent la main qu'après avoir baisé la terre : du plus loin qu'ils le voient, ceux qui sont à cheval mettent pied à terre et attendent qu'il soit près d'eux pour le saluer. Voilà de la Foi ! ce sont les roses de notre œuvre ; Dieu seul en connaît les épines, nous en supportons avec joie les piqûres : espérons que notre résignation ne sera pas sans mérite aux yeux de notre commun Maître.

« Je suis, etc.

« GUINOIR, *vicaire général de la délégation apost. au Mont-Liban.* »

Lettre de Mgr. l'Archevêque d'Icone.

Antoura, 1.er avril 1834.

MONSIEUR,

« JE vous remercie des objets que vous voulez bien m'envoyer, et dont je ne pouvais me passer ; mais je crains que cela ne devienne pour vous un trop grand sujet d'embarras et de peines. Il est vrai que je ne serai pas fâché de recevoir bientôt quelque argent ; mais, je vous en prie, gardez tout ce qu'il vous faut pour vous libérer des engagemens que vous avez pris pour moi. Jusqu'ici, grâces à Dieu et à vous, nous n'avons pas encore manqué du nécessaire ; mais ce qui va me mettre dans le besoin, c'est la visite pastorale, et conséquemment les longs voyages que je compte entreprendre bientôt. J'irai passer quelque temps

à Alep, où j'ai de très-grandes affaires à traiter et à arranger; je m'embarquerai ensuite pour l'île de Chypre, et de là pour l'Egypte : j'espère pouvoir passer par l'Arabie et en même temps visiter le mont Sinai, traversant ensuite le désert, me rendre en Palestine, et enfin visiter Damas et la Syrie. Or, vous sentez que pour cela, bon gré, malgré, il faut de l'argent, et sans doute bien plus et infiniment plus des grâces et des bénédictions d'en haut, que je vous supplie bien de demander instamment au bon Dieu pour moi; vous pouvez être sûr qu'en conservant l'adresse que je vous ai donnée, ce que vous m'enverrez me parviendra sûrement.

« Grâce à une petite imprimerie que j'ai découverte dans ce pays, une lettre pastorale est sous presse; quand elle sera imprimée, je me ferai un devoir de vous l'envoyer ainsi qu'à Mgr. l'Evêque de Versailles, qui a eu la bonté de m'envoyer la sienne à Rome. J'ai également publié un mandement pour la mission de Bairout, et une lettre pastorale pour l'établissement des retraites sacerdotales : je vous les enverrai par la même occasion.

« J'ai reçu en parfait état la caisse d'ornemens : la chapelle n'a pas souffert non plus dans notre longue traversée; mais les livres, surtout ceux de l'abbé Guinoir, ont souffert de la pluie. Vous verrez dans la relation que vous recevrez plus tard, que j'ai vu Ibrahim à Bairout; il m'a bien reçu, toutefois sans présent. Il se fit traduire en turc, séance tenante, la lettre du général Lahitte, qu'il écouta avec beaucoup d'intérêt et un air de satisfaction.

« Mille choses respectueuses de ma part à M. le général Lahitte; ne m'oubliez pas non plus près du père Loriquet, qui a eu la bonté de s'intéresser à mon œuvre. L'abbé Guinoir me donne tous les jours de nouvelles

consolations : bon Prêtre, bon Missionnaire, il ne peut m'être qu'infiniment utile. Vous pouvez m'envoyer d'autres messes que celles que j'ai déjà reçues ; c'est encore là une bonne œuvre, et c'est un moyen de faire, sous plus d'un rapport, grand bien parmi le clergé qui n'a pas ou a très-peu de messes. Offrez bien mes respects à Monseigneur, ainsi qu'aux excellentes personnes que j'ai l'honneur de connaître à Versailles.

« Je vous bénis ici avec le plus grand désir de votre perfection et de votre salut.

« † Jean-Baptiste, *archevêque d'Icone.* »

Lettre de M. Guinoir, missionnaire apostolique au Mont-Liban, à M. ***

Monsieur,

« Monseigneur reçu votre lettre et en a été très-satisfait ; il admire surtout votre zèle pour la prospérité de la grande œuvre qui lui est confiée ; il espère que Dieu daignera bénir tous vos efforts, et qu'ils ne seront pas perdus pour le ciel. Soyez tranquille sur notre sort, nous n'avons manqué de rien encore ; mais nous comptons beaucoup sur la Providence, nous pensons qu'elle ne nous abandonnera pas. Je vous avoue que nous avons besoin de secours pour faire le bien. Il est grand nombre d'œuvres qui restent à faire, faute de ressources : ainsi, nous sommes en voie de faire rentrer dans le sein de l'Eglise une famille turque, composée de six personnes, et nous ne le pouvons encore, parce que dès le moment que son projet sera connu, il faudra

la faire passer d'un lieu à un autre pour la soustraire aux poursuites de ses coréligionnaires ; et pour en venir là il faut de l'argent. Il nous en a fallu aussi pour la mission de Bairout ; la crainte où nous étions qu'on n'opposât cet obstacle, a porté Monseigneur à faire tout à ses frais. Il nous en faudra de même pour la retraite sacerdotale. Il est encore bien d'autres besoins qui s'offrent chaque jour à nos yeux et que nous ne pouvons soulager : nous espérons avec le temps pouvoir le faire ; mais ce ne sera qu'autant que la *Propagation de la Foi* viendra à notre secours ; elle a promis et elle tiendra sa parole, nous en sommes sûrs.

« Tranquillisez-vous sur notre compte, nous ne cessons d'être contens de tout ce que le bon Dieu nous envoie : c'est au milieu même des plus grandes privations que le contentement est en quelque sorte surabondant. Nous nous sommes trouvés, Monseigneur et moi, seuls pendant la nuit, sans avoir même où reposer la tête ; que faire alors ? une simple natte jetée par terre sur le roc nous servait de lit, et le roc lui-même de chevet ; en étions-nous moins contens ? non, nous nous amusions de ces petites épreuves.

« Je suis très-sensible au souvenir des personnes dont vous me parlez, qui s'intéressent à nous. Si elles prient pour nous, elles ne sont point oubliées non plus ; chaque jour elles sont offertes sur la patène, près de la divine Victime ; c'est pour nous un devoir de prier pour les bienfaiteurs de l'Œuvre.

« Je ne vous parle pas du bonheur que j'éprouve d'être auprès de Monseigneur, et de partager toutes ses peines et ses souffrances. Je me borne à me recommander de nouveau à vos plus ferventes prières, et à me dire votre bien respectueux serviteur, etc.

« GUINOIR, *missionnaire apostolique.* »

L'intérêt qui se rattache à la grande et courageuse entreprise de Mgr. l'Evêque de Capse, vicaire apostolique de la Corée, nous impose l'obligation de communiquer à nos lecteurs les nouvelles du voyage de cet intrépide Missionnaire, à mesure que nous les recevons.

Comme nous l'avons annoncé, il est parti de Macao pour la Corée, le 16 décembre 1832; au mois d'octobre de l'année suivante, il se trouvait à l'extrémité opposée de la Chine, dans la province du Cham-Si. Pour parvenir jusque-là, il avait eu à surmonter des obstacles sans nombre, et à supporter des fatigues inouïes : par suite des détours qu'il avait été obligé de suivre pour passer inaperçu, il avait eu à parcourir un trajet de 1500 lieues, c'est-à-dire le double du chemin ordinaire. Les peines physiques qu'a dû entraîner un aussi long voyage, ne sont rien en comparaison des angoisses que la timidité de ses guides et de ses hôtes, et diverses autres causes ont occasionées. Qu'on se figure un Evêque dont la présence en Chine est déjà un crime capital, qu'on se le figure, dis-je, traversant un pays immense qu'il ne connaît pas, dont il ignore la langue et les usages; qu'on se le figure dépourvu d'argent, abandonné de ses conducteurs, ne trouvant personne qui ose lui offrir un asile; qu'on se le figure enfin ne perdant pas courage, et continuant sa route au milieu de ces difficultés et de ce délaissement des chrétiens chinois, qui dans leur frayeur fuient tout contact avec lui, on n'aura pas de peine alors à se persuader que l'homme ne trouve pas en lui-même la force nécessaire pour atteindre un résultat si merveilleux, et que la grâce du Tout-Puissant peut seule animer un zèle si généreux, et inspirer tant de constance et de dévouement. Ce qui peut servir encore à confirmer cette conclusion, c'est que l'Evêque

de Capse ne sera point à la fin de ses peines lorsqu'il sera à la fin de son voyage : au contraire, les dangers qu'il court en Chine ne sont que l'avant-coureur de ceux qui l'attendent en Corée. Nous n'hésiterons donc pas à recommander d'une manière toute spéciale aux prières de nos lecteurs l'entreprise de M. Bruguière, qui démontre quelles grandes choses la foi est capable de faire, et qui est si glorieuse pour l'Eglise catholique

Lettre de Mgr. Bruguière, évêque de Capse, à MM. Umpierre et Legrégeois.

Cham-Si, 28 octobre 1833.

Messieurs,

« Je vous ai écrit vers la fin d'août, j'étais alors dans la province de Pechili. Je croyais pouvoir aller directement en Tartarie, toutes les mesures nécessaires étaient prises; j'avais un guide, il ne me manquait qu'un conducteur ou voiturier. Il vint malheureusement dans l'esprit du Missionnaire chez qui j'étais logé, d'aller en chercher un fort loin, parce qu'il était, disait-il, plus capable. Cet homme, épouvanté à cette proposition, s'écria qu'on voulait le faire mourir avec l'Evêque, et mettre toute la Chine en combustion par la témérité d'un seul Européen. Tous les habitans des lieux par où j'avais passé, et même de ceux où je n'avais pas passé, devaient être mis à mort; mandarins, Evêques, et je ne sais combien de chrétiens couraient tous risque d'être étranglés. Il n'en fallait pas tant pour épouvanter mes courriers. Ils résolurent tous de

m'abandonner. Le Prêtre et les chrétiens qui habitaient ce village, encore plus consternés que les autres, soupiraient ardemment après le jour de mon départ: ils croyaient tous voir les archers à leur porte pour les prendre. Mon élève seul montrait du courage; il assurait qu'il n'y avait rien à craindre, et indiquait le moyen à prendre pour éviter les dangers : mais son avis fut mal reçu; on le traita de jeune homme sans expérience, d'étourdi, de téméraire qui introduisait des Européens jusqu'aux extrémités de la Chine, au risque de causer une persécution générale. Il obtint seulement avec beaucoup de peine que l'on me garderait caché dans quelque réduit pour faire cesser le tumulte, pendant qu'il irait lui-même chercher des courriers à Pékin. Son voyage ne fut pas heureux: les courriers qui peut-être auraient voulu me conduire, étaient morts du choléra-morbus; les autres répondirent unanimement qu'ils ne voulaient pas s'exposer à une mort certaine. Cependant ce jeune homme, qui venait de faire un voyage de quinze cents lieues par terre, tomba sérieusement malade à Pékin; il fut obligé de rester dans cette ville pour rétablir sa santé : il m'envoya dire de l'attendre comme je pourrais dans le Cham-Si. Je me trouvai donc seul; l'Evêque de Nankin, qui s'est toujours conduit noblement dans cette affaire, et mon Curé, eurent bien de la peine à me donner un guide, pour aller dans le Cham-Si tenter un passage en Tartarie. Ce guide était à trente lieues de l'endroit où je m'étais arrêté : il y avait lieu de craindre que la peur ne le saisît comme les autres. Nous en étions là lorsqu'on annonça que les païens étaient instruits de l'arrivée d'un Missionnaire européen. L'alarme fut dans le camp. Il fallut partir aussitôt, le 29 septembre à minuit. Nous avions un bouvier pour postillon, un

guide qui ne savait point le chemin, et un compagnon ou interprète qui n'avait que la peur en partage. Je lui dis pour le rassurer : J'augure bien de notre voyage ; c'est aujourd'hui la fête de St-Michel et de tous les bons Anges : si les hommes refusent de nous accompagner, nous aurons les saints Anges, ce qui vaut encore mieux.

« Après trois jours de marche, nous rencontrâmes le guide désigné par l'Evêque de Nankin. Il voulut bien nous conduire et partager le danger, malgré les prières et les larmes de sa femme et de ses enfans. Il n'y avait que la plus jeune de ses filles qui l'exhortait à ne pas se laisser ébranler. Conduisez l'Evêque, lui disait-elle, c'est une action agréable à Dieu que de s'exposer pour une si belle cause. Nous voilà donc en route : notre voyage, quoique pénible, fut une promenade de plaisir, comparé à celui de Nankin à Pékin. Peu s'en fallut que nous ne soyons morts de faim, de fatigue et de maladie. Ceci s'entend de quelques-uns en particulier. Pour ma portion, j'ai éprouvé des chagrins et des peines que je ne dois découvrir à personne. Gardez-vous d'ajouter foi à certaines anecdotes que l'on pourra vous raconter sur notre voyage. Il y a des personnes qui, avec de bons yeux et une ouïe excellente, voient et entendent tout de travers.

« Le 6 octobre, nous avions à nous tirer d'un fort mauvais pas ; je courais risque d'être arrêté. Il vint donc dans la pensée à mes gens de me faire passer pour un mandarin. Ils firent ma toilette, me coiffèrent d'un bonnet de feutre, placèrent élégamment mes lunettes de cristal jaune (je crois qu'elles pesaient demi-livre, et avaient un pouce et demi de diamètre) ; on me fit asseoir comme un tailleur ; on m'apprit à placer mes mains décemment et à tenir ma tête d'une manière

grave et noble. J'obéissais machinalement, sans trop savoir ce qu'on voulait faire de moi. Mon interprète eut toujours les yeux sur moi pendant tout le temps que dura le trajet de l'hôtellerie à la douane, pour voir si j'étais fidèle à la consigne. Mon guide, monté sur son cheval, et une espèce de bonnet de docteur sur la tête, faisait l'office de premier courrier. Arrivé au poste, il annonça qu'un grand personnage allait passer. Tous les préposés se mirent sur un rang devant leur porte : ils regardèrent un moment en silence, et puis firent signe d'avancer. Nous en fûmes quittes pour la peur. Le 10, nous arrivâmes dans le lieu où réside le Vicaire apostolique de Cham-Si. Ce Prélat m'a très-bien reçu, c'est-à-dire de la manière que j'ai été reçu par tous les Evêques et les Missionnaires que j'ai rencontrés sur ma route. Il m'a promis de m'aider efficacement. Je suis moralement assuré que je parviendrai à Quang-Tong, pourvu que les chrétiens veuillent m'aider : il est plus facile de voyager en Tartarie qu'en Chine. Ce petit accident allonge mon chemin au moins de trois cents lieues, et me fait perdre l'occasion d'entrer cette année en Corée. Si Joseph, mon élève, n'eût point été malade, j'aurais tâché de me mettre en route tout de suite : je l'attends tous les jours. Il est bien possible que nous soyons obligés de voyager pendant tout l'hiver : or, vous savez que le froid en Tartarie est terrible ; mais que faire? Ce sont des incommodités inséparables d'un voyage si long, si pénible et si dangereux. Jusqu'à présent je ne me suis étonné de rien ; je m'attends à tout. Quand j'ai demandé cette mission et quand je l'ai acceptée, j'ai prévu tous les travaux et tous les périls que j'aurais à essuyer. Jusqu'à ce moment j'en ai trouvé moins que je ne croyais. Dieu est partout, il ne m'arrive rien en ce monde que par

ses ordres et par sa permission. Ses desseins sont toujours justes et toujours adorables, mon devoir est de m'y soumettre avec le secours de sa grâce. Je ne m'arrêterai que lorsque je serai abandonné de tout le monde, et qu'il me sera impossible de continuer seul mon voyage. J'ai lieu de croire que tous ces contretemps ne seraient point arrivés si j'avais eu un guide sûr et capable ; mais la divine Providence a permis que depuis Macao jusqu'au lieu où je me trouve, je n'aie rencontré que des courriers timides, souvent sans expérience, et qui plus d'une fois n'acceptaient cette pénible charge qu'avec la plus grande répugnance, etc.

« La route que j'ai suivie est la plus mauvaise. Le moyen le plus sûr, le moins pénible et le moins dispendieux pour entrer en Tartarie, c'est la voie de la mer ; ce moyen est facile et dépend de la bonne ou de la mauvaise volonté des chrétiens de Nankin. Vers la mi-août, on trouve là des barques de chrétiens qui vont dans le Léan-Thong. Malheureusement les chrétiens de Nankin sont fort timides. Ils n'ont pas l'intrépidité des Fo-Kinois.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Bruguière, *Evêque de Capse, vicaire apostolique de la Corée.* »

FIN DU XXXVIIe CAHIER.

AVIS.

Quelques personnes ayant manifesté le désir qu'on s'assurât, d'une manière certaine, si les modifications légères qui ont été faites au règlement général, n'apportaient aucun changement aux indulgences accordées à l'Œuvre, nous nous sommes adressés à la congrégation de la Propagande, pour lui demander son avis à ce sujet. Nous avons reçu du Préfet, son Eminence le Cardinal Pedicini, une réponse datée du 14 juin 1834, et dont voici un extrait : « Les changemens dont vous me « parlez dans votre lettre du 26 mai, n'étant « relatifs ni à l'obligation de l'aumône, ni aux « prières, n'apportent aucun obstacle à ce que les « indulgences puissent être gagnées comme par le « passé. »

Nous croyons devoir publier de nouveau la liste des indulgences.

Le Pape Pie VII, par rescrit du 15 mars 1823, a accordé les Indulgences suivantes aux souscripteurs de la Propagation de la Foi, dans tous les diocèses de France où cette Œuvre sera érigée du consentement de l'Ordinaire.

1.° *Indulgence plénière* le jour de la fête de l'invention de la Sainte Croix, anniversaire de la fondation de l'Œuvre dans la ville de Lyon, en l'année 1822; le jour de la fête de St. François

Xavier, patron de l'Œuvre; et une fois tous les mois, le jour au choix de chaque souscripteur, pourvu qu'il ait récité tous les jours de ce mois les prières indiquées. Pour gagner ces indulgences il faut étant vraiment pénitent et confessé, et ayant reçu la sainte Communion, visiter dévotement sa propre église paroissiale, et y adresser à Dieu de ferventes prières pour la prospérité de l'Eglise, et selon les intentions du Souverain Pontife. Cependant, par Rescrit en date du 11 mai 1824, notre très-saint Père le Pape Léon XII a dispensé les souscripteurs malades ou infirmes de la visite de l'église paroissiale prescrite par le Pape Pie VII, à condition d'accomplir, selon leur pouvoir et l'avis prudent de leur confesseur, les autres conditions requises.

2.° *Une Indulgence de cent jours* toutes les fois qu'on récitera, étant au moins contrit de cœur, les prières prescrites, qu'on donnera quelque aumône en faveur des Missions, ou qu'on exercera toute autre œuvre de piété ou de charité.

Par Rescrits des 18 septembre 1829 et 25 septembre 1831, LL. SS. Pie VIII et Grégoire XVI ont confirmé toutes les Indulgences ci-dessus énoncées, et les ont étendues aux Fidèles de tous les pays étrangers qui s'uniront à l'Œuvre établie en France.

Toutes ces Indulgences, tant plénières que partielles, sont applicables aux ames du Purgatoire.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre.

Prix de ce Cahier. . . . . 75 c.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

OCTOBRE 1834.—N.° XXXVIII.



A LYON,
CHEZ M.-P. RUSAND, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE POUSSIELGUE-RUSAND,
Rue Hautefeuille, n. 9.

1834.

Avec approbation des Supérieurs.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

MISSIONS DU LEVANT.

Plusieurs fois nous avons fait part à nos lecteurs des espérances que nous avons conçues, de voir la Religion catholique faire des progrès dans les contrées soumises à la domination des Turcs : tous les jours ces espérances acquièrent plus de solidité, et de nouveaux faits viennent à l'appui de nos prévisions. Le fanatisme aveugle, l'intolérance barbare, la haine impitoyable des Musulmans s'affaiblissent lentement, il est vrai, mais graduellement. On peut même dire que les Egyptiens, partout où ils sont les maîtres, laissent entrevoir en matière de religion une grande indifférence politique, qui n'est pas sans avantage pour le Christianisme. Des nuages de préjugés obscurcissaient tous les yeux, sans qu'il fût permis à la lumière de chercher à les pénétrer, encore moins à les dissiper. Souvent de ces nuages de préjugés s'échappait comme la foudre une persécution sanglante, ou une émeute populaire, ou une pesante avanie contre les chrétiens. Ces sortes d'évènemens avaient pour effet de fortifier l'erreur, de trou-

bler les esprits, par la crainte, et de les empêcher de reconnaître les ténèbres épaisses qui les enveloppent. Aujourd'hui le nom chrétien n'occasione plus ces accès de rage, qui se manifestaient par des cris de fureur et des menaces de destruction. Le disciple de Mahomet n'a plus l'air d'un tigre altéré de sang, à l'aspect d'un disciple de Jésus-Christ; au contraire, les cérémonies extérieures du culte catholique se célèbrent aux portes mêmes de Constantinople, avec plus de pompe et de solennité que dans plusieurs contrées de l'Europe : et elles attirent un grand concours de mahométans, dont elles excitent l'admiration et l'intérêt. La piété, la sainteté, la charité de nos Missionnaires font une impression profonde sur ces peuples; ils ont plus de confiance en eux, pour certaines choses, qu'en leurs propres prêtres, et ceux-ci ne craignent pas d'avouer leur infériorité. Un Turc est-il malade, souvent le mollah l'engage à recourir aux prières du Missionnaire : le malade s'agenouille alors devant le Ministre de Jésus-Christ, qui lui lit l'Evangile sur la tête; et il n'est pas rare qu'il obtienne sa guérison. Toutefois, les lois oppressives subsistent toujours; une conversion ostensible au Christianisme serait punie de mort : espérons que le changement qui s'est opéré dans les mœurs influera sur la législation, et que bientôt une loi aussi barbare sera révoquée ou tombera en désuétude.

Il faut l'avouer, la haine que les schismatiques portent à l'Eglise orthodoxe n'a point diminué dans la même proportion que celle des infidèles. Ils n'ont pas honte d'employer l'intrigue auprès du gouvernement turc, pour obtenir ses faveurs, au détriment des catholiques, et exciter contre eux des persécutions. Cela n'empêche pas que des conversions nombreuses n'aient

lieu parmi eux; parce que les Missionnaires, ayant toute liberté de les voir et de les entretenir, n'ont pas de peine à faire ouvrir les yeux à la lumière à ceux qui sont de bonne foi. On verra dans les lettres que nous allons insérer le récit fort intéressant de quelques-unes de ces conversions.

Quant aux Arméniens catholiques, ils éprouvent tous les jours combien il leur est avantageux que le sultan ne reconnaisse plus aucune juridiction sur eux, au patriarche arménien schismatique; ils sont enfin délivrés des vexations continuelles et de tous les genres auxquelles ils avaient toujours été exposés auparavant. Les secours qu'ils ont reçus de la Propagation de la Foi, ont fait naître en eux une profonde reconnaissance. Le patriarche a établi que deux Messes seraient célébrées chaque semaine pour les membres de l'Œuvre, l'une pour les vivans, l'autre pour les morts.

Tous les Missionnaires paraissent convaincus que le moment n'est pas éloigné où il leur sera permis de travailler à la conversion des Turcs. Quel vaste champ serait alors ouvert au zèle apostolique! qu'il serait consolant de voir le Christianisme fleurir de nouveau dans les contrées où il prit naissance, de voir cette terre, arrosée du sang des Martyrs, produire de nouveau des fruits abondans de salut! Les Eglises, autrefois si célèbres, d'Ephèse, de Smyrne, d'Antioche, etc., sortiraient donc de leurs ruines; les Ignace, les Polycarpe et tant d'autres illustres Pontifes, après la longue interruption des siècles, auraient donc encore des successeurs. Puisse leur intercession hâter cet heureux moment! Que l'Esprit-Saint souffle bientôt sur ces ossemens arides, et rende la vie à ces restes inanimés! que l'Eglise jouisse enfin du triomphe de voir rentrer dans son sein, par la persuasion et la

douce influence de la vérité, des peuples que la violence en avait arrachés!

—

MISSION DE CONSTANTINOPLE.

—

Lettre de M. Bonnieu, missionnaire apostolique, à M. Etienne, procureur de la Congrégation de Saint-Lazare.

Saint-Etienne-lès-Constantinople, 8 juillet 1833.

Monsieur et très-cher Confrère,

« Je m'empresse de vous donner connaissance des consolations bien grandes que nous venons d'éprouver, à l'occasion d'une cérémonie magnifique que nous venons de faire : nous avons célébré la Fête-Dieu avec toute la pompe possible. Jamais on n'avait vu dans ce village une cérémonie aussi imposante. Notre petite chapelle était superbe; nous avions eu soin de faire apporter les plus beaux ornemens de notre église de Constantinople. La procession a eu lieu avant la Grand' Messe et hors de la chapelle *extrà muros*; elle s'est faite avec un ordre parfait et la plus grande édification : tous nos élèves du collége, en uniforme, chantaient des hymnes et des psaumes. La nouveauté de cette cérémonie avait attiré un nombre très-considérable de personnes; des hérétiques, des Turcs même

y accouraient en foule, et tous laissaient apercevoir leur étonnement et leur admiration. Les catholiques, qui jamais n'avaient assisté à une procession, pleuraient de joie de voir que dans un pays semi-barbare et sous la domination des ennemis de la croix de Jésus-Christ, on célébrait cette fête avec tant de solennité, comme au milieu du peuple le plus religieux. Après la procession, la Messe a été chantée en musique par nos élèves. Voilà un beau triomphe pour la Religion. Espérons que dans ce triomphe notre divin Sauveur aura versé d'abondantes bénédictions sur cette terre d'infidélité, et qu'il y aura répandu une semence de foi et de salut, qui germera, croîtra et portera du fruit en son temps.

« Nous avons eu la visite de plusieurs officiers supérieurs russes, qui ont voulu voir notre collége. Ils ont paru très-satisfaits de la tenue de l'établissement. Ils nous ont invités à aller visiter leur camp : nous nous y sommes rendus, M. Cigala et moi, le jour de la fête de l'empereur Nicolas; nous y avons été parfaitement reçus et comblés d'honneur.

« Vous apprendrez avec plaisir que Notre-Seigneur vient de faire une nouvelle conquête dans la personne d'un prêtre hérétique, très-renommé dans le pays. C'est notre vénérable supérieur M. Bricet, qui a eu le bonheur de recevoir son abjuration. Il l'a fait embarquer pour l'Italie, parce que sa conversion l'exposerait ici aux plus grands dangers de la part des hérétiques.

« Je vous ai donné connaissance, il y a quelque temps, que nous avions un de nos élèves du collége, âgé de 21 ans, hérétique de religion, ayant les plus belles dispositions pour les sciences, qui paraissait très-combattu pour rentrer dans l'unité catholique. La grâce

ne tarda pas à lui inspirer toute la générosité nécessaire pour rompre avec l'erreur. Il nous demanda avec instance de recevoir son abjuration. Comme il est d'une des familles les plus distinguées et les plus puissantes du pays, nous courions risque de voir une furieuse tempête s'élever contre nous, en accédant à ses désirs. Nous prîmes le parti de temporiser, et d'attendre que la Providence nous ménageât une circonstance favorable. Enfin le moment du salut est arrivé. Toutes les difficultés se sont aplanies; notre jeune homme a fait son abjuration avec les meilleures dispositions. Et au lieu de trouver dans sa famille des sujets de crainte, nous y avons trouvé de nouvelles consolations. La mère du jeune homme se dispose à suivre sous peu l'exemple de son fils.

« Je suis, etc.

« BONNIEU, *missionnaire apostolique.* »

Lettre du même au même.

Constantinople, le 8 octobre 1833.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« IL me serait bien difficile de vous exprimer les sentimens de peine et d'inquiétude qui m'agitent en ce moment. Et certes, vous partagerez en me lisant, je n'en doute pas, les mêmes sentimens. Je vous ai parlé dernièrement d'un jeune néophyte, arménien

schismatique de naissance (1), qui vint se jeter dans nos bras pour se dérober à la fureur d'un père barbare : celui-ci exerçait sur lui les traitemens les plus atroces, parce qu'il manifestait le désir d'abjurer ses erreurs. Comme il était d'une famille riche et puissante, nous avons voulu temporiser pour lui permettre de faire son abjuration, dans la crainte de donner occasion à une persécution qui pouvait être désastreuse pour la mission. Enfin, croyant les circonstances favorables, après l'avoir éprouvé assez long-temps au collége, nous nous rendîmes à ses désirs. Mais à peine ce père cruel en eut-il connaissance, qu'il vint à notre maison, et demanda à voir son fils. M. Moitrelle, notre directeur, le reçut très-honnêtement dans sa chambre, lui fit tous les honneurs d'usage dans ce pays, et dit à l'enfant d'aller baiser la main à son père. Il obéit en tremblant : il écouta pendant quelque temps les avis de son père, les reproches amers qu'il lui faisait d'avoir abandonné sa religion, et se retira. Le père toutefois fut assez poli à notre égard ; il nous avoua qu'il voyait que son fils était entre bonnes mains, et parut enchanté qu'il reçût une si bonne éducation au collége, sans qu'il fût obligé de faire aucun sacrifice. Vous allez voir combien peu nous devions compter sur ses paroles.

« Le lendemain il revint voir son enfant, ne lui adressa que quelques mots, et se retira. Deux jours après il revint encore, mais ayant l'air plus inquiet que de coutume ; il prit son enfant par la main, lui parla avec beaucoup de douceur, le caressa, lui fit de belles promesses, et finit par lui dire tendrement :

(1) Ce n'est pas celui dont il est parlé dans la lettre précédente.

« Ne suis-je pas ton père ? N'es-tu pas mon enfant ?
« Veux-tu donc vivre malheureux toute ta vie, ainsi
« séparé de tes parens, de tes amis, de tout ce que tu
« as de plus cher au monde ? Viens avec moi, écoute
« la voix de ton père. » Tout en disant ces mots, il l'entraînait doucement vers la porte. Le jeune homme qui comprit aussitôt où il voulait en venir, lui répondit : *Je suis catholique.* Et faisant un effort, il se débarrassa comme il put des mains de son père, et se sauva. La fureur à laquelle ce père cruel se livra alors, fit comprendre qu'il pouvait en venir à des moyens violens, et qu'il était temps de prendre des précautions. Nous fîmes partir notre jeune homme pendant la nuit. Il se retira chez un de nos amis, où se trouvait un saint Prêtre capable de le fortifier dans la Foi, de le consoler, de l'encourager à tout souffrir, la mort même, s'il le fallait, plutôt que d'apostasier.

« Le père, en effet, furieux d'avoir été déçu dans ses espérances, s'adressa au pacha turc, le même qui était à Navarin en 1827 et qui est ennemi juré des catholiques, et il lui demanda justice. Mais comme les Turcs n'ont aucun pouvoir à exercer sur les Francs, ce pacha imagina un expédient qui ne lui a malheureusement que trop réussi. L'enfant était, avant de venir se jeter entre nos bras, chez un brave Arménien catholique, pour y recevoir de l'instruction; et ce fut dans cette maison que commença sa conversion. Le pacha fit appeler cet Arménien, le chargea de chaînes, et le jeta dans un cachot, en lui disant : « Tu seras accablé
« de coups, et tu ne sortiras pas d'ici jusqu'à ce que
« tu me rendes l'enfant que je réclame. » Ce malheureux avait beau dire que l'enfant s'était sauvé de chez lui, qu'il ne savait où le prendre, qu'il lui était même impossible de s'informer du lieu de sa retraite, comme

il le voyait bien lui-même. A toutes ces raisons, le pacha ne répondit que par un regard dédaigneux et menaçant.

« Ce jour-là même nous apprîmes qu'un navire était sur le point de partir pour la France. L'occasion était favorable : on arrêta aussitôt une place, on prépara toutes les provisions du voyage, et nous fîmes venir le jeune homme, qui s'estima heureux de trouver ce moyen de mettre sa foi hors d'atteinte. Avant de s'embarquer, il demanda à se confesser ; il satisfit à tous les devoirs de la Religion, et reçut la sainte communion de la manière la plus édifiante. Il me serait bien impossible de vous décrire la scène attendrissante qui se passa en ce moment sous nos yeux. Ce pauvre et intéressant enfant se jeta à nos pieds, les embrassa, les arrosa de ses larmes, et nous conjura de lui donner notre bénédiction. Il se releva ensuite, baisa la main à chacun de nous, et partit content comme un prédestiné. Nous le croyions alors hors de danger ; mais la Providence avait d'autres vues sur lui et lui réservait encore bien d'autres épreuves. Le vent du sud soufflait continuellement, et le navire ne pouvant mettre à la voile restait toujours en rade. Cependant les Turcs faisaient de nombreuses perquisitions : notre maison était cernée ; le frère, les parens, les amis du pauvre Arménien retenu dans les fers, venaient à chaque instant au collége, nous priant de livrer l'enfant, nous suppliant d'avoir pitié d'un malheureux qui était sur le point d'être immolé à la rage du pacha, et dont la position plongeait dans la plus profonde douleur une femme et huit enfans. Que faire dans ce moment si critique ? Livrer un innocent pour en délivrer un autre ! Dieu ! dans quelles angoisses se trouvait notre bon Directeur ! Livrer un enfant à ses bourreaux !... s'écria-t-il, non, je ne le ferai

pas. Il part à l'instant, se présente au pacha, et lui dit d'un ton assuré : « Excellence, si quelqu'un est cou-
« pable dans cette affaire, c'est moi; me voici entre
« vos mains; faites de moi ce qu'il vous plaira. Je suis
« prêt à subir tous les supplices que vous voudrez;
« tranchez-moi la tête : mais, au nom du Ciel, délivrez
« cet innocent. Le barbare répondit froidement : « Je
« ne vous demande rien, je n'ai rien à faire avec vous,
« je ne vous connais pas. » Quel parti prendre? D'un côté, disions-nous, si nous livrons cet enfant, si nous donnons ce néophyte encore faible dans la foi, c'est exposer son salut aux plus grands dangers. Le pacha va le faire appliquer à la torture, jusqu'à ce qu'il ait renié sa Religion et son Dieu. Pouvons-nous exposer à ce danger un jeune homme de 21 ans, qui ne goûte encore que depuis bien peu de temps les consolations de la Foi? D'un autre côté, il fallait sacrifier un père de famille, aussi innocent que le néophyte, dont tout le crime était d'avoir fait le catéchisme à ses enfans en présence de ce jeune Grec, qui, édifié du genre de vie de ce bon Arménien et de toute sa famille, et touché de la grâce, résolut enfin d'abjurer les erreurs de ses pères et de se faire catholique.

« Nos ennemis répandirent dans tout Constantinople le bruit que les Missionnaires ne cherchaient qu'à faire des prosélytes, qu'à semer partout la zizanie et la discorde. L'ambassade de France en fut informée. Le premier secrétaire de la chancellerie nous donna avis qu'il fallait rendre ce jeune homme caché contre la volonté de son père. Bientôt arriva un vénérable musulman, le gouverneur de Galata : « Donnez l'enfant, nous dit-
« il; j'en réponds sur ma tête : je le conduirai moi-
« même devant le pacha; il lui demandera s'il veut
« aller avec son père, ou bien s'il préfère rester avec

« les Papas catholiques (1); et comme l'enfant vous est « attaché, il ne balancera pas sur la réponse qu'il « devra faire. Vous l'aurez toujours : je jure par tout « ce que nous avons de plus sacré dans notre religion, « par le grand Mahomet, que je vous le rendrai; « comptez sur ma parole. » L'affaire était pressante. Des ordres de l'ambassadeur de France, du gouvernement turc..... il n'y avait pas à reculer : nous courions risque de compromettre, en résistant, et la mission, et la Religion dans ce pays. Nous mîmes notre confiance en Dieu, et nous crûmes devoir céder, espérant que la grâce fortifierait, dans cette circonstance, notre jeune homme, et rendrait la Religion triomphante en le faisant triompher lui-même. Avant de le livrer, nous lui fîmes une exhortation forte et touchante. M. Moitrelle lui dit en l'embrassant pour la dernière fois : « Courage, mon cher enfant; vous allez peut-être de ce « pas au martyre : mais ne tremblez pas, Jésus-Christ « sera votre force et votre soutien; vous l'avez reçu « hier dans votre cœur; souvenez-vous des promesses « que vous lui avez faites au pied des autels; songez « qu'autrefois un grand nombre de jeunes gens de « votre âge, et même moins âgés que vous, ont confessé courageusement la Foi devant des bourreaux « plus terribles que le pacha. Allez; peut-être vous « prierez pour nous ce soir dans le ciel. »

« Notre jeune homme nous quitta dans un calme parfait et dans une confiance entière en Dieu. Nous fondions en larmes, et nous étions tous en prières pour lui. L'interrogatoire eut lieu comme nous l'avions prévu. Le pacha mit tout en jeu pour le gagner par

---

(1) C'est le nom qu'on donne en Turquie aux Prêtres chrétiens.

des promesses, ou l'intimider par des menaces. Mais tout fut inutile. A toutes les questions du pacha, le généreux jeune homme répondait avec un courage héroïque et un sang-froid imperturbable : « Je suis « catholique. Vous perdez votre temps, si vous espérez « obtenir de moi toute autre réponse. Faites-moi battre « de verges, que j'expire sous les coups, que mon « corps soit mis en pièces, je dirai toujours : Je suis « catholique, et avec la grâce de Dieu je mourrai « catholique ! » Le pacha, vaincu par sa constance et voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, le fit conduire à bord d'un vaisseau de guerre. Depuis nous n'en avons aucune nouvelle ; seulement quelqu'un vient de nous dire qu'il ne faut pas perdre espérance. Nous offrons tous les jours la Messe pour lui ; presque tous les Prêtres arméniens en font autant. C'est un fait bien important pour leur nation. Recommandez-le aux prières de nos Confrères et de nos bonnes Sœurs de la Charité. Nous avons pleine confiance que le bon Dieu nous rendra le prisonnier. Je vous en donnerai des nouvelles par le prochain courrier. Le pauvre Arménien emprisonné à cause de lui, est délivré, grâces à Dieu. Cette affaire nous coûtera cher : car tout ne se fait ici qu'à force d'argent ; mais c'est égal, nous ferons tous les sacrifices possibles pour en venir à bout.

« Je suis, etc.

« BONNIEU, *missionnaire apostolique.* »

Autre lettre du même au même.

Constantinople, le 24 novembre 1833.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

« JE croyais pouvoir vous annoncer la délivrance de notre cher néophyte; mais il paraît que Dieu veut montrer en lui la force et la constance des confesseurs de la Foi de la primitive Eglise. Depuis ma dernière lettre, nous ne savions ce qu'il était devenu, et vous devez penser quelles ont été nos inquiétudes sur son compte. Enfin, nous savons maintenant où il est. Aujourd'hui même, au moment où nous allions dîner, nous l'avons vu arriver accompagné d'un officier du pacha. Il a tressailli de joie en nous voyant : il s'est empressé de nous baiser la main, et de nous exprimer le bonheur qu'il ressentait de nous voir. Il regardait comme une grâce inestimable, la faveur qu'on lui avait accordée de venir passer un instant au milieu de nous. Il me serait bien impossible de vous exprimer tout ce qu'il y avait d'attendrissant dans l'entrevue que nous avons eue avec lui : tous ceux qui étaient présens étaient émus jusqu'aux larmes; chacun voulait le voir, l'entendre et apprendre de lui les circonstances de la persécution qu'il endure. Depuis l'interrogatoire dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, on s'est contenté de le mettre en prison, d'où l'on ne veut le laisser sortir que lorsqu'il aura renié sa foi. Notre vénérable Préfet apostolique n'a rien négligé pour l'encourager, le fortifier dans la générosité avec laquelle

il confesse Jésus-Christ. Il s'en est allé plein de courage : mais ses soupirs et ses sanglots nous prouvaient bien évidemment la peine qu'il éprouvait de se séparer de nous. Je me retirai dans ma chambre pour ne pas être témoin de cette triste séparation, qui me déchirait le cœur. Il n'est pas trop maltraité, pour le moment, dans sa prison ; il est assez bien nourri : mais il ne soupire qu'après le moment où il lui sera permis de revenir au milieu de nous. Continuez à prier pour lui, comme nous continuons à le faire nous-mêmes. Je vous assure que l'exemple de ce jeune homme fait une vive impression sur les fidèles et aussi sur les Missionnaires : c'est là pour eux une grande consolation et un ample dédommagement des peines et des travaux des missions. Que nous serons heureux quand nous pourrons le posséder au milieu de nous, et être témoins de sa piété et de ses vertus ! Mais je crains bien que ce ne soit dans un avenir éloigné. Je ne sais vraiment par quel moyen on pourra le soustraire à la tyrannie du pacha. Toutes nos démarches sont observées, et il nous est absolument interdit de le voir. Mais Dieu qui le soutient pour le triomphe de l'Eglise, saura bien le délivrer des mains de ce barbare.

« Il semble que la divine Providence ait des desseins de miséricorde sur ces pauvres contrées, et qu'un jour (et ce jour n'est peut-être pas fort éloigné) elle sera servie et aimée par les mortels ennemis de la Croix. Les Turcs se rapprochent, quoique d'une manière bien insensible, de la voie du salut. Leurs sentimens sont bien différens aujourd'hui de ce qu'ils étaient autrefois, et tous les jours leurs préventions contre nous diminuent. Quoiqu'ils nous regardent comme idolâtres, parce qu'ils nous voient à genoux devant une statue de la Sainte Vierge, sans s'en douter

souvent ils participent, en quelque sorte, à cette prétendue idolâtrie : ils ne sont plus aussi barbares, ni aussi éloignés de la Foi qu'on pourrait le penser. Mais ils ne peuvent, sous peine de mort, abandonner leur religion; et nous, nous sommes forcés d'être muets pour eux; nous ne pouvons leur parler que par notre exemple et par nos bonnes œuvres. S'il nous était permis de les approcher, on verrait bien des merveilles : leurs prêtres avouent déjà eux-mêmes que nous avons plus de pouvoir qu'eux auprès de Dieu. Nous voyons arriver de temps en temps des musulmans qui viennent se jeter aux pieds de M. Bricet : « Que voulez-vous, leur dit-il, que demandez-vous? « — Nous sommes malades, répondent-ils; nos prêtres « nous ont dit qu'il n'y avait d'autre moyen de nous « guérir que d'aller implorer le secours des prières des « prêtres francs. » Ces pauvres Turcs se mettent à genoux; on leur lit l'Evangile sur la tête, ils se retirent pleins de confiance, et quelquefois ils recouvrent la santé. Le tombeau de saint Comidas est ici en grande vénération; les Turcs comme les Catholiques y vont faire leurs prières. On me disait dernièrement qu'un Turc y avait fait une visite, et qu'il avait obtenu une prompte guérison. Ne sont-ce pas là des signes qui annoncent que le royaume de Dieu est proche pour ces infortunés, ensevelis dans les ténèbres de l'infidélité et assis à l'ombre de la mort? Ne sont-ce pas des germes de foi qui manifestent l'action de la grâce divine, laquelle prépare les cœurs à recevoir la bonne nouvelle? Je vous assure que cette pensée m'occupe souvent. Bientôt, je l'espère, il sera permis de parler aux Turcs de religion, et alors ils seront bientôt chrétiens. J'appelle de tous mes vœux ce moment heureux, qui offrira une carrière bien vaste et bien consolante au zèle des Missionnaires.

« Veuillez bien vous souvenir de moi dans vos prières, et me croire en l'amour de Notre-Seigneur,

« Votre serviteur,

« Bonnieu, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Moïtrelle, directeur du séminaire des Lazaristes à Constantinople, à M. Etienne.

Constantinople, le 14 décembre 1833.

Monsieur et cher Confrère,

« Nous venons d'embrasser le bon M. Elluin, que vous nous avez envoyé pour partager nos travaux dans l'intéressant établissement qui nous est confié : grâces à Dieu, ce cher confrère nous est arrivé en parfaite santé. Il a très-bien supporté les fatigues de la traversée; aussitôt qu'il aura pris un peu de repos, il se mettra à la besogne; son zèle et sa piété nous donnent l'assurance qu'il sera très-goûté de nos enfans, et qu'il fera beaucoup de bien. Il a toutes les qualités nécessaires pour réussir dans cette œuvre. Il faut partout un talent particulier pour élever les enfans, mais c'est surtout nécessaire dans ce pays-ci. Le caractère distinctif des Orientaux, c'est l'orgueil : ils sont sensibles au point d'honneur au suprême degré; ils ne pardonnent jamais le plus léger affront. Si l'on veut en faire quelque chose, il faut bien se garder de leur dire clairement ce qu'ils sont; dire, par exemple, à un élève qu'il est ignorant, serait un

crime qu'il ne pourrait jamais pardonner. Ils veulent qu'un professeur ait bonne opinion d'eux : ils exigent qu'on les croie savans, bien que la plupart du temps ils ne soient que des sots; du moins ils veulent que l'on cache autant qu'il est possible leur ignorance, et qu'on ait l'air de les croire plus instruits qu'ils ne le sont en effet. Il faut nécessairement ainsi flatter leur amour-propre, si on veut gagner leur confiance; mais une fois qu'on l'a obtenue, ils ne sont plus blessés de rien : ils permettent, pour ainsi dire, tout à celui qui a su acquérir leur estime et ménager leur excessive susceptibilité. C'en est assez pour vous faire connaître le caractère des jeunes gens que nous avons à conduire et à élever; mais c'en est assez aussi pour vous faire comprendre toute la difficulté des devoirs que nous avons à remplir. Du reste, ces enfans ont d'excellentes dispositions : dans peu de temps ils font des progrès rapides, et nous avons de grandes consolations sous le rapport de la piété. Plus d'un hérétique recevra ici le germe de sa conversion; ce germe se développera plus tard.

« Outre cela, notre collége est comme le refuge de tous ceux qui sont persécutés, de quelque nation qu'ils soient. Dès-lors qu'un hérétique veut se convertir, le plus ordinairement il faut qu'il vienne au milieu de nous, s'il veut échapper à la haine de ses coreligionnaires. Vous ne pouvez vous faire une idée de la fureur des hérétiques contre ceux d'entre eux qui veulent abjurer leurs erreurs; c'est une rage qui se porte aux derniers excès : la voix même de la nature est entièrement étouffée. Un Père de St-Antoine vient de nous adresser un jeune Albanais hérétique qu'il a converti depuis peu; le père de cet enfant est si furieux de sa conversion qu'il le cherche partout, ne pouvant être satisfait que

lorsqu'il lui aura ôté la vie. Il est caché dans notre maison ; nous l'employons de notre mieux jusqu'à ce que nous puissions le placer de manière à être à l'abri des persécutions de son père, qui heureusement ne se doute pas qu'il est chez nous. Nous avons aussi un Arménien hérétique que des malheurs particuliers ont mis en rapport avec nous. Il paraît que Dieu s'est servi de l'adversité pour lui ouvrir les yeux et le faire rentrer dans la voie de la vérité; il montre de bien bonnes dispositions; il assiste tous les jours à la sainte Messe; il a commencé sa confession à M. Bricet, et dans quelques jours il fera son abjuration. Ce sont là deux faits, entre mille autres, qui vous donneront une idée du bien en tout genre que nous sommes à même de faire dans cette mission. Priez Dieu de nous faire la grâce de correspondre à ses desseins de miséricorde sur ce pauvre peuple.

« Je ne finirai pas sans vous parler d'une aventure qui m'est arrivée, en revenant de St-Etienne, sur une place de Constantinople. Il est bon que vous sachiez que les fous sont considéres par les Turcs comme des saints, comme des êtres sacrés dignes de respect et d'adoration. Il en est un à qui il prit envie de me bâtonner : j'étais à cheval, n'ayant pas même une canne à la main; il commença par me donner un coup sur la cuisse, qui faillit me désarçonner; je lui fis signe d'arrêter, et au même moment j'en reçus un autre sur la tête. Je tournai bride aussitôt pour me réfugier parmi des soldats qui se trouvaient au même endroit; je demandai en vain du secours, on n'avait pas l'air de s'apercevoir de ce qui m'arrivait. Je reçus un autre coup de bâton sur l'autre côté de la tête, et un quatrième sur le bras droit qui enfla sur-le-champ ; je me sauvai comme je pus des mains de ce furieux insensé. Le soir même je me

plaignis à la police turque; je reçus pour toute réponse que c'était un fou, qu'on ne pouvait pas le punir, et que d'ailleurs je devais m'estimer très-heureux qu'il m'eût donné la bastonnade. Vous voyez, mon cher ami, où en sont encore ces pauvres Turcs, et combien leur aveuglement est grand; ils se garderaient bien de mettre la main sur un fou, ils croiraient commettre un horrible sacrilége. Il faut avouer que les préjugés d'un peuple sont quelque chose de bien difficile à déraciner; en voilà une preuve bien frappante. Heureusement ma bastonnade n'a pas eu de suite, mon bras est guéri maintenant et ma tête ne me fait plus de mal. Je ferai en sorte d'éviter à l'avenir une semblable aventure, et de laisser aux Turcs le bonheur d'être battus par un fou.

« Je me recommande bien instamment à vos prières, et je vous prie de me croire, en l'amour de N. S.,

« Votre, etc.

« MOITRELLE, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Brunet, missionnaire apostolique, à M. Etienne.

Constantinople, le 14 décembre 1833.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

« LE zèle que vous avez pour le bien de notre mission, me fait un devoir de vous faire part des consolations que le bon Dieu veut bien nous accorder, pour exciter

nos efforts et ranimer notre courage ; à lui seul en soit la gloire ! car ce n'est pas celui qui plante, ni celui qui arrose qui est quelque chose, mais celui qui donne l'accroissement. Vous nous aiderez à lui rendre grâce des fruits de salut qu'il fait produire par notre ministère ; vous y verrez, je n'en doute pas, un encouragement pour vous à nous procurer les moyens de soutenir et de développer la bonne œuvre qui nous est confiée. La miséricorde divine s'est manifestée sur un prêtre hérétique, il y a peu de temps ; je n'ai pas voulu vous en parler avant de voir si sa conversion se consoliderait. Je puis vous dire maintenant que c'est une belle conquête que la grâce a faite : reconcilié avec la sainte Eglise depuis trois mois, il habite notre maison, il célèbre les saints Mystères avec une piété vraiment angélique, et il édifie tout le monde par sa conduite vraiment exemplaire. Sa femme (car les prêtres schismatiques sont tous mariés) a eu part à la même grâce, et avec la même édification pour tous ceux qui ont été témoins de sa conversion ; nous l'avons placée dans une maison où elle peut perfectionner son instruction religieuse, et se livrer à la pratique de toutes les vertus. Ces deux conquêtes sont d'autant plus précieuses que le Prêtre a beaucoup de talent : pour sa femme, il serait difficile d'en trouver une dans Constantinople qui eût autant d'esprit et de connaissances. Déjà presque toute la famille de ce Prêtre a suivi son exemple ; bien plus, tous ses pénitens et pénitentes viennent sans cesse réclamer la faveur d'abjurer aussi leur schisme, et de se réconcilier avec l'Eglise.

« La Providence m'a aussi adressé dernièrement un diacre hérétique, qui se sentait pressé par la grâce de rentrer dans l'unité catholique : il vient de faire son abjuration et de se réconcilier avec l'Eglise ; il est dans

d'excellentes dispositions, d'un caractère extrêmement doux, et annonce beaucoup de talent. Dans ce moment il est chargé de l'instruction des catholiques arméniens de son quartier, emploi dont il s'acquitte avec un zèle et une édification qui lui ont concilié une estime générale.

« Un autre diacre hérétique est en bonne voie de conversion; il est déjà confesseur de la Foi avant d'être réconcilié avec l'Eglise : son désir de se faire catholique étant parvenu à la connaissance du patriarche hérétique, celui-ci a exercé contre lui toute sa haine et l'a fait exiler ; mais il est parvenu à se sauver, je ne sais comment, et à revenir sécrètement à Constantinople; il y reste caché, travaille à son instruction et fera sous peu son abjuration. Tout récemment encore, j'ai réconcilié à l'Eglise un médecin arménien : le bon Dieu a fait la même grâce à sa femme et à ses cinq enfans. Depuis sa conversion, cette famille passe par un rude creuset de tribulations ; mais rien de plus touchant que la foi vive et l'édifiante résignation de ces néophytes qui à eux seuls, je vous l'assure, nous donnent bien de la consolation.

« J'ai commencé l'instruction et la confession d'un père de famille hérétique qui doit m'amener tous ses enfans. Il vient de fort loin me trouver, et il le fait avec une constance et une exactitude qui annoncent combien ses dispositions sont sincères.

« J'espère pouvoir recevoir à Noel l'abjuration d'un autre hérétique, dont la grâce divine a déjà bien embrasé le cœur de ferveur; il commence par faire un sacrifice qui ne peut manquer d'attirer sur lui les plus abondantes bénédictions du Ciel. Il était propriétaire d'une grande maison dont il retirait deux mille francs de loyer; on l'en a dépouillé de la manière la plus évi-

demment injuste; pour se faire rendre justice, il suffirait de dire un mot au patriarche hérétique; mais il craint que ce recours au patriarche ne mette obstacle à sa conversion : préférant la Foi à toutes les richesses de ce monde, il abandonne tous ses droits, renonce à sa maison pour être plus sûr de se faire catholique. Il est réduit à gagner sa vie de son travail, et il le fait avec la joie dans le cœur.

« Laissons maintenant les hérétiques, pour vous parler d'un créole de la Martinique, âgé d'une vingtaine d'années, que le bon Dieu m'a adressé, et qui nous est arrivé après avoir long-temps couru les mers sur des bâtimens tant anglais que français. A peine savait-il qu'il y a un Dieu; je l'ai instruit, et je lui ai fait faire sa première communion. Si je ne l'ai pas bien formé à la vertu, c'est bien ma faute; car la grâce s'était tellement rendue maîtresse de son cœur; elle l'avait tellement rendu docile qu'on pouvait lui donner telle forme qu'on aurait voulu : non-seulement il s'est mis dans la voie du salut, mais encore il m'a demandé avec instance d'être admis dans notre maison en qualité de frère, voulant, disait-il, consacrer à Dieu tout le reste de sa vie. Nous avons cédé à ses instances, et nous avons lieu de nous en féliciter : il est par sa tendre piété, par sa douceur angélique l'édification, et l'exemple de toute la maison.

« Je passe sous silence bien d'autres faits de cette nature, qu'il serait trop long de vous raconter; mais c'en est assez pour vous donner une idée des consolations que le bon Dieu nous accorde, pour adoucir l'amertume de nos travaux et de nos peines, dans le champ que nous avons à défricher. Qu'il me suffise de vous dire que tout ce que je viens de vous raconter s'est passé dans l'espace de trois mois; voilà le fruit de la

charité toute apostolique de notre vénérable supérieur M. Bricet : les bonnes œuvres sans nombre qui sortent de ses mains comme d'une source intarissable, son zèle infatigable à soulager toutes les misères, qui dans ces contrées sont extrêmes et sans autre ressource que celle des Missionnaires, tout cela touche les cœurs et frappe les hérétiques, qui ne sont pas du tout accoutumés à un tel exercice de la charité chrétienne. On peut dire de lui comme de St. Vincent, que les pauvres sont *son poids et sa douleur :* aussi est-il vénéré i i comme l'homme de miséricorde.

« La restauration de notre église est terminée; depuis plus d'un siècle, elle n'avait pas été aussi bien qu'elle est maintenant. Nous avons recommencé les offices publics. C'est aussi une grande consolation pour nous de la voir fréquentée par une foule immense de fidèles : il y a tous les jours un nombre considérable d'assistans à toutes les messes, et tous donnent des marques d'une piété bien édifiante. J'y fais tous les jours le catéchisme en quatre langues, en turc, en grec, en italien et en français; la jeunesse catholique y assiste avec assiduité : tout cela nous fait espérer de grands fruits de salut. Priez Dieu de bénir nos travaux, et d'attirer à lui tant d'ames qui sont encore ensevelies dans les ténèbres de l'infidélité et de l'erreur.

« Je suis, etc.

« BRUNET, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Elluin, missionnaire apostolique, à M. Etienne.

Constantinople, le 14 janvier 1834.

Monsieur et très-cher Confrère,

« Ne voyant pas arriver de mes lettres, vous avez peut-être eu la tentation de m'accuser d'indifférence; mais j'espère que vous me jugerez favorablement lorsque vous saurez que je ne suis arrivé à Constantinople que le 11 décembre, et que je désirais connaître un peu ma position nouvelle avant de vous écrire. Nous avons mis cinquante-un jours à faire un trajet que l'on peut avec un vent favorable parcourir en vingt jours, et qu'un bâtiment français fit dernièrement en dix-sept. Il serait trop long de vous raconter les divers motifs de joie et de crainte, les souffrances, les périls, les diverses privations que nous éprouvâmes durant un si long voyage : je ne vous en citerai que quelques circonstances. Partis de Paris le 6 octobre, nous arrivâmes le 8 à Châlons, et le lendemain nous étions à Lyon; là nous fûmes parfaitement accueillis par nos bonnes Sœurs de la Charité; j'allai dire la sainte Messe à la chapelle de Notre-Dame de Fourvières; j'y remarquai avec attendrissement l'affluence continuelle des fervens serviteurs de la Mère de Dieu, et les nombreux témoignages qui attestent, aux yeux de tout le monde, sa bonté et sa puissance en faveur de ceux qui ont recours à elle. Je mis sous sa protection mon voyage et tout ce que j'avais de plus cher au monde; vous ne fûtes pas oublié

dans cette circonstance, non plus que tous mes chers confrères. J'allai aussi à l'église de St-Jean pour y vénérer le cœur de S. Vincent de Paul, que l'on y conserve avec un grand respect; je visitai pareillement la grotte où expira S. Pothin, après avoir souffert de cruels tourmens pour la Foi; la colonne et l'anneau où fut attachée Ste. Blandine avant son martyre, et le caveau qui renferme un nombre considérable d'ossemens de martyrs morts pour la Religion dans les premiers siècles de l'Eglise. A la vue des restes de tant de victimes immolées pour la Foi, le cimeterre du Sultan ne fait plus peur, et l'on éprouve quelque chose du sentiment de l'Apôtre qui s'estimait heureux de souffrir les mépris, les persécutions et les flagellations pour le nom de son divin Maître. »

« Je partis le 12 de Lyon, et j'étais le 15 à Marseille : la première chose que je remarquai en arrivant dans cette ville, ce fut la chapelle de Notre-Dame de la Garde, bâtie sur une haute montagne, et qui, dominant la ville et les flots, proclame Marie Reine de la terre, du ciel et de la mer. J'eus le bonheur d'y aller dire la sainte Messe, pour me recommander à celle que l'Eglise appelle l'Etoile de la mer, et la prier de me garder au milieu des flots et des périls auxquels j'allais être exposé. La Providence me ménageait à Marseille une grande consolation; j'eus le bonheur d'y rencontrer Mgr. l'Archevêque d'Icone, qui se disposait à partir pour la Syrie; il logeait au même hôtel que moi. Je regrettai beaucoup de ne pouvoir faire le voyage avec lui : il partait sur un navire de l'état, et nous sur un bâtiment du commerce; nous mîmes à la voile avant lui : c'était le 22 octobre. Je quittai le sol de la France sans trop d'émotion, me confiant sans crainte à la mer, sous la protection de la Ste. Vierge, de S. Vincent de Paul et de S. François Xavier, mon saint patron. Après avoir eu du temps calme, puis un vent

contraire suivi d'une petite tempête, nous nous trouvâmes près du port de Mahon, aux îles Minorque et Majorque, loin de notre route ; mais alors la fête de tous les Saints nous ayant obtenu un vent très-favorable, nous voguâmes avec une grande rapidité : nous découvrîmes, le 3 novembre, à notre gauche le mont Taureau, la Sardaigne ; et bientôt après nous fûmes près de la Sicile. Le 5, nous découvrîmes la fameuse île de Malte. Après avoir éprouvé un changement de temps assez désagréable, nous eûmes de nouveau un vent favorable qui nous poussa à Cérigo le 9 au soir, et le 10 nous découvrîmes à notre droite les moulins de Zia, non loin de Poros et du golfe d'Athènes. Le 11, nous fûmes près de Mételin; mais notre bonheur ne dura point : un vent contraire et alarmant nous fit rétrograder à un petit port de l'île de Scio, où nous mouillâmes le 12. J'eus beaucoup d'agrément à voir et à parcourir les riantes et fertiles vallées de cette île : j'y jouis d'un second printemps; elle est remarquable par son miel exquis, son vin délicieux et ses excellentes figues, dont je goûtai avec d'autant plus de plaisir que la table de notre bâtiment n'était pas très-bien fournie. Nous partîmes de ce port le 20 ; nous eûmes du calme d'abord, puis un vent assez bon ; mais nous essuyâmes, le 22, une longue et affreuse tempête. Ce fut alors que, se voyant près de tomber entre les bras de la mort et au pied du tribunal redoutable, l'on priait avec ferveur; ce fut alors aussi que nous recourûmes avec confiance à la protection de la meilleure des mères, qui n'abandonne jamais ses enfans au milieu des dangers : nous eûmes ensuite un temps favorable, mais un vent violent nous obligea à aborder le 24 à l'île de Mételin. J'eus à remarquer dans cette île, entre autres choses, les figuiers encore chargés de leurs fruits, les lauriers-roses qui y

croissent en abondance, et par-dessus tout les hauts talens et la science profonde d'un magister qui sait apprendre à lire et à calculer, et que les prêtres grecs, à ce qu'il me dit, viennent consulter pour savoir le jour où ils doivent célébrer la fête de leurs saints. Je remarquai aussi avec intérêt le port de Sigri, qui est fort commode et qui est défendu par une grande et belle forteresse.

« Nous partîmes de cette île le 28; bientôt un vent contraire nous poussa près de St-Strati; puis laissant derrière nous Lemnos, nous nous dirigions vers Ténédos, quand nous fûmes contraints par un mauvais temps de rebrousser chemin vers l'île que nous venions de dépasser. Ne pouvant pas nous y tenir en sûreté, nous arrivâmes à St-Strati qui ne nous protégea pas davantage; nous y essuyâmes une horrible tempête pendant la nuit pénible et affreuse que nous y restâmes. Je ne m'abandonnai cependant pas à la crainte, malgré ma timidité naturelle; jamais au milieu des plus grands dangers je n'étais alarmé, toujours j'étais animé d'une grande confiance dans le secours de Marie, sous la protection de laquelle j'avais entrepris mon premier voyage sur mer. Toujours au milieu des peines, des souffrances, des craintes et des périls que nous eûmes à essuyer dans notre route, c'était une grande consolation pour moi de répéter souvent le premier et touchant couplet du cantique : « *Je mets ma confiance, Vierge, en votre secours, etc.* » Je sentais au dedans de moi une puissance qui me rassurait, qui me fortifiait; je ne me reconnaissais pas moi-même.

« Le temps, toujours mauvais et fâcheux, nous engagea à nous détourner de notre chemin pour aller aborder au port de Séledroni; nous y trouvâmes quatre bâtimens dont l'un, que nous soupçonnions appartenir à des pirates, nous donna des inquiétudes. Pendant une nuit

entière on tint toutes les armes prêtes et on fit exactement la garde. Nous apprîmes dans ce port la perte récente d'un bâtiment français : tous ceux qui étaient à bord eurent le bonheur d'échapper au naufrage. Nous levâmes l'ancre le 5 décembre, vers le soir. Pendant le calme que nous eûmes, nous fûmes long-temps à la vue du mont appelé *Monte sancte*, que nous remarquions à notre gauche couvert de neige ; nous repassâmes enfin devant Lemnos, et le 7 au matin nous étions près de Ténédos, non loin des ruines de Troie. Là, notre bâtiment fut sur le point de toucher et peut-être de se briser contre des bas-fonds qui se trouvent à la rade de Ténédos, lorsque notre capitaine, par une permission de la divine Providence, jetant les yeux sur la mer, aperçut le danger, et n'eut que le temps de donner ses ordres pour l'éviter. Nous arrivâmes à midi au détroit des Dardanelles : là nous jouîmes du beau spectacle que présentent les villages et les forteresses qui bordent les rivages, et les nombreux bâtimens qui couvraient la mer ; mais vers le soir nous fûmes très-contrariés de voir le vent changer, et d'être obligés de mouiller encore une fois. Le 9, on ne leva l'ancre que pour la jeter encore de nouveau, après un bien court chemin près de Gallipoli. J'eus du plaisir à aller voir à notre gauche un petit village nommé *Derviche*, qui me parut très-commerçant : on nous offrit des provisions fraîches qui adoucirent un peu nos souffrances ; enfin le 10, nous entendîmes pour la dernière fois les cris des matelots qui levaient l'ancre. On part avec un vent très-favorable, on entre bientôt dans la mer de Marmara ; encore quelques heures, et l'on sera dans le port si désiré. Tout le monde se livre à la joie ; le bâtiment vogue avec rapidité ; enfin le 11, le soleil levant nous montre à notre gauche St-Etienne, où est la maison de notre collége, et déroule

à notre vue le magnifique spectacle que présente Constantinople et ses environs. J'admirai surtout son canal que bordent de grandes forteresses, de superbes palais, des bois de cyprès et de beaux jardins, et que parcourent sans cesse une multitude innombrable de barques. Vous devez penser de quelle force battait mon cœur, et quelle était la joie de mon ame à la vue de cette ville après laquelle je soupirais depuis si long-temps, et où la divine Providence m'appelait pour travailler à sa gloire et au salut des ames.

« Arrivés dans le port, nous ne nous fîmes pas prier pour débarquer ; nous volâmes aussitôt vers notre chère maison de St-Benoît ; nous fûmes reçus par nos confrères comme en famille, à cœur ouvert ; ils m'attendaient depuis long-temps avec inquiétude et impatience. Depuis mon arrivée j'ai eu tout le loisir de me reposer des fatigues du voyage et de faire ma visite à Mgr. l'Evêque latin, à Mgr. l'Evêque arménien catholique, au chef de la nation arménienne et à M. l'ambassadeur français, qui m'accueillirent tous comme ils accueillent toujours les Missionnaires, c'est-à-dire avec une bienveillance extrême. Le 24, j'entrai en fonction au collége, où je trouve qu'il y a beaucoup de bien à faire et de consolations à recueillir. Je bénis le Seigneur de la destination qu'il m'a donnée et de la part de travaux qu'il m'a confiée. Je vous prie de vous unir à moi pour lui rendre grâce de mon heureuse traversée, dans un moment où tant de malheurs sont arrivés sur mer et où tant de voyageurs ont péri. La puissante protection que m'a accordée la Ste. Vierge me touche d'une manière bien sensible, et m'inspire une tendre dévotion envers Marie ; j'ai maintenant beaucoup de motifs de la regarder comme ma mère ; priez Dieu aussi qu'il me donne la force et le courage de bien parcourir la sainte carrière

que je commence, et de remplir tous ses desseins sur moi.

« Je remercie beaucoup nos confrères et nos bonnes Sœurs de la Charité d'avoir pensé à moi devant Dieu pendant mon voyage ; témoignez-leur tous les sentimens de ma vive reconnaissance. Je réclame toujours le secours de leurs prières, je compte aussi sur les vôtres, Monsieur et cher Confrère, et je vous prie de me croire en l'amour de N. S. et en l'union de vos saints Sacrifices, etc.

« Elluin, *miss. apost.* »

Lettre de Mgr. Nurigian, archevêque, primat arménien, à M. le Rédacteur des Annales.

Constantinople, le 20 août 1834.

Monsieur,

« Je viens vous accuser réception de la lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser, en date du 4 juillet, et dans laquelle vous me parlez des deux sommes que l'œuvre de la Propagation de la Foi, suscitée par la divine Providence, pour le maintien et le soulagement des chrétiens dans les pays infidèles, a bien voulu nous accorder. La première, consistant en cinq mille six cents francs, m'a été remise l'année dernière ; je n'ai pas encore reçu celle de trois mille trois cent quatre-vingts francs ; mais lorsqu'elle me sera parvenue, je ne manquerai pas de vous en accuser réception.

« Voici, Monsieur, quelques détails que vous m'avez demandés sur la situation de la Religion dans les pays confiés à mes soins. Le nombre des catholiques arméniens sous ma juridiction est de quarante-cinq mille ames, dispersées dans les pays ci-après : Constantinople, Brusse, Cutakia, Billegik, Angora, Artoine et ses villages, Mouches, Hodourgour, Erzerum, Gumuche-Hana, Trébizonde.

« Nous n'avons encore que quinze églises ou chapelles : deux à Mouches ; sept à Hodourgour, parce qu'il est divisé en sept villages, et dans chaque village il y a une petite église ; quatre à Artoine, une dans la ville, et les trois autres dans les villages ; une à Trébizonde, qu'il faut réparer parce qu'elle va crouler ; et une à Constantinople : celle-ci est nouvellement bâtie, nous devons encore tout l'argent que nous avons emprunté pour la construire. Dans toutes les autres localités on exerce le culte dans des maisons, mais librement, et la Religion catholique jouit d'une liberté complète en vertu du diplôme que le grand-seigneur nous a accordé. Le nombre des prêtres qui se trouvent dans mon diocèse est de cent six, parmi lesquels il y en a quatre qui se sont convertis depuis l'émancipation. Ceux-ci sont à ma charge, je suis obligé de les entretenir eux et leurs familles.

« Le nombre des conversions qui se sont opérées à Constantinople depuis trois ans, s'élève à trois cent soixante. Il y eut toujours des conversions ; mais c'est depuis que nous avons ouvert l'église, qu'a commencé à s'accroître le nombre des néophytes. Je vous assure, Monsieur, que si j'avais assez de ressources pour recevoir tous ceux qui seraient disposés à rentrer dans le sein de l'Église, il y en aurait trois fois plus. La plupart des prêtres arméniens hérétiques étant mariés,

en les recevant je suis obligé de leur donner de quoi vivre. Ensuite parmi les laïques il y en a beaucoup qui, en se convertissant, sont obligés de quitter la maison paternelle, s'ils sont fils de famille, ou de quitter le quartier arménien et de venir à celui des catholiques, s'ils ne dépendent de personne, pour ne pas être molestés. D'ailleurs, en vous exposant tout cela, je n'entends pas que tous soient dans le même cas. Il y en a qui n'ont pas besoin d'aumônes, ni de se transporter ailleurs. Pour les autres endroits, je ne puis pas vous déterminer le nombre des conversions, parce que je n'ai pas encore reçu leur catalogue : à Ancyre, seulement, depuis quelques mois, dix-huit personnes se sont converties. Soyez sûr que dorénavant je ne manquerai pas de vous communiquer tout ce qui se passe dans mon diocèse.

« Vous voyez, Monsieur, d'après le court exposé que je vous ai fait, si je ne dois pas être mis au nombre des Evêques qui méritent le plus de secours pour leur troupeau ; j'espère que vous voudrez bien engager MM. les Membres des Conseils de la Propagation de la Foi, a être plus généreux à mon égard dans la prochaine répartition. Je vous prie en même temps d'être auprès d'eux l'interprète des sentimens de la plus haute considération et de la plus parfaite reconnaissance, avec lesquels, etc.

« † A. Nurigian,

« *arch., primat arménien de Constantinople.* »

MISSION DE DAMAS.

Lettre de M. Poussou, supérieur de la mission des Lazaristes à Damas, à M. Etienne.

Damas, le 8 avril 1833.

MONSIEUR ET CHER AMI,

« Vous attendez sans doute avec impatience que je vous apprenne si j'ai enfin pu réaliser le projet, que je méditais depuis long-temps, de former des écoles à Damas. Je vous ai déjà fait connaître combien la profonde ignorance des populations de la Syrie met obstacle aux progrès de l'Evangile. Enfin la Providence a aplani les difficultés sans nombre que j'avais à vaincre pour faire cette bonne œuvre, et les commencemens sont si heureux que je puis concevoir les plus consolantes espérances pour l'avenir. Nous avons déjà 80 enfans dans notre école de garçons. C'est le zélé M. Tustet qui est chargé de diriger cette école, où l'on enseigne l'arabe qui est la langue du pays, et l'italien qui est fort utile, à cause du commerce des Italiens avec la Syrie.

« Je ne me suis pas borné à cela, j'ai cru devoir étendre cette bonne œuvre. L'éducation des filles ici est encore bien plus abandonnée que celle des garçons; leur instruction religieuse est tout-à-fait nulle, on dirait que leurs ames sont d'une tout autre nature que celle des hommes, et qu'elles n'ont aucun droit au bonheur du ciel; et les mœurs du pays entourent de bien des diffi-

cultés le zèle d'un Missionnaire qui veut travailler à leur salut. Une école de filles est donc au moins aussi nécessaire ici qu'une école de garçons. L'idée en paraissait impossible à réaliser : cependant, grâces à Dieu, nous en sommes venus à bout. Il faut aller loin pour trouver une fille qui sache lire. La grande difficulté était donc de trouune maîtresse : enfin j'ai pu en faire venir une assez instruite, de la montagne du Liban. J'ai bâti mon école, et elle est en ce moment en activité ; pour achever cette œuvre, je m'occupe d'y établir une maîtresse couturière qui apprendra aux enfans à travailler. Je prépare donc un local convenable où j'aurai deux pieuses filles qui, sans être religieuses, en porteront l'habit et feront annuellement vœu de virginité. Habitant ensemble, elles s'édifieront, se soutiendront, s'encourageront mutuellement ; ce qui rendra cette bonne œuvre plus intéressante encore, c'est que tous les jours de dimanche et de fête, après le catéchisme raisonné que je fais au peuple et la récitation du chapelet, ces pieuses filles feront dans l'église le petit catéchisme aux femmes, ce que les Missionnaires ne peuvent pas faire convenablement, à cause des mœurs du pays. Je ne doute pas qu'avec le temps cela ne produise un très-grand bien : si ces essais réussissent à Damas, comme tout le fait espérer, nous pourrons ensuite établir les mêmes œuvres dans nos autres missions de la Syrie. Cela nous occasionera des dépenses assez considérables ; mais j'ai confiance que la Providence vous procurera le moyen de nous donner les ressources nécessaires. Vous devez comprendre combien cette œuvre importe à la gloire de Dieu et au salut des ames. C'est une semence qui produira nécessairement beaucoup de fruits qui seront la consolation de l'Eglise.

« La Providence me présente en ce moment une autre

bonne œuvre qui n'est pas moins intéressante. Le nouveau Patriarche que les Grecs se sont choisi, vient de m'écrire qu'il adopte l'idée si heureuse d'instruire le clergé indigène par le moyen d'entretiens sur les vertus ecclésiastiques; en conséquence, il me charge de faire chaque semaine aux Prêtres de sa nation une conférence sur des sujets de morale propres à les édifier, à les ranimer dans l'esprit de leur état. En même temps il vient d'écrire à tous ses Prêtres pour leur ordonner de s'y rendre assidûment. Je me chargerai bien volontiers de cette importante fonction qui est tout-à-fait dans l'objet de notre mission, et qui pourra, avec le secours de Dieu, faire un grand bien. Je m'y sens d'autant plus porté, que c'est une des institutions de saint Vincent de Paul, qui entre ses mains ont été les plus abondantes en fruits de salut.

« Vous voyez, mon cher ami, qu'avec de la patience, de la persévérance et de la confiance en Dieu, notre mission de Damas pourra devenir très-intéressante. L'œuvre de l'Evangile s'y fait par degrés et sans éclat; mais elle n'en sera, je l'espère, ni moins solide, ni moins précieuse aux yeux de notre divin Maître. Le champ est encore bien couvert de ronces et d'épines; mais nous n'avons pas encore à vaincre toutes les difficultés que les premiers ouvriers apostoliques ont rencontrées. Espérons qu'avec de la constance, nous aurons un jour la consolation de recueillir une riche moisson. Je réclame à cet effet le secours de vos prières, de celles de nos confrères; nos bonnes Sœurs de la Charité, je n'en doute pas, n'oublient pas devant Dieu qu'il y a au loin des enfans de saint Vincent qui ont grand besoin du suffrage de leur piété et de leurs bonnes œuvres, pour parcourir avec succès la carrière de l'apostolat.

« Veuillez bien penser à moi, ainsi qu'à notre mission, au saint Sacrifice, et me croire en l'amour de N. S.

« POUSSOU, *missionnaire apostolique*. »

Lettre de M. Poussou, superieur de la mission de Damas, à M. Etienne.

Damas, le 30 avril 1834.

TRÈS-CHER CONFRÈRE ET AMI,

« LA lettre que je viens de recevoir de vous m'annonce l'envoi de fonds, ornemens et autres objets que les secours accordés par la Propagation de la Foi à nos missions, vous ont mis à même de m'adresser. Je vous prie d'être l'interprète de ma vive reconnaissance auprès des Membres du Conseil de cette excellente Œuvre, qui rend de si grands services à la Religion, et qui procure le salut de tant d'ames. Je vous ai écrit que je m'occupais de bâtir une école, elle est terminée et en pleine activité : c'est une chose merveilleuse pour ce pays-ci, que l'on peut appeler le pays de l'ignorance. Par le moyen de cette école, j'ai pu ouvrir un cours d'instruction religieuse dans notre église; ce que je n'avais osé faire jusqu'ici, par des raisons qu'il serait trop long de détailler. Ce cours a lieu tous les jours de dimanche et de fête. Je m'aperçois déjà que ce sera un moyen puissant de faire beaucoup de bien.

« Cette nouvelle construction et l'achèvement de l'église, ont à peu près absorbé les fonds avec lesquels

nous pensions faire imprimer quelques livres. Ainsi, nous nous occuperons plus tard de ce dernier objet.

« J'ai pensé que pour donner un peu d'émulation aux enfans, il est expédient de faire une ou deux distributions de prix ; mais ici nous sommes bien pauvres ; on ne trouve rien que l'on puisse donner. Il nous faudrait quelques croix, quelques belles images, et tous autres objets qui se rencontrent en quantité dans les rues de Paris, à bon marché ; je compte sur votre charité pour m'en procurer, et rendre bien heureux nos enfans. C'est une bonne œuvre, beaucoup plus intéressante qu'on ne pourrait le penser ; il faut être dans le pays pour s'en faire une idée.

« Nous jouissons ici d'une grande tranquillité. Nos musulmans, qu'on nous représente en France comme si barbares, s'entendent encore bien mieux en fait de liberté religieuse, que certains faux et hypocrites défenseurs des droits de l'homme et propagateurs des lumières. Ce que nous avons le plus à déplorer pour la Religion, c'est que depuis que la Syrie est au pouvoir du pacha d'Egypte, si on ne persécute plus les chrétiens, on les expose à de grands dangers, par la licence et la corruption des mœurs : au fanatisme musulman, succède l'impiété. On veut introduire ici la civilisation européenne, mais une civilisation plus triste que la barbarie. Je suis d'avis que le gouvernement fanatique des Turcs était plus avantageux pour la Religion, que le gouvernement indifférent des Egyptiens. Quoi qu'il en soit, à Damas nous devons désirer la continuation de l'état présent des choses ; car enfin nous sommes libres pour la Religion, et c'est beaucoup. Dans le cas d'un changement, les chrétiens auraient tout à craindre ; et le séjour de cette ville deviendrait peut-être impossible, ou du moins très-

dangereux aux Missionnaires. Il vient de débarquer à Bairout quatre saint-simoniens, qui ont été chassés successivement de Constantinople, de Smyrne et d'Alexandrie. Je doute fort qu'ils trouvent en Syrie la femme libre qu'ils cherchent; ils pourraient bien y trouver autre chose qu'ils ne cherchent pas : pauvres gens! Il paraît que des Anglais veulent aussi venir au milieu de ce peuple établir des écoles, et répandre leurs livres. Ce serait une grande calamité pour nos chrétiens : cela vous fera sentir plus vivement encore l'importance des écoles que je viens d'ouvrir, et l'importance aussi grande de distribuer de bons livres.

« Priez pour nous et pour notre mission; vous voyez que nous en avons besoin.

« Je suis, en l'amour de Notre-Seigneur,

« Poussou, *missionnaire apostolique.* »

MISSION DE SMYRNE.

Lettre de M. Daviers, missionnaire Lazariste, à M. Etienne.

Smyrne, le 10 mai 1833.

Monsieur et très-cher Confrère,

« Nous venons de nous trouver dans une circonstance aussi édifiante qu'elle est extraordinaire pour ce

pays-ci. A l'imitation des Evêques de France, celui de Smyrne a voulu réunir en retraite les Prêtres de son diocèse. Cette retraite a eu lieu dans notre maison, et j'ai été assez heureux pour être chargé de faire les instructions. Nous nous sommes trouvés en retraite au nombre de 29 : deux Evêques, Mgr. Hillereau et l'Evêque arménien, ci-devant vicaire apostolique à Constantinople, 8 Religieux, 4 Prêtres arméniens, les autres du clergé séculier. Tout le monde est sorti de la retraite très-satisfait et très-édifié. Voilà heureusement une pratique établie qui, répétée souvent, peut produire les plus grands fruits de salut. Avec un prélat comme celui que nous avons le bonheur de posséder, la ville de Smyrne pourra, dans la suite, voir naître dans son sein les œuvres les plus propres à procurer la gloire de Dieu et le salut des ames. Il m'a chargé de traduire en grec vulgaire l'Imitation de J. C. et de faire un catéchisme en la même langue. Ces deux ouvrages vont être terminés ; ils seront envoyés à Rome pour y être imprimés. Nous espérons que la Propagande voudra bien se charger des frais d'impression. »

« Voilà mon cher Confrère, la position consolante dans laquelle nous nous trouvons pour le moment. Elle nous fait concevoir de douces espérances pour la suite. Priez pour nous et pour notre mission, afin que Dieu touche les cœurs et bénisse les efforts de notre saint Prélat pour procurer sa gloire.

« Je suis, etc.

« Daviers, *missionnaire apostolique.* »

« *P. S.* Il ne faut pas oublier de vous dire qu'à l'imitation de ce que fit St. Vincent de Paul à Paris, Mgr.

vient d'établir, que tous les 15 jours il se tiendra dans notre maison une conférence ecclésiastique. On y traitera d'abord d'une vertu ou d'un devoir ecclésiastique; ensuite on agitera une question théologique, et enfin on fera l'explication d'un psaume. Je suis chargé du premier discours. Vous comprendrez facilement tout le bien que l'on doit attendre de ces conférences; on en peut juger par celui qui en résulta autrefois dans Paris et dans toute la France. »

Autre lettre du même, à M. le Rédacteur des Annales.

Smyrne, le 11 mai 1833.

Monsieur,

« En passant par Lyon pour revenir à Smyrne, il y a bientôt trois ans, je ne pus pas avoir l'honneur de vous voir, parce que je ne m'y arrêtai pas par crainte de manquer une bonne occasion.

« Depuis mon retour dans le Levant, je ne vous ai donné aucune nouvelle pour vos Annales. Je n'avais rien de saillant à vous écrire. Enfin voici un petit commencement : comme vous aviez annoncé dans les Annales que le saint Père avait étendu aux fidèles étrangers les indulgences de la Propagation de la Foi de France, pourvu qu'ils lui fissent passer leurs aumônes, nous commençâmes au mois de novembre à recevoir la rétribution de quelques personnes zélées pour la bonne Œuvre. Mgr. Hillereau, évêque de Calédonie, visiteur

apostolique, arrivé dans les premiers jours de décembre, approuvant ce que nous avions fait, j'ai continué avec un bon religieux français, et dimanche dernier Mgr. a donné un mandement pour autoriser ou ériger à Smyrne ladite Œuvre en union de celle de France. J'en ai été nommé directeur avec le Père Alexis, capucin français, et trois séculiers.

« Par le bâtiment qui porte cette lettre j'envoie 280 fr. à Marseille, pour être remis au trésorier de l'Œuvre. Parmi les personnes qui m'ont donné leur souscription, il y a des marins. A cette occasion j'ai vu avec peine ce qui est dit des marins en général dans le N.° XXX des Annales. Celui qui a écrit la lettre a parlé de ce qu'il voyait ou entendait, sans connaître assez ce qu'il y avait de bon à dire. J'ai fait bien des voyages; les marins, ceux de la Méditerranée du moins, ne m'ont point paru tels qu'il les dépeint. Nous avons eu diverses fois ici des premières communions de marins, qui ensuite ont été les plus fidèles et les plus exacts au service ; nous en avons eu en une seule fois 84 en 1817 ; même à présent il y en a de temps en temps.

« Je suis, etc.

« Daviers, *missionnaire apostolique.* »

je leur ai fait visite à mon arrivée : ils m'ont bien accueilli, et nous vivons en paix ensemble, sans pourtant que j'aie aucun espoir de les voir revenir à l'unité catholique. Les Grecs ont plusieurs églises et en bâtissent une nouvelle dans ce moment. Les Arméniens n'en ont qu'une seule et ne peuvent, m'a-t-on dit, en avoir plusieurs. Les protestans ont deux temples, l'un des Anglais, et l'autre des méthodistes : du reste, nous avons à Smyrne des hérétiques de toutes les sectes; il ne manque que des idolâtres pour former la réunion des erreurs au grand complet.

« Le nombre des catholiques est, selon le dénombrement que j'ai fait faire, de 7,000 environ (j'ai vu dans des archives, qu'en 1753 ils n'étaient que 3,000), parmi lesquels 900 sont du rit arménien, 200 environ du rit grec; il peut y avoir quelques Maronites et quelques Syriens, mais en très-petit nombre. Les 7,000 catholiques se trouvent tous à Smyrne et dans deux villages, l'un à une heure de marche et l'autre à deux heures de distance de la ville. Dans tout le reste du pays de cette mission, il y a deux cents catholiques dispersés en différens lieux, dans l'île de Mételin une cinquantaine, dans l'autre île deux familles; dans l'intérieur de l'Asie, il s'en trouve dans une dizaine de villes où va un Missionnaire une fois chaque année pour confesser, baptiser, etc. Dans la ville, nous avons deux églises de bien médiocre grandeur; je ne crois pas qu'elles soient plus grandes que la chapelle de votre séminaire; l'une appartient aux RR. Pères Capucins, et l'autre aux RR. Pères Recollets. L'Archevêque et le clergé séculier sont sans église : nous avons une troisième église dans le village qui est à deux heures de marche de la ville; elle appartient aussi aux Recollets; dans deux autres villages, où vont quelques familles pendant l'été, on

dit la Messe dans des maisons particulières, n'ayant pas d'autres lieux pour l'office divin.

« Il y avait autrefois à Smyrne quatre maisons de Religieux, les Capucins, les Recollets, les Jésuites et les Dominicains. Aujourd'hui nous en avons trois; l'une des Capucins, où il y a quatre Pères et un Frère, une autre des Recollets, où il y a six Pères et un Frère; la troisième est des Lazaristes de France, qui ont remplacé les Jésuites lors de la suppression de l'ordre; ils sont deux seulement. Les Capucins ont une paroisse, et remplissent les fonctions de curé des Français. Les Recollets ont la seconde paroisse, qui s'appelle paroisse Italienne.

« L'église des Capucins est sous la protection française, et celle des Recollets est sous la protection autrichienne. Outre la paroisse de la ville, les Recollets ont une autre paroisse dans le village, où ils ont fait bâtir une église ces années passées; deux Religieux y résident avec un Frère, pour desservir cette petite paroisse. Les deux Lazaristes que nous avons font une école gratuite, et prêchent à la paroisse des Capucins. Le supérieur est du diocèse de Luçon; il est né à Bourbon-Vendée. Depuis huit ans environ, les Dominicains ont abandonné leur maison qui s'afferme comme les autres maisons de la ville; preuve qu'ils n'ont pas l'intention d'y envoyer des sujets. Outre les quatorze Religieux que je viens de nommer, nous avons dix Prêtres natifs de Smyrne, quatre venus des îles, et deux autres du rit arménien. Parmi ceux qui sont de Smyrne, six ont fait toutes leurs études à Rome au collége de la Propagande.

« Avec un tel nombre de Prêtres, dira peut-être votre Grandeur, la mission de Smyrne doit être bien desservie; mais il faut observer que parmi les Religieux cinq seulement savent le grec, et deux de ceux-ci

sont infirmes; les autres Religieux ne savent que l'italien, et ne peuvent pas beaucoup confesser; les Prêtres du pays n'ont pas d'église ni de paroisse à eux, et par conséquent ne sont employés que quand les Religieux en ont bien besoin. Pour les missions, l'Evêque ne peut y envoyer qu'un Missionnaire; vers le temps de Pâques, il parcourt les lieux où il y a des catholiques et s'en retourne à Smyrne; on ne lui a assigné que la modique pension de trente écus, ce qui fait un peu plus de cent cinquante francs; il reçoit peu des fidèles qu'il visite, parce qu'ils ne sont pas riches; et ainsi il se trouve obligé de revenir dans sa famille pour y vivre. Ici les Prêtres ne peuvent faire autrement que de vivre avec leur famille; ils n'ont pas les ressources nécessaires pour tenir ménage. Avec une autre distribution de paroisses, j'espère que tous seront employés, et que le bien qui se fera répondra au nombre des ouvriers; et si avec cette nouvelle division de la ville en trois paroisses, dont une sera confiée au clergé du pays, la Propagation de la Foi et autres bienfaiteurs de l'église de St-Polycarpe mettent l'Archevêque en état de fournir le nécessaire à deux ou trois Missionnaires, il est sûr que ces missions auront plus de succès qu'elles n'en n'ont eu jusqu'ici. Il y a tous les ans quelques conversions d'hérétiques, la plupart à l'occasion de mariages qui se contractent ou doivent se contracter : tous ceux à qui l'on peut parler de religion, sont attachés à leurs erreurs et ont un zèle qui va jusqu'au fanatisme; ce sont les juifs, les Grecs hérétiques, les Arméniens hérétiques et les protestans de toutes les sectes; quant aux Turcs, on ne leur parle jamais de religion, pour ne pas s'exposer à perdre le peu de liberté dont les catholiques jouissent. Entre tous les juifs, ceux de Smyrne sont renommés

pour leur attachement à la synagogue. Les Grecs ont un mépris extrême pour les chrétiens de l'Eglise latine ; ils leur donnent par haine et aversion le nom de *chiens* ; s'ils pervertissent quelque chrétien baptisé à l'Eglise latine, ils le rebaptisent ; si quelque Grec se fait catholique, ils usent de menaces et de promesses pour le ramener à leur hérésie. Ces jours-ci, quelques-uns se sont présentés à deux juifs adultes que nous instruisons pour leur conférer le Baptême vers Noel ; ils les ont sollicités et pressés de se faire baptiser à leur église grecque : « Nous vous habillerons, nous vous nourrirons, leur disaient-ils, et nous vous donnons de suite cinq cents écus (2,500 francs). » Nos deux catéchumènes ont répondu qu'ils ne voulaient pas se faire chrétiens pour de l'argent, et qu'ils voulaient être catholiques et non grecs.

« L'orgueil naturel à la nation grecque, l'ignorance la plus crasse dans le peuple, le manque d'instruction et le vice de la simonie la plus grossière dans le clergé, sont des obstacles excessivement difficiles à lever, et qui empêchent les conversions. Les Arméniens ont pour règle de foi la croyance de leurs pères ; nos ancêtres ont cru ainsi, disent-ils, comment auraient-ils pu se tromper ? La difficulté de les tirer de ces préjugés, et la sévérité dont use l'Evêque envers ceux qui se montrent disposés à passer à l'Eglise catholique, sont des obstacles à la conversion de ces hérétiques. Depuis plus d'un an, trois frères d'entre ces Arméniens sont disposés à faire abjuration. Dès que les Primats de la nation ont connu leurs dispositions, ils ont autorisé le père des trois Arméniens à s'emparer des marchandises qui leur appartiennent, avec ordre de ne les leur rendre que quand ils seront allés faire acte de fidélité et d'obéissance à leur Evêque hérétique. Ces

pauvres jeunes gens ont tenté tous les moyens pour se faire rendre ce qu'on leur retient (la valeur totale est d'environ 8,000 francs) ; ils n'ont pu encore y réussir, et pour tacher d'en trouver enfin le moyen, ils diffèrent leur abjuration. Tous les hérétiques ont ici un zèle et un esprit de prosélytisme peu ordinaire : les Biblistes anglais, et qui se disent ici américains, ont à Smyrne une école à laquelle ils donnent tout l'éclat possible pour y attirer la jeunesse ; ils ont un dépôt de livres, et de livres de leur façon, en grec et autres langues ; ils les répandent gratis et en font colporter en grande quantité jusque dans l'intérieur des terres ; ils entretiennent ici deux Missionnaires, qui emploient tous les moyens pour gagner quelques personnes ; ils paient une bonne somme à ceux qui se joignent à eux.

« Peu de temps après mon arrivée ils ont baptisé un juif ; ils lui ont donné trois mille francs le jour de son baptême, et lui ont de plus confié, dans leur pharmacie gratuite pour les pauvres, une place qui lui vaut un traitement annuel de trois mille francs. Il y a peu de temps, ils offraient à une pauvre femme catholique de lui donner deux mille livres le jour de son entrée en leur Eglise, si elle voulait les suivre, et trente sous chaque jour le reste de sa vie. Comme les directeurs de la Société biblique récompensent le zèle de leurs Missionnaires en augmentant leur traitement à chaque conversion qu'ils font, ces messieurs soutiendront leur zèle pendant quelque temps. Il y a ici un bon nombre d'incrédules, d'indifférens qui ont le même zèle et la même méthode pour persécuter l'Eglise catholique, que leurs maîtres d'Europe et surtout de France. Les calomnies contre les Religieux et tout le clergé, les railleries sur toutes les pratiques de la Religion,

sont les sujets qu'ils ne se lassent pas de traiter chaque jour, en tous lieux et à tout propos.

« Vous voyez, Monseigneur, que la Foi catholique n'est nulle part environnée de plus d'ennemis, et d'ennemis tous zélés, par intérêt, par esprit national, par orgueil et par fanatisme. Malgré tous ces obstacles, il y a du bon dans l'Eglise de Smyrne : presque tous satisfont au précepte de la confession et de la communion annuelle ; les églises sont très-fréquentées, même les jours de travail, et on aime à entendre la parole de Dieu. Nous avons sept confréries dans les deux paroisses, et toutes sont nombreuses ; nous avons un grand nombre de personnes qui reçoivent fréquemment les sacremens. Avant que l'indifférentisme fût arrivé à Smyrne, on récitait le Rosaire le soir en famille ; il se trouve encore quelques maisons où l'on conserve cette pratique pieuse. Il y a dans la plupart de nos catholiques une foi vive et un attachement à l'Eglise plus ferme et plus généreux, que dans les catholiques que j'ai vus ailleurs. La diversité des nations, la multiplicité des langues qu'il faut parler, sont les plus grandes difficultés ; le génie différent, les antipathies de nation à nation, font qu'on plaît aux uns et déplaît aux autres. On prêche dans les deux églises en quatre et cinq langues, en grec, en français, en italien, en turc et en ragusan ; il est difficile de donner à chacun toute l'instruction nécessaire en sa propre langue ; les langues absolument nécessaires pour faire quelque bien hors de Smyrne, sont le grec et le turc ; dans la ville, on en peut faire beaucoup avec le français et l'italien ; mais pour le peuple, il faut encore le grec, parce que c'est la seule langue qui soit bien comprise. J'espère que l'ordre que la Congrégation de la Propagande mettra dans cette mission,

d'après la relation de la visite que j'ai faite, et les demandes que j'y ai ajoutées, et les secours que la générosité des fidèles mettra l'Œuvre de la Propagation de la Foi en état de donner, assureront aux fidèles les moyens de résister à la séduction de l'hérésie, et fourniront aux Missionnaires les moyens de faire rentrer dans le sein de l'Eglise catholique, tant d'hérétiques qui nous environnent.

« On voit à Smyrne les costumes de tous les pays. On y entend parler toutes les langues : la plus recherchée et la plus estimée est notre langue française ; presque toute l'éducation consiste ici à apprendre le français, un peu d'anglais et ce qui est nécessaire pour le commerce. Presque tous ceux qui sont nés à Smyrne savent le grec et le turc par pratique, l'ayant entendu parler dans la maison paternelle et dans les conversations.

« N'ayant pas encore connaissance des langues, je ne puis ni voyager, ni étudier les usages et enseignemens des églises hérétiques : je vois seulement par ce qui se passe et ce qu'on m'en dit, qu'il y a bien des choses dignes de remarque. Je m'en occuperai plus tard, quand la Providence m'en donnera l'occasion ; et je recueillerai tout ce qui pourra servir à ranimer la foi des fidèles et à combattre l'erreur.

« Il me reste, Monseigneur, à vous prier de nouveau de m'accorder le secours de vos prières, afin que je ne fasse pas plus de mal que de bien dans ces missions où la Providence m'a envoyé par votre ministère, puisqu'elle s'est servie de votre Grandeur pour fixer ma vocation.

« Je suis, etc.

« ✝ J. M. X. Hillereau,

« *Arch. de Pétra, visiteur apost. de Smyrne.* »

Lettre du même à M. le Rédacteur des Annales.

Smyrne, le 3 janvier 1834.

Monsieur,

« Je n'ai point eu l'avantage de recevoir la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire, en réponse à celle que je vous adressai de Marseille en septembre 1832. J'ai reçu, le 10 décembre dernier, celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 25 octobre 1833. J'ai touché à la même époque 8,400 fr., que l'Œuvre de la Propagation de la Foi a eu la bonté et la charité d'allouer à notre pauvre mission de Smyrne dans sa répartition de 1833.

« Veuillez, Monsieur, agréer l'expression des sentimens de la plus vive reconnaissance pour le bienfait accordé à l'antique chrétienté de l'Asie-Mineure; soyez notre interprète auprès de tous les membres de l'administration, pour leur présenter nos remercîmens sincères, pour les prier de ne pas oublier l'église-mère de plusieurs églises de France, et avant tout de celle de Lyon (les dix jours de souffrance dont parle St. Jean, *Apoc.* ch. 2, v. 10, ne sont point encore passés, et sa pauvreté ne cessera qu'autant qu'ils le voudront), et enfin pour leur faire voir quelle joie ils procureraient à l'Eglise catholique, si, donnant à la vraie Foi plus de force et de puissance en ce pays, ils préparaient une union de l'Eglise d'Orient avec celle d'Occident, centre unique de l'unité catholique.

« Depuis un an que je suis à Smyrne, je n'ai pu

penser à autre chose qu'à la visite apostolique pour laquelle j'ai été envoyé. J'ai donné à Mgr. l'Evêque de Luçon le rapport de ce que j'ai cru pouvoir intéresser la piété des amis de notre sainte Religion : je le prierai de vous en faire part, et vous en ferez ce que vous jugerez convenable au bien des missions.

« L'Eglise de Smyrne est dépourvue de tout ; les Religieux ont quelque chose à la vérité, mais l'Archevêque et le clergé entier n'ont rien en fait d'ornemens d'église : ce qui est malheureux, au milieu de ces peuples qui donnent tout à l'extérieur et ne jugent que par la vue. Si, dans la distribution d'ornemens que fait la Propagation de la Foi, nous pouvions avoir une petite part, nous vous aurions bien de la reconnaissance.

« En vous renouvelant les témoignages de notre vive gratitude,

« J'ai l'honneur, etc.

« ✝ J. M. X. Hillèreau, *arch. de Pétra*,
« *visiteur apostolique de Smyrne.* »

Lettre de M. Daviers.

Smyrne, le 4 janvier 1834.

Monsieur,

« J'ai reçu avec bien du plaisir la lettre dont vous m'avez honoré ; l'argent alloué à Mgr. l'Evêque visiteur apostolique a été expédié exactement par M. D., et il peut se faire que le navire qui portera cette lettre vous porte le reçu de Monseigneur.

« M. D. m'a envoyé de votre part quinze exemplaires du N.° XXXIV des Annales, et deux collections desdites Annales reliées en cinq volumes. Vous ne m'en marquez pas le prix, il serait à souhaiter que je le susse.

« Quand j'étais en France, j'avais sollicité des secours de la Propagation pour les diocèses de Tine et de Sira : j'en obtins deux fois; depuis mon retour dans le Levant il ne leur a plus rien été alloué. Je désirerais bien que vous pussiez obtenir quelque chose au moins pour l'Evêque de Tine; mille francs seulement par an seraient pour lui une chose considérable, pour aider quelques élèves du sanctuaire, ou soutenir son séminaire qu'il a établi après les premiers secours de la Propagation de la Foi.

« Je crois que dans le courant de l'année je vous enverrai une notice sur l'Eglise d'Angora (Ancyre en Galatie) pour laquelle on m'a prié de recourir à la générosité de la Propagation de la Foi.

« J'ai l'honneur, etc.

« Daviers, *supér. des Lazaristes.* »

MISSION DE SALONIQUE.

Lettre de M. Descamps, supérieur de la mission des Lazaristes de Salonique, à M. Etienne.

Salonique, le 7 septembre 1833.

Monsieur et très-cher Confrère,

« Je m'empresse de vous accuser réception de la lettre que vous m'avez adressée par l'occasion du respectable M. Ghis, nouveau consul de France en cette résidence, arrivé aujourd'hui même, au grand étonnement de tout le monde. Vous nous félicitez d'avoir pour consul et pour appui de la mission un homme si recommandable, vous avez bien raison; il m'a donné dès la première entrevue des preuves de tout le bien que vous dites de lui; il m'a exprimé un zèle bien édifiant pour la Religion, et un dévouement bien vif pour notre Congrégation, à laquelle, à ce qu'il paraît, il a toujours porté un intérêt sincère. C'est une grande faveur que la divine Providence accorde à notre pauvre mission; car il me serait impossible de vous dire tout ce que j'ai souffert, et par conséquent la Religion, avant son arrivée. La charité ne me permet pas de vous en dire davantage; mais je me réjouis dans le Seigneur de ce changement si inattendu, et qui doit avoir des résultats si intéressans pour la gloire de Dieu et le salut des ames.

« Les consuls de France étant dans le Levant les protecteurs-nés des catholiques, la Religion ne peut que prospérer lorsqu'ils lui sont favorables : aussi j'ai grande confiance que notre petite chrétienté va se développer.

« La Providence a eu sans doute ses desseins en nous envoyant un homme selon son cœur, et elle nous consolera et nous dédommagera des tribulations par lesquelles nous avons passé. Elle vient de nous donner un gage de cette confiance, en nous procurant la facilité de faire une cérémonie extraordinaire et inouïe dans un pays comme celui-ci. Vous serez bien surpris d'apprendre que nous avons fait avec pompe, le jour de la Fête-Dieu, une procession du St-Sacrement. Oui, au milieu de cette population immense d'infidèles et d'hérétiques, la Religion a fait cette cérémonie solennelle pour la consolation du petit nombre de catholiques qui se trouvent dans cette contrée. Nous avons dressé un autel hors de l'église, nous l'avons paré avec soin et presque avec magnificence. Nous avions recouru à la bienveillance de tous les consuls, sans distinction de religion; il nous prêtèrent une cinquantaine de beaux pavillons, avec lesquels nous formâmes l'allée qui conduisait au reposoir. Tout le dessus était couvert par des voiles de bâtiment qui empêchaient le soleil de pénétrer, et qui portaient au loin l'illumination de l'autel : ce qui lui donnait un éclat ravissant. Messieurs les consuls catholiques assistaient à la procession en uniforme, portant une torche à la main ou le dais. Une foule immense de spectateurs, juifs, grecs, turcs, tous y accoururent, et remplissaient tous les espaces qui n'étaient pas occupés par la procession. C'était un vrai triomphe de la Religion sur ses ennemis et ses déserteurs; aussi nos bons catholiques en versaient des larmes de joie; ils en croyaient à peine leurs yeux.

Ils ne pouvaient assez remercier notre divin Sauveur de leur avoir procuré le bonheur d'assister, une fois dans leur vie, à un spectacle aussi agréable : ils n'oublieront jamais la consolation qu'ils éprouvèrent dans cette circonstance. Les infidèles et les hérétiques eux-mêmes étaient dans l'admiration. J'ai la confiance qu'en passant au milieu d'eux, notre aimable Sauveur aura répandu sur eux une vertu qui aura touché leurs cœurs, et qui leur aura inspiré l'amour d'une Religion qu'ils méconnaissent et qu'ils haïssent, parce qu'ils ignorent le trésor de consolations et de bonheur qu'elle possède. Les consuls, même des religions dissidentes, que par délicatesse je n'avais pas invités à cette cérémonie, m'ont témoigné personnellement leurs regrets de n'avoir pu par cette raison s'y trouver ; entr'autres M. le consul d'Amérique, protestant, et celui de Russie, schismatique. Sur l'excuse que je leur fis que j'aurais cru leur manquer en leur faisant une semblable invitation, ils me répondirent que puisqu'ils en connaissaient le motif, une autre fois ils auraient soin de s'y rendre d'eux mêmes sans invitation.

« Nous avons aussi célébré, au mois de juillet dernier, avec beaucoup de solennité la fête de St. Vincent de Paul, notre saint fondateur. Les consuls se firent un devoir d'y assister, et de donner par-là un témoignage éclatant de leur vénération pour cet apôtre de la charité, et de leur bienveillance pour les Missionnaires qui ont le bonheur d'être ses enfans. Ils ne se contentèrent pas de ce témoignage, ils vinrent même ensuite m'exprimer tous leurs sentimens à cet égard.

« Vous voyez, mon cher Confrère, que la divine Providence sait ménager des consolations bien précieuses aux Missionnaires, au milieu de leurs fatigues et de leurs peines. Croyez que nous éprouvons assez

souvent la vérité de ce que nous a dit notre divin Maître, que ceux qui abandonnent tout pour lui recevront le centuple même en ce monde. Je vous assure que dans les missions il y a des momens bien doux; j'en ai fait plus d'une fois l'expérience depuis que j'ai le bonheur d'y être consacré, et j'apprécie tous les jours de plus en plus la grâce que le Seigneur m'a faite, en m'appelant à une vocation dont je me reconnais si indigne. Priez-le de me faire aussi celle de bien remplir ses desseins sur moi, et de le faire aimer et servir du petit troupeau qu'il m'a confié.

« Veuillez bien me donner une part dans vos prières et saints Sacrifices, en l'union desquels,

« Je suis, etc.

« Descamps, *missionnaire apostolique.* »

Lettre du même au même.

Salonique, le 20 juin 1834.

Monsieur et très-cher Confrère,

« Je viens seulement de recevoir la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire au mois de janvier dernier. Il est bien rare qu'il se trouve un bâtiment qui vienne directement ici, et voilà pourquoi les lettres sont si long-temps à nous arriver. Vous devez éprouver le même désagrément que moi; car les vaisseaux qui partent de notre port, relâchent bien des fois avant d'arriver en France. J'ai lu et relu votre lettre avec un plaisir indicible. Vous devez comprendre quelle jouissance on goûte quand, relégué dans nos

pays lointains, on reçoit des nouvelles de la maison-mère, et des confrères que l'on aime tendrement. Pour vous engager à satisfaire mon désir d'en recevoir souvent, je vais vous donner quelques détails qui certainement vous intéresseront, et qui vous donneront une idée du bien qu'il y a à faire ici.

« L'éducation, et surtout l'éducation chrétienne de la jeunesse, est méconnue et entièrement négligée dans ce pays; cependant c'est par la jeunesse que nous pouvons espérer de voir la foi se réveiller. L'impiété et l'indifférence marchent ici tête levée. Nous n'avons sous les yeux qu'une réunion de juifs, de Grecs schismatiques, de protestans et de Turcs, au milieu desquels sont presque inaperçus quelques catholiques qui forment notre chrétienté; et les sectaires des diverses nuances sont, pour la plupart, impies ou indifférens : vous pensez bien que leur impiété ou leur indifférence exerce une fâcheuse influence sur nos catholiques. Quoique ce champ soit bien aride, nous avons l'espoir, avec le temps et la bénédiction du bon Dieu, de le défricher. Les exercices du Jubilé, que nous avons donnés au carême dernier, ont été bien suivis, et ont produit des fruits consolans; plusieurs brebis égarées depuis bien des années, sont revenues au bercail. Depuis cette époque les divertissemens publics ont cessé d'être fréquentés, quoique l'on emploie tous les moyens de séduction pour y attirer. Une femme grecque, de l'île de Tine, qui demeure chez le consul américain protestant, vient d'abjurer ses erreurs et d'embrasser le catholicisme : tout annonce qu'elle persévérera dans ses bonnes dispositions. Ce consul nous a chargés de l'éducation de deux de ses enfans; il nous les a mis entre les mains en toute confiance, et nous a autorisés à faire tout ce que nous croirions avan-

tageux à ces enfans : vous pensez bien que nous usons de la permission, mais avec prudence. Ces bons enfans ont d'excellentes dispositions; ils n'ont pas de plus grand plaisir que de servir la Messe et d'être habillés en enfans de chœur : c'est du nouveau pour eux. Les enfans du consul d'Angleterre, également protestans, qui montraient beaucoup de fanatisme pour leur croyance, viennent aussi maintenant à notre église, et s'habillent comme les autres pour servir à l'autel. Leur sœur aînée, qui a dix-huit ans, vient aussi depuis quelque temps, tous les dimanches, à la Messe et à Vêpres, et est vraiment édifiante : le jour des Rameaux elle est venue prendre la palme, observant, comme les autres, les cérémonies d'usage. Leur père, qui est très-attaché au protestantisme, paraît cependant les laisser faire sans trop s'y opposer. Il nous faut beaucoup de prudence et de ménagement; mais n'importe, la grâce agit; et j'espère que la bonne œuvre s'achèvera, et que ces chers enfans seront un jour de fervens catholiques.

« Vous voyez que le vrai moyen de faire revivre la foi, et d'opérer des conversions dans cette mission, c'est de s'emparer de la jeunesse; pour cela, il nous faut des écoles. Le bien est facile à faire sous ce rapport, car personne ne s'occupe de l'instruction des enfans ; j'ai commencé cette bonne œuvre; j'ai ouvert une école de garçons que je dirige moi-même, jusqu'à ce que vous m'envoyiez un Frère qui puisse en être chargé. Je fais l'école trois heures le matin et trois heures le soir, outre les autres fonctions du saint ministère. Vous comprenez que j'ai besoin de secours pour que rien ne souffre, et que nous puissions développer le bien commencé. L'école me donne beaucoup de fatigue; mais je la regarde comme la fonction la plus importante, à cause des heureux effets qu'elle doit

produire en formant la jeunesse. C'est l'espoir de cette chrétienté. Voilà un moyen de salut pour les garçons; mais les filles en sont privées : jusqu'à présent elles ont croupi dans la plus profonde ignorance. O quelle consolation pour nous, si nous avions ici des Religieuses comme il s'en trouve en France en si grand nombre! quel grand bien elles opéreraient pour la gloire de Dieu et le salut des ames! Que je voudrais voir ici quelques bonnes Sœurs de la Charité faire l'école aux petites filles! Je puis vous assurer qu'elles feraient autant de bien, au moins, que les Missionnaires; mais c'est une privation qu'il faut ajouter à tant d'autres. Je m'occupe cependant sérieusement de cet objet. J'espère que la Providence me fera rencontrer quelques jeunes personnes pieuses et instruites, que je pourrai charger de cette bonne œuvre; et je trouverai, dans les secours que l'Œuvre de la Propagation de la Foi donne à nos missions, le moyen de faire face à la dépense nécessaire, si elle nous continue, comme je l'espère, ses intentions bienveillantes. Pour vous donner une idée des dépenses que je suis obligé de faire, il suffit de vous dire qu'il n'y a dans cette ville ni hôpitaux, ni aucun secours pour les nécessiteux : les pauvres et les malades de toutes les croyances sont absolument sans ressource; aussi on les voit sans cesse en foule à notre porte; tous les infortunés s'adressent à nous; des familles entières tombées dans l'indigence, grand nombre de voyageurs dépouillés par les voleurs ou naufragés, ne peuvent rien attendre que de nous. Dernièrement nous avons recueilli à la maison deux de ces malheureux, réduits à la plus affreuse misère, pour les préserver des vices et de l'apostasie auxquels le désespoir les aurait entraînés : nous en avons pris soin de notre mieux, et maintenant l'un d'eux a pu retourner

dans son pays ; l'autre reste encore, et sera bientôt en état de gagner sa vie. C'est un exemple que je vous cite entre cent autres. Mais je dois vous dire aussi que l'exercice de la charité chrétienne fait une vive impression sur les cœurs, et que certainement ce n'est pas le moyen le moins efficace de les rendre dociles aux impulsions de la grâce. Les ennemis de notre Foi ne peuvent refuser leur respect à une Religion qui inspire ainsi la compassion pour les malheureux.

« Je vous ai écrit dans le temps, que l'année dernière nous avons fait la procession de la Fête-Dieu avec beaucoup de solennité : cette année elle a été plus pompeuse encore, je puis dire même qu'elle a surpassé nos espérances. Messieurs les consuls, que j'avais invités indistinctement, s'y sont rendus en uniforme ; chacun d'eux était accompagné des membres de sa nation qui se trouvaient alors à Alep, et ceux qui n'ont pas pu s'y trouver y ont envoyé leurs drogman, chancelier, cavack, etc. : de sorte qu'on voyait à la procession une réunion nombreuse de juifs, de Grecs, de protestans et de Turcs forcés de rendre hommage au Dieu des chrétiens, et tous très-édifiés de la décence et de la majesté de nos augustes cérémonies. Le nombre plus considérable qu'à l'ordinaire de bâtimens de toutes les puissances qui se trouvent ici, n'a pas peu contribué à rehausser l'éclat et la pompe de la procession et du reposoir que nous avions fait dans l'enceinte de notre cour ; la quantité de pavillons et de voiles qu'ils nous ont procurés, nous a mis à même de tendre les deux côtés du passage triomphal de notre divin Sauveur, de couleurs aussi variées que propres à attirer l'admiration de la foule des spectateurs, par l'ordre et le goût avec lesquels ils étaient disposés. Des voiles couvraient tout le dessus,

deux rangs de colonnes en forme de portique, garnies de fleurs et de verdure, représentaient comme la nef d'une église; enfin un beau pavillon du consul d'Espagne, surmonté de ses armoiries, couronnait l'échafaudage dressé pour recevoir Notre-Seigneur, et en formait comme le frontispice, où paraissait un lion prosterné, tenant dans ses griffes une guirlande de fleurs; et les diverses couleurs qui en faisaient le plus bel ornement, réfléchies par les rayons du soleil, produisaient le plus magnifique point de vue. M. le consul d'Autriche s'est noblement conduit envers nous dans cette circonstance: non content de mettre à notre disposition tout ce qu'il possédait, il donna ordre à un de ses officiers de nous procurer tout ce que nous pourrions désirer, et il en fit tous les frais. Les autres consuls, sans distinction de culte, quoique le grand nombre fût tout-à-fait étranger à notre fête, mirent un empressement vraiment touchant à arborer leur pavillon ce jour-là par honneur, et à nous envoyer le plus beau qu'ils eussent pour le faire servir à la cérémonie. Vous pouvez juger de notre joie en voyant notre sainte Religion déployer sa majesté, et marcher en triomphe au milieu de ses ennemis. En parlant ainsi aux yeux, elle aura aussi, j'en ai la confiance, parlé au cœur de quelques-uns, et elle aura fait quelque conquête. Unissez vos prières aux nôtres, pour que tant d'aveugles ouvrent les yeux à la lumière, et goûtent la douceur de son empire.

« Veuillez bien offrir mes respectueux hommages à M. le Supérieur général, et l'expression de mes sentimens à tous nos confrères; je compte sur le secours de leurs prières. Recommandez-moi aussi à celles de nos bonnes Sœurs de la Charité, et croyez-moi, etc.

« Descamps, *missionnaire apostolique*. »

MISSION D'ALEP.

Lettre du P. Eusèbe, mineur observantin, miss. apost., à M. le Rédacteur des Annales.

Alep, le 7 avril 1834.

Monsieur,

« Quelle joie mon cœur n'a-t-il pas éprouvée en apprenant, par Mgr. l'Evêque de Babylone, les progrès merveilleux de l'excellente Œuvre de la Propagation de la Foi, établie il y a quelque temps en France dans le but de pourvoir aux besoins de toutes les missions catholiques ! Je suis bien aise de vous féliciter, Monsieur, d'un établissement si utile pour notre sainte Religion. Plût à Dieu que l'Italie, à l'exemple de la France, en fît autant pour le salut de tant d'ames ensevelies dans les ténèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie, lesquelles attendent à bras ouverts des ouvriers évangéliques qui leur apportent les lumières de la vérité ! J'ai appris aussi de ce digne Prélat, que l'on imprimait, sous les auspices de la même Œuvre, des cahiers contenant de très-intéressantes relations, bien exactes, des Missionnaires des deux hémisphères sur les progrès du catholicisme ; et que pour exciter davantage le zèle des ministres apostoliques, on a soin de leur en envoyer. Appuyé sur l'autorité d'un homme orné de tant de mérites que l'est Mgr. Pierre-Dominique Bonamie, j'ose vous prier de me remettre, s'il vous plaît, tous les cahiers qui ont paru,

et qui paraîtront à l'avenir, d'un ouvrage si utile pour tous les Missionnaires. Je voudrais dans cette lettre vous donner un détail exact de l'état actuel des missions de la Syrie, mais la multiplicité des affaires dont je me vois à présent chargé m'en empêche. Il est cependant de mon devoir de me hâter de vous en présenter au moins un tableau général.

« La mission de la Syrie n'a pas besoin d'autant d'ouvriers évangéliques qu'on le pense en Europe. Les nations catholiques, la grecque, l'arménienne, la syrienne et la maronite sont assez pourvues de Prêtres indigènes; de manière qu'Alep, par exemple, compte douze mille catholiques environ et quarante-cinq ministres. La nation grecque a son Evêque, M. Grégoire Chayat; l'arménienne a eu le malheur de perdre le sien, Mgr. Abraham Coupali, homme qui excellait sur tous les autres en piété, en science, en politique et en soumission au Saint-Siége. Il est allé, il y a deux ans, jouir des délices éternelles, bien dues à ses vertus; le siége reste encore vacant. La nation syrienne, quoique peu nombreuse, se félicite d'avoir son Patriarche, Mgr. Pierre-Ignace Jarué, et un Evêque. La maronite, enfin, n'est pas moins pourvue que les autres; elle a aussi son Evêque, Mgr. Paul Arocchin. Mais il ne faut pas conclure de tout cela, que les Missionnaires dans la Syrie soient inutiles. Les faibles dispositions que l'on voit à l'obéissance au Saint-Siége, manifestent clairement combien facilement les Syriens pourraient se détacher de la Foi catholique; et si l'on n'entretenait pas des Missionnaires au milieu d'eux, on aurait des craintes sur leur persévérance, comme en avait déjà Benoît XIV. Mais, que Dieu est grand dans ses desseins éternels! pendant que la ferveur des catholiques se ralentit, les hérétiques ouvrent les yeux, et com-

mencent enfin à entendre la voix de la vérité, qui les appelle au sein de l'Eglise, dont ils se sont plusieurs fois éloignés. On voit de temps en temps, avec un plaisir bien vif, des femmes, des hommes, des prêtres et des évêques même schismatiques, fouler aux pieds tout respect humain, et se soumettre au souverain Pontife. Moi-même je me suis aperçu, dans plusieurs entretiens que j'ai eus avec l'évêque grec schismatique d'Alep, qu'il serait disposé à embrasser la Foi catholique, s'il ne craignait d'être empoisonné par ses coreligionnaires. Mais j'espère qu'à la fin les lumières divines triompheront de sa résistance; et en dépit de ses ennemis, il sera un jour un zélé Evêque catholique. Un homme grec schismatique, très-riche, qui remplit avec honneur un des premiers emplois dans le gouvernement égyptien, et qui était à Alep, s'est fait catholique, il y a quelque temps, avec toute sa famille, à Damas. On dit qu'Ibrahim-Pacha l'ayant vu après sa conversion, lui adressa ces mots : « Je me réjouis infiniment que vous vous soyez fait catholique; car les « catholiques sont plus fidèles aux rois. »

« En général, Monsieur, quoique les schismatiques, soit par les préjugés de leur éducation, soit par la haine qui naît avec eux, nous regardent comme des ennemis, on les voit cependant, touchés de la grâce de Dieu, avoir bien plus de confiance dans les Missionnaires qu'en leurs propres prêtres et évêques; on les voit avec plaisir fréquenter les églises de nos Missionnaires, et assister à leurs sermons. On sait qu'il y en a qui, plus éclairés que le reste du peuple, désirent au fond de leur cœur une union universelle.

« Les Turcs mêmes, naguère si fiers, si orgueilleux, si féroces, et presqu'inabordables, se sont peu à peu apprivoisés avec les catholiques, et surtout avec les

Missionnaires : de manière que les ministres du sanctuaire mènent une vie plus sûre, plus tranquille, plus paisible, et sont plus respectés, oserai-je le dire? qu'en Europe, et dans le sein même du catholicisme. Il s'en trouve quelquefois, et cela n'est pas rare, qui nous prient de les honorer d'une visite, se souciant très-peu des murmures du vulgaire. Pour vous assurer davantage de la confiance et du respect que la plupart d'entr'eux montrent à notre égard, je vous rapporterai quelques faits dignes de remarque.

« Un beau jour je me trouvais tout seul hors de la ville, ramassant de la chicorée, quand tout-à-coup je me vois entouré de cavaliers. Je les regardai avec étonnement, et alors plus que jamais je me suis rappelé que j'étais dans des pays infidèles : je m'attendais à chaque moment à des outrages de leur part. Dans le comble de mon agitation, voilà qu'un vieillard, sur son cheval arabe, s'approche de moi tout doucement, et d'un air gai me dit en arabe : « Que faites-vous « ici? vous vous amusez à cueillir de l'herbe? » A cette voix bénigne mon agitation s'apaisa, et je lui répondis en la même langue : « que les Européens aiment beaucoup cette herbe appelée chicorée; qu'ils la mangent en salade, et qu'elle a une grande vertu pour purifier le sang, surtout au printemps. » « Est-ce que vous savez la langue arabe, me répliqua-t-il, avez-vous commencé à lire l'Evangile au peuple dans vos églises? » Il me fit encore d'autres pareilles questions, par lesquelles je me suis bien aperçu qu'il avait quelque connaissance de notre sainte Religion, et après le salut affectueux de *allah-maac*, savoir, *Dieu soit avec vous*, il s'en alla. Ce vieillard, à ce que l'on m'a dit, était un chef de la ville qui se promenait paisiblement avec son cortége.

« L'année dernière Chérif-Bei, gouverneur égyptien de la Syrie, vint, escorté d'une suite digne d'un prince, dans notre cloître pour voir l'église. Le Supérieur se trouva par hasard devant la porte; Chérif-Bei eut la complaisance de lui demander la permission d'y entrer : le Supérieur, qui ne savait pas qui il était, lui répondit que cela n'était pas permis; alors le gouverneur de toute la Syrie, sans répliquer un mot, sans ouvrir la bouche, s'en retourna sur ses pas; et ayant appris qu'un soldat avait osé menacer le Supérieur, il se tourna, disant en colère : « S'il n'est pas permis aux « musulmans d'entrer dans les églises des chrétiens, « voulez-vous y entrer par force ? » Durant son séjour à Alep, ce brave musulman a toujours manifesté une certaine affection pour les Missionnaires; car rarement il nous voyait dans la ville sans nous adresser le beau salut : *salam alesi om*, c'est-à-dire, *le pain soit avec vous*. Maintenant il est à Damas.

» Voici encore un trait de la bonté d'un Dieu infiniment miséricordieux, d'un Dieu qui se plaît à faire briller la vérité de sa sainte et divine Religion entre les épaissés ténèbres de l'ignorance, des préjugés et du fanatisme. Une femme âgée de trente ans environ, née de parens catholiques, étant malheureusement restée orpheline dans son enfance, fut élevée chez les Turcs, et ensuite mariée à un d'entr'eux, de médiocre famille. Elle eut de son mariage une fille. Son mari partit naguère pour Bagdad; la femme, quoique pénétrée des maximes musulmanes, maximes toutes conformes à la cupidité et aux passions humaines, se rappelait de temps en temps son origine, sans penser pourtant à la grâce du divin Sauveur qui l'invitait à se repentir, et à retourner au sein de l'Eglise catholique dont elle ne connaissait pas les sublimes et saints

préceptes. Un jour elle vint chez la femme du consul de France, où elle envoya chercher le père de Terre-Sainte, curé des Européens ; elle lui raconta son histoire, et lui dit comment elle avait reçu le Baptême, comment elle avait été emportée par les Turcs. Ensuite elle lui assura que la nuit précédente, étant couchée avec sa jeune fille âgée de quatre à cinq ans, elle fut épouvantée par une terrible vision ou songe, pendant lequel elle se vit condamnée aux flammes éternelles de l'enfer. Dans ce discours interrompu de sanglots, le Curé s'aperçut assez clairement du conflit intérieur qu'il y avait en elle entre la grâce et les passions. Enfin, après que la pauvre femme eut chancelé pendant quelque temps entre Dieu et le monde, etre J. C. et Mahomet, Dieu emporta la victoire. Mahomet dut céder la place à Jésus, le Coran à l'Evangile ; enfin, dis-je, touchée de tant de lumières, décidée de se donner à Dieu, et profitant de l'éloignement de son époux comme d'une faveur spéciale, elle vendit en peu de temps tous les meubles qui lui appartenaient, et vint encore avec sa fille chez le consul de France : le Curé s'y rendit aussi, et eut le bonheur d'ouvrir, par le Baptême, les portes du ciel à une fille infidèle, qui certes n'avait d'autre crime que d'être née d'un Turc. Oh ! quel touchant spectacle fut ce baptême pour tous les assistans ! La mère fondait en larmes de joie, et levant ses mains suppliantes vers le Ciel, le bénissait mille fois de lui avoir ouvert les yeux à la vérité, et le suppliait de tout son cœur de daigner accepter l'holocauste de sa chère et aimable fille, de la protéger dans sa jeunesse, de veiller sur ses pas et de la conserver à jamais, par sa grâce toute-puissante, dans la candeur et dans l'innocence. L'enfant tout étonnée regardait avec admiration ce qu'on faisait sur

elle, conservant toujours un air gai et serein. Voilà deux ames arrachées à l'enfer, deux ames qui au premier instant de leur conversion ont dû fuir et de la maison et de la ville, ont dû quitter leurs commodités, leurs aises, et se rendre au Mont-Liban, pays pauvre et isolé, mais centre du catholicisme du Levant et refuge de tous les néophytes; se rendre en un mot en exil, pour éviter et les persécutions et une mort cruelle, fulminée par les lois barbares contre tout homme musulman qui ose abjurer le mahométisme. Oh! que d'infidèles suivraient cet exemple frappant, s'il y avait la liberté des cultes!

« Les catholiques indigènes, à présent plus que jamais, jouissent d'une grande liberté pour ce qui concerne la Religion. La sûreté avec laquelle les femmes circulent dans les villes et se promènent partout dans un pays barbare, doit être un sujet de honte pour l'Europe civilisée. Plaise à Dieu que des commencemens aussi heureux soient autant d'avant-coureurs des triomphes de la Religion catholique dans la Turquie!

« Je devrais, Monsieur, vous donner une notice au moins abrégée sur les mœurs, les coutumes, les usages, les habillemens, les chants, le langage de ces pays, et des Arabes du désert, vrais descendans d'Ismael fils d'Abraham, et héritiers de ses maximes; comment ils vivent de rapines; comment ils ont toujours habité dans leurs campagnes, sous de méchantes chaumières; comment ils dépouillent une quantité de caravanes ou voitures de marchandises de l'Europe et des Indes; comment quelquefois ils interrompent le commerce; comment, quoiqu'ils pillent les caravanes comme des brigands, ils conservent néanmoins des sentimens d'humanité et épargnent toujours la vie des voyageurs: je devrais vous dire quelques mots sur leur vie errante,

apaiser les troubles qui agitent actuellement Babylone, et y faire renaître la paix. Que Dieu le conserve long-temps, pour le bonheur de son évêché et de sa légation !

« Je suis, etc.

« F. Eusèbe, *mineur observantin, miss. apost.* »

MISSIONS

DES LAZARISTES EN CHINE.

Lettre de M. Rameaux, missionnaire apostolique en Chine, à M. le Supérieur général de la Congrégation de Saint-Lazare.

Province de Hou-Pé, le 4 juillet 1833.

Monsieur le Supérieur,

« Je pense qu'au moment où j'ai l'honneur de vous écrire, vous avez connaissance de mon entrée en Chine. La lettre que j'ai adressée à M. Etienne lui sera sans doute parvenue; par conséquent, vous savez les dangers auxquels j'ai été exposé, et en même temps la protection toute particulière dont il a plu au Seigneur de me

favoriser. Vers la fin de février j'arrivai sur les confins de notre mission du Hou-Pé, où je fus reçu par nos chrétiens avec un empressement bien capable de me dédommager des peines et des privations passées. Ne sachant pas dans quel état se trouvaient nos chrétiens du Ho-Nan, où travaillait le Supérieur de la mission auquel je devais succéder, je cédai aux vives instances qui me furent faites, et je me déterminai à séjourner quelque temps dans cette partie orientale du district dont je suis chargé. J'ai appelé auprès de moi un de nos confrères chinois, et je me suis hâté d'apprendre la langue. Deux mois après mon entrée en Chine, j'ai commencé à entendre les confessions : quoique pendant sept mois j'eusse étudié la langue chinoise à Macao, je ne l'entendais encore que très-imparfaitement. Mais, vu le besoin extrême des missions, je n'ai pas cru devoir tarder davantage à exercer le saint ministère. Nous avons terminé la visite des chrétiens de ce district, qui depuis trois, quatre, cinq ans et plus, n'avaient pu se procurer le bonheur de recevoir les sacremens. Je vais me rendre incessamment dans le Ho-Nan, et ensuite dans les montagnes du Hou-Kouan, où se trouve le plus grand nombre de nos chrétiens.

« J'essaierais en vain de vous dépeindre l'état déplorable où se trouvent réduits les chrétiens que j'ai visités : je ne pourrais vous donner qu'une bien faible idée de leurs besoins spirituels et temporels. Depuis trois années consécutives, cette partie du Hou-Pé est en proie à des inondations affreuses, qui ont tout ravagé; les maisons ont été renversées, les récoltes détruites : ce pauvre peuple est dévoré par une famine, qui a déjà conduit au tombeau un nombre incalculable de personnes. Presque la moitié de nos chré-

tiens ont été victimes de ce fléau, et sont morts en proie à une double famine spirituelle et corporelle, la plupart sans pouvoir recevoir les consolations de la Religion. Cette année, on a récolté un peu de froment; mais si l'inondation survient encore et ravage les champs de riz, il faut s'attendre à la même misère et au même fléau. Dans ce cas, la mort aura à peu près moissonné tous nos chrétiens de ce district, qui se trouvent encore au nombre de huit mille. J'ai peine, je vous l'avoue, à m'habituer à soutenir le spectacle de cette affreuse indigence, dont on n'a aucun exemple en Europe. Ce ne sont pas des hommes, ce sont des cadavres ambulans et des spectres hideux, qui n'offrent aux regards que les tristes empreintes de la mort. Oh! quels affreux déchiremens de cœur j'ai éprouvés, en voyant, dans la saison la plus rigoureuse, des personnes à demi nues, exténuées de froid et de faim, se traîner l'espace de trois lieues pour venir me demander, non pas à manger, le mal étant arrivé au point qu'ils ne pouvaient plus supporter de nourriture, mais les secours de la Religion, et de les préparer à une sainte mort! C'est ainsi que, ne pouvant faire venir le Missionnaire, ils calculent leurs ressources et leurs forces pour se rendre à temps auprès de lui, sachant, pour ainsi dire, à heure fixe le moment de leur mort. J'ai partagé avec eux mes faibles ressources, mais je n'ai pu sauver la vie qu'à un bien petit nombre. Oh! je n'ai jamais tant désiré ressembler à saint Vincent de Paul, notre bienheureux fondateur! que n'ai-je son cœur et son ingénieuse et incompréhensible charité! que ne puis-je secourir mes pauvres Chinois, comme il a secouru les peuples de la Picardie, de la Champagne, etc.! Mais si je ne puis secourir leurs corps, du moins je me consumerai tout entier pour pouvoir donner la nour-

riture à leurs ames; car leurs besoins spirituels sont bien grands. Jugez ce que peuvent être des chrétiens qui ne voient des Prêtres que tous les quatre ou cinq ans. Cependant, il faut le dire, le bon Dieu supplée par sa grâce à la disette de Prêtres. J'ai visité des chrétientés, je ne dis pas qui pourraient servir de modèles à nos chrétientés d'Europe, mais j'ose dire, qui pourraient presque aller de pair avec nos communautés religieuses les plus ferventes : ce sont des chrétiens qui n'ont d'autre instruction que celle qu'ils reçoivent de leurs pères et mères, ou d'un catéchiste, qui est un simple père de famille. Je vous avoue que bien des fois à la vue de leurs misères, tout en éprouvant des déchiremens de cœur, j'ai été singulièrement édifié de leur patience et de leur résignation. Les Chinois sont dociles, leur foi est simple et pure; ils regardent les paroles du Missionnaire comme autant d'oracles; mais ils sont faibles, et ont besoin d'être soutenus : ils se découragent facilement, surtout lorsqu'ils se regardent comme abandonnés.

« Notre mission du Hou-Pé contient de huit à neuf mille chrétiens, qui se trouvent dispersés dans un espace immense; en sorte que le ministère est extrêmement difficile et fatigant. D'une extrémité à l'autre, nous avons à parcourir un espace de trois cents lieues et plus. Nous avons dans cette mission cinq confrères chinois, dont deux sexagénaires; un autre moins âgé est presque habituellement malade. Je vous demande s'il est possible que nous suffisions à une telle besogne? Les Prêtres chinois sont susceptibles de faire du bien, mais ils ont besoin pour cela d'être dirigés.

« Je viens de visiter une chrétienté assez nombreuse, qui se trouvait dans un état déplorable, par suite de l'abandon dans lequel elle était depuis long-temps : j'y

ai recueilli bien des consolations. Nous y avons séjourné trois semaines : nous y avons trouvé bon nombre de familles païennes disposées à entendre la doctrine chrétienne, et à abandonner leurs idoles : si l'année prochaine je puis visiter cette chrétienté, j'espère, avec la grâce de Dieu, opérer leur entière conversion et les faire entrer dans le bercail du Sauveur. Si nous étions un plus grand nombre d'ouvriers, il n'y a pas de doute qu'il s'opérerait de nombreuses conversions. Les Chinois se livrent au culte des idoles plus par coutume que par conviction : ce peuple est trop policé et trop éclairé pour ne pas sentir tout le ridicule de ses superstitions ; mais c'est la religion de leurs pères, et les Chinois sont esclaves de leurs anciennes coutumes.

« Une paix profonde règne dans les pays que j'ai visités : on n'a pas à craindre, pour le moment, de persécution. Il n'en est pas de même de nos chrétiens des montagnes ; les païens ne cessent de les molester et de les persécuter. Il y a trois ans qu'un de nos confrères chinois y a été pris, et envoyé en exil : cependant, quel que soit le danger, je ne puis me résoudre à abandonner ces pauvres chrétiens ; c'est pour eux que j'ai rompu les liens de la chair et du sang, et que j'ai quitté ma patrie : plus ils sont en butte à la persécution, plus ils ont besoin d'être secourus et consolés ; le Missionnaire doit leur donner l'exemple. Au commencement de l'hiver, après que j'aurai visité nos chrétiens du Ho-Nan, je me transporterai au milieu d'eux. Il est des chrétientés qui n'ont pas été visitées depuis la mort de M. Clet, c'est-à-dire depuis quatorze ou quinze ans. J'userai de prudence, et je suis bien résigné à tout évènement : je puis dire, comme saint Paul, que la mort serait pour moi un gain. Je m'attends à rencontrer de nombreux obstacles et de grandes difficultés ; mais

Dieu, je l'espère, daignera jeter un regard de miséricorde sur ces pauvres gens, et aplanir toutes les difficultés.

« Voici comment on fait les missions dans ce pays. Nous n'avons pas de demeure fixe. Chaque Missionnaire est accompagné d'un catéchiste qui le suit partout. On porte avec soi son bagage qui consiste en deux habits, une couverture de lit pour dormir, et les ornemens nécessaires pour dire la sainte Messe et administrer les sacremens. Lorsque nous sommes arrivés dans une chrétienté, les chrétiens se réunissent. Le catéchiste fait répéter le catéchisme, examine s'il y a quelque empêchement connu à admettre à la participation aux saints Mystères, tels que haine, injustice, etc., après quoi il donne à chacun un *signum* qui fait connaître au Missionnaire le degré d'instruction et les dispositions présumées de chacun. Tous les jours le catéchiste explique la doctrine chrétienne, et le Missionnaire, quand il possède suffisamment la langue, prêche les grandes vérités et les mystères de la Religion. Après avoir administré les sacremens et donné tous les secours de la Religion, on se rend dans une autre chrétienté, et ainsi de suite. Chaque chrétienté a un catéchiste résidant, qui tient lieu de Pasteur; il préside aux assemblées, et tous les dimanches il explique la doctrine chrétienne; c'est ordinairement un père de famille, le plus notable et le plus recommandable par sa piété : tous lui obéissent comme au Missionnaire. Les prières se récitent en commun dans chaque famille; les dimanches et les fêtes seulement on se réunit dans le lieu des assemblées, pour réciter les prières deux fois dans la journée; le matin les prières durent une heure; après quoi le catéchiste annonce les fêtes qui se trouvent dans la semaine, les jours d'abstinence, etc., et l'on termine

par la lecture des règles de la chrétienté, qui sont très-sévères. L'après-midi on se réunit de nouveau pour faire le Chemin de la Croix et réciter le Rosaire. J'admire tous les jours combien ce saint exercice contribue à entretenir la ferveur parmi les chrétiens : pour maintenir cette dévotion, je désirerais avoir et répandre des images du Chemin de la Croix. J'espère que M. Etienne voudra bien m'en envoyer une bonne provision ; ce sera une excellente œuvre.

« Notre vie est extraordinairement simple. N'ayant à traiter qu'avec de pauvres gens, il faut s'habituer à mener une vie pauvre. Notre nourriture se compose de riz et d'herbes cuites à l'eau, quelquefois d'un peu de viande de porc : voilà tout ce dont notre table est servie. On ne connaît pas ici les raffinemens de la sensualité d'Europe. Les Chinois ne font usage ni de beurre ni de lait ; il faut bien faire comme eux. Dans la partie orientale du Hou-Pé, on ne trouve ni puits ni fontaines ; on boit l'eau du fleuve, qui n'est supportable que lorsqu'elle a été chauffée avec du thé. Il est bien entendu qu'on n'a du vin que pour dire la sainte Messe. On prend son sommeil sur quelque planche, enveloppé dans une simple couverture. Malgré toutes ces privations, je vous assure que l'on peut vivre heureux et content. J'en fais une bien douce expérience.

« Voilà à peu près tous les détails que je puis vous donner pour le moment sur ma position. Lorsque j'aurai des renseignemens plus étendus sur la mission qui m'est confiée, je m'empresserai de vous les transmettre. Il n'est pas nécessaire, monsieur le Supérieur, de vous prier de seconder les vocations des confrères qui se sentiraient appelés à venir partager nos travaux. Le court exposé que je viens de vous faire des besoins de la mission dont je suis chargé, est plus que suffisant

pour vous engager à avoir pitié de nos pauvres Chinois. Je vous le repète, nos confrères chinois, abandonnés à eux-mêmes, ne peuvent faire que peu de bien; dirigés au contraire par les Européens, ils peuvent se rendre très-utiles. Ces missions sont vraiment intéressantes. Si chaque année nous pouvions visiter nos chrétientés, on en ferait autant de communautés religieuses. Il n'est pas nécessaire que les Missionnaires aient des talens extraordinaires : une piété solide, une grande prudence, et surtout l'amour de la pauvreté, des privations et des croix, voilà l'essentiel. Avec cela je leur promets du bonheur et des consolations, et je leur dirai qu'il fait bon être Missionnaire! Mais ma grande crainte est de mourir sans successeur, puisque je suis seul dans cette mission; d'un moment à l'autre je puis être pris et me voir enlevé à nos chers Chinois : quelle serait ma douleur dans une telle circonstance, si je ne voyais personne pour me succéder! O que je crains que les évènemens survenus en France ne vous mettent hors d'état de venir à notre secours! Heureusement je sais que les trésors de la divine Providence sont inépuisables : c'est là ma consolation. Dieu veut le salut de ces pauvres Chinois; il saura bien nous ménager des ressources et nous procurer des collaborateurs.

« Il ne me reste plus, monsieur le Supérieur, qu'à faire des vœux pour votre conservation, pour la prospérité de notre Congrégation et pour le bien des missions qui nous sont confiées. J'ai un abandon entier dans votre pieuse et tendre sollicitude. Je réclame votre bénédiction toute paternelle et le suffrage de vos prières et saints Sacrifices, en l'union desquels j'ai l'honneur d'être, etc.

« RAMEAUX, *missionnaire apostolique.* »

« *P. S.* J'embrasse bien sincèrement tous mes confrères, et me recommande à leurs saints Sacrifices. Je compte sur le souvenir et les prières de nos bonnes Sœurs de la Charité. »

Lettre de M. Laribe, missionnaire apostolique en Chine, à M. Etienne, proc. gén. de St-Lazare.

En Chine, le 1.er septembre 1833.

Monsieur et très-cher Confrère,

« Depuis mon arrivée à Macao je vous ai adressé plusieurs lettres, et il y a peu de temps que je vous ai écrit la dernière. Malgré cela, je veux aujourd'hui jouir de la douce satisfaction de m'entretenir avec vous. D'abord, je crains que vous ne les ayez pas toutes reçues. Ensuite, je tiens à vous prouver du moins par-là, que l'énorme distance qui nous sépare ne sera jamais capable de me faire perdre de vue les promesses que j'ai faites à la maison de Paris, à l'égard de laquelle je me sens la présomption de dire : *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tuî !* Que ma langue s'attache à mon palais, si je cesse jamais de penser à toi ! Il faut se trouver tout seul, comme je le suis aujourd'hui sous tous les rapports, dans une terre étrangère, pour éprouver d'une manière bien sensible combien son souvenir est nécessaire et doux. J'espère apprendre dans deux ou trois mois si mes différentes lettres vous sont parvenues. Les deux courriers que j'envoie à Macao pourront m'en apporter quelques réponses, si, comme

j'en ai la confiance ; vous avez eu la bonté de penser à moi et de m'écrire quelques mots. En attendant, persuadé que vous mettez toujours de l'intérêt à recevoir de mes nouvelles, et oubliant pour un moment et vos occupations et les miennes, je vous envoie comme la continuation de la dernière lettre que je vous ai adressée.

« Lorsque la barque qui devait me transporter dans l'intérieur de la Chine, fut prête, elle mit toute seule à la voile, pour plus grande précaution, le 15 décembre 1832. Quant à moi, je m'embarquai le lendemain sur une autre barque. Nous étions six à nous exposer ensemble à toutes sortes de dangers. Cette seconde barque appartenait à des Européens ; mais elle était, comme toutes les barques du commerce, servie par des Chinois païens, qui, comme domestiques des premiers, en reçoivent un certain salaire. Ces Chinois reçurent cette fois comme tant d'autres, simplement et sans soupçon, l'ordre de partir à telle heure, et, sans se douter de rien, préparèrent la barque pour l'heure indiquée. A dix heures du soir, ils la remplirent également d'hommes et de marchandises, sans rien comprendre encore à ce qu'ils faisaient, à cause des ténèbres ; puis on leva l'ancre, que l'on rejeta vers les deux heures du matin, soit parce qu'on jugea que nous étions assez éloignés du lieu de l'embarquement pour n'avoir plus rien à craindre, soit parce qu'un peu de repos et de sommeil était nécessaire à l'quipage, soit enfin parce qu'il était mieux d'attendre le jour pour courir à la rencontre de la première barque.

« Le jour ne fut pas plus tôt venu, que les païens commencèrent aussitôt à faire une mine qui nous indiqua assez qu'ils se doutaient déjà de quelque chose ; mais ils se trouvaient trop avancés pour qu'il ne leur fût

désormais bien difficile de reculer. En refusant d'obéir, ils étaient sûrs de perdre ce que depuis plusieurs années ils gagnaient sur cette barque, et qu'ils pouvaient se promettre de gagner encore. En découvrant le mystère il était probable qu'ils s'exposaient à perdre la vie ; car les mandarins les auraient jugés complices du crime. Se défaire de nous de quelque manière qu'ils l'eussent tenté, ce n'était pas non plus pour eux chose bien facile, à cause des Européens qui nous accompagnaient dans le but de nous délivrer, selon leur pouvoir, de toute mauvaise aventure, et qui se trouvaient en grand nombre et bien armés. Vous penserez peut-être qu'il aurait été plus prudent de ne pas avoir avec nous de tels hommes si étrangers à notre entreprise ; mais il est à remarquer qu'en les mettant à l'écart, la barque immanquablement dénoncée comme faisant quelque contrebande importante, quoiqu'inconnue, en devait être par-là même plus strictement observée que de coutume, et notre coup était manqué ; tandis qu'en leur faisant tremper les mains, même à leur insu, dans ce prétendu crime d'état, c'était astreindre nos gens à un secret si nécessaire, et nous soustraire en même temps à tout soupçon de la part de l'autorité chinoise. De tout cela on peut néanmoins conclure que de pareilles affaires ont beau être tournées et retournées, elles n'en restent pas moins toujours hérissées de très-grandes difficultés, et qu'il est très-expédient, en semblables circonstances, de mettre toute sa confiance en Dieu.

« Toutes ces difficultés se trouvant ainsi évitées, nous courûmes après l'autre barque, à l'aide d'un chrétien chinois qui, pour la reconnaître, était demeuré sur celle que nous montions. Nous devions la rencontrer ce jour-là même ; mais soit à cause du nombre presque infini d'autres barques de toutes grandeurs et

de toutes espèces qui allaient et venaient sans cesse autour des îles entre lesquelles se trouvait notre passage, soit à cause peut-être de quelque danger qui empêchait l'autre barque de donner le signal convenu ou de s'arrêter à l'endroit désigné, nous navigâmes tout ce jour, la nuit suivante et presque tout le second jour sans pouvoir la découvrir. On avait dejà fait et refait plusieurs fois la même route, et l'on parlait de vouloir définitivement s'en retourner, lorsque le chrétien s'écria enfin qu'il la reconnaissait. A cette nouvelle la joie se peignit sur tous les visages, mais cette joie ne fut pas de longue durée ; il s'agissait de faire connaître à cette barque que nous la reconnaissions nous-mêmes, et qu'elle pouvait par conséquent choisir le lieu le plus propre et le temps le plus propice pour le débarquement, chose qui nous parut d'abord plus nécessaire que facile à mettre à exécution. Les Chinois païens prétendirent que le chrétien pouvait bien se tromper, et que, dans ce cas, s'ils venaient à faire le moindre signe ils se trouvaient infailliblement perdus. Sur cela, sans vouloir écouter aucune raison de l'explorateur, ils se saisissent de lui, le traînent dans le petit salon et l'y enferment. Je vous avoue que l'air résolu avec lequel je les voyais d'abord agir, me parut être de fort mauvais augure, et que je me crus, avec d'autres, au moment de quelque mauvaise affaire que nous avions pensé avoir entièrement évitée. Cependant personne d'entre nous n'osa bouger ; nous demeurâmes tous dans la plus apparente insouciance. En attendant, les Chinois qui en effet n'avaient aucune mauvaise intention, dépétrèrent, comme ils purent, la barque sur laquelle nous étions, du milieu d'une infinité d'autres qui naviguaient dans tous les sens, s'approchèrent peu à peu de celle qui passait pour être l'objet de nos poursuites,

et quand ils en furent assez près pour bien la distinguer, ils firent sortir le chrétien de sa prison et l'interrogèrent de nouveau à son sujet. Celui-ci soutint comme auparavant, et cria plus fort que jamais, que c'était là la véritable barque; sur quoi on se fit réciproquement quelques signes : on s'éloigna de nouveau, et l'on attendit à l'ancre que la nuit fût venue pour opérer le débarquement. Dès-lors nous crûmes enfin que tout allait finir là; mais nous ignorions que, cette scène finie, une autre allait aussitôt recommencer.

« Un Missionnaire qui se trouvait sur la barque (ce n'est pas moi), s'était chargé en partant d'une assez belle montre pour un de ses confrères, et il l'avait mise dans une petite cassette fermant à clef. Lorsque, avant de quitter cette première barque, il voulut, comme de coutume, la remonter, il fut fort surpris de voir qu'elle avait disparu, ce dont il s'empressa de faire part à quiconque voulut l'apprendre. Les Européens n'eurent pas plus tôt connaissance de ce fait, qu'ils prirent de l'humeur, et accusèrent les Chinois de l'avoir volée. Ceux-ci ce disculpèrent comme ils purent, et offrirent même de se laisser fouiller; ce qui cependant n'eut pas lieu, parce qu'il n'était pas probable que s'ils l'eussent prise, ils l'eussent ainsi cachée dans leurs habits. Un peu de repos ayant succédé à ce vacarme, les Chinois, persuadés que, quoi qu'ils eussent fait jusque-là pour conserver leur emploi dans la barque, ce soupçon ne manquerait pas de le leur faire perdre, entrant, comme de concert, dans une espèce de désespoir, protestent tous à grands cris qu'ils vont plutôt se noyer que de retourner vers leurs maîtres, devant lesquels ils doivent ainsi passer pour voleurs. Uue telle résolution nous fit d'abord beaucoup rire; mais à la fin l'affaire commen-

çait à devenir si sérieuse, elle prenait une si mauvaise tournure, qu'un des Missionnaires, de l'avis de quelques autres, crut devoir, pour empêcher une scène tragique, déposer un billet entre les mains de leur chef, portant en général que nous avions été contens d'eux, expédient qui en effet mit fin à tout. Outre ces contre-temps inattendus, nous nous trouvions dans un état assez pitoyable : pour ce qui me regarde, j'avais passé ces deux jours et la nuit intermédiaire sans manger, couché et exposé au froid et à la chaleur sur la barque ; l'air de l'intérieur m'était devenu insupportable, à cause d'un mal de mer peut-être plus vif et plus douloureux que celui que j'avais éprouvé en partant de France.

« Enfin la nuit étant survenue, la barque qui devait nous recevoir s'approcha de la nôtre, et le débarquement si désiré eut lieu sans lumière, bien entendu, et dans le plus profond silence. Quoique cette nouvelle barque fût de la grandeur à peu près de celle que nous venions de quitter, la chambre qui nous y était destinée était bien moins spacieuse. Un assez petit trou, de la forme d'une demi-lune, lui servait de porte ; c'était par là que, presque couché, il fallait d'abord faire entrer la tête, puis glisser le corps comme on pouvait. Au reste, nous aurions eu grand tort de nous plaindre d'un appartement haut tout au plus de quatre pieds, sur dix de longueur et autant de largeur ; car le capitaine et le second qui nous l'avaient cédé, furent ainsi encore bien plus mal que nous pendant tout le voyage. Nous nous y tenions tantôt couchés, tantôt à genoux, et le plus souvent aussi à la façon des tailleurs d'habits, sur un plancher qui nous servait de table, de chaise et de lit : encore si nous avions pu renouveler l'air d'une prison si incommode et si

étroite ; mais il en était de cette jouissance comme de celle de se tenir debout, et à plus forte raison de se promener, il ne fallait pas même y penser ; notre chambrette avait bien une petite ouverture ou fenêtre, mais de justes appréhensions nous empêchaient de la laisser même entr'ouverte. Tout ce que nous pûmes faire après quelques jours de navigation, fut d'obtenir de sortir à l'entrée de la nuit pendant environ une demi-heure ; et alors une rigoureuse consigne portait, ou qu'il fallait parler le plus bas possible, ou bien garder le plus profond silence, à cause des autres barques qui, dans tous les lieux où nous avons jeté l'ancre, se sont toujours trouvées en grand nombre autour de nous. Voilà, en peu de mots, l'état dans lequel nous fûmes pendant tout un voyage qui devait être de dix jours, ou tout au plus de quinze, et qu'un vent presque constamment contraire rendit de deux mois et demi. Le reste était comme d'ordinaire ; un mal de mer plus ou moins fatigant et plus ou moins douloureux, un roulis plus fort et par-là plus incommode que sur un navire européen, un froid quelquefois excessif, et par-dessus tout une nourriture plus qu'insipide : car des provisions que nous n'avions faites au plus que pour trois semaines, ne purent à la fin que se trouver fort minces. A ces incommodités, je pourrais, si j'en avais le temps, en ajouter bien d'autres encore. Je ne vous détaillerai pas non plus les dangers sans nombre auxquels nous nous trouvions sans cesse exposés, je ne vous parlerai que de trois qui nous ont menacés de plus près.

« Nous nous trouvâmes en face de l'île Formose, pendant qu'une grande insurrection venait d'y éclater : les mandarins de l'intérieur de la Chine devaient s'y rendre pour rétablir l'ordre ; mais ils n'avaient pas

sous la main assez de barques de guerre pour y transporter des soldats. Ce qu'ils imaginèrent dans ce cas, fut de payer et de prendre des barques marchandes : la nôtre fut de celles sur lesquelles ils jetèrent les yeux, et il fallait qu'elle leur plût beaucoup, puisqu'ils vinrent jusqu'à trois fois pour l'obtenir et traiter du prix avec le capitaine. Celui-ci n'oublia pas un instant le danger qui le menaçait, supposé qu'on en fût venu à découvrir la principale et extraordinaire marchandise, et inventa toutes sortes de raisons pour se dispenser de décharger son riz. Il se trouvait d'autant plus embarrassé, qu'il est assez probable qu'il était peut-être le seul à présenter une telle résistance à de pareilles autorités. Aussi, sans mettre une entière confiance dans les raisons alléguées, il venait nous demander fréquemment le secours de nos prières pour un danger qu'il disait grand et imminent, mais qu'il ne nous découvrit cependant que lorsqu'il n'y eut plus rien à craindre : ce que le bon Dieu permit enfin ; car le défaut d'ordre exprès de la part de l'empereur, empêcha les mandarins de pouvoir forcer l'obstiné capitaine à céder la barque, et ainsi nous pûmes à notre gré continuer notre route.

« Le second danger auquel nous fûmes exposés se présenta de la manière suivante : toutes les fois qu'avant le coucher du soleil nous arrivions dans la rade où l'on avait l'intention de jeter l'ancre, ce que l'on faisait tous les soirs, il fallait prendre de grandes précautions ; on s'empressait de lever quelques pièces du plancher de notre chambrette, on roulait nos lits avec tout ce qui pouvait nous appartenir, et on le mettait aussi bas que l'on pouvait pour le dérober aux regards autant que possible. Ce n'est pas tout, il fallait que les Missionnaires descendissent aussi avec précipita-

tion, se réunissent pêle-mêle dans quelque trou et s'y tinssent soigneusement cachés, pendant que les soldats gardes-côtes faisaient la visite de la barque, et demandaient quelques pièces de monnaie pour la permission de prendre eau dans le lieu. Or, il arriva qu'un soir ces soldats voulurent faire une visite plus sévère que de coutume, par la raison que le matin du même jour, et dans le même endroit, une autre barque marchande avait été pillée par des pirates. Ils voulaient par conséquent s'assurer si nous n'étions pas nous-mêmes de ces voleurs de mer. Trois de ces soldats pénètrent dans notre pauvre chambrette : le capitaine a beau soutenir que sa barque est toute pleine de riz, ils ne l'en croient pas sur parole, et ils exigent qu'on lève une partie du plancher pour s'assurer s'il y a ou non des hommes et des armes cachés dans l'intérieur : le capitaine de son côté persiste toujours, quoique fort embarrassé, à se donner pour homme d'honneur, tout en refusant cependant avec la plus grande obstination la permission de visiter cette partie de sa barque ; ce qui donna lieu à une longue et vive altercation de part et d'autre, laquelle ne finit que par un écrit que donna aux soldats le second, passé docteur chinois, et qu'ils devaient présenter au mandarin pour excuse, supposé qu'il en arrivât quelque fâcheuse suite. Cet unique expédient qu'on avait pu trouver, et qui ne satisfaisait que médiocrement les examinateurs, était bien loin de rassurer le capitaine. Aussi ils ne furent pas plus tôt partis, que craignant pour le lendemain une seconde visite selon les règles, il vint nous conjurer, tout tremblant, d'obtenir de Dieu que nous pussions dès le grand matin remettre à la voile. Nous partîmes en effet le lendemain, jour de saint François de Sales; mais en évitant un danger nous tombâmes dans un autre plus grand encore.

« Comme le vent était favorable quoique très-faible, on s'éloigna des côtes un peu plus qu'à l'ordinaire. Tout l'équipage était dans la joie, lorsque vers les dix heures du matin nous voyons le capitaine, le second et le timonier, changer tout-à-coup de couleur et paraître très-effrayés. Nous apprenons bientôt que deux barques de pirates courent sur nous. On croyait encore en découvrir une dizaine de la même espèce à une distance de près d'une lieue, en sorte que ces deux premières étaient regardées comme ne contenant que des espions, et comme devant ensuite se réunir aux autres pour l'attaque et le combat. Nous entendons en même temps de fréquentes explosions de poudre, tant sur notre barque que sur celles qui se trouvaient à quelque distance. C'était un avertissement et un rappel réciproque pour se préparer à la défense. Dans moins d'une demi-heure sept barques marchandes se trouvent réunies : elles se mettent aussitôt de front, s'attachent ensemble par le moyen de longues perches de bambou, et vont au gré du vent pendant qu'on fait les autres préparatifs de défense, qui consistent à vider quelques sacs de pierre, à charger quelques petits canons et à aiguiser quelques faucilles. Ils poussent en même temps sans discontinuer, pour s'animer les uns les autres, des cris perçans et si extraordinaires pour nous, que, pensant qu'ils en venaient aux mains avec les pirates, tout notre sang se glaçait dans nos veines. En attendant, notre consigne de ne pas nous montrer est renouvelée. Notre occupation continuelle doit être, comme de coutume, de réciter beaucoup de prières, de faire des vœux et de recevoir ceux des autres. Nous demeurâmes dans cet état depuis dix heures du matin jusques vers trois heures du soir. On vit alors clairement que les barques ennemies n'étaient qu'au nombre

de quatre, et que les autres qu'on avait aperçues appartenaient à des pêcheurs. Cette découverte ne servit pas peu à nous donner un peu de courage. Les pirates en même temps ayant devant eux une autre proie moins grande, à la vérité, mais plus facile à prendre, se résolurent à ne pas braver dans nous une résistance opiniâtre et vigoureuse, nous devancèrent et coururent se saisir de deux autres barques marchandes, qui au lieu de rebrousser chemin et de se réunir à nous, avaient cru mieux faire de chercher à éviter le danger par la fuite. L'évènement prouva qu'elles se trompaient dans leur calcul. Une barque marchande avec ses voiles ordinaires n'a tout au plus qu'une vingtaine d'hommes de service, sans armes avec six ou huit rames; elle est en outre chargée, tandis que celles des pirates ont, dit-on, jusqu'à soixante ou soixante-dix hommes armés avec vingt rames. S'il en est ainsi, il est assez inutile de fuir si l'on vient à en renoontrer, surtout si le vent est faible, et moins encore de chercher à se défendre, à moins que les barques attaquées ne se trouvent en grand nombre. Ce qui est sûr, c'est que ceux-ci, quoique ayant perdu bien du temps avec nous, se furent bientôt emparés des deux barques en question, dont ils pillèrent marchandises et effets, jusqu'à ne pas laisser à qui que ce fût un seul fil pour se couvrir. Ils ne firent cependant pas d'autre mal à personne, parce que personne ne chercha à se défendre; sans quoi, ils les auraient tous égorgés sans pitié.

« Toutes ces circonstances ne contribuèrent pas peu à nous faire comprendre de quelle espèce de danger le bon Dieu venait de nous délivrer. Malgré tant d'obstacles, nous arrivâmes ce soir-là même d'assez bonne heure à notre gîte. Quant aux pillés, ils ne purent y parvenir que le lendemain avec leurs barques vides, et

entièrement nus. A leur arrivée, les mandarins s'empressèrent d'envoyer à la poursuite des pirates; mais je doute fort qu'on ait pu les atteindre.

« On pourrait, comme vous voyez, entreprendre des voyages plus agréables que ceux-là. Si l'on ne croyait pas en effet les faire pour obéir à la voix de Dieu et accomplir ses desseins, je ne pense pas que personne pût jamais se résoudre à en supporter les appréhensions et les fatigues. Il ne faut pas cependant croire que tant de peines soient sans adoucissemens et ne soient même mêlées d'abondantes consolations, de ces consolations que tout le monde ne sait pas apprécier, parce que peu de personnes ont goûté l'onction sainte qui les accompagne, mais dont vous connaissez tout le prix.

« Dans cette chambrette où vous avez vu que nous étions si mal sous tous les rapports, nous avions bien des satisfactions qui, aux yeux de la foi, nous la rendaient bien chère : satisfactions produites principalement par l'attrait extraordinaire que de telles circonstances nous inspiraient pour de pieux exercices faits en commun, et qui contribuaient singulièrement à nous tenir unis à Dieu et à nous faire jouir des douceurs ineffables de cette divine union. Ajoutez à cela que ces pieux exercices étaient présidés par Mgr. l'Evêque de Capse, qui était du voyage, et qui pendant tout le trajet n'a cessé par son exemple et par ses discours de nous animer à la pratique de toutes les vertus apostoliques. Avec quelle confiance, dans de telles circonstances, ne s'adresse-t-on pas à Dieu à qui on peut offrir de pareils sacrifices! que n'en espère-t-on pas obtenir, soit pour soi-même, soit pour la Congrégation, et surtout pour les chrétiens et les infidèles à qui on va porter les secours de la Religion!

« Vous croiriez difficilement que notre chétive cham-

brette, telle que je vous l'ai depeinte, pût se prêter à une fête : nous y en avons cependant fait une bien belle, et surtout bien consolante. Il nous a suffi d'avoir recours à un bon remue-ménage, et le plancher de ce pauvre réduit ayant pour un moment disparu, cette hutte a été aussitôt ornée, et, qui plus est, changée même en une église, où nous avons eu l'inexprimable satisfaction de célébrer à minuit, par le saint Sacrifice, la naissance de celui qui, missionnaire comme nous, est descendu du ciel en terre pour venir nous annoncer et apporter la paix et la bonne nouvelle, comme nous venions aussi de quitter l'Europe pour aller en son nom en faire autant à l'égard de nos chers Chinois. Nous aurions bien désiré pouvoir, comme le jour de Noel, dire la sainte Messe, du moins tous les dimanches; mais les embarras étaient trop grands; un fort et continuel roulis l'aurait d'ailleurs rarement permis. C'était un sacrifice de plus à ajouter à tant d'autres.

« Le jour de Noel n'a cependant pas été le seul où nous ayons vu sur la barque de l'extraordinaire. Le 20 février, jour des Cendres, se trouvait aussi le premier jour de l'an pour la Chine. Ce jour, les chrétiens chinois font à Dieu des adorations très-solennelles. Notre appartement devait, par conséquent, encore changer de face pour la seconde fois : on l'orna en effet avec empressement et le mieux qu'il fut possible. Pour nous, nous demeurions passifs, en apparence, mais néanmoins dévorés d'une grande curiosité. Ces préparatifs terminés, voilà que le capitaine, revêtu de très-amples habits, partie de soie la plus recherchée, et partie de fin drap d'Europe, avec bas et souliers dorés, couvert du bonnet de docteur tout resplendissant par ses couleurs différentes et d'une forme on ne peut plus nouvelle pour nous ; voilà, dis-je, qu'il s'avance avec

une gravité vraiment majestueuse jusqu'à une certaine distance de l'image de notre divin Rédempteur; et là, les deux genoux en terre, touchant le plancher de son bonnet ou plutôt du gland d'or qui le couronne, il lui fait, en présence des images de la Sainte Vierge et de quelques autres Saints, ses trois premières prostrations, après lesquelles il se relève et s'avance d'un pas pour en faire autant, se relève de nouveau et réitère une troisième fois les mêmes cérémonies; lesquelles étant finies, il se retire, vient faire une semblable mais unique prostration à chacun des Missionnaires, pour nous souhaiter la bonne année, et termine par la souhaiter aussi à tous les gens de la barque, et également à la chinoise, c'est-à-dire, joignant les mains qu'il conduit presque jusqu'à terre, et mettant sa tête presque entre ses genoux. Après lui le second, revêtu aussi d'habits magnifiques, et couvert comme le capitaine du bonnet de docteur, s'acquitte aussi majestueusement que lui de ses neuf profondes et très-lentes prostrations; après quoi il souhaite, de la même manière que le premier, la bonne année, d'abord aux personnes les plus respectables, ensuite à tout le monde. Le timonier et les matelots, qui s'étaient mis en aussi belle tenue que leur état pouvait le leur permettre, en firent tous autant. Il en fut de même de nos courriers, qui, voulant cependant accorder autant que possible ce jour de si grande fête pour leur pays avec la pénitence imposée au reste des chrétiens, y ajoutèrent le chant, assez bas pourtant, des longues prières du Chemin de la Croix.

« Il faut encore remarquer qu'outre la consolation et la récréation que venait de nous procurer ce spectacle, nous eûmes encore pour tout ce jour-là notre liberté. Il semblait que notre situation fût tout-à-fait changée, et que nous n'eussions plus rien à craindre

des dangers dont jusque-là la seule pensée nous avait malgré nous fait frémir. Ainsi il ne nous fut pas seulement permis, nous fûmes même invités à sortir de notre cachette, soit pour prendre l'air, soit pour voir le nouvel équipement des barques occasioné par la circonstance. Nous vîmes en effet que le bruit du canon que nous avions entendu toute la matinée, n'avait pas retenti sans raison. Les barques nous parurent bien changées, on les avait toutes pavoisées; il y en avait qui portaient jusqu'à sept ou huit drapeaux différens: elles étaient encore ornées de grand nombre de sentences superstitieuses écrites en très-gros caractères et affichées autour des mâts, des sabords et des voiles. C'était un coup d'œil magnifique. Toutes ces choses ne pouvaient certainement que nous récréer beaucoup, si nous n'en eussions en même temps appris une autre bien capable de nous affliger, mais qui était néanmoins inévitable. Lorsque je vous ai parlé des matelots, je ne vous ai pas dit que tous fussent venus faire les prostrations : nous savions qu'en effet tous n'étaient pas chrétiens; ainsi l'absence de quelques-uns ne devait pas nous étonner. Mais ce fut autre chose quand nous apprîmes que sur quinze hommes qui composaient l'équipage de cette barque, le capitaine compris, huit venaient d'un autre côté de la même barque de faire les mêmes cérémonies au démon, tandis qu'en même temps nous venions d'adorer le vrai Dieu. Cette particularité, jointe à ce nombre de païens avec lesquels nous faisions route, nous étonna beaucoup, et surtout nous fit une peine bien sensible, en nous montrant tant d'aveugles exposés à devenir les victimes de l'enfer. Il faudrait ne pas être missionnaire pour ne pas se sentir touché de compassion et de douleur !

« Il est bien temps, Monsieur et cher Confrère, que

je vous dise que nous terminâmes enfin heureusement ce voyage le 1.er mars 1833, jour où nous commençâmes à être dédommagés de tant de fatigues, par l'accueil que nous fit le Vicaire apostolique de la province dans laquelle nous venions d'aborder. Il n'y avait pas très-loin du lieu du débarquement à sa modeste demeure, et néanmoins, d'oiseaux nocturnes auxquels nous avions assez ressemblé pendant deux mois et demi, ne sortant que pendant très-peu de temps, à l'entrée de la nuit, nous en étions presque passés à l'état de ces autres oiseaux qui perdent l'usage de leurs ailes à force de demeurer dans leur cage; nous nous trouvâmes de même presque sans jambes, pour ne faire qu'une heure et demie de chemin. Mgr. l'Evêque de Capse fut celui de tous qui se sentit le plus fatigué : pour gravir une petite montagne, il tomba jusqu'à trois fois comme en défaillance. Chaque fois cependant les forces lui revinrent assez promptement. Le Vicaire apostolique du Fokien, Evêque de Tabestan, commença dès ce jour à nous traiter si bien, que nous eûmes bientôt tout lieu d'oublier les peines passées. Pendant huit jours que j'ai passés avec lui, j'ai admiré le nombre de chrétiens qui chaque matin entendaient la Messe; et leur piété et leur ferveur m'ont singulièrement édifié. J'ai visité le séminaire que j'ai trouvé composé d'une douzaine d'élèves, et dirigé par le Vicaire provincial européen et deux autres Prêtres chinois. Il m'a paru très-bien situé : on y voit un assez grand nombre de chambres bien divisées et bien distribuées. Il me serait impossible de vous dire avec quelle cordialité j'ai été traité dans cette maison pendant huit autres jours que j'y ai passés.

« Outre plusieurs Prêtres chinois, cette province possède quatre Missionnaires européens, tous jouissant

d'une grande paix et d'une assez bonne santé. J'ai visité avec une consolation indicible trois de leurs églises, que j'ai trouvées très-simplement et en même temps très-élégamment ornées en dedans. L'extérieur, par prudence, ne ressemble qu'à une grange, ou tout au plus à une maison particulière. Après m'être assez reposé et muni des pouvoirs nécessaires du Vicaire apostolique, je me suis de nouveau remis en route, ainsi que les autres Missionnaires avec lesquels j'étais venu. Nous nous sommes mutuellement fait de ces adieux que l'on nomme éternels quant à ce monde, et chacun, l'un à droite, l'autre à gauche, un peu plus tôt ou un peu plus tard, s'est acheminé vers sa mission respective.

« Ce fut le 17 mars que j'entrepris cet autre voyage avec deux nouveaux courriers, que nos confrères chinois avaient envoyés là pour me recevoir et m'indiquer ensuite la route, pendant laquelle j'ai pu, tout à mon aise, dégourdir mes jambes; car ma physionomie passant généralement pour être assez chinoise, j'ai voulu la faire à pied. D'un côté, j'étais dévoré de l'envie de marcher; de l'autre cependant, vu un mauvais temps continuel, je me serais facilement décidé à monter en voiture ou à cheval; mais dans ces contrées méridionales on n'est pas dans l'usage de voyager de cette manière. Il ne me restait pour tout moyen qu'une chaise à porteur, pour laquelle j'avais une grande répugnance, parce qu'ainsi c'était sur les épaules de deux pauvres hommes que ma carcasse devait peser. Néanmoins, malgré cette répugnance, il faut bien que les Européens à nez long ou haut, à visage trop noir ou trop blanc, à cheveux trop blonds ou rouges, s'en servent : il faut même qu'ils s'y tiennent bien enfermés, sans quoi toutes ces marques jointes à deux autres tout-à-fait caractéristiques, et auxquelles il n'y a point de remède,

je veux dire la démarche et la forme des yeux ; sans quoi, dis-je, tout cela contribuerait bientôt et efficacement à faire reconnaître un Européen. La barbe trop épaisse, quoique la plus grande partie des Chinois n'en aient pas un seul poil, n'est pas toute seule à craindre si les autres obstacles ne s'y trouvent pas réunis. On passe tout au plus alors pour un commerçant des provinces septentrionales, où on en voit comme en Europe. Quant à la haute taille, il y a encore bien moins à craindre, et je ne sais d'où vient le préjugé en France qu'il faut être de petite stature pour pouvoir entrer en Chine. Pour ce qui me regarde, je sais que je puis certifier que de même qu'en France je n'étais pas seulement de moyenne, mais encore de petite taille, je conserve ici les mêmes rapports avec les habitans. Outre toutes ces précautions, il en est d'autres qu'il ne faut pas négliger ; il faut bien encore se garder de prendre avec soi le plus petit objet tant soit peu suspect à l'enfer. Ainsi point de bréviaire, point de chapelet, pas même la plus petite croix, en un mot pas le moindre signe de religion. De cette manière, si l'on vient à être reconnu et pris, on a du moins la consolation de ne pas se croire la cause imprudente des funestes effets qui s'en suivent : mais aussi il faut avouer que dans cette position on se trouve dans une bien grande et bien triste nudité. Pour moi, je partis avec le simple équipement d'un pauvre voyageur, le corps couvert et le dos chargé d'un paquet d'habits à demi usés. Je n'avais de cette manière qu'à étudier et à imiter de mon mieux la démarche chinoise, à bien me garder de fixer en face qui que ce fût des innombrables voyageurs et porteurs d'effets qui se trouvaient ou sur la route, ou dans les maisons dans lesquelles il fallait manger et coucher, et enfin à faire presque chaque soir la barbe, les mous-

taches et la virgule exceptées. Avec ces précautions, ou plutôt par une protection toute particulière de la divine Providence, je n'ai nulle part couru aucun danger, et je suis partout passé en inconnu.

« Il n'en a pas été de même de notre cher confrère M. Rameaux, qui est arrivé dans sa province près de deux mois avant que je parvinsse dans celle-ci. Il a été reconnu jusqu'à deux fois, à ce qu'il vient de m'écrire; la première fois sans conséquence, mais il paraissait ne devoir pas en être de même de la seconde : ce fut dans une barque commune et publique qu'il avait prise pour monter un fleuve; tout-à-coup, lorsqu'il y pense le moins, on se met à crier au *si yan zin!* à l'homme européen! et on lui donne à choisir entre payer sur-le-champ mille taëls, plus de cinq mille francs, qu'il n'avait certainement pas, et être dénoncé au mandarin; je vous laisse à penser si le pauvre confrère était embarrassé. Le bon Dieu qui ne voulait pas qu'il fût sacrifié dès le commencement de sa carrière apostolique, ne lui a pas manqué dans une si grande nécessité; et ce qui est plus admirable, c'est qu'il s'est servi pour le délivrer, de ceux mêmes qui devaient infailliblement le perdre. Il se trouvait dans la même barque deux petits mandarins de Pékin, qui savaient probablement fort bien que plusieurs années ne suffisent pas toujours pour terminer de pareilles affaires, quand elles commencent à devenir sérieuses, et que devant nécessairement servir de témoins, leurs propres affaires pouvaient grandement en souffrir. Ils s'empressèrent donc d'user de toute leur autorité, toujours très-grande, pour délivrer le cher M. Rameaux, et le mettre à l'écart. La Providence est bien grande et bien admirable! . . . .

« J'ai été encore plus heureux qu'un des deux con-

frères portugais avec lesquels je venais d'aborder en Chine, et qui peu après moi s'étaient pareillement mis en route à pied pour la mission. Après deux ou trois jours de marche, il fut reconnu, arrêté et pillé par des païens; mais la Providence ne lui manqua pas non plus. Son courrier put heureusement se débarrasser d'entre leurs mains, et courir avertir de cette mauvaise aventure les chrétiens qui se trouvaient en assez grand nombre dans ce lieu-là, et qui n'en eurent pas plus tôt connaissance qu'ils volèrent au secours du captif, l'arrachèrent avec ses effets des mains de ces mauvaises gens, auxquels ils donnèrent par-dessus le marché la bastonnade, et le firent évader de manière à ce qu'il fût en sûreté.

« Quoique, par la grâce de Dieu, je n'aie pas été mis à de semblables épreuves, j'ai pu cependant, pour mes péchés, lui offrir les fatigues et les souffrances d'un voyage assez pénible. Ne me trouvant pas encore assez habitué à la forme des souliers chinois, je voulus en prendre de très-petits, pour ne pas m'exposer à les laisser à chaque instant dans la boue; je commis en cela une imprudence qui me coûta assez cher : outre qu'après quatre jours de route, je fus obligé de les changer, ils me firent perdre plus tard presque tous les ongles des pieds; je pense même que tous vont tomber. Ces malheureux pieds dans l'eau pendant presque tout le voyage, contre leur habitude, ne furent pas les seuls à souffrir : ce fut encore peu que d'avoir le corps continuellement mouillé par la sueur et par une pluie presque toujours battante; le plus grand désagrément fut une douleur que je ressentis à une jambe pendant tout le cinquième jour, à la fin duquel elle fut assez forte pour me faire vaincre cette grande répugnance que j'avais d'aller en chaise à

porteur. Ainsi le lendemain je fus obligé de monter sur le brancard, que je conservai pendant trois jours, après lesquels je me sentis assez guéri pour continuer et terminer le voyage comme je l'avais commencé. Je sais bien que je vais vous donner envie de rire, cela ne m'empêchera pas cependant de vous dire, qu'outre les raisons que je vous ai déjà alléguées pour ne pas me servir des chaises à porteur, il s'en trouve encore d'autres; et j'eus assez de ces trois jours pour qu'il m'arrivât une aventure qui aurait pu être fâcheuse. Quoique les deux hommes qui me portaient fussent jeunes et robustes, quoiqu'ils prissent bien des précautions, tout cela ne put les sauver ni moi non plus. Les chemins étaient si mauvais et si glissans, qu'au moment où ils y pensaient le moins et moi aussi, ils se jettent par terre, et me laissent tomber. Si cela me fût arrivé dans bien des endroits que nous avions déjà passés et d'autres que nous trouvâmes encore, c'en était fait de moi; du moins je me serais fracassé quelque membre: ici le terrain se trouvait en plaine; j'en fus quitte pour quelques contusions.

« Je n'ai rien vu dans toute la route de bien remarquable; d'ailleurs je ne pouvais pas trop considérer le pays, pour ne pas paraître étranger. J'ai passé un grand nombre de rivières sur des barques et sur des ponts; j'ai gravi un grand nombre de montagnes, petites et élevées; j'ai vu de très-beaux pays, j'en ai vu d'autres qui m'ont paru bien pauvres; mais j'ai découvert partout, à mon grand étonnement, sur les montagnes comme sur les collines et dans les plaines, des maisons, des villages et des villes innombrables: comment peut-on y vivre? c'est pour moi, et ce serait pour bien d'autres une énigme, quoique presque généralement la terre soit bien différente de la nôtre, et que tout ce qui est

susceptible d'être travaillé porte chaque année une, et dans beaucoup d'endroits jusqu'à deux bonnes récoltes. Je voudrais que vous vissiez par quel art et quels soins les pentes mêmes des plus hautes montagnes, changées en d'innombrables langues de terre ou jardins en amphithéâtre, donnent du riz en abondance; et cependant le terrain qui doit produire cette plante, doit toujours, soit avant, soit après qu'elle y est semée, être couvert au moins d'un demi pied d'eau.

« Un hangar ou espèce de maison, bâtie exprès pour la commodité des voyageurs, et que l'on trouve à chaque *ly* ou dixième partie d'une lieue, sert beaucoup à diminuer la fatigue de ces longues routes; on peut là s'asseoir, fumer une pipe, boire et manger si l'on veut, en présence d'un dieu à longues oreilles, au gros nez et au gros ventre; il est représenté assis, et gardé par deux diables, noirs comme du charbon, dont l'un est armé d'une pique, et l'autre d'une espèce de sabre, tous deux ridicules à faire peur. On trouve encore ces terribles figures sur les ponts, qui sont tous couverts d'un toit, quelque longs qu'ils soient. Avec de l'argent, on y trouve encore, comme ailleurs, du thé à boire et du riz à manger, et même des sucreries. Il en est de même de toutes les maisons situées sur la route; elles ont toutes un toit qui s'avance, sous lequel passe la route, et sous lequel les voyageurs peuvent à volonté se reposer, sans qu'il en coûte autre chose qu'un remercîment; on peut aussi y acheter tout ce que l'on veut, pourvu que l'on ne désire pas des mets européens ou préparés à l'européenne.

« Enfin, après avoir passé pour sourd et muet, plus souvent sans doute pour imbécile, mais après avoir été traité partout en compatriote et en ami, j'arrivai en inconnu, et sans le moindre accident fâcheux, dans

la province pour laquelle j'étais destiné. Je parvins d'abord à un endroit où deux de nos confrères chinois faisaient pour lors la mission. On ne peut rien imaginer qu'ils n'aient aussitôt fait de concert, et du meilleur cœur possible, pour me remettre de tant de fatigues. Mes effets se trouvant encore en route, je les attendis dans cet endroit pendant deux mois et deux jours, pendant lesquels je continuai à étudier la langue chinoise, et me rendis encore quelquefois aux fréquentes invitations que les chrétiens des environs me faisaient par la médiation de nos confrères. Pas un seul des endroits que j'ai visités, où les sanglots que l'on commençait à pousser dès la veille du jour où je devais les quitter, et qui redoublaient à la bénédiction que je leur donnais au moment du départ, ne m'aient à moi-même fendu le cœur et fait verser des larmes, mais des larmes bien douces, et qui me dédommageaient des sacrifices que j'avais faits et des peines que j'avais éprouvées, en venant de si loin uniquement pour eux. Qu'il est consolant de voir une foi aussi vive et aussi pure ! On éprouve un sentiment qu'on ne saurait exprimer, et qui fait comprendre comment le grand Apôtre *surabondait de joie au milieu de ses plus grandes tribulations*. Mais ce fut surtout lorsque, mes effets étant heureusement arrivés, je dus définitivement quitter ce district, que je pus me faire l'idée du respect et de la vénération de ces bons chrétiens pour les Missionnaires, par les solennelles cérémonies chinoises dont je fus en même temps le témoin et l'objet. Les deux confrères chinois se trouvèrent réunis, à mon insu, pour le jour du départ, avec les catéchistes et les principaux habitans des chrétientés environnantes, dans la maison d'une famille chrétienne, la plus proche du fleuve sur lequel je devais m'embarquer : les premiers étaient là

pour recevoir, disaient-ils, mes ordres, qui à cause de ma grande nouveauté dans l'endroit furent bientôt donnés; et les autres, pour me témoigner leur grand regret de me voir partir sitôt, et pour m'inviter à venir de nouveau les visiter le plus tôt possible. Ensuite les uns et les autres, formant une longue procession, voulurent malgré mes protestations m'accompagner jusqu'à la barque, et ils ne cessèrent de me prodiguer leurs salutations et leurs démonstrations de respect, que lorsque l'ancre fut levée et qu'ils m'eurent perdu de vue. Ce fut le 3 juin que je quittai ces bons chrétiens, et je vous laisse à penser ce qui se passait dans mon cœur lorsque je me séparai d'eux. Je fis voile vers la capitale de la province, qui ne se trouvait pas absolument sur ma route, mais où je voulais voir une église et une maison de résidence que nous y avons, et où j'arrivai le 6 du même mois. Le 7, après avoir visité quelques chrétiens, je pris une autre barque et remontai un nouveau fleuve jusqu'à l'endroit où je me trouve actuellement, et où nous avons une autre église et notre principale résidence : ainsi, le 9 juin, avec le secours de la Providence, j'ai terminé tant de voyages, sans le moindre accident fâcheux.

« Que d'actions de grâces ne devons-nous pas rendre à Dieu pour une protection si constante et si particulière, au milieu de tant de dangers de toute espèce! Il faut être dans ma position pour comprendre combien est admirable la bonté divine envers les Missionnaires qui quittent tout pour venir gagner des ames à J. C.; c'est dans cette position surtout que l'on voit l'accomplissement de la promesse de ce divin Sauveur, de leur donner le centuple même dans ce monde.

« Je vous assure qu'il y a quelque chose de bien ineffable dans les consolations que l'on éprouve, et

que l'on oublie bien vite les peines, les fatigues et les dangers. J'ai la confiance qu'avec le temps je pourrai faire dans cette province une partie du bien que les autres Missionnaires font ailleurs. J'ai déjà un peu travaillé, et mon travail a été couronné de quelques succès : j'ai déjà administré les sacremens, confessé plusieurs personnes, baptisé jusqu'à huit adultes païens et confirmé plus de trois cents personnes. Je vous parle de ces bénédictions dont Dieu a déjà récompensé mes premiers efforts, persuadé que vous partagerez la consolation que j'en éprouve. Le malheur est que pour recueillir cette moisson qui me paraît devoir être très-abondante, les ouvriers sont bien peu nombreux ; je ne perds cependant pas l'espoir de voir leur nombre augmenter. J'envoie déjà deux élèves à notre noviciat de Macao, pour garnir la pépinière de M. Torrette ; si je puis plus tard un peu l'augmenter, j'en saisirai l'occasion avec empressement ; et ensuite, le cœur ne battra-t-il pas un peu à quelques confrères de France? Dieu ne leur inspirera-t-il pas le désir et la volonté de venir partager nos travaux et nos consolations ? C'est là l'objet de nos vœux et de nos espérances.

« Je vousadresserai plus tard un état détaillé des différentes chrétientés de cette province ; je suis loin d'avoir les renseignemens nécessaires pour le faire aujourd'hui. Je puis vous dire cependant que sur treize villes du premier ordre que renferme cette province, il y a des chrétiens dans dix et dans leurs districts, ce qui ne doit pas faire croire cependant qu'ils y soient très-nombreux.

« Je suis, etc.

« B. Laribe, *missionnaire apostolique.* »

MISSION DE BABYLONE.

Cette mission ne jouit pas encore de la présence du Pasteur qui lui a été donné, en remplacement de celui qu'elle a perdu, il y a plus de 3 ans. Mgr. Bonamie, qui était parti de France à la fin d'octobre 1833, n'est arrivé à Alep qu'au commencement de janvier; il a dû faire dans cette ville un séjour de sept à huit mois, pour attendre une caravane qui aille à Bagdad. Le désert qu'il faut traverser est occupé par les Arabes, qui refusent le passage, jusqu'à ce qu'on leur ait donné satisfaction pour quelques griefs qu'ils prétendent avoir.

Lettre de Mgr. Bonamie, évêque de Babylone, à M. le Rédacteur des Annales.

Alep, le 11 mai 1834.

Monsieur,

« Vous avez dû avoir connaissance de notre arrivée à Alep par M. A. D.**, que j'ai prié de vous en instruire. Nous sommes dans cette ville depuis plus de

quatre mois. Notre voyage a été long et pénible. Les détails que je pourrais vous en donner ne seraient que fort peu intéressans ; et voilà pourquoi je crois inutile de vous les envoyer. Je me contenterai de vous tracer en abregé la route que nous avons suivie, en vous indiquant les lieux où nous avons relâché.

« Nous sortîmes le 18 octobre de la rade de Toulon, pour nous rendre à Smyrne. Nous entrâmes le 3 novembre dans le golfe de Nauplie (Napoli de Romanie) : le capitaine avait l'intention d'y mouiller ; mais ayant trouvé le moyen, sans jeter l'ancre, de faire passer au consul de France les paquets à son adresse, nous continuâmes notre route, après avoir considéré pendant quelques heures les restes de l'ancienne Argos, que l'on aperçoit non loin de la capitale de la nouvelle Grèce.

« Le 6 novembre, la mer étant mauvaise, et le pilote craignant pour la nuit, nous allâmes mouiller dans le port de l'île de Syra. Je profitai de ce moment de relâche pour aller faire visite à l'Evêque catholique de l'île : c'est un vieillard vénérable, qui depuis longues années habite dans le Levant. Les catholiques de Syra sont au nombre de quatre mille, et possèdent trois ou quatre églises. On compte dans cette île environ douze mille schismatiques grecs. Il me pria de le recommander à la Propagation de la Foi, pour subvenir aux dépen es que nécessite la construction d'une église à laquelle il fait travailler depuis quelque temps. Je m'acquitte de sa commission en vous exposant sa demande.

« Le 10 novembre, nous entrâmes dans le port de Smyrne, après avoir traversé une bonne partie de l'Archipel. La gabare *l'Emulation*, qui nous avait conduits jusque-là, ne devant pas aller plus loin, nous profitâmes de l'offre qui nous fut faite par le contre-amiral Hugon, commandant de la station française du

Levant, et après avoir séjourné trois jours à Smyrne, nous nous embarquâmes sur le brick de guerre le *Grenadier*, qui devait faire voile pour Alexandrie et se rendre ensuite sur les côtes de Syrie. Nous entrâmes le 21 novembre dans le port d'Alexandrie. Comme notre brick devait rester une vingtaine de jours dans cette rade, nous formâmes le projet, avec M. Lestrade, le capitaine, deux officiers du bord et un passager, de faire une excursion jusqu'au Caire. Il fut convenu qu'au lieu d'aller par terre, nous prendrions une barque du pays qui nous conduirait jusqu'au Nil par le canal qui vient de ce fleuve à Alexandrie, et qu'arrivés au Nil nous prendrions une autre barque, qui, en remontant ce fleuve, nous conduirait aux portes du Caire. Nous partîmes le 25 novembre, et nous arrivâmes au Caire le 30 du même mois. Dans tout ce trajet, qui est de 65 lieues, on voit à droite et à gauche une plaine d'une immense étendue, plantée de palmiers, de mûriers, de sycomores, d'arbres à coton, de douras, etc. etc.; on rencontre le long du Nil un grand nombre de villages, dont les maisons, hautes seulement de 8 à 10 pieds, sont en terre et ne reçoivent de jour que par la porte, qui d'ordinaire n'a que trois pieds de haut : ce sont de vraies tanières. On ne voit ni lit, ni table, ni chaise, ni autre meuble, point de plats, point d'assiettes; une marmite pour faire cuire le pilau, et deux cuillers en bois pour le manger : voilà tous les ustensiles de cuisine. Le peuple égyptien n'est pas ce qu'en font nos journaux : je doute qu'il y ait sur la terre un pays plus fertile et une population plus misérable que celle qu'on trouve dans le Delta, c'est-à-dire, depuis Alexandrie, Rosette et Damiette jusqu'au Caire. Nous avons parcouru quelques villes et plusieurs villages, nous avons examiné de près la position du peuple, et nous nous

sommes convaincus que la plus grande misère est le partage des Egyptiens. Ils se plaignent beaucoup des impôts dont le gouvernement surcharge toutes les classes de la société. Quant au moral, ce peuple qui observe à sa manière les préceptes du Coran, paraît, sans parler de bien d'autres vices, ignorer complètement les lois de la pudeur : les enfans de l'un et de l'autre sexe vont généralement nus, jusqu'à l'âge de 14 à 15 ans. Nous étions, en traversant les villages, entourés d'une foule de ces enfans dont notre costume européen excitait vivement la curiosité. Les hommes qui travaillent dans les champs n'ont d'ordinaire, pour tout vêtement, qu'une ceinture tellement usée qu'elle ne sert à rien. Dans les villes, ils portent une chemise bleue qui descend jusqu'aux genoux. Les femmes ont à peu près le même costume, c'est-à-dire, une chemise qui dans le haut est fendue jusqu'au bas de l'estomac, et descend jusqu'à mi-jambes. Elles se noircissent les paupières, et se tatouent au menton : plusieurs portent un anneau attaché au bout du nez; je ne sais comment elles font pour se moucher. On voit en Egypte un grand nombre de nègres et de nègresses : le costume de celles-ci est encore moins décent; elles ne sont généralement couvertes que depuis la ceinture jusqu'au-dessus du genou.

« On n'est pas toujours à l'abri des attaques des Arabes, en voyageant sur le Nil. On nous avait dit que nous n'avions rien à craindre de leur part, et nous ne tardâmes pas à être convaincus du contraire. La 3.e ou 4.e nuit, vers les 11 heures, tandis que nous étions tous couchés, et que quatre de nos matelots tiraient à la cordelle, une douzaine de Bédouins, armés de longs bâtons, se présentèrent inopinément, et dirent aux matelots qu'ils voulaient monter sur la barque et prendre ce qu'ils trouveraient de leur goût. Une lutte s'engagea

alors entre les matelots et les Arabes. Les cris des uns et des autres nous réveillèrent en sursaut; nous n'eûmes rien de plus pressé que de nous lever et de courir sur le pont. Le capitaine et les officiers s'armèrent de fusils, un autre prit une épée. M. Lestrade et moi, qui avions chacun une canne dans la barque, nous ne pensâmes même pas à la prendre et suivîmes les officiers. Lorsque les brigands aperçurent les fusils, ils cessèrent de faire des instances pour entrer dans la barque, et commencèrent à prendre le large. On ne tira pas sur eux, mais un d'entr'eux fut pris et attaché au mât de la barque: on ne lui rendit la liberté que le lendemain, après lui avoir fait dire par le drogman qu'on lui conseillait pour son intérêt de ne plus retomber dans la même faute.

« Arrivés au Caire, nous logeâmes dans la seule auberge européenne qu'il y ait. Le lendemain qui était un jour de dimanche, nous allâmes entendre la Messe chez les pères Capucins qui eurent la bonté de nous engager à loger chez eux et à regarder leur maison comme la nôtre. La ville du Caire, dont la population s'élève à 300,000 ames, n'offre de curieux aux voyageurs que la grotte dite de la Sainte Vierge, et qui, d'après une tradition du pays, lui servit d'asile lorsqu'elle passa en Egypte; le puits dit de Joseph; la citadelle bâtie sur une montagne qui domine la ville; quelques mosquées et les tombeaux des anciens califes. Les pyramides, qui étaient le principal but de notre voyage, se trouvent à deux lieues du Caire, à l'entrée du désert, et près de l'emplacement qu'occupait la célèbre Memphis dont il ne reste aucun vestige. Nous avons déjeûné aux pyramides. Je ne ferai pas la description de ces antiques monumens; il faudrait répéter ce que mille autres ont déjà dit.

« Nous ne voulûmes pas partir du Caire sans avoir

vu le marché des esclaves. Nous y trouvâmes un grand nombre d'enfans des deux sexes, d'hommes et de femmes. Ces malheureux, dont la seule vue nous déchirait le cœur, attendaient d'un air assez tranquille que quelqu'un vînt les acheter. Que ne m'était-il donné de les racheter tous, pour leur faire connaître le véritable Rédempteur et les rendre à la liberté !

« Le 4 décembre, nous nous mîmes en route pour Alexandrie, où nous arrivâmes quatre jours après. Nous fîmes encore le voyage par eau en descendant le Nil. Il est inutile d'observer que dans la saison où nous nous trouvions, la chaleur était aussi forte en Egypte qu'elle l'est en France au mois de juillet : les nuits seulement étaient fraîches et humides ; aussi la campagne était-elle couverte de verdure comme chez nous au printemps. Nous apprîmes, en arrivant à Alexandrie, que la peste était au Lazaret, où seize cents pélerins mahométans se trouvaient réunis. On avait déjà pris des précautions pour que l'épidémie ne fît pas de plus grands progrès.

« Le 10 décembre, notre brick mit à la voile pour les côtes de Syrie. Après une traversée de quatre jours, nous entrâmes dans la mauvaise rade de Larnaca en Chypre. Il m'arriva là une aventure, dont peut-être vous avez déjà eu connaissance. La mer était très-agitée depuis notre entrée dans la rade ; le 16, le vent s'étant un peu calmé, et la mer paraissant moins houleuse, le capitaine se décida à descendre à terre et m'invita à le suivre. J'y consentis avec répugnance ; trois employés du brick et deux matelots, non compris les rameurs, nous accompagnèrent. Nous entrâmes tous dans le même canot : nous étions à plus d'une lieue de terre, une barque du pays devait venir nous prendre à moitié distance ; elle vint en effet, et nous quittâmes notre canot. Nous espérions que les matelots du pays,

plus accoutumés à naviguer sur cette côte, nous conduiraient plus sûrement au rivage; nous ne tardâmes pas à voir que nous nous étions bien trompés. Il est vrai aussi que plus nous avancions vers la terre, et plus les vagues grossissaient ; nous en avions déjà franchi deux ou trois d'une hauteur prodigieuse, lorsque nous fûmes avertis par un affreux mugissement du danger qui nous menaçait : c'était une vague qui, semblable à une montagne ambulante, arrivait derrière nous. Nos matelots, par je ne sais quelle raison, eurent la maladresse de présenter le flanc de la barque ; au même instant cette énorme vague se précipita sur nous et fit chavirer la barque. Nous étions encore loin du rivage, et dans un endroit où la mer avait beaucoup de profondeur. J'étais le seul qui ne sût pas nager : ceux qui étaient avec moi, quoique très-bons nageurs, ne parvinrent à toucher terre qu'après avoir fait les plus grands efforts, et épuisés de fatigue. Pour moi, autant que je puis en juger, je fus du premier coup jeté au fond de la mer; l'agitation des flots ne tarda pas à me faire remonter, et comme je remuais les bras, sans y voir, et sans même savoir ce que je faisais, je compris en touchant des deux mains et de la tête que je me trouvais sous la barque renversée. Je fis un effort pour me tirer de là. Dans le même moment une vague poussa la barque, une autre vague survint et me poussa moi-même; ma main porta sur la barque, mais ne la toucha qu'un instant; mes forces étaient épuisées, la respiration commençait à me manquer et j'allais périr, lorsque, par un secours tout spécial de la Providence, je saisis pour la troisième fois le bord de la barque. Je fus assez heureux pour m'y tenir attaché et pour y rentrer : elle était remplie d'eau. Je m'empressai de me mettre à genoux, de recommander mon ame à Dieu, et de bien

tenir l'équilibre pour que la nacelle ne chavirât pas une seconde fois. Les vagues me couvraient à chaque instant, et ma pauvre barque allait au gré des flots. Je me trouvais ainsi entre la vie et la mort, lorsqu'un des matelots arriva à la nage et fit tous ses efforts, tout en continuant à nager, pour diriger la barque vers le rivage. Deux autres vinrent à son secours, et peu à peu nous approchâmes de terre. Je m'aperçus, une fois hors de l'eau, que j'avais une blessure au front et plusieurs contusions aux bras et aux jambes. Tout cela a heureusement disparu après quelques jours; mais il m'est resté depuis lors une difficulté de respirer qui par fois me gêne beaucoup.

« Nous sortîmes le 17 septembre de la rade de Larnaca, et le lendemain nous entrâmes dans celle de Bairout, d'où nous ne partîmes que le 22 pour Latakié, où le brick nous déposa la veille de Noel. Là finit notre voyage par mer. Après avoir séjourné quelques jours à Latakié, nous nous mîmes en route le 30 décembre pour Alep. Nous formions à nous seuls une petite caravane que deux moucres (conducteurs de caravane) conduisaient. Comme la saison était mauvaise, et qu'il pleuvait presque continuellement, nous étions convenus avec le maître moucre qu'il nous conduirait tous les soirs dans un lieu où nous pussions être à l'abri pendant la nuit. Tous les jours, vers les sept heures du matin, nous montions sur nos mulets, qui n'avaient ni bride, ni selle, ni étriers, et nous marchions jusqu'au soir sans débrider, ou plutôt sans nous arrêter. Arrivés à la cabane, où nous devions passer la nuit, nous allumions un petit feu, lorsque nous pouvions trouver du bois; si nous découvrions une pierre d'une dimension convenable, nous nous en servions en guise de chaise, et après quelques momens de repos, nous faisions notre

dîner, qui consistait d'ordinaire en un peu de pain, quelques œufs et de l'eau. Le repas fini, nous ne tardions pas à préparer nos lits, c'est-à-dire à étendre sur la terre nue un petit tapis qui tenait lieu de paillasse, de matelas et de couverture. Nous trouvions sur cette espèce de lit un sommeil que souvent on ne peut se procurer dans les meilleurs lits. Lorsque la cabane était assez grande, elle était partagée entre nous et les mulets. Telle a été notre manière de vivre pendant huit jours. Nous avions l'espoir de trouver à Alep une caravane pour Bagdad; mais à notre arrivée nous avons appris que, depuis près d'un an, aucune caravane n'était partie pour la Babylonie, et qu'il y avait tout lieu de croire qu'il n'en partirait pas avant le mois d'août ou de septembre. Nous étions alors dans les premiers jours de janvier. Toutes les routes qui conduisent d'Alep à Bagdad sont depuis plus d'un an occupées par les Arabes, et c'est ce qui a jusqu'à présent empêché les caravanes de partir. On espère cependant qu'il en arrivera une prochainement de Bagdad; mais on craint beaucoup qu'elle ne soit dépouillée avant d'être parvenue à Alep.

« Je suis, etc.

« † P. D., *évêque de Babylone.*

La lettre suivante est de M. Courvézi, évêque de Bide et coadjuteur du Vicaire apostolique de Siam; nous la publions aujourd'hui, non point comme renfermant des nouvelles, mais comme étant écrite sous l'inspiration des plus beaux sentimens de zèle et de dévouement apostolique, et comme contenant des

conseils et des renseignemens utiles à ceux qui ont l'intention de se dévouer à la carrière des missions.

Lettre de M. Courvézi, évêque de Bide, à Mgr. l'Evêque de Chartres.

Bang-Kok, le 27 mai 1833.

MONSEIGNEUR,

« ME voici enfin parvenu au chef-lieu du vicariat apostolique de Siam; j'ai eu le bonheur d'y trouver Monseigneur en bonne santé, et conservant encore l'usage de toutes ses facultés, malgré son âge avancé et ses infirmités. Il y a déjà quarante-six ans qu'il est dans la mission, et il la dirige comme évêque depuis 1812. A mon arrivée ici, j'ai vu la réalité de ce dont jusque-là je n'avais que le pressentiment, ou, si vous aimez mieux, la perspective : Mgr. de Sozopolis m'a remis des bulles en bonne forme qui me nomment son Coadjuteur (*cum titulo Ecclesiæ bidensis quæ novissimè vacavit*, dit le souverain Pontife), et m'instituent Vicaire apostolique de Siam et de Quéda, *ipso facto*, au décès du titulaire actuel. Je voudrais sincèrement me soustraire à une charge qui est certes bien au-dessus de mes forces; mais Monseigneur dit qu'il n'est ni en son pouvoir, ni dans mon droit de résister à la volonté du souverain Pontife. Il n'épargne pas d'ajouter bien des considérations de piété, de religion et des exemples des Saints connus par l'histoire, qui sont là tout prêts pour faire plier sous le joug celui qui se montre le

plus récalcitrant. Voyez, Monseigneur, dans quelle alternative on m'a placé : si j'accepte, je suis en opposition avec ma conscience, elle me dit que je ne suis ni digne, ni capable ; si je persiste, je vais peut-être contre la volonté du Chef de l'Eglise, le Vicaire de J. C. sur la terre. Certainement je compromets l'honneur de MM. les Directeurs du séminaire de Paris, et apparemment la marche et le bien de la mission de Siam, qui par-là pourrait être sans chef et sans direction pendant un espace de temps dont on ne prévoit pas le terme. Oh ! que ne suis-je resté à Entrammes ! Si on avait voulu me donner des regrets d'être entré dans la carrière apostolique, on ne pouvait pas mieux s'y prendre !

« Votre Grandeur n'aura pas de peine à croire que quand j'ai quitté Chartres, je n'avais pas en vue l'épiscopat ; quand elle m'a vu laisser à d'autres les avantages temporels, passablement honnêtes, que je devais à sa bonté ; quand je lui ai offert, et que je lui ai fait accepter ma démission de l'emploi que j'occupais, et de la dignité dont elle m'avait honoré tout indigne que j'en étais, elle a pu porter sa pensée un peu plus haut, et juger que j'aspirais à de meilleures choses que celles qui flattent les passions des hommes. D'ailleurs, accepter un vicariat apostolique, au moins dans les missions d'Asie, c'est du dévouement, Monseigneur, et pas autre chose. La vaine gloire, l'amour des aises et des commodités, et la cupidité, n'ont rien à mordre ici. On n'a pas la consolation d'être à la tête d'un nombreux clergé ; on ne reçoit pas des honneurs extraordinaires de la part des fidèles, dans les lieux où l'on se présente, et qui supposent de leur part une piété vive et profonde ; on n'officie pas dans de belles églises, ni avec cette majestueuse dignité qui se voit en Europe ; on n'a pour habitation qu'une véri-

table cabane; on achèterait pour cent francs les matériaux qui ont servi à construire celle de Mgr. Florent; et, quant à son mobilier, il serait bien difficile de le vendre : pour les honoraires et les traitemens, ce n'est pas la peine d'en parler. On est bien à Bang-Kok, quand on a le goût de la pauvreté; on est bien en mission, chez les infidèles, quand on a la volonté et le désir de souffrir pour le nom de J. C., en luttant avec beaucoup de courage contre tout ce que les passions de la nature corrompue ont d'immoral, de féroce et d'absurde, et contre tout ce que la politique et la puissance des grands de la terre peuvent opposer d'obstacles à l'établissement du règne de Dieu; mais on y serait bien déplacé, si on n'avait pas une entière abnégation de soi-même, et si on prétendait à quelque bonheur, à quelque jouissance naturelle. Cependant les Missionnaires ne sont pas entièrement délaissés, ni sans quelques satisfactions : la bonté divine les protége d'une manière toute spéciale; et le divin Maître, auquel ils consacrent tout ce qu'ils ont reçu de lui, de santé, de forces, de courage, de talens et de dons spirituels, les récompense déjà suffisamment par les douces et ineffables consolations qu'il répand dans leurs cœurs, surtout lorsqu'il permet qu'ils tombent dans quelques tribulations.

« Si l'on vient à savoir en France que je suis Evêque, que pensera-t-on de moi? qu'en diront ceux qui ont connu ma faiblesse et mes imperfections? Je m'abandonne au scalpel de tout le monde, et je ne réclamerai contre la sévérité de personne. Je désire seulement qu'on ne voie en ceci qu'une erreur commise à mon sujet, dont on m'aura fait subir les conséquences, et qu'on ne mésestime pas mes confrères de la même mission. Je les connais tous, ou personnellement, ou

par relations, et je sais bien que je leur suis inférieur *sub omni respectu* : ils sont de la vertu la plus pure et la plus élevée. Déjà ils ont réjoui l'Eglise en augmentant le nombre de ses enfans : il en est trois ou quatre qui, par la maturité de leur prudence et la fermeté de leur courage, auraient les suffrages universels pour être coadjuteurs, si nous y pouvions quelque chose. Quelques autres sont jeunes, mais ils donnent les plus belles espérances. Les uns et les autres ne manquent pas de talens et de capacité ; il en est un (M. Pallegoix), qui est avantageusement connu en France dans le monde littéraire, par divers ouvrages qu'il a publiés, et qui est membre d'une société savante : quoique jeune il est prudent, modéré et de bon conseil. Qu'on ne prenne pas ceci comme de la modestie et de l'humilité que j'aie été inspiré de faire, ce n'est que la plus pure et la plus rigoureuse vérité.

« Les peuples d'Asie sont innombrables, les hommes y sont presque aussi communs que les fourmis ; le nombre des serviteurs de J. C. y est, hélas ! dans une proportion bien faible, mais il augmente peu à peu. Il nous faudrait des Prêtres d'Europe, des Prêtres français, des Prêtres saints, zélés et courageux. Tâchez, Monseigneur, de nous en envoyer quelques-uns de votre diocèse : je les recevrai comme vos protégés, comme vos enfans, et je les traiterai comme des amis. Notre divin Maître a dit à tous ses ministres dans la personne des Apôtres : *Ite, docete omnes gentes* ; pourquoi le nombre de ceux qui recueillent cette divine parole est-il si petit ? Manquons-nous de foi ? Doutons-nous des promesses de celui qui a donné cette mission commune ? Ecclésiastiques français, qui avez quelque désir de venir en mission, mais qui perdez le temps à examiner, à réfléchir, mettez fin à vos hésitations,

abandonnez-vous à la conduite de la Providence, elle prendra soin de vous; élancez-vous dans la carrière, Dieu fera le reste : *Opus est Dei, et non hominis*. Venez, nous vous tendons les bras, nous vous attendons.

« Je vous prie, Monseigneur, de présenter mes très-humbles respects à tous et à chacun des membres du vénérable Chapitre de votre cathédrale, dont je tiens à honneur de faire partie; dites-leur pour moi bien des choses affectueuses, que je pense bien souvent à eux, et que tous les jours je m'unis à leurs prières et saints Sacrifices : puissent-ils tous vivre contens et heureux, et terminer saintement leur carrière! Demandez-leur pour moi le secours de leurs prières, dans lesquelles j'ai beaucoup de confiance. Aurez-vous aussi, Monseigneur, la bonté de faire dire aux élèves du grand séminaire, que je ne les oublie pas, et de les inviter à prier Dieu pour moi? J'ai connu parmi eux des ames bien pures. J'espère que Dieu exaucera les vœux qu'ils adresseront en ma faveur. Les temps sont fort mauvais, l'Eglise catholique, l'Eglise gallicane en particulier se trouve attaquée de tous côtés par des ennemis habiles, puissans, acharnés et nombreux; que ses Ministres ne se laissent point abattre, ni décourager; cette tempête passera comme sont passées tant d'autres, et l'Eglise de J. C. continuera sa marche jusqu'au grand jour déterminé dans le conseil du Très-Haut; apparaissant toujours comme l'arche unique du salut dans laquelle les cœurs droits, les hommes de bonne foi, les élus de Dieu seront préservés de la perte commune. Que les Ministres du Seigneur se montrent constamment dignes de leur sublime vocation; qu'ils n'opposent que les vertus et la croix de J. C. à la fureur de leurs ennemis, ils ne manqueront pas d'être victorieux. Après tout, nous sommes les

disciples et les ministres du Maître qui vécut pauvre, qui fut humilié et qui fut condamné au supplice de la croix ; estimons-nous heureux lorsque Dieu nous appelle à porter l'image de son divin Fils trahi, outragé, crucifié ; ne touchons à la terre que par nos pieds ; que nos cœurs s'élèvent et nous élèvent jusqu'au ciel. Toutes les palmes des martyrs, des confesseurs de la Foi, du zèle pastoral ne sont pas encore distribuées, il en reste pour nous. Levons-nous avec joie au-devant de celles qui nous seraient offertes à conquérir ; élançons-nous pour les saisir, animés par la grâce toute-puissante de Dieu, elles sont à nous.

« Je suis depuis trop peu de temps ici, pour pouvoir vous écrire des choses intéressantes et curieuses du pays ; je vois que rien n'y ressemble à ce qui est en Europe. Dernièrement, un talapoin a voulu mourir chrétien ; il a rendu son ame à Dieu, après avoir reçu le Baptême. La persécution est allumée en Cochinchine, les Missionnaires nos confrères fuient de toutes parts : un est dans les fers ; quelques-uns, avec le Vicaire apostolique, Evêque d'Isauropolis, se sont réfugiés à Siam ; le roi leur permet d'y rester : il est en guerre avec celui de Cochinchine. J'ai vu deux de ces confesseurs de la Foi ; quels hommes, Monseigneur, quels apôtres ! les dangers, les combats, les travaux les plus durs sont comme un jeu pour eux ; ils sont d'une gaîté charmante. Après demain, je baptiserai solennellement un Chinois adulte ; je n'ai eu aucune part à sa conversion ; il va s'embarquer pour la Chine, afin d'essayer de gagner ses parens à Jésus-Christ, et il nous fait espérer son retour. Priez Dieu, Monseigneur, pour sa constance dans la Foi et pour l'heureux succès de son projet.

« Lorsque le brick qui m'a apporté à Bang-Kok fut

annoncé au gouvernement, le roi demanda s'il n'avait pas à bord quelque Prêtre européen ; on lui dit qu'on amenait un Missionnaire français ; il ajouta : Bien ! bien ! qu'il en vienne beaucoup de ceux-ci (il n'aime pas, il redoute les ministres protestans). Quelques jours après je fus mandé par le Barkalon, premier ministre de sa majesté siamoise. Il me fit plusieurs questions insignifiantes ; ce qu'il y eut de plus remarquable fut ceci : « Etiez-vous en France, lorsque le choléra-morbus y exerçait ses ravages ? — Oui. » « Craigniez-vous de mourir ? — Non. » (Silence de quelque momens, surprise, admiration). « Pourquoi ne craigniez-vous pas la mort ? Quel motif aviez-vous de ne pas craindre ? — Comme homme, je sais que nous devons tous mourir ; comme chrétien, je sais que nous ne mourons qu'un moment et de la manière que Dieu le veut ; comme prêtre, je me tiens toujours prêt à mourir, et à rendre à Dieu compte de ma vie. » Grand étonnement et fin des questions.

« Les Siamois ont une peur extrême de la mort, et ils sont lâches outre mesure : un Européen qui fait bonne contenance, pourrait se moquer de cent Siamois qui l'auraient investi, et leur échapper. Le premier pénitent que j'ai eu à Bang-Kok a été un mandarin chrétien ; je l'ai confessé en portugais.

« † H. Courvézy, *miss. apost.* »

Nous venons de recevoir des nouvelles importantes du Tong-King et de la Cochinchine ; nous les publierons dans le prochain Numéro. La persécution sanglante qui

désole ces deux pays devient toujours plus terrible : M. Gagelin et un Prêtre indigène ont été condamnés à mort, et étranglés pour avoir prêché la Religion chrétienne : deux néophytes ont subi le même supplice. M. Jaccard a été condamné à mort, et attend dans les fers l'exécution de la sentence. Les autres Missionnaires sont errans et dispersés : ils se réfugient dans les bois, dans les cavernes, sur les montagnes; les églises sont détruites, les chrétiens sont poursuivis et emprisonnés, et les échafauds se dressent de toutes parts. Quels sentimens ces affligeantes nouvelles feront-elles naître dans nos cœurs? Elles doivent exciter en nous de la tristesse et de la joie en même temps. Nous plaindrons nos frères d'Asie qu'on livre au bourreau pour leur attachement à la Foi; nous prierons Dieu de leur accorder la fermeté et la constance au milieu des tourmens; nous le prierons d'abréger ces jours d'épreuve et de douleur, et de ne pas permettre que les Confesseurs perdent courage à la vue des supplices, et que la persécution détruise la Religion dans un pays qu'elle a déjà si cruellement ensanglanté. Nos entrailles seront émues à la pensée des malheurs qui accablent les chrétiens tong-kinois et cochinchinois, des privations spirituelles et des maux de tous les genres qu'ils endurent. Notre pitié ne sera pas stérile et oisive; nous ferons pour eux tout ce qui sera en notre pouvoir : nous redoublerons de zèle et d'efforts pour soutenir et étendre l'Œuvre de la Propagation de la Foi, afin que ses ressources augmentent, et qu'elle puisse leur envoyer quelques secours de plus pour adoucir leurs souffrances. Ensuite, portant nos regards vers le séjour des récompenses célestes, nous nous associerons à la joie de l'Eglise triomphante, qui vient de recevoir dans son sein de glorieux Martyrs; nous chanterons

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre.

Prix de ce Cahier. . . . . 75 c.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

ANNALES

DE LA

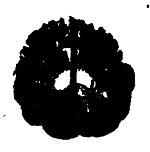
PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

JANVIER 1835. — N.° XXXIX.



A LYON,
A LA LIBRAIRIE DE RUSAND,
GRANDE RUE MERCIÈRE, N.° 26.
A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE POUSSIELGUE-RUSAND,
Rue Hautefeuille, n. 9.
1835.

Avec approbation des Supérieurs.

AVIS.

Nous croyons devoir renouveler à nos correspondans l'invitation de faire parvenir le plus tôt possible, aux trésoriers de Paris et de Lyon, les recettes de l'année 1834. Toutes les sommes qui n'auront pas été envoyées avant le 1.er mars, époque fixée pour la clôture des registres, seront reportées sur le compte de l'année suivante. Pour prévenir les réclamations, nous prierons nos lecteurs de remarquer que les comptes-rendus ne contiennent que les sommes encaissées le 1.er mars au plus tard.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

MISSION DU TONG-KING.

Ce pays est en proie à tous les fléaux réunis: la persécution, la guerre civile, la guerre étrangère, le choléra y exercent leur fureur, il est dépeuplé par la famine; et des bandes de brigands aussi nombreuses que des armées y portent partout le pillage et la désolation. Enfin le prince qui règne sur ces malheureuses contrées est encore le fléau le plus redoutable : il écrase d'impôts ses pauvres sujets et se fait un jeu de leur vie. Le 6 janvier de l'année 1833, il a publié un édit pour prohiber la Religion chrétienne : il ordonne de détruire les églises, de saisir tous les livres et objets religieux, et d'arrêter les Missionnaires. M. Paul Tuy, prêtre tong-kinois a eu la tête tranchée par suite de cet édit. Son glorieux martyre a eu lieu le 11 octobre 1833 ; des milliers de chrétiens ont eu à subir la prison, diverses tortures et des vexations de tous les genres. La prison au Tong-King est un supplice insupportable. On verra, dans une des lettres que

nous allons insérer, la description de ce séjour de douleurs.

Outre M. Paul Tuy, victime de la persécution, la mission du Tong-King a perdu plusieurs prêtres indigènes et un Missionnaire européen : M. Humbert Suat, prêtre du diocèse de Grenoble, à peine âgé de 25 ans, est mort de la fièvre le 27 janvier 1833, au commencement de sa carrière apostolique. Dieu lui a sans doute tenu compte de ses désirs, et l'a récompensé du bien qu'il avait l'intention de faire : nous ne nous arrêterons donc pas à gémir sur son sort. Mais le Tong-King a fait une perte bien cruelle : M. Suat, quoique fort jeune, avait acquis tout le mérite qu'on ne rencontre ordinairement que dans un âge plus avancé ; il était plein de talens et de vertus : nous regrettons qu'il n'ait pas eu le temps de les employer dans l'intérêt de l'Eglise et du salut des ames. Il serait à désirer qu'il en fût des héros de la milice sainte comme de ceux des armées des rois de la terre ; nous voudrions, lorsqu'un des combattans succombe, qu'un autre prît sur-le-champ sa place et remplît le vide, afin que l'ennemi ne pût pas s'introduire par la brèche et assouvir sa rage contre de timides enfans qui ont perdu leur défenseur.

Le récit des maux qu'ont à endurer les néophytes tong-kinois est bien propre à exciter la compassion de tous les chrétiens : la plupart cependant pourraient se racheter des supplices, s'ils étaient assez riches pour satisfaire l'insatiable cupidité des mandarins ; mais ils sont pauvres, ils n'ont de secours à attendre que de leurs frères d'Europe ; serons-nous sourds à leurs demandes ? Il est rare qu'on ne puisse pas avec quelque présent délivrer des mains des satellites ou des mandarins un Missionnaire, un Prêtre indigène ou un chrétien qu'ils ont arrêté ; laisserons-nous nos frères dans

la Foi au pouvoir des bourreaux, plutôt que de nous résigner à quelque léger sacrifice pour les délivrer? Nos aumônes auront le double avantage de les préserver du supplice, et quelquefois de l'apostasie. Nous ne devons pas le dissimuler, ils sont faibles, comme nous le serions peut-être nous-mêmes : la vue des tourmens peut leur arracher un renoncement, qui est sur leurs lèvres sans être dans leur cœur. Ils ont besoin non-seulement de nos aumônes, mais encore de nos prières; Dieu seul peut leur donner le courage et la force nécessaires pour rester fidèles. Nous ne nous étendrons pas davantage sur les motifs qui doivent exciter la sympathie en faveur des chrétiens tongkinois; la lecture des lettres suivantes fera plus d'impression que tout ce que nous pourrions dire.

*Lettre de M. Retord, missionnaire apostolique au Tong-King, à M.****

Tong-King, le 20 avril 1833.

MON TRÈS-CHER CONFRÈRE,

« JE satisfais aujourd'hui à la promesse que j'ai faite de vous écrire. Avant de passer aux nouvelles qui concernent la mission, je vous communiquerai les réflexions qu'a fait naître en moi la vue de ma nouvelle patrie.

« Le Tong-King est un pays d'un assez bel aspect, rempli de hautes montagnes qui couronnent des plaines très-étendues; il est bien boisé, bien cultivé,

tres-fertile dans certains endroits, car on y fait deux récoltes par an ; on n'y voit jamais de neige, une éternelle verdure y règne, et il y fait peu froid en hiver. D'ailleurs le climat est extrêmement mal sain, à cause des eaux stagnantes qui dans certaines saisons occupent plus de la moitié du terrain. De là le mauvais air qu'on y respire et les maladies contagieuses et pestilentielles qui y sont fréquentes, et qui moissonnent les hommes avec une rapidité étonnante. En été les chaleurs y sont insupportables ; en automne les grandes pluies y causent des inondations terribles, qui souvent détruisent tout à la fois et les maisons, et les moissons et les hommes: de là la pauvreté du peuple et les famines qu'il éprouve quand la récolte a manqué (1) ; de là aussi les bandes de voleurs qui infestent le pays.

« Le climat est surtout dangereux pour les étrangers.

« Dix jours environ après notre arrivée au collége, deux d'entre nous tombèrent dangereusement malades; l'un, M. Suat, est mort après plus de sept mois de souffrances supportées avec la patience et la résignation la plus exemplaire ; et l'autre, votre cher confrère, est resté long-temps étendu sur le plancher de sa cabane, sans pouvoir ni marcher, ni dormir, ni guérir, ni mourir. Enfin après avoir été brisé par je ne sais combien d'espèces de maladie, la force de mon tempérament a enfin triomphé, et maintenant je me porte assez bien.

« La vie des Missionnaires est pénible dans les commencemens : quand on se voit seul au milieu de gens inconnus, sans avoir personne à qui l'on puisse ouvrir

---

(1) Au moment où j'écris ceci, on me dit que beaucoup de gens meurent de faim.

son cœur; quand on entreprend l'étude de la langue barbare de ces pays; quand il faut se défaire des mœurs et des usages français pour s'accoutumer à des mœurs et à des usages bien différens des nôtres, ne semble-t-il pas qu'on devrait tomber dans le découragement et le chagrin? Et cependant il n'en est pas ainsi; d'où vient cela? ah! c'est que celui qui nous a conduits jusqu'ici par sa grâce, ne nous abandonne pas et nous donne la force de supporter nos peines sans regret et même avec joie.

« Faut-il maintenant vous donner des nouvelles de la Religion dans ces plages lointaines? hélas! elles sont bien tristes. Deux mois après notre arrivée au collége, des bruits sourds de persécution nous forcèrent d'en sortir, et d'aller nous cacher les uns chez les Prêtres du pays, les autres chez les fidèles. Nous voilà donc déjà séparés les uns des autres, pour ne plus nous trouver réunis tous ensemble sur la terre : telle est la vie de ce monde. Depuis notre sortie du collége, les choses ont toujours été de mal en pis; je passe sous silence les petites persécutions locales suscitées par les mandarins pour avoir de l'argent; je viens à la grande qui pèse maintenant sur nous. Or, voici l'édit que Sa Majesté le roi de Cochinchine et du Tong-King a porté, le 6 janvier de cette année, contre notre sainte Religion (1).

« Moi, Minh-Menh (2) roi, je parle comme il suit :
« Depuis longues années, des hommes venus de l'Occi-
« dent prêchent la Religion de Jésus et trompent le bas

(1) Quand cet édit arriva à la ville royale du Tong-King, mon catéchiste, qui s'y trouvait alors, put s'en procurer une copie, qu'il m'a traduite en langue annamite, et que je vous traduis en français.
(2) Prononcez Migne-Mègne.

« peuple, auquel ils enseignent qu'il y a un séjour de « suprême bonheur et un cachot d'affreuse misère. Ils « n'ont aucun respect pour le dieu Phat (1), et n'ado- « rent point les ancêtres. Or, voilà certainement un « grand crime contre la religion principale. De plus, ils « bâtissent des maisons de culte, des maisons où ils « reçoivent un grand nombre de personnes, afin de « pouvoir séduire les femmes et les jeunes filles (2); en « outre, ils arrachent la prunelle de l'œil aux ma- « lades (3). Peut-on rien concevoir de plus contraire à « la raison et aux usages ? L'année dernière nous avons « châtié deux villages imbus de cette doctrine, Moung- « Phou et Duong-Sou : notre intention en cela fut de « faire connaître notre volonté, afin qu'on évite ce « crime et qu'on revienne à de meilleures voies. Main- « tenant voici ce que nous pensons. Quoique le peuple « qui par ignorance suit cette religion soit déjà nom- « breux, il a encore assez de bon sens pour connaître « ce qui convient ou ne convient pas, il est encore « facile de l'instruire et de le rendre bon; il faut donc « d'abord employer à son égard l'instruction et les avis, « et, s'il est indocile, les supplices et les peines.

« En conséquence, nous ordonnons à tous ceux qui « suivent cette religion, depuis le mandarin jusqu'au

---

(1) Phat, un des dieux du Tong-King. Il paraît que c'est le même que les Chinois appellent Foë; il naquit dans les Indes, l'an 1026 avant Jésus-Christ.

(2) Les anciens païens disaient aussi que les chrétiens se réunissaient pour commettre des abominations. Partout et toujours le paganisme est le même.

(3) Quand nous donnons l'Extrême-Onction aux malades et que nous leur faisons les onctions sur les yeux, les païens croient que nous leur arrachons la prunelle de l'œil.

« dernier du peuple, de l'abandonner sincèrement, s'ils
« reconnaissent et redoutent notre puissance; nous vou-
« lons que tous les mandarins examinent diligemment si
« les chrétiens qui vivent sur le territoire commis à leur
« soin, se disposent à obéir à nos ordres, et qu'ils les
« contraignent de fouler la croix aux pieds en leur
« présence : cela fait, ils leur feront grâce. Pour les
« maisons de culte et les maisons de prêtres, les man-
« darins doivent tenir la main à ce qu'elles soient ren-
« versées de fond en comble; car dorénavant, si quel-
« qu'un est reconnu ou accusé comme professant ces
« abominables usages, il sera puni avec une souveraine
« rigueur, afin de détruire par-là cette religion jusqu'à
« sa dernière racine.

« Tels sont nos ordres, que nous voulons être stric-
« tement observés. »

« Outre cet édit, on dit qu'il y en a un autre qui ordonne d'enrôler dans la milice tous les Prêtres du pays qu'on pourra prendre, ainsi que les catéchistes, les élèves et les domestiques de la maison de Dieu, et d'envoyer à la capitale les Missionnaires européens. Mais je n'ai pu m'en procurer une copie (peut-être n'existe-t-il pas).

« Quand ces dispositions furent connues du public, la terre trembla au loin sous les pieds des chrétiens; et les églises, les maisons de Dieu (1), les colléges disparurent comme par enchantement. Les chrétiens eux-mêmes les ont détruites, et en ont caché soigneusement le bois pour les relever dans des temps plus heureux.

---

(1) On appelle *maison de Dieu*, les maisons où logent les Prêtres, les catéchistes, etc.

« Depuis la fin de janvier, les Missionnaires se tiennent cachés dans les réduits les plus vils, les plus profonds et les plus solitaires qu'ils peuvent trouver.

« Je vous ferais gémir, si je vous faisais la description des nombreuses cabanes que j'ai déjà habitées. Malgré toutes ces misères, j'ai cependant pu apprendre la langue assez pour entendre les confessions et prêcher un peu. Je confesse les gens de la maison où je suis caché et les personnes qui sont dans la confidence de ma retraite; puis je passe dans une autre maison, puis dans un autre village, mais toujours pendant les ténèbres de la nuit. Telle est la vie des Missionnaires : comme les pélerins, ils sont sans cesse en voyage; comme les patriarches, aujourd'hui ils plantent leur tente ici, demain ils la plient pour aller la planter ailleurs; enfin, comme Jésus leur maître, ils peuvent dire : Les oiseaux ont leurs nids, et les renards leurs tanières; mais nous, nous n'avons pas où reposer nos têtes. Cependant ce genre de vie a des charmes pour moi. Vivent les misères et les croix! trève avec les plaisirs du monde : c'est là ma devise favorite. Oui, que toutes les heures de ma vie soient tristes et pleines d'afflictions, peu m'importe, pourvu que l'instant de mon dernier soupir soit doux et favorable. Ne croyez cependant pas, cher Confrère, que nos misères soient extraordinaires : il est vrai, le calice qu'il faut boire est amer en lui-même, mais Jésus et Marie y répandent souvent avec abondance le lait et le miel : parmi les épines dont notre carrière est semée, il y a toujours quelques belles roses spirituelles.

« Il paraît aussi que la persécution se ralentit. Les chrétiens se sont cotisés et ont offert des sommes d'argent considérables aux mandarins pour acheter la paix,

car ici elle se vend : on espère pouvoir obtenir un peu de tranquillité.

« Adieu, mon ancien collègue, il est bien temps de finir ; soyons toujours unis par les liens de la charité : Prions l'un pour l'autre, afin que nous puissions nous rencontrer dans la céleste patrie !

« Adieu encore, en union de vos prières et saints Sacrifices, je suis, etc.

« RETORD, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Masson, missionnaire apostolique, à MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères.

Tong-King, le 12 juin 1833.

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

« JE vous ai déjà fait part de nouvelles effrayantes, je veux dire de la persécution suscitée contre les chrétiens. L'exécution de l'édit du roi a été différente dans les différentes provinces, selon les dispositions des mandarins qui y président. Il est vrai que presque partout les chrétientés enclavées parmi les païens ont été singulièrement vexées par eux, et cela uniquement pour avoir de l'argent, ou pour les faire contribuer aux superstitions du pays. Quant aux mandarins, la plupart ne voulaient que de l'argent ; ceux mêmes qui ont déployé le plus de rigueur contre les chrétiens paraissaient le faire moins par inclination, que pour obéir

aux ordres du roi. Ainsi, au Bô-Chinh, les chrétiens n'ont presque pas été vexés par les mandarins. Dans la province de Hà-Tinh qui est un démembrement de celle de Nghé-An, les mandarins firent appeler un homme de chaque chrétienté, et après avoir tracé sur la terre la figure d'une croix, ils leur dirent : « Nous ne « voulons vous forcer à rien qui soit contraire à votre « religion. Nous savons très-bien que cette croix n'est « pas celle que vous adorez : ainsi, vous pouvez marcher « dessus sans péché, et nous pourrons dire au roi que « nous avons exécuté ses ordres ; car, sans cela, nous « serions coupables à ses yeux. » Quelques-uns se laissèrent prendre à ce piége, tout grossier qu'il était, la plupart cependant après avoir protesté que la croix sur laquelle ils marchaient n'était pas celle des chrétiens ; d'autres prièrent les mandarins de ne pas les obliger à une chose que leur conscience leur défendait. On fit semblant de ne pas entendre, et on leur donna à tous un billet par lequel il était défendu à qui que ce fût de les molester sous prétexte de religion. Nul doute que ces mêmes mandarins auront ensuite écrit au roi que tous les chrétiens avaient abandonné leur religion, et que tout était terminé à cet égard. C'est leur affaire : du moins leur manière d'agir envers les chrétiens n'a pas prouvé qu'ils fussent d'ardens persécuteurs ; plusieurs fois même ils se sont opposés aux vexations particulières des païens envers les chrétiens. Cependant ils se sont emparés de quatre des plus belles églises de cette province ; bien entendu aussi que là, comme partout ailleurs, les chrétiens ont été obligés de débourser de bonnes sommes d'argent.

« Les grands mandarins de Nghé-An, au contraire, ont déployé un zèle vraiment diabolique contre nous ; ils ont même fait beaucoup plus que n'exigeait

l'ordre du roi. Ils manifestaient une ferme résolution de faire apostasier tous les chrétiens : heureusement la plupart de leurs subalternes avaient moins de zèle, ou plus d'amour pour l'argent ; en sorte que l'immense majorité de nos chrétiens ont obtenu, moyennant une somme d'argent, de ne pas paraître devant les grands mandarins, disant qu'ils étaient chrétiens et qu'ils ne pouvaient en aucune manière abandonner leur religion. Ainsi, il ne parut presque devant les grands mandarins que ceux qui jusqu'à présent avaient fait la honte de la Religion, par leur conduite peu chrétienne. Ils étaient près d'un cent, sur environ vingt-quatre mille chrétiens que contient cette province; de ce nombre dix seulement tinrent ferme, et supportèrent avec courage la torture. Ils furent ensuite mis en prison avec la cangue au cou, et les ceps aux pieds; ils y sont encore à présent. L'un de ces généreux confesseurs est un nouveau chrétien que j'avais baptisé depuis quatorze jours seulement, et je n'attendais rien des autres. Les mandarins persécuteurs le savaient bien eux-mêmes : car, après avoir loué la constance des confesseurs, ils ajoutèrent toutes sortes de paroles de mépris contre les lâches qui avaient apostasié, disant qu'ils n'étaient pas de véritables chrétiens, etc.

« Quant à nos confesseurs, je fus obligé de pourvoir à leur subsistance : car tous sont pauvres, et ici c'est l'usage que les prisonniers se nourrissent eux-mêmes. Ils ne furent obligés de porter la cangue que peu de jours, parce que l'un d'eux qui est médecin, ayant guéri la femme du premier mandarin d'une maladie assez dangereuse, celui-ci, à sa considération, fit ôter la cangue à tous les autres. Ensuite, on leur donna même la liberté d'aller où ils voulaient, n'exigeant d'autre caution que leur parole : car, disaient les mandarins, ils ne sont

coupables d'aucun crime, ils ne sont en prison que pour avoir été fidèles à leur religion. Enfin nous nous aperçûmes que les mandarins étaient disposés à les mettre tout-à-fait en liberté, moyennant quelque argent ; ce qui, dans ces sortes d'affaires, est toujours la condition *sine quâ non*. Je promis de fournir la somme nécessaire ; mais auparavant on exigeait un billet d'apostasie, qui, bien entendu, fut refusé. Après avoir long-temps disputé sur la teneur du billet, enfin on en fit un dans lequel ils disaient qu'ils étaient chrétiens et qu'ils n'avaient ni foulé la croix aux pieds, ni abandonné leur Religion, et qu'ils ne le feraient jamais ; mais que cependant, dorénavant, ils ne se rassembleraient plus. Ils avaient cru pouvoir admettre cette dernière expression à laquelle les mandarins tenaient beaucoup, parce qu'elle est équivoque, pouvant s'entendre aussi bien d'autres espèces de rassemblemens défendus par les lois, comme pour le jeu, le vol, etc... Mais je ne crus pas que l'on pût en conscience user de cette expression ; car il était clair que par cette clause les mandarins entendaient les rassemblemens de religion pour la prière et l'assistance à la Messe, d'autant plus que le mot dont on se servait était le même que celui qui est employé dans l'édit du roi. En conséquence, je leur fis dire que, dans une affaire aussi grave, il fallait marcher droit et ôter absolument cette clause. Sur cela, ils allèrent trouver les mandarins, redemandèrent leur billet pour y corriger cette clause, ce qui ne leur fut accordé qu'après bien des pourparlers. Ils en vinrent enfin à bout, et maintenant leur mise en pleine liberté ne tient plus qu'à quelques formalités.

« Quant aux apostats, quoique mauvais chrétiens pour la plupart, ils n'ont cependant renié leur Religion

qu'extérieurement: plusieurs m'écrivent pour me demander la pénitence, et me rappellent l'histoire du reniement de saint Pierre; car tous savent cette histoire-là par cœur. D'ailleurs, plusieurs mandarins avaient eu la bonté de la leur rappeler : dès le moment de la persécution, l'un d'eux disait à tous les chrétiens qu'il rencontrait : « Vous êtes bien sots de vous exposer à « tant de misères. Pouvez-vous résister aux ordres du « roi ? la religion consiste dans le cœur, et non point « dans les choses extérieures : renoncez-y pour deux « ou trois mois seulement, ensuite vous y reviendrez. « Voyez votre saint Pierre ; il a renoncé à sa religion « trois fois, et cependant à quelle dignité n'a-t-il pas été « élevé ?... » Grand merci pour ses bons conseils.

« Voilà en abrégé l'histoire de la persécution dans la province du Nghé-An ; il serait trop long de rapporter en détail toutes les vexations particulières qu'ont eu à supporter nos chrétiens presque partout. Cette persécution a eu pour résultat de faire quelques apostats, et de nous faire faire des dépenses énormes ; car nos chrétiens ont été rançonnés partout de la bonne manière. Mais, quoique pauvres, ils ne regrettent pas leur argent, puisque par-là ils ont pu garder leur foi intacte.

« Une chose qui a singulièrement étonné tout le monde, c'est que dans les persécutions précédentes on commençait toujours par les Européens et les Prêtres indigènes ; au lieu que cette fois il n'en a pas été question dans tous les édits du roi. Au reste, nous ne comptons pas tellement sur l'espèce de trêve actuelle, que nous soyons sans inquiétude pour l'avenir. Nous devinons facilement les raisons de cette tranquillité dont on nous laisse jouir : le roi a autre chose à faire actuellement qu'à penser à nous. Il surgit de tous côtés des rebelles ; les uns prétendent avoir à leur tête

un prince de la dynastie Lê; d'autres disent qu'ils ont un chef qui n'appartient à aucune des dynasties précédentes. Quoi qu'il en soit, ces rebelles sont très-nombreux et il est peu de provinces où il n'y en ait plus ou moins; ils ont déjà fait des progrès assez considérables pour que le roi en soit inquiet; car ils sont secondés des vœux de tous les Tong-Kinois, lesquels détestent le gouvernement actuel autant que possible, et se promettent l'âge d'or sous le gouvernement futur de ces rebelles, ne doutant nullement que la dernière heure de Minh-Mênh ne soit arrivée. Il est vrai qu'à voir la disposition des esprits à son égard, on serait presque tenté de le croire; cependant on ne peut rien prévoir avec certitude. Quant à nous, nous laissons dire et faire tout le monde, ne connaissant d'autre politique ici que d'annoncer l'Evangile, et nous remettant absolument entre les mains de la Providence sur l'issue de tous ces évènemens : nous ne doutons pourtant pas que si le roi vient à bout de réduire ces rebelles, nous serons durement traités par la suite; mais nous avons la ferme espérance que le Seigneur, qui nous a protégés jusqu'à présent, ne nous abandonnera pas.

« La misère et la famine continuent à régner ici; depuis plus de six ans la moisson a constamment manqué. Ajoutez à cela les corvées publiques, dont on est surchargé; aussi bien des gens meurent de misère.

« J'ai appris avec un vrai plaisir par vos lettres, que Mgr. de Capse était nommé vicaire apostolique de Corée. Daigne le Seigneur bénir le zèle de ce Prélat, et ouvrir par lui un nouveau champ au zèle des ouvriers apostoliques !

« 7 Juillet. — Tous nos confesseurs sont enfin en liberté. Je vous laisse à penser quel plaisir j'ai eu à les revoir. Mais voici un autre évènement. M. Pierre Tuy,

tong-kinois, prêtre et ancien servant de Mgr. La Mothe, étant allé le 25 juin dernier administrer une personne malade, dont la maison se trouvait au milieu des païens, malgré ses précautions, a été vu par ces païens qui l'ont arrêté et l'ont livré aux mandarins. Ceux-ci voulaient d'abord le délivrer en l'engageant à dire qu'il était médecin, ce qu'il a constamment nié, affirmant qu'il était prêtre et non médecin. En conséquence, il est détenu en prison, ayant la cangue au cou. Les mandarins lui ont témoigné beaucoup d'égards; mais ils exigent une somme considérable pour le mettre en liberté. Nous ne savons encore comment la chose tournera.

« Le grand mandarin chrétien qui a autrefois rendu des services considérables à notre chrétienté du Nghé-An, avait été nommé par le roi général de ses troupes contre les rebelles des provinces extérieures. Il paraît qu'il s'en est mal tiré; car le roi vient de le rappeler à Phu-Xuan, l'obligeant de faire le voyage à pied; ce qui veut dire qu'il doit s'attendre à être rigoureusement puni. On l'attend ici demain. J'ai chargé un chrétien d'aller le visiter et consoler de ma part; car je ne puis oublier les services qu'il a rendus autrefois à cette province.

« J'ai l'honneur d'être, en union des prières et saints Sacrifices, etc.

« C. Masson, *missionnaire apostolique*. »

Autre lettre du même aux mêmes.

Tong-King, le 11 décembre 1833.

Messieurs,

« Je vais continuer à vous donner la relation de ce qui s'est passé ici de plus important, depuis mes dernières lettres; et certes, je n'aurai pas peu à vous raconter, car depuis quelques mois les évènemens se sont succédé avec une rapidité étonnante.

« Dans ma dernière lettre, je vous parlais de l'arrestation de M. Pierre Tuy, prêtre de cette province. Je vous racontais aussi comment tous nos confesseurs avaient été élargis, moyennant quelque argent et un billet par lequel ils s'engageaient à se rendre de nouveau en prison, si on les y rappelait.

« Aussitôt après l'arrestation de M. Pierre Tuy, nous fîmes toutes les démarches possibles pour obtenir son élargissement : nous avions l'espérance de réussir. Les mandarins exigeaient d'abord trente barres d'argent; mais après avoir bien marchandé, ils se contentèrent de six barres, que je leur fis remettre par l'entremise d'un médecin chrétien qui est très-connu de ces mandarins. Cependant le bon Dieu en décida autrement : comme cette affaire était connue du roi, les mandarins n'osèrent prendre sur eux de mettre en liberté le Prêtre tong-kinois. Ils écrivirent à la cour, mais ils firent en sorte de ne compromettre aucune chrétienté, ce qui était un grand point; ensuite la manière dont ils parlaient de M. Pierre Tuy leur faisait croire

que tout se terminerait facilement. Nous avions d'autant plus lieu de nous attendre à ce dénoûment que, dans l'édit de persécution, il n'était nullement question de prêtres; et de plus, les lois du pays défendent de mettre à mort aucune personne âgée de 60 ans: or M. Pierre Tuy était âgé de 61 ans. La réponse du roi arriva le 10 octobre dernier, et portait que tout prédicateur de la Religion chrétienne devait être décapité. Je reçus cette nouvelle le même jour vers minuit, et quelque désir que j'eusse de voir mettre en liberté notre digne confesseur, quelques démarches et quelques dépenses que j'eusse faites pour cela, je remerciai Dieu de bien bon cœur de la faveur qu'il accordait à l'Eglise du Tong-King, en lui donnant un nouveau martyr. Lorsque M. Pierre Tuy apprit qu'il était condamné à mort, la résignation qu'il avait toujours montrée dans sa prison ne se démentit pas un instant. Il se contenta de demander avec sang-froid si cela était bien vrai; et comme on lui dit que rien n'était plus certain, il répondit qu'il n'aurait jamais osé espérer une si grande grâce. Il soupa comme à l'ordinaire; mais il ne voulut plus voir personne, pour pouvoir mieux s'entretenir avec son Dieu et se disposer à la mort. Il paraît que malgré toutes les assurances des mandarins, il avait quelques pressentimens de sa mort prochaine; car peu de jours auparavant, il voulut confier toutes ses affaires à l'homme que j'avais envoyé pour le servir dans sa prison. Le lendemain de grand matin 11 octobre, on le tira de prison pour le mener au supplice. Il marchait gaîment, comme s'il se fût agi d'une chose agréable. Le mandarin, les soldats qui l'accompagnaient et la foule immense des spectacteurs disaient n'avoir jamais vu un homme aller au supplice avec tant de courage: c'est que, probablement, ils n'avaient jamais vu personne mourir

pour Jésus-Christ. Arrivé au lieu désigné, il demanda à prier un instant, ce qui lui fut accordé. Ensuite le mandarin qui présidait à l'exécution lui dit que le roi lui donnait soixante deniers (environ cinq sous), et qu'il pouvait acheter avec cela ce qui lui ferait plaisir. C'est une largesse que le roi fait ordinairement aux condamnés, qui le plus souvent s'en servent pour s'enivrer. M. Pierre Tuy répondit qu'il ne voulait rien, et aussitôt d'un seul coup de sabre le bourreau lui trancha la tête, et il ne fit plus le moindre mouvement. J'avais envoyé des gens pour prendre soin de son corps et tâcher d'acheter sa cangue, que je voulais conserver; ce qui eut lieu sans beaucoup d'obstacles. On rapporta donc le corps de notre vénérable Martyr, et la nuit suivante on l'enterra dans la chrétienté de Trang-Mia, où était autrefois notre collége du Nghé-An.

« Quelques jours après je reçus des lettres de M. Jaccard, qui nous apprenaient que M. François Gagelin venait aussi d'être condamné à mort pour la Foi.

« Après le glorieux martyre de M. Pierre Tuy, les mandarins du Nghé-An firent rappeler tous nos généreux confesseurs de la Foi, qu'ils avaient élargis précédemment, ainsi que je vous l'ai raconté plus au long dans ma dernière lettre. Cette nouvelle nous surprit extrêmement : tous ces infortunés vinrent me trouver et me demandèrent ce qu'ils avaient à faire; mais hélas! quel conseil leur donner? Je mêlai mes larmes avec les leurs. Ils s'en retournèrent chez eux : des soldats avaient déjà mis à la cangue leurs femmes, leurs enfans ou leurs frères; en sorte que tous se présentèrent aussitôt aux mandarins. Ils furent mis en prison, la cangue au cou. Or, il est bon que vous sachiez qu'être mis en prison est déjà un supplice véritablement épouvantable : figurez-vous un réduit assez étroit,

où sont entassés environ cent malheureux, n'ayant d'autre ouverture que la porte d'entrée. Tous portent une cangue assez pesante; pendant la nuit, tous sont aux ceps : par conséquent il leur est impossible de se remuer, à plus forte raison d'aller dehors, quelque besoin naturel qui les presse. Pendant le jour, s'ils sont pressés de quelque nécessité, il faut long-temps solliciter les soldats qui les veillent jour et nuit, et ils les accompagnent dehors un instant. Hors de là, il faut rester non-seulement dans la prison, mais dans la place même qui est assignée à chacun. Vous pouvez juger quelle infection et quelle odeur regnent dans ce lieu d'horreur : ils ne sont pas seulement obligés de coucher sur la terre nue, mais plutôt, comme vous pouvez bien le penser, sur une boue infecte. Ajoutez à cela la vermine qui les ronge; car il n'y a pas une cangue qui n'en soit entièrement couverte. Ajoutez encore la faim qui les dévore; car ceux qui n'y sont que pour quelque temps, ou dont la sentence n'est pas prononcée, sont obligés de se nourrir à leurs frais ou de mourir de faim. Ceux dont la sentence est définitivement prononcée sont, il est vrai, nourris par le roi, qui leur donne deux écuellées de riz par jour avec un peu de sel; mais ceux qui sont chargés de la distribution en retiennent la moitié pour eux. Ajoutez encore les coups de rotin, qui ne leur sont pas épargnés de la part de leurs gardes. Ajoutez enfin qu'ils ne peuvent reposer un instant librement, puisque toutes les heures, lorsque l'on change la garde pendant la nuit, on fait l'appel nominal en frappant un coup de rotin sur les pieds de chacun des prisonniers, qui est obligé de répondre aussitôt : voilà pour les moindres crimes. Ceux qui sont probablement destinés à la mort sont enfermés dans une prison plus horrible

encore, puisqu'ils ne peuvent sortir ni le jour ni la nuit, quelque nécessité qui les presse, et qu'outre une cangue et des chaînes fort pesantes, ils sont constamment aux ceps : jamais on n'ouvre la porte de cet enfer que pour conduire quelqu'un au supplice; de trois jours l'un, on donne à chacun une écuellée de riz, qu'on leur passe par un petit trou; ce qui est plutôt leur faire sentir les horreurs de la faim et les empêcher de mourir que les nourrir. Aussi la plupart, dit-on, mangent leurs habits, tant la faim les presse.

« C'est donc dans ce lieu d'horreur que furent jetés nos dignes confesseurs. Nous sûmes quelques jours après que les mandarins, regrettant l'argent qu'ils avaient reçu pour M. Pierre Tuy, et qu'ils avaient fidèlement rendu aussitôt qu'ils virent qu'ils ne pouvaient le sauver, voulaient tout simplement de l'argent. Après avoir bien marchandé par l'entremise de ce médecin chrétien dont je vous ai parlé plus haut, on convint de dix barres d'argent, sans compter les faux frais qui sont toujours considérables. Je crus qu'il fallait acheter la paix à ce prix, car tous nos chrétiens étaient dans une frayeur terrible. Je promis de fournir les deux tiers de la somme nécessaire, et nos chrétiens devaient se cotiser pour le reste; l'affaire était presque terminée, lorsque nous retombâmes dans des embarras plus grands qu'auparavant.

« Le 2 novembre dernier, je reçus une lettre de la part d'un chrétien, l'un des plus riches négocians de cette province, que je connaissais beaucoup et qui m'apprenait que dans trois jours une révolution allait avoir lieu; il m'indiquait tous les secrets de la conspiration, regrettant beaucoup, disait-il, de ne pouvoir venir me trouver lui-même. Il finissait en me priant de dire une Messe pour l'heureuse réussite de l'entreprise.

Je fus stupéfait en lisant cette lettre, et il ne me fut pas difficile de comprendre combien ce projet était ridicule. Rien n'était plus mal concerté que cette entreprise : ils n'avaient aucun chef de renom, ni armes, ni munitions quelconques, et ils devaient s'emparer du Nghé-An, espérant que toutes les autres provinces les imiteraient; et cependant, chose incroyable, tout le monde les écoutait, chrétiens ou païens. C'était uue espèce de vertige; ceux mêmes qui ne se sentaient pas le courage de les suivre, les secondaient de tous leurs vœux : c'est que tout le monde est fatigué de la domination de Minh-Mênh. Il est impossible qu'aucun roi soit jamais aussi détesté qu'il l'est. Chacun désire un changement de gouvernement, et c'est ce qui donnait tant d'espoir à ces rebelles. Outre cela, les païens promettaient aux chrétiens le libre exercice de leur religion; et même, pour mieux les séduire, on se servait du nom de Monseigneur notre Vicaire apostolique aussi bien que du mien; cependant, je fus assez heureux pour empêcher plusieurs chrétientés considérables, près desquelles je me trouvais, de les écouter. Ils se croyaient tellement sûrs de leur fait qu'ils conspiraient tout haut, et ne se cachaient plus. La veille du jour où devait éclater cette ridicule conspiration, l'un des grands mandarins de cette ville allant en voyage, vit un homme qui marchait plus vite que de coutume, et jugeant qu'il n'avait pas la conscience en bon état, il fit courir après lui, et l'arrêta. Après quelques coups de rotin, le fuyard confessa qui il était, et on trouva même sur lui des papiers qui apprenaient tous les secrets. Un mandarin subalterne, qui était de la conspiration, apprenant ce qui venait d'arriver, et croyant se tirer d'affaire par ruse, arrêta lui-même quelques chefs de la révolte qui se trouvaient chez lui dans le moment

même, et les livra au gouverneur, disant qu'il avait fait semblant d'entrer dans le complot pour pouvoir ensuite tout découvrir ; mais il était trop tard, on le mit en prison avec les autres, et l'on fit encore quelques arrestations. Parmi ceux qui furent dénoncés, il n'y avait que très-peu de chrétiens; malgré cela on disait que les chrétiens, lassés de la persécution, se révoltaient, et les mandarins parurent d'abord le croire: les précautions qu'ils prirent alors prouvèrent qu'ils étaient très-effrayés. Quant à nous, nous ne savions ce qu'il adviendrait de tout cela. Nos chrétiens étaient dans une frayeur impossible à décrire; car il y avait à craindre que le roi, se persuadant que cette révolte venait de la part des chrétiens, n'en devînt plus furieux et ne voulût les exterminer tous, et qu'ainsi l'immense majorité des innocens ne payât pour un très-petit nombre de coupables.

« Les chrétiens me tenaient strictement caché pendant le jour; pendant la nuit on me faisait coucher dans une petite maison sur le bord de la rivière; plusieurs hommes faisaient la garde toute la nuit autour du village, afin que je fusse averti à temps; et une barque était toujours prête, en cas de danger, à m'emmener plus loin, où un homme devait me conduire dans une grotte presque inaccessible sur une montagne voisine. Cependant je conçus quelque espoir, sachant combien les mandarins étaient effrayés. Je pensai que peut-être craindraient-ils, vu le grand nombre de coupables, de pousser les choses à la rigueur, et de s'attirer trop d'affaires sur les bras ; et c'est ce qui est arrivé. On mit à la question, selon l'usage, ceux qui avaient été arrêtés; mais ils ne furent pas tourmentés beaucoup, parce que l'un d'eux répondit que ses complices étaient parmi les gens des mandarins. Un autre dit que si l'on

continuait à le tourmenter, plus de la moitié des mandarins seraient compromis. Sur cela, les mandarins crurent qu'il serait dangereux d'en vouloir trop apprendre, de peur de se mettre eux-mêmes dans l'embarras ; car ici les maîtres sont responsables de toutes les actions de leurs gens : en conséquence, ils se hâtèrent de terminer cette affaire. Ils en écrivirent au roi ; la réponse ne tarda pas à arriver : elle portait que l'on ne devait arrêter que les vrais coupables, et qu'ils seraient condamnés à mort. On mit donc à mort ceux qui avaient été arrêtés, et tout fut fini par là. Ils étaient au nombre de seize.

« Il est inutile de vous dire que pendant toute cette échauffourée, personne n'osait ouvrir la bouche en faveur de nos confesseurs. Nous croyions bien que c'en était fait d'eux ; eux-mêmes le croyaient aussi, et ils se disposaient à la mort lorsque les mandarins, qui avaient déjà reçu notre argent, les firent appeler, et leur dirent qu'ils les mettaient en liberté, ajoutant qu'ils savaient très-bien que tous les chrétiens n'étaient point des rebelles, que la Religion chrétienne n'engageait qu'au bien, témoin M. Tuy qui, par principe de conscience, ne voulut jamais consentir à faire un mensonge pour se délivrer de la sentence de mort ; à plus forte raison, la Religion chrétienne défend-elle de se révolter contre le roi. Le gouverneur leur dit aussi de prier pour l'heureuse issue de son voyage ; car il partait pour aller combattre d'autres rebelles un peu plus dangereux, qui se sont élevés en grand nombre dans les provinces extérieures. Ainsi, nos dignes confesseurs furent de nouveau mis en liberté ; et l'on n'exigea d'eux aucun billet ni caution. *Deo gratias*.

« Il paraît que toutes ces révoltes donnent de l'inquiétude au roi, et avec raison ; car, en voyant la

disposition des esprits à son égard, on peut prédire que sa dernière heure n'est pas éloignée. Il vient de publier une proclamation dans laquelle il fait l'énumération des malheurs qui affligent le royaume depuis long-temps, la peste, la famine, la révolte partout, etc.; il ne sait à quoi en attribuer la cause: car, à l'en croire, jamais roi n'eut plus d'affection pour son peuple; et ici il fait une longue énumération de ses vertus royales : il faut avouer que personne ne se doutait qu'il en eût tant. Il soupçonne donc que ses mandarins, par leur avarice et par leur peu de soin de rendre la justice au peuple, pourraient être la cause de tous ces malheurs, ou peut-être que lui-même n'a pas encore assez de vertu. En conséquence, il a fait des vœux au Ciel et à la terre, il a jeûné, il a renoncé à tous les plaisirs, il a fixé la dépense de sa table à 900 deniers par jour (environ 4 francs); outre cela, il fait la remise de quelque partie du tribut ordinaire, et engage tous ceux qui ont quelques talens à se présenter, et il leur donnera des emplois convenables. Voilà en substance cette fameuse proclamation qui n'en a imposé à personne, et qui assurément ne lui ramènera pas le cœur de ses sujets.

« Je viens de recevoir une lettre d'un Prêtre de la province de Ha-Tinh, qui m'annonce de tristes nouvelles. Jusqu'ici les chrétiens de cette province n'avaient pas été vexés : moyennant quelqu'argent, on les avait laissés en paix, ainsi que je vous l'ai dit dans une de mes précédentes lettres; au point que plusieurs fois, ne sachant plus où me cacher, j'avais pris le parti de me réfugier dans cette province. Mais voilà que les mandarins viennent d'envoyer des soldats partout, pour s'emparer des églises : il y a apparence qu'ils veulent moins les églises que de l'argent. Ainsi donc, toujours

de l'argent! Outre cela, un païen ayant connu que deux Prêtres de cette province se trouvaient dans une même maison, alla les dénoncer au gouverneur, qui envoya aussitôt des soldats cerner cette maison pendant la nuit. Heureusement ces deux Prêtres venaient de partir, un quart-d'heure auparavant, pour aller administrer les derniers sacremens à deux malades, en sorte qu'on ne les trouva point. On trouva seulement un catéchiste nommé Pierre Nhan, qui fut mis à la cangue et conduit en prison, ainsi qu'une vieille femme maîtresse de la maison. On fit aussi la visite dans toutes les maisons et on trouva plusieurs effets, tels qu'ornemens, aubes, etc. Dans le premier moment, le chef du village voulut terminer l'affaire par un mensonge, en disant que cet homme n'était pas catéchiste, mais un habitant de ce même village, qui était marié depuis long-temps. Pierre, interrogé, ne voulut point se prêter à ce mensonge; il répondit qu'il était catéchiste, et non marié. Cette affaire est encore pendante. Il n'est guère possible d'espérer que ce catéchiste s'en tirera la vie sauve; mais le résultat de cette affaire, c'est que nous voilà encore obligés de nous tenir plus à l'étroit qu'auparavant, tant pour notre sûreté personnelle que pour ne pas compromettre les maisons et les villages où nous sommes cachés. De là vous pouvez juger quelle est la difficulté de notre position actuelle. Dans un très-grand nombre de chrétientés, on ne peut plus aller visiter les malades; ils sont apportés, pendant la nuit, dans un endroit sûr, où le Prêtre se rend en cachette pour leur administrer les derniers sacremens, et se retire.

« Voilà où nous en sommes actuellement. Je me recommande, ainsi que toute cette mission, à vos prières et saints Sacrifices, et je suis, etc.

« C. Masson. »

Lettre de M. Jeantet, missionnaire apostolique au Tong-King, à M. Langlois.

Tong-King, le 22 Juillet 1833.

Monsieur,

« Une protection particulière de la Providence a mis les chrétiens du Bô-Chinh à couvert de la persécution, ils en ont été quittes pour plier leurs églises et les maisons de Dieu. Je ne connais que deux chrétientés qui ont donné des billets; ces billets ne blessent en rien la conscience. Dans le département appelé Qüinh-Luu, nos néophytes, qui sont des plus fervens de tout le vicariat, ont fait des dépenses extraordinaires pour sauver leur foi: les mandarins supérieurs, le mandarin du district, ses domestiques, ses écrivains et ses satellites ont eu chacun leur part de l'argent extorqué de ces chrétiens; les juges de paix, les maires païens, les villages païens ont aussi exigé de l'argent des chrétiens qui dépendaient d'eux. Quatre chrétientés nombreuses seulement ont été exemptes des concussions des juges de paix et autres. La grosse chrétienté de Kê-Baû, située dans un village où les païens sont beaucoup plus nombreux que les chrétiens, s'était rédimée autrefois de toute coopération aux superstitions pour plus de 400 ligatures. Les païens voyant l'édit de persécution, ont voulu impliquer de nouveau les chrétiens dans les superstitions, pensant qu'ils n'oseraient résister. Les chrétiens ont tenu ferme. Les païens se sont opiniâtrés et sont revenus à la charge; les chrétiens ont montré la même constance,

Alors les païens ont intenté procès aux chrétiens, devant le mandarin, les accusant de ne pas révérer le dieu tutélaire du village. Le mandarin du district voulait forcer les chrétiens à payer une somme aux païens, et à s'en aller en paix. Les chrétiens ont porté leur affaire au mandarin supérieur, qui, moyennant six barres d'argent, promet de les tirer d'embarras, en leur accordant de faire une commune séparée des païens, et leur assignant quinze arpens de terrain pour construire leurs maisons. Il a déjà reçu l'argent: dispensera-t-il ces chrétiens des superstitions, j'en doute; car le démon inspire mille ruses aux païens, afin de retenir les chrétiens dans ses filets. Cette chrétienté est renommée dans le pays par les sacrifices qu'elle fait pour la Religion : voici un trait de courage arrivé dans ce district. Un jeune homme de vingt-un ans, né de parens pauvres et païens, était au service d'une maison chrétienne et y avait été instruit de la Religion. Il y avait deux ans qu'il avait reçu le baptême, quand l'édit de persécution parut. Alors les habitans de son village, qui sont tous païens, le citèrent devant eux, et lui demandèrent s'il voulait abandonner la Religion chrétienne: sur son refus, on l'étend par terre, on l'attache à deux pieux, et on lui donne vingt coups de bâton; puis on le détache et on lui demande de nouveau s'il abandonne la Religion; il répond comme la première fois, qu'il ne l'abandonnera pas: Pourquoi, lui demande-t-on, ne l'abandonneras-tu pas? Parce que j'ai reconnu, dit-il, qu'elle est la seule véritable. On le lie de nouveau et on le frappe cruellement pendant plus d'une heure, lui demandant de temps en temps s'il apostasie; mais il répond toujours que non, et dans son cœur il invoque les doux noms de Jésus et de Marie. Enfin ces païens, las de le frapper ou de le voir frapper, le font dé-

lier, disant : Nous l'avons frappé autant que possible, nous ne pouvons pas le tuer, qu'il s'en aille et garde sa religion comme il voudra. Ce jeune homme se relève et s'en retourne chez son maître avec beaucoup de peine, laissant des traces de son sang sur toute la route, jusqu'à la maison. Il a été vingt jours sans pouvoir s'asseoir, même pour manger. Etant près de l'endroit où il demeure, je l'ai fait venir ; il m'a raconté lui-même son histoire. Je l'ai encouragé et exhorté à conserver soigneusement une si grande faveur de Dieu, et à se préparer à sa première communion ; je l'ai aussi engagé à inviter sa mère et ses trois frères, à se faire chrétiens.

« J'entends toujours quelques confessions, mais moins qu'en temps de paix ; j'ai failli deux fois tomber entre les mains des satellites ; bénie soit la Providence qui m'a tiré de leurs mains !

« Je suis, etc.

« Jeantet, *missionnaire apostolique.* »

Relation de la persécution dans la province dite de l'ouest, au Tong-King, par M. Marette, missionnaire apostolique.

« Le district occidental que j'occupe est divisé en quatre paroisses ; chaque paroisse a deux Prêtres, l'un censé curé, l'autre vicaire. Ils se bornent à leurs paroisses respectives ; l'une dans l'autre, chaque paroisse a trois ou quatre mille chrétiens, distribués en une trentaine de chrétientés. Ainsi, mon district renferme

près de quinze mille chrétiens, répandus dans cent vingt chrétientés. Ces chrétientés sont plus ou moins considérables : il y en a qui n'ont que vingt individus, et les plus grandes en ont jusqu'à six cents; sur ces cent vingt chrétientés, soixante avaient une église, seize avaient une maison de Dieu, ou résidence de prêtres, et quinze autres avaient une espèce de presbytère pour loger le Prêtre, lorsqu'il vient faire l'administration; dans les autres chrétientés, il se loge chez les chrétiens. Enfin, il y a cinq couvens de religieuses amantes de la croix; chacune de ces maisons renferme environ quinze personnes. Chaque paroisse a environ trente personnes pour le service des Prêtres et le soin des chrétiens. La plupart d'entre eux sont des jeunes gens, excepté quatre ou cinq qui sont des catéchistes.

« Après ce préambule, je passe au récit de la persécution dans ce district. Quoique l'édit eût été donné le 6 janvier, je n'en eus connaissance que le 29 du même mois; je venais de visiter plusieurs chrétientés, et je m'étais réuni à M. Cornay, missionnaire destiné pour la Chine. Ce jour-là même nous commencions une petite retraite, mais elle fut bientôt finie. Au reste, ce fut pour en commencer une plus longue et plus pénible. Dès le soir, il fallut songer à notre sûreté. Je comptais me cacher avec mon compagnon dans le village où j'étais, lequel est tout chrétien; mais je fus obligé d'aller chercher un gîte ailleurs. Cette même nuit, je descendis le fleuve et vins me réfugier dans une maison de religieuses. Je fus bien accueilli des chrétiens de cet endroit; je plaçai mon confrère de l'autre côté du fleuve, dans un village également bien disposé. Ainsi en sûreté, j'attendis les évènemens. On publia bientôt l'édit dans tous les villages. Chaque

village chrétien ou païen fut obligé d'en acheter chacun un exemplaire; car ici rien ne se donne chez les mandarins, pas même les ordres du roi, ni les leurs. Au premier bruit de la persécution, tous les Prêtres pourvurent à leur sûreté personnelle, d'autant plus que nous sûmes de suite l'ordre secret donné par le roi de s'emparer de nous. Pour les chrétiens, naturellement faibles ils furent interdits et épouvantés. Presque partout on s'empressa d'abattre et de cacher les églises et les maisons de Dieu : toutes ces constructions sont en bois; on égalisa le terrain avec la charrue, et dans quelques jours tout eut l'aspect d'un jardin. Quelques chrétientés en retard s'en trouvèrent mal, surtout une qui, pour n'avoir pas pris ses précautions, fut obligée par le mandarin d'abattre son église, ce qui alors devenait un péché de coopération à un ordre impie. J'avais consulté le gouverneur-général, qui est chrétien; il m'avait dit de ne rien laisser sur pied : il n'existe plus dans ce district que deux églises, qui n'ont dû leur conservation qu'à ce que, au dehors, elles ont la forme de maisons particulières. Sur seize maisons de Dieu, on en a pu sauver quatre, dans un pays où le mandarin était bien porté pour les chrétiens; il n'y a que les couvens que nous ayons pu conserver impunément.

« Bientôt après la publication officielle de l'édit, parurent dans les différentes chrétientés les gens du mandarin d'arrondissement dits satellites, pour presser l'exécution de l'édit. Ces satellites commençaient par exiger une somme d'argent, moyennant quoi, ils consentaient à exhiber l'ordre du mandarin. Cette friponnerie, passée en usage pour toutes sortes d'affaires, est bien plus criante sur ces montagnes qu'ailleurs. Après avoir rempli leur commission, ces satellites s'en

retournaient; mais à leur départ, non contens d'avoir été traités splendidement aux frais du village, souvent pendant deux ou trois jours, ils exigeaient encore une rançon plus ou moins forte, selon les localités.

« Presque partout on a dû soudoyer son mandarin respectif; c'était le plus court moyen pour prévenir quelque mauvaise affaire : aucun ne s'est présenté pour exécuter les ordres du roi; mais tous ont saisi avidement cette occasion d'ôter le morceau de la bouche de tant de pauvres chrétiens. Il n'y a eu de difficulté que là où le mandarin, aussi ennemi de la Religion qu'avide, voulait et votre foi et votre argent; mais en général, il a été possible de sauver la Religion, en sacrifiant sa fortune; car ici l'argent c'est la fin dernière des mandarins : à coup sûr, ces messieurs persécutent plus l'argent que la Religion, qui est une chose assez indifférente pour eux.

« Ainsi, peu de chrétiens ont dû être maltraités par les mandarins locaux. Je ne connais qu'un seul mandarin d'arrondissement dans ces trois provinces, qui ait usé de violence contre eux. C'est au gouverneur général chrétien qu'il devait son poste; n'importe, malgré mes représentations au gouverneur général, qui me répondit par des paroles de cour, ce mandarin sévit contre les quatre chrétientés de sa juridiction : il fit comparaître les chefs, les mit à la cangue et les fit frapper du bâton, jusqu'à ce qu'ils eussent donné un billet d'apostasie. Ce n'est point encore assez, il ne les lâcha qu'après avoir extorqué d'eux une rançon de deux ou trois mille francs. Plus tard, ces chrétiens ayant comparu devant l'intendant de la justice de la province, recommencèrent cette scène, à nouveaux frais.

« La cupidité des mandarins était si ardente, qu'ils

découvrirent quelques familles chrétiennes dans des villages païens. Les chrétientés les plus isolées et enfoncées dans des montagnes furent aussi visitées. Nous avons trois cents chrétiens dans un pays dont les habitans sont appelés sauvages (c'est, au reste, improprement qu'on les appelle ainsi); quatre vingt-huit chrétiens d'un de ces hameaux ne se sont rédimés qu'avec la somme d'onze cents francs, qu'ils ont empruntée avec des intérêts si forts qu'ils seront probablement réduits à faire banqueroute (1). Il est néanmoins plusieurs mandarins qui se sont contentés d'une somme médiocre. Un mandarin d'arrondissement, frustré par un de ses officiers qui avait perçu l'argent de quelques chrétiens avec promesse d'apaiser leur affaire, ayant eu un démêlé avec cet officier, l'accusa d'avoir tiré de l'argent des chrétiens; mais il exigea en même temps quatre cents francs pour garder le silence sur l'article de la Religion. Un gouverneur a joué à peu près le même tour à un petit mandarin; ce que celui-ci a rendu, l'autre se l'est approprié adroitement. J'estime que les sommes payées par les chrétiens de mon district s'élèvent à quinze ou vingt mille francs, somme exorbitante ici, surtout cette année, où le recensement des contribuables et des propriétés est venu achever la misère du peuple. Dans ce moment on est obligé de soudoyer largement les mandarins, pour éviter une augmentation de contributions qui écraserait les habitans. Les rôles de l'état ne contiennent

---

(1) L'intérêt légal au Tong-King est de trente pour cent; mais souvent, au bout de quelques mois, l'intérêt égale le capital; le créancier exige l'intérêt des intérêts. Au reste, ici comme ailleurs, l'usure est détestée; mais elle n'en ruine pas moins beaucoup de familles.

peut-être pas la trentième partie des contribuables; au reste, cette supercherie se fait au su du roi.

« Ce que je viens de dire concerne les rapports des chrétiens avec leurs mandarins locaux; il me reste à parler de leurs rapports avec les gouverneurs des provinces. Or, ici le sort des chrétiens a été bien différent, selon les dispositions des mandarins supérieurs.

« Dans la province de Tuyên, qui ne renferme guère que douze cents chrétiens, les mandarins locaux se sont intéressés auprès des gouverneurs de cette province; et ceux-ci, qui n'avaient aucune intention hostile, se sont contentés d'une certaine somme offerte en présent. Le gouverneur a rappelé aux chrétiens que l'an dernier, le père François (c'est moi), avait paru à l'hôtel du gouvernement; ainsi, dans cette province il n'y a pas eu d'apostasie.

« Au contraire, dans la province de Hung, l'intendant de la justice s'est montré ennemi déclaré de la Religion. Il a fait comparaître les principaux chrétiens des neuf chrétientés situées dans sa province, lesquelles renferment environ quinze cents néophytes; il les a incarcérés, mis à la cangue et rudement frappés, pour les forcer à découvrir et livrer les effets de religion. Enfin, après être convenus de la rançon, ils ont été admis à donner un billet d'apostasie.

« Dieu a déjà puni plusieurs de ces apostats : l'un vient de périr en prison, deux autres détenus n'échapperont que difficilement à la mort. Un apostat d'une autre province attend également en prison le fatal arrêt qui fixera son malheureux sort.

« Je passe à la troisième province, celle de l'occident; elle renferme environ douze mille chrétiens, distribués dans plus de quatre-vingts chrétientés. Quoique les gouverneurs de cette province connussent par-

faitement que le gouverneur-général est chrétien, ils n'en agirent pas moins contre les chrétiens sous ses yeux mêmes. L'intendant de la justice de la province de l'occident, qui avait eu quelque démêlé avec le gouverneur général, publia au mois d'avril un ordre dans lequel il se plaignait de ce que l'édit souverain qui défend absolument la Religion chrétienne, et qui avait été expédié partout avec la circulaire du gouverneur général, n'avait encore été exécuté que dans un seul département; et il ordonnait qu'en exécution des volontés du roi, on examinât quel village est chrétien ou ne l'est pas, et que chaque mandarin fît son rapport dans le délai de cinq jours. Un ordre de cette nature était ce que nous redoutions le plus.

« Tandis qu'on n'avait à traiter qu'avec ses mandarins respectifs, la Foi était en sûreté aux dépens de la fortune; mais, d'après cet ordre de rechercher les chrétiens et de les forcer à apostasier et à livrer les effets de religion, il n'y avait plus moyen de tergiverser : il s'agissait ou de confesser sa foi, ou de la nier et de l'abjurer. Tous les chefs de canton et de village païens durent donner un écrit attestant qu'ils n'étaient pas chrétiens. De leur part, tout fut bientôt fini; quelques faux-frais et présens pour les mandarins, voilà ce qu'il leur en coûta. Quant aux chrétiens, la chose était sérieuse et périlleuse. J'écrivis aux Prêtres des paroisses, pour leur recommander de veiller à ce que les chrétiens n'apostasiassent point; j'envoyai mes catéchistes exhorter, et moi-même, quoique caché, je fis venir plusieurs chefs de chrétientés, pour traiter avec eux de cette affaire. Dans quelques endroits, le mandarin local ne pressant point beaucoup les chrétiens de donner le billet, ceux-ci ont traîné en longueur jusqu'à présent; mais problement le mandarin n'aura pas attendu ces billets

pour faire le rapport exigé dans le délai de cinq jours ; alors il se sera contenté de dire qu'il n'y a point de chrétiens dans sa juridiction, ou qu'ils ont apostasié. Quoi qu'il en soit, ces chrétiens-là étaient encore à l'abri de l'apostasie. Quant aux chrétientés qui ont été forcées à donner un billet, elles ont eu recours à différens détours qui ne peuvent les justifier ; quelques chrétiens même apostasièrent positivement. Au reste, jamais un chrétien, quelque mauvais qu'il soit, n'apostasie de cœur ; faible, il cède à l'exigence des circonstances, et même le mandarin local qui reçoit son apostasie ne l'ignore pas ; car, devant ces mandarins inférieurs, nos chrétiens ont assez de liberté pour confesser hautement leur attachement à la Foi. Le mandarin qui ne demande qu'un témoignage extérieur d'apostasie, loin de se formaliser de cette profession de foi, dit souvent aux chrétiens : *Allez, observez votre religion chez vous, mais que rien ne paraisse au dehors.* De plus, ces apostasies étonnent peu celui qui connaît ceux qui s'en rendent coupables. Les chefs de village appelés à traiter l'affaire de religion avec les mandarins, sont en général nos plus mauvais chrétiens ; les autres demeurent toujours étrangers à l'abjuration de ces trois ou quatre apostats. Si quelquefois ils représentent toute la chrétienté, souvent aussi ils agissent en leur nom, faisant croire qu'ils sont les seuls chrétiens du village.

« Cet ordre de l'intendant de la justice a fait moins de mal qu'on n'aurait eu lieu de le craindre. Les chrétiens n'ont pas été obligés de passer l'écrit devant le mandarin supérieur ; ils n'ont eu à faire qu'aux mandarins locaux chargés de l'exécution de cet ordre. Quoique l'intendant de la justice ne parlât que de rechercher ceux qui sont chrétiens, néanmoins tous

les mandarins, pénétrant l'intention du mandarin supérieur, ont exigé qu'on livrât les effets de religion, et même, en certains lieux, qu'on attestât qu'il n'y avait point de Prêtre. Le dernier article n'embarrassait pas, un mensonge coûte peu aux Tong-Kinois. L'article des effets et livres de religion présentait une difficulté réelle; car le mandarin sait bien qu'il est impossible qu'on soit chrétien, sans avoir quelque objet de culte. Néanmoins les chrétiens se tenant sur la négative, le mandarin a paru s'en contenter. A ce sujet, un chrétien niant qu'il eût aucun objet de culte, les gens du mandarin lui dirent : « Si tu ne mets pas la croix sur « l'autel, qu'y adores-tu? Un chien? Quoi, ajoutaient- « ils! Tu n'as pas assez de fortune pour avoir deux « morceaux de bois! » C'est surtout en gagnant le mandarin à prix d'argent qu'on l'a fait désister de sa demande. Parmi les chrétiens de mon district, je ne connais qu'un maire de village chrétien, qui ait livré la croix de son église.

« J'ignore quel rapport auront fait les mandarins locaux; je présume que, quoiqu'ils exigeassent des billets, ils auront répondu au mandarin supérieur qu'ils n'ont point trouvé de chrétiens, ou que, s'il y en a, ils ont abjuré solennellement : à leur tour, l'intendant de la justice et le gouverneur-général auront trompé le roi. Celui-ci sera obligé de croire que tous les chrétiens ont apostasié, et que son royaume est entièrement purgé : c'est ainsi que se passent les choses dans les états païens. Quoique dans mon district il n'y ait point eu de héros du christianisme, puisque tous ceux qui ont été frappés ont fini par apostasier, néanmoins je dois citer les deux villages chrétiens où je fais ma résidence pendant la persécution, qui, nécessités à donner un billet, ont mieux aimé sacrifier des sommes

considérables, que de renoncer à la Religion. Voici le billet qu'ils présentèrent au mandarin en avril dernier :
« Nous, N. N., conformément à l'avis du mandarin,
« donnons le billet suivant. Nous, habitans du village
« de Iên-Tâp en Ta-Xâ, déclarons que, depuis longues
« années, nous avons une église pour l'exercice de la
« Religion du Maître du ciel; mais que l'an dernier,
« dans le onzième mois, elle fut renversée par l'orage :
« quant aux effets de religion, le père Phuong, qui
« habitait chez nous, ayant été, la troisième année du
« règne de Minh-Mênh, assailli sur le fleuve par des
« brigands, fut tué et ses effets pillés. Ce fait est cons-
« taté dans les archives publiques. Ainsi, il ne nous reste
« rien à livrer; si nous donnons un billet faux, nous
« consentons à subir la peine de ce faux. Tel est le
« témoignage que nous rendons. »

« Ce billet est vicié par deux mensonges, l'un que l'église fut renversée par l'orage, l'autre qu'il ne reste plus d'effets à livrer; mais cela ne nuit pas à son orthodoxie. A la rigueur, le billet aurait dû exprimer qu'à l'avenir on se corrigera, et qu'on ne gardera plus la Religion; mais le mandarin, largement payé, a fermé les yeux sur l'omission de cette clause.

« On désire sans doute connaître les dispositions des païens envers les chrétiens, pendant cette persécution: en général, ils n'ont pas paru approuver cette rigueur, et ils étaient loin de nous être opposés. Si quelques-uns ont été mal intentionnés, c'était pour des intérêts quelconques, et non par haine : plusieurs chefs de canton et de village se sont même entremis pour la conclusion de l'affaire des chrétiens. Je connais un chef de village, qui, en arrangeant l'affaire des chrétiens de son village devant le préfet du département, lui dit qu'il était chrétien, bien qu'il fût païen. Plusieurs chefs de

canton païens ont recueilli le prêtre chez eux, et se sont intéressés en faveur des chrétiens avec un zèle admirable (il est vrai néanmoins que plusieurs chefs ont vexé et rançonné les chrétiens). Les officiers eux-mêmes de l'arrondissement où je suis, firent relâcher un Prêtre qui avait été pris par des païens intéressés; seulement on regrette que la persécution ait donné occasion, aux païens de quelques villages mixtes, de forcer les chrétiens à contribuer aux superstitions. Cette plaie des missions était fermée dans celle du Tong-King, grâce à la paix de 1802, dont sut profiter le Vicaire apostolique, Monseigneur de Gortyne. Sur les cent vingt chrétientés de ce district, il n'y en avait plus que trois ou quatre petites qui fussent encore impliquées. Par suite de la persécution, trois ou quatre autres chrétientés de mon district se trouvent de nouveau forcées de contribuer aux frais du culte idolâtrique. Si Dieu eût permis que dans tous les villages mixtes les païens eussent tenté de contraindre les chrétiens à une semblable coopération, les suites en eussent éte plus funestes que celles de l'apostasie : car quand un village est une fois impliqué dans les superstitions, tous les chefs de famille sont exclus de la participation aux sacremens.

« Je n'ai point à raconter de faits merveilleux survenus pendant cette persécution ; je sais seulement qu'un magicien, appelé près d'un païen malade qui venait de molester les chrétiens, lui dit que sa maladie, qui fut suivie de la mort, était la punition de l'injure qu'il avait faite à la Religion chrétienne. Il n'est pas rare que le démon parle contre ses intérêts : les païens sont naturellement portés à imputer au Dieu du ciel outragé les évènemens fâcheux qui leur arrivent. Ce n'est pas d'ailleurs sans fondement. Tous les membres

d'une famille qui retenait un calice pillé lors de l'assassinat du Prêtre dont il a été parlé plus haut, sont devenus aveugles ; les meurtriers de ce Prêtre ont eu tous une triste fin. Ce fait et d'autres connus des païens leur inspirent une certaine terreur ; loin de porter la main sur nos effets, plusieurs, dans cette persécution, les ont recélés. Les bois de construction de nos églises auraient pu tenter plusieurs mandarins ; mais y attachant une idée religieuse, ou plutôt une vertu inconnue, ils n'osent guère s'en emparer. Cependant il s'en trouve de moins scrupuleux. Quant aux simples particuliers païens, on les paierait pour s'approprier ces bois, qu'ils n'oseraient jamais les prendre, par le même principe de crainte.

« Il n'y a que les deux ou trois premiers mois de persécution qui nous aient effrayés dans ces quartiers ; ne sachant pas la tournure que prendraient les affaires, nous étions sans cesse sur le qui-vive. Une fois éclairés sur la marche de la persécution, nous reprîmes insensiblement nos esprits. Les Prêtres indigènes se tenaient cachés dans les chrétientés nombreuses ; ils pouvaient les administrer en secret. Plus tard, ils ont pu aller et venir, mais avec des précautions ; ils peuvent maintenant exercer leur ministère avec sécurité, mais ils ne peuvent encore se présenter dans les chrétientés mixtes, par la crainte des païens, à moins qu'on ne les y appelle pour quelque malade. N'ayant plus de presbytère, ils sont logés chez les chrétiens avec leurs servans et leurs catéchistes. Pour moi, retiré, comme je l'ai dit plus haut, dans une maison de religieuses, je fus sans cesse accablé de faux bruits. Au bout d'un mois, ne sentant plus de goût pour ce séjour, je passai dans un village voisin pour me distraire en administrant cette chrétienté. Là, retiré au pied des mon-

tagnes, je puis jouir d'une assez grande liberté, et m'utiliser en même temps. Je prêchais, mes gens instruisaient; je confessais, je célébrais le saint Sacrifice, presque comme en temps de paix. L'ouvrage fini, je revins à ma première retraite, pour administrer cette chrétienté nombreuse : c'est là que je suis encore jusqu'à nouvel ordre. Je n'ai osé aller au loin qu'une seule fois, pour un malade éloigné de deux lieues : ceux qui me virent me reconnurent aisément, mais ils me laissèrent passer. Plusieurs autres fois j'ai rencontré des païens, mais toujours sans conséquence. Nonobstant la défense de sa majesté Minh-Mênh, je pus, pendant ces huit mois de persécution, baptiser quarante ou cinquante enfans et quelques adultes, confesser environ dix-sept cents personnes, faire faire la première communion à cent vingt jeunes gens, administrer les derniers sacremens à quinze malades. Déjà je reprends mon ancienne habitude de prêcher chaque jour; nos chrétiens recommencent à chanter leurs prières comme ci-devant.

« Il me reste à parler de la révolte qui a suivi l'édit de persécution. Dès qu'on eut connaissance de cet édit, chacun, chrétien et païen, se rappelant l'expérience du passé, a prédit une révolte et la chute du roi. En effet, à ce signal, les ennemis du roi, déjà en mouvement, ont crié à la victoire et continué leurs dispositions de guerre sur terre et sur mer avec une nouvelle ardeur. On assure que les drapeaux de la flotte rebelle étaient un autre *labarum* avec la croix. Au reste, en ceci, dit-on, les chefs de la révolte ne prétendaient pas précisément honorer la croix, mais s'en servir comme d'un épouvantail aux yeux d'un roi ennemi de la Religion de Jésus-Christ, et le porter ainsi à susciter une persécution qui, selon les idées de ces

peuples-ci, doit assurer le succès de leurs armes contre l'ennemi de la Religion du Maître du ciel. Je ne vois pas cependant que cette démarche ait donné occasion à la persécution, puisque le roi ne reproche pas aux chrétiens le crime de rebellion; je pense même que, lors de l'édit, rien n'avait encore transpiré du projet d'une guerre civile. Le but de la révolte, c'est de replacer sur le trône l'ancienne dynastie qui le perdit il y a quarante ans, ou peut-être d'y élever le successeur légitime du roi, Gialaong, qui en a été frustré. Je n'ai pu encore savoir positivement ce qu'il en est. Je penche à croire que l'ancienne dynastie du Tong-King, dite Lê, pourra difficilement revenir, quoique ce soit le vœu de la nation tong-kinoise. Mais le membre de la dynastie de Cochinchine, frustré dans ses droits, pourrait bien les reconquérir. Il s'appelle, dit-on, *Hoang-Tôn*. Ce changement plairait tout au plus aux Cochinchinois, mais ne pacifierait pas le Tong-King qui, comme je l'ai dit, voudrait ressaisir ses droits sur la Cochinchine, et recouvrer ses princes légitimes, dont les vieillards aiment à louer le gouvernement.

« En 1829, le roi obligea les Tong-Kinois à prendre l'habit de Cochinchine. On ne saurait dire jusqu'à quel point il s'est aliéné par-là le cœur des Tong-Kinois. Les femmes surtout, obligées de porter le caleçon, selon la coutume cochinchinoise, en sont exaspérées; toutes les fois qu'elles le prennent, elles ne manquent guère de maudire le roi : au reste, elles ne le prennent que quand elles sortent, dans la crainte d'être arrêtées et rançonnées par les satellites. Bien des personnes qui n'ont qu'un haillon à la tonquinoise, sans aucun moyen de s'en procurer un autre, sont réduites à ne pas paraître en public, à moins qu'elles ne parviennent à emprunter un habit à la cochinchinoise. Les vieilles

femmes surtout, mal à leur aisé dans ce costume, regrettent le bon vieux temps. Cette ordonnance minutieuse est une des principales raisons qui portent les Tong-Kinois à désirer une révolte. On m'écrit de Cochinchine que là, comme ici, tout le monde est fatigué du roi Minh-Mênh. Je suis loin de partager l'opinion du vulgaire. J'estime que ce roi est aussi bon que tout autre, si ce n'est qu'il est persécuteur. En général, le roi veut le bien de son peuple, mais il est mal secondé par les mandarins. La loi est sage, mais elle est méconnue et plie sous l'arbitraire des juges. Ce peuple inconstant et malheureux espère recouvrer la félicité sous d'autres chefs, mais illusion! Il n'y a de bonheur en ce monde que dans la Religion chrétienne. Quelle différence, en effet, entre une nation païenne et un état chrétien! Ce fut au mois d'avril, quatre mois après l'édit de persécution, que la révolte commença à éclater sur les confins de la province que j'habite. Les rebelles étaient presque tous montagnards : leur nombre se grossit considérablement; outre les volontaires qui se joignaient à eux, ils faisaient des levées d'hommes. Je ne puis rien dire de fixe sur leur nombre: ils étaient armés au moins aussi bien que l'armée royale; ils ont surtout l'avantage d'un fusil dont la portée dépasse celle du fusil royal; ajoutez qu'ils manient mieux l'arme à feu et sont plus adroits que les gens de la plaine. Ces rebelles eurent avec les troupes du roi plusieurs affaires, où ils obtinrent toujours le dessus. Le roi envoya de Cochinchine un renfort d'environ cinq mille hommes. Les rebelles étaient parvenus à camper sous les murs mêmes du chef-lieu de la province Hung, au nombre de plus de cinq mille hommes, sans compter un renfort qui allait leur arriver; mais ayant été trahis, ils se retirèrent, sans coup férir, à

l'approche des troupes royales. Ils avaient confié l'autorité à des transfuges dissimulés, qui traînèrent l'assaut en longueur. Plus tard, ils reparurent sur un autre point, mais ils se retirèrent encore sans avoir fait rien de décisif. C'est en juin qu'il disparurent de cette province. L'apparition des rebelles donna un moment de joie, mais causa beaucoup de désordres. N'ayant point de provisions, ils mettaient tous les villages à contribution ; ils se divisaient aussi en bandes pour aller piller et saccager les villages. Ils profitaient de ces troubles pour exercer des vengeances privées; ils jetaient partout la consternation; toute communication était interceptée. Nous désirerions fort leur retraite. Je ne puis désigner le nombre des soldats du roi, tués dans ces différentes attaques : on dit que les troupes furent affaiblies, c'est là tout ce qu'en peut dire un homme véridique; il est pourtant certain que plusieurs officiers supérieurs ont perdu la vie. Plus tard, les troupes poursuivant les rebelles dans leurs montagnes, un grand nombre de soldats ont succombé à l'insalubrité de ces montagnes, dont l'eau et l'air sont funestes aux habitans de la plaine. Quant aux rebelles, ils ont perdu peu de monde : seulement plusieurs ont été pris et décapités; il s'est trouvé assez peu de chrétiens enrôlés parmi eux, et même la plupart étaient sans doute forcés.

« Tout le succès des rebelles dans cette partie de l'ouest consiste dans la prise d'une préfecture qu'ils abandonnèrent aussitôt, après avoir relâché les prisonniers. Le préfet fut condamné par le gouverneur-général à perdre la tête; mais le roi, informé de ce coup d'autorité, rappela le gouverneur-général. Rendu à la capitale de la Cochinchine, ce gouverneur fut jugé et condamné à mort avec sursis. Les uns disent que c'est

une punition de son jugement arbitraire envers le préfet décapité; d'autres pensent que c'est la peine de sa négligence à étouffer la révolte dans son gouvernement. Il n'est pas rare, en effet, que les mandarins soient punis pour le mal même involontaire qui se commet dans l'étendue de leur juridiction. Pour moi, je pénètre plus avant, et vois la cause de l'infortune de ce gouverneur-général, dans sa conduite envers les chrétiens persécutés; c'est le même gouverneur-général chrétien dont j'ai parlé plus haut. Le châtiment, si rapproché du crime, me convainc que c'est une vengeance céleste.

« J'entends dire que d'autres rebelles se sont montrés sur différens points du royaume; ceux qui ont paru jusqu'ici dans les autres provinces du Tong-King, semblent n'avoir pas obtenu non plus grand résultat. La force armée des rebelles semble s'être dirigée vers la Basse-Cochinchine, mais je ne puis rien savoir bien au juste de ce qui se passe dans un pays si éloigné.

« La révolte recommence dans ces quartiers. La province Tuyên qui, la première fois, était demeurée neutre, fait maintenant son insurrection. Les rebelles sont réunis sur les confins de la Chine; on dit que les Chinois les aident. J'ignore quelles sont leurs forces, le nouveau gouverneur-général (qui, m'a-t-on assuré, est aussi chrétien) a dirigé toutes ses troupes vers cette partie, pensant que cette réunion de rebelles n'était point encore considérable : il s'était d'abord contenté d'envoyer un faible détachement; il y eut une mêlée où les troupes royales eurent le dessous et battirent en retraite. Toutes les troupes sont actuellement campées devant le chef-lieu de la province; tandis que les rebelles se tiennent toujours sur les confins de la Chine. Les montagnards de la province Hung semblent prêts à une seconde irruption; vaincre ou mourir, telle est leur devise,

« Il est difficile de prévoir l'issue de la révolte. Si elle ne réussit pas, je crains bien que le roi ne se venge sur les chrétiens, et que la persécution ne prenne un caractère plus sérieux. Si, au contraire, le roi est vaincu, malheur à lui et à ses mandarins fidèles! Les insurgés ne les épargneront pas. Alors on verra ce qui s'est vérifié dans tous les siècles, que les ennemis de J. C. sont punis visiblement de même que du temps de Lactance. Les Missionnaires pourraient faire une longue énumération des persécuteurs de ces derniers temps qui sont morts misérablement; mais à quoi bon citer des preuves d'un fait que la révolution française a rendu si palpable? Au reste, à Dieu ne plaise, comme je ne cesse de le répéter à nos chrétiens persécutés, que nous désirions la mort de nos ennemis! leur conversion nous réjouirait bien plus que leur mort. »

Septembre 1833.

F. X. Marette.

Relation de ce qui s'est passé au Tong-King dans la Mission française, depuis le mois d'avril 1833 *jusqu'au* 16 *décembre, adressée à MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères, par Mgr. Havard, évêque de Castorie et vicaire apostolique du Tong-King occidental.*

« L'édit de persécution générale, rendu le 6 janvier 1833, avait, comme je l'ai dit dans ma précédente relation, porté l'inquiétude dans tout le royaume, et la désolation parmi les chrétiens: ils tremblaient dans

l'incertitude du sort qui les attendait. L'édit semblait, à la vérité, fait dans un certain esprit de modération; mais personne ne s'y fiait. Voilà, disait-on, une nouvelle ruse du roi, qui commence ordinairement par de belles phrases, et finit par des supplices. Il n'étale des sentimens de modération apparente que pour capter la bienveillance des païens, et mettre l'opinion de son côté, en faisant passer les chrétiens pour des sots qu'il veut désabuser et des ignorans qu'il veut instruire et corriger, quoiqu'il en coûte à son cœur paternel d'employer les châtimens pour cela.... A peine l'édit est-il porté, que les mandarins saisissent avec avidité cette occasion pour s'enrichir. Ils envoient des ordres souvent réitérés à tous les chrétiens de se présenter devant leur tribunal pour signer un billet d'apostasie, fouler aux pieds le signe de notre rédemption, livrer tous les objets de religion dont ils sont détenteurs, comme livres de prières, catéchismes, chapelets, croix, images, etc., etc., et toutes espèces d'ornemens servant au culte prohibé. La plupart des chrétiens protestent que leur sort est entre les mains des mandarins, qu'ils peuvent disposer de leur vie, mais qu'il leur est impossible d'apostasier; qu'élevés dans la Religion chrétienne dès leur enfance, ils l'ont, pour ainsi dire, sucée avec le lait; que quand ils renonceraient de bouche, leur cœur démentirait ce que leur langue prononcerait; qu'ils supplient donc le mandarin de prendre en considération l'horreur de leur position, et de ne pas porter au désespoir une portion de la nation qui n'a d'autre consolation dans ce monde que celle que donne la Religion qu'on veut lui ôter. Les mandarins, touchés de leurs raisons ou faisant semblant de l'être, les renvoient pour aviser aux moyens les plus efficaces de se tirer d'un pas aussi difficile; et ces moyens se

devinaient assez facilement : il fallait de l'argent. Ainsi chacun s'est mis en devoir d'en chercher, sans pouvoir y réussir également : aussi cette différence en a-t-elle apporté entre les chrétientés. La communauté n'a pas manqué de voler au secours de tant de malheureux en danger de perdre la foi ; mais que pouvait-elle faire avec ses faibles moyens pour satisfaire une avidité aussi insatiable que celles des mandarins ? Nous avons à déplorer bien des faiblesses, pas cependant autant que la misère des temps et la pauvreté de nos chrétiens donnaient lieu de l'appréhender : le malheur et surtout l'innocence opprimée réveillent la compassion dans les cœurs les plus barbares. Plusieurs chrétiens qui manquaient de moyens de contenter la cupidité de leurs persécuteurs, ont trouvé des amis parmi les païens. Ceux-ci se sont interposés entre l'oppresseur et l'opprimé, qu'ils ont couvert de leur protection; ils ont fait des déclarations qui ont en quelque sorte contenté les mandarins, surtout les plus faciles. Toutefois, cette bonne volonté des païens pour les chrétiens n'a eu lieu que partiellement et pour certaines localités, où ils ont même délivré des Prêtres saisis par les soldats. Ailleurs, les païens ont fait plus de mal aux chrétiens que les mandarins mêmes. Le moyen le plus efficace de tous, comme je l'ai dit, a été l'argent. Le mandarin du lieu où je suis, c'est-à-dire Vinh, a appelé les gens de ce village, et leur a dit « qu'ils étaient atteints d'une lèpre bien difficile à guérir, qu'ils recélaient des Européens depuis longues années. — Il n'y en a plus depuis long-temps. — Impossible d'admettre votre réponse et vos raisons ; les Européens sont riches, vous devez l'être aussi. » Voyant où tendait ce discours, les chrétiens se sont mis à composer avec la gent mandarine : on est convenu d'une somme, la communauté a payé et

je suis revenu au dit village, d'où je m'étais évadé pendant ces négociations, et où je suis resté jusqu'ici assez tranquille, avec deux des cinq classes de notre grand collége dispersées en différens endroits.

« Dans la province dont l'ancienne ville royale du Tong-King est la capitale, un premier mandarin, ami de la paix et ennemi de tout ce qui peut la troubler, avait, pendant plusieurs mois, laissé les chrétiens presque aussi tranquilles que s'il n'y avait pas eu de persécution, à l'exception des églises qu'il avait dit d'abattre par précaution, pour ne pas se mettre mal avec le roi; mais il fut changé vers le mois de juillet. Le nouveau mandarin publia une ordonnance qui enjoignait aux chrétiens de se rendre tous au chef-lieu de la province pour abjurer leur foi, fouler la croix aux pieds et livrer toutes sortes d'objets de religion. Cette province contient plus de trente mille chrétiens. Tous les Prêtres effrayés m'écrivent pour me demander permission de faire des présens aux mandarins, et me prier de les aider. On s'est cotisé, on a offert des présens qui ont été bien reçus, et le grand mandarin s'est radouci ainsi que ses confrères ; telle est la valeur de l'argent dans ce pays-ci, et l'effet qu'il produit dans les ames vénales de ceux qui le gouvernent.

« Dans deux provinces de ce vicariat, les choses sont encore, grâces à notre bon Maître, en quelque sorte supportables; mais il n'en est pas ainsi dans les autres. M. Masson m'écrit que, dans la sienne, les mandarins semblent avoir pris à tâche de *desoler la patience des chrétiens*. C'est surtout de la part des païens que vient le plus grand mal; ceux-ci ne cessent d'accuser les chrétiens de l'être encore dans le cœur, et de vouloir les obliger de contribuer avec eux aux superstitions de leurs villages, comme le culte du génie

tutélaire, et celui des parens défunts, etc., etc. Dans la province de Thanh-Hoa, berceau de la famille régnante, et où elle a un temple consacré à ses ancêtres, il y a des paroisses où plus des trois quarts des chrétientés se trouvent de nouveau impliquées dans les superstitions; et il est impossible de s'en délivrer autrement qu'en se rédimant par des sommes plus ou moins fortes, qu'elles ne sont plus en état de payer, si nous ne les leur fournissons. Mais malgré le grand besoin que nous avons de ce métal magique, je me garderai bien de solliciter de nouveau la libéralité de la Propagation de la Foi, persuadé qu'on nous donne tout ce qu'on peut nous donner, et que remplir les pages de ses Annales de demandes d'argent pourrait fatiguer les lecteurs. D'ailleurs, il n'est pas besoin de beaucoup dire là où les faits parlent d'eux-mêmes.

« Au milieu des scènes d'horreur dont nous sommes les témoins, au milieu de la guerre, de la persécution, de la peste et de la famine; au milieu des nombreuses victimes que moissonnent ces différens fléaux qui pèsent à la fois sur ce malheureux royaume, dont ils tendent à faire un désert; au milieu du spectacle des milliers de têtes qui tombent habituellement sous la hache du bourreau ou sous le fer des rebelles armés pour le malheur du Tong-King, Dieu toujours bon, même dans sa sévérité, et toujours miséricordieux, même quand il châtie ses enfans coupables, n'a pas manqué de venir à notre secours dans ces temps de désolation : nous avons été grandement consolés par le courage héroïque du vénérable Pierre Tuy, prêtre de ce vicariat, qui a glorieusement confessé le nom de Jésus-Christ et remporté la couronne précieuse du martyre, le 11 octobre 1833. Ce triomphe de la Religion au Tong-King, au 19.e siècle, ferait honneur aux premiers siècles de

l'Eglise. Il était bien temps que l'extrémité orientale de l'Asie donnât un semblable exemple d'un courage fondé sur la Foi, afin de compenser en quelque sorte les scènes d'impiété si déshonorantes pour la Religion, dont notre vieille Europe donne le scandale depuis si long-temps... Le courage de notre digne athlète de Jésus-Christ ne s'est pas démenti un seul instant; il a été toujours égal à lui-même, et sans cessé préoccupé du bonheur qui l'attendait : la sérénité de son visage garantissait aux spectateurs étonnés la paix et la tranquillité de sa belle ame, qui s'est envolée au ciel sous le coup de la hache du bourreau, comblé par lui de bénédictions. Un mensonge eût pu lui sauver la vie; mais pouvait-il le faire celui qui se réjouissait, comme du plus grand honneur, de terminer ainsi une vie déjà avancée, et qu'il aurait été obligé de quitter bientôt d'une manière moins glorieuse? Il disait, avec la nuée des saints Martyrs qui l'ont précédé dans cette belle carrière: *Potiùs mori quàm fœdari.* Telle devrait être la devise de tous les chrétiens; telle doit être celle de tous nos néophytes; et telle, je l'espère de la grâce de notre bon Jésus, sera la nôtre, que nous sommes déterminés à soutenir au prix de notre sang; heureux de le répandre pour une si belle cause! J'ai prié M. Masson de dresser les actes du martyre du vénérable Pierre Tuy, martyr de l'Eglise annamite.

« Au commencement de la persécution, la chrétienté de Ké-Bac en Douai-Ha avait chassé son Curé, menaçant de l'arrêter, lui et ses gens, s'ils reparaissaient de nouveau; ils s'étaient partagé les biens du père et de la communauté, avaient bu son vin de messe, et avaient façonné ou acheté une idole pour en faire leur dieu pénate. L'enfant en naissant n'était plus régénéré dans les eaux du baptême, et le vieillard expirant

manquait des dernières consolations que donne la Religion ; tout le village commençait à prendre l'allure païenne : il était à craindre qu'il ne le devînt en effet. Frappé de l'état déplorable où se trouvait une portion du troupeau de Jésus-Christ (le village contenait plus de cinq cents ames), je tente un nouvel effort, je leur envoie un clerc de notre communauté ; son arrivée les étonne : ne s'estimant plus chrétiens, ils ne soupçonnaient pas qu'on pensât encore à eux. Mais la vue de ce clerc les fait douter s'ils ne le sont pas encore ; ils chancellent quelques instans, et la grâce opérant en eux, ils parlent encore en chrétiens et reçoivent honnêtement l'envoyé du Supérieur ecclésiastique : ils le comblent de caresses, ils s'épuisent en actions de grâces de ce qu'on pense encore à eux après une conduite qui portait toutes les marques d'une véritable apostasie.

« Oui, confessaient-ils au clerc, nous avons eu l'in-
« tention d'abandonner la Religion ; mais c'était plutôt
« par vengeance contre notre Curé, que par conviction :
« nous avons réellement placé une idole dans notre
« maison commune ; mais nous avons vu par expérience
« qu'on ne peut véritablement abandonner la Religion,
« quand une fois on a eu le bonheur de la connaître.
« L'esprit n'est point convaincu, le cœur n'est point
« content ; il faut toujours en revenir à la Religion.
« Mille grâces donc soient rendues à ceux qui ont eu
« pitié de nous dans notre misérable situation. » Ils ont en conséquence chassé leur idole.

« Le sentiment que les chrétiens ne peuvent abandonner leur Religion de bonne foi est tellement établi au Tong-King, même parmi les mandarins, que le bailli du district de Ké-Bac étant venu visiter cette chrétienté, et prendre un repas dans leur maison commune, qu'on pourrait appeler leur maison de ville si elle ne res-

semblait pas à un hangar, il aperçut cette nouvelle idole dans un coin de ce hangar (c'était un morceau de bois encore tout grossier et mal façonné) : « Voilà donc votre nouveau dieu, leur dit-il en saisissant rudement l'idole ; je doute fort qu'il vaille l'ancien. » Puis les regardant fixement : « Vous êtes des hypocrites, ajouta-t-il, vous jouez la comédie... ; » donnant à entendre qu'il ne les croyait pas païens de cœur.

« Une autre chrétienté de la province politique *Thanh-Hoa*, nommée Quang-Nap, s'était aussi emparée des petites provisions du Curé, avait chassé ses gens, et semblait avoir définitivement abandonné la Religion chrétienne pour passer au culte des ancêtres. Désespéré de perdre une chrétienté jadis fervente, j'écris au Curé de la paroisse de travailler à ramener ces chrétiens, sans quoi je me chargerai moi-même des moyens d'opérer leur conversion, quoi qu'il en coûte. Le Curé leur fait part de mes intentions ; ils s'empressent de se rendre auprès de lui pour lui exprimer leur repentir et lui manifester leur résolution de se soumettre à la punition même la plus rigoureuse, afin d'être reçus dans la communion des fidèles ; d'ailleurs tout ce qui s'était fait de mal dans cette chrétienté, n'était que l'ouvrage de deux ou trois individus des plus marquans et non de la majorité de la chrétienté. Ces deux exemples diminuent les craintes que j'avais conçues au commencement de la persécution, de voir plusieurs chrétientés abandonner la Religion. *Benedictus Deus in secula.*

« Dans la même province de Thanh-Hoa plusieurs chrétientés, dans la crainte de voir leurs églises saisies par l'ordre des mandarins, les avaient vendues à des païens qui, sans doute contre l'intention des vendeurs, en avaient fait des temples pour le génie tutélaire,

Mais les païens n'ont pas été long-temps à se repentir d'une destination si injurieuse au premier usage de ces églises. Des apparitions y ont eu lieu, dit-on; ce qui est certain, c'est qu'il s'y est fait tant de tapage, tant de phénomènes s'y sont passés, les adorateurs des faux dieux y ont été saisis de si grandes frayeurs, que les acheteurs ont plié ces temples qui sont tout en bois, et ont prié les chrétiens de les reprendre, protestant qu'ils ne pouvaient en faire ni des temples ni des maisons. Certains esprits forts ne voudront pas sans doute croire à la vérité de ces faits; moi qui ne suis pas trop crédule, je ne les croirais pas non plus, s'ils étaient moins attestés; mais ces évènemens sont si communs et si bien constatés dans tout le Tong-King, qu'on s'exposerait à la risée publique si l'on s'avisait d'élever le moindre doute sur leur réalité. Dans ce cas, comme dans tout ce que je raconte dans mes lettres, je me suis fait une loi de n'écrire que ce que je tiens de témoins qui ont vu ou entendu ce sur quoi on n'a aucun intérêt d'en imposer.

« Dans cette même province de Thanh-Hoa que j'ai déjà citée plusieurs fois, les mandarins ayant exigé qu'on leur livrât les livres de religion, dans plusieurs endroits on leur a livré les livres dont la lecture pouvait les désabuser sur l'article de la Religion. Les mandarins ayant obtenu un livre de cette espèce qu'on fait réciter à ceux qui veulent devenir catéchistes, et qui contient les principes du christianisme et la réfutation des erreurs du paganisme, le grand mandarin en a été si content qu'il ne pouvait se lasser de le lire. « Voilà,
« disait-il, aux autres mandarins, un livre de la Reli-
« gion chrétienne; avouons de bonne foi qu'il ren-
« ferme de meilleurs argumens que ceux des autres
« religions, et que les hommes qui raisonnent ainsi ne

« sont pas des sots, comme on se plaît à le répéter.
« Quelle force de dialectique! comme il réfute bien le
« boudhisme et les autres religions! »

« Il le lisait surtout dans les momens où les fonctions de sa place et les nouvelles de la rebellion le mettaient de mauvaise humeur, et il y trouvait la paix du cœur qu'il cherchait vainement ailleurs. Il l'a refusé à plusieurs mandarins qui le voulaient emprunter, de peur qu'on ne le lui rendît pas. Profitera-t-il de ces mouvemens de la grâce ? c'est ce que sait celui-là seul *qui sonde les cœurs et les reins*... Quoi qu'il en soit, voyant ces heureuses dispositions, j'ai envoyé dans la même province plusieurs autres volumes du même ouvrage, imprimé il y a quelques années par les soins de feu Mgr. de Gortyne. J'ai toujours cru que cette persécution tournerait à la gloire de Dieu et de la Religion, comme tant d'autres, et je me confirme de plus en plus dans cette pensée. *Fiat, fiat.*

« Au milieu des dangers auxquels nous sommes sans cesse exposés, il est impossible de ne pas reconnaître une protection visible de Dieu sur nous. Les autres Missionnaires répandus dans les diverses provinces, vous diront ce que la Providence a fait pour eux; pour moi, je ne rapporterai ici que ce qui m'est personnel. L'an dernier 1832, ayant résolu de donner la Confirmation aux chrétiens de la province de Thanh-Hoa-Noi, qui depuis long-temps étaient privés de ce sacrement, je pénètre dans cette province à travers des montagnes extrêmement difficiles à gravir : arrivé dans la première chrétienté, je reçois de Cochinchine un exprès qui m'annonce le jugement du roi qui condamne plus de soixante chrétiens à différentes peines : nous ne laissons pas d'administrer la province, mais non sans danger. En sortant de Ké-Ngâ, nous

apprenons que les soldats venaient d'investir le village. Mais la divine Providence nous avait fait éviter ce péril; car, si nous fussions partis deux heures plus tard, nous pouvions être pris.

« Arrivés heureusement dans le gouvernement d'un mandarin chrétien, nous avons pu, M. Masson et moi, y célébrer les fêtes de Pâques et y faire la bénédiction des saintes huiles avec toute la pompe compatible avec notre pauvreté, sous la protection du mandarin chrétien. Trois jours après j'apprends que le gouverneur de la province d'où je venais de sortir, avait rendu un décret qui prohibait la Religion chrétienne, ordonnait de prendre tous les maîtres de religion, et d'abattre toutes les églises. Je remerciai de nouveau notre bon Maître de sa divine protection... Je repassai bientôt à notre communauté ou grand collége latin, où je fais habituellement ma résidence, c'est-à-dire à Vînh. Au bout de trois mois j'y tombe malade d'une fièvre gagnée dans les montagnes que je venais de visiter, et qui me conduisit presque à l'extrémité. Obligé pour changer d'air de repasser dans la province du mandarin chrétien, j'apprends quelques jours après que le mandarin de la province de *Nam-Dinh*, que je venais de quitter, avait, par une ordonnance, prohibé la Religion chrétienne et enjoint à ses subordonnés de prendre les Prêtres et d'abattre les églises; les élèves de notre collége et beaucoup de catéchistes avaient été dispersés, tandis que la province où j'étais passé pour rétablir ma santé, jouissait encore de la paix, sans que j'eusse pu prévoir tous ces évènemens. Enfin le mandarin chrétien quitte la province, et paraît l'édit général de persécution porté par le roi, le 6 janvier de cette année 1833. Je suis donc obligé de me cacher; mais les troubles ayant diminué dans la province de *Nam-Dinh*, j'y reviens dans

le village où se trouvait notre grand collége, et où je suis encore. On avait été obligé d'abattre la belle église en bois de fer que M. Lepavec avait construite, ainsi que les principales maisons de l'ancien collége et communauté. Nous avons divisé notre ancien jardin en divers enclos, séparés par des haies de bambous et d'autres arbrisseaux; ce qui donne à notre habitation l'air d'un bois entouré d'un fossé planté de bambous très-épais, très-serrés, et nous dérobe à la vue des passans de tous les côtés. C'est là, dans le lieu le plus secret, que j'ai fixé ma demeure; c'est de là que j'envoie à la découverte nos gens déguisés sous différens costumes; ils vont tantôt dans les chefs-lieux des gouvernemens, s'informer s'il y a quelque nouvel édit contre nous, et tantôt visiter les différentes paroisses. C'est de là que j'envoie mes ordres à tous les Prêtres du vicariat, et où souvent ils viennent les prendre eux-mêmes, et cela très-secrètement jusqu'ici et sans mauvaise rencontre. Une opération difficile était de conserver notre collége, composé de plus de soixante écoliers latins. L'édit de persécution portait ordre aux mandarins de détruire tout collége, presbytère ou habitation ecclésiastique : ainsi, il a été impossible de garder ces écoliers réunis dans un même local, puisqu'il ne devait plus y avoir d'établissement de cette espèce. On ne pouvait non plus renvoyer tous ces jeunes gens chez eux, sans porter un coup mortel à l'Eglise annamite, dont la conservation dépend d'un clergé national qui seul peut aller et venir dans ces temps de persécutions, les Européens ne pouvant guère sortir de leur retraite. Mais sans collége le clergé national ne peut subsister long-temps : ainsi, après avoir invoqué les lumières du Saint-Esprit, j'ai appelé les différens maîtres du collége, et leur ai dit : « Voici

« le moment de déployer le plus généreux courage, et
« de vous sacrifier pour l'intérêt de l'Eglise. Dieu vous
« a destinés à me seconder dans ces temps difficiles ;
« allez, pleins de confiance dans la puissance et la pro-
« tection du grand Maître qui vous a choisis pour être
« au nombre de ses disciples chéris ; allez, prenez
« chacun douze jeunes écoliers ; conduisez-les avec
« vous d'une chrétienté dans une autre, suivant les
« occurrences ; si l'on vous poursuit dans un endroit,
« fuyez dans un autre. Les moyens de subsistance ne
« vous manqueront pas ; vous serez fournis de ce dont
« vous aurez besoin ; prenez soin de l'éducation de ces
« jeunes élèves, et je me charge du reste. Vous me ré-
« pondrez de ce dépôt devant Dieu. » Ces mots les ont remplis d'un courage que je ne leur soupçonnais pas ; ils assurent tous qu'ils sont prêts à mourir à leur poste. Je les envoie donc, un maître avec douze écoliers, chacun dans un village, non loin de celui où je fais ma résidence ; et notre collége subsiste ainsi depuis près d'un an. J'ai maintenant la satisfaction de voir trois et quelque fois quatre classes venir entendre ma messe tous les dimanches matin, ou plutôt au milieu de la nuit, et écouter une instruction que je leur fais ainsi tous les huit jours. Leur joie, leur courage, leurs progrès et leur assiduité me donnent une grande consolation dans ces momens critiques, où tout le monde craint pour sa tête ou pour ses biens, et souvent pour tous les deux à la fois. Voilà un échantillon de la protection visible de Dieu sur ceux qui se sont expatriés pour son service. Car, humainement parlant, notre position n'a rien qui puisse flatter les sens : notre vie est continuellement en danger ; nous ne pouvons compter ni sur un jour, ni sur une nuit de repos. Tout peut nous être enlevé dans une première attaque : aussi ne

gardons-nous avec nous que ce qui nous est absolument nécessaire, prêts à décamper et à nous enfuir au premier bruit. On est toujours aux aguets pour nous; le bruit d'un tambour, le son d'une trompette peut en un instant faire vider le logis. Nous avons toujours deux ou trois réduits ou souterrains, pour nous y blottir en cas d'alerte : le malheur est qu'ils sont presque toujours pleins d'eau. Les privations de toute espèce, la faim, la mort, voilà ce que nous avons sans cesse en perspective. Mais heureusement nous ne craignons pas la mort: fiers de souffrir pour une si belle cause, nous avons le cœur content. Notre sacrifice est fait, la victime est prête; vienne le bourreau quand il voudra, nous courberons humblement la tête sous le fer de celui qui voudra la couper. Pour ma part, je suis si content de mon sort, que je ne changerais pas ma place pour le premier siége du monde. C'est une chose qui ne manque pas de charmes que l'état de celui qui se remet tout entier entre les mains de la Providence, et qui n'a plus rien à espérer dans ce monde que du grand Dieu que nous servons.

« Voilà le récit des évènemens concernant la Religion, qui sont arrivés depuis avril jusqu'au 8 décembre 1833; s'il se passe quelque chose de nouveau avant le départ de ma lettre, je l'ajouterai par forme de supplément.

« Venons maintenant aux nouvelles politiques du Tong-King. Le Tong-King est par excellence le pays des brigands et des voleurs. Tous les villages, pour se mettre à l'abri de leurs excursions, sont obligés de s'entourer d'espèces de remparts, qui consistent en un fossé plus ou moins profond, plus ou moins large selon l'importance du village, et d'une haie vive de bambous; cette haie est quelquefois double. Ces bambous feraient une bonne défense, s'il pouvait y en avoir contre des

brigands fort habiles dans leur métier. Cette haie ne coûte presque rien pour son entretien, elle se renouvelle d'elle-même, et fournit en outre du bois pour la charpente des maisons, qui en sont toutes composées dans plus ou moins de leurs parties. Ces remparts sont devenus un moyen de défense nécessaire; une maison située au milieu de la plaine, hors de l'enceinte des villages, serait pillée complètement avant trois jours... Ces brigands veulent-ils donner l'assaut à un de ces villages ainsi fortifiés, ils tirent vers la nuit close une boîte ou un coup de fusil; aussitôt les amis, qui comprennent ce langage, saisissent leurs armes et leurs engins, et partent pour le rendez-vous convenu. Le chef leur indique le point d'attaque, et après avoir bu et mangé, condition essentielle au Tong-King avant de rien entreprendre, ils s'approchent vers onze heures ou onze heures et demie du lieu désigné, armés de couteaux de chasse et de haches. Ils tranchent dans le vif, et ont bientôt fait une ou plusieurs brèches praticables à plusieurs hommes de front et aux bêtes à cornes qu'ils doivent faire passer pour les emmener avec eux. Ils se précipitent aussitôt dans les maisons les plus riches; et avant que le village, profondément endormi, ait eu le temps de se reconnaître et de s'armer de bâtons, lances de bois (car les armes sont défendues à tout particulier au Tong-King), et de marcher à la défense du lieu assailli, déjà buffles, bœufs, vaches, argent, riz, etc., etc., ont passé la brèche, et se sont dirigés vers le repaire des brigands; on n'ose pas se hasarder dans la plaine, où l'on redoute les embûches et surtout la mort que les Annamites craignent pardessus tout. Ainsi, chacun revient faire l'inventaire de ses pertes, dont il pourrait se consoler si les mandarins ne s'en mêlaient pas; mais ceux-ci, qui ont

souvent tout entendu pendant la nuit sans oser quitter leur fort, crainte de la mort qu'ils trouveraient facilement dans les embuscades des brigands, et qu'ils redoutent presque autant ou plus que le simple peuple, attendent le retour du jour. Alors ils se rendent au lieu pillé, appellent les chefs de villages, leur font un crime de s'être laissé ainsi dévaliser, et si on ne leur donne une portion de ce qui reste dans le village, ils vont mettre à la chaîne et torturer comme complices des voleurs ceux qui n'ont d'autre crime que d'avoir été malheureux et les plus faibles. Le village, dans un combat nocturne, s'est-il emparé d'un voleur, se trouve dans un terrible embarras; il ne sait que faire de sa proie : s'il le livre au mandarin sans appuyer ses raisons par une grosse somme d'argent, le voleur, qui trouvera moyen d'en fournir davantage, fera passer pour voleurs ceux qui l'ont saisi, et se tirera ainsi de danger aux dépens des innocens, qui sont punis à sa place. C'est cette apathie, c'est cette avidité des mandarins qui éternise les brigandages dans ce pays. Il n'y a que les chefs de voleurs que l'on poursuive chaudement. Lorsque l'on sait certainement ou que l'on soupçonne le lieu où ils se trouvent, le mandarin militaire le plus voisin donne ordre à sa troupe de se trouver prête à partir au premier signal. Ce signal se donne déjà bien avant dans la nuit. On marche silencieusement dans les ténèbres; chemin faisant, on recrute sa troupe de quelques gens de corvée que l'on prend dans les villages où l'on passe, et vers le premier chant du coq on établit le blocus du village accusé de recéler le chef des voleurs; on le cerne complètement. Au point du jour, le son des instrumens militaires annonce au village qu'il est bloqué. Alors, grande rumeur; chacun fait, souvent pour la première fois, son examen de cons-

cience : Est-ce à moi qu'on en veut? Ai-je commis quelque crime qui me rende l'objet de cette mesure? Quoi qu'il en soit, on serre ce qu'on a de plus précieux, et l'ordre du commandant militaire pressant, il faut sortir hors des barrières du village. Le mandarin qui tient le catalogue des hommes du village en âge de porter les armes, les compte, s'enquiert du chef des voleurs; s'il y a un accusateur, celui-ci le montre au doigt; on les met tous deux à la chaîne, et, pour s'assurer de la vérité, on les met tous deux à la question. S'il n'y a pas d'accusateur, et que le village s'entende, le coupable sort fièrement, et s'assied avec les autres; le maire ou sénéchal de l'endroit déclare qu'il n'y a que des honnêtes gens dans son village (dont peut-être tous les habitans sont voleurs), et fait un présent au mandarin, qui s'en retourne comme il était venu, sauf à recommencer la même manœuvre autant de fois que besoin sera : car dans tous ces cas, il y a toujours de magnifiques honoraires pour dédommager de leurs peines les mandarins et les soldats.

« Quelquefois, et même souvent, on se ménage des intelligences dans les villages, au moyen de quelques mauvais sujets qui ouvrent les barrières aux voleurs. Alors l'entrée est plus secrète et la proie plus abondante : si l'on est surpris par la garde éveillée, on met le feu aux quatre coins du village, et pendant que les habitans sont occupés à l'éteindre, on emporte facilement leur argent et l'on emmène leurs buffles, qui font souvent la principale richesse des villages. C'est quelquefois un spectacle bien effrayant que de voir, pendant la nuit, des villages embrasés aux quatre points de l'horizon, et d'entendre un tapage infernal, le bruit d'un gros tambour qui rend un son long et lugubre sous le marteau de bois qui le frappe d'autant plus vite

que le danger est plus pressant ou l'incendie plus violent; le son des timbales, des cors de chasse, de la crécelle ou gros morceau de bois creux ou fendu, qui rend un son plus aigu que le tambour; les cris perçans des hommes, femmes et enfans qui déchirent les oreilles et frappent l'ame d'une stupeur indéfinissable au milieu des ténèbres de la nuit. Voilà quelle était l'allure générale du Tong-King, il y a quelques années; maintenant la scène a changé.

« C'est une persuasion générale répandue au Tong-King depuis plus d'un siècle, que tout gouvernement, ennemi de la Religion chrétienne, ne peut durer long-temps, et que tout roi qui persécute doit nécessairement voir crouler son trône, et tomber sa couronne. Ces idées sont tellement enracinées dans l'esprit des païens, que ce serait peine perdue que de chercher des raisonnemens pour en affaiblir la force et l'influence. Quelques ambitieux, quelques généraux disgraciés, voulant exploiter cette persuasion générale à leur profit, ont été chercher dans les montagnes quelques rejetons de l'ancienne famille royale du Tong-King, nommée Lê, exclue du trône par le père du roi régnant actuellement sur les deux royaumes, et à la faveur d'un grand nom, ils se sont insurgés ouvertement, contre le roi Minh-Mênh. Un premier mouvement excité parmi des populations établies sur un terrain nouvellement abandonné par la mer, dans la province de Thanh-Hoa, deux jours après la fête de Pâques de cette année 1833, a mal tourné pour ceux qui l'avaient causé. Quatorze des chefs ont été pris et décapités, et trois d'entre ces derniers ont subi le supplice appelé *Lang-tri*. Ce supplice consiste à avoir tout le corps coupé par petits morceaux, en commençant par les extrémités des doigts et finissant par les plus nobles parties du corps.

Ainsi, jugez des douleurs affreuses du patient qu'on tue ainsi peu à peu. C'est le supplice des grands scélérats. Cette insurrection était à peine apaisée, qu'il en éclata une autre dans les provinces supérieures et latérales du royaume. C'étaient les montagnards qui, armés de longues arquebuses, amenaient leur nouveau roi. Ces montagnards inhabiles à manier la lance et l'épée, ignorant l'usage de l'écu et du bouclier annamite, tirent fort juste de l'arquebuse; rarement ils manquent leur homme. Pleins de confiance dans leur adresse à manier cette arme, ils s'avançaient fièrement et avec tant de rapidité, que les troupes royales étonnées se repliaient de tous côtés. Si l'on voulait se mesurer avec eux, c'était toujours avec perte; leurs fusils portant une fois et demie plus loin que ceux des soldats du roi, ceux-ci étaient toujours atteints sans pouvoir atteindre leurs adversaires, qui avançant ou reculant, suivant les circonstances, se tenaient toujours au-delà de la portée des armes des soldats royaux, et en deçà de la portée de leur propre fusil. Autant de coups tirés par les montagnards, autant de soldats morts. On s'imaginait voir dans peu les rebelles maîtres de tout le royaume, lorsque le roi fait avancer des troupes d'élite nombreuses et fournies de tout, contre des gens en petit nombre et qui commençaient à manquer de vivres et de munitions de guerre, ne sachant d'ailleurs que combattre de loin; les soldats de la garde du roi attaquent leurs ennemis de près, les pressent, la lance au poing, sans leur donner le temps de recharger leurs fusils, les repoussent dans leurs forêts, s'emparent de leur prétendu roi, et reviennent, se glorifiant d'avoir ainsi terminé la guerre. Ils avaient seulement repoussé les rebelles. Le procès du nouveau roi fut bientôt fait : il

eut la tête tranchée, et cette tête exposée dans les provinces annonça à tout le monde la défaite des rebelles. Cette guerre de quatre mois coûta au roi plus de quatre mille hommes tombés sous le feu des ennemis, ou morts des fièvres causées par les eaux corrompues des montagnes, théâtre de la guerre; car ces montagnes sont si malsaines pour les Tong-Kinois de la plaine, que presque personne n'y passe quelques semaines impunément.

« Cette guerre terminée, une autre lui succéda en *Dong-Nai*, ancienne province du Camboge, conquise par les Cochinchinois, sur la fin du dernier siècle. Un vieux général cochinchinois, dont le grade pourrait répondre à celui de nos maréchaux de France, venait de mourir dans un âge très-avancé. Il fut accusé de félonie après sa mort : le roi ordonna que ses restes seraient exhumés, et que l'on punirait, sur son cadavre inanimé, le crime qui lui était imputé. Les soldats attachés à sa division, et qui étaient nombreux, s'y opposent, s'insurgent, égorgent les officiers attachés au roi, attirent grand nombre de mécontens dans leur parti, et s'emparent de quatre ou cinq gouvernemens. Cette révolte donnait au roi les plus vives inquiétudes; il craignit alors pour la première fois de perdre la couronne, mais sa bonne fortune vint de nouveau à son secours. Les rebelles se divisent en deux partis; le chef de l'un de ces partis, mécontent de l'autre, fait sa paix avec le roi, qui envoie des troupes l'aider à combattre l'autre chef. Celui-ci se trouvant trop faible pour résister à des forces si inégales, se retire dans une forteresse nommée Gia-Dinh, près de Sai-Gon, où il reste bloqué par les ordres du roi depuis plusieurs mois.

« Le roi se réjouissait de la défaite de ses ennemis au milieu de sa cour voluptueuse, et, le verre à la main,

il vidait à longs traits les flacons de notre vin de Bordeaux, dont il est grand amateur, lorsqu'arrive un courrier des frontières du Nord, pour lui annoncer que, tout près du grand empire (c'est ainsi qu'on nomme la Chine), les esprits fermentent, les mal-intentionnés commencent à remuer, et que si l'on n'y apporte un prompt et efficace remède, cette première étincelle peut allumer un grand incendie; que plusieurs raisons portent à croire que l'on prépare une diversion, pour dégager les rebelles renfermés dans Gia-Dinh; qu'on veut diviser ainsi les troupes du roi pour les affaiblir; que des Chinois, ennemis du roi et aigris par sa sévérité à leur égard, sont entrés dans le complot; qu'une conspiration générale s'ourdit; que ses ramifications s'étendent dans toutes les provinces; que toutes les troupes ne sont pas également fidèles.

« Le roi commence par faire périr sous la hache du bourreau tous les prisonniers renfermés dans les prisons pour cause de rebellion, de peur qu'ils ne viennent à s'échapper au milieu de la confusion que va causer cette nouvelle guerre. Il fait arrêter tous les parens ou alliés des rebelles actuellement en insurrection, jusqu'au troisième ou quatrième degré ou même au-delà, sans distinction des innocens et des coupables; leur parenté ou alliance suffisant dans son esprit pour faire présumer leur culpabilité, et c'est assez pour les faire mourir; car le roi, c'est la loi. Les pères, les mères et les enfans sont retenus en prison jusqu'à la soumission des rebelles; les autres parens ou alliés adultes sont moissonnés par le fer du bourreau, et le roi appelle cela *stricte justice*. Cette opération finie, il divise ses troupes en deux portions : l'une reste employée au blocus de la forteresse de Gia-Dinh; l'autre se dirige vers le nord pour couvrir l'ancienne ville royale du

Tong-King, à quatorze journées de distance de la première, et pour dissiper la rebellion. On apporte des milliers de haches pour abattre, dit-on, toutes les forêts jusqu'à l'extrême frontière de la Chine, et ôter ainsi toute retraite aux rebelles. Cinquante à soixante mille hommes sont employés à cette opération. Tout le monde est dans l'attente des évènemens qui vont se passer sous peu; car les rebelles ont, dit-on, proclamé un nouveau roi qu'ils nomment Nguiên-Thông.

Tong-King, le 9 décembre 1833.

Confession générale de tous les péchés du roi.

C'est un antique usage en Chine, usage imité par les rois du Tong-King, dans les grandes calamités, de s'accuser de leurs fautes devant leurs sujets, de s'imposer quelques pénitences publiques, comme de s'abstenir du vin, de l'usage du mariage et des mets les plus à leur goût, de coucher sur la dure, de revêtir l'habit des pénitens; et ils appellent cela jeûne *ăn chay*. Le roi, voyant ses troupes défaites dans plusieurs rencontres ou embuscades; (car ces rebelles ne combattent pas autrement; on craint trop la mort pour se battre en rase campagne: on se blottit derrière quelque arbre ou dans quelques ravins, on tire son coup de fusil, et l'on va se cacher ailleurs pour recommencer encore ce même manège;) le roi, dis-je, ayant perdu plusieurs officiers-généraux tués par les insurgés, a pris le parti de faire la confession générale de tous ses péchés depuis le commencement de son règne. Il a, en conséquence, composé lui-même en beau style un acte où il retrace

d'abord tous les maux qui ont accablé son peuple, depuis le commencement de son règne, à compter de l'année de son avènement à la couronne, c'est-à-dire, l'année du dragon ou 1820, où le choléra parut pour la première fois au Tong-King, y moissonna au moins la dixième partie de la population, et d'où en dix ou douze ans il est parvenu jusqu'en notre France. Ce fléau n'est pas encore éteint au Tong-King, où il exerce de terribles ravages de temps en temps et presque tous les ans, quoiqu'il soit moins intense qu'en 1820. Pour moi, je l'ai eu déjà trois fois.

« Le roi raconte qu'après le choléra est venue la disette dont le Tong-King est affligé depuis le commencement de son règne; que jamais on n'a obtenu des moissons abondantes pour tout le royaume; mais qu'au contraire, presque tous les ans des inondations submergent et corrompent tout, et que des typhons tuent les hommes et les animaux, renversent les édifices, brisent les arbres, font périr les vaisseaux, etc.; qu'enfin a éclaté la rebellion, la guerre qui a déjà désolé plusieurs provinces, et qui ne tend à rien moins qu'à faire un grand cimetière de tout son royaume.

« A la vue de tant de malheurs, son cœur est accablé de douleurs; il reconnaît franchement que tant de maux sont l'effet de la colère du Ciel, et s'avoue le premier coupable. Il confesse ingénument que depuis qu'il règne, il s'est adonné avec excès aux femmes et au vin; qu'il a fait en bâtimens, en routes, en canaux, en vaisseaux des dépenses fort au-dessus des forces de son bien-aimé peuple; que des impôts onéreux ont pesé sur le gros de la nation, qu'ils réduisent à manquer du stricte nécessaire; qu'en conséquence, il prend à la face du Ciel et de bonne foi la résolution de changer de conduite, comme le premier coupable; mais qu'il exhorte

aussi les mandarins à suivre son exemple, et le simple peuple à imiter les mandarins; qu'à cette condition le Ciel consentira à rouvrir les canaux que leurs péchés ont taris, et par lesquels le Ciel avait accoutumé jadis de faire couler les effets de sa bienveillance sur la terre.

« Cette prière est très-bien faite, en beau style. Elle est, comme je l'ai dit, l'ouvrage du roi, qui passe pour le premier lettré et le plus bel esprit de son royaume. Mais dans sa confession il oublie de se repentir de persécuter les chrétiens. Le roi, plein de son savoir, dit que ces Européens tant vantés ne l'emportent sur lui que dans la construction des bâtimens de mer, dans laquelle il se reconnaît leur être inférieur; mais que pour le reste, il marche au moins leur égal.

« Voici l'origine de la confession des rois de Chine et du Tong-King, telle que je la trouve dans un livre de sentences de Confucius, composé par ses disciples. Ce livre est appelé en tong-kinois l'*An-ngâ*, et en chinois, l'*Un-in*. On trouve la même chose dans un autre livre chinois composé aussi par un disciple de Confucius, et qui est encore un livre classique appelé en tong-kinois *Trung daong*, et en chinois *Tching iung*, mots qu'on peut traduire par le *juste milieu*. On y lit que, *in principio rerum*, deux espèces d'air primitif, *yang* et *yn*, en tong-kinois *duong* et *am*, après certaines révolutions qu'on ne détermine pas bien, ayant formé le ciel et la terre, ceux-ci ont fait les fonctions de père et de mère, et ont engendré un fils, l'homme, qui est par conséquent une portion de ses père et mère le ciel et la terre, comme un enfant l'est de ses père et mère. L'homme est devenu ainsi un intermédiaire nécessaire entre le ciel et la terre; le cœur du ciel et le cœur de la terre ne communiquent entre eux

que par le moyen du cœur de l'homme. Si celui-ci vient par hasard à se fausser, alors le ciel et la terre ne correspondent plus régulièrement entre eux; comme un instrument de musique, quoique pourvu des meilleures cordes, ne rend plus qu'un son discordant si l'archet n'est pas en rapport avec les cordes. C'est ainsi que s'explique naturellement le défaut d'ordre dans la nature, le dérangement des saisons, la famine, la peste, la guerre, la confusion. Or, le cœur se fausse lorsqu'il ne suit pas la raison, lorsqu'il se corrompt, lorsqu'il s'abandonne au vice. Ils sont donc convaincus, au moins en apparence, qu'en corrigeant les mauvaises dispositions de son cœur, on ramène infailliblement, et par une conséquence toute physique, toute matérielle et même nécessaire, le cours régulier des saisons, l'abondance, la salubrité de l'air, la paix dans le royaume. C'est ce que j'ai lu en toutes lettres, et que peuvent vérifier à Paris, dans la bibliothèque du roi, ceux qui savent le chinois.

« Ce roi a donc ainsi l'habitude d'étaler de belles sentences, et de faire parade d'érudition; il est d'ailleurs tout-puissant dans ses états, c'est un véritable despote. Il peut bien dire, lui : *Mon conseil, c'est moi; la loi, c'est moi.* Qu'il juge autrement que la loi, personne n'y trouve à redire; celui qui fait la loi peut bien y déroger. Il n'est jamais embarrassé de convoquer le corps législatif; car il n'y a rien qui y ressemble : il a un sénat qui a toujours une volonté toute prête pour suivre celle du roi. Quand il veut prendre une mesure ou faire un acte qui déplaira au peuple, il se fait prier de le faire par quelqu'un de ses sénateurs complaisans; il témoigne alors extérieurement beaucoup de répugnance à prendre une telle mesure, de crainte d'affliger un peuple qu'il chérit si tendrement. Il diffère encore à se

decider pendant plusieurs semaines et même plusieurs mois, pour sonder l'esprit public: mais quand il a une fois pris son parti, il veut être obéi, et malheur à celui qui refuserait formellement d'obéir même dans les choses de peu d'importance; sa tête ne resterait pas long-temps sur ses épaules. Aussi combien de têtes il a fait couper depuis son avènement au trône! Personne n'est plus la dupe de ses artifices, on s'en défie et on ne croit plus guère à ce qu'il fait publier; on y soupçonne quelque ruse: tant il est vrai que la droiture dans le gouvernement des hommes est le seul et unique moyen d'obtenir la confiance, et de procurer la paix publique en assurant la sécurité des esprits!

Post-scriptum du 16 décembre 1833.

« J'ai été obligé de déloger de ma résidence, qui a été bloquée le 12 du présent mois, à cinq heures du matin. Les mandarins ont rangé leurs soldats tout autour du village, en formant une haie au travers de laquelle personne ne pouvait s'échapper. Les soldats ont fait des perquisitions dans tout le village, et ont arrêté un clerc qu'ils ont emmené prisonnier. Ils ont pris quelques effets de religion et des livres d'Europe, et ont passé tout près de moi que la divine Providence a encore une fois soustrait à leurs recherches. Cette affaire fort malheureuse pour moi, par les suites qu'elle va avoir, l'eût été bien plus si j'étais tombé entre les mains des mandarins.

« Je suis, etc.

« † Jh. M., *évêque de Castorie, vicaire apostolique du Tong-King oriental.* »

Lettre de M. Jeantet, missionnaire apostolique, à M. ***

Province de Qui-Gnhon; 1er juin 1833.

Mon cher ami,

« Vous désirez connaître quelle est la ferveur de nos bons chrétiens du Tong-King; je tâcherai de vous satisfaire. Ne pensez pas que je veuille vous persuader qu'il n'y ait point d'ivraie dans ce champ du Seigneur, je n'ai point cette intention; d'ailleurs comment cela se pourrait-il? Faibles comme les autres hommes, et même encore plus, dépourvus de presque tout secours, exposés à tant de dangers, de quelque côté qu'ils se tournent, ils ne voient que scandale, ils n'entendent que mauvaises paroles; comment n'en seraient-ils pas souillés? La perle, toute belle qu'elle est, au milieu du fumier, est nécessairement ternie. Il faut une grâce bien forte pour les conserver tels qu'ils sont.

« Ce n'est point ici le lieu de vous parler de nos Prêtres; nous en avons qui sont des modèles d'obéissance, de chasteté, de désintéressement, de ferveur, en un mot, de toutes les vertus. En 1799, un d'eux donna son sang pour la Foi. Pendant les quatre mois qu'il fut en prison et sur l'échafaud, il se conduisit d'une manière digne des premiers Martyrs. Dans cette persécution actuelle, si quelqu'un d'entre eux était condamné, je ne doute pas qu'il ne suivît l'exemple du premier. Le 14 juillet, un d'eux a été conduit au département; il est joyeux dans sa prison, quoiqu'il n'ait

que la mort a attendre, vu les dispositions du roi Minh-Mênh.

« Ce n'est point non plus le lieu de vous parler des gens de la maison de Dieu. Chaque paroisse a une ou deux de ces maisons; c'est là que vont les jeunes gens qui veulent se retirer du monde et se consacrer au service de Dieu. Le Curé les nourrit et les soigne : c'est parmi eux que nous choisissons les jeunes gens qui doivent apprendre le latin, la théologie, et ceux que nous destinons à être catéchistes; dans le nombre, il y a de vrais enfans de Dieu.

« Je passerai de même sous silence nos maisons de religieuses, qui, pour la plupart, peuvent aller de pair avec les maisons les plus régulières de France, pour l'oraison, la mortification, l'obéissance, le jeûne et la patience. Mgr. de Castorie, d'heureuse mémoire, disait d'elles que c'était la plus belle portion du troupeau : elles sont vraiment édifiantes sous tous les rapports.

« J'ai intention de ne parler que des chrétiens; et comme je connais plus particulièrement ceux de *Xu-Nghé* et du *Bô-Chinh* où j'exerce le saint ministère depuis onze ans, j'en parlerai davantage. J'en ai trouvé beaucoup d'une simplicité admirable; j'ai eu honte bien des fois de voir la conscience de plusieurs d'entre eux moins chargée au bout d'un an, que la mienne au bout d'un mois. Ils font leur prière en commun à l'église, s'il est possible, ou au moins en famille : il est bien rare qu'ils l'omettent. Ils récitent toujours ensuite le chapelet, de sorte que leur prière dure au moins trois quarts d'heure; car ils la chantent plutôt qu'ils ne la récitent. Quand il est possible d'assister à la sainte Messe les jours ouvriers, ils se gardent bien d'y manquer; ils y assistent avec la plus grande exactitude, l'entendent

avec beaucoup de modestie et de dévotion. J'admire avec quel scrupule ils observent l'abstinence des vendredis, samedis et autres jours. Un homme qui y manque est regardé comme un apostat : *Il mange de la viande*, c'est dire chez eux qu'il a abandonné la Religion. Les soldats eux-mêmes préfèrent manger leur riz avec du sel seulement, s'ils n'ont pas autre chose, plutôt que de manger de la viande.

« Ils ont en horreur les divertissemens dangereux; pauvres pour la plupart, presque continuellement obligés de gagner leur vie à la sueur de leur front, ils n'ont guère le temps de penser aux divertissemens. Aussi, ils en connaissent très-peu, et ne s'en occupent que les trois premiers jours de l'an. Ces jours-là, après avoir salué leurs parens, puis leur Curé, qu'ils appellent *père spirituel*, et après avoir vaqué à l'église à des œuvres de piété plus long-temps qu'à l'ordinaire, les hommes s'entretiennent ensemble, boivent quelques coups d'eau-de-vie de riz; les femmes s'occupent uniquement de leur ménage; les garçons jouent ensemble, et les filles s'amusent séparément à des jeux qui conviennent à leur sexe; elles se garderaient bien de se mêler avec les garçons, et ceux-ci de plaisanter ou de jouer avec elles. Ces trois jours ainsi passés, ils ne connaissent plus ni jeux, ni divertissemens, à l'exception de quelques jeunes gens qui se sont perdus dans la société des païens.

« Le vrai divertissement de nos chrétiens annamites, c'est quand le Prêtre, et surtout le Missionnaire européen, vient faire l'administration de leur chrétienté. Ils se réjouissent alors de pouvoir apprendre leur catéchisme, s'instruire de leurs devoirs et s'approcher des sacremens : ils n'ont point de plus grande fête. Combien de fois j'ai joui du plaisir de les voir, hommes et femmes,

garçons et filles, jeunes et vieux, mettre le plus grand empressement pendant huit à quinze jours, un mois, à travailler de toutes leurs forces au salut de leur ame, au point même d'oublier le soin de leur corps. Maintes fois j'ai été obligé de les nourrir, de crainte que la faim à laquelle ils se condamnaient ne nuisît à leur santé.

« Vous me demandez, mon bon ami, si l'on danse au Tong-King comme à St-Claude. Il y a des danses, des comédies, des parties d'échecs très-dangereuses pour les mœurs; mais c'est parmi les païens, et parmi quelques chrétiens pires qu'eux : pour nos chrétiens fidèles, ils se gardent bien d'y prendre part, ils les fuient. Ce qui augmente encore leur horreur pour tous ces jeux, c'est que les païens les donnent en l'honneur de leurs dieux tutélaires, afin d'amuser et les dieux et les hommes. J'ai vu dernièrement plusieurs maisons se laisser enlever leurs ustensiles, plutôt que de prendre part à leurs comédies. Une chrétienté toute entière, pour la même raison, s'expose à un procès très-coûteux et très-dangereux, à cause de la persécution. Je ne sais ni quand, ni comment ce procès se terminera. Je crains beaucoup pour cette bonne chrétienté qui fait les plus grands sacrifices. Si, dans un cas extraordinaire, la curiosité les porte à s'oublier au point d'aller voir ces jeux, ils se soumettent ensuite à des peines humiliantes, comme de s'accuser à l'église un jour de dimanche, et même de recevoir des coups de rotin en présence de tout le monde. Les relations de société entre personnes de différent sexe sont très-rares ici. Les mœurs délicates des Tong-Kinois, faciles à se scandaliser, ne supportent pas les familiarités tolérées chez nous : les païens eux-mêmes les blâmeraient. Il y a une dizaine d'années, il arriva un navire européen à la

capitale de la Cochinchine : la conduite des matelots fut telle, que les Annamites chrétiens furent forcés d'en rougir; les païens s'en scandalisèrent et s'en moquèrent : on en parla au roi qui en fut blessé comme les autres, et porta un édit qui défendait à toute fille et femme d'aller dans les magasins européens. Je n'ai pas intention de faire croire que le roi et les païens soient des modèles de chasteté; mais seulement de vous faire comprendre qu'avec les secours de notre sainte Religion et avec des mœurs aussi sévères, il est facile de préserver nos chrétiens d'une foule de péchés contre le sixième précepte : et l'on voit beaucoup de jeunes gens d'une simplicité admirable.

« Vous avez sans doute appris qu'une persécution violente a éclaté contre nous : dans le Tong-King et la Cochinchine, églises, maisons de Dieu, couvens de religieuses, *tout est plié.* Quand la paix nous sera rendue, quelles dépenses il faudra faire pour tout relever! nos malheurs toucheront certainement la Propagation de la Foi, et lui feront faire un plus grand effort en faveur de l'Eglise tong-kinoise. Quand le calme aura succédé à l'orage, nos néophytes, tout joyeux dans leur simplicité, se diront entr'eux et répéteront à leurs enfans : « Notre église est plus belle que la première fois, on « a réparé cette colonne, embelli l'autel, etc., grâces « à nos frères d'au-delà de la mer, à nos frères de « l'Occident qui nous ont aidés; entrons dans l'église, « prions pour eux; le grand Seigneur du ciel nous « exaucera à cause de leur charité, mais non pas à « cause de nos prières : nous ne sommes pas dignes de « paraître devant lui. »

« O belle œuvre que celle de la Propagation de la Foi ! œuvre venue du ciel ! le Seigneur, dans sa miséricorde, en a inspiré l'établissement et favorisé les progrès

pour le bonheur des deux mondes; le petit païen baptisé au moment de la mort, le païen converti, le pécheur repentant, le fidèle soutenu, la religieuse affermie, le catéchiste formé, le Prêtre consacré au service de Dieu et des ames, le Missionnaire joyeux au milieu de ses travaux, lui doivent des actions de grâces. Oui, sainte œuvre de la Propagation de la Foi, voilà votre ouvrage! si les colléges sont construits, les séminaires érigés, les églises bâties, en l'honneur du Très-Haut, c'est le fruit de vos immenses charités. La Propagation de la Foi appelle dans le centre de la France tous les peuples de l'univers, pour partager avec eux les faveurs que le Seigneur accorde à la ferveur de ses prières; elle se transporte chez tous les peuples, pour répandre sur eux la rosée de son inépuisable charité. Vous me dites qu'à St-Claude il y a plus de deux cent soixante personnes qui en font partie; je remercie Dieu de leur avoir inspiré cette résolution, et de leur avoir accordé la grâce de l'exécuter. Je vous prie de les saluer de ma part, et de celle de tous nos chrétiens de *Xu-Nghé* et du *Bô-Chinh* : sans doute ils agréeront le salut d'un pauvre Missionnaire du Tong-King, et des chrétiens qu'il a administrés pendant long-temps. Je me recommande à leurs bonnes œuvres d'une manière plus particulière; cher ami, encouragez-les, augmentez-en le nombre autant qu'il vous sera possible. M. Marette, mon ancien écolier à Nozeroi, est dans la même mission que moi : c'est un fervent Missionnaire. Voilà plus de quatre ans qu'il est arrivé : je n'ai pas encore pu le voir.

« Je suis bien sensible au bon souvenir de M. Rosset, et je vous prie de lui offrir le témoignage de ma reconnaissance et mes très-humbles respects.

« Je suis, etc.

« JEANTET, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Charrier, missionnaire apostolique, à M. l'abbé Brunelin.

Nam-Dinh, le 21 décembre 1833.

Mon cher Cousin,

« Depuis que l'édit de persécution a été publié, nos chrétiens ont à supporter toutes sortes de vexations. Les mandarins sont exacts à faire exécuter les ordonnances du roi, mais on a encore plus à craindre certains individus à leur service, qu'on appelle satellites. Ils sont habiles à trouver les moyens d'extorquer de l'argent; pour deux liards ils feraient pendre un homme. Outre qu'ils exécutent les ordres des mandarins, ils courent de village en village; si quelque père de famille a la réputation d'être bon chrétien, ils vont chez lui, l'arrêtent, le conduisent auprès du mandarin pour le faire apostasier. Si pendant la route ils peuvent lui arracher quelque argent, ils le renvoient de bon cœur, en le comblant de remercîmens. S'il refuse d'en promettre, alors il faut aller jusque chez le mandarin, qui souvent aussi pour une certaine somme les dispensera aisément de tout acte superstitieux : en sorte qu'on pourrait presque dire que les mandarins exécutent les édits du roi plus pour avoir de l'argent, que par crainte et respect pour leurs dieux. Il est à propos que je vous raconte ce qui est arrivé, il y a une quinzaine de jours, au brave homme qui me donne l'hospitalité depuis mon arrivée au Tong-King.

C'est un bon vieillard plus qu'octogénaire, qui pendant toute sa vie n'a pas eu deux heures de maladie. Deux militaires, envoyés par le grand mandarin dans le village, vinrent l'arrêter pour le conduire au prétoire, l'accusant d'avoir été toute sa vie et d'être encore le chef de la Religion dans le village ; titre bien glorieux au Tong-King et à son âge. Pendant la route qui était de trois lieues environ, il les prêcha tellement, qu'à la vue de la maison du mandarin et sans argent, ils le renvoyèrent : « Voyons, voyons un « peu ; avant de renoncer à mon Dieu pour adorer les « vôtres, il faut voir s'ils sont meilleurs que le mien : « à mon âge on ne doit pas faire les choses à la légère. « Premièrement, que sont vos dieux ? des morceaux de « bois, sans vie ; en coupant mon arbre dans mon « champ, je puis en un jour en faire une douzaine de « plus gros que les vôtres : quel pouvoir ont-ils ?.... Eh ! « mes amis, s'ils avaient quelque pouvoir, voici plus « de quatre-vingts ans que je fais tout ce que je puis « pour les détruire, et ils n'ont pu me faire aucun mal ; « certainement, s'ils avaient quelqu'autorité, ils n'auraient pas manqué de me punir : car ils doivent bien « être comme ceux qui les adorent, voleurs, vindicatifs, etc. Le Dieu que je sers ne m'a fait que du bien, « quand je l'ai offensé il m'a pardonné... C'est un Dieu... « C'est lui que vous devez craindre, car vous ne lui « échapperez pas. Pourquoi n'embrassez-vous pas sa Religion qui défend tous vos brigandages, qui vous « rendrait heureux en ce monde et en l'autre plus « encore. » Il les fit convenir que la Religion chrétienne était la meilleure ; il les terrassa tellement, qu'ils le renvoyèrent sans rien exiger de lui ; à son retour, comme Monseigneur m'avait envoyé un peu de vin pendant ma maladie, je lui en donnai une petite

goutte. Ah! si vous l'aviez vu, c'était un spectacle beau et admirable tout à la fois, de voir revenir ainsi dans sa maison un vieillard qui, toute sa vie, quand il y a eu des persécutions, a retiré chez lui les Evêques et les Missionnaires. J'aime à croire que sa récompense sera grande dans le ciel; c'est un fort dans Israel, il ne craint rien dès qu'il s'agit de la Religion.

« Dans une autre province, un homme chez qui on a trouvé un chapqlet a été obligé, pour n'être pas traîné dans les prisons et exposé aux mauvais traitemens, de donner cinquante ligatures, monnaie du pays: les cinquante valent plus de cent francs.

« L'article de l'ordonnance de persécution qui enjoint aux mandarins de nous prendre tous, n'a encore eu aucun effet; cachés chez les chrétiens, nous ne nous montrons pas le jour. Combien durera cette crise? on n'en sait rien; ce qu'il y a de certain, c'est que ce roi a déclaré ouvertement son intention, et a promis de persécuter jusqu'à sa mort ou la perte de son royaume. Rien n'étonne de la part d'un roi infidèle, livré à la boisson et à la débauche.

« Il faut vous dire maintenant quelque chose du Tong-King: il y fait extrêmement chaud. Dans la zône torride, sans être à la pluie, on est toujours dans l'eau, à cause de la sueur abondante qu'on éprouve. La chaleur est si intense qu'elle vous pénètre jusqu'à la moelle des os; elle est telle qu'en juin, juillet et août surtout, il est impossible aux cultivateurs de travailler dans les champs, et aux voyageurs de faire route depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir: tout ce que l'on touche est chaud. Si la nuit du moins on pouvait dormir à son aise; mais non, on est dans l'eau continuellement, et par-là jamais bien. Les lits, par eux-mêmes, ne devraient pas être trop chauds: on n'a

ni matelas, ni paillasse, ni draps, etc.; les Tong-Kinois couchent sur les planches, qu'ils couvrent d'une natte pour éviter la poussière. Cette couche n'est pas trop molle dans les commencemens; il en coûte un peu pour s'y accoutumer; mais dans la suite le corps se fait à tout; on y dort comme ailleurs: on se couche tout habillé, excepté quand il fait trop chaud. Alors on quitte tout habit, et on ne garde qu'un *langouti* (ceinture), ce que font aussi les hommes quand ils sont dans les champs. Les enfans mâles vont nus jusqu'à sept ou huit ans. Les habits tong-kinois sont extrêmement pauvres, en mauvais coton, et d'un plus mauvais teint encore. Ils perdent bientôt leur couleur, et deviendraient pour des pauvres français un objet de rebut. Ici la différence entre les riches et les pauvres ne se connaît pas par les habits, tous sont de même; point de souliers, point de bas, point de chemise, un simple pantalon avec un petit habit qui prend au col et descend jusqu'au jarret, un turban sur la tête: voilà l'habillement des hommes, des femmes, et même des missionnaires dans le Tong-King.

« Je ne crois pas qu'il y ait ici un seul ébéniste; dans les maisons on ne voit point de meubles, pas même une table, une chaise. Ils mettent leurs effets, leurs alimens, etc., dans des paniers en feuilles ou en rotin, espèce d'osier. Mais, direz-vous, comment fait-on pour s'asseoir, écrire, manger, s'ils n'ont ni chaises, ni tables? Voici comment. Quand vous arrivez dans une maison, vous apercevez d'un côté une natte étendue sur une planche; on y fait asseoir l'étranger qu'on veut honorer, autrement on vous met sur une natte étendue par terre: il faut alors vous asseoir à plat en croisant les jambes, situation pénible pour un Français. Quand je suis seul, je me mets à mon aise. Les Tong-Kinois n'ont

point de poches à leurs habits ; s'ils ont quelque chose à porter, ils le mettent dans une grande guenille qu'ils placent fièrement sur l'épaule.

« Les maisons sont singulières : ce sont des piliers de bois ; des morceaux de bambous, plantés les uns contre les autres, qui soutiennent un toit couvert de chaume de riz. Ce toit, par les côtés, n'est pas plus élevé que la taille d'un homme ; encore souvent faut-il se baisser pour entrer dans les maisons : dans le milieu, il est très-haut, et a la forme d'une voûte ; d'un côté, point de portes ; de l'autre, c'est-à-dire, ordinairement au midi, ce n'est que portes que l'on ouvre en été pour recevoir le vent. Ici les vents sont réguliers : pour l'ordinaire, ils soufflent six mois du nord et six mois du sud. Pour faire leur cuisine, ils n'ont point de cheminée ; ils allument du feu dans un coin, font un trou, y mettent une marmite sans jambes, puis allument le feu par-dessus et tout à l'entour. Leur batterie de cuisine consiste dans cette marmite, et une ou deux chaudières ; en dédommagement ils mangent tous dans de belle porcelaine. Jugez un peu de leur nourriture et de la manière de l'apprêter : on n'a ni pain, ni vin, ni lait, ni beurre, ni fromage, etc. ; en un mot, de tout ce qu'on mange en France, je ne trouve ici que le riz, le porc et la poule. Pour remplacer les pommes de terre, ils ont une racine qu'on appelle patate : mais quelle différence avec les pommes de terre de France ! avec un goût sucré, ces espèces de pommes de terre nourrissent peu ; ils les mangent comme dans nos pays nous mangeons les nôtres. En un mot, ces gens se nourrissent fort mal, et mangent leurs alimens presque crus ; ils pourraient mieux se nourrir s'ils voulaient. Le poisson y est à très-bon compte et en abondance, à cause des fleuves sans nombre qui arro-

sent le Tong-King. Pour trois ou quatre sous on a un poisson de quatre à cinq livres. La viande n'y est pas commune, excepté celle de porc; quant à celle de chien, qui est plus chère et plus estimée que toute autre; n'en mange pas qui veut. Si j'en avais tous les jours, je m'en contenterais bien.

« Les Tong-Kinois boivent l'eau de pluie; on dit cependant qu'en hiver ils boivent de l'eau de puits et de fontaine : *Videbitur infrà*. Jamais il ne boivent l'eau pure ni fraîche, mais toujours avec le thé et chaude. On se croirait perdu si l'on buvait une écuellée d'eau fraîche: dans les maisons, il y a toujours du thé chaud, et on en avale une écuellée comme vos moissonneurs avalent un verre d'eau fraîche. Ils le boivent aussi chaud qu'ils peuvent; je fais comme eux, et ma petite marmite ne me quitte pas. Après avoir bu, il faut suer abondamment. Chaque famille récolte son thé. Ce petit arbuste ou arbrisseau ne s'élève pas à plus de huit à dix pieds de hauteur; les feuilles en sont très-vertes et pas très-grandes : il y en a cependant de bien plus grandes les unes que les autres; cela dépend de la qualité de l'arbuste. On fait sécher ces feuilles, on les met en boules, et on les vend ainsi. Vous vous imaginez bien que quelquefois on a soin d'y insérer quelques autres petites feuilles semblables, surtout quand il va en Europe; en sorte qu'il vous est très-difficile de l'avoir pur et de connaître son véritable goût. Ici, on le prend sans sucre et à son lever, à son repas et à son coucher: en un mot, c'est la boisson du pays. Pendant l'été, plusieurs maisons le prennent verd; tous les matins, la bonne mère de famille va à l'endroit où sont les arbustes, ramasse un panier de feuilles de thé, et chacun le prend selon son goût. Pour moi, j'aime mieux le sec; plusieurs trouvent que lorsqu'il est verd il est plus

rafraîchissant. Si je pouvais vous en faire passer un peu, je le ferais avec plaisir. Quand on me rend des visites, on ne vient pas les mains vides. Il y a environ huit jours, un des plus riches habitans du pays, m'envoya son domestique pour m'offrir ses hommages et ses petits présens, me disait-il dans une lettre; entr'autres choses, il y avait un gros paquet de thé. Ce thé est de première qualité dans le pays, et ne paraît que sur la table des grands. Cher cousin, que ne puis-je partager avec vous!

» Les cannes à sucre sont ici en grande quantité; pour cinq ou six sous on se procure une livre de sucre, et les cannes paraissent souvent au dessert sur la table. Le tabac n'y manque pas, mais il est moins fort qu'en Europe; mon bon vieil hôte m'apprend à le cultiver. Les fruits y sont de toutes saisons, cependant ils sont plus abondans depuis juin jusqu'à mars. Les oranges y sont exquises; les figues bananes y viennent en tout temps; l'arbre qui les produit ne dure que deux ans; la première année, il croît; la seconde, il produit et périt. Le vocabulaire français l'appelle *figuier-d'Adam*, sans doute parce qu'on prétend que ce malheureux père des hommes se servit de ses feuilles pour se couvrir. Effectivement, les feuilles de cet arbre sont très-grandes; longues de six à sept pieds sur deux à trois de large, il ne lui en fallait pas beaucoup pour se faire un habit ou au moins un *langouti*. Quoi qu'il en soit, les bananes sont très-bonnes: elles ont une autre forme que les figues ordinaires; elles sont de la grosseur d'un raifort, et longues de six à sept pouces; il y en a de plus petites, deux font le dessert d'une personne. Les autres fruits sont en grande quantité, mais ne ressemblent pas à ceux de France; il en est de gros comme vos grosses courges, appelés *mit*, dont le goût est exquis. Il serait trop long de les énumérer tous; au

reste, il faudrait ici avouer mon ignorance. Les arbres ne sont pas en plein champ, mais bien dans les villages. Il n'y a point de maison séparée et à l'écart, à cause des voleurs : elles sont toutes réunies, ne se joignant pas les unes les autres, mais séparées par des champs; en sorte qu'un village, comme ils sont ici, de deux à trois mille personnes, tient un grand espace de terrain, et c'est dans cet espace que se trouvent tous les arbres à fruits; hors des villages, sont les champs de riz et autres récoltes. Les plus petits villages sont de mille personnes; quand on est dans leur enceinte, à peine voit-on à vingt pas devant soi, tant les arbres sont épais.

« Les usages sont ici absolument différens de ceux d'Europe. Ce qui est pour vous autres Français une malhonnêteté, est pour un Tong-Kinois une politesse et une vertu. Ces peuples sont ignorans; les gens les plus instruits vous demanderont volontiers si l'Europe est dans le Lyonnais ou dans Paris (je parle de ceux mêmes qui ont étudié) : ils connaissent tout et ne savent rien. Gais entre eux, ils le sont moins avec les Européens; fidèles et méritant la confiance, ils ne seraient peut-être pas aussi sincères; d'ailleurs je ne les connais pas assez, non plus que leurs usages religieux et politiques, pour en parler. Depuis mon arrivée, je ne suis pas sorti de la maison de mon bon vieil hôte : je n'ai guère eu d'autre société que celle d'une douzaine d'étudians en troisième, que ce brave homme a voulu retirer dans un autre coin de sa maison.

« La langue de ce pays n'est pas aussi difficile qu'on se l'imagine en Europe. En quatre mois d'étude soutenue on peut prêcher et confesser : je n'ai pu étudier que depuis le 25 mars jusqu'au 1.er mai, où la fièvre tong-kinoise est venue me visiter; depuis cette époque

jusqu'aujourd'hui toute étude a été suspendue. Mon catéchiste en me servant me parlait quelquefois tong-kinois, et moi aussi maintenant je commence à dire quelques mots : quoique je n'aie encore que trente-cinq jours d'étude, j'ai entendu deux confessions en langue tong-kinoise, je les comprenais à peu près. Cette langue, écrite en caractères européens, est beaucoup plus facile qu'en caractères chinois.

« Les chrétiens aiment beaucoup les Missionnaires ; ils les regardent vraiment comme leurs pères dans la Foi, et quand il s'agit de faire quelque chose pour eux, ils ne craignent point le danger. Ils sont bien malheureux pendant cette persécution ; privés de secours religieux, ils meurent sans sacremens, et ont la douleur de voir leurs enfans rester dans l'ignorance des vérités du salut. Les infidèles sont plus malheureux encore ; hors de la voie, ils n'ont personne pour les y ramener : les Missionnaires, Prêtres et Catéchistes, loin de pouvoir travailler à leur conversion, ne peuvent pas se montrer à eux. Ces infortunés, pour la plupart, reconnaissent que la Religion chrétienne est la seule bonne. Mais, ô funeste respect humain ! malheureux *qu'en dira-t-on !* il faut que tu sois bien pernicieux aux hommes, puisque le démon t'emploie comme un moyen favori, en France, pour retenir les pécheurs dans leurs liens, et parmi les infidèles pour les empêcher de se convertir. « Oui, disent-ils, nous em-
« brasserions la Religion chrétienne, mais on se moquera
« de nous, nous deviendrons la risée de nos parens,
« amis, voisins ; au reste, nos pères ont suivi la même
« religion que nous. » Comme si le nombre de ceux qui se perdent dans un précipice était un motif suffisant pour suivre en aveugle le chemin qui y conduit ! Leurs superstitions font frémir. Croiriez-vous qu'on

puisse adorer le diable comme diable? Oui, mon cher, on le peut, et on ne le fait que trop : dans un pays où il règne en souverain, il est de ces pauvres infidèles, et le nombre en est grand, qui sont assez stupides pour l'adorer directement, lui offrir leur hommage, lui demander des récompenses en ce monde et en l'autre. Tous admettent une autre vie. Oh! priez le Seigneur, et faites-le prier pour leur conversion, la persévérance des justes, le retour des chrétiens égarés, et surtout pour les Missionnaires qui sont parmi eux, exposés à la persécution, etc. S'ils ont des consolations intérieures, ils ont beaucoup de peines extérieures et intérieures.

« Je suis, etc.

« CHARRIER, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Retord, missionnaire apostolique au Tong-King, à MM. Charles, Cheynet et Laurent, prêtres, à Lyon.

Mission du Tong-King, le 12 janvier 1834.

Loué soit à jamais le saint nom de Jésus.

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

« JE le sais, vous voulez que je vous donne des nouvelles de moi, et de notre sainte Religion dans ces contrées païennes. Je vais vous satisfaire.

« Pour ce qui me regarde en particulier, j'ai peu de

choses à dire. Je me porte actuellement très-bien ; je possède suffisamment la langue annamite, pour pouvoir faire beaucoup d'ouvrage, si nous avions la paix ; mais la tempête gronde fortement, il faut souvent nous mettre à l'abri dans des lieux sombres et solitaires, crainte d'être emportés par l'orage. Depuis Pâques de l'année dernière, qui est le temps où j'ai commencé à être en état d'entendre les confessions, je n'ai pu confesser que mille quatre cent soixante-douze personnes.

« En dépit de la persécution, je tâche d'être toujours gai, tranquille et content. Je commence à être familiarisé avec la misère, désormais je l'ai prise pour mon épouse ; jusqu'à la mort je pense vivre avec elle, et voilà pourquoi je ne la crains plus. Il est vrai, la cangue et la prison, le glaive et la corde, tout est prêt pour nous, et nous pouvons dire, comme l'Apôtre : Dieu nous a donnés en spectacle dans ces derniers temps, comme les Apôtres destinés à la mort. Mais pourquoi s'inquiéter, pourvu que nous consommions notre course et que nous remplissions le ministère de la parole que nous avons reçu ? puis, tous nos cheveux ne sont-ils pas comptés, et pourrait-il en tomber un seul sans la permission du Père céleste ? Bref, c'en est assez pour ce qui me regarde.

« Quant à ce qui concerne notre sainte Religion, si je pouvais vous décrire le triste état où elle se trouve dans ces pays, je vous ferais gémir amèrement. Voilà un an qu'un cruel édit de persécution a été lancé contre nous : depuis cette époque, que d'avanies, n'a-t-elle pas eues à supporter ! que de frayeurs n'a-t-elle pas éprouvées ! que de pertes n'a-t-elle pas faites ! Avanies ! c'est son histoire de tous les jours ; elle en reçoit de tous côtés ; elle est placée comme un but contre lequel la malice de chacun dirige ses coups.

Le roi nous hait autant que l'enfer hait le Ciel. De là les édits secrets à tous momens lancés contre nous; de là les menaces les plus terribles d'extirper entièrement de ses états la Religion de Jésus; de là les fureurs dans lesquelles il entre en apprenant que ses édits n'ont pas encore entièrement produit leur effet. Les mandarins nous haïssent peut-être un peu moins; mais ce qu'il y a de malheureux, ils aiment l'argent et n'aiment que cela : en extorquer de toutes les manières, c'est là leur métier ordinaire; pourvu qu'on leur en donne beaucoup, on est soudain sans crime à leurs yeux, mais ce n'est pas pour long-temps. Avec de l'argent on enchante, on endort pour quelques jours seulement ce monstre persécuteur; bientôt il se réveille plus furieux que jamais, et hurle de nouveau : la mort ou de l'argent. De là l'exactitude des mandarins à presser l'exécution de l'édit persécuteur et à tâcher de prendre quelque Prêtre, quelques objets religieux ou européens. On est forcé de leur donner tous les jours des sommes énormes, pour se libérer de leurs vexations.

« M. Jeantet m'écrivait, en avril 1833, que les chrétiens d'un seul *huyen* de la province de *Xu-Nghé* (1), avaient donné vingt barres d'argent (2) au mandarin, pour s'exempter de fouler la croix aux pieds et de donner un billet d'apostasie. M. Marette, dans une lettre du 28 octobre 1833, me dit que dans les quatre

---

(1) Le mot *Xu* signifie province. Une province se divise en plusieurs *phu*, un *phu* se subdivise en plusieurs *huyne*; dans un *huyen*, il y a plusieurs *xa*, et dans un *xa* plusieurs *thong* ou villages.

(2) Actuellement une barre d'argent équivaut à cinquante ligatures, et une ligature vaut environ deux francs de notre monnaie.

grandes paroisses qui forment son district en *Xu-Douai* (1), les chrétiens ont déboursé huit à dix mille ligatures; dans la province de *Nam-Thuông* (2), où je suis, il paraît qu'on en a été quitte à un peu meilleur marché. Cependant on a dépensé aussi beaucoup d'argent. Mgr. Havard et M. Masson, provicaire-général, ont aussi fait des dépenses considérables, prises sur la bourse commune (3), pour aider les Prêtres annamites et secourir nos pauvres chrétiens. Enfin, il n'est pas une paroisse, pas une chrétienté qui n'ait fait de très-grands sacrifices pour obtenir permission, je ne dis pas de faire le bien, en pratiquant notre sainte Religion; (ces suppôts du démon) pourraient-ils permettre le bien?) mais de ne pas faire de mal, en reniant leur foi et foulant aux pieds la croix de notre bon Sauveur. Malgré tout cela, plusieurs chrétiens ont été cruellement battus de verges, impitoyablement jetés en prison et mis à la cangue pour la Foi. En Cochinchine et en Xu-Nghé, nous avons encore plusieurs confesseurs dans les fers, qu'on n'a pas encore pu délivrer, quelques efforts qu'on ait faits pour cela (je ne sais pas au juste leur nombre); on présume qu'ils mourront de misère en prison, s'ils restent fermes jusqu'à la fin.

« Ce ne sont pas seulement les mandarins qui persécutent nos chrétiens, les païens s'en mêlent aussi. Ici ils intentent des procès aux chrétiens sur les choses les

---

(1) Les quatre paroisses renferment environ quinze mille ames, réparties sur environ cent vingt-cinq chrétientés. *Xu-Douai* est la province située à l'ouest de la ville royale appelée *Ke-Cho*.

(2) C'est la partie supérieure de la grande province du midi.

(3) Dans cette mission, nous vivons en commun; point de bourse particulière.

plus injustes; là ils s'efforcent de les faire participer à des superstitions aussi criminelles que ridicules; ailleurs ils dénoncent les Prêtres et cherchent à les prendre; plus loin ils veulent s'emparer du bois de nos églises pour réparer leurs pagodes: tout cela, toujours pour avoir de l'argent, autrement point de paix; et nos chrétiens sont extrêmement pauvres, étant ainsi opprimés par tout le monde.

« Comme vous gémiriez, Messieurs, si vous voyiez les maisons, la nourriture, les vêtemens de la plupart d'entr'eux! Ils sont nus, dans toute la force du terme. Comme des brebis au milieu des loups, *tanquam oves in medio luporum*, ils peuvent dire tous les jours, comme notre bon Maître dans la personne du roi David: Grand nombre de taureaux et de veaux gras nous environnent et ouvrent sur nous leur gueule, comme le lion vorace et rugissant: *Circumdederunt me veluti multi tauri pingues; obsederunt me, aperuerunt super me os suum, tanquam leo rapiens et rugiens* (Ps. 21). Nos entrailles se sont desséchées comme l'argile, et nos langues se sont attachées à nos palais, et nous sommes devenus semblables à la poussière du tombeau, parce que la multitude des méchans nous environne comme des chiens affamés: *Aruit tanquam testa virtus mea, et lingua mea adhæsit faucibus meis, et in pulverem mortis deduxisti me, quoniam circumdederunt me canes multi, et concilium malignantium obsedit me* (Ps. 21).

« D'après cela, mes chers Confrères, jugez de la frayeur dont nos pauvres chrétiens doivent être frappés. Ici on a peur de tout; ce pays est plein de voleurs, ils y marchent par bandes de cinq à six cents, comme de petites armées; ils font des dégâts affreux partout où ils passent. En juillet dernier, ils ont pillé un village attenant à mon district, ils ont pris un

calice et deux ornemens sacrés au Prêtre annamite de cet endroit. En *Xu-Nghé*, M. Borie a aussi été dévalisé par les voleurs; ils lui prirent tous ses effets, ses vases sacrés et une demi-barre d'argent. Le Chinois qui a conduit M. Charrier depuis Macao jusqu'au Tong-King, nous a aussi enlevé quatre cent soixante piastres dans un lieu appelé *Pho-Van-Ninh*, aux frontières de la Chine, où l'on avait déposé les objets européens que nos Messieurs de Paris nous avaient envoyés par l'occasion de ce cher compatriote; lesquels objets ont été en partie la proie des fourmis blanches. On a peur des faux frères, il y en a ici comme partout. Au commencement de la persécution, des païens faillirent prendre M. Borie, trahi par un chrétien à qui ce cher confrère s'était confié; sans un riche païen qui le reçut dans sa maison, on mettait la main sur lui. Hier encore, j'ai reçu une lettre de M. Rouge, dans laquelle il me dit qu'il vient d'être dénoncé par un jeune homme de la maison de Dieu, qui avait reçu d'un apostat de l'argent pour le trahir; mais on a peur surtout des mandarins, espèce de brigands illustres, les plus dangereux de tous: ils ont partout leurs hommes; tantôt ce sont des émissaires secrets habillés en mendians, qui parcourent les villages, examinant s'ils n'apercevront point quelque signe de la Religion de Jésus, écoutant s'ils n'entendront point réciter quelques prières; tantôt ce sont des huissiers qui vont exiger le paiement des impôts, et dont les regards plus que profanes sont aussi très à craindre; souvent ce sont des régimens de soldats qui vont à la recherche des voleurs ou des ennemis: dernièrement ils ont pris un Prêtre annamite que les Chrétiens ont délivré sur-le-champ, au moyen d'une barre d'argent. Deux semaines auparavant, ils bloquèrent une maison de religieuses où ils avaient

appris qu'un Prêtre s'était retiré ; mais le Prêtre s'évada secrètement, et toute leur capture se borna à deux chapelets.

« Dans ce même temps, ils prirent un de nos anciens clercs qui est resté à la cangue une quinzaine de jours, et qu'on vient de délivrer au moyen, dit-on, de dix barres d'argent. Ils avaient pris aussi cinquante volumes de livres européens, lesquels livres ont été brûlés; peu s'en fallut qu'ils ne missent la main sur Mgr. l'Evêque de Castorie. C'était le 14 décembre dernier: les mandarins vinrent avec quatre cent cinquante soldats bloquer le village de *Vinh-Tri*, où se trouvent la communauté et notre collége, et où était alors Sa Grandeur. Ils cherchaient un chef de rebelles, qu'ils croyaient être dans ce village ; s'ils avaient aperçu Monseigneur, à deux pas duquel ils passèrent, ils l'auraient bien pris de préférence ; mais celui que Dieu garde est bien gardé.

« De cinq Prêtres annamites qui étaient aussi à Vinh-Tri, aucun ne fut pris ; il n'y eut que le vieux clerc dont je viens de parler, qui, étant à demi-sourd, n'entendit point donner le signal pour le rassemblement des hommes du village : conséquemment il resta tranquille dans sa cabane, où il fut trouvé et pris par les soldats, en place du chef des rebelles qu'on cherchait. Outre les dix barres d'argent données pour sa délivrance, on dépensa encore dans cette affaire la valeur de six autres barres, pour empêcher les soldats de faire trop rigoureusement leur visite dans les endroits où étaient cachés les objets de religion.

« Vous comprenez d'après cela, Messieurs et chers Confrères, combien doit être difficile la position où nous nous trouvons, errans et fugitifs de village en village ; chacun se cache comme il peut. Il y a long-

temps qu'une lettre m'apprenait que M. Borie en était à son vingt-troisième changement de demeure, dans l'espace de moins de six mois. M. Rouge, mon compagnon de voyage et mon plus proche voisin, a aussi fait plusieurs pélerinages extrêmement curieux ; écoutez-le parler lui-même : « Je suis, dit-il, dans une « caverne de quatre pieds et demi de large et de « neuf de long, inaccessible aux rayons de toute lu- « mière tant naturelle qu'artificielle ; là se trouvent « mon dortoir, mon laboratoire et mon réfectoire, etc. ; « car, il ne m'est pas permis de sortir à quelque heure « que ce soit. Là règne un silence perpétuel, qui n'est « interrompu que par le bourdonnement des mousti- « ques et le divertissement des rats qui sont sans res- « pect à mon égard. » On lui avait creusé des souterrains, pour qu'il s'y enfonçât dans les momens de crise. « Si vous voulez, m'écrit-il, avoir une idée de « mon existence daus ces demeures de la mort, vous « pouvez lire la descente d'Enée aux enfers. » Quatre mois plus tard (9 août), ce cher confrère m'écrivait : « Le démon de la peur me fait éprouver toutes sortes « de désagrémens ; il y a environ un mois que je ne « suis entré au tribunal de la Pénitence ; je suis resté « plus d'une semaine sans pouvoir célébrer la sainte « Messe, pas même le jour de dimanche ; et pen- « dant le court espace de sept jours, je n'ai changé « que cinq fois de demeure, dans trois villages diffé- « rens. J'ai vu, pendant près de trente-quatre heures, « soixante-dix soldats autour de la maison où je me « trouvais, et je suis resté dix-huit heures assis sur « le bord d'un de mes souterrains.... Maintenant je suis « dans une chétive cabane extrêmement pauvre, où sou- « vent j'endure la faim, parce que je ne trouve pas les « moyens de faire arriver les vivres jusqu'à moi, tant

« la profondeur de ma retraite est secrète. Je suis ici « sans bagages, sans livres et sans occupations : les pre« miers jours d'une telle vie me parurent bien longs. »

« Ce cher confrère n'a cependant pas toujours été serré de si près ; il a eu quelques mois de liberté, pendant lesquels il a fait beaucoup d'ouvrage. Actuellement il est contraint de se tenir à l'ombre. Mon compatriote M. Charrier est aussi occupé à se chercher un antre profond ; je reçois aujourd'hui une de ses lettres. « Depuis cinq à six jours, me dit-il, nou« velles sur nouvelles : le mandarin chef du *phu* veut « bloquer mes environs, pour saisir un homme que « vous connaissez bien et qu'il n'aime guère : il a su « qui j'étais, dit-il, et il en veut à ma peau. Je ne suis « ici qu'à la pointe de l'épée, et absolument parce que « je ne sais où aller ailleurs. J'attends tout de la Pro« vidence : j'ai cependant envoyé un de mes hommes à « la découverte ; si je trouve un trou, je m'y mettrai, « comme l'ami Lyonnais. »

« Eh bien ! monsieur le Curé, l'entendez-vous ? l'ami Lyonnais est donc aussi dans un trou ; et certainement il y est ; il y a déjà environ un mois. Toutes ces belles et grandes fêtes de Noël, il les a passées seul avec ses deux domestiques, dans une petite et vieille cabane ; dont le principal mérite est de lui donner toute liberté d'étudier l'astronomie, à travers les lucarnes de son toit délabré, sans qu'il ait besoin de quitter la natte sur laquelle il est couché. Là, dans le silence de ses pensées solitaires, il est bien sûr que le souvenir des beaux cantiques chantés à St-Georges, à cette époque, des belles cérémonies et des beaux sermons de ces jours solennels, s'est représenté à son esprit avec une douceur mêlée de beaucoup d'amertume ; mais ensuite la pensée de Jésus né pauvre, et abandonné dans

la crèche de Béthléem l'a grandement consolé ; il faut se résoudre à tout : notre bon Maître qui a tant souffert pour nous, nous a fait tant de bien qu'il est juste que nous souffrions aussi quelque chose pour lui.

« Au milieu de mes misères, j'ai le bonheur de pouvoir tous les jours adorer de bien près le bon Jésus, qui tous les matins, bien avant l'aurore, descend dans ma cabane ; là Jésus naît de nouveau sur un autel de bambou, aussi pauvre que la crèche ; quelques Annamites, aussi simples que les bergers, lui rendent leurs devoirs, et un pauvre Missionnaire qui n'est point roi, qui n'est point mage, mais qui est aussi venu de bien loin, lui offre le sacrifice de sa vie, dans quelque temps et de quelque manière qu'il lui plaise de la terminer. Je pense me remettre en mission au commencement du carême, ou bien il faudra que les choses aillent extrêmement mal. Maintenant je m'occupe à l'étude des caractères annamites.

« Dans le Tong-King oriental, MM. les Missionnaires espagnols paraissent ne pas être plus à leur aise que nous ; jugez-en par le passage suivant d'une lettre de Mgr. Delgado, évêque de Mellipotamie, vicaire apostolique de cette mission, en date du 23 octobre 1838 :
« C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai reçu votre aimable lettre dans mon domicile accoutumé, où depuis plusieurs mois je suis obligé de rester caché, à cause des craintes que nous éprouvons le jour et la nuit ; car les Prêtres indigènes seuls peuvent visiter quelques parties de leur district, mais secrètement et avec beaucoup de prudence et de précaution : pour nous autres Européens, il nous est impossible, dans ce vicariat, de sortir sans un danger prochain de tomber entre les mains de nos ennemis, qui, poussés par l'amour de l'argent plus que par la haine de la Religion, font des

« recherches partout, même dans l'intérieur des mai-
« sons, pour prendre quelques Européens. Vous devez
« comprendre par-là quel plaisir votre lettre a causé à
« votre ami, déjà vieux et infirme, qui pour éviter de plus
« grands maux reste enfermé comme dans une prison
« volontaire, où il exerce comme il peut les devoirs de
« son emploi, attendant avec anxiété la paix et la tran-
« quillité de ce malheureux royaume. Il n'y aura pas
« de paix tant que l'injustice y régnera comme elle y
« règne maintenant, parce que, selon la parole de Dieu,
« l'injustice rend les peuples malheureux. »

« Toutes ces tribulations, toutes ces misères dont je viens de vous faire le récit imparfait, ne sont cependant rien; ce qu'il y a de plus affligeant et de plus malheureux, ce sont les pertes que la Religion fait ici chaque jour: pertes d'argent, je vous en ai parlé, ne revenons pas là-dessus; pertes de Prêtres, les uns meurent naturellement, les autres périssent sous la hache du bourreau. Le Ton-King oriental a perdu cette année plusieurs Prêtres indigènes; la Cochinchine a aussi à déplorer la mort d'un Missionnaire, M. Miallon. Dans notre mission, outre M. Suat, mon compagnon de voyage, la mort nous a encore emporté deux ou trois Prêtres annamites. D'autres sont obligés de fuir de leur paroisse, n'y trouvant aucun lieu sûr pour se cacher, et de laisser leurs brebis seules à la merci des loups. M. Taberd ne pouvant plus tenir en Cochinchine, s'est retiré dans le royaume de Siam, avec MM. Cuénot et Vialle; M. Régéreau est à la capitale du Camboge, où l'on dit que le roi l'a bien reçu. Enfin il en est qui sont martyrisés; nous n'en avons encore qu'un seul dans cette mission, qui ait subi ce glorieux sort; c'est le vénérable Pierre Tuy, prêtre indigène, de la province de *Xu-Nghé*.

« Agréez, Messieurs et chers Confrères, etc.

« Retord, *missionnaire apostolique*. »

MISSION DE COCHINCHINE.

Les chrétiens de Cochinchine ont encore plus à souffrir que ceux du Tong-King; la résidence de Minh-Mênh étant dans le premier de ces deux royaumes, la persécution y est plus violente; la présence du roi en attise le feu, tandis que dans les provinces éloignées l'exécution des édits dépend des dispositions plus ou moins mauvaises des mandarins, et n'est point activée par la surveillance du Souverain lui-même. Outre M. Gagelin, qui a scellé de son sang les vérités qu'il était allé prêcher, M. Paul Doï-Buong, capitaine des gardes du roi, imitant le dévouement de son Pasteur, a péri sous la dent meurtrière du loup ravisseur qui cherche à mettre en pièces le troupeau fidèle. Nos lecteurs trouveront, parmi les lettres que nous allons publier, le récit du supplice de ces généreux martyrs. Ainsi, l'exemple d'un Dieu mort sur la croix continue à être suivi par les catholiques; le sang coule encore de nos jours en faveur des doctrines pour lesquelles Jésus-Christ lui-même a fait le sacrifice de sa vie. Puisse ce sang précieux être la semence de nouveaux chrétiens! que la terre qui en a été arrosée devienne féconde, et que le nombre des enfans de Dieu se multiplie à jamais dans ces contrées lointaines! Tâchons de contribuer par nos prières et nos aumônes à cet heureux résultat: quelle satisfaction, quelle joie pour nous, s'il nous était donné de voir les

habitans de l'Asie entrer dans le sein de l'Eglise ! il est sans doute un moment marqué dans les décrets de la Providence, où ce glorieux évènement doit arriver. Unissons nos efforts pour faire violence au Ciel, afin de hâter cette époque. Que la consolante prophétie d'Isaïe reçoive de nouveau son application : Une grande lumière a brillé aux yeux du peuple qui était dans les ténèbres ; le soleil de la foi s'est levé pour ceux qui étaient assis à l'ombre de la mort : *Populus qui sedebat in tenebris vidit lucem magnam ; sedentibus in regione umbræ mortis lux orta est eis* (VII).

Lettre de M. Cuénot, missionnaire apostolique en Cochinchine, à MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères.

J. M. J.

Bang-Kok, le 9 mai 1833.

Messieurs,

« Mgr. d'Isauropolis n'étant pas encore en état de vous donner de ses nouvelles et de celles de la mission, m'a chargé de le faire. Je passe de suite au récit des circonstances qui nous ont éloignés de la Cochinchine pour nous amener sur une terre hospitalière. Au mois de juin ou de juillet de l'année dernière, le long et triste procès de Duong-Son a enfin été jugé : sans doute que M. Jaccard vous en aura déjà écrit les détails ; je ne vous parlerai donc que des suites que cette affaire eut à

Dong-Nai. Monseigneur a été compris dans la sentence du roi, parce que les chrétiens dans leur déposition avaient dit que la maison occupée par M. Jaccard appartenait à Sa Grandeur. Le roi envoya donc ordre au mandarin de Sai-Gôn de surveiller exactement le *Thay-Phu-Hoai-Nhon* (nom donné par le roi à Monseigneur.) Dans d'autres circonstances ce décret n'aurait probablement reçu aucune publication, et il ne serait peut-être pas même venu à la connaissance des préfets des autres provinces; mais le grand mandarin n'était plus à même de nous protéger: la maladie qui l'a emporté ne lui permettait déjà plus de vaquer aux affaires. L'ordonnance royale fut donc publiée partout: Monseigneur fut consigné au collége, dont on dispersa les élèves pour les soustraire aux perquisitions des mandarins; les Missionnaires n'osèrent plus visiter leurs chrétientés qu'avec les plus grandes précautions, et partout l'on suscita à nos chrétiens des querelles qui leur coûtaient toujours leur argent, etc., etc. Cet état de choses, tout pénible qu'il était, n'aurait cependant pas été insupportable; mais ce n'était là qu'un prélude des grandes épreuves que la divine Providence nous préparait à nous et à nos chrétiens. C'est le six janvier 1833 qu'a été porté le décret de persécution générale; il est comme divisé en trois parties: c'est d'abord une exhortation au peuple pour lui faire abandonner une religion fausse, perverse, etc.; et en signe d'amendement, sa majesté ordonne de livrer les livres et les images de notre sainte Religion, de fouler aux pieds le crucifix et de donner un billet d'apostasie, par lequel l'amendé s'oblige lui et sa postérité à ne plus professer la Religion chrétienne. Celui qui remplira toutes ces conditions sera renvoyé absous. Les mandarins doivent se rendre sur les lieux pour faire le catalogue des églises et des maisons attenantes, des com-

munautés religieuses, et tout doit être abattu. On a d'abord tenu fort secret l'article concernant les Missionnaires et les Prêtres; mais un grand mandarin de la province où se trouvait M. Gagelin, et qui aime les chrétiens, les a avertis, et leur a permis de tirer copie de ce décret. Je vous en envoie une traduction; c'est le seul dont nous ayons copie à présent.

« La Religion de Jésus est digne de toute notre haine, « mais notre peuple imbécile et stupide l'embrasse sans « examen, en grand nombre, et dans tous les endroits « de notre domination; il ne convient cependant pas « de les laisser s'affermir et s'accroître dans cet abus: « c'est pourquoi nous avons déjà daigné porter un édit « paternel pour lui apprendre ce qu'il doit faire pour « se corriger; (c'est le premier édit). Nous considérons « aussi que ce peuple qui suit cette doctrine, est ce- « pendant notre peuple : le nombre en est très-grand, et « son aveuglement est très-obstiné; en sorte que rap- « peler ce peuple de son erreur n'est pas une affaire qui « puisse s'exécuter de suite et dans un instant. Si l'on « voulait se conformer aux lois, il faudrait en faire « mourir une multitude; mais cette mesure coûterait à « notre affection pour ce peuple, et il arriverait proba- « blement que plusieurs qui sont disposés à se corriger « seraient enveloppés dans la proscription des coupa- « bles. D'ailleurs il est bon d'agir dans cette affaire avec « sagesse, selon la maxime qui dit : *Si tu veux détruire « une mauvaise coutume, détruis-la avec ordre et patiem- « ment;* et selon celle qui dit: *Si tu veux extirper la race « des méchans, prends la cognée et coupe la racine*. Sui- « vons donc le conseil des sages, pour réussir certai- « nement et sans inconvénient dans cette affaire. »

« Nous ordonnons donc à tous les Thông-Doc (nom « du premier mandarin dans une province) et à tous

« ceux qui gouvernent notre peuple, 1.° de s'occuper « sérieusement à instruire leurs inférieurs, qu'ils soient « mandarins, soldats, ou peuple, de manière qu'ils « se corrigent et qu'ils abandonnent la religion; 2.° de « s'informer exactement des églises et des maisons de « la religion, où les maîtres instruisent leurs disciples et « le peuple, et de détruire ces édifices sans délai; 3.° « d'arrêter les maîtres de la religion, usant plutôt de ruse « que de force. Quant aux maîtres européens, il faut « les envoyer promptement à la capitale, sous pré- « texte d'y recevoir nos ordres pour la traduction des « lettres européennes. Quant aux maîtres indigènes, « vous les retiendrez dans les chefs-lieux de vos pro- « vinces, où vous les garderez strictement, de peur « qu'ils ne s'échappent ou qu'ils n'aient quelque com- « munication secrète avec le peuple, ce qui l'entretien- « drait dans son erreur. Prenez bien garde et veillez « attentivement à ce que vos inférieurs ne profitent de « cette occasion, pour arrêter sans distinction et sans « prudence les chrétiens, et pour mettre le trouble « partout. Cela vous rendrait coupables; cette affaire « n'est pas de petite importance, elle est fondamentale: « c'est pour cette raison que nous lui avons donné « et lui donnons toute notre attention. Vous, préfets « de province, conformez-vous à notre volonté royale; « agissez avec précaution et prudence, n'excitez aucun « trouble; par-là vous vous rendrez dignes de notre « confiance. Nous défendons de publier cet édit, de « peur que sa publication n'occasione des troubles; « dès qu'il vous sera parvenu, vous seuls en prendrez « connaissance. »

« En apprenant toutes ces nouvelles, Monseigneur a d'abord été fort embarrassé sur le parti qu'il convenait de prendre. Les ordres de partir pour Hué

étaient donnés; Monseigneur avait obtenu un délai, et comme on ne lui avait pas encore donné de gardes, il a profité de cette circonstance pour prendre la fuite. C'est le 19 février qu'il est parti pour Sai-Gôn avec son seul écolier : Sa Grandeur espérait d'abord pouvoir se retirer au Camboge; mais arrivé sur les frontières, il ne lui a pas été possible de franchir la douane, et ceux qui auraient pu l'aider à la passer ne l'ont pas fait, soit par crainte, soit parce qu'eux-mêmes s'occupaient de leur propre fuite; en sorte que Sa Grandeur a été obligée de se retirer dans une forêt près de Kankao, où elle est restée vingt jours dans une étable à buffles : enfin elle trouva une petite barque de pêcheur, dans laquelle elle passa à Chantaboun; elle y arriva le 21 mars. Les peines que Monseigneur a éprouvées, depuis sa consignation au collége, ont altéré sa santé : le 1.er avril, il a été attaqué d'une fièvre putride qui d'abord me fit craindre pour ses jours; mais heureusement quelques petits remèdes qu'on lui administra furent efficaces, et le danger disparut. Comme le décret de persécution a terriblement effrayé nos pauvres chrétiens, ils n'ont pas voulu se charger de nous cacher; et comme eux-mêmes se préparaient aussi tous à fuir, ils nous ont prié tout simplement de nous éloigner pour un temps : et je pense que, vu les circonstances, c'était le seul parti à prendre. Aussi le 22 février, M. Régéreau et moi, nous sommes partis pour le Camboge: nous éprouvâmes les mêmes difficultés que Monseigneur; nous ne pûmes pas franchir la dernière douane. Nous allâmes donc trouver Monseigneur dans son désert; je m'embarquai avec lui pour Chantaboun; en y arrivant, nous trouvâmes M. Vialle, qui nous y avait précédés d'un mois. Le roi de Siam, informé de l'arrivée des Missionnaires de Cochinchine dans ses

états, nous a appelés à Bang-Kok ; Monseigneur étant malade, a été dispensé du voyage. Le roi nous a fait interroger par le Barcalon ; son intention est de prendre des renseignemens sur le roi de Cochinchine qu'il n'aime pas ; mais ce n'est pas nous qui les donnerons, ne voulant pas jouer le rôle d'espions ou de délateurs contre ce souverain, quoique cruellement maltraités et persécutés par lui.

« En partant pour Chantaboun, Monseigneur laissa M. Régéreau à Siâ-Tiên pour y attendre l'occasion de monter au Camboge : il paraît que ce cher confrère s'y est rendu, mais il paraît aussi que les chrétiens de la capitale du Camboge n'ont pas voulu ou n'ont pas pu le cacher ; car, à Chantaboun, nous avons appris qu'il était arrivé à Battambon, sur le territoire de Siam. Au moment de notre départ de Cochinchine, le père Odorico s'était livré aux mandarins ; M. Marchand était dans une forêt, fuyant les poursuites des mandarins qui le faisaient chercher sous prétexte de faire la médecine. Nous ne savions rien de nos autres confrères ; la désolation des chrétiens était à son comble.

« L'intention de Sa Grandeur est que nous nous rendions au Camboge : nous venons d'en demander la permission, mais on nous a ajournés à quelques mois. Demain, M. Vialle et moi, nous retournerons à Chantaboun, où nous attendrons avec Monseigneur qu'on nous permette de nous acheminer vers notre mission. Je ne fais point d'élégie sur notre situation ; elle est triste sous bien des rapports, mais elle est conforme à la volonté de Dieu ; *fiat voluntas Dei.*

« Agréez, Messieurs, mes très-humbles respects, etc.

CUÉNOT, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. de la Motte, missionnaire apostolique en Cochinchine, à M. Bouvier, vicaire-général et supérieur du grand séminaire du Mans, maintenant évêque de ce diocèse.

Haute-Cochinchine, le 10 juillet 1833.

Monsieur le Supérieur,

« Votre lettre du 11 mars 1832 m'est parvenue le 8 mars 1833. Je suis toujours à Duong-Son, depuis le mois de janvier; M. Jaccard a obtenu la permission de venir me faire une visite de quelques jours, à l'occasion de la nouvelle année cochinchinoise, et nous avons passé ensemble dix jours assez agréablement. M. Jaccard vint encore passer deux jours avec moi à la mi-carême. Mais la semaine de la Passion, il m'arriva une petite aventure qui vaut la peine d'être racontée. Je ne sais comment les païens, nos charitables voisins, qui depuis long-temps en veulent à cette chrétienté de Duong-Son, et furent les auteurs du fameux procès dont j'ai parlé dans mes lettres précédentes, apprirent que j'étais en cet endroit : ils savaient même la partie de la maison que j'habitais. On dit qu'ils nous avaient vus, M. Jaccard et moi, nous promener ensemble. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils allèrent me dénoncer et accuser la chrétienté de Duong-Son devant le mandarin. Heureusement ce mandariu, qui était un assez brave homme, appela aussitôt son médecin qui est un des chefs de la chrétienté de Duong-Son, lui donna connaissance de l'accusation et lui dit : « Si cela est

vrai, prenez vos mesures : car demain j'irai faire la visite du village, et en particulier de cette maison. » C'était le mardi de la semaine de la Passion. Ce médecin vint pendant que je dînais, et me donna connaissance de cette dénonciation. En conséquence, nous cachâmes les objets suspects, et nous mîmes tout en ordre pour recevoir la visite du mandarin. Pour moi, à peine fut-il nuit que je me mis dans une barque sur le fleuve : vers minuit, nous arrivâmes dans un endroit où le fleuve est très-large et où il y a une petite île au milieu du fleuve ; je fus reçu dans cette petite île, dans une habitation dont vous ne sauriez vous former une idée juste, si je ne vous la dépeignais : figurez-vous des cercles de tonneau fichés en terre par les deux bouts et recouverts de nattes, vous aurez une idée juste de cette tanière dans laquelle je fus reçu. Elle avait au moins trente-cinq à quarante pieds de long, et était partagée en plusieurs divisions : elle était habitée par une nombreuse famille chrétienne. On me plaça dans le fond comme dans le lieu le plus honorable, et aussi pour que je fusse plus en sûreté, quoique je ne pense pas que personne eut été tenté de venir me trouver là : je passai en cet endroit le reste de la nuit et le jour suivant. Dans la soirée, je remontai dans ma barque et j'y restai jusqu'au lundi de la semaine-sainte, où je retournai à Duong-Son, non dans la maison de M. Jaccard, mais dans une autre plus secrète et plus sûre. Le mandarin vint faire la visite de Duong-Son le jeudi de la semaine de la Passion, et n'ayant rien trouvé, il s'en tint là. Il assembla plusieurs personnes de la chrétienté, et leur dit : « Si vous voulez observer la Religion de Jésus-Christ, observez-la dans votre cœur, mais n'en faites rien voir à l'extérieur ; car vous savez combien on vous en veut : ainsi tenez-vous sur vos gardes. »

Le jour de Pâques, la maîtresse de la barque dans laquelle j'avais passé quelques jours, vint me voir, et me dit que le lendemain du jour où j'avais quitté sa barque, les païens étaient venus en faire la visite : d'où il paraît que j'étais déjà dénoncé, ou au moins soupçonné. Le samedi de la Quasimodo, le mandarin envoya un de ses satellites chez le premier chef du village de Duong-Son, pour lui dire que l'on m'accusait de nouveau ; que je m'étais absenté pendant deux ou trois jours, et que j'étais ensuite revenu. Je ne sais comment le chef du village se tira d'affaire, mais cela n'eut aucune suite. Depuis Pâques je suis assez tranquille, mais je vous assure, Monsieur, que nous avons bien des précautions à prendre : nous avons à nous défier non-seulement des païens, mais encore de plusieurs chrétiens qui ne savent point se taire. Les païens sont si adroits à interroger les chrétiens, qu'ils leur font dire à peu près tout ce qu'ils veulent : à Pâques, M. Jaccard se proposait de venir passer quelques jours avec moi; les païens le savaient déjà et disaient : « Ce sera ces fêtes que nous les trouverons ensemble, et que nous les prendrons. » M. Jaccard, ayant appris cela, ne vint à Duong-Son que huit jours après. Depuis le troisième dimanche après Pâques jusqu'au cinquième dimanche, j'ai eu une petite maladie qui m'a empêché de célébrer la sainte Messe pendant ces quinze jours. M. Jaccard apprenant que j'étais malade, feignit lui-même de l'être, et demanda à venir à sa maison pour prendre quelque remède; de sorte que nous passâmes ensemble trois semaines.

« Pour ce qui est de la persécution, nous sommes maintenant, dans cette partie de la haute Cochinchine, assez tranquilles. J'ai occupé les esprits pendant quelque temps, mais on a fait courir le bruit que j'étais au

Tong-King ; de sorte que maintenant on me croit bien loin, et on ne parle plus de moi. Il n'en est pas de même dans la partie moyenne de la Cochinchine : il paraît qu'on y persécute toujours les chrétiens. M. Régéreau, dont je viens de recevoir une lettre, s'est retiré à la capitale du Camboge. Il s'est préparé, dit-il, à aller faire une visite au roi du Camboge, qui, informé de son arrivée, désirait le voir. M. Marchand est resté seul dans la province de Dong-Nai ; le père Odorico, religieux franciscain italien, a été arrêté à Dong-Nai, et emmené à Hué.

« Je suis, etc.

« DE LA MOTTE, *missionnaire apostolique.* »

Relation du martyre de M. François-Isidore Gagelin, missionnaire apostolique en Cochinchine, et de Paul Doï-Buong, capitaine des gardes du roi, écrite par M. de la Motte.

« M. Jaccard, avant d'être arrêté lui-même, avait commencé une longue lettre à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères, pour leur rendre compte de l'arrestation et de la précieuse mort de M. Gagelin, son confrère.

« M. Gagelin, après avoir occupé différens gîtes depuis le commencement de la persécution, se persuada qu'il n'échapperait pas aux perquisitions : se défiant de tout ce qui l'entourait, et ne voulant plus compromettre les chrétiens qui lui donnaient asile, il prit le parti d'aller se présenter volontairement chez le juge

du district, persuadé qu'une entrevue et une explication avec ce magistrat le mettraient à couvert de tout danger. Mais fiez-vous donc à la bonne foi des infidèles! Ce mandarin, qui, selon la vérité, aurait dû déclarer que M. Gagelin s'était livré lui-même, voulut se faire valoir auprès du gouverneur de la province, et il lui manda qu'il avait fait arrêter le Missionnaire. Deux écoliers qui accompagnaient M. Gagelin, et un homme qui portait son bagage, furent mis aussitôt à la cangue. On demanda au Missionnaire où il avait été, ce qu'il avait fait, etc., etc.; ses livres, ses boîtes aux saintes huiles, et quelques autres effets suspects furent saisis.

« Après avoir donné au roi connaissance de cette arrestation, les mandarins de *Qui-Nhon* firent partir M. Gagelin pour Hué, où il arriva le 23 août. On ne lui avait pas mis d'abord la cangue sur les épaules; mais ses élèves qui le suivaient chargés de cet instrument, se voyant exposés à mille tortures, chemin faisant, trouvèrent moyen de s'échapper, et s'enfuirent au *Quang-Nam*. Alors on mit à M. Gagelin une cangue assez légère, et ce fut en la portant qu'il arriva à Hué, et il en a été chargé jusqu'au jour de sa mort.

« Arrivé à la capitale, M. Gagelin fut jeté dans une prison très-obscure. « Dès le jour même de son arrivée « j'allai le visiter dans sa prison, dit M. Jaccard; au « premier abord je ressentis en moi un vif plaisir de le « revoir, mais je fus fort étonné de le voir avec un « semblable collier. Après l'avoir embrassé, je me mis « un peu à le plaisanter; je lui dis en lui mettant mon « éventail sur la gorge : *Il ne vous manque plus que* « *le couteau.* Il me répondit : *Mais cela pourrait* « *bien arriver.* — Comment prétendez-vous que cela « puisse arriver? — Comment! vous ne savez pas

« mes affaires ? — Je ne sais rien, sinon que vous vous « êtes livré aux mandarins, et tout le monde dit que « vous allez nous être réuni au *Cung-Quan* dans peu « de jours. — Je le pense bien aussi, me répondit-il.

« Depuis le 23 août jusqu'au 11 octobre, j'ai pu, « ainsi que le P. Odorico, visiter M. Gagelin une ou « deux fois chaque semaine. Plusieurs fois je suis allé « dîner avec lui dans sa prison, pour l'égayer et le con- « soler un peu. Personne ne se doutait encore qu'il dût « être condamné à mort, et j'espérais pouvoir conti- « nuer mes visites à ce cher confrère ; mais malheu- « reusement la visite du 11 octobre fut la dernière que « je pus lui rendre. »

« La dernière visite de M. Jaccard à M. Gagelin, eut donc lieu le 11 octobre. Dès le soir du même jour on mit des gardes à la prison de M. Gagelin, avec défense de laisser entrer qui que ce fût. Dès lors il fut impossible à M. Jaccard d'aller visiter son digne ami ; mais ces deux chers confrères ont pu s'écrire tous les jours par le moyen des élèves de M. Jaccard, qui portaient à manger à M. Gagelin. Je vais rapporter toutes ces lettres, elles valent mieux que tout ce que je pourrais dire sur les derniers jours de la vie de notre cher Martyr.

M. Gagelin à M. Jaccard, 12 octobre 1833.

« Depuis hier soir personne ne peut plus approcher « de moi. De nuit, j'ai les ceps aux pieds. Il paraît « qu'au premier jour on m'enlèvera pour me mener en « exil au *Xu-Douai* (province du Tong-King, près de la « Chine), d'après la sentence la plus inique. N'en dites « rien à personne. »

M. Jaccard à M. Gagelin, le même jour.

« J'ai reçu votre billet. J'avais déjà appris, par la per-
« sonne qui vous a porté du riz ce matin, le mauvais
« traitement qu'on vous fait éprouver; j'espère que je
« saurai dans la journée ce que vous avez à craindre ou
« à espérer. A quelque peine que l'on vous condamne,
« ce ne sera que comme prédicateur de la Religion.
« J'ai célébré ce matin la sainte Messe pour vous, et
« récité l'oraison *Pro in carcere constituto*. Je prie le
« bon Dieu de vous donner la patience et la résigna-
« tion dont vous avez si grand besoin, dans la position
« désagréable où vous vous trouvez. »

M. Gagelin à M. Jaccard, le même jour.

« Je vous remercie d'avoir célébré la sainte Messe
« pour moi. Je vous prie de faire au plus vite un placet
« au *Bô*, pour demander raison de l'injuste sentence
« prononcée contre moi sans que l'on m'ait interrogé
« ni entendu. »

M. Jaccard à M. Gagelin, le même jour.

« Je crois devoir vous annoncer sans détour, bien-
« heureux Confrère, que nous avons appris que vous
« êtes condamné à mort, pour être sorti de Dong-Nai
« (où le roi vous avait permis de rester), afin d'aller
« dans différentes provinces pour y prêcher la Religion.
« D'après ce que nous avons entendu, vous êtes con-
« damné à mourir par la corde. Malgré cette nouvelle
« sur votre jugement, j'ai encore de l'espoir; croyez
« que je ne suis pas oisif sur vos intérêts. Je fais tout

« mon possible pour vous être utile en toutes les ma-
« nières. J'espère que si le bon Dieu vous accorde la
« palme du martyre que vous êtes venu chercher si
« loin, vous n'oublierez pas votre pauvre confrère que
« vous laisserez derrière vous. Si Song-Tho-Lai qui vous
« remettra cette lettre, peut se charger de la réponse,
« tâchez de faire un petit testament; si vous ne pouvez
« pas écrire au long, je vous entendrai à demi-mot.
« Mon grand regret est que je ne puisse aller vous
« voir. Je verrai si, avec de l'argent, je pourrai pénétrer
« dans votre cachot. Demain j'écrirai aux Pères anna-
« mites, pour les prier de dire des Messes pour vous.
« Excusez-moi de ce que la première fois que je vous
« vis au Trân-Phu, je vous mis mon éventail à la gorge,
« croyant plaisanter et ne me doutant guère de l'issue
« de votre jugement. Le roi n'a pas encore assigné le
« jour de votre exécution; si je puis le connaître, je
« ne manquerai pas de vous le faire savoir. Vous avez
« parmi vos papiers des lettres de M. de la Motte, etc.;
« remettez-les toutes à votre écolier, afin qu'il les
« brûle ou me les confie, de peur qu'elles ne tombent
« entre les mains de quelqu'un qui les fasse parvenir
« au roi, et que je ne sois appelé pour les traduire. »

M. Gagelin à M. Jaccard, le 13 au matin.

« Chu-Trông m'assure qu'il ne sait rien du tout;
« comment cela est-il possible? La sentence que vous
« m'annoncez est postérieure, et hier soir j'en ai en-
« tendu parler; cependant je ne crois pas la chose
« absolument décidée, comme vous le dites. Je désire
« beaucoup vous rencontrer; faites tout votre possible
« pour entrer. Je me recommande à vos prières et à
« celles du P. Odorico, ainsi qu'à celles de M. de la Motte,

« Je crois très-expédient que vous alliez vous-même
« parler au Tam-Tri-Bô-Hinh. »

M. Gagelin à M. Jaccard, le même jour 13.

« Je crois avoir mieux rencontré que vous ; je suis
« condamné à l'exil, et c'est en Xu-Douai que l'on doit
« me reléguer. Quand vous écrirez à M. de la Motte, re-
« merciez-le pour moi, et recommandez-moi à ses
« prières ; je regrette beaucoup de ne pouvoir lui ré-
« pondre. »

M. Jaccard à M. Gagelin, le même jour.

« Je viens de recevoir vos deux billets ; vous pouvez
« être certain que vous êtes condamné à mort, et cela
« pour avoir prêché la pure morale de l'Evangile et
« Jésus crucifié. Vous n'êtes pas condamné à l'exil,
« mais à la mort, sans préambule, à moins que par une
« espèce de miracle, le roi ne change votre sentence.
« Votre élève Dam se réfugie où il peut ; il ne sera jugé
« que quand il sera pris, si toutefois on le prend ; il se
« moque de ses juges, il est bien loin d'eux. Les choses,
« cher Confrère, sont comme je vous le dis ; le roi vous
« condamne comme prédicateur de l'Evangile, il ne
« veut plus de Chrétiens ni de Missionnaires. Mon tour
« et celui du P. Odorico pourront venir aussi ; j'ai fait
« parler au Bô cinq ou six fois par les voies les plus sûres :
« tous ces messieurs ont répondu qu'il n'y avait rien à
« faire ; je ne puis non plus, à mon grand regret, obte-
« nir la permission d'aller vous voir. »

M. Jaccard à M Gagelin, le 14 octobre 1833.

« Monsieur et très-cher Confrère, nous avons des
« gardes depuis hier; le jour nous avons deux soldats
« qui nous surveillent, et la nuit nous en avons quatre.
« Nous pourrons vous suivre de loin; votre sentence est
« prononcée irrévocablement: lorsque vous aurez subi le
« supplice de la corde, on vous coupera la tête, pour la
« porter dans les provinces où vous avez prêché le chris-
« tianisme. Ainsi vous voilà martyr; que vous êtes heu-
« reux! marquez-moi un *lætatus sum in his quæ dicta*
« *sunt mihi*, et je célébrerai une Messe d'action de grâces;
« je n'oublierai cependant pas de demander auparavant
« pour vous les grâces dont vous avez besoin. Je vous
« parle de science certaine: vous êtes condamné à mort
« comme Missionnaire; n'oubliez pas de brûler tous vos
« papiers: si vous en avez d'importans, remettez-les à
« votre écolier qui me les apportera ou me les fera pas-
« ser. J'annonce au Tong-King et même à Macao ce que
« je vous ai annoncé, parce que c'est vrai. Dans quelques
« jours vous allez monter au ciel, ne nous oubliez pas:
« je n'ai pas encore pu savoir quand vous serez exécuté;
« il est possible que dès cette nuit, ou demain, je fasse
« disparaître mes ornemens et autres objets de culte. Le
« père Odorico se dispose sérieusement à mourir comme
« vous; quant à moi, je suis sur le qui-vive. Lecture faite
« de ce billet, brûlez-le comme le reste, et croyez, Mon-
« sieur et très-vénéré Confrère, votre tout dévoué, etc. »

« JACCARD. »

M. Gagelin à M. Jaccard, même jour.

« Monsieur et très-cher Confrère, la nouvelle que « vous m'annoncez que je suis irrévocablement con« damné à mort, me pénètre de joie jusqu'au fond du « cœur. Non, je ne crains pas de l'assurer, jamais « nouvelle ne me fit tant de plaisir; les mandarins n'en « éprouveront jamais de pareil : *Lætatus sum in his* « *quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.* La « grâce du martyre, dont je suis bien indigne, a été dès « ma plus tendre enfance l'objet de mes vœux les plus « ardens; je l'ai spécialement demandée toutes les fois « que j'élevais le précieux Sang au saint sacrifice de la « Messe. Dans peu je vais donc paraître devant mon « Juge, pour lui rendre compte de mes offenses, du bien « que j'ai omis de faire et même de celui que j'ai fait. Si « je suis effrayé par la rigueur de sa justice, d'un autre « côté ses miséricordes me rassurent, l'espérance de la « résurrection glorieuse et de la bienheureuse éternité « me console de tous les travaux que j'ai supportés, de « toutes les peines et les humiliations que j'ai souf« fertes; je pardonne de bon cœur à tous ceux qui m'ont « offensé, et je demande pardon à tous ceux que j'ai scan« dalisés. Je vous prie d'écrire à V. Monseigneur notre « Vicaire apostolique, que je respecte et aime bien sin« cèrement, ainsi qu'à MM. nos autres confrères, que je « porte tous dans mon cœur. Je me recommande à leurs « prières ainsi qu'à celles des Prêtres du pays, des re« ligieuses et de toutes les bonnes ames. Je vous prie « d'écrire aussi en mon nom à MM. les Directeurs du « séminaire des Missions étrangères, à M. Lombard, « missionnaire à Besançon, mon cher père en J. C., et « deux mots à mes parens. Je n'ai plus que deux sœurs.

« un oncle et une tante ; je ne les oublierai pas dans
« le ciel où nous nous reverrons tous, je l'espère. J'ai des
« effets au Phu-Yen, au Quin-Hon et au Quang-Ngai :
« je laisse le tout à la disposition des administrateurs
« de la mission ; je quitte ce monde, où je n'ai rien à
« regretter. La vue de mon bon Jésus crucifié me con-
« sole de tout ce que la mort peut avoir d'amertume ;
« toute mon ambition est de sortir promptement de
« ce corps de péché, pour être réuni à Jésus-Christ
« dans la bienheureuse éternité. *Cupio dissolvi et esse*
« *cum Christo*. Je n'ai plus qu'une consolation à désirer,
« celle de vous rencontrer, ainsi que le père Odorico,
« pour la dernière fois.

« Hué, 14 octobre 1833.

« F. Gagelin. »

M. Jaccard à M. Gagelin, 15 octobre 1833.

« Monsieur et bien vénéré Confrère, nous avons lu
« votre lettre avec la plus grande joie ; nous ne pou-
« vons que remercier le Seigneur de vous donner tant
« de courage ; le père Odorico en a pleuré de joie. Je ne
« puis encore vous assurer si je pourrai vous rendre
« une dernière visite ; je ferai tout mon possible pour
« cela, et dans le cas que je ne puisse y aller, je tâ-
« cherai au moins de vous procurer un Prêtre anna-
« mite. J'aurai soin d'exécuter avec la plus religieuse
« exactitude toutes vos commissions ; je ne puis vous en
« marquer davantage. Quand je saurai quelque chose
« qui puisse vous intéresser dans votre situation, je
« vous en ferai part. Adieu, cher Martyr de Jésus-Christ,
« priez pour moi.

« F. Jaccard. »

M. Gagelin à M. Jacard, le même jour.

« Je désire beaucoup vous voir, et je crois que vous « pourrez entrer. Vous pourrez parler à l'Ong-Dôi-Bâ « qui nous aime bien; en cas qu'il y ait de la difficulté, « vous me consolez en me disant que vous ferez tout « votre possible pour venir. Je désire me confesser et « recevoir le saint Viatique avant d'entrer dans mon « éternité. Je crois bien, comme vous le dites, qu'on ne « me condamne que *in odium Religionis*, puisque le « Bô ne m'interroge point. Il serait essentiel d'avoir « une copie de ma sentence, et surtout de savoir le jour « de mon exécution; car c'est assez l'ordinaire, je crois, « de le cacher aux condamnés. La nouvelle que vous « m'avez donnée de ma condamnation ne me fait nulle « impression, sinon celle d'un parfait contentement. J'ai « dormi cette nuit aussi tranquillement qu'à l'ordinaire, « je mange d'un aussi bon appétit; seulement la cangue « qui me pèse sur les épaules me fatigue de jour en « jour davantage, et j'ai de la peine à rester assis. Quand « vous écrirez en Europe, je vous prie de faire con- « naître ma mort à la *Propagation de la Foi*, qui a jus- « qu'ici témoigné tant de zèle pour les missions étran- « gères; je n'oublierai point devant Dieu les membres « de l'Œuvre, si j'ai le bonheur d'aller au ciel, comme « je l'espère. Recommandez-moi aussi aux prières de « toutes les ames ferventes.

« F. Gagelin. »

M. Jacard à M. Gagelin, le 16 octobre 1833.

« Monsieur et bien vénéré Confrère, si l'on diffère « votre exécution, nous avons encore une lueur d'es-

« pérance de pouvoir vous rencontrer; mais si, comme « on me l'assure, elle doit avoir lieu demain ou après- « demain, il est probable que nous ne pourrons plus « vous voir, parce que les mandarins *Bu - Ong* « feignent de ne pas savoir votre sentence, et ne ré- « pondent que par des défaites. Croyez que si vous ne « pouvez pas non plus voir un Père annamite, c'est « qu'il n'y a pas moyen de vous procurer cet avantage: « heureusement ce n'est pas une chose nécessaire. « Nous ne cessons, le père Odorico et moi, de parler de « votre bonheur. Le père Odorico est tout rayonnant « de joie, et désire partager votre sort. Quant à moi, « misérable pécheur, je ne sais souvent ce que je fais, « je ne puis presque pas dormir. Je vous avoue que je « serais presque fâché si le roi vous faisait grâce, étant « aussi près que vous l'êtes de remporter la palme du « martyre et de monter au ciel. Pardonnez-moi, cher « Confrère, tous les scandales que je vous ai donnés « et les peines que j'ai pu vous faire. Je vous ai tou- « jours regardé comme un fidèle ami, un supérieur; « j'espère que vous serez bientôt mon intercesseur « dans le séjour de la gloire; adieu, mon cher Martyr, votre tout dévoué.

« JACCARD. »

« M. Jaccard, ni le père Odorico, n'ont pu revoir M. Gagelin et n'ont pu lui procurer un Prêtre annamite, comme ils l'espéraient; ils n'en ont pas eu le temps. J'ai aussi écrit quelques lettres à M. Gagelin, comme on l'a vu; mais ce cher confrère n'ayant pu me faire réponse, il n'y a aucune nécessité de les rapporter ici. Quoique M. Jaccard eût conseillé à M. Gagelin de brûler tous ses billets, M. Gagelin ne les a point brûlés,

mais il les a envoyés à M. Jaccard, qui me les a fait passer. J'ai donc entre les mains l'original de toutes les pièces dont je viens de donner copie. Vous avez vu, Messieurs, dans les lettres de M. Jaccard à M. Gagelin, et dans celles de M. Gagelin à M. Jaccard, surtout dans les dernières, avec quelle résignation notre cher confrère se disposait au martyre, et avec quelle joie et quel contentement il attendait cet heureux moment. Notre saint Martyr ne tarda pas à obtenir la couronne glorieuse et la palme victorieuse qu'il avait si ardemment désirée : le 17 octobre 1833, sur les sept heures du matin, on annonce à M. Gagelin qu'il va être transféré au Thuà-Thiên. Il venait de réciter son office et n'avait encore rien pris, ni même revêtu tous ses habits; sur-le-champ il prend sa robe et son turban, et sort de sa prison. Voyant environ quarante à cinquante soldats armés de piques et de sabres, il demande au soldat qui l'accompagnait : *Dem tao di chēm lam sao?* (Me conduisez-vous pour me trancher la tête?) Le soldat répond : *ù!* (oh!) M. Gagelin lui réplique : *Tao không so' nghé* (Apprends que je ne crains pas). Aussitôt quatre soldats, le sabre nu, prennent les quatre coins de la cangue; deux autres marchent, l'un devant, l'autre derrière lui; le reste des soldats, avec des piques, forment deux rangs à ses côtés; deux mandarins à cheval, chargés de l'exécution, ferment la marche. On s'avance jusqu'aux portes de la ville, et de là vers le pont.... Au sortir de la prison la figure de M. Gagelin était animée, ensuite elle pâlit un peu, quelques instans après elle reprit ses couleurs naturelles. Dès que l'on fut arrivé au marché ou faubourg qui est au bout du pont, un crieur, qui tenait en main une planche sur laquelle était écrite la condamnation, la proclamait au bruit d'une cymbale, à peu près tous les cent pas; elle était

conçue en ces termes : *Tay Duong nhòn chì Tay-Hoài-Hoa co pham tiem Vangchu, dia phuong truyên tho datô ta giao, vi nhon nâ hoach phuong an xu giao quiêt* (L'Européen Tay-Hoài-Hòa est coupable d'avoir prêché et répandu la Religion de Jésus dans plusieurs parties de ce royaume; en conséquence il est condamné à être étranglé). La foule qui suivait, et qui augmentait toujours de plus en plus, déplorait le sort de M. Gagelin et disait : « Qu'a fait cet homme? pourquoi « mettre à mort un innocent, un brave homme comme « celui-là? le roi est-il devenu un tyran? » Cette multitude de païens, saisis d'admiration en voyant le courage et le sang-froid de notre cher Martyr, s'écriait : « Qui a jamais vu quelqu'un aller à la mort avec aussi « peu d'émotion? » C'est qu'ils n'avaient jamais vu personne aller au martyre. M. Gagelin marchait à grands pas, d'un air tranquille, jetant de temps en temps ses regards sur la multitude qui le précédait. On arrive à l'extrémité du faubourg Bài-Dàn, on se prépare à l'exécution; M. Gagelin regarde autour de lui, et demande ensuite si on va l'étrangler, ou lui trancher la tête. On étend une natte par terre, M. Gagelin demande à se mettre à genoux; on le fait asseoir les jambes étendues, puis déboutonner ses habits que l'on abaisse jusqu'à la ceinture; ensuite on lui attache les bras à un pieu derrière le dos. M. Gagelin se prête à tout avec le plus grand sang-froid; on lui passe une corde au cou, on roule les deux bouts de la corde autour de deux pieux solidement plantés aux deux côtés pour l'exécution; dix à douze soldats, cinq à six de chaque côté, tirent la corde de toutes leurs forces : M. Gagelin expire sans le plus léger mouvement, et ce digne confrère remporte ainsi la couronne du martyre, entre sept et huit heures du matin, le 17 octobre 1833. Après environ trente

secondes d'efforts des soldats à tirer la corde, cette corde se rompt; le corps de M. Gagelin, déjà sans vie, s'incline un peu d'un côté; on renoue la corde qui demeure attachée aux deux pieux par les deux bouts, et des soldats frappent sur la corde ainsi tendue avec des bâtons ou espèces de leviers; on brûle légèrement les pieds de M. Gagelin, pour s'assurer de sa mort. Toutes ces opérations achevées, les mandarins s'étant retirés, un des élèves du père Odorico, qui avait suivi M. Gagelin depuis sa prison jusqu'au lieu de son supplice, demanda aux soldats la permission de délier la corde, coucha le corps de M. Gagelin, le couvrit et demeura à côté jusque vers dix heures. Les soldats, ennuyés de faire la garde, lui permirent d'enlever le corps et de le descendre dans une barque que Michel Kenou, interprète du roi, et un des écoliers de M. Jaccard avaient louée pour cet effet deux jours auparavant. M. Jaccard voyant que M. Gagelin ne tarderait pas à être exécuté, écrivit au père André de se rendre à Phû-Càm pour prendre soin de la sépulture : il ne voulut pas, et avec raison, qu'on apportât le corps de M. Gagelin du côté de Duong-Son, 1.° à cause de sa maison; 2.° à cause des religieuses; 3.° surtout à cause de moi qui y étais encore. Jusque là peu de chrétiens avaient paru, parce qu'ils n'étaient pas informés du jour de l'exécution; mais le bruit s'en étant répandu, il se trouva quarante à cinquante chrétiens qui voulurent, pour la plupart, toucher le corps du saint Martyr et aider à le mettre dans la barque. On le porta à Phû-Càm, où le père André s'était déjà rendu pour faire la sépulture. Pendant la nuit du 17 au 18, le père André, après avoir revêtu le corps de M. Gagelin de tous les ornemens sacerdotaux, comme pour célébrer la sainte Messe, l'enterra dans un jardin à Phû-Càm, et tout se fit fort tranquillement.

« Vous croyez sans doute, Messieurs, que notre précieux dépôt va demeurer secret et que le corps de notre saint Martyr va reposer en paix, et déjà sans doute vous vous réjouissez de ce qu'il a été assez heureux pour recevoir les honneurs de la sépulture : nous le pensions aussi comme vous, et déjà nous nous félicitions de ce que les choses avaient si bien réussi. Mais il n'en sera pas ainsi, la rage du tyran n'est pas encore assouvie. Non content de l'avoir poursuivi et persécuté pendant sa vie, non content de l'avoir condamné à mort et de lui avoir fait subir le supplice honteux par la sentence la plus injuste, le cruel va encore poursuivre notre saint Martyr après sa mort : le roi craint qu'on ne fasse ressusciter M. Gagelin; il demande son corps, et met mandarins et soldats à sa poursuite. On fit, le 18, toutes les recherches possibles; on arrête et on interroge Thầy-Phuoc, catéchiste du père Odorico qui avait aidé à enlever le corps et qui, ne voulant rien déclarer, fut mis en prison. On cherche Michel Kenou, qui s'était chargé du précieux dépôt; l'écolier même du père Odorico, qui n'était pas dans le secret, fut pris et interrogé, et conduit dans tous les endroits que l'on soupçonnait. Toutes les recherches furent inutiles : le roi, bouillant de colère, voulait tout exterminer. Les chrétiens de Phû-Càm et Michel Kenou avec le père André, sentant le danger que couraient tous les chrétiens des environs, déterrèrent le corps dans la nuit du 18 au 19, le retirèrent de la bière, le dépouillèrent des ornemens sacerdotaux, l'ensevélirent tout simplement enveloppé de nattes, et le transportèrent dans un cimetière public également situé à Phû-Càm, où ils l'enterrèrent le 19 au matin. Michel Kenou, après avoir été interrogé, l'indiqua dans cet endroit, qu'il feignait ne pas bien connaître et qu'il

trouva après quelques recherches. Les mandarins le firent déterrer, constatèrent que c'était le corps de M. Gagelin, et qu'il était véritablement mort; et persuadés qu'il ne pouvait ressusciter, ils le firent recouvrir et le laissèrent dans le même endroit, sans le toucher; par conséquent, on n'a point coupé la tête de M. Gagelin pour la porter dans les provinces où il avait prêché le christianisme, comme on l'avait dit d'abord. Les mandarins chargèrent en même temps les habitans de Phû-Càm de garder soigneusement le tombeau de M. Gagelin, leur disant qu'ils en répondraient si le corps était enlevé. On s'attendait que Thây-Phuoc et Michel Kenou allaient pour le moins être fustigés, mais il n'en fut rien; au contraire, on les mit tous deux en liberté, et tout fut terminé par là. J'ai la corde qui a servi à étrangler M. Gagelin, sa cangue est à Phû-Càm. M. Jaccard désire que l'on conserve soigneusement ces objets, pour les envoyer en France.

« Je vais maintenant vous faire le récit du martyre de Paul Doï-Buong, capitaine des gardes du roi, arrêté pour la Foi avec six soldats de la garde royale, au mois de décembre 1832. Ils furent tous chargés de chaînes et mis en prison : ils ont été détenus depuis ce temps, et ont souffert beaucoup de tourmens; ils ont été souvent frappés, jusqu'à ce que leur chair tombât en lambeaux. M. Jaccard et moi nous avons déjà parlé de ces courageux confesseurs, dans nos lettres précédentes. Un d'entr'eux est mort en prison, le 8 mars 1833. Parmi ces généreux confesseurs est Thaddée-Quòu, fils de Michel Kenou. La famille de Paul Buong et celle de Michel Kenou sont deux familles distinguées, très-ferventes, très-amies et alliées par le mariage de Thaddée Quòu, fils de Michel Kenou, avec la fille de Paul Buong. Le vénérable Paul a toujours occupé des places distinguées

dans l'état, jusqu'au mois de décembre 1832, qu'interrogé sur la Religion, il la confessa courageusement. Aussitôt il fut dépouillé de tous ses grades et dignités, et mis en prison chargé de chaînes : dans sa prison, il a montré une patience et un courage à toute épreuve, consolant et exhortant ses chers compagnons à souffrir. Un jour un mandarin vint le voir dans son cachot, et, se moquant de lui et lui conseillant d'apostasier, il lui disait qu'il fallait changer ses chaînes. Paul lui répondit : Apprends que si je les change, ce sera pour en prendre de plus pesantes encore. Quelquefois il disait à ceux qui venaient le voir : Apportez-moi donc quelques ligatures pour ajouter à mes chaînes et les rendre plus pesantes ; elles ne sont pas assez lourdes. D'autres fois il disait : On ne nous frappe pas assez souvent, j'aurais plus de plaisir si on nous frappait davantage, etc. Michel Kenou, interprète du roi, surtout pour la langue portugaise, n'est pas moins fervent : quand Paul et les six soldats, parmi lesquels était le fils de Michel, furent arrêtés, Michel fit tout ce qu'il put pour se faire arrêter aussi ; ce qu'il désirait de tout son cœur. Il parlait publiquement en faveur de la Religion chrétienne et contre le paganisme ; il disait que le roi avait tort de persécuter la Religion, etc. Le roi savait tout ce que Michel disait, mais il ne voulut pas le faire arrêter, probablement parce qu'il voulait encore user de ses services ; depuis ce temps il l'a envoyé à Syncapor, et au mois de juillet il l'envoyait à Macao ; mais l'insurrection de Dong-Nai empêcha l'exécution de cet ordre. Cinq des soldats étaient encore en prison pour la Foi ; Michel Kenou les suivit bientôt.

« Le 23 octobre 1833, sur les cinq heures et demie du soir, Michel était avec M. Jaccard. On entend du bruit chez les *Ba-Ong*, on prépare des sabres, des

piques et des torches. Michel Kenou s'informe de la cause de cette agitation; il apprend qu'on s'apprête à exécuter le généreux Paul Doï-Buong: l'interprète Michel court à la prison, et fait annoncer au Martyr qu'il n'a plus que quelques instans à vivre. Paul, sans rien perdre de son calme ordinaire, fait ses derniers adieux à ses compagnons, les exhorte à la persévérance et les recommande à ses geôliers (le roi avait ordonné de lui trancher la tête dans l'emplacement même d'une église, et de laisser sa tête et son corps exposés pendant trois jours dans l'endroit même de l'exécution). Le courageux Paul part gaîment chargé de chaînes, et, les mains liées derrière le dos, s'avance au milieu de ses bourreaux, pour aller mourir devant la porte de son ami Michel Kenou, et sous les yeux de sa propre fille, mariée à Thaddée Quòu, fils de Michel, et prisonnier pour la Foi. Pendant la route, Paul étonnait les soldats qui le conduisaient au supplice, par la satisfaction qu'il leur témoignait. Comme on marchait très-vite, que sa chaîne l'embarrassait, et que de plus il avait les mains liées derrière le dos, il leur disait : « Allez un peu plus lentement. Je connais la route, nous ne nous égarerons pas. » Il était nuit, et l'on n'arriva au lieu destiné, qu'à la lueur des torches. Après un pénible voyage, qui avait duré une bonne demi-heure, l'intrépide Martyr arrive au lieu de son supplice, et demande à monter plus haut de quelques pas, à l'emplacement même de l'autel; il demande aussi à prier un instant : on le lui accorde. Il se met à genoux et se prosterne le visage contre terre; après être resté quelque temps en cet état, il se relève, et dit à ses bourreaux : Ma prière est achevée. *Viêc tôi dâ roi.* On lui ordonne de se redresser; ses forces ne le lui permettant pas, on le relève, et au même

instant sa tête est emportée d'un coup de sabre. Michel Kenou recueille son sang, et on lui permet de lui rendre quelques devoirs; d'après l'ordre du roi, la tête du Martyr fut exposée pendant trois jours à l'endroit même où il avait demandé à mourir, environ à la hauteur de la croix. Son corps fut déposé dans une bière et exposé en cet état, également pendant trois jours, dans l'emplacement de la nef de l'église. J'ai un morceau de toile trempé dans le sang de ce bienheureux martyr; j'en ai déjà bien distribué; tout le monde m'en demande, tous les chrétiens veulent en avoir.

« Eh bien ! mon cher Michel, après avoir travaillé pour les autres, n'obtiendras-tu pas aussi ta glorieuse part ? Oui, tu l'obtiendras, ton travail recevra son salaire; tes beaux et nobles désirs, tes vœux ardens ne seront pas vains. Le roi avait déjà fait demander Michel Kenou, le 23, vers midi; comme il était pour lors absent, ce ne fut que le 24 de grand matin qu'il se rendit au palais. Interrogé sur sa religion, il la confessa hardiment, courageusement et sans détour. Deux mandarins qui ont dîné avec M. Jaccard et le père Odorico, le 30, leur ont dit que le roi avait parlé à Michel Kenou en ces termes : « Tu as vu trancher la tête de Buong; eh bien ! as tu appris à craindre un peu ? si tu veux abandonner la Religion, parle. » Michel lui répondit : « Je ne crains pas de vous le dire, nous craignons tous beaucoup votre puissance; mais pour ce qui est d'abandonner la Religion, jamais je ne le ferai; si vous me faites grâce, bien; mais si vous me faites trancher la tête, je le souffrirai volontiers. » De suite on le charge d'une cangue et on le jette en prison, où il est depuis le 24.

« Le 30 octobre de la même année 1833, le diable et son premier ministre Minh-Mênh ont été bien

confondus. Les cinq dignes compagnons du vénérable Paul furent cités au tribunal des causes criminelles; ils ont été interrogés un à un, avec menace de subir le même supplice que leur chef. Tous ont généreusement et courageusement répondu que leur résolution était prise depuis long-temps, qu'ils persistaient dans leurs anciens sentimens et qu'ils y seraient fermes et constans. Le président du tribunal leur a déclaré qu'ils n'échapperaient pas au sort de Doï-Buong. Thay-Phuoc, catéchiste du père Odorico, dont nous avons déjà parlé, a vu à la porte même du tribunal ces chers et bien-aimés confesseurs, l'honneur et la consolation de la mission de Cochinchine. Ils étaient, au sortir de cet interrogatoire, joyeux et contens, le visage riant et gai comme des anges : *Ibant gaudentes à conspectu concilii, etc.* Thaddée Quòn, fils de Michel et gendre de Paul, comparut devant le tribunal; mais on ne s'est pas même avisé de l'interroger, on connaissait trop bien sa fermeté. Les mandarins ont dit : « C'est le fils de Kenou, le beau-fils de Buong, il ne reniera pas. » C'est qu'il leur avait déjà prouvé ce que peut la foi dans un jeune homme faible et délicat. Son père, le bon Michel, subit aussi le même jour son interrogatoire. Le père et le fils se sont vus au tribunal : quelle heureuse rencontre! bienheureuse Cochinchine, d'avoir au moins quelques généreux confesseurs, qui te consolent de la lâcheté de tant d'autres, et qui font pâlir la puissance royale devant la fermeté chrétienne!

« Il est certain que le roi a déjà condamné les cinq dignes compagnons du vénérable Paul, ainsi que Michel Kenou, à subir le même sort que leur bienheureux chef; mais on ne sait pas encore quel jour ils seront exécutés; on dit que ce sera à la fin de ce mois.

« Voici la copie d'une lettre de Thaddée, fils de

Michel Kenou, écrite à ses parens, au commencement de son emprisonnement.

THADDÉE, VOTRE TRÈS-HUMBLE FILS,

« Je prie Dieu de répandre sa grâce sur mon père,
« ma mère, ma tante, mon épouse, mes frères et
« sœurs, et sur tous mes parens et amis. Je les salue
« tous, ainsi que les religieuses et toutes les personnes
« qui m'aiment et pensent à moi, et avec lesquelles j'ai
« été lié d'une manière particulière. Je me rappelle tou-
« jours les paroles des personnes vertueuses. Le bon
« Dieu a jeté ses regards sur moi. Je salue mille fois mon
« père et ma mère, je les prie de se rappeler l'histoire
« et l'exemple des saints patriarches Abraham et Isaac,
« de se rappeler l'histoire et l'exemple de Jésus-Christ
« qui a souffert pour nous, de se rappeler surtout
« qu'alors la Sainte Vierge, sa sainte Mère, eut le cœur
« transpercé d'un glaive de douleur : cependant il lui
« fallut se conformer à la volonté de Dieu le Père.
« Je prie mon père et ma mère de se rappeler et de
« méditer tous ces beaux exemples, de peur qu'ils ne
« se laissent aller à la douleur, qu'ils ne s'impatien-
« tent ou ne s'affligent à mon occasion, et ne se ren-
« dent ainsi coupables devant Dieu, ne se conformant
« pas à sa sainte volonté. Mais mon père et ma mère me
« voient souffrir, cela les afflige sans doute et leur
« déchire les entrailles ; cependant je pense que mon
« père et ma mère ont généreusement fait le sacrifice
« de leur fils. Je les prie d'en faire de nouveau un
« sacrifice parfait et sans retour ; alors mon cœur sera
« tranquille et suivra entièrement la volonté de Dieu.
« Peut-être que par la suite il me faudra souffrir encore

« davantage. Je vous prie de fuir et de vous cacher, « attendant avec patience le jour que le Seigneur a « statué que vous deviez souffrir, pour vous conformer « à la justice du Dieu très-majestueux et très-puissant, « au-dessus de tout ce que les hommes peuvent ima-« giner. Ne perdez jamais de vue, et soyez bien per-« suadés que Dieu m'assiste de sa grâce. Je souffre en « moi-même de ce que vous êtes témoins de ce que je « souffre et des coups que je reçois : je vous prie de « rendre à Dieu mille actions de grâces de ce qu'il me « donne la force de supporter tous ces tourmens. Unis-« sons tous ces tourmens et la douleur que vous en « ressentez avec les souffrances de Jésus-Christ, pour « satisfaire pleinement pour tous nos péchés. Je vous « prie de prendre mon enfant, de l'élever, de l'ins-« truire et de l'aimer comme votre propre enfant. Je « vous prie instamment de chasser et de dissiper votre « chagrin, pour vous conformer à la volonté divine. « Je prie mon épouse d'être tranquille sur mon sort, et « de se conformer aussi à la volonté de Dieu. Je la prie « d'être soumise, et d'obéir à son beau-père et à sa « belle-mère : maintenant elle tiendra lieu de moi, à « mon père et à ma mère. Je prie mon père et ma « mère de la regarder comme leur propre enfant. Je prie « mon épouse de s'acquitter fidèlement des devoirs de « sa condition, d'élever bien son enfant et de le bien « instruire, d'honorer son père et sa mère, les supé-« rieurs, etc. Quoique je me sépare de mon épouse, « j'espère que nous serons un jour réunis dans le ciel. « Je salue tous mes parens et amis. Je prie mon frère « d'aimer mon épouse comme sa sœur. »

« Quant à M. Jaccard et au père Odorico, le roi n'a pas encore prononcé sur leur sort; mais il paraît que ces deux dignes Missionnaires ne tarderont pas à

recevoir la palme du martyre, objet de leurs désirs et de leurs vœux les plus ardens. On dit même qu'ils seront exécutés avec les six confesseurs dont j'ai parlé. Déjà on avait annoncé à nos deux dignes confrères, qu'ils devaient être exécutés le jour de la Toussaint; ils s'y attendaient, et ils s'y étaient préparés par la célébration de la sainte Messe et la récitation des prières des agonisans. Ils ne soupiraient plus qu'après le moment heureux où l'on allait délivrer leur belle ame de la prison d'un corps mortel, pour la réunir à son Dieu et la faire jouir de la gloire des Bienheureux. Ces deux chers confrères sont encore vivans, et attendent avec impatience l'heureux moment où ils pourront jouir de ce bonheur; ils sont gais, joyeux et contens, chantant continuellement les louanges de Dieu, méditant sur le bonheur du ciel dont ils vont bientôt jouir, et considérant la couronne du martyre déjà suspendue sur leurs têtes. M. Jaccard m'a écrit, il y a deux jours, qu'on allait les enchaîner et les exécuter dans peu.

« Pour moi, je suis resté à Duong-Son jusqu'au 27 octobre; j'en devais partir au mois d'août, mais des gardes que l'on avait mis sur les fleuves, et qui faisaient la visite de toutes les barques, m'en empêchèrent. Ces gardes ayant été retirés, j'ai pu me rendre à Nhu-Ly, où l'on est un peu plus tranquille qu'auprès de la ville royale. Ainsi je me cache comme je puis, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, ignorant encore ce qui m'est réservé et ce qui doit m'arriver. Je pense que dans peu de jours, je pourrai travailler à la relation du martyre de M. Jaccard; il sait lui-même que je m'y dispose, et que j'ai déjà préparé mes matériaux : mais il faut attendre qu'il soit exécuté.

« De la Motte, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de Mgr. Taberd, évêque d'Isauropolis, à M. Durand, curé de Saint-Irénée, à Lyon.

Bang-Kok, le 22 janvier 1834.

Monsieur et bien-aimé Curé,

« Vous avez, sans doute, déjà appris dans quelle situation déplorable se trouve ma mission. C'est le jour de l'Epiphanie 1833, jour bien mémorable pour notre société, puisque c'est le patron de notre maison, que fut donné l'édit de persécution. Aussitôt les églises furent détruites, on se saisit des soldats chrétiens et on les força à fouler aux pieds l'instrument adorable de notre rédemption; ceux qui n'obéissaient pas étaient accablés de coups. Je n'ai pu savoir encore le nombre des confesseurs de la Foi, mais j'ai su avec douleur que parmi le bon grain il y avait eu de la paille. L'ordonnance portait de se conduire ainsi envers tous les chrétiens, et Sa Majesté promettait une indulgence plénière à ceux qui apostasieraient. A cette triste nouvelle, la désolation se répandit dans tout mon troupeau. La plupart des familles abandonnaient leurs maisons, champs et jardins; les uns gravissaient les montagnes, les autres s'enfonçaient dans les bois, et d'autres vendaient ce qu'ils avaient pour acheter une barque et voyager inconnus sur les fleuves. Ces bonnes gens craignaient d'être faibles dans la Foi, s'ils étaient pris et mis à la torture; c'est pourquoi il préféraient prendre la fuite. Figurez-vous, mon cher Curé, près de quatre-vingt mille chrétiens courant çà et là dans la plus grande tristesse, et souvent dénués de tout : aussi un Prêtre indigène de la province de Hué, m'écrivant à ce sujet et me faisant un

tableau de la situation de ces pauvres gens, me disait : « Nos chrétiens mourront de faim avant de mourir pour la Religion, » parce que chacun abandonnait sa maison et s'en allait à l'aventure. Il y a eu près de quatre cents églises détruites, dont plusieurs, quoique simples, étaient propres et quelques-unes très-belles. Cependant la plupart n'étaient couvertes que de chaume : c'était toujours le fruit de leurs travaux et de leurs aumônes, et ils ont eu le cœur déchiré quand ils ont vu le lieu destiné à leur réunion pour adorer Dieu, être anéanti ; tandis que les temples consacrés au démon étaient debout et en honneur. Il en a été de même de quinze maisons de bonnes ames ferventes, qui servaient Dieu dans la simplicité de leur cœur et vivaient du travail de leurs mains, donnant, au milieu d'un royaume païen et enseveli dans la chair et le sang, l'exemple d'une vertu inconnue parmi eux, mais qui est un des plus beaux ornemens de la Religion catholique. Toutes ces maisons ne sont plus ; ce malheur vous paraîtra moindre qu'à nous, parce que, vivant au milieu des chrétiens et dans un royaume où la majorité est chrétienne, vous ne pouvez pas prévoir toutes les fâcheuses conséquences qui en résulteront : mais dans une chrétienté naissante, mais quand on a porté le poids du jour et de la chaleur pour faire des chrétiens, ce qui pourrait paraître petit en Europe, est ici déjà bien grand, et ce petit noyau bien soigné faisait espérer qu'un jour il produirait un grand arbre et beaucoup de fruits. Mais Dieu en a ordonné autrement.

« Vous savez qu'en juillet 1832, il y eut ordre de me mettre sous la surveillance de la police, pour m'empêcher d'aller prêcher la Religion. C'était un trait de politique de la part du roi, qui voulait s'assurer du pasteur avant de mettre le troupeau en pièces. La lettre

sècrète qu'il fit parvenir, en janvier, à tous ses mandarins du premier ordre, révéla le mystère. Il leur enjoignait de se saisir des Missionnaires européens par ruse, sous prétexte que le roi les demandait à la ville royale pour faire quelques traductions. Le mandarin, chargé de me surveiller, s'acquitta fort bien de sa commission; il me fit appeler, et me dit de me préparer à partir pour la capitale dans peu de jours. Je lui répondis qu'il pouvait faire ce qu'il voudrait, mais que je ne consentirais pas à faire ce voyage à pied et à mes frais; alors il consentit à me laisser attendre la mousson favorable pour aller par mer. Je le quittai : il se félicitait d'abord d'avoir si bien réussi à me faire donner dans le piége; mais je pense qu'il ne tarda pas à avoir quelques remords; il me laissa partir seul, sans me donner aucune garde pour m'épier. Je m'embarquai pour Siam. *Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo.*

« Je ne sais ce que Dieu me réserve, mais je sais bien que vous parliez en prophète, lorsque, sans vous en douter, vous m'appeliez souvent *petit pélerin*. Je ne me doutais pas moi-même de faire tant de pélerinages. Je croyais qu'après le grand et premier voyage fait, je dirais *requiescat in pace;* mais la Providence ne l'a pas permis ainsi. Voilà la seconde fois que je vois Siam, et je me propose d'aller à Pinang, dans le détroit de Malaca : nous y avons un collége général; jusqu'à présent la mission du Su-Tchuen en Chine est la seule qui y ait envoyé des élèves; nos autres missions préféraient avoir leur collége chez eux. C'est en effet moins coûteux, plus avantageux et sujet à moins d'inconvéniens; d'ailleurs, les jeunes gens de Cochinchine n'ont pas beaucoup de moyens de s'expatrier. J'ai dessein de me fixer à Pinang, afin d'y attirer mes élèves.

et de rendre par-là à ma mission un service essentiel, en travaillant à former des Prêtres indigènes; car, à moins d'un miracle de la Providence, les Prêtres européens auront de la peine non-seulement à pénétrer, mais encore beaucoup plus à se cacher en Cochinchine. Je compte beaucoup sur les secours que notre séminaire de Paris accorde au collége de Pinang; et, le nombre des sujets augmentant, je ne doute pas que mes confrères ne fassent tout ce qu'ils pourront pour nous aider; car je n'ai de mon côté aucune ressource: quand je reçois mon viatique de deux cents piastres, il y en a au moins cent pour mes écoliers, et avec cent autres je suis obligé de m'entretenir. Ce modique secours est insuffisant quand il faut voyager: on vous demande cent piastres pour un voyage de dix à quinze jours. Je demandais à un capitaine maure combien il exigeait pour me conduire à Syncapour avec quelques élèves, lui disant que nous nous nourririons; il me répondit: Deux cents piastres. Ainsi, me voilà bien riche avec mes cent piastres. L'année dernière, ou plutôt depuis deux ans, je n'ai point reçu mon viatique, je l'attends de jour en jour. Je partis de Cochinchine le 20 février, au moment où il devait arriver; sera-t-il perdu, je n'en sais rien: la vie d'un Missionnaire est une vie de sacrifices; s'il faut faire celui-là, je le joindrai à beaucoup d'autres. Les pertes que vient de faire la mission dans cette année de troubles et de persécutions, sont incalculables; elle seralon g-temps à se relever de cet échec. Croyant qu'il y aurait quelque espoir de rentrer prochainement, j'avais envoyé les ornemens épiscopaux, les vases sacrés de la communauté, etc., enfin tout ce qu'il y avait de plus précieux dans des maisons de chrétiens les plus solides; mais à présent, les uns ayant pris la fuite, les autres ayant

été pillés par les révoltés, il n'y a plus rien à espérer en ce monde; il faut chanter : *Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion.*

« J'ai appris que le 28 juillet il y a eu une révolution dans la basse Cochinchine, appelée Gia-Dinh. C'est là qu'est située la ville de Sai-Gôn, appelée *Segond* par les Européens, ou plutôt par les Français. Voici à quelle occasion. Quelques officiers du grand mandarin Tà-Quàn, mécontens de la conduite du roi envers ce mandarin, dont Sa Majesté voulait flétrir la mémoire, conspirèrent ensemble, et, au nombre de cent conjurés, dans la nuit du 28 juillet, ils égorgèrent les trois principaux gouverneurs de la ville de Sai-Gôn, s'emparèrent de la ville et des cinq autres préfectures de la province. Ils engagèrent le peuple et les soldats à prendre les armes contre leur roi, en faveur d'un de ses fils, mais qu'ils n'avaient pas avec eux. Il y a dans l'armée un certain nombre de soldats et officiers chrétiens; ils se laissèrent entraîner par le torrent, espérant ainsi être délivrés de l'oppression du roi, et pouvoir aussi délivrer leurs parens et amis : car j'ai appris qu'au mois de juillet Sa Majesté avait donné une nouvelle ordonnance qui enjoignait à ses officiers de persécuter les chrétiens, depuis dix ans et au-dessus. Les rebelles, au contraire, firent paraître une circulaire qui permettait aux chrétiens de rétablir leurs églises comme ci-devant. La tentation était délicate. J'ignore le nombre de ceux qui ont succombé : cependant je crois être certain que les chefs de cette conspiration étaient tous païens. Tout alla bien pendant quelques jours; mais lorsque les mandarins des différentes préfectures demandèrent à voir le prince pour lequel ils allaient combattre, les chefs rebelles furent embarrassés, car il n'y en avait pas. Alors ils reprirent les armes, et s'emparèrent de

leurs provinces, au nom du roi légitime. De suite les rebelles se retirèrent dans la ville, où ils furent bloqués par les troupes du roi. Je ne sais comment tout cela se terminera. Pendant qu'on se révoltait à Sai-Gôn, les Tong-Kinois, qui ne supportèrent jamais le joug de la Cochinchine de bon cœur, se révoltèrent aussi; est-ce avant ou après Sai-Gôn qu'eut lieu leur révolte, je ne le sais pas: je serais porté à croire que ce fut avant. Aussitôt que l'édit fut donné à Sai-Gôn en faveur de la Religion, les chrétiens, sachant que j'étais à Chantaboun, ne m'oublièrent pas; mais hélas! que le bon Dieu leur pardonne, ils furent victimes de leur témérité, et ont causé à la Religion un mal qui se réparera difficilement. Ils préparèrent aussitôt une barque en forme d'ambassade, pour venir me recevoir dans le royaume de Siam: déjà la barque était sur le point de mettre à la voile, lorsque les mandarins des préfectures reprirent les armes au nom du roi, et les arrêtèrent au port; ils les massacrèrent tous dans le port, et trouvèrent sur eux plusieurs lettres à mon adresse, lettres envoyées probablement par mes écoliers et autres personnes.

« Cette arrestation et ces lettres suffiront, aux yeux des païens ennemis de la Religion, pour mettre cette révolte sur le compte des chrétiens, quoique certainement ils n'en soient pas les auteurs. Mais qu'y faire? nos chrétiens savent très-bien que nous n'avons jamais prêché la révolte, mais toujours la soumission au prince, et que nous devons préférer d'être égorgés plutôt que de nous révolter: *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit.* Le roi était très-tranquille dans son royaume, et de jour en jour il devenait plus puissant; mais, comme un nouvel Osa, il a osé porter la main contre l'Arche sainte, il a voulu mépriser un Dieu tout-

puissant et qui a dit : *Per me reges regnant*... Il pourra être châtié de sa témérité. Il est en ce moment dans de terribles embarras. D'un côté le Tong-King, dont la population est beaucoup plus nombreuse que celle de la Cochinchine, de l'autre *Sai-Gôn*, c'est-à-dire les deux extrémités de son royaume, sont soulevés contre lui. Ce n'est pas tout; les Chinois, dont le nombre était considérable dans la partie de Sai-Gôn, se révoltèrent aussi, mais on en a fait une affreuse boucherie. Quelques-uns de ceux qui purent prendre la fuite, vinrent apporter à Siam la nouvelle des troubles du royaume de Cochinchine.... Les Siamois, depuis plusieurs années, ne vivent pas en bonne intelligence avec les Cochinchinois. Aussitôt qu'ils apprirent que la Cochinchine était divisée, ils se préparèrent à aller la visiter, pour attraper quelque part du gâteau. Ils se mirent en route vers les premiers jours de décembre; cinquante mille hommes partirent à pied par le chemin de Camboge, et plus de cinquante mille par mer. Déjà ils se sont emparés du port de Cancao. Leur projet n'était pas de prendre possession du pays; car ils sentent bien qu'ils ne pourraient pas y rester; mais d'emmener le plus grand nombre possible de captifs, afin de peupler leur grand désert. Le royaume de Siam est assez vaste, mais il y a peu de Siamois. Les Chinois, les Malais, les Cambogiens, les Péguans forment la plus grande partie de la population : et ce pays n'en est pas moins un vaste désert. Le roi du Camboge, apprenant l'arrivée des Siamois, et se sentant incapable de leur résister, a pris la fuite et est venu se réfugier en Cochinchine. Il a fort bien fait, car les Siamois voulaient s'emparer de sa personne et mettre un de ses frères à sa place. Quelle sera la fin de tous ces désordres, il est difficile de le prévoir. Dieu seul sait

ce qui est réservé à ma pauvre mission, et je ne crois pas que de plusieurs années cet infortuné pays jouisse de quelque paix. Si la dynastie actuelle continue d'occuper le trône, il y a grandement à craindre que la Cochinchine ne devienne semblable au Japon. Je ne sais comment et par qui le roi de Cochinchine avait connu le Japon et ce qui s'y était passé au sujet de notre sainte Religion, mais il louait la conduite des gouverneurs de ce pays au sujet de notre sainte Religion et de ses Ministres. Il paraît qu'il avait choisi son modèle, et déjà il marchait parfaitement sur les traces des princes japonais. Mais que peut l'homme contre Dieu ? que peut un bras de chair contre le bras du Tout-Puissant ? Je ne finirais pas, mon bien cher ami et vénérable Curé, si je voulais vous faire part des réflexions qui occupent mon esprit et souvent me navrent le cœur.

« Voyez quelle est ma situation : je quitte la Cochinchine pour ne pas être à charge à mes chrétiens, espérant dans peu aller les retrouver ; je viens chercher un asile à Siam, et Siam va porter la guerre dans ce royaume. Je deviens par-là odieux à ces deux peuples. Les Cochinchinois mal intentionnés ne manqueront pas de publier que c'est l'Evêque d'Isauropolis, réfugié chez les Siamois, qui les a excités à cette expédition. Cela n'est pas vrai, bien certainement ; car je déteste la conduite des Siamois, qui font la guerre comme des pirates et des brigands, et enlèvent le peuple pour le transporter chez eux et en faire des esclaves. Le droit des gens, ou plutôt le nom même de droit des gens est inconnu ici. D'un autre côté, je suis odieux aux Siamois, parce que je n'ai point acquiescé à leur demande. Ils voulaient, ou plutôt ils eurent la bassesse de proposer à un Evêque d'aller avec

eux en Cochinchine. Le roi avait chargé son premier ministre d'user de ruses pour engager cet Evêque à aller au secours des Cochinchinois chrétiens, pour les consoler, etc., et autres paroles emmiellées : l'Evêque répondit avec fermeté qu'il ne pouvait le faire ; qu'il ne se mêlait aucunement de la guerre, et priait pour la pacification des royaumes, et non pour leur destruction ; qu'il était indigne de la dignité épiscopale de jouer un tel rôle. Lorsqu'ensuite le frère du même ministre, mécontent de ne pas avoir réussi dans son projet, me demandait pourquoi je n'avais pas voulu aller avec l'armée ; je lui répondis, non par de longs raisonnemens, car il n'aurait pu les comprendre, mais par une petite comparaison, et tout fut terminé. Je lui dis donc : Si, par exemple, l'Evêque actuel de Siam eût été obligé de se réfugier en Cochinchine pour y trouver un asile, pendant que le roi de Siam persécutait les chrétiens, et que dans peu il fût revenu à Siam à la tête des Cochinchinois, qu'en diriez-vous ? On aurait beau vous dire que c'est pour consoler les chrétiens de Siam, pendant que les Cochinchinois ravageraient le pays, vous ne vous contenteriez pas d'un tel langage. Ainsi, voilà quelle est ma position ici relativement à la Cochinchine. J'aurais beau avoir la meilleure intention, on n'en dirait pas moins que l'Evêque de Cochinchine est à la tête des armées siamoises, et tôt ou tard ce roi, ne pouvant se venger de moi, ferait porter à mes chrétiens le poids de sa vengeance ; et c'est ce que je veux leur éviter.

« Vous voyez, mon cher ami, que j'ai plusieurs chagrins à dévorer ; c'est une absinthe qui fortifie le cœur, lorsqu'on l'avale avec courage. Je serais bien ingrat, et, grâce à Dieu, ce n'est pas mon plus grand défaut, si je ne faisais des remercîmens bien sincères

aux personnes pieuses de Lyon ou d'ailleurs, qui ont eu la charité de penser à moi et de me faire quelques aumônes. Je vais vous rapporter tout ce que je sais là-dessus, afin que vous soyez l'interprète de mes sentimens auprès de ces personnes zélées qui me sont encore inconnues. M. Clémenceau, missionnaire de Siam, où je l'ai rencontré au mois de novembre, m'a dit qu'il avait vu à Macao, en 1832, une caisse à mon adresse, renfermant des livres, chapelets, et même une mitre en étoffe d'argent. Cette caisse a dû arriver en Cochinchine au mois de février ou mars 1833 ; mais alors j'étais parti : ainsi, que personne ne soit étonné si j'ai gardé le silence. J'ai aussi appris par M. Retord, missionnaire au Tong-King et ancien vicaire de Saint-Georges, où est curé un bien respectable ami, M. Chartres; qu'il s'était formé à Lyon une confrérie sous le nom de *Rosaire vivant*, et que les personnes pieuses, chargées de la direction de cette œuvre, m'en envoyaient les cartons ou images. Je me réjouissais de pouvoir établir cette pieuse pratique dans nos maisons religieuses, et de mettre ces pauvres filles en communion spéciale de prières avec les ames ferventes de l'Europe; mais la Providence en a ordonné autrement : *fiat*. Je l'aurais aussi établie parmi nos chrétiens, mais peu à peu, et en donnant à chacun une image. J'en serais venu facilement à bout. Je n'ai pu l'exécuter ; mais il y a une bonne ressource, c'est d'engager les associés du Rosaire vivant en France, à prendre sons leur protection particulière les pauvres chrétiens de Cochinchine. Ils leur feront bientôt éprouver les effets de leur secours; car je ne doute pas qu'ils ne fassent une sainte violence au Ciel, et que par ce moyen la paix ne soit rendue à l'Eglise de Cochinchine, qui, semblable à un champ qui a été bien arrosé et a reçu un bon engrais par les travaux et le sang de ses Martyrs

(car, grâces à Dieu, il y en a eu depuis peu), ainsi que de ses Confesseurs, deviendrait plus florissante que jamais. *Fiat*, *fiat*.

« Lorsque j'ai reçu la consécration épiscopale, je ne fis aucune demande pour quelques ornemens épiscopaux; je me contentai de ceux que me laissèrent mes prédécesseurs; car M. de Véren, à qui j'ai succédé, se servait des ornemens de feu M. Pigneaux, évêque d'Adran, à qui le bon roi Louis XVI avait donné une chapelle épiscopale : ces ornemens étaient vieux et bien passés, mais enfin c'est ce que j'avais de mieux, et je m'en servais aux très-grands solennels. A présent j'ai tout perdu; je n'ai que deux pauvres chasubles, dont l'une est déchirée, et l'autre moitié en toile : quel Evêque ! Au moment de mon évasion je ne pouvais prévoir ce qui est arrivé; d'ailleurs, je ne pouvais pas emporter beaucoup dans une très-petite barque; l'essentiel était de fuir au plus tôt. J'acquitterai deux cents Messes à votre intention, à commencer le 1.er août 1834, à la charge ou décharge de mon très-cher Curé, comme il le voudra, sauf à m'envoyer une chasuble lyonnaise un peu propre. Il peut y joindre une étole et même un camail, enfin tout ce qu'il voudra et qui pourra m'être utile, pour ne pas dire nécessaire. Je pourrai, à la réception desdits objets, célébrer cent ou deux cents Messes, *ad libitum suum*. Voilà donc le fleuron et le dernier fleuron de cette lettre : *Ultima mea gratiarum actio est nova beneficii petitio*. Mais je ne suis pas en peine; vous êtes un homme à ressources

« C'est dans ces sentimens, et en union de vos saints Sacrifices, que j'ai l'honneur d'être, avec tout le respect et l'amitié possible, etc.

« JEAN LOUIS, *évêque d'Isauropolis, vicaire apostolique de Cochinchine, exilé.* »

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Œuvre.

Prix de ce Cahier. . . . . 75 c.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite aux Lettres Édifiantes.

AVRIL 1835. — N.° XL.



A LYON,

A LA LIBRAIRIE DE RUSAND,

GRANDE RUE MERCIÈRE, N.° 26.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE POUSSIELGUE-RUSAND,

Rue Hautefeuille, n. 9.

1835.

Avec approbation des Supérieurs.

Nous croyons devoir rappeler que le but de l'Œuvre de la Propagation de la Foi est de soutenir, au moyen de secours durables, les Missions étrangères, sans autre acception que celle de leurs besoins respectifs. Si donc il arrivait que quelqu'un, missionnaire ou non, fît des quêtes en faveur d'une ou de plusieurs missions en particulier, l'Œuvre de la Propagation de la Foi y serait toujours absolument étrangère.

La fête de l'Invention de la Ste. Croix tombe cette année un dimanche; et quoique l'office ne s'en célèbre point ce jour-là, elle ne doit pourtant pas être renvoyée, parce que les indulgences ne peuvent être gagnées qu'à la date du 3 mai. Il serait à désirer que dans toutes les paroisses la messe de l'Œuvre fût celle du prône, et que le célébrant voulût bien indiquer qu'on inscrira au sortir de la messe toutes les personnes qui voudront souscrire.

Nous prions aussi les personnes qui seraient en correspondance avec quelques Missionnaires, ou qui en recevraient des relations intéressantes, de vouloir bien les envoyer à Lyon, au Rédacteur des Annales, rue de la Préfecture n.° 7, auquel on peut s'adresser pour toutes les communications et demandes relatives à l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

C'est avec une joie véritable que nous présentons à nos lecteurs le compte-rendu de 1834. Nos recettes se sont accrues d'une manière sensible. Cette marque de la protection céleste est un grand encouragement pour nous; mais elle doit aussi nous porter à redoubler d'efforts pour y correspondre, pour tâcher de réunir des aumônes sans cesse plus abondantes, parce qu'à mesure que nos ressources s'accroissent, de nouveaux besoins aussi se révèlent, et les nécessités de ceux que nous secourions déjà deviennent en certains lieux plus pressantes.

Le Conseil de Paris a reçu :			
De France . .	182,173 91	} . .	214,937 65
De l'Etranger et des Colonies . .	32,763 74		
Le Conseil de Lyon a reçu :			
De France . .	183,004 11	} . . .	189,789 66
De l'Etranger .	6,785 55		
Total des recettes .			404,727 31
Il restait en caisse une réserve de . .			216 23
Total général . .			404,943 54

La répartition des aumônes entre les diverses missions a été arrêtée dans l'ordre suivant :

Au séminaire des Missions Étrangères, situé rue du Bac à Paris, pour les missions françaises du royaume de Corée, — du Su-Tchuen, du Yu-Nan, du Koui-Tcheou et du Fo-Kien (1) dans l'empire de Chine, — du Tong-King occidental, — de la Cochinchine, du Camboge, du Laos, — du royaume de Siam, de l'île de Nias, du royaume de Quéda, — des Malabares sur la côte de Coromandel, — et pour le séminaire de Pulo-Pinang. 146,160

Aux Lazaristes, pour les missions chinoises de Pékin, de Kiang-Nan près Nankin, du Kiang-Si, du Hou-Kouang, du Ho-Nam, du Leao-Tong ou Tartarie orientale près la Grande-Muraille, pour le séminaire chinois de Macao et pour les missions de Syrie, Constantinople, Smyrne et l'Archipel . . . 44,980

191,140

(1) La mission française du Fo-Kien est sous la juridiction du Vicaire apostolique de cette province, mais à la charge du séminaire des Missions étrangères.

Report	191,140
Au séminaire de la Congrégation des SS. Cœurs de Jésus et Marie, situé rue de Pic-Pus à Paris, et destiné à former des sujets pour les missions étrangères . .	3,740
A Mgr. Cao, évêque de Zama, vicaire apostolique d'Ava et Pégu	7,480
A Mgr. Auvergne, archevêque d'Icone, vicaire et délégat apostolique au Mont-Liban.	18,700
A Mgr. Bonamie, archevêque de Smyrne.	7,480
A Mgr. Coressi, vicaire apostolique patriarcal de Constantinople	7,480
A Mgr. Nurigian, archevêque primat arménien de Constantinople	3,740
Pour la mission de Tyne	1,870
Pour la mission de Syra	1,870
A Mgr. Justiniani, évêque de Chio .	1,870
A Mgr. Fraser, évêque de Tanen, vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse.	3,740
A Mgr. Eccleston, archev. de Baltimore.	1,870
A Mgr. Flaget, évêque de Bardstown .	7,480
A Mgr. Purcell, évêque de Cincinnati.	5,610
A Mgr. Rezé, évêque du Détroit . .	16,830
A Mgr. Bruté, évêque de Vincennes .	16,830
A Mgr. Rosati, évêque de Saint-Louis.	24,310
A Mgr. Portier, évêque de Mobile. .	9,350
A Mgr. Dubois, évêque de New-Yorck.	7,480
A Mgr. England, évêq. de Charleston.	1,870
A Mgr. Kenrick, administrateur du diocèse de Philadelphie	3,740
A Mgr. Fenwick, évêque de Boston .	7,480
	351,960

Report	351,960
Pour les missions de la Guyane . .	7,480
A Mgr. Rouchouse, évêque de Nilopolis, vicaire apostolique de l'Océanie orientale.	14,960
Les frais d'impression (1) et autres dépenses d'administration se sont élevés à la somme de	30,338 25
Nous avons réservé en caisse une somme de	155 25
TOTAL . . .	404,943 50

Voici dans quelle proportion chaque diocèse a contribué aux sommes versées dans les caisses des deux Conseils.

CONSEIL DE PARIS.

Le diocèse de PARIS .	19,262	85
Le diocèse de Chartres. .	1,844	82
Le diocèse de Meaux. . .	572	
Le diocèse d'Orléans. .	1,740	
Le diocèse de Blois. . .	1,350	
Le diocèse de Versailles.	2,092	40
Le diocèse d'Arras. . .	5,063	10
Le diocèse de Cambrai. .	4,593	50
Le diocèse de ROUEN. .	5,265	
Le diocèse d'Evreux. .	2,961	40
Le diocèse de Bayeux. . .	10,917	65
Le diocèse de Séez. . .	1,633	50
Le diocèse de Coutances .	7,046	65
	64,342	87

(1) Les quatre N.os des Annales, imprimés en 1834, ont été tirés à 19,000 exemplaires.

Report	64,342	87
Le diocèse de SENS. . .	1,350	
Le diocèse de Troyes. . .	1,403	
Le diocèse de Nevers. . .	1,260	
Le diocèse de Moulins. . .	2,006	60
Le diocèse de REIMS. .	2,581	20
Le diocèse de Soissons. .	2,290	
Le diocèse de Châlons-sur-Marne.	2,560	
Le diocèse de Beauvais. . .	1,710	
Le diocèse d'Amiens. . . .	3,468	
Le diocèse de TOURS. . .	4,200	
Le diocèse du Mans. . . .	9,166	60
Le diocèse d'Angers. . .	9,799	45
Le diocèse de Rennes. . .	18,177	75
Le diocèse de Nantes. .	23,126	50
Le diocèse de Quimper. . .	4,062	70
Le diocèse de Vannes. . .	8,363	44
Le diocèse de St-Brieux. .	1,000	
Le diocèse de BORDEAUX.	6,823	90
Le diocèse d'Agen. . . .	2,408	65
Le diocèse d'Angoulême.	500	
Le diocèse de Poitiers. . .	5,700	
Le diocèse de La Rochelle.	3,296	90
Le diocèse de Luçon. . . .	2,646	55

BELGIQUE.

Le diocèse de MALINES.	8,911	32
Le diocèse de Tournay. . .	11,006	32
Le diocèse de Liége . . .	9,792	35
Le diocèse de Namur. . .	2,425	15
	214,309	25

Report	214,309 05
Le diocèse de Gand. . . .	28 60
ETRANGER.	
Sardaigne.	300
Ile Bourbon.	300
Total des sommes perçues par le Conseil de Paris (1).	214,937 65

CONSEIL DE LYON.

Le diocèse de LYON. . .	41,538 10
Le diocèse d'Autun. . . .	2,115
Le diocèse de Langres. .	7,578 50
Le diocèse de Dijon.	3,200
Le diocèse de St-Claude.	2,446
Le diocèse de Grenoble. .	3,746 95
Le diocèse de BOURGES.	856 35
Le diocèse de Clermont. .	7,596
Le diocèse de Limoges. .	926 10
Le diocèse du Puy . . .	3,775 50
Le diocèse de St-Flour. .	6,306 54
Le diocèse de Tulle. . . .	204 05
Le diocèse d'ALBY (2).	8,050 50
Le diocèse de Cahors. . .	2,335 30
	90,674 89

(1) Dans les sommes reçues par le Conseil de Paris, il se trouve plusieurs dons particuliers notables, savoir : 3,000 fr. du diocèse de Paris ; 1,500 fr. de celui de Vannes ; 966 fr. 45 c. de celui de Malines ; 2,000 fr. de celui de Tournay. Ces deux derniers appartiennent à la Belgique.

(2) Dans cette somme l'ancien diocèse de Castres est compris pour 5,836 50.

Report	90,674	89
Le diocèse de Rhodez. . .	2,062	
Le diocèse de Mende. . .	2,618	05
Le diocèse de Perpignan.	1,070	
Le diocèse d'AUCH. . .	4,846	
Le diocèse d'Aire. . .	2,789	
Le diocèse de Bayonne. .	4,580	
Le diocèse de TOULOUSE.	5,850	
Le diocèse de Montauban.	600	
Le diocèse de Carcassonne.	2,096	85
Le diocèse de Pamiers. .	400	
Le diocèse d'AIX. . .	2,317	55
Le diocèse de Marseille. .	9,004	90
Le diocèse de Fréjus. . .	3,737	60
Le diocèse de Digne. . .	1,762	85
Le diocèse de Gap. . . .	505	
Le diocèse de BESANÇON.	7,995	
Le diocèse de Metz. . . .	2,580	
Le diocèse de Strasbourg.	4,442	47
Le diocèse de Nancy. . .	3,290	50
Le diocèse de Verdun. .	2,239	80
Le diocèse de Belley. . .	4,057	35
Le diocèse de St-Dié. . .	2,625	
Le diocèse d'AVIGNON.	7,400	
Le diocèse de Valence. .	969	50
Le diocèse de Montpellier.	5,295	30
Le diocèse de Nîmes. . .	1,510	
Le diocèse de Viviers. . .	5,684	50
ÉTRANGER		
Nice.	154	
Smyrne.	420	
	183,578	11

Report	183,578 11
Suisse.	4,675
Savoie (1).	565 50
Allemagne.	971 05
TOTAL des sommes perçues par le Conseil de Lyon.	189,789 66
TOTAL général des sommes versées dans les caisses de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. .	404,727 31

Nos lecteurs ont pu remarquer, en parcourant ce tableau, que si dans quelques endroits notre Œuvre a éprouvé des diminutions, dans un plus grand nombre elle a pris de l'accroissement. Au nombre des diocèses dans lesquels elle a fait des progrès notables, nous citerons ceux d'Angers et de Cahors. Dans le premier, les aumônes des souscripteurs ont presque doublé ; dans le dernier, les recettes qui avaient été nulles jusqu'ici, ont atteint un chiffre assez élevé pour une première année. Nous en adressons de sincères actions de grâces aux Prélats qui gouvernent ces diocèses, auxquels, après Dieu, nous devons de si heureux résultats.

On connaît les sentimens qui animaient notre Saint Père Grégoire XVI, alors qu'il était préfet de la Propagande (2). Ces sentimens, qu'il daigne conserver pour nous aussi vifs (3), ont passé à ceux qu'il a chargés de

(1) Dont 200 fr. donnés par un fonctionnaire distingué du duché de Savoie.

(2) Voyez Annales, N.° xxiv, pag. 614.

(3) Annales N.° xxxviii, pag. 399.

lui succéder dans l'emploi important qu'il occupait à cette époque. Le préfet actuel termine ainsi une lettre qu'il nous a récemment adressée : « C'est pour vous « témoigner, ainsi qu'à vos coopérateurs, les sentimens « de la reconnaissance la plus vraie, et de la satisfac« tion qu'inspire à la sacrée Congrégation le zèle ardent « qui vous anime pour le bien de la Religion, que je « prie le Seigneur de vous combler de ses dons. »

Nous nous empresserons toujours d'enregistrer dans nos Annales de telles marques de bienveillance, persuadés que nos lecteurs n'y attachent pas moins de prix que nous, et qu'ils y trouveront sans cesse de nouveaux motifs pour exciter et soutenir leur zèle.

Nosseigneurs les Evêques d'Alby, de Verdun et de St-Dié viennent également de donner un nouveau témoignage de leur sollicitude en faveur de la Propagation de la Foi, en la recommandant à la piété et à la charité des fidèles : le premier, dans une lettre-circulaire qu'il a bien voulu joindre à nos prospectus ; les deux autres, dans leurs mandemens du Carême.

« Nous recommandons, dit Mgr. de St-Dié, au clergé et aux fidèles de notre diocèse l'Œuvre pour la Propagation de la Foi ; cette Œuvre est faite pour intéresser vivement la piété : en même temps qu'elle est destinée à étendre le domaine de J. C. par de nouvelles conquêtes, elle procure à ceux qui y prennent part des grâces toutes particulières. »

« Trois puissans motifs, reprend Mgr. l'Archevêque d'Alby, doivent nous engager à porter un vif intérêt à cette Œuvre : l'honneur de Dieu, l'utilité de ces nations abandonnées, et notre propre avantage. L'honneur de Dieu : il est inconnu à ces peuples, il est pour eux le Dieu caché, dont parle S. Paul ; capables, de même que les autres hommes, de le connaître et de

le glorifier, ils ne lui rendent aucun hommage. Leur utilité: livrés à l'ignorance la plus grossière, ne sachant ni quelle main les a tirés du néant, ni quelle est la fin de leur création, comment arriveront-ils au bonheur éternel? Quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé, dit S. Paul. Mais, continue l'Apôtre, comment l'invoqueront-ils s'ils ne croient point en lui? et comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont jamais entendu parler? et comment en entendront-ils parler, si personne ne le leur prêche? et comment le leur prêchera-t-on, si des prédicateurs ne leur sont envoyés? Notre propre avantage: quelle œuvre plus agréable à Dieu que celle de le faire connaître aux ames qu'il a rachetées par l'effusion de son sang, et auxquelles il a destiné comme à nous la palme de l'heureuse immortalité! Quelle œuvre plus capable d'attirer ses miséricordes! Lui qui se plaît à récompenser les siens d'un verre d'eau froide donné en son nom à l'un de ses serviteurs, que ne fera-t-il pas en faveur de ceux qui leur auront procuré les véritables eaux, celles de la grâce, celles qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle!»

Enfin Mgr. de Verdun s'exprime en ces termes:

« Toujours féconde, parce que toujours elle fut *l'unique et légitime épouse du Bien-Aimé*, l'Eglise à aucune époque ne cessa de donner à Jésus-Christ de nouveaux enfans. Fidèle à la sainte mission qu'elle reçut d'en haut, quand il lui fut dit: *Allez, et enseignez toutes les nations* (1), elle a toujours envoyé jusqu'aux extrémités de la terre des ouvriers évangéliques pour y prêcher la *bonne nouvelle*. Cette admirable fécondité n'est point épuisée de nos jours. Malgré ses rudes épreuves et ses

(1) St. Matth., c. 28, v. 19.

longs malheurs, l'Eglise est toujours mère; et, aujourd'hui encore, toute meurtrie qu'elle est de blessures récentes et cruelles, on la voit, toujours inépuisable dans son amour, tendre ses bras et ouvrir son sein aux nations infortunées qui sont encore *assises dans l'ombre de la mort.*

« Nous ne vous dirons pas, nos très-chers Frères, les fatigues et les travaux de ces ambassadeurs de la Foi, de ces hommes intrépides, courageux et vraiment apostoliques, que l'Eglise envoie au-delà des mers, et que n'arrête aucun obstacle, que n'effraie aucun danger. Nous n'essaierons point de vous peindre le dévouement de ces nouveaux Apôtres, qui s'arrachent aux douceurs de la patrie pour aller planter la croix sur un autre hémisphère. Que feraient nos faibles paroles à côté de ces miracles de zèle, de ces prodiges de charité ?

« Les relations qu'ils nous adressent eux-mêmes, vous diront tout ce que la Foi qui les anime, leur suggère pour la propager au milieu des nations qui ne l'ont pas encore reçue; elles vous montreront ces nouveaux Xaviers, couverts de sueur, épuisés de fatigues, exténués de travaux, recherchant à travers d'immenses déserts ces peuplades infortunées qui ne connaissent pas Dieu, et bravant tous les genres de mort pour gagner des ames à Jésus-Christ. Elles vous exposeront leurs travaux, en même temps qu'elles vous feront connaître leurs besoins. Aussi, nous espérons, nos très-chers Frères, qu'au lieu d'une stérile admiration, vous leur accorderez les secours efficaces de vos prières et de vos aumônes : à des hommes qui donnent leur liberté, leur vie même pour la sainte et sublime cause de la Foi, vous ne refuserez pas le léger sacrifice que nous vous demandons au nom de l'Eglise : et votre obole, qui aidera

de sauver une âme de la mort, couvrira la multitude de vos péchés (1), et vous assurera une couronne éternelle dans les cieux. (2) »

Nous ne pouvons nous empêcher à notre tour d'appeler l'attention sur le versement qui nous est fait par les catholiques de Smyrne : depuis deux ans cette pauvre Église, malgré ses propres besoins, ne laisse pas de nous envoyer son offrande, comme pour nous dire qu'elle prend part à tous les efforts de notre zèle, et qu'il y a toujours entre nous et elle des liens particuliers de charité ; nous la recevons cette offrande avec une satisfaction indicible, comme le gage du souvenir d'une mère... ; Apôtre bien-aimé de Jésus, l'esprit que vous inspirâtes à vos disciples, subsiste encore aujourd'hui dans les cœurs de leurs descendans (3).

---

(1) St. Jacq., c. 5, v. 20.

(2) A la suite de cette éloquente exhortation, Mgr. de Verdun ajoute que, désirant voir l'Œuvre de la Propagation de la Foi prendre dans son diocèse l'accroissement et l'étendue dont elle est susceptible, il invite MM. les Curés à former dans leurs paroisses des listes de souscripteurs, seul moyen de réaliser une œuvre si catholique.

(3) On sait que saint Pothin et saint Irénée, qui apportèrent jadis le flambeau de la Foi dans les Gaules, étaient les disciples de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, disciple lui-même de saint Jean.

Lettre de M. Etienne, procureur-général de la Congrégation de St-Lazare, à MM. les Membres des Conseils de l'œuvre de la Propagation de la Foi.

Paris, le 15 novembre 1834.

Messieurs,

« J'ai l'honneur de recommander à votre bienveillance, pour la répartition prochaine des fonds de l'œuvre de la Propagation de la Foi, les Missions étrangères confiées à la congrégation de St-Lazare, dont la prospérité et le dévelopement sont dus, après Dieu, à votre sollicitude et à votre zèle.

« Vous apprendrez, Messieurs, avec une douce satisfaction, que, dans le cours de cette année, nous avons pu envoyer dans nos missions un nombre d'ouvriers évangéliques plus considérable que les années précédentes. C'est là le fruit de votre sollicitude, puisque ce sont les secours que vous avez bien voulu destiner à nos missions, qui nous ont mis à même d'augmenter le nombre des Missionnaires et de leur procurer les moyens de faire le bien.

« 1.° Au mois d'avril dernier, nous avons envoyé dans nos missions de la Chine M. Jean Baldus, qui partit avec les Missionnaires sortis du séminaire des Missions étrangères.

« 2.° Le 6 septembre dernier, se sont embarqués à Marseille pour la mission de Constantinople, trois Missionnaires : MM. Florent Leleu, Jean Delmas et Alexis

Ferdinand Lepage, avec deux Frères, Antoine Pecquet et François Joliey.

« 3.° Le 4 octobre dernier, se sont embarqués aussi à Marseille pour les missions de la Syrie, trois Missionnaires : MM. Jacques Teysseyré, Charles Calvi et Joseph Sapet, avec un Frère, Joseph Nicoud.

« Ce qui fait, en tout, sept Missionnaires et trois Frères, partis cette année pour nos missions étrangères; de sorte que le nombre de nos Missionnaires dans la Chine et le Levant, qui était l'année dernière de cinquante-un, se trouve aujourd'hui de cinquante-huit; et les Frères, qui étaient au nombre de six, sont aujourd'hui de neuf, en tout soixante-sept personnes.

« Nous avons envoyé, en outre, trois Missionnaires et deux Frères italiens dans notre mission d'Amérique; mais n'ayant point été formés en France, ils ne nous ont occasioné aucuns frais.

« L'un des trois Missionnaires partis pour Constantinople, est destiné à établir au collége de cette ville un cours public de mathématiques, de physique, d'astronomie et d'histoire naturelle. Il s'est formé en suivant les cours publics de Paris, et par les leçons de maîtres particuliers que nous lui avons donnés. Il a emporté avec lui un cabinet d'instrumens, d'une valeur assez considérable. Les circonstances dans lesquelles les Missionnaires se trouvent placés à Constantinople, nous donnent l'espoir bien fondé, que, par le moyen de ces sciences, ils obtiendront une influence très-avantageuse pour la gloire de la Religion et le salut des ames.

« On sait quels résultats avantageux obtinrent autrefois les Jésuites dans les missions, particulièrement de la Chine, par l'enseignement des sciences. Ce fut par ce moyen qu'ils acquirent la considération et l'estime, et qu'ils purent faire de nombreuses et d'éclatantes con-

quêtes à l'Evangile. Le N.° xxxviii.e des Annales de la Propagation de la Foi contient des détails sur plusieurs conversions qui ont déjà eu lieu au collége de Constantinople, et qui donnent une idée de tout le bien en ce genre que doit produire cet établissement, lorsqu'il aura pris tout le développement dont il est susceptible.

« M. Leleu, parti aussi pour Constantinople, est destiné à occuper la place de Supérieur du collége. C'est un sujet distingué à tous égards, et qui a laissé une réputation dans le diocèse d'Amiens, dont il est originaire, et où il a été plusieurs années curé d'une ville considérable. Quoiqu'il eût déjà l'expérience et toutes les qualités désirables dans un Missionnaire, cela n'a pas empêché qu'il ne fît son noviciat de deux années dans notre maison de Paris, avant d'être envoyé dans les missions.

« Mgr. Auvergne, visiteur apostolique en Syrie, nous ayant manifesté le désir de voir établir en Syrie un collége semblable à celui de Constantinople, afin d'y réunir des élèves de cette région, de Chypre et de l'Egypte; c'est pour commencer cet établissement que nous avons envoyé MM. Theysseyré, Calvi et Sapet. Le collége sera établi à Antoura. Déjà une école élémentaire y a été ouverte cette année par les Missionnaires qui se trouvent dans cette résidence. Tous les amis de la Religion, en Syrie, fondent de grandes espérances sur cet établissement.

« Les Missionnaires de Salonique ont aussi ouvert cette année une école pour les garçons, qui contient déjà un grand nombre d'élèves; et dernièrement, ils ont ouvert une école de filles, qui est dirigée par une personne consacrée à Dieu, qui leur est venue de Syra.

« La mission de Tripoli de Syrie, abandonnée depuis près de soixante ans, possède maintenant deux

Missionnaires. La maison et l'église, qui étaient tombées en ruines, ont été restaurées cette année avec les secours de l'œuvre de la Propagation de la Foi.

« Vous voyez, Messieurs, tout le bien que la divine Providence nous a permis de faire dans nos missions, par le moyen des fonds que vous avez bien voulu leur destiner. Après Dieu, c'est à l'œuvre de la Propagation de la Foi, que vous dirigez avec tant de sagesse, qu'en doivent revenir le mérite et toute la gloire; car vous n'ignorez pas qu'avant d'être l'objet de votre sollicitude, nos missions étaient en grande partie totalement abandonnées, et celles où il se trouvait des Missionnaires ne faisaient que végéter, par le défaut de moyens de les soutenir et de les développer. Par conséquent, c'est à l'œuvre de la Propagation de la Foi que l'on doit l'existence des florissantes écoles de Damas, d'Antoura, de Salonique, de Constantinople, de Santorin, etc..., que l'on doit la restauration des églises et des établissemens des Missionnaires, et enfin, que tant d'enfans doivent le bienfait de l'instruction; tant d'hérétiques, leur retour dans le sein de la véritable Eglise de Jésus-Christ; tant d'infidèles, le bonheur d'avoir ouvert les yeux à la lumière de l'Evangile et d'être entrés dans le chemin du salut. Cette considération est de nature à encourager toutes les ames pieuses qui veulent bien coopérer à cette œuvre si précieuse à la Religion.

« Je crois inutile, Messieurs, d'entrer dans le détail des dépenses que nous occasionent nos missions, et des ressources qu'elles réclament pour pourvoir à leurs besoins. Les notes que j'ai eu l'honneur de vous adresser les années précédentes, vous en ont donné une idée aussi exacte que possible. Je me borne à vous dire, que les frais seuls des voyages des Missionnaires partis dans

le cours de cette année se montent à la somme de dix mille fr.; que les effets des Missionnaires, les ornemens, les vases sacrés, le linge d'église envoyés dans les missions, et le cabinet de physique de Constantinople, ont absorbé une somme à peu près égale. Ce qui fait déjà un total de vingt mille fr., sans comprendre les dépenses ordinaires de subsistance et d'entretien des Missionnaires, non plus que les frais de la maison de Paris pour former les Missionnaires.

« Je vous ai fait connaître, Messieurs, combien le noviciat de Chinois, établi à Macao, a déjà rendu de services à nos missions de ces contrées, par le nombre de Missionnaires qu'il a fourni. Il est important, je crois, de vous donner une idée plus complète des avantages que nous devons en attendre pour l'avenir, et par là, de l'organisation de nos missions en Chine.

« Il estconstant que les Prêtres chinois, laissés à eux-mêmes, sont peu propres à rendre des services à la Religion. Leur apathie naturelle et la suffisance qui fait pour ainsi dire partie du caractère chinois, les rend parfois nuisibles plutôt qu'utiles à l'œuvre de Dieu, aussi l'on tient peu à en augmenter le nombre; mais nous avons reconnu que, formés avec soin à la vie de communauté, assujettis à une règle et liés par des vœux, ils peuvent être d'une grande ressource et égaler même, en mérite et en zèle, les Missionnaires européens. Nous en avons fait l'expérience, et aujourd'hui même c'est un Lazariste chinois, distingué sous tous les rapports, qui est supérieur de la mission de Pékin. Ils jouissent de plusieurs avantages, dont ne jouissent pas les Européens. Ils connaissent bien la langue, les usages et les mœurs de leur nation; ils ne sont pas aussi exposés à être reconnus et pris, que les Européens; avantages inappréciables dans ces missions. C'est l'heureuse

expérience que nous avons faite, qui nous a donné l'idée de former un noviciat à Macao; et nous nous félicitons tous les jours des succès que nous en obtenons. Nos cinq missions de Chine peuvent être desservies par les Lazaristes chinois; il nous suffit que dans chacune il y ait deux ou trois Européens pour les diriger.

« M. Torrette, notre procureur, a placé à la tête du noviciat de Macao deux des Chinois qui étaient venus en France il y a cinq ans, MM. Ly et Tchiou, qui sont prêtres, et qui savent le français de manière à pouvoir entretenir une correspondance suivie. Par une disposition toute particulière de la Providence, ces deux Lazaristes chinois sont des sujets distingués sous tous les rapports, et très-capables de diriger un établissement; notre noviciat de Macao renferme en ce moment dix-sept jeunes Chinois.

« Cét exposé vous fera comprendre, Messieurs, comment ces cinq missions de la Chine sont déjà fournies d'un bon nombre de Missionnaires, quoique nous n'y ayons encore envoyé que six Missionnaires européens. Avec quinze Européens, le nombre des Missionnaires qui y sont nécessaires se trouve complet, et les missions seront très-bien desservies.

« Vous voyez par là pourquoi les Missionnaires que nous envoyons dans le Levant, sont toujours en bien plus grand nombre que ceux que nous envoyons en Chine. Dans le Levant, il nous serait impossible d'établir un noviciat qui nous offrît les mêmes avantages; nous ne pouvons y envoyer que des Missionnaires français.

« Voici comment on forme les Lazaristes chinois. Nous avons en Tartarie un établissement, où l'on réunit d'abord les élèves que l'on choisit dans les diverses missions qui nous sont confiées. Ils y restent environ

deux ans ; durant ce temps on examine leur vocation ; et on leur apprend les élémens de la langue latine. Après cette épreuve, on envoie au séminaire de Macao ceux en qui on remarque des dispositions bien prononcées pour l'état ecclésiastique. Ceux dont les dispositions paraissent douteuses, sont renvoyés dans leur pays. Le noviciat, à Macao, est de deux ans, après lesquels les élèves font des vœux ; et ensuite ils sont appliqués à l'étude de la théologie, et à toutes les sciences nécessaires à un Missionnaire.

« Ce noviciat fait annuellement une dépense de 15,000 fr., sans y comprendre les frais de l'établissement de Tartarie, et les frais de voyage des élèves qu'on y envoie de l'intérieur de la Chine.

« Dans ce moment, nous avons un Missionnaire qui n'attend que l'occasion pour se rendre en Chine, et un autre qui est prêt à partir pour le Levant ; la mauvaise saison ne lui permettra pas de s'embarquer avant le printemps.

« Nos Missionnaires de la Chine et du Levant, Messieurs, me chargent de vous offrir l'expression de leur reconnaissance. Ils font des vœux ardens pour la prospérité de l'œuvre que vous dirigez et qui rend de si grands services à la Religion, et ils ne cessent d'attirer les bénédictions du Ciel sur vous et sur tous les fidèles qui coopèrent à une si belle et si édifiante institution. Je les recommande de nouveau à votre bienveillance, et je vous prie d'agréer l'hommage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

« Etienne, *procureur-general de la Congrégation de Saint-Lazare.* »

Lettre de MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères à MM. les Membres des Conseils de l'œuvre de la Propagation de la Foi.

Paris, 24 novembre 1834.

MESSIEURS,

« AVANT de vous parler de l'emploi que nous avons fait des sommes qui nous furent allouées pour l'entretien de nos missions de l'Asie, dans la dernière répartition des fonds provenans de l'œuvre de la Propagation de la Foi, notre premier devoir est de vous offrir nos très-humbles remercîmens, et de vous exprimer les sentimens de notre vive reconnaissance pour la manière généreuse dont nous avons été traités. Vous avez pensé, Messieurs, que le nombre chaque année croissant de nos Missionnaires, les nouvelles entreprises qu'ils étaient sur le point d'exécuter pour étendre le règne de J. C., et surtout la désastreuse persécution excitée dans nos missions du Tong-King et de la Cochinchine, une des plus violentes rapportées dans les annales du Christianisme, exigeraient un surcroît de dépenses considérable; et dans votre sagesse et votre zèle pour les intérêts de la Religion, vous y avez pourvu. Cette attention de votre part, Messieurs, ne peut manquer d'exciter l'admiration et la reconnaissance de ces chrétientés naissantes, et de les encourager au milieu

des épreuves cruelles à travers lesquelles il a plu à la Providence, dans ses desseins impénétrables, de les faire passer, et dont on ne peut encore prévoir la fin.

« Nous croyons inutile, Messieurs, de vous répéter ici les détails contenus dans notre rapport de l'année dernière, concernant les dépenses ordinaires et indispensables affectées au modeste entretien de nos Evêques et Missionnaires, aux frais considérables de voyage de ces derniers, à l'entretien du collége chinois établi à l'île de Pinang, à celui de notre procure à Macao, etc... Ces détails ont été publiés au long dans le trentième Numéro des Annales, que les lecteurs peuvent consulter. Ces dépenses, loin de diminuer, ont dû augmenter en proportion du nombre des Evêques et des Missionnaires, qui s'est accru d'année en année. Nous comptons à présent, dans nos différentes missions, cinquante-quatre Missionnaires européens et neuf Evêques. Ces derniers sont les Evêques de Castorie dans le Tong-King, d'Isauropolis en Cochinchine, de Capse, destiné pour la Corée; de Sinite au Su-Tchuen, de Sosopolis à Siam et de Halicarnasse dans la presqu'île de l'Inde. Ces trois derniers ont chacun leur coadjuteur, qui sont, pour le Su-Tchuen l'Evêque de Maxula, pour Siam l'Evêque de Ride, et pour l'Inde l'Evêque de Drusipare.

« Les dernières sommes que nous avons reçues de l'œuvre de la Propagation de la Foi, ont été employées à l'envoi du viatique annuel assigné à chaque Evêque et à chaque Missionnaire européen, et autres dépenses dont le détail se trouve spécifié dans le trente-sixième Numéro des Annales, et aux frais de voyage de huit Missionnaires que nous avons fait partir pour les différentes missions dans le courant de l'année, et dont les noms et les destinations ont déjà été signalés dans les Annales.

« Outre ces dépenses ordinaires, des circonstances impérieuses en ont nécessité d'autres extraordinaires et considérables, auxquelles nous aurions eu le regret de ne pouvoir subvenir dans d'autres temps, mais que la Providence, qui, dans ses inépuisables ressources, proportionne toujours ses secours aux besoins de ceux qui l'invoquent avec foi et confiance, nous a fait trouver dans la charité féconde des fidèles qui participent à l'œuvre de la Propagation de la Foi, et l'augmentation des fonds qui nous ont été alloués par les Conseils dans la dernière répartition.

« L'état vraiment déplorable et bien digne d'exciter la compassion et la charité, dans lequel se trouvent depuis trois ans nos missions jadis si florissantes du Tong-King et de la Cochinchine, vous est déjà connu, Messieurs; copie des dernières relations touchantes de Mgr. l'Evêque de Castorie, de M. Lamothe et autres Missionnaires, a été transmise à M. le Rédacteur des Annales, qui ne tardera pas sans doute de les faire publier pour l'édification de tout le monde chrétien (1). Tout est à refaire dans ces deux missions : églises, colléges, maisons de Dieu, édifices religieux, tout a été réduit en des tas de ruines. Les forêts, les cavernes, les montagnes escarpées, voilà à présent l'asile des Missionnaires; la prison ou la terre d'exil, voilà celui des néophytes. Au milieu de tant de maux, nous avons considéré comme le plus impérieux de nos devoirs de procurer à ces missions désolées tous les secours que la Providence mettrait en notre pouvoir. Nous avons déjà envoyé à notre Procureur treize mille francs, qui, aussitôt que les circonstances le permettront, et jusqu'à

(1) Ce sont celles imprimées dans le XXXIX.ᵉ N.° des Annales.

ce que nous puissions envoyer d'autres secours, pourront être employés aux nécessités les plus urgentes, et à soulager ces généreux confesseurs qui gémissent dans les cachots ou succombent sous le poids d'une lourde cangue, et qui ont mieux aimé tout perdre que de perdre leur foi. Nous avons cru que ce genre de bonnes œuvres devant avoir la préférence sur tous les autres, serait approuvé par vous, Messieurs, et dûment apprécié par tous ceux qui participent à l'Œuvre; et aussi long-temps que cette désastreuse persécution durera, notre intention est, après avoir fait face aux autres dépenses indispensables, de consacrer la plus grande partie des épargnes, que les circonstances nous permettront de faire, au soulagement de ces pauvres néophytes si cruellement persécutés pour leur foi, et au malheur desquels tout le monde chrétien doit compatir.

« La mission de Siam, dans son désir de faire de nouvelles conquêtes spirituelles, avait déjà envoyé trois jeunes Missionnaires; l'un au Laos, et les deux autres aux îles de Pulo-Nias, sur la côte occidentale de Sumatra, qui presqu'à leur début furent enlevés par une mort prématurée, après avoir déjà eu des succès dans leur apostolat, avec l'espérance d'en avoir de bien plus grands dans la suite. Leur fin déplorable n'a pas découragé les Supérieurs de la mission, qui se préparaient à envoyer deux nouveaux Missionnaires pour continuer l'ouvrage si heureusement commencé par leurs prédécesseurs. Cette entreprise exigeant quelques dépenses extraordinaires, nous avons envoyé un supplément de deux cents piastres pour cet effet.

« Nous ne négligeons pas non plus les intérêts de l'importante mission de la Corée, dont le St-Siége nous a confié la charge. Aussi long-temps qu'il restera quelque chance d'y introduire des Missionnaires, et que

l'œuvre de la Propagation de la Foi continuera de s'intéresser à elle; nous ne nous laisserons pas décourager par les contradictions et les difficultés qui, dans les commencemens surtout, doivent accompagner cette périlleuse entreprise; et si (ce qu'à Dieu ne plaise!) l'Evêque de Capse venait à périr par les fatigues, la prison ou le martyre, nous n'y renoncerions pas pour cela, à moins qu'elle ne devînt tout-à-fait désespérée; nous tâcherons seulement de profiter de l'expérience et des renseignemens de ce respectable Prélat, pour la rendre moins périlleuse. Nous ne manquerons pas de sujets prêts à se dévouer avec charité à cette glorieuse entreprise. Cette mission naissante, si elle réussit, exigera, durant les premières années, des dépenses considérables, à cause de la longueur et des grandes difficultés du voyage. Mgr. de Capse avait déjà épuisé les fonds qui lui étaient destinés; notre Procureur y aura suppléé, en lui fournissant, sur les fonds communs, ce qui lui était nécessaire pour continuer son pénible voyage à travers la Tartarie. Il pourvoira aussi aux frais de celui de MM. Chastan et Maubant qui, d'après nos dernières nouvelles, etaient à la veille de se mettre en route pour Nankin, pour aller attendre là les ordres et les instructions de Mgr. de Capse, avant d'aller le joindre. M. Papin, un des Missionnaires partis au printemps dernier, était aussi éventuellement destiné pour la même mission.

« Nous avons dans notre séminaire huit aspirans bien éprouvés et pleins de zèle, sur lesquels nous croyons pouvoir compter, qui pourraient être envoyés en mission dans le cours du printemps prochain. Nous ne savons si les circonstances nous permettront de les faire tous partir : nos résolutions à ce sujet dépendront des nouvelles que nous attendons au commencement

du printemps ; et de la tournure qu'auront prise les affaires du Tong-King et de la Cochinchine. Nous attendons avec une impatience mêlée des plus vives inquiétudes les nouvelles de ces deux missions, postérieures à celles que nous avons déjà reçues. Dieu veuille qu'elles soient plus consolantes que les précédentes !

« Nous finissons, Messieurs, en sollicitant votre attention sur la situation déplorable de ces deux missions, dans l'état de souffrances et de persécutions auxquelles elles sont en butte. Les fidèles de France, nous l'espérons, compatiront à leurs maux. Le sang des martyrs qui vient d'arroser ces terres ingrates, ne peut manquer d'exciter leur piété et leur charité; et nous pensons qu'il en est peu parmi eux qui n'applaudissent à ce que les circonstances vous permettront de faire en faveur de ces deux missions, sans toutefois être injustes envers les autres, auxquelles nous serons les derniers à envier la part qui pourra leur être assignée sur les fonds communs. Il n'en est sans doute aucun parmi eux qui pense à répudier la portion du précieux héritage que le vénérable martyr Gagelin à léguée à chacun d'eux, par le testament écrit dans sa prison, sous le poids des chaînes, la veille du jour même où, tenant en main la palme du martyre, *il allait entrer dans la joie de son Seigneur*. Tous entendront avec admiration, avec attendrissement et reconnaissance ces touchantes paroles du saint Martyr: *Dites aux Associés de la Propagation de la Foi que je penserai à eux dans le ciel*; et tous s'intéresseront à la situation déplorable de la mission qui a produit ce héros de la Foi.

« Nous avons l'honneur d'être, etc.

« C. Langlois, supérieur ; J.-A. Dubois, Barran, Baroudel, Tesson, Voisin, directeurs. »

PERSÉCUTION DU TONG-KING ET DE LA COCHINCHINE.

Quand, dans les premiers jours de l'Église, jaloux d'arrêter ses progrès rapides, l'enfer eut entrepris de noyer son berceau dans les flots du sang des chrétiens; persécutés pour le nom du divin Maître, les fidèles des Gaules s'adressaient à ceux de l'Asie Mineure de qui ils avaient reçu l'Evangile. Alors, en signe d'une foi commune, et pour reconnaître aussi qu'ils les regardaient comme leurs pères, ils leur faisaient part de leurs peines, leur envoyaient le récit des souffrances de leurs confesseurs, et les actes de leur martyre. Qui peut douter que ceux-ci ne conjurassent instamment le Seigneur, de soutenir leurs frères affligés, de les consoler dans leurs maux, de les aider dans leurs tribulations; et, autant qu'il était en eux, ne s'efforçassent de les secourir et de leur prodiguer les témoignages d'une vive et compatissante charité?

Maintenant les temps sont changés; ce n'est plus de l'Orient que vient aujourd'hui la lumière, mais l'esprit du Sauveur est toujours le même; l'Eglise de France à son tour envoie ses Missionnaires au-delà des mers, jusqu'aux lieux les plus reculés du monde, partout où l'on trouve des peuples assis encore dans les ténèbres de l'idolâtrie ou de l'erreur. Elle contribue à continuer ainsi le ministère des Apôtres; elle fonde des églises;

puis, quand viennent les jours des épreuves, alors ces Eglises naissantes se tournent vers celle qui les a engendrées; elles sollicitent pour leurs confesseurs la participation de ses prières, et des communications plus abondantes de ses consolations et de ses aumônes.

Ainsi se perpétue dans l'étendue des siècles ce commerce de charité, dont les premiers fidèles nous ont laissé de si beaux exemples; ainsi se resserrent les liens qui unissent les chrétiens sur toute la surface du globe; ainsi s'accomplit dans tous les temps cette parole prophétique du Sauveur: *Il n'y aura qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur.*

Admirable unité de notre sainte Religion! partout où sont des catholiques, là les membres d'une vaste mais unique famille. Comme les enfans dispersés d'un même père, l'un aura planté sa tente à l'orient, l'autre au septentrion, ou au midi; mais que le cri d'alarme se fasse entendre, tous accourent, car ils sont frères; ils ont la même foi et la même espérance, ils portent tous dans leurs cœurs les trésors de la même charité.

Aussi nos entrailles se sont émues en apprenant, par la lecture de leurs lettres, les tribulations des Eglises du Tong-King et de la Cochinchine. A la vue de tant de maux qui les accablent, nous nous sommes sentis enivrés d'amertume, et pressés du besoin de fléchir le genou devant le Dieu qui éprouve et qui console; de nous humilier profondément en sa présence, et de le conjurer avec larmes de rendre enfin la paix à tant de fidèles désolés.

Et quel est celui d'entre nous qui n'a été transpercé de douleur au récit de tant de désastres: de ces vierges dispersées, de ces églises ruinées, de ces Evêques réduits à trouver leur salut dans l'exil, de ces vases sacrés profanés, de ces fidèles, de ces Prêtres jetés dans les

cachots, torturés, mis à mort? Qui de nous n'a ressenti toutes ces choses, jusque dans la moelle même de ses os? Qui, malgré sa faiblesse, n'a gémi profondement de la chute de plusieurs, dont la crainte a brisé le courage avant même que d'entrer au combat? Qui n'a regretté de n'avoir pu avec un peu d'or racheter tout à la fois leur vie, et les préserver en même temps d'une désolante apostasie? Qui, en lisant l'histoire admirable de leur constance, n'a loué le Dieu des Martyrs de nous avoir, dans ce siècle glacé de l'indifférence, donné comme des preuves vivantes de la vérité des merveilles des anciens jours? N'est-ce pas lui qui, à son insu, a placé les paroles mêmes de Polycarpe sur les lèvres de ce vieillard qui haranguait avec tant de force ses satellites? et quelle autre main que la sienne a su, d'un capitaine d'un roi barbare, en faire un nouveau Sébastien?

Ah! oui, nous bénirons le Seigneur, mais aussi nous le prierons avec larmes, de mettre fin aux afflictions de nos frères; et quand au pied des autels, tranquilles, nous l'adorerons en silence, quand nous jouirons à loisir des ineffables consolations de son amour, pourrons-nous oublier qu'en ce moment peut-être des milliers de chrétiens errent sans foyer, sans asile, réduits à se cacher, comme les bêtes des forêts, dans des cavernes et les creux des rochers, tournant tristement leurs regards vers le lieu où fut jadis leur église, et soupirant en vain, dans la faim qui les presse, après la divine nourriture, que les moribonds ne reçoivent plus qu'en cachette?

Mais si, pour des desseins que nous respectons, et dont nous n'osons point sonder la mystérieuse profondeur, le Dieu tout-puissant a résolu dans ses conseils de les éprouver plus long-temps, pouvons-nous nous empêcher de reconnaître qu'il a mis dans nos mains des

moyens, quoique faibles, de contribuer à les soulager ? Ainsi ce serait un devoir pour nous de le faire, quand nous n'y serions pas portés, comme nous le sommes, de toute l'affection de nos ames.

Oui, nous en avons la confiance, le cri des chrétiens persécutés sera partout entendu ; il le sera dans cette France, elle aussi, si souvent arrosée du sang des martyrs : tous en seront émus, et ceux qui n'ont point apporté encore à notre Œuvre sainte le denier de l'épargne que Notre-Seigneur leur demande pour ses pauvres, s'empresseront de le lui confier : ce denier ne sera pas inutile..., il est le prix du sang... bien plus... il est celui des ames qui seront rachetées de l'apostasie... ! Car alors il nous sera donné de rompre en plus grande abondance aux fidèles dispersés dans tout l'univers, mais à ceux surtout qui souffrent pour la Foi, ce pain des aumônes que le Père de famille a bien voulu nous permettre de partager à quelques-uns de ses enfans.

Pour prix de ces aumônes, nous écouterons de nouveau la voix de tant de saints confesseurs qui souffrent pour le nom de Jésus-Christ ; de ces héros de l'Eglise Annamite, qui vont au ciel en bénissant notre Œuvre, et qui promettent encore de ne point l'oublier alors qu'ils jouiront de la récompense de leurs travaux.

Mais parce que la charité se plaît à se communiquer, parce qu'un cœur profondément touché aime à parler de ce qu'il éprouve, nous ne nous contenterons point de prier dans le secret, ou d'envoyer froidement nos aumônes; nous dirons encore à nos frères ce que nous ressentons pour eux; et ces paroles, leur parvenant au fond de leurs cachots ou au sein de l'exil, seront comme un baume appliqué sur leurs plaies, un encouragement à supporter avec patience, jusqu'à son terme, l'épreuve où la Providence les a placés.

« Tels sont les motifs qui ont engagé les deux Conseils de la Propagation de la Foi à adresser aux chrétiens persécutés la lettre que nous allons transcrire. En parlant au nom de tous ceux qui coopèrent de quelque manière que ce soit à leur œuvre, ils sont bien sûrs d'avoir été les interprètes des sentimens qui les animent : puissent seulement leurs paroles avoir rendu ce qu'ils éprouvent ! puissent-elles n'être pas indignes de ceux auxquels elles sont adressées ! daigne surtout le Dieu des miséricordes y ajouter cette onction sainte qui ne vient que de lui, et qui seule est capable de produire sur les cœurs de nos frères cet adoucissement à leurs peines, que nous désirons leur procurer !

Les membres des deux Conseils de la Propagation de la Foi, au nom de tous les Catholiques de France qui participent à cette Œuvre sainte,

A nosseigneurs les Evêques, Vicaires Apostoliques, et Coadjuteurs (1); aux Prêtres, Missionnaires et Fidèles du Tong-King et de la Cochinchine, exilés ou persécutés pour la Foi et le nom chrétien.

« Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous donne en tous lieux des sujets de triomphe, et qui manifeste par vous la bonne odeur

(1) Cette lettre est partie en triple expédition pour les Evêques du Tong-King et de la Cochinchine, par un vaisseau qui a mis à la voile au Hâvre dans les derniers jours du mois de mars.

de la connaissance de son nom, auprès de ceux mêmes de qui vous avez reçu l'Evangile.

« Les paroles nous manquent pour vous exprimer tout ce que nous avons ressenti en apprenant les maux que vous souffrez : nos ames se sont trouvées inondées d'amertume, nos yeux se sont remplis de larmes, à la vue de vos églises détruites, de vos maisons de Dieu renversées, de vos vierges dispersées, de vos Prêtres, de vos Missionnaires emprisonnés et mis à mort.

« Ah ! que ne pouvons-nous franchir l'étendue des mers qui nous sépare, vous visiter au milieu de vos épreuves ! peut-être nous fléchirions vos persécuteurs, nous tenterions du moins de racheter votre vie, ou nous vous aiderions à porter vos chaînes, demandant pour vous au Seigneur quelqu'une de ces consolations que l'Apôtre, dans sa captivité, recevait de la visite des fidèles.

« Mais la charité ne connaît point de distances, la foi nous rend présens parmi vous ; il nous semble que nous assistons à vos combats ; nous partageons vos retraites et vos exils, vos angoisses sont les nôtres ; car nous sommes vos frères, membres d'un même corps, n'ayant tous ensemble, sous le même divin Chef, qu'une même vie et une commune espérance. C'est pourquoi chaque jour nous élevons nos yeux vers les saintes montagnes d'où viendra le secours ; fléchissant le genou devant notre Père céleste, nous le conjurons d'abréger vos épreuves, de proportionner la tribulation à vos forces, ou de vous faire trouver, dans vos afflictions mêmes, et de nouveaux mérites et une gloire nouvelle.

« Toutefois le désir de vous voir glorifier dans votre chair N.-S. Jésus-Christ, n'est pas moins vif en nous que la douleur causée par la connaissance de vos maux. Que ne pouvons-nous vous dire tout ce

que ce sentiment nous inspire à votre égard ! Mais lorsque, regardant en vous ce titre de confesseur qui vous honore, nous voulons continuer de vous adresser la parole, nous avons besoin, pour nous rassurer, de nous souvenir que dans les premiers combats de l'Eglise, quand d'intrépides chrétiens défiaient la rage des bourreaux, des fidèles obscurs se glissaient dans la foule, et non contens de prier pour les Martyrs, quelquefois de la voix et du geste se hasardaient de les encourager. Timides comme ces chrétiens des premiers âges, et pénétrés aussi du sentiment de nos misères, comme eux nous prions pour nos frères que le Seigneur appelle aux combats de la Foi, nous offrons nos aumônes, afin de soulager ses Saints; et puis, malgré notre indignité, nous osons leur dire : « Courage, généreux soldats de Jésus-Christ, vous êtes choisis entre tous pour avoir cet honneur insigne, non-seulement de croire en son nom, mais encore de souffrir pour lui : quel bonheur d'être appelés, comme vous l'êtes, à donner votre vie pour celui qui est mort sur la croix pour nous ! Oh, que vos lourdes cangues doivent être allégées par la vue de l'auréole de gloire qui bientôt les remplacera ! Vos cachots ne vous semblent-ils pas des palais, quand vous pensez qu'ils sont vraiment pour vous les vestibules de la céleste Jérusalem !

« Songez que le nom du divin Maître est glorifié en vous, que vous l'êtes en lui : déjà le bruit de vos triomphes est allé au-delà des mers, pour réveiller les cœurs assoupis par l'indifférence, et rendre croyables aux incrédules les merveilles des anciens jours ; combattez courageusement jusqu'à la fin ; vous aussi vous êtes en spectacle à Dieu, aux Anges et aux hommes. »

« Déjà vos glorieux martyrs, Gagelin et Pierre Tuy, vous ont montré comment on mourait pour la Foi,

et maintenant ils vous représentent auprès du grand Monarque du ciel. Non, ils ne sont point perdus ceux que vous révériez comme vos pères, leurs exemples vous restent ; et tandis que vous travaillez à accomplir saintement votre course ; eux ils intercèdent pour vous auprès de celui de qui vient tout don parfait et toute grâce excellente. Vos églises ne seront point abandonnées, le sang de ces saints Confesseurs deviendra, comme aux premiers âges, la semence féconde des chrétiens ; il vous obtiendra de nouveaux apôtres. Rappelez-vous quelles furent leurs dernières paroles et leurs derniers vœux. Pour nous, nous ne pouvons nous en souvenir sans une émotion profonde : au jour de leur combat et de leur triomphe, l'un d'eux tournant ses yeux mourans vers ses frères de la Propagation de la Foi, leur promit dans le ciel un éternel souvenir. Non, elle ne sera pas stérile cette sainte bénédiction d'un martyr, elle ranimera notre zèle ; elle inspirera à tant de chrétiens qui en sont dignes par leur foi et leur charité, le désir de joindre leurs offrandes aux nôtres, pour alléger le poids de vos tribulations. Quel honneur pour nous de penser qu'une part si légère de nos biens périssables se transforme, en vos mains, en des richesses incorruptibles ! nous vous donnons un or vil et terrestre ; et vous, vous nous rendez des martyrs et des protecteurs dans le ciel.

« Mais pouvons-nous oublier ceux de nos frères qui sont devenus pour vous un si juste sujet de larmes ? faibles, hélas ! nous-mêmes, si la conscience de nos misères ne nous a point portés à excuser leur apostasie, du moins elle nous a bien fait sentir leur déchirante position. Combien nous avons regretté de n'avoir pu placer dans leurs mains ce denier avec lequel ils auraient racheté de l'avarice de leurs juges, et la vie de

à celui qui pense à nous maintenant dans les cieux. Mais la plupart de ses actions n'ont été connues que de Dieu, ou tout au plus d'un petit nombre de ses confrères, dont nous sommes séparés par des distances immenses; ainsi nous serons forcés de nous borner à quelques détails rapides sur sa jeunesse et ses travaux apostoliques, jusqu'au moment où, à la couronne des Confesseurs, il lui a été donné de joindre la palme glorieuse des Martyrs.

François-Isidore Gagelin naquit à Montperreux, canton de Pontarlier, département du Doubs, au diocèse de Besançon, le 10 mai 1799, de parens peu fortunés mais pleins de foi. Son père Charles Gagelin, qu'il perdit étant encore en bas âge, passait pour l'homme le plus judicieux et le plus religieux de l'endroit, et sa mère N... Mounier, femme d'un mérite rare, avait toutes les vertus convenables à son état et à son sexe. Le fils se ressentit de la piété des parens : il n'avait encore que quatre ans, et déjà il fixait d'une manière toute spéciale les regards de son Curé, par une maturité au-dessus de son âge et des réponses pleines de sens. Il s'attira ainsi, de sa part, une affection qu'il paya d'une vive reconnaissance qui ne se démentit jamais.

Il avait onze ans quand il fut admis pour la première fois à la Table sainte. Tout porte à croire, nous écrit le bon Prêtre auquel nous devons ces détails, qu'il avait conservé le précieux trésor de son innocence; et la ferveur qu'il manifesta dès lors alla sans cesse en croissant. La modique fortune de sa mère, chargée d'ailleurs de plusieurs autres enfans, ne lui permettait pas de lui faire entreprendre des études pour lesquelles il annonçait des dispositions. Son vénérable Curé y suppléa : après lui avoir donné les premiers élémens de la langue latine, il l'envoya au collége de Pontarlier. M. Gagelin s'y dis-

. . . .

. . . .

Quant à moi, je me porte
de tempérament; il me semb
les années précédentes, et avec
me soutenir. Au reste, je
beaucoup d'ouvrage et je n'a
sur la difficulté et s'éten
souvent de vives inquiétudes, et
un jour comme un mécha
que mes fautes et mes imperfec
desseins de Dieu sur moi. J
compte beaucoup sur le
pieuses. Ces bonnes âmes qu
à l'envi aux progrès de l'Œ
une œuvre bien agréable
à racheter ces pauvres idol

. . . .

. . . .

bien, quoique je sois faible
que je suis plus fort que
la grâce de Dieu je pouvai
suis un petit ouvrier, je vois
fais guère. Quand je réfléchis
due de mes obligations, j'éprouve
crainte très fort d'être traité
nt serviteur; je crains surtout
tions ne mettent un obstacle aux
Mais d'un autre côté je
secours des prières des âmes
i par leurs aumônes contribuent
angile dans ces pays, font
à N.S., puisqu'elles contribuent
[illegible]

tingua par son application et une exactitude remarquable à suivre le règlement qui lui avait été donné; de telle sorte qu'il passait sans contredit pour le premier écolier du collége, comme il l'était en effet. Plus tard, il entra au petit séminaire de Nozeroi, où il fit sa rhétorique; de là, au grand séminaire de Besançon, où il étudia la théologie. Il porta avec lui, dans ces divers établissemens, cet esprit grave et réfléchi qui s'était manifesté en lui dès son enfance, et une certaine fermeté qui lui faisait soutenir son parti, quand il l'avait embrassé prudemment. Enfin, il exerçait à un tel point sur ses ondisciples cet ascendant que donne la vertu et la cience, que, pour finir toute dispute, ils avaient coutume de dire : « Gagelin l'a dit, » ne croyant pas qu'il fût possible de se tromper. Dès lors il avait dit conlemment à quelques-uns que toute son ambition, si mais il était prêtre, serait d'aller dans les missions rangères, afin d'y être martyr; et peu après il fit le me aveu à son respectable bienfaiteur.

Dans le courant de l'anné 1819, il quitta Besançon c l'agrément de ses supérieurs, pour entrer au inaire des Missions étrangères, à Paris. Il y reçut premier des ordres sacrés (1). Il était alors d'une le médiocre, mince et fluet : son visage rond, pâle et

---

) Nous aurions désiré pouvoir nous procurer un portrait de Gagelin; c'eût été une véritable satisfaction pour nous de le tre sous les yeux de nos lecteurs; mais nos démarches à ce t ont été vaines : jamais M. Gagelin n'eut l'idée de se laisser ndre; il avait trop d'humilité pour songer qu'on attacherait un quelque prix à connaître ses traits. Nous avons pensé alors oir au moins reproduire quelques mots de son écriture dont s offrons le *fac-simile* aux souscripteurs de notre Œuvre. ont extraits de la lettre adressée par lui le 1.er décembre 1826 M. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères à Paris, rée dans les Annales, N.° XVII, pag. 472.

un peu maigre, son air composé s'animaient cependant quand on l'égayait ou quand les circonstances le demandaient; sans être ouvert, il avait quelque chose d'aimable, son humilité et sa douceur étaient surtout dignes de remarque. Il est assez probable qu'il aura peu changé dans le cours de ses travaux apostoliques; ses lettres nous indiquent assez que sa santé ne fut jamais robuste.

Les lignes suivantes feront connaître de quels sentimens il était animé au moment de partir pour les missions de l'Asie. Le 16 octobre 1820, il écrivait à celui qui avait pris soin de son enfance: « C'est maintenant, mieux « que jamais, que je comprends les avantages et le prix « de l'éducation pauvre et méprisée que j'ai reçue; je « ne changerais pas les haillons dont je fus couvert, « la nourriture grossière dont je fus nourri, contre la « somptuosité et la magnificence des plus grands mo- « narques; toutes les vaines prétentions du siècle me « semblent venir s'engloutir dans le gouffre sans fin de « l'éternité.

« Puissé-je faire connaître et adorer J. C. dans tous « les pays du monde, afin qu'en lui et par lui gloire soit « à jamais rendue à la très-sainte Trinité dans les siècles « des siècles!

« Je laisse des parens dans la misère et la désolation, « j'espère que Dieu les soutiendra jusqu'à la fin de leur « pénible carrière: j'ai appris avec sensibilité votre bonté « pour eux, quand vous êtes allé à Montperreux; il n'y « a que vous qui puissiez les consoler et les aider de « vos bons conseils. Pour moi, vous aurez toujours « part à mes souvenirs.... »

Ce fut au mois de décembre 1820 que M. Gagelin quitta la France; il avait alors vingt-un ans, et n'était que sous-diacre. Il partit avec M. Taberd, prêtre du

diocèse de Lyon, actuellement vicaire apostolique de la Cochinchine, et M. Olivier de Rennes, sacré depuis évêque coadjuteur de celui du Tong-King occidental, enlevé en 1827 par une mort prématurée.

Après une traversée de six mois, le vaisseau qui portait les Missionnaires aborda au port de Hué dans la Haute-Cochinchine. La Providence ne laissa pas long-temps M. Gagelin dans l'incertitude de ce qu'il aurait à y souffrir. A l'empereur Gia-Long avait succédé un prince qui passait pour ennemi juré des chrétiens. Minh-Ménh donnait de grands éloges au roi du Japon, qui, mettant la croix dans tous les carrefours, afin que les passans la foulassent aux pieds, avait réussi à exterminer le christianisme de son royaume. Un jour même il avait dit en présence de ses mandarins : « Nous détestons la « religion des Européens ; nous la prohiberons et la « persécuterons jusqu'à son entière extinction. » On sait comment il a exécuté ses menaces. La mission de Cochinchine ne comptait alors pour soixante mille catholiques dispersés sur un vaste territoire, que son Evêque, une vingtaine de Prêtres indigènes, quatre Missionnaires et un Sous-Diacre.

En septembre 1822, M. Gagelin fut ordonné prêtre par Mgr. de Véren, vicaire apostolique, avec dispense d'âge de dix-huit mois. Une de ses premières fonctions fut d'administrer les derniers sacremens et de fermer les yeux à celui qui venait de lui conférer le caractère sacerdotal. La perte de Mgr. de Véren était une perte bien grande, surtout dans des circonstances aussi fâcheuses ; elle venait s'ajouter à celle de Mgr. d'Audemard, coadjuteur, de M. Jarret, pro-vicaire général ; il ne restait que trois Prêtres européens, dont l'un bientôt après fut enlevé par la peste qui se joignit à tant de maux ; voilà sous quels auspices M. Gagelin

débutait. Mais le calme de son ame n'était point altéré par ces épreuves ; il respire dans la lettre qu'il écrivit à cette époque à ses confrères de Paris, dans le récit qu'il fait de la mort de son saint Evêque ; récit dont aujourd'hui sans doute on peut bien appliquer à lui-même les dernières paroles : « La mort des justes est précieuse aux « yeux du Seigneur. »

Privée de ceux qui étaient comme la colonne de l'édifice, la mission fut dépouillée encore de tous ses appuis humains. MM. Chaigneau et Vanier, français, résidant à la Cochinchine depuis longues années, et pour lesquels le roi conservait certains égards, retournèrent dans leur patrie. Minh-Mênh prenait des mesures pour empêcher l'arrivée de nouveaux Missionnaires, l'orage commençait à gronder, les craintes devenaient chaque jour plus vives, et déjà l'on attendait d'un instant à l'autre un édit de persécution. Mais le courage du juste s'accroît dans la tribulation. « Malgré les peines « que j'éprouve, disait alors notre saint Missionnaire, « je ne laisse point d'être content de l'état où la Provi- « dence m'a placé : je m'estime plus heureux que ceux « qui occupent en Europe les places les plus lucratives. « Il me semble que je suis plus fort que les autres an- « nées, et, avec le secours de la grâce, j'espère que je « pourrai me soutenir. Notre mission éprouve de grands « maux, mais à tout évenement nous sommes dans les « mains de Dieu ; il saura bien nous délivrer de la « malice de l'homme, si c'est pour sa plus grande « gloire (1). »

(1) Il envoyait alors une copie des actes du martyre du P. Tryen, mis à mort pour la Foi à la Cochinchine, en 1797. Quelques années après un de ses confrères devait aussi envoyer les siens !

Bientôt après il fut arrêté, avec M. Taberd et le P. Odorico, missionnaire italien de la Propagande, pour servir au roi d'interprètes. Sous prétexte de faire traduire des lettres européennes, Minh-Mênh avait réellement pour but, en les faisant conduire à la ville royale et garder à vue, de les empêcher de prêcher l'Evangile. Mais les Missionnaires surent tirer parti de leur captivité même. « Nous n'avons manqué aucune occasion, « écrivait M. Gagelin, de faire connaître la Religion « chrétienne, soit au roi lui-même, soit aux mandarins « et aux autres personnes avec lesquelles nous avons « eu des entretiens. Nous avons même pu en parler à « des ambassadeurs des peuples voisins ; car nous « sommes ici détenus dans le palais où on les reçoit. »

Enfin, après une captivité assez longue, la liberté leur fut rendue ; ils se séparèrent pour retourner auprès de leurs néophytes. Nous regrettons que les bornes d'une notice ne nous permettent pas de suivre M. Gagelin dans le détail de ses travaux apostoliques : ici il annonce la Religion de J. C. à des juifs qui n'ont pas même conservé le souvenir de celui qui créa le ciel et la terre; là, à des pécheurs idolâtres. Tantôt il dispute avec des bonzes, tantôt il ranime la foi dans des chrétientés qui depuis neuf ans n'avaient été visitées par aucun Prêtre. A sa voix, des usuriers et des pécheurs publics se convertissent, des restitutions considérables ne coûtent plus rien quand le nouvel apôtre a parlé. Il est à peine de retour de ce long voyage, que déjà il songe à en entreprendre un second; et celui-ci sera d'environ deux cents lieues. Cependant sa santé était toujours débile; mais la main de Dieu le soutenait.

Ce fut dans ce dernier voyage que, remontant le golfe de Siam, il arriva assez près d'une peuplade de sauvages qui confine le Camboge. Il était probable que

ces sauvages n'avaient jamais entendu parler de l'Evangile ; dès lors M. Gagelin eût cru manquer à ces paroles : « Enseignez toutes les nations, » si, se trouvant si proche, il n'avait fait quelque effort pour le leur annoncer. Personne ne voulait lui servir de guide. Cependant, à force de prières, il parvient à trouver deux ou trois compagnons, et après plusieurs jours de fatigue il arrive près de ces sauvages ; il leur parle, il entre jusque dans leurs cabanes, et, s'il ne les convertit pas, du moins en a-t-il fait la tentative au péril même de sa vie, et se promet-il bien de saisir la première occasion d'en faire encore de nouvelles.

Depuis l'époque où M. Gagelin quitta l'Europe, nous n'avons guère parlé jusqu'ici que de ses travaux ; comment parler maintenant de ce qui se passait dans son ame ? L'homme solidement vertueux ne dit de lui-même que ce qui est indispensable pour faire connaître ses œuvres, quand la gloire de Dieu exige qu'il en rende compte. Aussi faut-il glaner çà et là une phrase, une expression, pour essayer de deviner l'intérieur de M. Gagelin. Les égards que les païens conservaient pour lui, blessaient son humilité : « Nous jouissons, « disait-il dans une de ses lettres, d'une certaine consi- « dération ; Dieu pourrait bien se servir de moyens « naturels pour convertir les infidèles, mais la patience « dans les persécutions, les rebuts, les mépris, attire- « raient bien mieux encore l'admiration des païens : « l'Eglise a été fondée par ceux qui ont répandu leur « sang et souffert des affronts pour J. C. » Une autre fois il laissa apercevoir quelque chose des consolations qu'il éprouvait : « Je puis vous dire en toute vérité, « comme S. Paul : *Surabundo gaudio in omni tribulatione* « *nostrâ* : je surabonde de joie au milieu de nos tri- « bulations. Sans parler des revers que j'essuie, je suis

« mal nourri, mal logé, mal couché, et je ne laisse « pas cependant de jouir d'une grande paix. » Ce qui l'affectait, c'était la privation de tout culte public : les cérémonies des fêtes solennelles en Europe lui revenaient quelquefois à l'esprit : « Il me semble encore, di- « sait-il, entendre nos églises de France retentir du « chant des psaumes; que c'est beau, que c'est majes- « tueux ! Qu'on en sent bien le prix, quand on en est « privé ! Ce serait bien à nous de chanter le *Super flu-* « *mina Babylonis*, comme autrefois les Juifs dans leur « captivité : car, je vous avoue franchement que je ne « puis vous écrire ces lignes sans que les larmes me « viennent aux yeux. »

Mais ce qui est surtout remarquable dans sa correspondance, c'est l'affection qu'il portait à notre Œuvre ; il est peu de ses lettres où il n'en parle : « Nous appre- « nons avec actions de grâces que la Propagation de la « Foi s'établit de jour en jour avec plus de succès... La « prière du pauvre et de l'orphelin obtiendra à ceux « qui y coopèrent, la bénédiction du Père des miséri- « cordes. » Et encore : « Nous comptons beaucoup sur les « prières des bonnes ames de cette Œuvre, qui contri- « buent par des secours pécuniaires à soutenir les mis- « sions ; elles sont de véritables usurières du royaume « du ciel ; les pauvres néophytes et même les infidèles « apprendront à reconnaître quelle est la force de la « charité, et ils béniront la main qui les aide et qui les « soulage, des extrémités mêmes du monde. »

Au mois de juin 1830, le nombre des Missionnaires européens à la Cochinchine était de sept, sans comprendre l'Evêque ; cinq se trouvant réunis près du Vicaire apostolique nous écrivirent, conjointement avec lui, une lettre de remercîment. M. Gagelin était de ce nombre.

Il paraît qu'environ vers cette époque, il eut à porter quelques croix intérieures. « Je vous conjure, « écrivait-il, de prier pour moi d'une manière plus « spéciale; mes besoins sont très-grands ; j'éprouve des « combats continuels, et je n'ai bien souvent personne « à qui je puisse communiquer mes peines. » Ce fut encore en 1830 qu'il apprit la perte qu'il avait faite de sa vertueuse mère, décédée au mois de juin 1827 ; cette nouvelle l'affecta profondément. « Sa mort, disait-il, « m'a affligé d'une manière très-sensible, je l'ai pleurée « plusieurs fois ; mais elle est morte immédiatement « après avoir gagné son troisième Jubilé : sa piété, ses « vertus et les circonstances qui ont accompagné ses « derniers momens me consolent, dans l'espérance qu'elle « est dans la voie du bonheur.» C'est par ces épreuves que Dieu le préparait lui-même à la consommation de son sacrifice ; ce furent aussi les dernières nouvelles qu'on reçut de lui. Le 6 janvier 1833, Minh-Mênh lança son édit de persécution ; au mois d'août de la même année, pour cesser de compromettre les chrétiens qui lui donnaient asile, M. Gagelin se constitua lui-même prisonnier. Les mandarins le firent conduire à Hué, où il arriva le 23, chargé d'une cangue qu'il porta jusqu'à sa mort.

Nos lecteurs savent le reste, et nous n'avons pas le courage de retracer les derniers instans du Martyr. Que dirions-nous d'ailleurs qui pût égaler l'impression qu'a dû produire la lecture de ces lettres admirables, écrites du fond d'un cachot. C'est alors que son ame se révèle toute entière : la mort n'a rien qui l'effraie, il n'a point de liens à rompre, celui qui dès sa jeunesse les a tous brisés pour son Dieu ; son désir, c'est de voir s'écrouler bien vite cette demeure terrestre qui le retient ; le martyre qu'on lui annonce a été depuis son enfance l'objet de ses vœux ardens ; il n'a cessé de demander cette grâce,

toutes les fois qu'au saint Sacrifice il élevait le Sang précieux ; l'arrêt qui le condamne est l'édit de son triomphe, et sur le point de ravir la couronne, il entonne le cantique de l'allégresse : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus* (1)....! Cependant s'il a encore un regard à jeter sur cette terre qu'il abandonne ; une parole et comme un testament à y laisser, oh ! ils seront pour cette Œuvre qu'il aime ; il ne l'a point oubliée pendant sa vie, il promet de ne pas l'oublier quand il sera au séjour des élus.

Mais ici il faut s'arrêter ; un cri de victoire s'est fait entendre, les Anges l'ont répété dans leurs sublimes concerts ; l'armée des Martyrs a ouvert ses rangs pour recevoir un nouveau triomphateur ; et tandis que, suspendus entre l'admiration et la douleur, les chrétiens recueillaient la date du 17 octobre 1833, Gagelin est monté aux cieux.

Jadis sur les tombeaux des confesseurs, les fidèles gravaient ces paroles de l'espérance : Que la paix demeure avec vous, *Pax tecum* ; sur celui du nouveau martyr qu'il nous tarde de pouvoir inscrire celles que l'obéissance enchaîne encore sur nos lèvres : « St. Gagelin, priez pour nous. »

Nous nous empressons de transcrire les nouvelles que nous avons reçues de la Cochinchine (2) : elles sont tristes ; la main de Dieu continue à y éprouver son

(1) « Je me réjouis des paroles qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur. »

(2) Nous ne savons absolument rien sur ce qui s'est passé au Tong-King depuis la publication de notre dernier N.° ; mais il n'est que trop probable que les chrétiens n'y sont pas mieux traités qu'à la Cochinchine.

Eglise. Bien loin de se ralentir, la persécution y a pris un nouveau degré de violence; le sang des martyrs coule encore. Dans certaines contrées l'argent ne suffit plus pour racheter sa foi; la guerre civile, la guerre étrangère ne détournent pas du soin de poursuivre les chrétiens. La haine de leur nom a fait inventer de nouveaux supplices et porté à des actions d'une barbarie inouïe. Dignes émules des premiers persécuteurs, si, comme Dioclétien, les chefs de cette nation n'ont pas mis des idoles à toutes les fontaines, dans les carrefours, les endroits publics, afin de forcer à les adorer, partout ils ont placé la croix pour la faire fouler aux pieds ou pour reconnaître les fidèles.

Dans quelques lieux on traîne les prisonniers sur le signe révéré du salut, et là, au milieu des risées d'une joie féroce, on insulte aux larmes de ceux qu'on contraint par la force à des actes que leur volonté désavoue. Non content de piller les maisons, on les renverse; on fouille dans leurs fondemens, pour trouver les objets religieux qu'on soupçonne y être cachés; les calices et les vases sacrés deviennent la proie des soldats, et les ornemens des Pontifes servent à décorer leurs hideux triomphes. Les sépultures n'échappent pas aux profanations : le respect des tombeaux, conservé par les peuples barbares, ne préserve plus la dépouille des morts, et leurs ossemens sont brisés avec une rage digne de l'enfer.

Nous comprimons l'émotion qui nous anime pour rapporter tant de choses abominables, avec cette simplicité, ce calme que doit conserver le chrétien au milieu des afflictions les plus profondes : que pourraient d'ailleurs ajouter nos paroles au récit de tant de malheurs ? Les faits parlent assez haut, bien plus éloquemment que nous ne pourrions le faire; les tribula-

tions sont grandes; Dieu seul en connaît le terme, prions-le de prendre pitié de nos frères.

Toutefois, ce ne sont pas des prières seules que réclament leurs pressans besoins. Au-dehors des deux royaumes tout manque aux Prêtres catholiques, même ce qui est indispensable pour célébrer les saints Mystères d'une manière décente. Dans l'intérieur combien de chrétiens dans les prisons n'ont pas le stricte nécessaire! combien errent sans ressource, de crainte que leur faiblesse ne leur arrache quelque acte d'apostasie! Redoublons d'aumônes, sauvons les restes du troupeau, conservons du moins dans ces contrées le germe précieux de la foi; ce grain enfoui peut produire plus tard au centuple, et si un jour la Religion fleurit de nouveau sur le territoire annamite, quelle consolation de penser que nos secours y auront puissamment contribué!

Extrait d'une lettre de M. Régéreau, missionnaire apostolique en Cochinchine, à Mgr. Bouvier, évêque du Mans.

Après avoir rapporté l'origine de la persécution et l'édit publié contre la Religion chrétienne par le roi de Cochinchine, M. Régéreau racente en la manière suivante sa fuite au Camboge et celle des autres Missionnaires qui se trouvaient alors dans la Basse-Cochinchine.

« Pensant qu'il n'était pas prudent ni expédient de nous livrer aux mandarins pour être conduits à la ville royale, et y être gardés comme prisonniers, sans pouvoir exercer aucune fonction de notre ministère apstolique, nous avons cru pouvoir, et même devoir, à l'exemple des anciens Missionnaires, passer dans les pays voisins pour quelque temps, laissant au milieu des chrétientés les Prêtres indigènes auxquels il est

plus facile de se cacher qu'à nous, n'étant pas connus du roi, ni dénoncés par les mandarins. Nous, simples Missionnaires, il nous était encore assez facile de fuir; mais la grande difficulté était pour Mgr. notre digne Evêque : déjà le mandarin qui gouverne la préfecture où est situé notre collége, l'avait mandé et lui avait ordonné de se rendre à pied, comme un simple soldat, dans la province de Phu-Yên, et cela à ses frais. Ce mandarin disait faussement qu'un navire européen, nouvellement arrivé dans le port de mer de cette province, portait des lettres que personne ne pouvait traduire. Mgr. répondit qu'il y avait à la cour de Hué un de ses confrères, connu de Sa Majesté, et très-capable de traduire ces lettres; que le voyage de Dông-Nai à Phu-Yên étant très-pénible, à cause des rochers et des montagnes qu'il faut gravir, il était incapable de le faire à pied, et qu'il était très-difficile de se procurer des porteurs pour le porter en filet; que d'ailleurs cela serait fort coûteux; qu'après tout, le mandarin pouvait le retenir en prison, le mettre à la cangue, ou lui couper la tête, s'il était coupable de quelque crime contre l'Etat; mais que si le roi exigeait absolument qu'il se rendît à Hué, il demandait à faire le voyage par mer, et de plus, les vents étant contraires en cette saison, un délai de deux ou trois mois. Mgr. parla au mandarin avec courage et fermeté, ajoutant qu'il n'était pas plus ennemi du royaume et du roi que Mgr. d'Adran son prédécesseur; enfin il lui présenta les lettres du roi Gia-Lông à Mgr. d'Adran, dans lesquelles ce prince loue les grands services qu'il a reçus de ce Prélat et le remercie dans les termes les plus humbles.

« Le mandarin regarda un peu ces lettres, et dit : « Autrefois il en était ainsi, maintenant les sont choses changées. » Puis il congédia Mgr., et lui ordonna de venir lui

parler au bout de quelques jours. Pendant ce petit intervalle, Mgr. cherchait tous les moyens de se sauver secrètement; mais mille et mille difficultés se présentaient. Déjà nous savions comment les mandarins persécutaient la Religion dans les autres provinces où Sa Grandeur ne se trouvait pas, et nous pensions bien que sa fuite ne serait pas cause d'une persécution plus violente dans cette province. Cependant beaucoup de chrétiens désiraient que Mgr. se livrât, ne faisant pas attention qu'en agissant ainsi il se rendait inutile à la mission, sans espérance de pouvoir jamais s'échapper des mains de Sa Majesté; tandis qu'en fuyant, il conservait l'espoir de trouver moyen de rentrer par la suite. A l'appui de ce raisonnement venait l'exemple de M. Jaccard, détenu prisonnier depuis plus de deux ans à la ville royale, auquel, malgré ses grandes infirmités, on refusait la permission de retourner dans sa patrie, ou de passer à Macao ou à Syncapour, pour s'y rétablir. La fuite de Mgr. fut donc décidée; restaient les moyens de réussite. Ce fut le 15 février qu'il parvint à s'échapper de Sai-Gôn, pour gagner Hà-Teën ou Cancao. M. Cuénot et moi le suivîmes de près, nous doutant bien que la fuite de Sa Grandeur ferait grande sensation parmi les chrétiens et les païens. Nous profitâmes, pour fuir, des premiers jours de l'année cochinchinoise. Dans ces jours, les païens étant tout occupés de leurs cérémonies superstitieuses, ou à boire, manger, se visiter et se divertir, il fut assez facile de passer les douanes. Notre projet était de nous rendre d'abord à Nam-Vang, capitale du Camboge; mais arrivés à Châu-Dôc, chef-lieu d'une préfecture cochinchinoise, où la douane est très-sévère, nous ne trouvâmes personne qui pût nous conduire; alors nous prîmes le parti de passer par Cancao. Nous traversâmes un canal qui va de

Châu-Đôc à Giang-Thành. Ce canal fut creusé il y a environ huit ans : il a plus d'une journée de chemin en longueur ; sa largeur est de vingt à vingt-cinq pieds, mais il est peu profond. Les travaux que nécessita cet ouvrage firent périr beaucoup de monde. Cette année, le roi veut faire creuser de nouveaux canaux dans cette partie de son royaume ; de plus, chaque préfecture doit élever des fortifications et construire un grenier royal. On doit planter pour Sa Majesté, dans une grande étendue de terrain, une espèce de chanvre pour faire des câbles pour les navires, et une grande quantité de mûriers (1) pour nourrir les vers à soie ; le tout à son profit. Tous ces travaux publics accablent le peuple et font murmurer tout le monde.

« Le 26 février, nous arrivâmes à une petite chrétienté isolée, et on nous conduisit près d'une forêt. Nous fûmes bien agréablement surpris d'y trouver Mgr., que nous croyions déjà rendu à Siam ; mais Sa Grandeur ne trouvait personne pour l'y conduire. M. Vialle avait déjà passé par cet endroit, et avait pu s'embarquer pour Chantabon dans le royaume de Siam. Voici quel était le magnifique palais épiscopal occupé par Sa Grandeur : figurez-vous une espèce d'écurie où tout était portes et fenêtres ; encore Mgr. n'était-il pas seul habitant de ce logement : on s'était servi d'une voile de barque pour faire une séparation, afin que la nuit les buffles pussent se reposer dans le gîte accoutumé ; et l'on avait fabriqué avec des feuillages une petite cabane, pour que Mgr. pût reposer. Comme nous étions voisins de la forêt, nous n'épargnions pas le bois,

(1) On dit que les veuves seront chargées d'en cueillir les feuilles et de nourrir les vers à soie.

et le soir nous faisions grand feu pour chasser les moustiques (1) qui nous molestaient. Ce lieu nous rappela plus d'une fois l'étable de Bethléem. Mgr. fut aussi étonné de nous voir, et nous accueillit avec sa gaîté ordinaire. Après bien des peines, on trouva enfin deux barques qui se chargèrent de nous conduire par mer à Chantabon. Un Prêtre annamite, qui était allé administrer des chrétiens à Nam-Vang, vint nous trouver sur ces entrefaites, et nous dit qu'il pouvait se charger de me conduire à Nam-Vang. Mgr. me laissa libre de faire ce que je voudrais: cependant je vis que Sa Grandeur désirait que je passasse au Camboge, afin qu'étant plus près de la Cochinchine, je pusse savoir comment y tourneraient les affaires; d'ailleurs le Camboge étant sous la juridiction du Vicaire apostolique de la Cochinchine, je me trouvais toujours de la sorte dans ma mission. Je me décidai donc avec regret à me séparer de Sa Grandeur et de M. Cuénot, pensant que telle était la volonté de Dieu. Nous nous quittâmes le 6 mars, Mgr. s'étant embarqué pour continuer sa route pour Siam. Le 9, je m'embarquai moi-même avec le Prêtre indigène, pour gagner Nam-Vang où j'arrivai le 14, après avoir échappé à bien des dangers.

« Le Camboge était autrefois un royaume très-considérable; mais les Siamois en ont pris une partie, et les Cochinchinois une autre; en sorte que le roi n'a presque plus de territoire, et qu'il ne lui reste guère plus que le titre de monarque. Ayant demandé du secours au roi de Cochinchine contre les Siamois, il est comme le

(1) Espèce de mouche qui se trouve par nuées en certains endroits; quoiqu'elle ne soit pas plus grosse qu'une petite pointe d'épingle, elle pique assez vivement, et sans s'annoncer par aucun bourdonnement.

très-humble serviteur des Cochinchinois, qu'il craint beaucoup. Ses deux frères ont fui et se sont retirés à Siam; il n'a point d'enfant mâle pour lui succéder.

« Lorsque je fus arrivé à Nam-Vang, on alla annoncer mon arrivée à Sa Majesté, et on lui demanda la permission pour moi de demeurer parmi les chrétiens de cette ville. Il l'accorda de bon cœur, et témoigna même le désir de pouvoir me rencontrer; mais la crainte des mandarins cochinchinois qui sont dans cette ville pour la sûreté du roi, et ma mauvaise santé, ont mis obstacle à cette rencontre. De mémoire d'homme, la Religion chrétienne n'a été persécutée au Camboge, et le roi a une affection particulière pour les chrétiens, qu'il exempte de la milice, de tout tribut et des ouvrages publics. La chrétienté de Nam-Vang compte environ cent vingt personnes, et elle possède une église.

« Je suis, etc.

« F. Régéreau, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Régéreau, missionnaire apostolique en Cochinchine, à MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

Bâtthambâng, le 1.er mars 1834.

Messieurs et respectables Confrères,

« Depuis notre fuite de Cochinchine, j'ai eu l'honneur de vous écrire plusieurs fois; mais j'ignore si vous recevrez mes lettres, car dans ce moment les voies de communication sont bien difficiles. Quoique me trouvant au Camboge, il ne m'est parvenu cette année au-

cune lettre de Mgr. et de nos confrères de Siam. On travaille à établir notre collége hors de la mission; mais les écoliers ne peuvent s'échapper, et nous en perdrons un grand nombre.

« J'étais à Nam-Vang, à Pâques l'an dernier, et même assez tranquille pour y faire toutes les cérémonies de la semaine-sainte, cérémonies touchantes que les pauvres chrétiens n'avaient jamais vues : j'étais accompagné d'un Prêtre annamite.

» Le dimanche du bon Pasteur, je baptisai une adulte cambogienne, sans la permission de Sa Majesté cochinchinoise.

« Parmi les païens ; les uns voient avec peine la persécution que nous souffrons ; les autres avec joie, et molestent les chrétiens pour s'emparer de leurs biens. Ces derniers sont les mandarins lettrés, auxquels le roi donne sa confiance. Pour les mandarins de guerre, ils en sont généralement peinés, mais se gardent bien de le manifester, dans la crainte de perdre leur dignité ou leur tête. Après tout, dans cette affaire, le roi ne manquera pas de prendre ses mandarins en faute; car s'ils ne détruisent pas les églises, par l'appréhension de mettre les chrétiens en fuite, les voilà coupables; s'ils les détruisent, et que les villages soient abandonnés, ils seront encore en faute : les ouvrages publics sont interrompus, et l'on éprouve un grand déficit dans la recette des impôts et contributions. Aussi plusieurs mandarins avouent qu'ils sont dans un grand embarras.

« Au moment de la promulgation de l'édit de persécution, nous étions en Cochinchine neuf Missionnaires français, un Père franciscain italien, et dix-sept Prêtres indigènes en exercice du saint ministère. Notre collége de Lai-Thin, qui nous a coûté tant de dépenses,

possédait quinze théologiens parmi lesquels on comptait un diacre, un sous-diacre, deux minorés et cinq clercs tonsurés ; il y avait de plus treize jeunes élèves qui étudiaient le latin : ce collége est tout dispersé. La mission comprenait plus de soixante-six mille chrétiens, plus deux cents églises : les chrétientés étaient de cinquante, de cent et même de mille personnes. Il y avait dix-huit communautés de religieuses, chaque communauté composée de vingt à trente personnes ; enfin, un hôpital qu'on venait de construire à Lai-Thin. Beaucoup de païens se préparaient de tous côtés à embrasser la Religion chrétienne, surtout dans la partie de Dông-Nai. On travaillait à établir de nouvelles communautés, élever de nouvelles chrétientés, former de petites écoles, etc. Mais au milieu de ces belles espérances, le sanglier sauvage est venu mettre le ravage dans la vigne du Seigneur.

« Ne prenant avec nous que le strict nécessaire, nous avons dispersé de tous côtés, dans les maisons des chrétiens et même de quelques païens, tous nos livres, nos ornemens et effets de religion ; mais dans ce moment tout est perdu.

« A peine le roi a-t-il eu porté la guerre contre le Roi du ciel en persécutant la Religion, qu'on a entendu parler de remuemens de la part des Sauvages et des Tong-Kinois, puis la guerre civile s'est élevée dans la partie du Dông-Nai ; enfin les Siamois sont venus y donner l'alarme.

« Le 27 mai 1833, je reçus une lettre de M. Marchand caché dans la partie de Mat-Bac. « Je reste seul, dit-il, « à battre en retraite. Je suis décidé à garder la portion « du troupeau que Mgr. m'a confiée, dût-on me brûler « les moustaches. Quoi ! fuirais-je donc encore pendant « qu'il n'y a plus que moi d'Européen au milieu de la

« bergerie du Seigneur qui est en proie à toutes sortes « de loups ? Ah ! plutôt, que ne puis-je courir partout « pour ranimer un peu les esprits des chrétiens et ra« viver leur foi ! On assure que la guerre civile exerce « ses ravages dans le Tong-King, et que les rebelles ont « déjà remporté plusieurs victoires. On fait d'exactes « recherches de l'Evêque et des Missionnaires : les sor« ciers assurent aux mandarins qu'il n'est pas possible « de me prendre. Ils disent que je suis tout-puissant en « miracles ; que je puis marcher sur les eaux, les di« viser, voler, me rendre invisible, assister au grand « conseil, etc. Il serait trop long de vous dire toutes « les sottises qu'ils débitent. Je me porte bien ; priez le « bon Dieu de me conserver la santé du corps et de l'ame, « et de me faire connaître sa sainte volonté, afin que je « puisse combattre en vaillant soldat de Jésus-Christ. »

« Le 9 novembre 1833, arriva à Nam-Vang un Prêtre indigène avec trois écoliers. Ils me racontèrent qu'on venait de publier un second édit de persécution, lequel ordonnait d'arrêter tous les chrétiens, et me signalait comme étant réfugié à Nam-Vang.

« On doit aussi faire une recherche exacte de tous les Pretres cochinchinois qui vont prêcher la Religion, et de tous les objets du culte, pour les brûler. J'ai appris encore la triste nouvelle qu'on avait arrêté à Châu-Dôc un Pretre et un écolier qui apportaient des lettres de Monseigneur.

« Les trois personnes de la barque qui les conduisaient ont été pareillement arrêtées. Le mandarin s'est saisi de toutes les lettres, et a mis ces personnes à la question et à la cangue (1). On avait déjà dépensé plus

---

(1) Nos lecteurs savent, et nous répétons pour ceux qui n'auraient pas eu encore connaissance de nos Annales, que la cangue

de trois cents ligatures pour les délivrer. J'ai écrit aux catéchistes du pays de tâcher de les racheter, et d'avoir les lettres de Mgr., coûte que coûte. Je ne sais si le mandarin les a relâchés à prix d'argent, ou s'ils ont pu s'échapper quand les Siamois ont pris la ville de Châu-Dôc : peut-être les a-t-on fait mourir ; car depuis le commencement de cette révolution, Dieu sait combien on a mis à mort de Chinois et de chrétiens ! combien qui étaient très à leur aise, ont tout perdu et meurent de misère dans ce moment !

« Je ne sais ce que sont devenus les Prêtres indigènes, les écoliers, et les religieuses amantes de la croix : je sais seulement que le grand mandarin de Châu-Dôc a agi en cruel tyran, faisant déchirer les pauvres chrétiens à coups de verges, leur refusant toute nourriture, les laissant exposés jour et nuit en plein air, fabriquant de longues cangues pour sept ou huit personnes. A tout cela il a ajouté les railleries les plus amères et des blasphèmes contre N. S. Jésus-Christ et sa divine Religion, etc. Plusieurs sont morts martyrs ; mais je n'en connais pas le nombre. Quelques mauvais chrétiens ont apostasié, sans s'exposer aux tourmens ; d'autres, après les avoir supportés plusieurs jours de suite, ont enfin succombé, et maintenant ils pleurent et gémissent d'avoir donné si mauvais exemple. J'ai écrit une longue circulaire pour ranimer la foi dans les apostats, soutenir les faibles, et les conjurer tous de ne jamais se livrer au désespoir, mais de mettre toute leur confiance en Dieu seul.

---

est formée de deux lourds morceaux de bois troués au milieu pour y faire passer le cou de ceux qui sont condamnés à porter cet instrument de supplice ; ces deux morceaux de bois sont réunis ensuite, et pèsent sur les épaules du patient.

« Le 1.er janvier, à sept heures du soir, on accourut m'apporter la nouvelle que les Siamois arrivaient à Nam-Vang, et qu'il fallait lever le pied bien vite. Dans un instant le bruit de leur approche est répandu de tous côtés; on s'alarme, on s'empresse, chacun prend avec soi le plus nécessaire, abandonnant tout le reste pour se sauver dans les barques. Bientôt on annonce que le roi du Camboge a pris la fuite vers Châu-Dôc, et chacun veut le suivre. Je désirais rester à Nam-Vang, sachant que les Siamois ne persécutent pas les Missionnaires européens; mais tous les chrétiens s'enfuyant par la crainte du pillage et de l'incendie, je pris la résolution de m'embarquer aussi avec le Prêtre cochinchinois et le petit nombre d'écoliers qui étaient avec moi. A peine fus-je descendu dans une barque, que l'enflure de mes pieds qui durait depuis deux mois, malgré tous les remèdes que j'avais faits, disparut. Un flux de sang qui me fatiguait depuis mon arrivée à Nam-Vang, diminua aussi; et depuis ce moment, grâces à Dieu, je me trouve mieux du côté de la santé.

« Nous ne fûmes pas à temps pour suivre les barques du roi; ainsi nous nous arrêtâmes dans une petite rivière assez près de la ville de Châu-Dôc. Nos barques étaient au nombre de dix, toutes garnies de chrétiens. Le 9 janvier au matin, nous entendîmes le canon des Siamois qui assiégeaient Châu-Dôc; après trois attaques, ils s'en rendirent maîtres sur le soir, et y mirent le feu. Le 11 janvier nous apprîmes que les Siamois, entrés dans Nam-Vang, s'étaient emparés de toutes les richesses du roi, des mandarins et du peuple de la ville, pour les transporter d'abord à Bâtthambâng, et ensuite à Siam. Dans la nuit du 11 au 12, de petits mandarins d'un village près de la rivière où nous étions, ayant vu parmi nous quelques Cochinchinois, et ne sachant s'ils étaient

chrétiens ou païens, avaient résolu de nous massacrer, sans doute pour s'emparer des barques et effets ; mais par la grâce de Dieu, un d'entr'eux persuada aux autres d'attendre le matin, pour se saisir de nous et nous livrer aux mandarins siamois à Châu-Dôc. Le lendemain, ayant appris le grand danger que nous avions couru pendant la nuit, les chrétiens me prièrent de comparaître devant les mandarins. Je me revêtis de ma soutane ; on me reçut avec politesse : j'attestai que les Cochinchinois qui me suivaient étaient des chrétiens de Nam-Vang qui fuyaient çà et là, et qu'il n'y avait rien à craindre de leur part ; que pour moi, s'ils voulaient me livrer au grand mandarin siamois, je ne craignais rien, et qu'ils pouvaient m'y conduire. Ma demande fut le sujet de quelques discussions qui se terminèrent par exiger de nous une somme d'argent, s'emparer d'une de nos barques, et nous intimer l'ordre de nous retirer.

« Nous remontâmes donc la rivière pendant trois jours, après lesquels nous parvînmes à une douane dirigée par des Chinois et des Cambogiens. Là on visita nos barques pour voir si nous avions des armes, puis on nous dit d'aller ailleurs.

« Chassés ainsi à droite et à gauche, et les vivres commençant à nous manquer, nous ne savions que devenir, lorsqu'un mandarin arriva, nous disant qu'il avait ordre de rappeler le peuple fugitif à Nam-Vang; qu'ainsi nous pouvions le suivre en toute assurance. Il conduisait déjà une trentaine de barques, auxquelles nous nous joignîmes. Un médecin chrétien de Bâtthambâng, qui avait suivi les mandarins à Nâm-Vâng, alla annoncer notre arrivée, et revint nous dire que les mandarins ordonnaient aux deux Prêtres et aux chrétiens cochinchinois de passer à Bâtthambâng : il fallut s'y

soumettre. Les seuls Cambogiens eurent la permission de rester à Nam-Vang.

« Les pauvres chrétiens de Nam-Vang me firent leurs adieux en pleurant, ne sachant quand nous pourrions nous revoir ; ils m'offrirent un peu de riz, du poisson sec et des fruits pour mon voyage, qui fut dès lors assez heureux. Arrivés près de Bâtthambâng, une barque de chrétiens vint à notre rencontre. Le 18 fevrier, j'allai visiter le grand mandarin du lieu, pour lui demander la permission d'habiter près de l'église avec les chrétiens cochinchinois au nombre d'une cinquantaine ; ce qu'il nous accorda sans rien exiger, car je ne pouvais rien lui offrir. L'église était dans le plus mauvais état : on s'empressa de la réparer, et de nous faire deux cabanes, une de chaque côté. Nous y chantâmes le *Te Deum*, en action de grâces d'avoir été délivrés d'un si grand nombre de dangers.

« Les chrétiens de cet endroit n'avaient pas été administrés depuis six ans, et n'avaient pas vu de Missionnaire européen depuis plus de quarante. Ils sont environ deux cents. Il y a un couvent de religieuses ; c'est la plus ancienne communauté du vicariat de Cochinchine (Bâtthambâng appartenait autrefois au Camboge), mais elle tombe ; il n'y a plus que trois vieilles religieuses.

« Le 25 février, quelques chrétiens qui avaient été faire la guerre en Cochinchine, arrivèrent sains et saufs. Chose bien extraordinaire, c'est que de tous les chrétiens qui étaient à l'armée de Siam, pas un n'a été tué dans le combat; tandis que les païens ont péri en grand nombre. Une barque, entre autres, portait sept personnes, deux chrétiens et cinq païens : ceux-ci ont été tués, et les deux autres ont échappé à la mort. Ainsi Dieu se plaît de temps en temps à donner des

marques particulières de sa protection à ceux qui le servent.

« Maintenant les Siamois reculent; forcés d'abandonner Châu-Dôc, ils ont brûlé Nam-Vang dans leur retraite. Je ne sais combien de temps nous resterons ici; car tantôt on parle de nous renfermer dans la forteresse de la ville, où nous péririons de faim ou par la peste ; tantôt de nous envoyer à Bang-Kok, voyage d'un mois, qu'il faut faire à pied, et si pénible que plusieurs meurent de soif et de fatigue avant d'être parvenus au terme. Cependant les Cochinchinois poursuivent les Siamois, et s'ils arrivaient inopinément jusqu'ici, c'en serait fait de moi et de mes pauvres chrétiens : que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse en tout et partout !

« Je me recommande à vos prières, et j'ai l'honneur d'être, etc.

« F. Régéreau. »

Lettre de Mgr. Taberd, évêque d'Isauropolis et vicaire apostolique de la Cochinchine, à M. l'abbé Lyonnet, chanoine à Lyon.

Syncapour, le 15 juillet 183[illegible].

Mon très-cher Cousin,

« Au moment de quitter Bang-Kok, j'ai reçu d'un de mes écoliers restés en Cochinchine, une longue lettre qui me rapporte en abrégé ce qui s'est passé dans ma

mission depuis le moment de mon départ. Je vais me servir de cette lettre comme d'un monument plus digne de foi, pour vous donner connaissance des évènemens malheureux qui ont eu lieu dans la Basse-Cochinchine, autrement Sai-Gôn ; j'y ajouterai quelques petits détails que j'ai appris par d'autres témoins oculaires et auriculaires.

De la chrétienté de Bàtthambâng dans le royaume du Camboge, le 6 mars 1834.

MONSEIGNEUR,

« DEPUIS le moment de votre départ de la chrétienté de Thinghê, le 19 février au soir 1833, la chrétienté du collége ne fut informée de rien, jusqu'au 22 février, second jour de la nouvelle année. Dès ce moment la frayeur s'empara des catéchistes et de tous les chrétiens ; les uns prirent la fuite d'un côté, les autres d'un autre ; quelques-uns se cachèrent, et plusieurs perdirent leurs biens. Pour moi, je descendis avec mon condisciple Hoà dans la chrétienté de Thu-Dué, et laissai le collége entre les mains du vieux maître Huân (ancien écolier de Mgr. d'Adran). Le premier catéchiste, qui, comme vous savez, est un homme ferme dans la Foi, n'imita point les autres ; il resta dans sa maison, et dit : « Que la sainte volonté de Dieu soit faite : j'ignore où est allé Monseigneur ; mais s'il faut souffrir la mort à cause de lui, je la souffrirai de grand cœur. » Le second catéchiste, Xuginé, monta à cheval et fit une journée de chemin ; ensuite considérant, d'un côté, que s'il abandonnait ainsi sa femme et ses enfans, il les rendrait malheureux ; et de l'autre, que s'il voulait les conduire avec lui, il les exposerait à périr de faim

dans les bois, il se dit à lui-même : « Il vaut mieux que je périsse seul, et que je conserve la vie à ma famille. » Plein de cette pensée, aussitôt il revint au logis. Arrivé à la maison, il avisa aux moyens de s'entendre avec le maire du village, pour retirer d'entre les mains du préfet de la province la lettre qu'il avait faite pour vous cautionner ((1) *ce que je ne lui avais point demandé*). Il en vint à bout en donnant cent ligatures au troisième mandarin de la province. Lorsque le premier préfet du département eut connaissance de votre fuite, il fit appeler le maire du village, le régala de plusieurs coups de bâton, et lui demanda où vous étiez. Celui-ci lui répondit : « Je n'en sais rien ; parce que le jour où l'Evêque est venu vous visiter, j'étais occupé aux travaux publics ; et lorsqu'il est sorti d'auprès de vous, je suis encore resté ici, et n'ai pu retourner de suite dans mon village : ainsi je ne sais ce qu'il est devenu. » Le préfet lui ordonna d'aller à votre poursuite, et dépêcha deux autres mandarins militaires dans les diverses branches du grand fleuve, pour se saisir de vous. Les deux mandarins chargés de vous poursuivre allèrent jusqu'à Cancao. Ils avaient avec eux votre signalement, et devaient prier les mandarins des diverses préfectures, de le publier dans tous les lieux de leur administration.

« Voici la teneur de cette lettre : « Le gouverneur de la province de Cancao, en conséquence d'un ordre donné par le commandant de la division des départemens d'An-Giang (fleuve Pacifique), qui a lui-même reçu cet ordre du gouverneur de la province de Biên-

(1) Les phrases en caractères italiques sont des notes que Mgr. d'Isauropolis a intercalées dans le récit de son écolier.

Hoà, fait savoir à tous ses administrés, que le maître européen Phù-Hoà-Nhon (grand et toujours clément(1)), qui habitait la province de Biên-Hoä dans le district de Binti-Ân (la paix), et dans le village de Binh-Nhan, est mandé à la province royale, pour y traduire des lettres européennes. Le préfet de Biên-Hoà l'a appelé à la préfecture, pour lui en donner connaissance; mais le dernier jour de la douzième lune (19 février 1833), ce maître a pris la fuite. Le préfet l'a fait chercher avec soin dans son département, mais il n'a pu le découvrir. En conséquence, il prie les préfets des divers départemens de le faire chercher dans tous les lieux de leur administration, et soit qu'ils le trouvent ou non, de lui en donner connaissance au plus tôt. Il faut donc examiner avec attention le signalement de ce maître que nous mettons ici à la suite de cette lettre. Si quelqu'un le rencontre, et ne peut pas s'en saisir seul, il doit de suite en donner avis aux mandarins. Si ce maître, s'est caché dans quelque maison païenne, cette maison doit examiner le signalement, et user de ruses pour le prendre et le livrer à l'autorité. Si l'on ne fait aucun effort pour le découvrir, et que les espions du gouvernement parviennent à le saisir, dans quelque lieu ou quelque maison que ce soit, toutes les personnes qui l'habitent seront coupables d'une faute grave. »

« Signalement du maître Phù-Hoà-Nhon : Agé de quarante ans, gros, taille moyenne, nez grand; sachant et parlant clairement la langue du pays; on y reconnaît cependant un peu d'accent étranger. La quatorzième année du règne de l'empereur Minh-Mênh, le troisième jour de la seconde lune (ou second mois lunaire). « Aus-

(1) Nom sous lequel les Cochinchinois désignent Mgr. Taberd.

sitôt que votre signalement eut été donné, il fut très difficile de voyager, à cause de la sévérité des douaniers. Les grands catéchistes de Sai-Gôn, craignant qu'on ne les vexât à cause de votre départ, se cotisèrent entr'eux, et empruntèrent vingt pains d'argent (environ dix-sept cents francs), afin d'avoir au besoin le moyen de fermer la bouche aux mandarins, s'ils voulaient les inquiéter. Heureusement pour tous, le commandant ou généralissime de division garda le silence quelques jours. Pendant ce temps-là, le préfet de Biên-Hoà n'osait guère vexer les chrétiens; car déjà plusieurs prenaient la fuite, et abandonnaient leurs maisons, et le préfet craignait de se rendre coupable aux yeux de Sa Majesté (1). Quant à moi, je me retirai dans la chrétienté de Cho-Gnan, pour aviser avec mes autres condisciples aux moyens de rendre quelques services à notre communauté. Le 25 février, le commandant de la division envoya quelqu'un pour vous inviter à aller le voir et vous récréer avec lui. Le 28, le président du tribunal criminel fit aussi appeler un catéchiste, et lui demanda où vous étiez. Il répondit : « J'ai ouï dire que le grand maître est allé visiter le préfet du département. » Alors le président lui ordonna d'aller vous chercher et de lui donner une réponse précise, afin qu'il pût en informer le commandant de la division. Deux jours après, le catéchiste retourne chez ce mandarin, et lui annonce qu'il ne vous a pas trouvé ; aussitôt celui-ci s'en va chez le commandant, et lui porte la nouvelle qu'on ne vous trouvait pas. Le préfet fut fort embarrassé : alors il envoya des soldats avec votre signalement, pour vous

(1) A cause de cette diminution de la population de sa province.

prendre plus aisément. La persécution ne fut pas bien rigoureuse, les premiers mois, dans les deux préfectures voisinesde Sai-Gôn; mais dans celles de Long-Hô et Mitho, les mandarins exercèrent de grandes cruautés. Vous savez que les RR. PP. Odorico italien, et Diêû, prêtre indigène, étaient détenus à Long-Hô. Le P. Odorico fut conduit à Hué, le 26 mai. Le P. Diêû étant tombé malade, les chrétiens de Cai-Nhan et des environs donnèrent treize pains d'argent aux mandarins, et obtinrent à ce prix son élargissement. Vous verrez plus bas que ce préfet de Long-Hô, qu'on soupçonne être un chrétien apostat et qui a fait tant de mal aux chrétiens, recevra bientôt sa récompense. Les mandarins de Sai-Gôn et de Biên-Hòà voulaient persécuter tout doucement et peu à peu, en usant de ménagemens, de peur d'exciter du trouble parmi le peuple; en sorte que ces deux préfectures n'étaient point encore en harmonie avec la plupart des autres provinces. Sa majesté Minh-Mênh écrivit une lettre de reproches au commandant de cette division. En conséquence, pour obéir aux ordres du Roi, il fut décidé qu'on mettrait beaucoup plus de zèle à persécuter les chrétiens. Le 6 ou le 7 juillet fut fixé pour commencer à user d'une plus grande rigueur envers nous; mais il y avait auparavant quelques exécutions à faire. Des officiers du grand mandarin Tâ-Quân devaient être mis à mort le 6 juillet: déjà le président du tribunal criminel avait reçu la sentence envoyée par le roi; sachant, selon toute probabilité qu'on préparait une révolte, il avait dit à un des condamnés qu'il aurait la tête tranchée le lendemain; en sorte que s'il avait quelque chose à faire, il fallait qu'il se hâtât. Cet officier appelé Khòi, et que je désignerai désormais sous le nom de Ngnon-Sòài (chef suprême de la milice), se réunit, pendant la nuit du 5 au

6 juillet, à une trentaine de conjurés; tous ensemble ouvrent les portes de la prison, et massacrent les deux premiers mandarins, puis s'emparent des portes, et deviennent les maîtres de la ville. La plupart des soldats de la garnison se soumirent à eux; ils laissèrent sortir ceux qui ne voulurent pas les suivre. En peu d'heures leur parti se grossit, et presque sans coup férir, ils s'emparèrent en peu de temps des six préfectures de la province. Il n'y avait que deux jours que la révolution avait eu lieu, et déjà tout le peuple témoignait sa joie d'être délivré de la tyrannie du roi Minh-Mênh. Le Ngnon-Soài établit tous les chefs de l'armée et autres grands dignitaires; après quoi ils firent entr'eux un festin, et prêtèrent serment de fidélité. En même temps il fit paraître une proclamation pour appeler le peuple aux armes; il condamna à mort le premier préfet de Long-Hô, dont on s'était saisi, et permit aux chrétiens le libre exercice de leur culte. Ceux-ci commencèrent donc à respirer, mais ce ne fut que pour un bien court espace de temps; car environ deux mois après, le lieutenant du Ngnon-Soài, qui était avec l'armée à six journées de la ville, fit une contre-révolution. Ici, il m'est impossible d'exprimer à Votre Grandeur les maux infinis qui désolent cette province depuis cette époque, et qui pèsent surtout sur les chrétiens.

« Le mandarin du tribunal criminel de Châu-Dôc se distingue, entre autres, par sa cruauté et sa haine contre eux; il use de tous les supplices pour les forcer à apostasier; il a inventé une nouvelle et barbare manière de faire porter la cangue; au lieu d'en mettre une à chacun, il en fait faire de longues comme des échelles, qu'il passe à la fois au cou de sept à huit personnes grandes et petites, afin de les tenir dans un continuel supplice. Quelquefois il fait mettre des croix, des

images, des médailles, etc., par terre, puis force les chrétiens à les fouler aux pieds ; s'ils ne le font pas, il ordonne à ses soldats de traîner cette longue cangue ; les chrétiens font résistance pour ne pas marcher sur ces objets précieux ; mais on les y traîne par force, et on pousse de grands cris de joie, en voyant leurs larmes et leur douleur.

« Plût à Dieu que tous eussent été fermes dans la Foi ! mais il faut avouer qu'il n'y a eu que trop d'apostats ; la violence des tourmens en a fait trébucher un grand nombre. » (*Je suis très-certain qu'ils n'ont apostasié que de bouche, les larmes aux yeux et la douleur dans le cœur, ce qui n'en est pas moins un grand péché.*) Ici finit le récit adressé à Mgr. d'Isauropolis. Ce Prélat continue ainsi : « Grâce à Dieu, ma mission a eu des martyrs, sans parler de mon cher Provicaire, M. Isidore Gagelin, qui a reçu la palme du martyre le 16 octobre 1833, et qui est allé au lieu du supplice en chantant des hymnes et des cantiques ; là, il a été étranglé et a passé à une meilleure vie. M. Jaccard (1)....

« J'ai appris que, dans la province de Sai-Gôn, dix-huit personnes avaient souffert la mort pour la Foi : les différentes circonstances de leur supplice ne me sont pas assez connues pour en parler plus au long ; ce ne sera que lorsque les Missionnaires pourront y rentrer, qu'on connaîtra tous les détails d'une manière certaine. Je ne doute nullement de la mort de plusieurs autres chrétiens dans les différentes provinces ; mais

---

(1) Ici le manuscrit de Mgr. Taberd présente une lacune dont nous n'avons pu deviner le motif, mais qui nous laisse dans une incertitude cruelle sur le sort de M. Jaccard.

je n'ai reçu aucune nouvelle de ces parages depuis dix-huit mois : tout ce que je sais, c'est que deux révolutions ont éclaté au Tong-King dans la même année, et une dans la Basse-Cochinchine, quelques mois après l'arrivée de l'armée siamoise, qui est venue piller les côtes et une préfecture de Canca. Avant de raconter ce qui regarde la guerre ou plutôt le brigandage siamois, je parlerai de quelques circonstances qui y ont rapport. Il y avait neuf mois que j'étais arrivé au port de Chantabon, sans avoir voulu aller à Bang-Cok, où le roi me demandait; j'avais trouvé des prétextes pour m'exempter de ce voyage, sachant bien qu'on ne désirait ma présence que pour m'interroger sur la Cochinchine, ce dont je n'étais pas très-jaloux. Enfin, dans le mois de novembre, Mgr. de Sozopolis, qui était malade et que je désirais rencontrer, m'invita à aller à Bang-Cok, et sans me le dire ouvertement, je compris qu'il désirait ma présence, afin de consacrer son Coadjuteur, ne pouvant le faire lui-même. Je me proposais de retourner dans peu dans ma solitude de Chantabon; mais alors j'appris que Siam se préparait à faire la guerre à la Cochinchine. Le barcalon, ou premier ministre, eut la bassesse de me proposer d'aller avec eux en Cochinchine pour consoler les chrétiens, c'est-à-dire, pour aider à les faire prisonniers. Il insista; je répondis à tout, et lui dis qu'un Evêque ne devait point se mêler de guerres, mais prier le Seigneur de rendre la paix à tous les royaumes; d'ailleurs que j'étais le père des chrétiens, et ne voulais pas devenir leur bourreau (1).

---

(1) Si Mgr. Taberd fût entré en Cochinchine avec l'armée siamoise, quel nouveau prétexte à sa majesté Minh-Mênh pour persécuter les chrétiens avec plus de fureur que jamais !

Le ministre fut mécontent, n'importe; je lui dis alors: Puisque vous allez en Cochinchine, il n'est point expédient que je reste ici, car les païens pourraient dire que l'Evêque de Cochinchine est venu chercher l'armée siamoise pour se venger. D'après ce, je demande à sortir du royaume. Il me répondit : On ne vous en empêchera pas, mais il faut préalablement la permission du roi : permission que personne n'a voulu demander, parce qu'il était décidé dans le conseil de Sa Majesté, qu'on me retiendrait prisonnier jusqu'à la fin de la guerre; car ne pouvant me faire entrer dans leurs vues à propos de la guerre de la Cochinchine, ils voulaient du moins se servir de mon nom pour faciliter leur entreprise; et c'est ce qu'ils ont fait. Déjà mes douleurs étaient grandes, mais depuis elles n'ont fait qu'augmenter. Que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse: puissé-je au moins souffrir et avoir souffert d'une manière méritoire, tant pour l'expiation de mes péchés que de ceux de mon peuple ! Le roi de Siam, dit-on, avait quelques sujets de plaintes contre le roi de Cochinchine, et je pense que celui de Cochinchine n'en manquait pas contre le roi de Siam; mais pour tout dire en un mot, le désir de piller et ravager le pays, selon l'usage des Siamois, fut la véritable raison d'une descente sur les côtes de la Cochinchine. Ils savaient qu'une révolution avait éclaté dans ce pays, ce qui leur fit espérer que le moment était très-favorable pour piller à leur aise. L'armée sortit du port les premiers jours de décembre, au nombre d'environ 30,000 hommes; près de 40,000 avaient pris le chemin de terre par le Camboge; les deux armées devaient faire leur jonction au-dessous de Colompé à Châu-Dôc: c'est ce qu'elles ont effectué. Au commencement de janvier, l'armée arriva au port de Caneao ou Biên-Hà-Tien. Le fort n'était pas

gardé, les rebelles en avaient enlevé les pièces de canon; le peu de soldats qui s'y trouvaient, se voyant écrasé par le nombre, prit la fuite. Ainsi, il ne fut pas difficile aux Siamois de remporter cette première victoire; ils en remportèrent même une seconde, qui fut la dernière.

« De Cancao, les Siamois montèrent à Châu-Dôc; là, ils opérèrent la jonction des deux armées. Les Cochinchinois, au nombre de 2 à 300 hommes, se voyant assaillis par 70,000 hommes ou brigands, leur abandonnèrent la place pour aller chercher du renfort. Les Siamois, au comble de la joie, s'amusèrent à piller et à brûler tout ce qu'ils rencontrèrent; les Cochinchinois qui n'avaient pas eu le temps de fuir, et ceux mêmes qui s'étaient retirés dans les bois voisins, devinrent leur proie. Ils massacrèrent beaucoup d'hommes, et se réservèrent les femmes et les enfans, selon leur usage. Pendant ce temps-là, les Cochinchinois, au nombre de 2,000, se fortifièrent à une journée de là, et se disposèrent à recevoir l'armée siamoise. Celle-ci s'avança jusqu'à Vam-Nâu, où s'engagea l'action. Les Siamois se tenaient à une respectueuse distance; aussi leurs boulets n'atteignaient pas les Cochinchinois, tandis que ceux des Cochinchinois balayaient les Siamois par centaines. Les Cochinchinois usèrent encore d'une ruse qui leur réussit à merveille. Les païens s'imaginent quelquefois que par le moyen de la magie ils peuvent empêcher les canons de lancer aucun boulet. Les Siamois avaient en effet parmi eux des talapoins et des magiciens qui leur avaient promis de réussir, et devaient, par leurs enchantemens, boucher l'orifice de tous les canons. Les Cochinchinois, en usant de ruse, et probablement sans s'en douter, les confirmèrent dans cette agréable pensée. Ils répandirent quel-

ques grains de poudre sur leurs canons, et y mirent le feu à plusieurs reprises. Les Siamois, à la faveur de la nuit, voyant flamboyer les amorces, crurent qu'elles brûlaient, et que les boulets ne pouvaient partir. « Bon! s'écrièrent-ils, leurs canons sont bouchés. » A l'instant ils se hâtent, ils se pressent d'arriver; alors les Cochinchinois les reçoivent avec un feu si bien nourri, qu'en peu d'instans ils leur tuent environ 10,000 hommes. Cette chaude réception engagea les Siamois à reprendre le chemin par où ils étaient venus, avec la différence qu'ils s'en allèrent un peu plus vite qu'ils n'étaient arrivés.

« Il faut avouer que l'armée des Siamois, ou plutôt la Providence qui s'est servi d'elle, m'a rendu un bon office. Je fis partir, au mois de septembre 1833, un de mes écoliers, pour porter des lettres et des calendriers, tant pour les Prêtres que pour les chrétiens; je lui remis mes clefs pour prendre des effets, et j'écrivis à plusieurs catéchistes pour les prier de remettre au porteur les objets qu'il demanderait. Cet écolier, nommé Paul Thâng, passa sur une barque chinoise, et arriva heureusement au port de Cancao, d'où il m'écrivit et m'annonça les troubles qui avaient eu lieu en Cochinchine. Il voulut continuer sa route sur une barque cochinchinoise, où étaient des chrétiens. Arrivé à Châu-Dôc, il fut pris de la manière suivante. Déjà la barque qui le portait avait passé la douane; il s'arrête avec ses compagnons de voyage pour prendre son repas, lorsqu'un païen reconnaît une femme chrétienne contre laquelle il avait de l'inimitié : celui-ci court aussitôt annoncer aux douaniers que la barque qui était près d'eux était composée de chrétiens, les engageant à la visiter avec soin. Les douaniers descendirent donc de nouveau, et fouillèrent la barque avec toute la rigueur et l'exacti-

tude possibles : ils trouvèrent, dans un panier de riz, un paquet de clefs, et les lettres et calendriers dans un tuyau de bambou. Ce fut une excellente proie pour eux. Paul Thâng se voyant dans un grand embarras et menacé d'être livré au préfet de la province, homme altéré du sang des chrétiens, leur offrit deux ou trois cents ligatures s'ils voulaient le délivrer et garder le silence. Les douaniers, qui auparavant auraient passé quittance pour vingt à trente ligatures, furent cette fois, par haine du nom chrétien, insensibles à toute espèce d'offre; ils ne se laissèrent point séduire par l'appât d'un si grand gain, et livrèrent Paul au préfet. Celui-ci l'interrogea sur l'objet de son voyage, et sur le lieu que j'habitais. Afin de lui faire avouer tout ce qu'il désirait, il le mit à une rude question, ordonnant qu'on lui donnât une centaine de coups de bâton. Ce pauvre jeune homme en eut le corps tout couvert de plaies : il fut néanmoins très-ferme dans ses réponses, et dit que je l'envoyais pour chercher quelques effets que j'avais laissés en Cochinchine, et que j'étais à Chantabon ; il fut ensuite mis aux fers. Le mandarin prit connaissance des lettres écrites en caractères cochinchinois : quant à celles qui étaient écrites en caractères européens, il ne put heureusement les lire ; autrement, plusieurs Prêtres et écoliers eussent été dans un grand embarras, en suite de cette découverte. Il donna avis aux préfets près de la ville de Sai-Gôn, d'arrêter plusieurs catéchistes; mais on ne put en arrêter que deux, et c'était déjà trop. On les conduisit à Châu-Dôc, avec plusieurs caisses de livres et ornemens ; là, ils furent mis en prison en attendant leur jugement. Sur ces entrefaites, cinq chrétiens, dont deux ou trois étaient catéchistes dans les environs de Châu-Dôc, se présentèrent chez ce même préfet, espérant emmener Paul Thâng pour qui ils avaient

dépensé beaucoup d'argent, dans l'espérance d'obtenir son élargissement. Arrivés à la préfecture, un mauvais sujet les reconnut comme chrétiens, et alla rapporter aussitôt au préfet qu'une barque, composée de chrétiens, venait avec de mauvais desseins pour explorer le pays. Le préfet effrayé fait mettre, sans autre forme de procès, les cinq chrétiens à la cangue. Les choses étaient dans cet état, lorsque le bruit se répandit que les Siamois s'étaient emparés du fort de Cancao, et s'avançaient vers Châu-Dôc. Ce préfet, si courageux quand il s'agissait de persécuter les chrétiens, montra sa faiblesse lorsqu'il fallait repousser les ennemis de l'état ; après une légère résistance, il s'occupa des moyens de prendre la fuite. Avant de quitter le fort il eut encore un scrupule : craignant que les cinq athlètes de la Religion, chargés de chaînes, ne tombassent entre les mains des Siamois et ne fussent trop bien traités, il se fit ouvrir les portes de la prison ; là, n'ayant pas le temps d'ôter la cangue des chrétiens pour leur trancher la tête, il leur fit scier le cou ; et ce fut après cette victoire sur ces cinq martyrs, qu'il prit lâchement la fuite. Il n'y a que l'enfer déchaîné qui puisse inspirer une telle cruauté dans une circonstance si critique pour tous. Un geôlier païen fut plus humain que son maître : il alla ouvrir la porte des autres prisons, et coupa les fers de l'un des prisonniers, l'engageant à rendre aux autres le même service. Paul Thâng eut le bonheur de se voir délivré ; il prit la fuite, et se rendit comme il put à la chrétienté de Châu-Dôc.

« Les deux autres catéchistes saisis à l'occasion de Paul Thâng, n'eurent pas le temps de prendre la fuite ; ils tombèrent entre les mains des Siamois, qui déjà levaient le sabre pour leur trancher la tête, lorsque s'étant déclarés chrétiens, on les conduisit à un mandarin de la même

foi, qui leur sauva la vie. J'ai fait mon possible pour les racheter mais je n'ai pu l'obtenir. C'est une grande affliction pour moi ; car je suis cause, quoiqu'involontairement, que ces deux braves catéchistes sont captifs et séparés de leur famille.

« Les Siamois terminèrent d'une manière honteuse, mais digne de leur brigandage, une guerre qui leur avait coûté les plus grands préparatifs, et qui sera prochainement la cause d'une infinité de malheurs pour le pauvre peuple des deux royaumes. Le roi de Cochinchine ne tardera pas de tirer une vengeance terrible de cette perfidie, et personne ne le blâmera; car les Siamois, au lieu d'aller au secours de leur allié, ont voulu profiter du moment de crise où était le royaume, pour le dévaster.

« Vers la fin de février et au commencement de mars, j'eus le cœur navré de douleur en voyant arriver mes pauvres chrétiens dépouillés de tout et mourant de faim, entassés pêle-mêle dans de mauvaises barques. C'étaient des maris séparés de leurs femmes, des femmes séparées de leurs maris, des enfans éloignés de leurs parens; car plusieurs n'avaient pas eu le temps de se réunir (1). Quel triste spectacle pour le Pasteur de voir ses ouailles dans un état si pitoyable ! Indigné de la perfidie dont ils étaient victimes, mes yeux se fondirent en larmes, et mon cœur s'exhala en profonds soupirs; mais, hélas ! c'était une nouvelle croix qu'il fallait joindre à beaucoup d'autres.

« Le roi du Camboge, trop faible pour résister à l'armée de terre siamoise, se retira en Cochinchine. Les

(1) C'est ainsi que les Siamois tenaient les promesses qu'ils avaient faites aux chrétiens, pour les attirer dans leur royaume.

Siamois avaient intention de le faire prisonnier, et d'établir les deux jeunes frères du roi de Camboge à sa place. Les Cochinchinois ont déjà repoussé l'armée de terre siamoise jusqu'au fort de Bâtthambâng, ancienne limite entre les deux royaumes. M. Régéreau, missionnaire de Cochinchine, avait pris la fuite au Camboge, un Prêtre indigène et quelques écoliers l'y avaient suivi pour se soustraire à la persécution; tous tombèrent entre les mains des Siamois, ainsi qu'une cinquantaine de chrétiens : on les conduisit à Bâtthambâng, et le roi vient d'ordonner qu'on les amène tous à Bang-Cok. Ainsi, dans le moment où je vous écris, il y a quatre Missionnaires de Cochinchine captifs à Siam, et trois Prêtres indigènes, avec une quinzaine d'écoliers. J'ai espoir que les Européens pourront obtenir leur délivrance avec celle de quelques écoliers, mais je doute fort que les Prêtres indigènes viennent à bout d'être élargis. En nous retirant soit à Siam, soit au Camboge, nous crûmes venir dans un pays ami, et nous le choisîmes de préférence à tout autre à cause de son voisinage, afin d'être plus à portée de rentrer dans notre mission et d'en avoir des nouvelles. La Providence en a décidé autrement : que le saint nom du Seigneur soit béni! Nous voilà maintenant, mon cher cousin, sous les ailes de la Providence. Je ne vous dirai pas que nous avons tout perdu; ornemens, calices, livres, etc., tout est devenu la proie d'une multitude irritée et de soldats furieux. Une chose bien extraordinaire, et qui annonce jusqu'où peut pousser une haine diabolique, m'a été rapportée par un de mes écoliers. Lorsque l'armée de Hué arriva à Sai-Gôn pour en faire le siége, les soldats se portèrent dans un village voisin qui était tout composé de chrétiens, mais dont la plupart avaient pris la fuite : ils trouvèrent près de l'église un tombeau un peu plus dis-

tingué que les autres; c'était en effet celui d'un Prêtre indigène, appelé Nhôn (Clément), décédé depuis sept ans. Espérant que les chrétiens auraient probablement caché de l'argent et des effets précieux dessous cette tombe, ils en firent l'ouverture; mais furieux de n'y rien trouver, et peut-être même honteux d'un sacrilége qui ne leur rapportait aucun profit, ils se retirèrent en brisant le crâne de ce bon Prêtre. Il n'y a qu'une rage infernale qui ait pu les porter à un tel excès; car les Cochinchinois ont le plus grand respect pour la cendre des morts: mais *quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames* (1)? surtout lorsque cette faim est jointe à la haine la plus diabolique. Toutes les maisons des chrétiens furent pillées; on a fouillé jusque dans les fondemens, afin de trouver des objets cachés. Ce dernier moyen leur a malheureusement réussi; car les Cochinchinois, même en temps de paix, sont dans l'usage de cacher leur argent et autres choses précieuses dans les fondemens de la partie inférieure de la maison.

« La mission étant obligée de fournir des ornemens, des calices, des livres, etc., aux Prêtres du pays, avait caché de cette manière les objets les plus nécessaires. Tout, par conséquent, a été pris. Je viens même de recevoir une lettre d'un Prêtre, qui m'annonce qu'on danse maintenant sur les barques avec les ornemens des Missionnaires; et il ajoute: « On a même revêtu ceux dont se servait Sa Grandeur aux jours de fêtes. »

« Je ne finirais pas si je voulais entrer dans tous les détails, et je deviendrais même fastidieux; cependant, il est bon de vous faire connaître encore un autre moyen

---

(1) A quoi ne porte pas la soif détestable de l'or ?

que le diable a inventé pour faire découvrir les chrétiens. Dans la province de Sai-Gôn, il y a peu de chemin par terre, il faut presque toujours voyager en barque, à cause de la multiplicité des fleuves et des canaux. Les douanes y sont très-nombreuses, ce qui est nécessaire pour empêcher les brigandages; les douaniers obligent les chefs de barque à se présenter devant eux pour montrer leur passeport. Afin donc de distinguer les chrétiens d'avec les païens, sans même les interroger, ils ont placé par terre, près de la porte d'entrée, une croix; lorsque les chrétiens, obligés de paraître devant le chef, aperçoivent l'instrument sacré de notre rédemption, ils font un détour pour ne pas fouler aux pieds ce signe adorable; il n'en faut pas davantage aux douaniers pour les reconnaître et exercer impunément contre eux toutes sortes de vexations; en sorte que les chrétiens n'osent pas voyager, et peuvent difficilement prendre la fuite. Il suffit même qu'un enfant, qu'un mauvais sujet, que le premier venu, voyant passer quelqu'un, s'écrie : « Voilà un *da-tô;* » c'est comme si l'on disait : « Un Jésuite ou sectateur de Jésus; » car le mot *da-tô* signifie *Jésus*; il est alors permis à tout le monde de l'insulter et de l'arrêter. Jugez maintenant, mon cher parent, de la position de mes pauvres chrétiens; ne sont-ils pas réduits à la dernière extrémité? Oui, si le bon Dieu ne prend pitié de son peuple, tout est perdu. Je crois que cette persécution, lorsque tous les détails en seront connus, car je ne sais que ce qui s'est passé dans la Basse-Cochinchine, pourra rivaliser avec celles des Néron et des Domitien.

« Vous avez vu que l'armée siamoise, après avoir été battue, est retournée à Bang-Cok avec un certain nombre de captifs.

à Le roi de Siam, qui ne veut pas qu'on fasse des chrétiens parmi les Siamois, se réjouit beaucoup des 1,500 chrétiens qui ont été trompés et volés par les mandarins. Une prise de 1,500 chrétiens et de 4 à 500 païens cochinchinois lui fait oublier peut-être une perte de 10,000 hommes; mais enfin cela le regarde. Il parait que ce peu de chrétiens excita l'appétit de Sa Majesté; quelques jours après leur arrivée, elle donna ordre à un de ses ministres de me mander et de me déclarer ses intentions. Je parus deux fois devant ce ministre; il usa d'abord de belles paroles pour me faire entrer dans ses vues perfides : « Vous voyez, me dit-il, « la libéralité et l'humanité qu'a le roi pour vos chré« tiens (en effet, j'étais témoin qu'ils étaient dans une « extrême misère). Il en est encore beaucoup d'autres « qui souffrent la persécution en Cochinchine. Il faut « faire une lettre pour les engager à venir ici; n'êtes« vous pas le père et le maître des chrétiens? vous de« vez tâcher de les arracher à leur pénible situation. » « Il est vrai, lui dis-je, que je suis leur père et que je « suis chargé de leur ame; mais je n'ai aucun pouvoir sur « leur corps. Sous ce rapport ils appartiennent au roi « de Cochinchine, et ce serait un crime à un Evêque de « voler au roi de Cochinchine le peuple qui lui appartient (1). » Ce ministre, mécontent, voulut disputer avec moi; et s'érigeant en théologien, il mit toutes les subtilités de la logique en contribution pour me prouver qu'il n'y aurait là aucune faute. Il ne me fut

(1) Voilà le véritable esprit du Christianisme : les premiers chrétiens restaient soumis aux empereurs qui les persécutaient, ils mouraient quand ceux-ci voulaient les forcer à renoncer leur foi; hors de là, ils les servaient avec fidélité et versaient leur sang pour leur défense.

pas difficile de pulvériser tous ses argumens; mais vous savez qu'il y a peu de ressources avec des gens ignorans et qui se croient grands esprits parce qu'ils ont une grande dignité. Deux jours après je fus rappelé, et le ministre fit venir un Prêtre indigène qu'il mit de nouveau sur le même chapitre : ce Prêtre, à qui je suggérai les mêmes réponses que j'avais données, ne le contenta pas plus que moi. Enfin, après bien des contestations de part et d'autre, le ministre, comme la nuit approchait, nous congédia en nous disant que nous n'entendions rien à ces sortes de matières. Il avait raison, car mon oreille était sourde à tout ce qu'il prétendait exiger de nous; je ne voulais pas trahir mes ouailles, ni les exposer à une plus cruelle persécution. C'est en effet ce qui serait arrivé, si j'avais eu la maladresse d'entrer dans les vues perfides du ministre siamois. La lettre que j'aurais écrite aux chrétiens pour les engager à venir dans le royaume de Siam, n'aurait pas manqué d'être portée à la connaissance des mandarins cochinchinois; et de là, mon Dieu, que de malheurs pour ma pauvre mission! Je ne vous ai encore donné qu'une faible esquisse des maux qui ont frappé mes chères ouailles; les bornes d'une simple lettre, quelque longue qu'elle soit, ne me permettent pas de vous raconter toutes les épreuves par lesquelles il a plu à la Providence de nous faire passer; il faudrait des volumes entiers pour vous mettre au courant de tout ce que nous avons souffert. Vous pouvez néanmoins, d'après cet abrégé rapide de nos malheurs, vous faire une idée des ennuis, des peines et des afflictions qui m'ont accablé pendant mon séjour à Siam; Dieu seul connaît tout ce qu'il y a eu d'amertume et de douleur au fond de mon ame.

« Il serait temps, sans doute, mon cher ami, de détourner vos yeux des détails tristes et affligeans dont

ma lettre est remplie, pour vous parler des consolations que Dieu ménage à ses serviteurs au milieu des plus grandes tribulations. Combien n'aurais-je pas à vous raconter de merveilles qui m'ont fait surabonder de joie dans les angoisses mêmes de la douleur ! Que ne vous dirais-je pas du triomphe de notre sainte Religion sur les cœurs de tant de chrétiens qui sont demeurés fidèles à la Foi ! Je suis tout fier que ma mission ait été jugée digne de donner des martyrs à l'Eglise ; mon cœur d'évêque, au lieu de se laisser abattre et défaillir au milieu de tant de ruines, s'électrise et se réchauffe au feu de la persécution.

« Mais prenez patience ; encore quelques mots sur le Camboge : il me semble que je ne vous ai pas du tout parlé. M. Régéreau, au moment de la persécution de Cochinchine, s'y était retiré, tant pour y trouver un refuge que pour y secourir le petit nombre de chrétiens que nous y avions. C'est par ce pays que les Siamois ont fait passer leur armée de terre, dans leur expédition contre la Cochinchine ; à leur approche, le roi du Camboge s'est enfui, et M. Régéreau a été pris avec un Prêtre indigène, quelques écoliers, et les chrétiens de la ville royale. On a dû conduire ces chers prisonniers à Bang-Kok ; en sorte que maintenant, si le roi de Siam, craignant l'arrivée des Cochinchinois à Bâtthambâng, fait venir les chrétiens qui y sont, nous n'aurons plus aucun fidèle dans cette contrée.

« Je plains sincèrement le roi du Camboge : si j'avais pu le rencontrer et lui parler en particulier, j'aurais pu lui faire des ouvertures bien avantageuses, et tout en lui rendant de bons offices, j'aurais rendu par-là même d'éminens services à la Religion. Son royaume, autrefois si florissant et si riche, est à présent un je ne sais quoi. D'un côté les Cochin-

chinois, et de l'autre les Siamois empiètent sur son terrain; le bon roi n'en a plus que le nom, ou plutôt il n'est qu'un vrai fantôme de roi. Quelques Européens pourraient lui rendre un grand service : il suffirait même qu'un seul homme lui fît entendre qu'il a le moyen de se délivrer de la tyrannie qui l'opprime de plus en plus chaque jour, en appelant à son secours les Français ou les Anglais : alors les deux puissances voisines seraient non-seulement obligées de s'arrêter, mais encore de restituer ce qu'elles ont usurpé sur ce faible monarque. La Religion n'aurait qu'à gagner si le souverain du Camboge pouvait rentrer dans ses droits et anciennes possessions. Jadis le Camboge était le refuge des Missionnaires persécutés; mais à présent que son pauvre roi est devenu le vassal ou plutôt le très-humble serviteur de ses voisins, il n'ose plus les recevoir. M. Régéreau, quoique caché dans ses états, lui a été redemandé par les Cochinchinois, qui voulaient l'obliger à le leur livrer; le bon roi, pour s'en tirer, a nié qu'il fût dans son royaume. Mon cher Régéreau n'a pas joui longtemps de cette secrète hospitalité; les Siamois sont venus piller Camboge, et ont pris le Missionnaire.

« Vous voyez, mon cher ami, qu'il est bien difficile que la Religion fasse des progrès rapides dans des contrées toujours en proie à la persécution, à la guerre et au brigandage. Les Missionnaires, obligés de se cacher, de fuir, de faire de longs et pénibles voyages, ne peuvent pas facilement travailler à la conversion des infidèles; une persécution de quelques mois suffit pour détruire le travail de plusieurs années : cependant nous faisons ce que nous pouvons. L'affaire de la Religion est l'affaire de Dieu; s'il veut qu'elle soit propagée et florissante, il est tout-puissant, il en aura bientôt trouvé les moyens; tous les instrumens sont bons

entre ses mains : *Dixit, et facta sunt.* Si au contraire le moment arrêté dans les décrets de la Providence n'est point arrivé, qui suis-je pour pouvoir faire quelque chose? j'élève mes regards au ciel, et je dis : *Faites, Seigneur, ce qui est agréable à vos yeux. Votre serviteur ne demande que l'accomplissement de vos desseins.*

« Ma lettre pourrait fournir matière à bien des réflexions, mais ici je m'arrête; chacun n'a qu'à se laisser aller au sentiment de douleur et d'espérance qu'inspire le spectacle des maux que la Religion essuie, et des triomphes qu'elle remporte. Un mot pour vous égayer en finissant. Le capitaine du port de Siam, issu d'anciens Portugais, toujours fidèle à la foi de ses pères, connaissait toutes les démarches que j'avais faites pour sortir de ma captivité; il savait les peines et les ennuis que cela m'avait causés. Aussitôt qu'il apprit la nouvelle de ma délivrance, il dit avec joie : « Monseigneur, quand vous sortirez du port de Bang-Cok, vous ferez fort bien d'entonner le beau psaume : *In exitu Israel de Egypto, domûs Jacob de populo barbaro.* » C'était aux mots *populo barbaro* qu'il faisait allusion : je me suis conformé à son avis; en quittant Bang-Cok, j'ai entonné cette belle prière avec joie et reconnaissance.

« Revenons au sérieux, mon cher cousin; je ne me tiendrai dédommagé de cette longue lettre, qu'autant qu'elle obtiendra et pour le pasteur et pour ses brebis tous les secours spirituels et temporels que réclame notre triste position. Faites de votre côté tout ce qui dépendra de vous; criez au secours! recommandez-nous aux personnes pieuses de votre connaissance, à celles même que vous ne connaissez pas, à nos parens et à nos amis, et surtout aux vertueux Associés de la Propagation de la Foi : dites-leur que l'aumône qu'ils

daigneront nous faire sera distribuée aux martyrs et aux confesseurs de la Foi, qui les associeront aux souffrances qu'ils endurent pour le nom de Jésus-Christ, en attendant qu'ils aillent prier pour eux dans la sainte Jérusalem. Je les salue tous dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, et suis avec toute l'amitié possible, votre affectionné et dévoué cousin,

« JEAN-LOUIS, *évêque d'Isauropolis, vicaire apostolique de la Cochinchine.* »

Lettre du même à M. Durand, curé de Saint-Irénée, à Lyon.

Syncapour, 19 juillet 1834.

« J'AI eu l'honneur de vous écrire, il y a sept mois. Je pense que vous aurez reçu ma lettre. Je vous exposais l'état où je me trouvais, ainsi que celui de ma pauvre mission : je vous disais que j'avais tout perdu ; il ne me reste que deux pauvres ornemens dont je n'ose me servir. Je vous priais de m'envoyer un ornement un peu propre, et je me chargeais d'acquitter à votre intention deux cents messes, à dater du 1.er août. Je m'offrais à en augmenter le nombre à la réception de votre lettre en réponse.

« Aujourd'hui je ne vous écris que deux mots, parce que je charge l'abbé Lyonnet, mon cousin, de vous faire part de la longue lettre que je lui écris, afin d'obtenir tous les secours possibles à mon infortunée mission. Il ne s'agit pas seulement de secours spirituels, mais même de matériels.

« Dans peu je serai à Pinang, autrement appelé l'île du Prince-de-Galles, dans le détroit de Malac. C'est là que je conduis nos écoliers ; j'y resterai en attendant qu'il plaise au bon Dieu de rendre la paix à la pauvre Co-

chinchine. Nous avons à Pinang un collége général. Jusqu'à présent les Chinois sont les seuls qui en aient profité; chaque mission préférerait avoir son collége particulier chez elle : c'est beaucoup plus avantageux sous tous les rapports, et il en coûte cent fois moins; mais la nécessité me fera prendre ce parti, tout pénible qu'il est. Il fait très-cher vivre chez messieurs les Anglais (1), et les voyages y sont très-dispendieux. Le moindre voyage, ne fût-il que de dix ou quinze jours, coûte toujours cent piastres. Je ne reçois que deux cents piastres, et avec cela il faut voyager et faire voyager nos élèves, les nourrir, les habiller; comment faire? J'en ai dix avec moi, et j'en attends sept ou huit autres. J'espère, avant deux ans, en renvoyer trois ou quatre, prêtres, pour aller au secours de leurs frères; mais alors il s'agira de leur fournir les ornemens, calices, etc. Il faudra probablement les envoyer d'abord à Syncapour, de là à Macao, de Macao les faire entrer par le Tong-King ou la Cochinchine; ces voyages sont pénibles, longs et coûteux. Je sens mieux que jamais ce que c'est que d'être père de famille, et de n'avoir pas les moyens de pouvoir la secourir!

« Depuis quinze mois j'attendais une permission, soit pour aller au Camboge, soit pour aller à Pinang; enfin, grâces à Dieu, je viens d'être délivré de cette captivité : *Dies peregrinationis meæ pauci et mali* (2). Je me recommande à vos bonnes prières, ainsi que mes pauvres ouailles.

« Jean-Louis, *évêque d'Isauropolis, vicaire apost. de la Cochinchine.* »

(1) Syncapour est une ville de l'Inde, qui appartient aux Anglais.
(2) « Les jours de mon pélerinage ont été courts et remplis de maux. »

MISSIONS DE LA CHINE.

Nous demandons pardon à nos lecteurs, si, quittant les missions touchantes du Tong-King et de la Cochinchine, nous venons les entretenir tout-à-coup de détails de critique et d'histoire. Sans doute, il serait bien plus doux d'occuper encore notre mémoire du souvenir de nos frères persécutés : il y a tant de charmes à raconter leurs souffrances, admirer leur patience inaltérable, bénir le Dieu qui les fortifie, et chanter au pied de leur échafaud le cantique de leur triomphe ! la constance des héros de la Foi, le courage des saints Martyrs, les Anges qui tiennent la couronne qui est le prix du combat, les cieux ouverts pour les recevoir : voilà ce qui exalte un chrétien, ce qui l'anime dans le sentier des vertus, ce qui fait palpiter son cœur pour celui qui, dans tous les siècles, suscite des confesseurs de son nom, les soutient et les récompense.

Mais la Religion, qui enfante ces merveilles, n'est point étrangère à nos intérêts d'un jour, ni indifférente à ce qui peut ici-bas contribuer à notre bonheur, ou étendre le cercle de nos connaissances. Quelquefois donc aussi, elle excitera ses enfans à s'occuper des sciences et des arts, parce qu'ils sont utiles à leurs frères ; et ils rediront l'histoire des anciens peuples, ou de ces contrées qui ne sont connues à notre Eu-

rope que par le récit de ceux qu'elle y a elle-même envoyés; car elle a pénétré plus loin que n'ont pu faire pendant long-temps (1) ceux que dévore la soif des richesses. Au milieu de ces nations qui ont repoussé sans cesse les hommes intéressés qui venaient leur offrir leurs produits, elle a eu ses Prêtres et ses Missionnaires, afin d'apprendre des sciences nouvelles à ceux qui croyaient ne rien ignorer, et avec ces sciences, celle bien plus précieuse qui nous conduit au salut.

On voit que nous voulons parler de la Chine, le plus ancien empire du monde; du peuple qui, de tous les peuples, a le plus conservé sa figure primitive, dont l'origine semble se perdre dans la nuit des siècles, et dont l'antiquité a fourni tant de sophismes à nos modernes incrédules. Cette nation sur laquelle on a fait tant de récits mensongers, dont tant de voyageurs ont parlé sans la connaître, sans avoir pu examiner à fond son caractère et ses lois (2), nous serait inconnue encore,

---

(1) Nous n'avons pas dit *jusqu'à présent*, parce que les Moscovites, depuis un certain nombre d'années, ont le privilége exclusif, entre les Européens, de trafiquer autre part qu'à Macao avec les Chinois, qui les regardent comme des Tartares. Les Anglais ont fait jusqu'ici de vaines tentatives pour parvenir à ce but; celles qu'ils font maintenant réussiront-elles mieux? ils paraissent eux-mêmes en douter. Dieu veuille seulement qu'en augmentant la défiance du gouvernement chinois pour les Européens, elles n'attirent par là sur nos Missionnaires, et par suite sur tous les chrétiens, de nouvelles persécutions!

(2) Bien peu de voyageurs ont pénétré dans l'intérieur de la Chine: aussi est-il vrai de dire que c'est à nos Missionnaires, et surtout aux anciens Jésuites, que nous devons à peu près tout ce que nous en savons de certain. Parmi les auteurs qui, n'étant point Missionnaires, ont écrit sur la Chine, on cite principalement Evert-Isbrand, envoyé en ambassade en 1692 par le czar Pierre I.er, et lord Maccartney, ambassadeur de la Grande-

dans les Missionnaires catholiques. Ceux-ci ont pénétré partout : ni la sévérité des édits qui proscrivent les étrangers, ni les fatigues, les dangers de tout genre, le péril même de la vie, rien n'a pu les arrêter, refroidir leur zèle, affaiblir leurs efforts, parce que rien n'arrête celui qu'anime l'esprit du divin Maître, cet esprit qui a converti les nations, et qui après tant de siècles opère les mêmes prodiges qu'aux premiers jours du Christianisme. Mais en prêchant la Foi de Jésus-Christ, ils n'ont point négligé ce qui concernait les mœurs, les coutumes de ceux parmi lesquels ils se trouvaient ; ils ont profité de tout. Dans les momens de paix, ils ont traduit et nous ont envoyé ces Annales chinoises, qui nous fussent sans eux demeurées à jamais inconnues ; les livres de leurs philosophes et de leurs docteurs, dont on ne savait que le nom, sont devenus familiers à nos savans ; leurs monumens, leurs usages, tout nous a été découvert, et aujourd'hui la Chine n'a plus de secret qui ne nous ait été révélé. A l'aide des travaux de nos Missionnaires, nous avons pu percer l'antiquité mystérieuse de ce peuple, l'apprécier à sa juste valeur, et là, comme partout, trouver une preuve de plus de la vé-

Bretagne en 1792, 1793 et 1794. La relation de ce voyage, qui a fait tant de bruit, n'a rien, quant aux détails de mœurs, qu'on puisse comparer pour la certitude aux remarques de nos Missionnaires, lesquelles sont le fruit d'une longue résidence et d'une expérience journalière. Lord Maccartney ne fit en quelque sorte que traverser la Chine, et ne vit qu'un certain nombre de routes : son voyage fut une espèce de parade continuelle. Ainsi ce que nous avons annoncé est vrai, surtout si l'on a égard à ce qui concerne les mœurs, les histoires et les livres doctrinaux, sans lesquels on ne peut avoir sur un peuple que des notions bien superficielles : la Chine ne nous est connue que par nos Missionnaires.

rité de nos Livres saints, de l'exactitude du témoignage de Moïse. Nous avons donc pensé qu'il ne serait point hors de propos, dans un recueil où est retracée l'histoire vivante de la Religion catholique, de faire connaître à nos lecteurs, d'une manière un peu détaillée (1), un peuple dont nous sommes dans le cas de les entretenir si fréquemment, chez lequel nos Missionnaires ont obtenu de si grands succès, qu'ils ont cultivé avec tant de fatigues, souvent même au prix de leur sang.

Ainsi, nous ne quittons point les Martyrs; la terre que nous allons parcourir est pleine aussi du souvenir des Confesseurs de Jésus-Christ. Il y a quinze ans à peine, elle présentait à nos regards le même spectacle que nous offrent aujourd'hui le Tong-King et la Cochinchine: qui sait ce que peut devenir un pays qui a été ainsi fécondé? Au milieu de défauts grossiers, le peuple chinois a des qualités excellentes: on trouve chez lui le respect des vieillards, le pouvoir paternel assis sur des bases solides, quelques restes des habitudes patriarcales, un grand respect extérieur pour les mœurs. Hors de chez lui, le Chinois se convertit facilement, il acquiert une vertu solide, et de retour dans ses foyers il la conserve. Païen encore, il estime la Reli-

(1) Le précis qu'on va lire est dû aux soins d'un Missionnaire récemment arrivé de la Chine, où il a séjourné environ dix ans. Ce travail peut donc être considéré comme exact, n'affirmant que ce qu'il a vu, énonçant sous la forme du doute ce qu'il ne sait que par ouï-dire, ou ce dont il n'est pas certain. Nous avons été obligés de l'accourcir en bien des endroits pour l'accommoder au cadre restreint de nos Annales, et néanmoins nous nous sommes permis de l'accompagner de quelques notes que nous avons pensé utiles à l'explication du texte, ou à l'édification de nos lecteurs: malgré tout cela il n'est pas complet sans doute; mais nous aurons plus d'une occasion d'y revenir.

gion de Jésus-Christ ; pour lui c'est celle du Maître du ciel ; plusieurs reconnaissent la vanité de leurs idoles, et du culte superstitieux des ancêtres. Que faut-il donc pour que la Chine devienne entièrement chrétienne? nous l'avons dit, un Constantin, ou du moins, la libre prédication de l'Evangile. C'est à nous à solliciter, dans nos prières, le Seigneur d'en hâter les momens : la charité ignore les distances, il n'y a pour elle ni étranger ni barbare.

ANTIQUITÉ DU PEUPLE CHINOIS.

Population.

De tous les peuples de la terre, le peuple chinois est bien celui qui a le plus conservé sa figure primitive : relégué pour ainsi dire à l'extrémité du monde, séparé de toutes les autres nations, il a toujours gardé, malgré ses révolutions intérieures, ses coutumes et ses usages ; les dynasties ont changé, le génie national est resté le même. Aujourd'hui que ce grand empire est gouverné par des princes d'origine tartare, le mode du gouvernement n'a pas éprouvé de notable altération ; les Chinois n'ont subi d'autre loi que celle qui les a obligés à prendre le costume de leurs vainqueurs et à se raser la tête.

L'empire de la Chine est un des plus anciens que nous connaissions ; son origine remonte aux siècles les plus reculés. Foû-Hy, que les Chinois regardent en gé-

néral comme leur premier roi et leur père commun, paraît avoir existé peu après le déluge (1).

Depuis Foû-Hy, la Chine a toujours été soumise à des princes chinois, si l'on excepte le temps où les Tartares Mongouts s'en emparèrent et établirent la dynastie Uyen, qui ne dura que quatre-vingts ans. Ce temps écoulé, les Chinois secouèrent le joug des Mongouts, et furent de nouveau gouvernés par des rois de leur nation, jusqu'au moment où Choûen-Tché, père de Kâng-Hy, les subjugua et établit la dynastie actuelle qui est sortie de la Tartarie orientale.

---

(1) D'après les annales chinoises elles-mêmes, en admettant le règne de Foû-Hy entre l'an 2812 et 2834 avant J. C., et les règnes de ses successeurs jusqu'à Yao qui, suivant ces mêmes annales, régna l'an 2357 avant notre ère, ces époques seraient encore bien postérieures au déluge : mais on est loin de pouvoir établir quelque chose de certain ; car si les annales dont nous venons de parler supposent l'existence de Foû-Hy et de ses cinq premiers successeurs, l'introduction de ces annales, dont le titre est Tông-Kièn-Kâng-Moû-Tièn-Pièn, la révoque en doute. Les livres de Confucius (les plus anciens que possèdent les Chinois) expriment la même incertitude. Ce philosophe, qui a vécu seulement 550 ans avant J. C., n'a pu remonter plus haut qu'à 200 ans avant lui, par des dates un peu certaines.

Il s'en faut donc bien que l'empire chinois ait les quelques milliers d'années de durée dont l'ont gratifié certains de nos philosophes du dernier siècle, en haine de nos Livres saints (quoique quelques autres de meilleure foi, comme Fréret, aient convenu franchement qu'au-delà d'un très-petit nombre de siècles avant notre ère, il n'y avait qu'incertitude et variation dans la chronologie chinoise). Toutefois nous ne prétendons nullement détruire la haute antiquité de ce peuple; et le concours d'un assez grand nombre de circonstances et de rapprochemens très-curieux, donne même une grande vraisemblance à l'opinion que Foû-Hy ne fut autre que Noé lui-même. (Voy. la Bible vengée, etc., éd. de 1834, p. 107 et suiv.)

La population de ce vaste empire n'a point de terme de comparaison chez les autres peuples connus. Sans parler de la Tartarie et de plusieurs autres royaumes, dont les rois se regardent comme ses vassaux, en comptant vingt millions d'habitans par province, elle s'élèverait à trois cent quarante millions (1). Ces provinces sont au nombre de dix-sept (2). Si certaines d'entr'elles ne contiennent pas ce nombre d'habitans, comme le Koùi-Tcheou, le Kouâng et le Tché-Kiâng, la plupart des autres en renferment jusqu'à trente millions et même plus ; la seule province du Su-Tchuen qui n'est pas une des plus grandes, dépasse certainement ce chiffre.

On ne trouve pas en Chine les distinctions des castes, qu'on rencontre dans l'Inde : point de nobles et de roturiers ; il n'y a qu'une seule exception, elle est pour la famille impériale. Les fils de mandarins, du vivant de

---

(1) Il s'est souvent élevé des doutes sur le chiffre attribué à la population chinoise : cependant les relations multipliées qui ont paru à diverses époques, toutes d'accord sur ce point, quelquefois même appuyées des états officiels de recensemens dressés par ordre des empereurs chinois, ne permettent guère de douter de ce fait. Il paraîtra moins invraisemblable, si l'on réfléchit sur les causes principales qui, entre autres motifs, doivent tendre à augmenter sans cesse la population de ces vastes contrées : 1.° la piété filiale et les grandes prérogatives de la paternité ; 2.° la décence des mœurs publiques, toutes choses naturellement propres à conserver les familles ; 3.° le mariage des soldats ; 4.° la paix dont jouit l'empire, paix si rarement ou si légèrement troublée, qu'on pourrait l'appeler perpétuelle, etc.

(2) Voici les noms des dix-sept provinces chinoises : Kouâng-Tông, Foù-Kièn, Tché-Kiâng, Kouâng-Sì, Yùn-Nân, Koùi-Tcheou, Hoû-Nân, Hoû-Pê, Kiâng-Sî, Kiâng-Nân, Chaû-Tông, Hô-Nân, Sé-Tchuân (que nous avons toujours nommé Su-Tchuen ; nous conserverons cette orthographe pour maintenir l'uniformité dans nos cahiers), Chân-Sî, Kân-Tsiô, Chén-Sî, Pé-Tché-Ly.

leurs pères, et même après leur mort, s'ils ont encore des richesses, jouissent bien d'une certaine considération ; mais leurs parens défunts et leurs richesses disparues (ce qui n'est pas rare), ils rentrent dans la classe des gens ordinaires; le mérite seul ou la fortune distinguent un Chinois d'un autre. S'il est adonné à l'étude, il peut prendre les degrés, et être rangé parmi les lettrés, pourvu toutefois qu'il ait de l'argent suffisamment pour payer les dépenses qu'il sera obligé de faire; s'il est riche mais sans talens, il achètera une globule, qui lui coûtera plus ou moins, selon le degré de distinction qui y est attaché, mais qui ne passera pas à ses descendans. Cette petite marque de vanité l'exemptera de certaines corvées; devant le mandarin, il ne se mettra pas à genoux pendant l'interrogatoire; il aura auprès de lui un accès plus facile, et pour cela il sera craint et respecté du commun du peuple.

Du caractère du peuple chinois, de ses usages, de ses vertus et de ses vices.

Les Chinois, en général, sont doux, laborieux, patiens; leur industrie pour gagner de l'argent est surtout remarquable ; aucun état, aucune profession n'est vile; pourvu qu'ils parviennent à s'enrichir, la fortune fera disparaître la bassesse de leur profession; une fois riches, ils changeront de manière de vivre. C'est cette soif de l'or qui les rend dissimulés et injustes pour la plupart : cependant s'ils sont surpris à mentir, rarement ils pourront s'empêcher de rougir. A l'amour des richesses ils joignent celui de l'ostentation : ils sont sensibles aux louanges ; en leur particulier, ils observent une grande frugalité; si quelquefois ils font

bonne chère, c'est plutôt la nécessité de se montrer qu'autre chose, qui les y engage. Nulle part peut-être des vicissitudes de fortune plus fréquentes et plus rapides : des Chinois dont les pères étaient mandarins se trouvent souvent réduits à devenir porte-faix. En général, ils sont vindicatifs ; s'ils ont perdu un procès ou reçu une injure dont ils ne puissent pas demander réparation, ils se pendront à la porte de la maison de leurs ennemis et adversaires, ou bien sur leur territoire, dans le seul dessein de leur nuire, et par là même d'exercer une sorte de vengeance. Les suicides et les homicides sont aussi très-fréquens. L'infanticide est commun dans les provinces méridionales ; au point qu'il n'y a presque pas de filles, et que les marchands vont dans les provinces du nord en acheter ou en voler, pour venir les vendre ensuite dans celles du sud et du milieu. Il faut dire toutefois que cet usage barbare d'étouffer les enfans au moment de leur naissance, si les parens en sont surchargés, est plus toléré que permis ; le gouvernement ne s'en occupe pas.

La classe ouvrière n'est pas méprisée par les classes plus relevées. Des personnes très-riches, et même de qualité, ne croient pas s'abaisser en mangeant avec leurs parens peu fortunés, ou même avec leurs ouvriers et domestiques ; elles rendront toujours le salut aux pauvres, quelquefois les préviendront, si elles sont en pays de connaissance ; car ceux qui ne se connaissent pas ne se saluent pas, à moins qu'ils n'aient quelque chose à traiter ensemble. Les vieillards sont très-respectés, les mandarins eux-mêmes ont pour eux des égards. Quant aux pauvres, ils sont de deux espèces : les uns gagnent leur vie du travail de leurs mains ; les autres sont des mendians qui composent une classe dégradée ; souvent ils n'ont qu'un peu de paille pour couvrir leur nudité,

A voir leur visage pâle et enflé, l'on s'aperçoit d'abord de leur état de souffrance; personne ne les retire chez soi, de crainte d'être volé; ils couchent sur des ponts et dans les places publiques; on leur refuse jusqu'aux creux des rochers, de crainte qu'ils ne viennent à y mourir; car alors le propriétaire serait obligé de défrayer le mandarin qui fait la levée du cadavre, et souvent d'avoir un procès, ce qui en Chine est toujours très-dispendieux. Il faut dire cependant que si ces pauvres pour la plupart n'étaient joueurs ou fripons, ils trouveraient dans ce qu'on leur donne de quoi subvenir aux plus pressans besoins.

Lorsqu'un propriétaire loue un terrain, il a toujours soin d'exiger du fermier un gage équivalant ou même excédant les revenus du bien qu'il afferme; sans cette précaution, il devrait bien s'attendre qu'une fois la récolte faite, le fermier vendrait les fruits et prendrait la fuite. L'on trouve en Chine des espèces de monts-de-piété, qui ont les mêmes règles que les nôtres; mais l'usure y est exorbitante; de plus, si le prix provenant de la vente du gage surpasse la somme prêtée, l'excédant n'est pas rendu à l'emprunteur. Comme ceux qui tiennent ces monts-de-piété deviennent très-riches en peu de temps, les mandarins, dont l'autorisation est nécessaire, savent bien partager avec eux les bénéfices; et voici le moyen dont ils se servent : ils envoient quelques habits qu'ils ont déjà portés, comme gage d'une somme qu'ils veulent emprunter, sans en désigner la quotité; les banquiers qui savent ce que cela veut dire, leur donnent deux fois plus d'argent que ces vêtemens ne valent; à ce prix, ils achètent la paix. J'ai parlé de l'usure: les lois de l'empire permettent le trente pour cent, mais les particuliers n'exigent ordinairement que le vingt; aussi ceux qui ont contracté des dettes, s'ils ne s'acquittent promptement, sont bientôt ruinés.

Quand une femme, veuve de bonne heure, ne passe pas à de secondes noces et élève bien sa famille, elle jouit d'une grande considération; ses enfans parvenant aux dignités, ou simplement gradués, obtiennent de l'empereur la permission d'ériger un monument à la mémoire de leur mère : il consiste en un grand portail en pierre, avec une belle façade; placé sur la route près des bourgs ou des villes, il fera connaître à tout le monde la vertu et le mérite de la veuve. Les Chinois sont quelquefois très-opiniâtres et hargneux, ils ont souvent des procès qui les ruinent. Les crédits sont très-fréquens, et il faut que le créancier attende longtemps son débiteur : si enfin il est poussé à bout, il prend quelques hommes dévoués, et va faire de nouvelles sommations; alors il faut de bonnes raisons, autrement on en vient aux coups. Quand le débiteur a été bien battu, il devient plus traitable, il convient de sa dette, et, s'il n'a pas d'argent, il assigne un terme qu'il ne dépassera pas sans payer quelque chose, s'il ne peut se libérer intégralement.

Les routes ordinaires ne sont pas entretenues aux frais du gouvernement; ce sont les particuliers qui se cotisent pour les réparer, ainsi que les ponts qui les traversent. Si quelquefois ils sont obligés de faire un ouvrage neuf, ils ont soin d'élever une colonne en pierre, où sont gravés les noms de tous ceux qui y ont contribué. Un particulier a-t-il donné plus que les autres, son nom sera gravé le premier, et la somme mentionnée. Les routes militaires sont aux frais du gouvernement; par précaution, le mandarin chargé du travail demande une fois plus d'argent qu'il n'en faudrait pour la construire. Les routes ordinaires ne sont pas tracées en droite ligne; leur direction dépend absolument du caprice de celui sur le terrain duquel

elles doivent passer; aussi est-on souvent obligé de contourner les champs des propriétaires. Les écoles sont en grand nombre ; ordinairement elles sont aux frais de ceux qui y étudient ; quelquefois, à ceux des propriétaires d'un bourg qui ont besoin d'un maître pour élever leurs enfans. Les écoles sont indépendantes du gouvernement ; quiconque a des talens, peut en ouvrir. De temps à autre le mandarin envoie un examinateur, pour faire composer ceux qui les tiennent ; ceux qui ne se sentent pas de force à subir l'examen, en sont quittes pour faire fermer les leurs pour toujours.

On trouve en Chine des greniers publics ; ils appartiennent soit aux particuliers, soit au gouvernement. Ceux du gouvernement sont entretenus par le mandarin, qui doit veiller à ce qu'ils soient sans cesse remplis. Lorsque la famine commence à se faire sentir (1), on fait des distributions de riz aux indigens : il est à regretter seulement que les satellites en soient chargés, car ils en dérobent toujours une portion. Lorsqu'il n'y a pas disette, le mandarin fait vendre ce riz, et en achète du nouveau à la récolte ; il va sans dire que le produit de ce trafic est pour lui. Si les greniers situés dans son district ne sont pas pleins, et qu'on porte une accusation contre lui, il est sûr de perdre sa place. Les autres greniers appartiennent à des particuliers qui auront acheté un fonds, pour affecter les revenus à cet

(1) Ces famines sont assez fréquentes ; ce qui empêche ce fléau en Europe, c'est la libre circulation du commerce et des grains. La position géographique de la Chine entourée de peuples barbares, et l'isolement volontaire où elle se tient à l'égard des nations civilisées, sont les deux principaux motifs pour lesquels une mauvaise récolte produit une année de disette ; les provinces surchargées de population ne pouvant guère s'entr'aider.

objet. Une fois remplis, ce qui reste du revenu est employé aux dépenses communes de l'arrondissement; par exemple, pour défrayer le Hiâng-Yô, dont les fonctions répondent à celles de nos maires et de nos juges de paix, et pour les réparations et l'entretien de ces magasins. Dans les années d'abondance, on prête le riz ou on le vend; au moment de la récolte, on fait rentrer avec usure celui qui avait été prêté, et on en achète du nouveau avec l'argent provenant de celui qui avait été vendu; de sorte que ce fonds commun s'accroît rapidement. Le mandarin lève une espèce de tribut sur ces greniers : lorsqu'il y a famine, les particuliers y ont recours pour soulager les pauvres. L'empereur vient aussi à leur secours, en faisant passer des sommes considérables dans les provinces où règne la famine; mais ces sommes restent souvent en partie entre les mains des mandarins. Dans chaque ville l'on trouve des hôpitaux, la plupart dotés et entretenus par le gouvernement; mais on n'y reçoit que les personnes âgées ou infirmes, et qui ne peuvent se nourrir. Du reste, ils sont mal administrés, et les revenus en grande partie dévorés par les satellites.

Quoique les Chinois soient en général très-corrompus, cependant ils observent une grande réserve extérieure. Un homme, en parlant à une femme, ne la regardera jamais en face, ni ne se tournera vers elle. Lorsqu'une femme sort pour se rendre dans quelque endroit, si elle a soin de sa réputation, elle se fera toujours accompagner. Lorsqu'elle arrive dans une auberge, ce n'est pas l'aubergiste qui vient la recevoir, mais sa femme ou sa fille, qui l'introduit dans l'appartement où mangent les femmes, et qui a soin d'elle. S'il arrive un étranger à la maison, et qu'il soit invité à dîner, serait-ce un ami de la famille, les femmes ne mangeront

pas à la même table, à moins que ce ne soit un parent. C'est une grande indécence de regarder les pieds d'une femme. La plupart des Chinoises ont de petits pieds, à l'exception de celles qui habitent les montagnes, qui travaillent la terre ou qui sont sur les barques; toutes les autres ont les pieds plus ou moins petits, selon qu'elles sont plus ou moins riches, ou que leurs mères ont apporté plus de soin à leur procurer ce genre de beauté, car elles pensent que c'en est une: aussi dès l'âge de quatre ou cinq ans, et quelquefois un peu plus tard, on les leur serre jusqu'au-dessus des chevilles. Comme elles portent deux paires de souliers l'un sur l'autre, et qu'elles en gardent toujours une, elles ont jour et nuit les pieds dans des entraves. Lorsque les petites filles commencent à grandir, elles souffrent beaucoup, elles crient, elles se dépitent jusqu'au moment où elles comprennent qu'elles seraient bien laides si elles avaient de gros pieds; alors elles souffrent en patience un mal qui leur semble nécessaire. Celles qui sont dans les villes ont les pieds si petits, qu'elles peuvent à peine marcher; pour aller un peu loin, il leur faut toujours un palanquin. Les femmes ne sont pas aussi considérées en Chine qu'en Europe. Une fois mariées, elles sont pour la plupart vraiment à plaindre; elles dépendent absolument du caprice de leurs maris, qui les regardent moins comme des compagnes que comme des servantes. Elles portent toutes le pantalon: leurs habits sont, à peu de chose près, comme ceux des hommes, si ce n'est que leur robe leur couvre entièrement le cou. Leur grande parure consiste à être en cheveux, avec des fleurs à la tête et un collier au cou, si elles sont mariées et encore jeunes. Elles ont toutes des boucles d'oreilles, et très-souvent des bracelets aux poignets. Les hommes ont la tête rasée, excepté l'oc-

ciput, où ils conservent les cheveux pour en faire une queue. Ils portent aussi la moustache et la barbe, si d'ailleurs elle est bien garnie, chose rare parmi les Chinois. Parvenus à un certain âge, ils ont tous les cheveux noirs, quoique dans l'enfance plusieurs les aient blonds.

De la nourriture des Chinois, et des produits de leurs terres.

La nourriture de plus de la moitié des Chinois est le riz. Ils cultivent aussi le maïs, le millet, le froment et l'orge ; mais ils font très-mal le pain : le maïs se mange en bouillie et en petits gâteaux. La viande la plus ordinaire est celle du porc, du bœuf, du buffle, du mouton, du cheval et du mulet ; ils aiment surtout les canards et les poules (1). Un grand nombre mangent aussi le chien et le chat, cependant plus rarement ce dernier. Leurs légumes sont les fèves, les pois, les patates douces, les carottes, les raves, les citrouilles, le chou, la laitue, les épinards, le céleri, et d'autres herbes potagères qui n'existent pas en Europe. Leur viande ainsi que leurs légumes sont presque tous cuits à l'eau ; de sorte qu'il faut avoir appétit pour les manger. Leur boisson ordinaire est le thé ; l'on ne peut guère boire d'eau sans s'exposer à être malade. En place de vin, ils usent de liqueurs spiritueuses, qu'ils tirent des grains que j'ai énumérés ci-dessus. La meilleure de ces liqueurs est celle qui est faite avec une espèce de millet qu'ils nomment *kâo-lyâng*, et dont la tige approche

(1) Leurs mets les plus délicats sont les nageoires de requin, et les nids d'une espèce d'hirondelle.

de celle du maïs. On trouve cependant en Chine quelques treilles, dont on mange le raisin ; mais on ne sait pas faire le vin. Leurs fruits sont presque les mêmes que les nôtres, mais point aussi savoureux ni aussi variés. Ils cultivent la canne à sucre, et toutes sortes d'orangers, du moins jusqu'au 30.me degré de latitude; car je doute fort qu'ils réussissent dans le nord. Les provinces du sud produisent le fameux letchi (1) (*ly-tchi*), l'œil-du-dragon, le houâng-py, la banane et l'ananas. Parmi les autres productions, nous remarquons le coton qu'on trouve sur une plante qui se sème chaque année, surtout dans la partie du milieu, et une sorte de chanvre, autre que celui d'Europe, qu'on coupe plusieurs fois, et qui repousse toujours jusqu'à ce qu'on l'arrache entièrement : on en fabrique des tissus très-beaux et d'une grande fraîcheur. Les Chinois cultivent aussi le nôtre, dont ils ne font que des toiles très-grossières ; je doute qu'ils connaissent le lin. Ils nourrissent des vers à soie en grande quantité, et dans le sud ils en font deux récoltes, comme de riz (2). Les

---

(1) C'est un des plus beaux et des plus délicieux fruits qui croissent en Chine, et particulièrement dans la province de Canton ; il égale le volume d'une grosse noix; son écorce, verdâtre, devient ensuite d'un beau ponceau ; les Chinois le font sécher comme nous faisons des pruneaux, et s'en servent particulièrement dans le thé, auquel il donne un goût acide et aigre, qui leur paraît plus agréable que celui du sucre. L'usage inconsidéré de ce fruit est cependant dangereux.

(2) Outre les vers à soie que nous connaissons en Europe, les Chinois ont encore une autre espèce de ces insectes plus gros que les nôtres, et qui se nourrissent de feuilles de chêne ; ils n'ont besoin que de gardiens pour les défendre de la voracité des oiseaux, et l'on tend des espèces de cordages d'un arbre à l'autre afin de leur en faciliter le passage. Cette espèce de vers à soie

plantes médicinales sont en grand nombre. La rhubarbe, et une autre qu'ils nomment *hiou-pô*, tiennent le premier rang. Parmi les animaux curieux, on peut citer la poule dorée, la gazelle et une autre bête couverte d'écailles, de la grosseur d'un chat, qu'ils nomment *tchouân-chân-kia*. Enfin, la Chine produit des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, etc. On trouve dans toutes les provinces des carrières de charbon de terre.

De la nature du sol chinois, et de sa température.

Le territoire de Chine est fort inégal. Les provinces méridionales, à partir du Yùn-Nân jusqu'au Tché-Kiâng, sont remplies de montagnes, dont une partie est aride. Le Kiâng-Sî, le Hoû-Nân, le Hoû-Pê, et à ce qu'on m'a dit, le Kiâng-Nân, le Hô-Nân, le Chén-Sî et Pê-Tché-Ly, sont de vastes plaines. Les deux provinces du Hoû-Nân et du Hoû-Pê, qui comprennent ce qui composait l'ancien Hoû-Kouâng, ont été submergées pendant trois années consécutives; depuis cette époque, ces deux belles provinces ne sont plus aussi riches. Lorsque j'y passai (en novembre 1833), l'on faisait encore des trois à quatre journées de route dans un pays couvert d'eau, où l'on n'apercevait que des arbres de haute futaie, et point de maisons, si ce n'est çà et là dans des endroits un peu élevés. La province du Hô-Nân a aussi éprouvé des dé-

---

existe réellement : le Koùi-Tcheou où ils se trouvent est une des provinces de la mission où était celui dont nous publions le travail; il ne peut donc y avoir de doute à ce sujet, il ajoute seulement que la soie de ces animaux est plus grossière que celle de l'espèce que nous connaissons.

autres; jusqu'à onze villes ont été englouties, à la suite de tremblement de terre. La capitale de l'ancien Hoû-Kouâng, Hân-Kéoû, qui renferme dans son enceinte deux villes du premier ordre, et qui est plus étendue que Pékin, a été submergée pendant un mois. Les autres provinces sont plus ou moins montagneuses. Celles du milieu de l'empire, à partir du Sé-Tchuân, sont fertiles et peuplées; les villes, très-raprochées les unes des autres. Dans la seule province du Sé-Tchuân, l'on compte 108 villes du 3.me ordre, 19 du 2.e et 12 du 1.er. Dans le territoire d'une ville du 3.me ordre, il y a jusqu'à 40 marchés ou bourgs; j'ai parcouru le territoire de quelques-unes, qui renfermait jusqu'à 48 marchés, dont un grand nombre valent nos petites villes d'Europe, et souvent les surpassent. Il y a bien peu de provinces qui ne renferment pas 12 villes du 1.er ordre, et d'autres en proportion. Il faut donc que le terrain soit bien fertile pour nourrir tant de monde, et alimenter des cités si populeuses. On n'appelle villes que celles qui sont entourées de remparts; les autres, fussent-elles plus peuplées que celles du 1.er ordre, n'ont que le nom de marché.

La température de la Chine est aussi variée que son sol. Il ne gèle pas à Kouâng-Tong; cependant le froid y est très-piquant. Par 30 et 31 degrés de latitude, en hiver, l'on commence à avoir de la neige, mais qui ne tient pas dans les plaines. Quelques hivers, comme celui de 1833, y sont rudes. Au Chân-Sî et dans tout le nord, ils sont si âpres, que le fleuve Jaune (1) est couvert d'une glace épaisse sur laquelle passent les

(1) Ainsi appelé à cause de la grande quantité de limon qu'il roule à la mer.

porteurs avec leurs fardeaux, les bêtes de somme et les charrettes. Ce fleuve cependant coule au sud de Pékin (Pé-Kîn), qui est par 40 degrés de latitude nord. Le froid qu'on éprouve en Chine, semble beaucoup plus pénétrant qu'en Europe : l'on ne peut guère en attribuer la cause qu'à la quantité de nitre dont la terre est chargée. En été, lorsque la chaleur est forte, et qu'elle fait monter les vapeurs de la terre, l'on aperçoit les colonnes et les murailles des maisons toutes mouillées, et le lendemain matin, comme couvertes d'une espèce de givre blanc qui n'est autre que du nitre. Les transitions subites de la température sont fréquentes; en été, les chaleurs très-fortes, l'atmosphère très-humide. Une chose digne de remarque, c'est que la gelée passe sur les pois et les fèves, sans que ces légumes en souffrent, à moins que cette gelée ne soit incontinent suivie d'un beau soleil.

De l'Agriculture.

Les Chinois ont poussé l'agriculture au plus haut point de perfection (1), avec des instrumens aratoires très-imparfaits. Aucun laboureur européen ne pourrait se servir de leur charrue; elle est sans coutre, sans oreilles et sans roue; c'est un soc emmanché à un morceau de bois recourbé, très-simple; je la crois aussi ancienne que leur empire: cependant elle leur suffit. Ils

(1) On sait que chaque année l'empereur ouvre un sillon de sa propre main; c'est en Chine une cérémonie religieuse, à laquelle le prince se prépare par trois jours de jeûne.

ne laissent pas en friche le plus petit morceau de terre; les bords mêmes des chemins sont cultivés.

Ils savent avoir égard aux variations de l'atmosphère, et ranimer un terrain trop froid avec la cendre d'ossemens d'animaux ; enfin ils ne négligent aucun moyen d'engrais. On voit des Chinois, revêtus de beaux habits de soie et un panier à la main, suivre des buffles ou des porcs pour recueillir leur fumier. Ils cultivent avec tant de soins, que quelquefois une colline sera toute composée de rizières, les unes au-dessus des autres, comme des degrés, et toutes remplies d'eau (1). Le sommet même de la hauteur est souvent une rizière. S'il n'y a pas de rivière aux environs, ils creusent des réservoirs pour les temps de sécheresse. S'il faut faire monter l'eau d'un ruisseau, ils se serviront pour cela d'une espèce de chapelet adapté sur deux cylindres. Ces chapelets sont d'un grand usage dans les endroits montagneux ; mais dans les plaines, ce sont des canaux qui servent à l'irrigation des terres. Les Chinois n'ont guère de buffles ou de bœufs que ceux indispensables pour l'agriculture : ils ne nourrissent pas de vaches, ayant leur lait presque en horreur ; mais ils engraissent beaucoup de volailles.

De l'Architecture.

L'architecture chinoise est tout-à-fait différente de la nôtre ; nous n'avons rien en France qui lui ressemble. Les

---

(1) Dans ces rizières on trouve beaucoup de poissons, ainsi que dans les étangs et les rivières ; la pêche est plus fructueuse en Chine, que la chasse.

maisons sont ordinairement adossées à un monticule, s'il y en a ; elles sont plus longues que profondes : où le bois abonde, elles en sont bâties, supportées par des colonnes entre lesquelles se trouve une espèce de natte grossièrement tissue, et couverte de terre blanchie ensuite avec de la chaux. Les pièces de la charpente sont parfaitement liées et s'aperçoivent, de sorte qu'on dirait un cadre qui se démonte et qu'on peut transporter où l'on veut. Où il y a peu de bois, les murs sont en briques ou en terre, la couverture en tuiles creuses ou en paille. Dans la province de Kouâng-Tông, les maisons sont presque toutes en briques; elles n'ont guère qu'un rez-de-chaussée. Dans les villes, plusieurs ont un premier étage, ou pour mieux dire un grenier. Elles ne doivent pas égaler en hauteur les temples d'idoles (1) ; celui qui serait assez hardi pour le tenter, serait exposé à avoir un procès, et à démolir. A l'intérieur, les appartemens sont mal distribués, mal aérés ; les vitres, remplacées par une espèce de treillis en bois assez bien sculpté et recouvert d'un papier de soie. La première pièce que l'on rencontre est la salle où l'on reçoit les étrangers, c'est aussi la salle à manger ; cette salle est de toute la profondeur de la maison ou du corps-de-logis, s'il y a plusieurs bâtimens. De cette pièce l'on passe dans les autres appartemens, où personne, pas même un parent, ne peut pénétrer, à moins qu'il ne soit très-proche. Point de plancher, que dans les maisons des riches; point de plafond, s'il n'y a un premier étage : ordinairement l'on n'aperçoit des tuiles que chez quelques particuliers; le plus souvent, les habita-

(1) Leur hauteur commune, du sol jusqu'au toit, est ordinairement de 10 à 15 pieds ; et celle du faîte, de 20 à 30.

tions sont couvertes de nattes sur lesquelles l'on a appliqué quelques feuilles de papier. A voir de loin de belles maisons chinoises, elles offrent un joli coup d'œil ; mais l'intérieur ne répond pas au dehors : comme elles n'ont qu'un seul étage, un particulier en occupe quelquefois jusqu'à trois contiguës ; il n'est pas étonnant, d'après cela, que les villes s'étendent sur une surface très-considérable. Devant la façade est toujours une belle cour qui sert à sécher le riz, à battre les autres grains, et à divers usages. Le derrière de la maison et les côtés sont environnés d'une forêt de bambous ou d'autres arbres. Lorsqu'il y a plusieurs corps-de-logis, ils sont séparés par des cours intérieures. Les temples d'idoles, beaucoup plus élevés que les maisons, comme je l'ai déjà dit, ont ordinairement une belle façade, supportant une galerie destinée pour des acteurs qui y jouent la comédie. Les coins du toit, qui est plus en pente que celui des édifices privés, sont relevés en manière de corne. Devant la façade, à droite et à gauche de l'entrée, sont placés des lions en pierre d'une grosseur énorme, mais assez mal sculptés. Après avoir franchi le portail, on trouve une vaste cour, entourée par de longues galeries soutenues par des colonnes ; au fond est le temple proprement dit : c'est là que sont les statues en bois ou en pierre de différentes couleurs, hideuses pour la plupart, bien que vernies ou dorées. Devant les statues, des réchauds ou de grands vases portent les lumières et les parfums que l'on brûle en l'honneur des dieux ; à côté, une ou deux cloches en fer, avec une énorme caisse ou tambour. Outre cet édifice principal, qui est proprement le sanctuaire, il y a encore des bâtimens latéraux où habitent les bonzes. Quand les temples d'idoles se trouvent adossés à un rocher ou sur une colline, au milieu d'une forêt, ils présentent à l'œil une

perspective très-pittoresque. Les Chinois ont soin de placer, sur les hauteurs, des tours de plusieurs étages qui sont beaucoup plus élevées que les temples; leur forme est hexagone ou octogone. Chaque étage supporte un avant-toit, qui ne sert pas tant à abriter la galerie qui s'y trouve, qu'à contribuer à la beauté de l'édifice. Ces tours sont bâties aux environs des villes, non point pour leur défense, mais pour attirer la prospérité sur les habitans, et pour éloigner d'eux certaines calamités. Bâties quelquefois à une demi-lieue de la ville, celle-ci doit se ressentir de leur heureuse influence.

Des voyages, routes et auberges.

Lorsqu'il y a des rivières, quelque rapides qu'elles soient, c'est par eau que l'on voyage; les matelots marchent toujours à peu de distance, crainte des voleurs, et s'arrêtent ensemble. Dans les endroits dangereux, ils se réunissent pour les faire franchir successivement à leurs bateaux; on conçoit que, de cette manière, on fait très-peu de trajet chaque jour. Les rivières sont constamment couvertes de barques qui vont et viennent, sans parler des gondoles qui sont stationnaires dans les villes, et qui servent de boutiques, d'auberges flottantes ou de transports pour les courses intérieures dans la cité. Le soir, en voyant les lumières qui brillent de toutes parts, on dirait un bourg considérable; le lendemain matin, on est tout étonné de ne plus apercevoir que quelques bateaux en retard. Les routes par terre mériteraient bien mieux le nom de sentier. J'ai voyagé sur le grand chemin de la capitale

du Sé-Tchuân, qu'on m'avait annoncé comme un des plus beaux de la province, et qui l'est en effet : il n'a guère plus de cinq pieds de largeur. Lorsque sur ces sentiers on rencontre un buffle ou un bœuf, il faut lui céder le pas et se ranger, si on ne veut tomber dans une rizière remplie d'eau. Je n'ai vu ni char, ni charrette, dans les pays que j'ai parcourus ; il n'y a que des brouettes, comme dans le Kiâng-Sî, le Hoû-Kouâng et la partie ouest du Sé-Tchuân. On dit cependant que dans les provinces du Hô-Nân, du Chén-Sĩ, du Pé-Tché-Ly, il y a des chariots et des voitures publiques (1). La circulation des denrées et des marchandises a lieu par eau ; à défaut, ce sont des porteurs qui y suppléent ; ils divisent leurs fardeaux en deux parties égales, qu'ils mettent aux extrémités d'un gros bâton ou levier, dont ils chargent ensuite leurs épaules. Dans les endroits qui fournissent du sel ou du charbon de terre, s'il n'y a pas de rivières, les routes sont encombrées de ces porteurs ; de temps à autre on rencontre aussi de petits bœufs ou de mauvais chevaux chargés de charbon ; peu d'ânes et de mulets, excepté sur la frontière du Hoû-Kouâng, limitrophe de la province de Kouâng-Tông. La cause en est que les deux rivières qui servent à transporter les marchandises des deux provinces, étant interrompues par une chaîne de montagnes, et la quantité de marchandises qui passent d'une province à l'autre, étant très-considérable, les porteurs ne sauraient suffire aux transports.

Sur toutes les routes sont des auberges, mais assez

---

(1) Les routes sur lesquelles se trouvent ces voitures sont, d'après les relations des anciens Missionnaires, beaucoup plus larges que celles dont il vient d'être parlé.

mal pourvues : quand on arrive, il n'y a jamais de prêt que le riz et le thé, quelquefois rien du tout, à moins que ce ne soit un très-grand hôtel. Pour la viande, si vous désirez en manger, il faut aller en personne à la boucherie pour s'en procurer. Il en est de même du vin, qui ne se boit jamais que chaud ; on n'en trouve que dans certaines auberges et boutiques. Les lits sont ordinairement très-mal propres ; ce qui oblige à porter toujours avec soi au moins une couverture. Celles des auberges qui sont sur la route, hors des bourgs, logent rarement les passans ; la plupart du temps on ne peut s'y procurer que du riz et quelques mauvaises herbes, mêlées de piment.

Du Commerce.

Il n'y a peut-être pas de nation qui ait l'esprit mercantile comme le peuple chinois ; aussi les bourgs ou marchés sont-ils très-rapprochés les uns des autres, et les jours de foire très-fréquens. Dans les villes ordinaires, il y a 9 foires par lune ou par mois ; dans celles de deuxième ordre, 15 ; dans les grandes villes, tous les jours. Outre les foires ordinaires, il y en a d'extraordinaires pour les buffles et les bœufs seulement. Dans les ordinaires, l'on trouve toutes les espèces d'animaux que produit le pays, tous les genres de comestibles, tous les instrumens d'agriculture, toutes les sorte de toiles, etc. Les acheteurs paient ordinairement par terme ; si le vendeur ne connaît pas l'acheteur, celui-ci est obligé de chercher un homme de la connaissance des deux contractans, qui lui servira de caution. Les Chinois ne font pas de vente ou d'achat sans médiateur ; sans lui

ils ne pourraient jamais s'accorder. Cet entremetteur vit aux dépens des acheteurs, et souvent à celui des deux contractans. Quand il s'agit de l'achat d'un territoire, ces médiateurs sont en certain nombre, mais jamais moins de deux; ils servent de témoins, et si, après la transaction, il survient un procès, ils doivent comparaître devant le mandarin. Pour les médiateurs, dans les achats d'immeubles, on convient avant tout du salaire qu'on leur donnera; chaque espèce de marchandise a son médiateur particulier. Les affaires, pour peu qu'elles aient de l'importance, se traitent pendant la nuit: le jour les Chinois se sépareraient de suite, s'ils ne s'accordaient pas au premier abord; au lieu que pendant la nuit ils ont le temps, en buvant le thé et fumant la pipe, de s'accommoder et de conclure les marchés. Il convient d'ajouter à ce que je viens de dire, que les fraudes sont très-communes, et qu'il faut être toujours sur ses gardes, si l'on ne veut être trompé dans tous les genres de commerce.

Des vols et des escroqueries.

Une autre espèce de commerce très-commun en Chine, c'est l'escroquerie. Ceux qui en font le métier, ne lui donnent pas d'autre nom que celui de commerce; ainsi voler et enlever par adresse le bien d'autrui, c'est trafiquer.

Il y a deux espèces de voleurs, les filous et les voleurs proprement dits. Les premiers passent sans cesse d'une foire dans une autre. En arrivant au marché au nombre de sept à huit, ils vont saluer les chefs du bourg, et leur demander la permission de faire le commerce; faveur qui leur est rarement refusée, s'il n'y a rien à craindre du mandarin. On a soin cependant de leur recommander de ne pas faire trop d'éclat, de peur de

compromettre le kè-tchàng (c'est ainsi que l'on appelle le chef d'un bourg). Forts de cette permission, les filous entrent dans le marché, se placent dans les endroits où la foule est plus pressée, et enlèvent tout ce qu'ils peuvent, en se le faisant passer de mains en mains. Si on les surprend en flagrant délit, et qu'on leur applique quelques soufflets, ils n'ont garde de riposter, crainte de se faire trop remarquer. Ces filous ont des lois entr'eux, qu'ils observent à merveille. Si l'un d'eux par maladresse manque son coup, ou compromet ses associés, il est sûr, le marché fini, d'être jugé et puni, selon que sa maladresse a été plus ou moins grossière. Si une bande de filous en rencontre une autre, il faut se battre, ou bien qu'une des deux cède à l'autre, pour ce jour-là, le privilége du métier. Ces filous ont tous des entrepôts, où ils vont déposer les effets volés, qu'ils vendent ensuite. Il n'y a pas de tours de passe-passe qu'ils n'emploient pour dépouiller un voyageur, s'il est seul, surtout dans les grandes villes. Au nombre de leurs ruses on peut citer la suivante : ils feindront d'avoir perdu quelque chose, et prétendront que les passans l'ont trouvé ; ce prétexte leur suffira pour les dévaliser.

Voilà pour le premier genre de vol. La seconde classe de voleurs se compose de ceux qui dérobent la nuit, en employant même l'effraction. Pour se mettre à couvert de ces voleurs, il y a peu de familles chinoises qui n'entretiennent des chiens, plusieurs en ont jusqu'à dix ; un bon chien est précieux et très-cher. Mais ce ne sont pas seulement les maisons qui doivent être gardées : si les fruits de la terre, lorsqu'ils sont parvenus à une certaine maturité, ne l'étaient également, un propriétaire pourrait être bien sûr de n'avoir pas la peine de faire sa récolte.

Les mandarins, pour la plupart, punissent bien le vol de quelques centaines de coups de bambou; ils retiennent les auteurs des délits en prison pendant quelque temps; mais une fois relâchés, leurs plaies à peine guéries, ils recommencent. Si le mandarin dans le district duquel ils se trouvaient fait trop bien observer la loi, ils en sont quittes pour passer dans celui d'un autre plus accommodant; c'est là seule modification qu'ils apportent à leur genre de vie.

Ces compagnons de rapines ont aussi leurs chefs. Un chef a quelquefois mille hommes sous ses ordres; malgré cela les assassinats sont rares. Les meurtres, qui ont lieu assez fréquemment, proviennent d'autres causes que de ces brigandages.

Des funérailles (1).

Les repas funèbres qui s'observent lors de la mort d'un Chinois, surtout s'il est père de famille, méritent bien que nous en disions quelques mots.

Lorsque le malade est à l'agonie, on lui met une pièce d'argent à la bouche, et l'on a soin de lui boucher le nez et les oreilles; superstitions toutes propres à aggraver son mal, et hâter le moment du trépas. A peine est-il mort, qu'on fait pratiquer un trou au haut de la maison, afin de donner aux esprits qui se sont échappés de son corps une plus grande facilité de sortir; puis on se hâte de faire venir les bonzes, pour com-

(1) Avant de décrire ce qui concerne les funérailles, l'auteur de ce mémoire avait énuméré fort au long les cérémonies qui ont lieu pour les mariages. Pour éviter de répéter ce qui a été dit à ce sujet, nous renvoyons nos lecteurs au N.° xxxv des Annales, p. 506.

mencer des prières. Ceux-ci une fois arrivés, l'on érige d'abord la tablette de l'ame à côté du cercueil (1), au pied duquel est une table toute chargée de mets, de lumières et de parfums. Tous ceux qui viennent faire des complimens de condoléance et assister aux funérailles, entrent dans la salle où est le cadavre, et se prosternent devant la table, sur laquelle ils déposent ordinairement des lumières et des parfums; car ils ont toujours avec eux leurs petits cadeaux, à moins que le particulier très-riche ne veuille rien accepter. Au dehors de la maison voltigent, suspendus à des bambous, plusieurs flammes de papier sur lesquelles sont tracées plusieurs figures.

Pendant que les bonzes récitent leurs prières en battant la mesure, ce qui dure plusieurs jours, l'on ne mange pas de viande; cependant on reçoit les hôtes qui arrivent, les traitant du mieux que l'on peut. Les bonzes de temps à autre appellent tout le monde à pleurer; à cet ordre, parens et étrangers s'approchent du cadavre, et l'on n'entend plus que sanglots.

Pendant qu'on est occupé à faire les préparatifs du repas funèbre (ces sortes de repas sont les plus dispendieux après ceux des noces), s'il arrive un nouveau venu, et qu'il aille pleurer auprès du cadavre, tout le monde doit accourir avec lui: on riait il n'y a qu'une minute; le moment de pleurer est venu, il faut quitter les amusemens et savoir grimacer comme les autres.

Cependant les bonzes, par la force de leurs *prières*, *font une brèche à l'enfer*, pour en faire sortir l'ame du défunt: c'est toujours là qu'elle va en quittant son

---

(1) Le cercueil est souvent préparé depuis bien long-temps: les Chinois, lorsqu'ils parviennent à l'âge de 50 à 60 ans, l'achètent eux-mêmes; il doit être bien fait, et de bon bois

corps, et les bonzes savent dans quel appartement du tartare elle est détenue, et ce qu'elle y souffre. Cette ame, une fois hors de l'enfer, doit passer sur un pont bâti sur un fleuve de sang, rempli de serpens et d'autres bêtes venimeuses; ce passage est dangereux, parce que sur ce pont il y a des diables qui l'attendent pour la jeter dans ce maudit fleuve; mais enfin elle passe, et les bonzes lui donnent une lettre de recommandation pour un des ministres de Foû, qui la fera recevoir dans le ciel placé à l'ouest. D'après la doctrine des bonzes, chaque homme à trois ames; l'une va animer un corps, l'autre va en enfer, enfin la troisième réside dans la tablette qui lui a été préparée.

Pendant que les bonzes font ces ridicules cérémonies, l'on brûle une grande quantité de papier-monnaie, afin que le défunt ne manque pas d'argent dans l'autre monde; puis au jour choisi, on procède à la sépulture. Le mort est revêtu de ses plus beaux habits, quelquefois de quatre ou cinq couleurs différentes. Le cercueil est porté par quatre hommes, souvent par huit, à raison de sa pesanteur. Les personnes qui accompagnent doivent toutes avoir des marques de deuil; sa couleur est le blanc. En grand deuil, au lieu de bonnet, on place un simple linge autour de la tête; la robe, les bas, les souliers, la ceinture, qui est de chanvre, tout doit être blanc. Ceux qui n'ont pas l'habillement complet, ont au moins un linge blanc à la tête, ou sur leur chapeau. En avant du convoi, se trouvent un ou deux hommes qui jettent sur la route des sapées (1) de papier, pour acheter le passage, de crainte que les esprits n'arrêtent le cadavre. Arrivé au

(1) Monnaie qui équivaut à un demi-centime environ.

lieu où doit se faire la sépulture, et qui a été inspecté et reconnu bon, l'on ensevelit le mort en tirant quelques boîtes ou pétards; on revient ensuite à la maison faire un grand repas en mémoire et en l'honneur du défunt. Ce repas s'appelle kâi-tièn-tsioù, parce qu'avant le festin l'on fait des libations de vin aux mânes du mort; l'on a fait rôtir quelques porcs, on les lui offre, puis on les mange. Tout le monde est admis à cette espèce de repas. Si les parens du défunt sont à leur aise, c'est une bonne aubaine pour les pauvres des environs qui accourent tous au festin.

Il faut noter que le tao-tchâng, ou prières des bonzes, le jour de la sépulture, et le kâi-tièn-tsioù, sont des actions tout-à-fait distinctes, et que l'on sépare très-souvent, parce que le jour qui est favorable pour la sépulture, ne l'est pas pour le kâi-tièn-tsioù. Il arrive aussi que le lieu où doit être enseveli le cadavre n'est pas encore propice, d'après les observations des astrologues, et qu'il faut attendre quelques mois, et même quelques années, pour qu'il porte bonheur à la famille du défunt; en attendant le moment déterminé par les devins, on l'enterre dans un autre endroit, quitte à l'exhumer ensuite pour le transporter, au jour choisi, dans l'endroit désigné.

Le deuil doit durer trois ans, c'est-à-dire vingt-sept lunes, pour les enfans et les petits-fils. On ne le porte que quelques jours pour un égal.

Il n'y a pas de musique dans les repas funèbres. Lorsque le malade a expiré, tandis que les bonzes font leurs prières, et pendant la sépulture, l'on entend de temps à autre le son du tam-tam (1).

(La suite à un autre Numéro.)

---

(1) Espèce de tambour.

MISSIONS DU SU-TCHUEN.

Nous coupons ici cette longue histoire des mœurs et des usages des habitans de la Chine ; car nos lecteurs sont impatiens, sans doute, de revenir à ce qui les touche bien autrement que des dates chronologiques ou des détails critiques, la position actuelle de nos frères au milieu de ce vaste empire. Avant cependant de lire les lettres qu'on en a reçues, il convient de jeter un coup d'œil sur l'état de la Religion à l'époque des dernières nouvelles publiées.

La tempête que l'enfer suscita en 1814, 1815 et 1816, était apaisée depuis quelques années ; la persécution sourde qui l'avait remplacée, et qui de temps à autre faisait encore des martyrs, allait néanmoins en s'affaiblissant ; la paix, souvent troublée, dont jouissaient les fidèles, dépendait de la volonté d'un vice-roi, ou des dispositions de la population païenne : cet état précaire est bien le même, les édits de persécution ne sont pas rapportés ; cependant le calme semble devenir plus profond, et dans certains endroits les chrétiens commencent à se montrer ouvertement.

Cependant l'Eglise de la Chine profite de ces instans de repos : comme un général d'armée, le lendemain d'une victoire, réunit ses troupes, répare les pertes qu'il a éprouvées et anime de nouveau ses soldats ; elle aussi rallie ses enfans, les instruit et les confirme

dans la Foi, et chaque année de nouveaux néophytes grossissent les rangs de ses fidèles : viennent ensuite les jours de combats, et les chrétiens marcheront encore à la mort, et ils raviront de nouveaux triomphes : ou plutôt, de longs jours de paix puissent-ils être accordés à ce troupeau si fréquemment éprouvé par les orages !

Nous avons parlé plusieurs fois de l'un des principaux obstacles qui, en outre des édits de persécution, s'opposent dans ces contrées aux progrès rapides du Christianisme : la rareté des Prêtres européens. Ils sont comme l'ame qui entretient la vie dans cette Eglise. Les Prêtres chinois, abandonnés à eux-mêmes, manqueraient peut-être de l'énergie nécessaire dans les temps difficiles où ils se trouvent. Le petit nombre de Missionnaires, c'est là ce que signalent tous ceux qui travaillent à cette portion de la vigne du Seigneur; c'est par là que se terminent toutes leurs lettres; par le cri de détresse qui appelle du secours, ou par la prière qui s'adresse au Ciel pour en obtenir. Nos faibles dons peuvent contribuer puissamment à leur procurer les secours qu'ils sollicitent : en encourageant les vocations, en subvenant aux frais de passage de ceux qui se dévouent à ces missions, en pourvoyant à leurs besoins dans leurs courses apostoliques, en conservant en même temps ceux qui cultivent avec tant de zèle cette terre où ils sont si souvent en péril. Qui ne se souviendrait avec émotion qu'un Evêque et un Missionnaire ont été tirés, il y a peu de temps, des mains des satellites, et rachetés avec un peu d'or, fruit peut-être de nos aumônes ? Ainsi elles peuvent conserver la Foi parmi des milliers de fidèles qui, privés de Pasteurs, ne résisteraient pas peut-être au premier orage. Mais nous avons hâte de finir, il faut laisser parler nos Missionnaires.

Lettre de M. Voisin, missionnaire apostolique, récemment arrivé de la Chine (en juillet 1833), à Mgr. l'Evêque d'Annecy.

« C'est l'année dernière, au mois d'octobre, que je quittai ma chère mission du Su-Tchuen, pour revenir en Europe. Cette séparation de mon troupeau chéri fut pour moi une cruelle épreuve, et ne parut pas moins pénible à mes ouailles. Pour me dérober à leurs larmes, et ne pas mêler les miennes aux leurs, je n'eus d'autre ressource que de prendre la fuite : aussi, depuis que je les ai quittées, la pensée qui m'occupe le plus, c'est celle du Su-Tchuen, et le souvenir des fervens néophytes que j'y ai laissés.

« Voici quel était l'état de la mission à l'époque de mon départ : on y jouissait de la paix, à l'exception toutefois de quelques petites tracasseries çà et là de la part de quelques mandarins subalternes, agissant sans ordres de leurs supérieurs, et pour extorquer de l'argent à leur profit ; mais ces persécutions locales n'avaient pas de suites, et l'on pouvait aisément les apaiser avec de l'argent. En général, les personnes qui avaient l'autorité n'osaient pas persécuter les chrétiens, crainte de se jeter dans de grands embarras ; comme cela arriva lors de la persécution de 1816, les chefs des prétoires, les plus ardens à les poursuivre, furent ensuite exposés à des amendes et autres dépenses, qui les obligèrent à contracter des dettes que plusieurs n'ont pas encore acquittées (1). Aussi les chrétiens ont-

(1) Il faut se rappeler que ces chefs des satellites ne reçoivent rien du gouvernement, qu'ils sont nourris et entretenus aux frais

ils, pour le présent, presque partout une assez grande liberté. Ils peuvent même réciter leurs prières à haute voix; et si à l'entrée de la nuit on entre dans un marché ou un village, où un grand nombre d'entre eux soient réunis, on est édifié de les entendre chanter de tous côtés les louanges de Dieu. Dans certains endroits les funérailles se font publiquement et avec solennité; la croix est portée à la tête de la procession funèbre, et l'on chante des psaumes jusqu'au lieu de la sépulture. On trouve des chrétiens jusque devant la porte des prétoires du vice-roi de la province. Jusqu'ici les travaux des Missionnaires suffisant à peine à la visite et aux soins des néophytes, ils ne pouvaient s'occuper de la conversion des gentils; maintenant que la mission a reçu du renfort (1), elle va se livrer à cette œuvre importante. La province de Yûn-Nân, voisine de celle du Su-Tchuen, montre des dispositions favorables à la Foi. Il en est de même de celle du Koùi-Tchéou. Un Prêtre

---

des plaideurs et des coupables. Les chrétiens persécutés n'ayant rien à leur donner, les dépenses de voyages et autres retombaient donc en entier à la charge de ces chefs; pour y subvenir ils furent obligés d'emprunter à gros intérêts. Quant aux mandarins, quelques-uns furent compromis dans les interrogatoires qu'on faisait subir aux chrétiens dans la capitale; de sorte que, pour se tirer d'affaire, ils durent donner de grosses sommes; en outre, ceux des confesseurs qui furent condamnés à l'exil perpétuel, s'ils étaient pauvres, étaient défrayés aux dépens de ces magistrats. Il faut ajouter que lorsqu'un vice-roi n'est pas indisposé contre les chrétiens, ce n'est qu'à prix d'or que les mandarins subalternes obtiennent de lui la confirmation de leurs sentences contre les néophytes.

Voilà ce qui a un peu refroidi le zèle ou plutôt la fureur qu'ils apportaient à les persécuter.

(1) Ce renfort consiste en cinq élèves venus de Pinang.

chinois qui visita cette dernière l'année passée, y ayant remarqué de bonnes dispositions parmi les infidèles, écrivit à Mgr. de Maxula pour lui demander la permission d'y séjourner toute l'année, afin qu'après avoir administré le petit nombre de fidèles qui s'y trouvent, il pût employer le reste du temps à la conversion des idolâtres. Il serait à souhaiter qu'un Missionnaire européen pût s'y rendre; mais ils sont encore trop peu nombreux au Su-Tchuen, qui seul offre un bien assez vaste champ à leur zèle.

« Les infidèles en général reconnaissent que la morale de notre sainte Religion est sublime, conforme à la saine raison, etc. Ils sont enchantés surtout de nos cérémonies; et si notre culte pouvait être exercé publiquement, ces pauvres idolâtres se convertiraient par milliers. Ce qui les retient dans les chaînes que le démon leur a forgées, c'est la coutume, le respect humain, et par-dessus tout la crainte des persécutions.

« Cependant quoique la Religion chrétienne paraisse stationnaire en Chine, à cause du nombre insuffisant de Missionnaires, on a la consolation de voir chaque année quelques centaines d'infidèles se ranger sous les étendards de J. C., et plusieurs milliers d'enfans de païens recevoir le Baptême à l'article de la mort. Ce qui navre le cœur, c'est de songer que plusieurs des missions du pays sont, pour ainsi dire, abandonnées faute d'ouvriers. Il en est ainsi du Hoû-Kouâng pour la partie qui relève immédiatement de la Propagande, où il n'y a point de Missionnaires européens. L'année dernière quelques néophytes de cette province vinrent trouver le Vicaire apostolique du Su-Tchuen, pour le prier d'avoir pitié d'eux et de leur envoyer un de ses Prêtres. La mission de Nankin, est à peu près dans la même situation, ou entièrement livrée aux soins de quelques

Prêtres chinois. On peut en dire autant de la mission de Pékin. L'Evêque de Nankin, détenu dans cette capitale, n'en peut sortir que pour aller faire quelques excursions. La mission Chên-Sî, jusqu'ici presque abandonnée aussi, commence à se montrer; mais son Evêque n'est pas encore sacré.

« Nos chrétiens du Su-Tchuen, quoique toujours affamés du pain de la parole de Dieu, ont au moins à présent la consolation de voir une fois l'an un Prêtre, de pouvoir se confesser et entendre une Messe, ce qu'ils ne pouvaient pas toujours faire auparavant; tandis que, dans plusieurs autres provinces, il y a des familles et même des chrétientés entières qui n'ont pas vu de Prêtres depuis plus de dix ans. Que leur sort est digne de compassion! Ah que ceux des Prêtres d'Europe qui auraient la charité de se dévouer pour venir à leur secours, seraient bien dédommagés de leurs peines et de leurs fatigues par la ferveur de leurs ouailles, par la vivacité de leur foi, par leur docilité à écouter la voix de leurs Pasteurs, et par le nombre d'ames auxquelles ils auraient le bonheur d'ouvrir les portes du ciel!...

« Voisin, *missionnaire apostolique.* »

On n'aura pas oublié sans doute le petit collége fondé par Mgr. de Sinite, dans une principauté vassale de la Chine (1), et dont M. Imbert avait été nommé supérieur. Depuis 1830, époque de sa fondation, nous

---

(1) La principauté de Mô-Ping, *Voy.* Annales, N.° xxx, pag. 665 et suiv.

n'en avions point eu de nouvelles. Il paraît qu'il a continué à jouir d'une grande tranquillité. La lettre suivante, datée de juillet 1833, donne quelques renseignemens nouveaux sur le pays dans lequel il est situé. Cet établissement est d'une haute importance pour le Su-Tchuen, puisqu'il est destiné à suppléer au trop grand éloignement de Pinang, et à fournir des Prêtres indigènes, conjointement avec ce séminaire, aux provinces chinoises de cet immense vicariat apostolique.

Lettre de M. Imbert, missionnaire apostolique en Chine, à M. B.

« Depuis trois ans que je vis seul dans ce désert, je vous ai transmis quelques détails sur le pays que j'habite, et sur les indigènes; mais quelques questions de mon intime ami Mgr. de Castorie, vicaire apostolique du Tong-King, ont donné occasion à des réponses, dont voici un extrait qui pourra vous faire plaisir : « Savez-vous que votre Grandeur m'a presque mis à *quia* en me demandant les degrés précis de longitude et de latitude du séminaire que j'ai fondé dans les montagnes de l'ouest? car ici, sans instrument de mathématiques, comment vous faire un calcul? Heureusement une vieille carte de Chine s'est rencontrée sous ma main, et j'ai trouvé que nous étions à peu près par 119° 45' de longitude du vieux méridien de l'île de Fer, et 36° 25' de latitude. Quoique cette latitude ne soit pas fort haute, il fait ici aussi froid qu'à Paris, ou du moins le froid y est aussi sensible. Les montagnes qui nous entourent sont couvertes d'une neige qui ne fond pas même en juillet; de plus, il y en tombe presque toutes les nuits en août, et ce qui est bien étonnant, il n'y en

tombe plus en décembre et en janvier. De ces montagnes sort un fort torrent, sur le bord duquel nous nous sommes établis. Ce torrent, réuni à d'autres et surtout au fleuve Tông-Frô, forme un des quatre grands fleuves, dont cette province porte le nom. Votre Grandeur est assez entendue dans les lettres chinoises, pour s'assurer de ce que j'avance..... (1). »

« Les indigènes de ce pays sont plus forts de corps et plus braves que les Chinois. Ils ont de gros fusils de munition, et s'en servent avec adresse et bravoure à la guerre. Il y a deux ans, il y eut une petite révolte dans les montagnes voisines : le mandarin n'en pouvant venir à bout, demanda quelques centaines de fusiliers au roitelet de Mô-Ping. Les braves partent à l'instant; le mandarin chinois leur recommande de ne pas tirer de manière à tuer les rebelles, mais de les prendre vifs, pour faire leur procès. Nos indigènes répondent : Leur casser l'os de la jambe, remplit-il vos intentions ? Oui, dit le mandarin. Le combat est livré : les rebelles prennent la fuite : dix-huit restent sur la place, tous l'os de la jambe cassé, sans avoir reçu d'autres blessures.

« Cette année, il y a eu une révolte assez sérieuse dans les montagnes de Kièn-Tchâng (gouvernement du sud-ouest), les barbares appelés Lo-Lo ont tué beaucoup de Chinois. Les mandarins chinois s'y sont portés en foule à la suite du généralissime des troupes de la province ; ils avaient tous grand' peur d'en venir aux mains. Un seigneur d'une vallée de cette principauté y a mené deux cents soldats, livré bataille, et remporté une victoire

(1) Les deux mots Su-Tchuen, qui forment le nom de la province ainsi appelée, signifient les quatre fleuves.

complète ; seulement il a laissé plus de la moitié de ses soldats sur le champ de bataille. Les soldats chinois se moquent d'eux, parce qu'ils soutiennent le feu, au lieu qu'eux tirent leur coup de fusil du plus loin qu'ils peuvent, et prennent aussitôt la fuite. Il y a eu aussi des révoltes dans le Hoû-Kouâng, au Fo-Kièn et à Formose ; mais rien de décisif, et qui paraisse devoir amener une révolution.

« Les hautes montagnes où je vis depuis trois ans, fournissent beaucoup de simples à la médecine, surtout de la rhubarbe qu'on apporte dans toutes les provinces : cette plante ressemble, dit-on, à une grosse rave, mais elle a les racines plus longues ; je ne l'ai pas vue vivante et sur pied, ainsi je ne peux pas vous en parler avec une connaissance exacte.

« Les forêts contiennent beaucoup d'animaux sauvages, surtout l'ours noir, qui dévaste les plantations de maïs ; mais il ne s'attaque pas aux hommes, à moins qu'il ne soit surpris ou blessé : quelques-uns de nos chrétiens ont ressenti la griffe de ce cruel animal. Il y a aussi des tigres, mais en petit nombre, des sangliers, des loups et des bœufs sauvages : l'un des plus curieux de ces animaux est la civette à musc, que les Chinois vendent fort cher et falsifient ordinairement. J'ai vu cet animal ; il ressemble assez à une chèvre, mais n'est pas aussi gros ; son poil, plus lisse et plus uni, est de couleur fauve tirant plus sur le blanc que sur le noir. Je pensais vous envoyer cette année un musc dans sa bourse naturelle (1), mais je n'ai pas pu m'en pro-

(1) Ces poches ou enveloppes pèsent ordinairement depuis 4 jusqu'à 8 onces ; elles se trouvent sous le ventre de l'animal dont il est question. Cet animal, qu'on rencontre dans la Haute-Tartarie, la Chine septentrionale et le Thibet, est appelé par les

curer un assez considérable et assez beau pour vous être offert : ce sera pour une autre année.

« Adieu, vivez toujours en bon chrétien, afin que si je n'ai pas la consolation de vous revoir dans cette vallée de larmes et de misère, je puisse au moins vous embrasser dans la cité des Saints.

« IMBERT, *missionnaire apostolique.* »

*Extrait d'une lettre du même à M.****

Su-Tchuen, 26 juillet 1834.

« JE voudrais avoir quelque chose d'édifiant à vous marquer pour enrichir vos Annales; j'envoie pour les curieux une lettre à M. B.*** (1); et pour les lecteurs pieux, je me bornerai à citer une conversion qui a fait ici quelque bruit.

« Sur la fin de l'année dernière, je fus visiter un malade dans une vallée à quinze lieues d'ici, et j'y passai la fête de Noel. En revenant nous logeâmes dans une petite ville royale, chez un marchand chinois, grand ami d'un de nos catéchistes. Cet homme est âgé d'une trentaine d'années, et grand lettré. Il me fit différentes questions sur l'astronomie : cette conférence, qui dura une partie de la nuit, me fournit l'occasion

---

Chinois *hiang-tchang* (chevreuil musqué). Il a en effet quelque ressemblance avec le chevreuil : deux dents d'une sorte d'ivoire, qui sortent d'un pouce et demi hors des lèvres supérieures, lui servent de défense.

(1) C'est la lettre ci-dessus.

de lui prêcher la Religion chrétienne. Je lui parlai de la vanité des idoles (auxquelles d'ailleurs lui-même ne croyait pas), de la nécessité d'un Etre premier, indépendant, créateur et conservateur de cet univers. Il fut ébranlé, et me promit qu'en avril il viendrait nous voir pour s'instruire davantage, et embrasser le Christianisme. Il a tenu parole, et est venu passer les mois d'avril et de mai chez nous; il déclara désirer se faire chrétien, et à la Pentecôte il a reçu le catéchuménat. Il fut tout étonné quand ensuite quelqu'un lui dit que j'étais Européen : car les païens se figurent que les Européens sont des hommes d'une physionomie extraordinaire; et j'ai l'air tellement chinois, que jamais je n'ai été soupçonné dans aucun voyage.

« J'espère que la conversion de cet homme, qui a occasioné un grand éclat parmi ses amis, pourra ouvrir une porte à l'Évangile dans cette petite principauté.

« Imbert, *miss. apost.* »

Lettre de M. Ponsot, à MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères.

Su-Tchuen, 26 juillet 1834.

Messieurs,

« (1) L'an passé je vous donnai connaissance de mon heureuse arrivée en Chine : MM. Marette et Verolles

(1) Voir le N.° xxxv, page 519.

m'ont suivi de près, et sont aussi heureusement parvenus à leur destination.

« Après quelques mois consacrés à l'étude de la langue, je suis entré en administration. Mon district a été raccourci, et n'a maintenant que quinze lieues du nord au sud; et quatre à cinq de l'est à l'ouest. J'ai dans ce district quinze stations, où je demeure successivement pour soigner les chrétiens : on en compte un peu plus de quinze cents répandus sur différens points. Je viens d'en terminer pour la première fois la visite générale. Il s'est trouvé quatorze cent quarante-sept confessions et six cent dix communions annuelles; si, à ce nombre, j'ajoutais les confessions et les communions répétées, j'aurais au-delà de deux mille confessions, et de mille communions. Onze adultes ont reçu le Baptême, et quatorze nouveaux convertis le catéchuménat. Il y a beaucoup de bien à faire dans cette mission.

« Nous sommes assez tranquilles pour le moment, sans assurance cependant d'être long-temps en paix. Une famille chrétienne exilée pour la Foi en Tartarie, sous le règne de Kia-King, est revenue cette année d'après une permission de l'empereur. A son retour, je lui demandai s'il restait encore beaucoup de chrétiens dans le lieu de son exil : il me répondit qu'il y en avait environ une centaine. Maintenant ils se trouvent sans Prêtre; ceux qui avaient été exilés pour la Foi dans ce lieu, ont aussi été mis en liberté.

« Il est très-probable que nous ne nous reverrons plus que dans le ciel; soyons au moins unis sur cette terre par la charité et la communion de prières.

« Ponsot, miss. apost. »

Extrait d'une lettre du même, à M. Dubois, directeur du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

Au Su-Tchuen, le 27 juillet 1834.

« Nous habitons ici un pays assez beau, quoique cependant bien inférieur, à mon avis, à notre France. Ses innombrables habitans tiennent à peu près le milieu entre les Européens et les autres peuples de la terre. L'agriculture y est en honneur, et le commerce dans une très-grande activité, même dans les plus petits villages ; on tient des foires tous les trois jours. Je pense que, dans tout l'empire, il y a plus de dix millions d'hommes sans cesse occupés à conduire les différentes espèces de marchandises d'une ville dans une autre, sans compter les transports qui se font par eau ; qu'au Su-Tchuen seul, le nombre des personnes qui transportent le sel extrait des puits salans, est au moins de cent mille.

« Cette province produit du thé en abondance ; mais sa population est si nombreuse, qu'une seule année de disette suffirait pour la réduire en grande partie à la mendicité.

« Entr'autres choses, les Chinois sont extrêmement curieux ; la moindre des bagatelles, un rien, attire toute leur attention. Verront-ils passer quelqu'un avec de beaux habits, ils l'examineront, quelquefois s'approcheront de lui pour mieux voir, et le suivront des yeux tant qu'ils pourront ; ils se demanderont ensuite les uns aux autres : Qu'est-ce que cet homme ? il a de bien beaux habits, si nous en avions au moins de

pareils. Je traversais un jour la ville qui se trouve dans mon district, tenant une longue pipe à la main pour me servir de bâton; cette pipe un peu extraordinaire fixait alors leur attention, je les entendais se dire : Il doit faire bien bon fumer avec une pareille pipe. Absolument comme des enfans.

« Dernièrement un Prêtre indigène fut obligé de se sauver pendant la nuit, à quelque distance du lieu où il s'était retiré : on l'avait averti que les satellites voulaient venir le prendre; car ils ne cherchent que de l'argent, ce qui nous oblige à user de grandes précautions pour la visite des chrétiens. Ces satellites font les fonctions de gendarmes, d'huissiers, de bourreaux; les mandarins les emploient à toutes sortes de choses. Dans les plus petites villes il y en a jusqu'à deux mille. Je les ai déjà rencontrés plusieurs fois dans mes courses, sans qu'ils se doutassent de la moindre chose. Dieu, souverain maître des cœurs, peut bien, pour un moment, détourner leurs esprits, ou les frapper d'aveuglement. Ah! si nous étions au moins tolérés, que les conversions seraient nombreuses! Mais jusqu'à ce jour, il ne nous est point possible de prêcher publiquement. Nous sommes assez en paix pour le moment; néanmoins, du jour au lendemain nous pouvons être inquiétés. Quand viendra donc le temps où la nation tout entière embrassera le Christianisme, et renoncera au culte exécrable des idoles?

« Mgr. l'Evêque de Capse et M. Maubant, qui a voulu l'accompagner, s'avancent le plus promptement possible vers le lieu de leur mission : je souhaite que l'Ange du Seigneur les accompagne, et les conduise promptement au terme de leur voyage. Leur route est très-longue et très-périlleuse. La Corée est séparée de la Chine par une chaîne de montagnes que les

Chinois appellent Pè-Chân, c'est-à-dire montagnes blanches. Sur le sommet de ces montagnes il y a presque toujours de la neige.

« Il est bien probable que nous ne nous reverrons plus sur cette terre d'exil : je me recommande donc beaucoup à vos prières et saints Sacrifices.

« *P. S.* Quoique mon district soit aussi grand qu'un diocèse de France, j'en connaîtrai bientôt toutes les routes. Je suis très-souvent appelé pour la visite des malades, et quelquefois à dix et quinze lieues de l'endroit où je suis; et après avoir pris le riz de bon matin, je fais facilement à pied huit lieues avant dîner. La divine Providence nous aide beaucoup.

« PONSOT, *miss. apost.* »

La note suivante complétera ce que nous savons de l'état actuel de la Religion dans la mission du Su-Tchuen : d'après une lettre de Mgr. de Sinite, le nombre total des confessions annuelles en 1833 a été de 35,326 ; communions annuelles, 12,302 ; nouveaux catéchumènes, 337; adultes baptisés, 304 ; enfans des fidèles baptisés, 1,909; confirmés, 2,043; mariages bénits, 304 ; extrêmes-onctions, 813 ; adultes morts, 1,061 ; enfans de chrétiens morts, 768; non confessés, 1,852 ; non visités, 2,069; enfans d'infidèles baptisés en danger de mort, 7,313 dont 4,859 sont morts ; écoles de garçons, 36; écoles de filles, 57.

Si nous rapprochons de ce tableau celui que ce même prélat transmit à la date du 3 septembre 1831 (1), le

(1) Annales, N.° xxxv, pag. 505.

dernier dont nous ayons eu connaissance, nous voyons que le nombre des confessions et des communions, ainsi que celui des nouveaux catéchumènes, est à peu près demeuré le même que les années précédentes ; mais celui des chrétiens non confessés s'est accru. Cette augmentation, d'après les renseignemens que nous avons pu nous procurer, tient à ce que la partie sud-ouest de la province qui était en proie à la révolte, n'a pu être visitée. Dans la partie occidentale, les mauvaises intentions des païens ont également empêché un des Prêtres de faire sa tournée dans son district.

Nous devons faire remarquer encore la progression toujours croissante des enfans païens baptisés. En 1830, 6,143; en 1831; 6,845; en 1832, 7,313 : sur lesquels, en 1830, 4,077 sont morts; en 1831, 4,362; en 1832, 4,850.

Que d'anges s'en vont donc chaque année grossir les légions immortelles ! Ils suivent cet Agneau sans tache qu'ils sont en possession d'accompagner partout ; pourront-ils nous oublier auprès de lui ? Plusieurs nous doivent aussi leur bonheur, car ce sont nos aumônes qui ont accru le nombre de ceux qui s'emploient à cette œuvre sainte de baptiser les enfans des infidèles.

Reste à faire connaître de quoi se compose le clergé de l'immense vicariat apostolique du Su-Tchuen. A la fin de 1833, cette mission ne comptait, en outre de ses deux Evêques, Mgr. de Sinite et Mgr. de Maxula son coadjuteur, que cinq Prêtres européens, dont l'un, M. Escodeca, était plus que septuagénaire. Deux nouveaux sujets, MM. Cornay et Favan, doivent probablement y être arrivés depuis. A cette même époque, on attendait encore cinq élèves qui avaient fini leur cours de théologie à Pinang ; c'est là le renfort dont parle M. Voisin dans sa lettre à Mgr. d'Annecy.

Du reste, on a quelque espoir de voir ce nombre s'augmenter à l'avenir : jusqu'ici le séminaire de Pulo-Pinang avait été si malsain, qu'on n'y envoyait que peu d'élèves, retenu qu'on était par la crainte de les envoyer à la mort. Les aumônes de la Propagation de la Foi ont fourni au Supérieur de cet établissement les moyens de le rebâtir; et désormais moins insalubre, il pourra fournir aux différentes missions de ces contrées un plus grand nombre de Prêtres.

On a reçu au séminaire des Missions étrangères une lettre de Mgr. l'Evêque de Capse. Elle est datée du 6 juin 1834; à cette époque, il avait traversé toute la Chine, et se trouvait dans la province du Chân-Sî, sur les confins de la Tartarie occidentale. Le Prêtre chinois destiné pour la même mission devait, selon qu'on le présumait, être déjà parvenu au lieu de sa destination. Un contre-temps imprévu ayant forcé Mgr. Bruguière à changer le plan de sa route, un élève chinois s'était dévoué pour aller en explorer une nouvelle à travers les montagnes et les déserts, au risque d'être dévoré par les bêtes féroces, ou assassiné par les voleurs. Nous donnerons en entier dans notre prochain Numéro la lettre qui contient tous ces détails. Mgr. Bruguière y attribue aux prières de la Propagation de la Foi la protection spéciale qui l'a préservé jusqu'ici de mille dangers; il se croit sûr de surmonter tous les obstacles, tant que les membres de l'OEuvre continueront de l'aider ainsi. Nous n'avions pas besoin de ces paroles sans doute pour exciter notre zèle en faveur de l'entreprise de Mgr. l'Evêque de Capse : admirable dans son but, difficile dans sa conduite, la foi seule a pu en inspirer le projet; un secours spécial de la Providence est nécessaire à sa

réussite, mais il est consolant pour nous de penser que nos prières peuvent contribuer à l'obtenir.

Au moment de livrer ce cahier à l'impression, on nous transmet des nouvelles des missions de la Cochinchine, postérieures à celles que nous avons publiées jusqu'ici : nous croyons devoir à l'empressement de nos lecteurs de ne pas différer de les leur communiquer; ils les recevront, nous en sommes certains, avec une sorte de recueillement religieux, comme nous-mêmes nous ne les transcrivons qu'avec un véritable respect.

Après le martyre de M. Gagelin, M. Jaccard et le R. P. Odorico furent condamnés à être étranglés le premier jour de novembre, *en compagnie d'un brigand.* Cette nouvelle, qui leur fut annoncée le 27 octobre 1833, les remplit de joie l'un et l'autre; mais cette sentence ne fut point exécutée : à la sollicitation de la reine-mère, le roi commua la peine de mort en celle de l'exil dans le pays appelé Ai-Las, qui est la partie du Laos soumise à la domination du roi de Cochinchine. Ce pays, habité par des sauvages, est tellement insalubre, que tous ceux qui n'y sont pas nés ne tardent pas d'y contracter des maladies mortelles, ou incurables : d'ailleurs, l'ordre du roi portait qu'on les y laisserait mourir de faim. Le 8 novembre, ces deux généreux confesseurs de la Foi furent chargés de chaînes et placés dans la même prison que les criminels. Le 11, on commença à leur mettre pendant la nuit les pieds dans les ceps. Ils partirent pour le lieu de leur exil le 1.er décembre, et y arrivèrent le 12, après beaucoup de fatigues : ils y furent renfermés dans une forteresse. Quelque temps après, deux mandarins envoyés par

le roi vinrent examiner si quelqu'un ne leur donnait point à manger : ils avaient subsisté jusqu'alors de quelques provisions qu'ils avaient pu emporter avec eux. Ces mandarins les sollicitèrent encore de renoncer à la Religion chrétienne, avec promesse de rentrer dans les bonnes grâces du roi, et d'être élevés à des dignités, s'ils y consentaient; mais ils repoussèrent ces offres et ces promesses, et persistèrent dans leur généreuse résolution de plutôt souffrir mille morts que d'abjurer la Foi qu'ils étaient venus prêcher. L'on ne sait rien de ce qui leur est arrivé depuis cette visite ; tout porte à croire qu'ils n'auront pas tardé de succomber à leurs longues souffrances, et qu'ils auront terminé leur carrière par un martyre plus long, plus douloureux et non moins glorieux que celui du glaive.

Extrait du Journal asiatique de Londres, février 1835.

« Une lettre signée Jean-Louis, évêque d'Isauropolis, vicaire apostolique de Cochinchine, Camboge et Siampa, datée de Singapore, 15 juillet, a été publiée dans le *Singapore-Chronicle* ; elle se plaint des injustes imputations contre les Missionnaires catholiques en Cochinchine, insérées auparavant dans un des Numéros de ce même journal, spécialement contre l'assertion qu'ils furent chassés du pays à cause des violens soupçons que les chrétiens avaient pris une part active à la révolte qui avait éclaté dans le royaume. L'Evêque repousse cette inculpation de la manière la plus satisfaisante. Le décret de persécution contre la Religion catholique, dit-il, fut porté le 6 janvier 1833, et immédiatement mis en exécution. La révolte, dont les chefs étaient les anciens officiers du vice-roi de *Sargon*, mort l'année précédente.

et qui étaient tous païens, eut lieu le 8 juillet suivant, et par conséquent six mois après l'édit de persécution. Le chef des rebelles, *Gho-re-mien-ngar*, devait être mis à mort ce jour-là; mais, ayant eu avis de la sentence de mort portée contre lui, il trouva moyen de s'évader de sa prison la nuit d'auparavant, mit à mort le gouverneur de Sergon et leva l'étendard de la révolte.

« Dans peu de temps il fut joint par un grand nombre d'officiers et soldats païens, et plusieurs milliers de Chinois. Au bout de quelques jours il se rendit maître de toute la province, tant le peuple avait de confiance en lui. Tout le monde cria au prodige. Les Dieux, disaient-ils, nous ont envoyé un libérateur, pour nous arracher de la tyrannie du roi Minh-Mênh. Je sais que le chef de la révolte usa de tous les moyens en son pouvoir pour engager les chrétiens à se joindre à son parti; mais je sais aussi qu'ils refusèrent, lui faisant observer que la Religion de Jésus-Christ qu'ils professaient leur imposait le devoir d'être soumis et fidèles au souverain légitime, et ne leur permettait aucunement de prendre part à la révolte. Mais lorsque le chef de la rebellion fut en possession pleine et entière du pouvoir, alors seulement les chrétiens furent obligés de se soumettre à son autorité en commun avec tous les autres habitans. Comment auraient-ils pu résister à la force majeure?

« L'Evêque ajoute que le roi de Cochinchine n'avait pas chassé les Missionnaires; au contraire, il avait employé toutes sortes de ruses pour les attirer auprès de lui et les mettre à mort. Le missionnaire Isidore Gagelin, dit-il, fut étranglé le 17 octobre 1833. La sentence de mort prononcée contre lui portait, non pas qu'il avait aidé les rebelles, mais qu'il avait violé les ordres de Sa Majesté en pénétrant dans les provinces pour y prêcher la *religion perverse d'un personnage nommé Jésus*. Plu-

sieurs chrétiens, ajoute-t-il, avaient versé leur sang pour la Foi ; d'autres avaient été envoyés en exil. Ceux qui avaient eu la faiblesse d'apostasier et de fouler la croix sous les pieds, avaient été renvoyés libres.

« Quant à moi, ayant été averti secrètement, en février 1833, que Sa Majesté cochinchinoise avait donné des ordres d'arrêter tous les Missionnaires, et moi en particulier, comme leur chef, et de nous conduire à Hué, la capitale du royaume, je crus expédient de suivre le conseil de notre divin Maître : « Lorsqu'on vous poursuivra dans un endroit, fuyez dans un autre. » Je m'enfuis donc, avec les Missionnaires mes compagnons, dans le royaume de Siam, d'où, grâce à Dieu, j'ai aussi eu le bonheur de m'échapper pour me réfugier sous la protection d'un gouvernement généreux et libre, en attendant le moment où il plaira à la Providence de m'ouvrir une voie pour aller rejoindre et consoler mes pauvres ouailles. »

Huit Missionnaires, dont cinq envoyés par le séminaire des Missions étrangères, et trois par MM.rs de Saint-Lazare, sont partis du Hâvre dans les derniers jours du mois de mars. Le vaisseau marchand sur lequel ils se sont embarqués doit les transporter à Macao, après avoir touché à Batavia et à Manille. Les cinq premiers Missionnaires sont destinés pour la Chine ou les pays voisins, suivant les besoins ; mais il est douteux qu'aucun puisse pénétrer en ce moment en Cochinchine ou au Tong-King. Les trois Missionnaires de la Congrégation de Saint-Lazare, qui se rendent également en Chine, sont MM. Jean-Gabriel Perboyre, du diocèse de Cahors, Joseph Gabet, du diocèse de St-Claude, et Joseph Perry, de celui de St-Dié. M. Perboyre, prêtre depuis huit ans, était depuis deux années directeur du noviciat à Paris.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

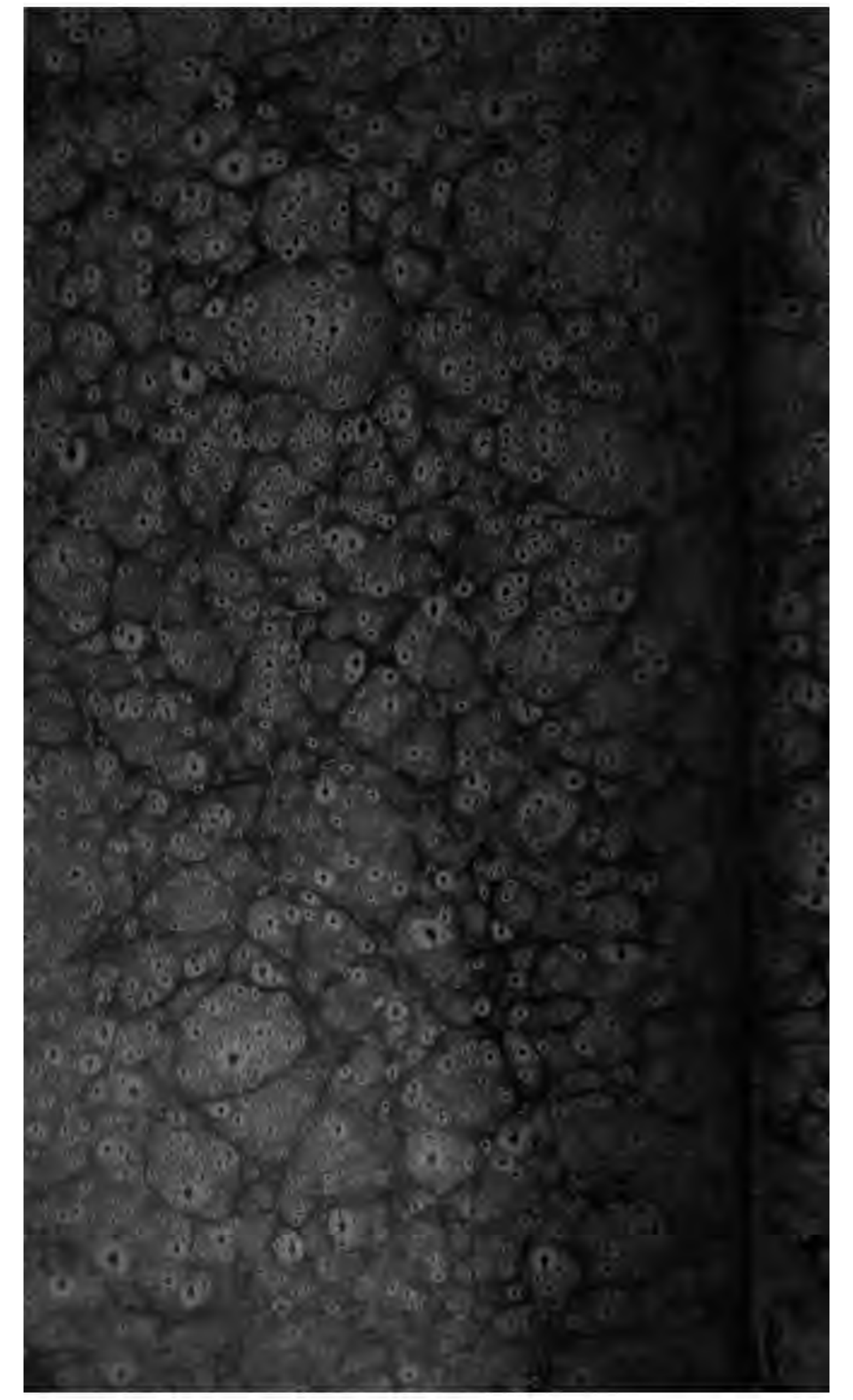
Nota. Le chiffre romain indique le cahier, et le chiffre arabe la page.

ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

MISSIONS D'ASIE.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

FIN DE LA TABLE DU TOME VII.




3 2044 074 364 60
THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
CANCELLED
1983
WIDENER
APR 11 2005
CANCELLED
CARREL STUDY
CHARGE

